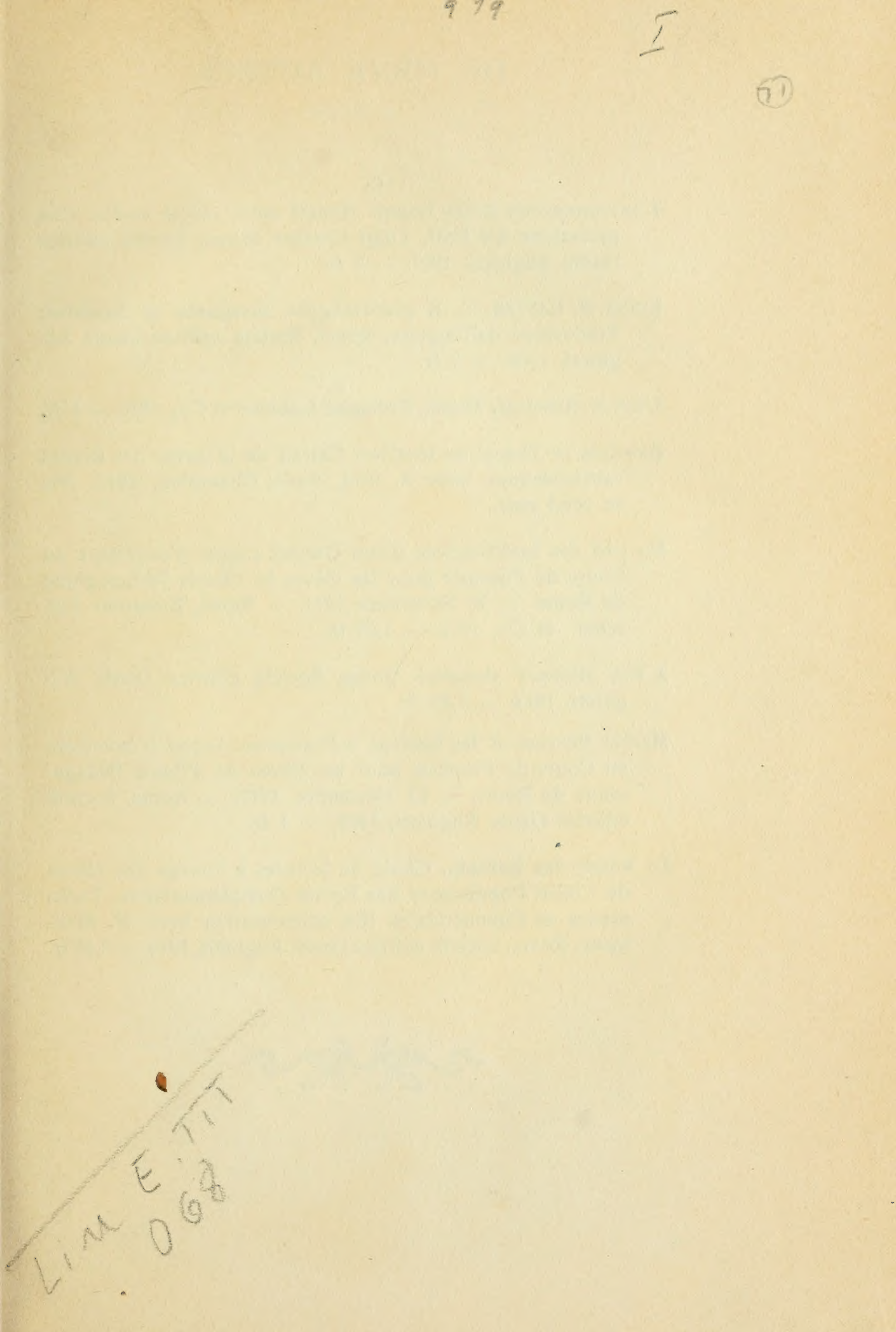

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01452971 3


979
I
71
LIM E TIT
068

DU MÊME AUTEUR

L'insegnamento delle lingue viventi nelle scuole medie. Con prefazione del Prof. *Luigi Credaro.* Roma, Società editrice Dante Alighieri, 1907. — 2 fr.

LUCIA R. LATTER. — **Il giardinaggio insegnato ai bambini.** Traduzione dall'inglese. Roma, Società editrice Dante Alighieri, 1908. — 2 fr.

L'art de Rabelais. Roma, Ermanno Lœscher et Co., 1910. — 4 fr.

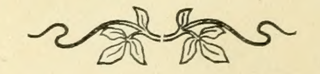
Rabelais et Théophile Gautier. Extrait de la Revue des Études rabelaisiennes, tome X, 1912. Paris, Champion, 1912. (Ne se vend pas).

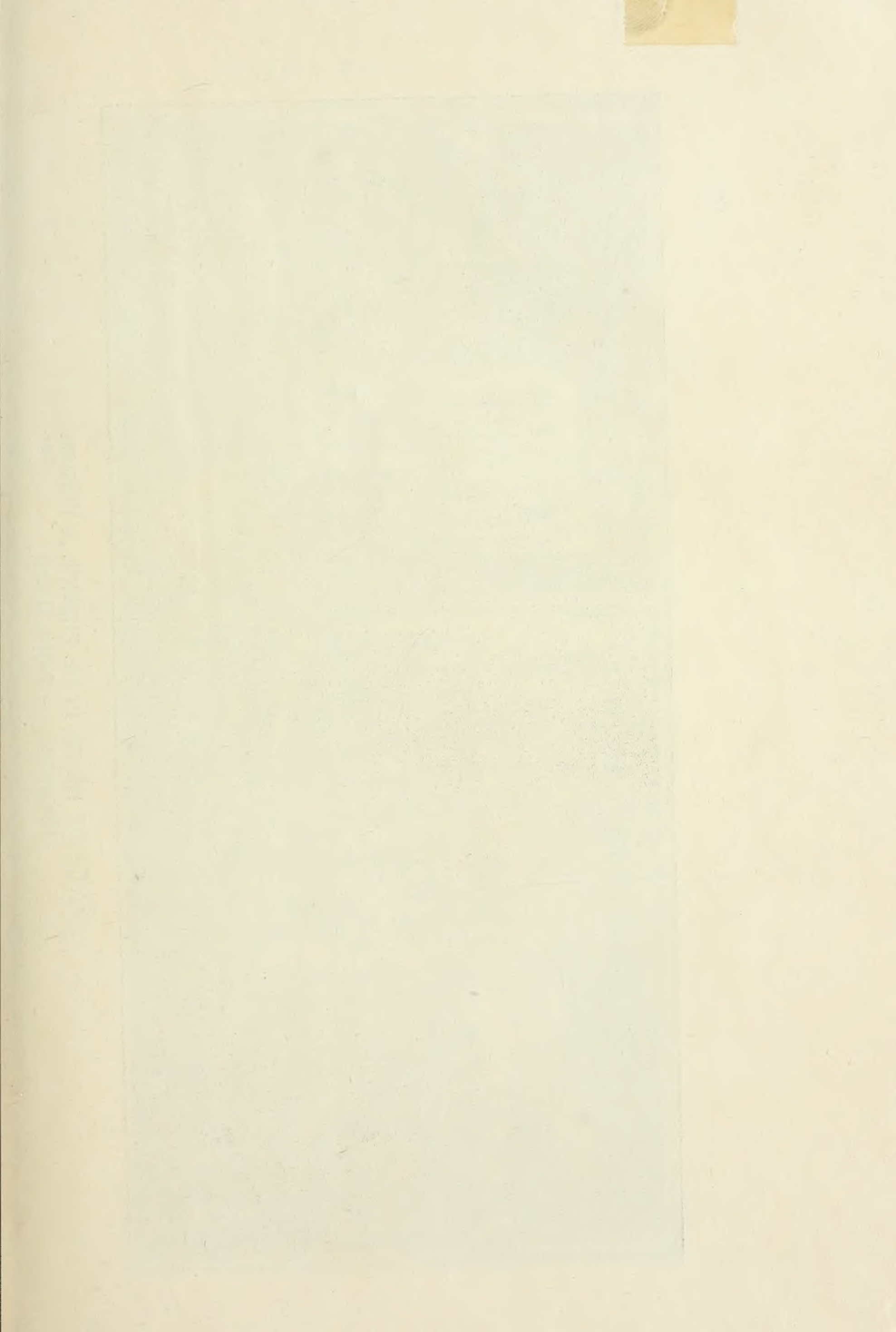
Un ami des institutrices (Léon Deries). Leçon d'ouverture au Cours de Français pour les élèves de l'École Pédagogique de Rome. — 30 Novembre 1911. — Roma, Ermanno Lœscher et Co., 1912. — 1,25 fr.

A few literary sketches. Roma, Società editrice Dante Alighieri, 1913. — 1,25 fr.

Marcel Prévost et les Lettres à Françoise. Leçon d'ouverture au Cours de Français pour les élèves de l'École Pédagogique de Rome. — 12 Décembre 1912. — Roma, Società editrice Dante Alighieri, 1913. — 1 fr.

Le Monde des Enfants. Choix de lectures à l'usage des élèves du Cours Populaire et des Écoles Complémentaires, Techniques et Commerciales. (En collaboration avec N. MASSANO). Roma, Società editrice Dante Alighieri, 1916. — 2,40 fr.







ARRIVÉE DE HENRI III DE FRANCE A VENISE.
(VICENTINO — Palais Ducal)

BÉATRIX RAVÀ

VENISE

DANS LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS LES ORIGINES

JUSQU'A LA MORT DE HENRI IV

AVEC UN RECUEIL DE TEXTES DONT PLUSIEURS RARES ET INÉDITS



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, Quai Malaquais

1916

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

Venise a toujours eu, depuis les temps reculés de ses origines, sur lesquels s'étend le voile poétique du mystère, un caractère individuel, qu'elle a gardé à travers toutes ses vicissitudes. Elle se dresse, majestueuse et unique, soit qu'elle tourne ses énergies vers la mer, jusqu'à en devenir la reine ; soit qu'elle les dirige vers la terreferme, pour étendre ses domaines dans l'Italie du Nord. Plus tard, quand elle atteint l'apogée de sa grandeur et que le souffle de la Renaissance pénètre dans la Péninsule, un rôle à part lui est réservé dans ce mouvement intellectuel : elle en devient l'un des foyers ; elle accueille les émigrés de la Grèce et de toutes les parties de l'Europe ; elle encourage le progrès de l'imprimerie, si bien que de ses presses sortent peut-être plus de livres que de toutes celles des autres pays ensemble ; en même temps elle compte des artistes puissants, qui fixent à jamais sur la toile les souvenirs de ses exploits. Et lorsqu'à la splendeur succédera la décadence, lorsqu'à la richesse succédera la corruption, ses faiblesses, ses vices même auront un caractère propre comme sa politique, au sujet de laquelle se formera une légende tissée de fils aux couleurs les plus sombres, légende qui l'accompagnera jusqu'au moment de sa chute. Aujourd'hui encore, elle est jalouse des souvenirs de son passé ; elle s'efforce de garder son cachet en dépit des hommes trop pratiques, qui voudraient voir disparaître les gondoles, et transformer le grand canal en une

suite de murs badigeonnés, tout couverts d'enseignes, jurant avec l'antiquité des édifices et nuisibles à la pureté des lignes; elle veille à la conservation de ses monuments, et, à l'aide des vieux documents compulsés par les doctes, elle rebâtit sa propre histoire véridique, sur les décombres d'une légende désormais discréditée pour toujours.

L'histoire épique de Venise, toutes ses légendes, sa position même, unique au monde, offrent une matière précieuse à la littérature et contribuent à imprimer un caractère particulier aux œuvres qui en font la source de leur inspiration, tandis que d'autre part elle a une vie littéraire propre, qui rayonne sur la littérature des pays étrangers. C'est pourquoi nous avons cru pouvoir nous occuper d'elle indépendamment des autres villes d'Italie. Mais, bien entendu, sans la détacher de Padoue, de Vérone, de Trévise, et en général de toutes les villes de la Vénétie, dont elle était le centre naturel, et qui, par les nobles traditions de leurs habitants, par leurs écoles, par leurs principes, occupèrent une place éminente dans l'histoire de la culture. « Venise, dit M. Cian, considérée sous cet aspect, ne tarda pas à devenir comme la métropole d'une grande fédération intellectuelle et littéraire, qui, malgré les vicissitudes oscillantes de sa politique, eut des caractères propres de même que sa production artistique: ce fut une fédération animée par une forte impulsion unitaire » (1).

Nous nous plaçons au point de vue littéraire-esthétique, et nous nous demandons: quels sont les écrivains français, qui, ayant connu Venise, en ont voulu

---

(1) Vittorio Cian, *La coltura e l'italianità di Venezia nel Rinascimento.* Discorso tenuto in Venezia il 27 aprile 1905, per invito della Dante Alighieri. Bologna, Zanichelli, 1905, p. 13.

parler dans leurs œuvres? Comment en ont-ils parlé? Quelle place Venise occupe-t-elle dans l'histoire de la littérature française? Quel rôle joue-t-elle dans l'évolution des genres littéraires en France?

Les relations politiques entre Venise et la France, depuis les croisades jusqu'à nos jours, ont été si fréquentes, qu'elles ont inspiré nombre d'œuvres en prose et en vers, dont beaucoup sont sorties de plumes françaises. Pour parler de tous les historiens français de Venise, il faudrait un volume; volume qui est encore à faire, comme nos recherches nous l'ont prouvé, et comme des historiens illustres, tels que MM. Eugenio Musatti et Camillo Manfroni, ont eu l'obligeance de nous le confirmer. Nous ne voulons pas empiéter sur un terrain qui n'est pas le nôtre. Nous nous bornerons donc à parler de l'histoire de Venise chez les poètes, qui sont plutôt du domaine de la littérature, que de celui de l'histoire; ou bien encore chez les historiens dont les œuvres se recommandent par leur valeur artistique, quelle qu'en soit la valeur scientifique.

Aux historiens s'ajoutent les voyageurs du Levant. Les flottes vénitiennes, ayant perfectionné l'ancienne navigation de la Méditerranée, portèrent en Palestine, à Constantinople, dans la Grèce, un grand nombre de Français. Ce furent, au moyen âge, les croisés, que la foi religieuse attira dans les lieux saints; ce furent, à partir de la Renaissance, lorsque les découvertes et les progrès affaiblirent le culte des reliques saintes, d'autres pèlerins: les pèlerins du savoir, avides d'élargir l'horizon de leurs connaissances et désireux de faire eux-mêmes de nouvelles découvertes; ce furent, dans des temps plus rapprochés, des esprits poétiques, des artistes visant à un but de nature sentimentale. Partant du principe que

« ce que nous gagnons en connaissances nous le perdons en sentiment » (1) ils ne font pas de savantes enquêtes ; mais ils regardent d'un œil pénétrant ces paysages étranges, ces décombres des civilisations passées ; et ainsi, peu à peu, ils parviennent à pénétrer l'âme des régions qu'ils parcourent, en même temps qu'ils voient se refléter en eux-mêmes les états divers de leur âme inquiète et dégoûtée de la vie. Que le mobile de leurs voyages soit de nature religieuse, scientifique, ou artistique-sentimentale, tous ces voyageurs en Orient s'arrêtent dans cette Venise, qu'ils ont choisie comme lieu d'embarquement ; et ils s'y intéressent d'autant plus que cette ville, par ses reliques, par ses monuments, par ses trésors artistiques et littéraires venus de l'Est, de même qu'un nombre considérable de ses habitants, leur fait savourer à l'avance les émotions qui les attendent au cours de leurs pérégrinations ; elle porte en elle le parfum des pays qu'ils se proposent de visiter. Aussi se sont-ils plu à leurs séjours à Venise, et les descriptions qu'ils en ont faites ouvrent agréablement leurs récits de voyage : ce sont des sortes d' introductions, en parfaite harmonie avec la suite de l'œuvre, et soignées comme le sont en général les premières pages de tous les livres.

Mais il n'est pas donné à tous ces esprits larges, à tous ces cœurs débordants de sentiment, pour qui les bornes de leur patrie sont trop étroites, de faire des voyages en de si lointaines régions. A côté des voyageurs du Levant, que généralement seule, ou presque seule parmi les villes d' Italie, Venise intéresse,

---

(1) CHATEAUBRIAND, *Mélanges littéraires.* Œuvres complètes. Paris, Garnier, t. VI, p. 406.

se placent tous les voyageurs qui visitent la Péninsule, poussés les uns par un zèle d'humanistes, les autres par des préoccupations de politiques et d'économistes, les autres par le désir d'y trouver un aliment à leur sensibilité.

On pourrait remarquer que les voyageurs français qui ont franchi les Alpes se sont rarement limités à voir Venise ; généralement ils ont parcouru l'Italie au moins jusqu'à Rome, et ils ont recueilli dans une même œuvre les souvenirs des lieux qu'ils ont visités. Il n'en est pas moins vrai que, frappés par le caractère particulier de Venise, ils se sont attardés à parler d'elle, en entrant souvent dans plus de détails qu'ils ne l'ont fait pour les autres villes, et en donnant à leurs descriptions de la reine de l'Adriatique une empreinte tout originale. Les humanistes trouvent à Venise, qui est l'un des centres des études classiques, un aliment à leur esprit avide de savoir. Les philosophes voient en elle le modèle d'une forme caractéristique de gouvernement ; ils étudient les mœurs de ses habitants ; ils cherchent les causes de sa grandeur et de sa décadence et ne lui épargnent ni les louanges, ni les persiflages. Ainsi ils nous révèlent les tendances de l'esprit à des moments déterminés ; de cet esprit qui s'intéresse tantôt à un fait, tantôt à l'autre, ou qui donne au même fait une interprétation différente, suivant sa propre nature ou le courant des temps. Les voyageurs proprement dits rédigent leurs notes hâtives au jour le jour, s'arrêtant sur les petits incidents personnels ; ils nous montrent, de cette façon, des coins caractéristiques de la vie vénitienne, que, sans leurs journaux, nous aurions probablement ignorés. D'autres, au contraire, croient qu'il est de leur devoir de signaler tous les monuments, toutes les pompes de la ville, sans négliger aucun détail ; et ils nous donnent une notation exacte des choses qu'ils ont vues.

Pour les écrivains qui nourrissent le culte de l'art, et qui connaissent les secrets du style, Venise est la ville par excellence dont on ne doit écrire qu'en faisant un pinceau de sa plume : ces écrivains n'ont pas seulement un goût assez développé pour comprendre et sentir les beautés de la ville, mais ils désirent en évoquer les images chez le lecteur, et ils y parviennent par leurs descriptions pleines de vie, de couleur et de relief. Pour ceux-là enfin, qui, pourvus d'une fine sensibilité, possèdent en outre le talent de traduire les sensations de leur œil et les sentiments de leur cœur, Venise, et ses aspects pittoresques, sont une occasion de se peindre eux-mêmes. Ils éprouvent une véritable jouissance en revêtant d'une forme artistique leurs descriptions de la ville enchanteresse. Leurs pages portent l'empreinte des mains habiles qui les ont tracées ; à travers elles nous entrevoyons les âmes des auteurs.

Mais nous sommes loin de vouloir nous occuper seulement de la littérature historique et des récits de voyage. Les relations politiques, les descriptions des voyageurs, ont été les sources où puisa la littérature quand elle voulut exploiter ce champ ouvert ; quand, selon l'expression de Chateaubriand, elle demanda à Venise « des images » (1). Le domaine de nos recherches est donc beaucoup plus large : il s'étend à tous les écrivains français, poètes et prosateurs, à qui Venise inspira des œuvres artistiques : le sujet d'un poème, d'une tragédie, d'un drame, d'une comédie, d'un conte, d'un roman ; ou du moins des personnages épiques, tragiques, comiques, romanesques.

---

(1) « Je n'ai point fait mon voyage pour l'écrire ; j'avois un autre dessein ; ce dessein je l'ai rempli dans les Martyrs. J'allois chercher des images ; voilà tout. » CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Œuvres complètes, éd. cit., t. V, p. 3.

Nous verrons comment ils ont interprété cette ville et quelle sorte d' inspiratrice elle a été pour eux.

Enfin, non contents de considérer tel ou tel genre littéraire et de démontrer que Venise y occupe telle ou telle place, nous nous posons encore une question, souvent négligée par les critiques. Étant donné l'état des lettres à Venise à un moment déterminé, nous nous demandons : cette littérature rayonne-t-elle sur la littérature française ? En quel sens ? Par quels intermédiaires ? Lesquels, parmi les écrivains vénitiens, sont les plus lus en France ? Pourquoi ?

Voilà, dans les grandes lignes, le plan de notre travail.

A mesure que change la face des événements politiques qui lient la France à Venise, et à mesure que la littérature évolue dans les deux pays, les Français voient cette ville sous un jour différent, lui demandent de différents motifs d'inspiration, et subissent d'elle une influence de nature diverse. Pour épuiser notre sujet il faudra donc que nous considérions toutes les périodes de l'histoire littéraire : moyen âge, Renaissance, classicisme et romantisme. Mais pour le moment nous nous bornons à étudier les deux premières périodes, qui, étant bien distinctes des deux autres, peuvent se détacher d'elles. Pendant ces deux périodes les relations politiques furent si fréquentes qu'elles suffirent à elles seules à créer toute une littérature. En outre Venise fut visitée par de nombreux pèlerins en marche vers le saint sépulcre, qui, la considérant le sanctuaire de la chrétienté, ne se rassasièrent pas de la visiter et de la décrire ; tandis que plus tard elle étala ses beautés devant les hommes de la Renaissance, qui y accoururent, comme au sanctuaire de l'humanisme. Enfin, grâce aux séjours des Français à Venise, auxquels s'ajoutèrent ceux des Vénitiens en France, il y eut un échange

d'idées, dont la littérature française s'est beaucoup ressentie : la perle de l'Adriatique fut un foyer de lumière, qui répandit en France ses rayons bienfaisants.

Comme Venise est entrée dans la littérature française essentiellement par la voie des relations historiques, ce sont ces relations qui marqueront les étapes de nos enquêtes. Le moyen âge embrassera la période qui va de la quatrième croisade à la descente en Italie de Charles VIII, période particulièrement marquée par la littérature franco-vénitienne. La Renaissance embrassera la période qui va de cette même descente aux premières années du XVIIe siècle : c'est la période de l'italianisme en France. Elle se clôt avec la mort de Henri IV, et Venise regrettera en lui le chef d'un peuple, auquel elle se sentait attachée par les liens d'une amitié sincère et cordiale, qui, née des intérêts communs, avait été alimentée par l'échange continuel des idées, et purifiée à la flamme vivifiante d'un commun amour de l'art et de la science.



PREMIÈRE PARTIE

LE MOYEN AGE

CHAPITRE I.

Relations politiques (1).

La littérature française n'était pas encore sortie de la période de ses origines, lorsqu'un événement politique survint, qui rapprocha la France de Venise, et amena dans la belle ville de l'Adriatique un des plus habiles diplomates français du temps, destiné à devenir le premier grand prosateur de son pays: cet événement fut la quatrième croisade.

C'est, on le sait, au mois de février 1201, que six négociateurs, au nombre desquels était Villehardouin, arrivèrent à Venise, où ils s'étaient rendus dans l'espérance d'y trouver de meilleures ressources qu'ailleurs. Le marché fut conclu et il fut décidé qu'on se rendrait à Babylone, en partant à la Saint-Jean de l'an 1202. Lorsque les croisés, venus de toutes les parties

---

(1) Pour établir cette rapide esquisse des relations politiques entre la France et Venise depuis la quatrième croisade jusqu'à Charles VIII, voici les auteurs dont je me suis servie:

P. M. PERRET, *Histoire des relations de la France avec Venise, du XIIIe siècle à l'avènement de Charles VIII.* Paris, Welter, 1892.

EUGENIO MUSATTI, *La storia politica di Venezia secondo le ultime ricerche.* Padova, Tipografia all'Università dei fratelli Gallina, 1897.

F. C. HODGSON, *Venice in the thirteenth and fourteenth centuries.* London, Allen, 1910.

N. JORGA, *Philippe de Mézières et la croisade au XIVe siècle.* Paris, Bouillon, 1896.

d'Europe, mais surtout de la France, s'assemblèrent à Venise, ils trouvèrent la flotte vénitienne prête à mettre à la voile; mais, beaucoup de leurs compagnons s'étant embarqués en d'autres ports, il leur fut impossible de payer à la République la somme qu'on avait promise pour l'équipement des navires et les vivres. Le vieux doge Henri Dandolo alors, comprenant aussitôt le profit que Venise pouvait tirer d'une pareille situation, accorda un délai de payement, à condition que les croisés l'aidassent à récupérer Zara, que les Hongrois avaient assiégée et prise depuis l'année 1105. Cette condition fut acceptée, et les pèlerins, commandés par le doge Henri Dandolo, quittèrent Venise le 8 octobre 1202.

Le 10 novembre on était à Zara, que Venise reconquit en cinq jours, aidée par les croisés, selon le pacte stipulé avant le départ; on passa l'hiver dans cette ville, et le printemps suivant on traversa la basse Adriatique et la mer Ionienne. On allait faire voile pour la Syrie, lorsqu'un fait survint, qui obligea les croisés à changer de direction. Alexis, fils de l'empereur Isaac II, qui avait été détrôné, emprisonné et aveuglé par son frère, appela à son aide les croisés. Ceux-ci cédèrent aux prières du jeune prince et par l'Archipel grec et le détroit de Gallipoli, ils arrivèrent à Constantinople au mois de juin de l'année 1203. Quelques - uns affirment que les Vénitiens n'eurent jamais l'intention de tenir la parole donnée en 1201 de mener les croisés en Terre Sainte. Mais les dernières recherches démontrent que, si la quatrième croisade aboutit à la prise de Constantinople et à la destruction de l'empire grec, déjà en pleine décadence, et affligé par des luttes intestines, le changement de direction de la croisade fut le résultat d'un accord entre Henri Dandolo et Philippe de Hohenstaufen. Ce fut même ce dernier, dont

beaucoup de sujets se trouvaient parmi les croisés, qui agit le plus puissamment pour détourner les pèlerins de leur véritable but.

Les Vénitiens se chargèrent de l'assaut de Constantinople du côté de la mer; les Français assaillirent la ville du côté de la terreferme: vingt-cinq tours tombèrent au pouvoir des assiégeants; Isaac Comnène fut remis en liberté; mais comme il était vieux, il abdiqua en faveur de son fils Alexis. Celui-ci fut étranglé par le jeune Murzufle, qui voulait se mettre à la tête de l'empire; et c'est alors que les croisés, indignés, décidèrent de prendre la ville et de mettre sur le trône un empereur latin. Après un assaut, qui dura trois jours, le 12 avril 1204, le vénitien Pierre Alberti et le français André d'Urboise montèrent jusqu'au haut d'une tour où ils plantèrent l'un le gonfalon de Saint - Marc, l'autre la bannière des croisés. Les combattants se ranimèrent à cette vue et Constantinople fut prise. On sait les actes de vandalisme commis par les croisés; mais les Vénitiens, qui ne perdaient jamais de vue la splendeur de leur patrie, eurent soin de préserver du pillage nombre d'objets précieux dont ils enrichirent le trésor de Saint - Marc, et, entre autres choses, les fameux chevaux de bronze.

Baudouin, comte de Flandre, fut élu empereur; l'empire fut partagé entre les conquérants; les Vénitiens eurent l'Archipel et les ports de Roumanie. Henri Dandolo fit embellir son palais de Constantinople « un des plus beaux du monde » (1) et mourut dans cette ville le 1er juin 1205.

---

(1) Geoffroy de Ville-hardouin, *Conquête de Constantinople, avec la continuation de Henri de Valenciennes*. Texte original accompagné d'une traduction, par M. Natalis de Wailly. Paris, Didot, 1882, p. 153.

Parmi les français, Villehardouin, qui avait joué un rôle si important dans l'expédition, reçut les fiefs de Trajanople et de Macra, et devint maréchal de Roumanie. Plus tard, s'étant entremis pour réconcilier le marquis de Montferrat et l'empereur Baudouin, qui l'estimaient fort tous les deux, il eut de Boniface le fief de Messinople (1).

Tels les événements principaux de la quatrième croisade. Mais l'empire ne fut pas de longue durée. Les Grecs profitèrent du moment où Venise était engagée dans la guerre contre Gênes, pour rétablir leur empire à Constantinople. Michel Paléologue se fit nommer empereur en 1260. Il commença par chasser de ses fiefs le français Guillaume de Villehardouin, descendant du fameux Geoffroy. Ensuite il fit assiéger Constantinople, et la population Grecque, faisant cause commune avec les envahisseurs, toute tentative de résistance de la part des latins fut vaine. L'empereur Baudouin et le podestat vénitien durent se sauver et Michel Paléologue fit son entrée triomphale dans la ville (1261). Ainsi l'empire latin retomba entre les mains des Grecs et resta en leur pouvoir jusqu'au jour mémorable où les Turcs s'en emparèrent.



Avant la chute de l'empire latin, la première croisade de Louis IX avait donné une nouvelle activité aux relations de la France avec Venise. Bien que ce prince n'eût pas eu recours à la flotte vénitienne pour transporter ses troupes outre-mer, les Vénitiens lui en-

---

(1) GUSTAVE LANSON, *Histoire de la littérature française*. 10e Édition. Paris, Hachette, 1908, p. 63, n. 1.

voyèrent six navires chargés de provisions, quand il les leur fit demander durant son séjour à Chypre. Cependant ils en voulurent au roi de France quand le légat pontifical qui l'accompagnait, leur interdit de trafiquer avec les infidèles (1249). Mais dès que le roi fut rentré en France, il comprit que l'hostilité des Vénitiens pouvait être un obstacle sérieux à la nouvelle croisade qu'il méditait peut-être déjà. Il se gagna leurs sympathies en ouvrant un crédit à l'empereur de Constantinople Baudouin, qui implorait les subsides des princes chrétiens, en offrant sa médiation aux républiques de Venise et de Gênes en guerre ouverte depuis 1256.

Toutefois les relations entre les deux pays n'eurent sous Louis IX rien de suivi, rien de régulier, et désormais elles vont devenir presque exclusivement commerciales. Ce caractère prédomine jusqu'aux approches du XVe siècle. Les successeurs de Saint-Louis, absorbés en Occident par des préoccupations plus immédiates, durent se désintéresser de la politique orientale, qui avait été le premier trait d'union entre la France et Venise. Cependant, les grandioses visées d'empire oriental, qui avaient germé dans le cerveau de Charles d'Anjou, et les élans de foi ardente qui avaient poussé en Palestine les chrétiens français au XIIe et au XIIIe siècle, ne tombèrent pas brusquement, et pendant la première moitié du XIVe siècle, la France et Venise se réunirent momentanément lorsque Philippe le Bel, ressuscitant les projets de Charles d'Anjou, forma le vaste dessein de rétablir au profit de Charles de Valois, l'empire latin d'Orient. Ni le règne de Louis X, ni celui de Charles IV, n'ont d'importance dans l'histoire des relations politiques des deux états. Il y eut une certaine activité sous Philippe de Valois, qui, cherchant à obternir une couronne pour son frère Char-

les, ménagea Venise avec une attention extrême; ensuite il lui demanda son aide, pour la croisade dont il se fit un instant le promoteur. Venise, à son tour, avait profité de ses rapports avec la France, pour lui exposer l'urgence de former une confédération contre les Turcs et lui demander des avantages en faveur de ses marchands. Les démêlés de la France avec l'Angleterre obligèrent Philippe de Valois à renoncer à son expédition, et, dès lors jusque sous Charles VI, c'en est presque fini des relations politiques de la France et de Venise; les forces françaises sont occupées dans la guerre anglaise; et Venise sait habilement rester en bons termes avec le roi de France et avec celui d'Angleterre.

Les convois de la République continuèrent à se rendre dans les Flandres, à Aigues-Mortes; ses nationaux continuèrent à fréquenter le marché de Lyon. Durant le règne de Philippe VI et du roi Jean on ne rencontre que des négociations secondaires. Le roi Jean accorda des concessions aux marchands de Venise, dont Philippe de Valois avait restreint le commerce aux foires de Champagne; mais environ dix ans après il annulait son ordonnance, et délivrait des lettres de marque contre les Vénitiens à un négociant de Narbonne, Raimond Sérallier, qui sut presque les transformer en une affaire d'état: ces lettres furent suspendues et retirées plusieurs fois; elles créèrent un moyen d'action sur la Seigneurie pour les rois de France, qui s'attribuaient le droit d'exercer, ou de ne pas exercer, des représailles contre ses sujets.

Charles V, voulant attirer en France les négociants vénitiens qui pouvaient contribuer à la prospérité du royaume, et voyant qu'après les lettres concédées à Sérallier, ils ne se hasardaient plus sur les marchés français, suspendit pendant cinq ans l'effet desdites let-

tres. A l'expiration de ce terme Venise chargea Thomas de Pisan, père de la fameuse Christine, conseiller de la République, de conclure un accord définitif ou du moins d'obtenir la prolongation des lettres suspensives. Il eut, peut-on croire, toute satisfaction du roi; d'ailleurs celui-ci voulut récompenser la Seigneurie des bons offices que, trois ans auparavant, elle avait prêtés à quelques-uns de ses ambassadeurs, qui se rendaient en Hongrie.

En résumé, pendant toute cette période, les rapports commerciaux ont été la règle, les rapports politiques l'exception; et les rois de France ont dû payer par de chères concessions commerciales toutes les concessions politiques qu'ils ont obtenues de la République.

On ne saurait quitter les rois Jean et Charles sans rappeler les voyages en Europe du roi de Chypre Pierre Ier qui, s'étant emparé de Satalie et d'autres pays turcs, avait résolu d'abattre les désirs de conquête du Sultan, et d'organiser une croisade pour délivrer la Terre Sainte.

Il arriva à Venise le 5 décembre de l'année 1361. Il fut reçu par le doge lui - même, qui alla à sa rencontre sur le Bucentaure, avec toute sa noblesse, jusqu'à Saint - Nicolas du Lido. Il logea dans le palais Cornaro où l'on voit encore les insignes de l'ordre de l'épée créé par lui, à savoir un glaive entouré d'une banderole flottante sur laquelle on lisait la devise: « *C'est pour loyauté maintenir* ». Des présents très riches furent faits au prince lui - même et à sa suite par le doge. Nicolas d'Este, marquis de Ferrare, l'invita à le visiter aussi. Pierre le remercia pour ses offres en s'excusant sur la nécessité où il se trouvait d'aller ailleurs. En effet, après avoir exposé ses projets au doge et avoir reçu une réponse favorable, il

quitta Venise, et après un long séjour à Gênes, il se rendit à Avignon, où le pape Urbain V, d'accord avec le roi Jean, proclama une croisade générale, pour le mois de mars 1365. A Paris le roi de Chypre assista au couronnement de Charles V, successeur de Jean. Celui-ci encouragea les Français à prendre part à la croisade, et Pierre, satisfait d'avoir recruté tant d'adhérents, se rendit en Allemagne, en Pologne, en Autriche et de nouveau à Venise. Pendant les deux années qui s'écoulèrent entre le premier et le second voyage du roi à Venise, un nouveau fait était survenu: la rébellion de Candie. Cependant la sage politique de la Seigneurie et l'habileté de Luchino dal Verme parvinrent à étouffer cette révolte plus tôt qu'on ne l'eût espéré: le 4 Juin 1364 l'île était soumise de nouveau. Les galères de Pierre Soranzo, aux rames couronnées de laurier et dont les mouvements cadencés étaient accompagnés par la musique des hymnes patriotiques, apportèrent les premières l'heureuse nouvelle à Venise. De grandes réjouissances survinrent, et un brillant tournoi, qui dura quatre jours, eut lieu sur la place Saint-Marc, en présence de Pétrarque, qui était assis à droite du doge Laurent Celsi (1). Pierre n'arriva à Venise que le 11 Novembre. La réception fut très chaleureuse. Le doge lui-même vint au-devant de son hôte. La foule était si grande qu'un pont se rompit et le roi tomba dans l'eau. « Je suis devenu vénitien » s'écria-t-il en riant, quand il toucha de nouveau le pont (2).

La première chose qu'il fit, fut d'ordonner un autre tournoi pour fêter la victoire de la République

---

(1) Petrarca, *Senilia,* IV, 3.

(2) Donato Contarini, *Cron.* Ms. de la Bibl. de S. Marc. It. VII, 64.

en Crète. La fête eut lieu sur la place Saint-Marc, comme les autres; le prince lui-même jouta contre le jeune fils de Luchino dal Verme, âgé de 18 ans.

Le 27 juin 1365 Pierre quitta Venise, n'ayant pu obtenir, comme il l'avait espéré, une coalition des forces chrétiennes, et convaincu, étant donnée la facilité avec laquelle Candie fut soumise, qu'il n'aurait pas été nécessaire de renoncer pour cela à son projet de croisade, qu'il avait conçu avec une sincérité de sentiments comparable à celle de Pierre l'Ermite. Il se rendit à Rhodes et de là en Egypte où, en octobre 1365, il s'empara d'Alexandrie. Mais il ne sut garder cette ville que pendant trois jours. Les seigneurs qui l'avaient suivi de France, d'Angleterre, d'Allemagne, n'avaient nulle envie de braver les dangers d'une incursion dans le Caire, et les Vénitiens, qui restèrent en Egypte après le départ du reste de l'armée, et qui firent aussitôt la paix avec le sultan, furent soupçonnés d'avoir eu des négociations secrètes avec lui, pour garantir leurs propres privilèges dans son territoire. Pierre fit un second voyage en Europe dans l'espérance de recruter des croisés. Au printemps de l'année 1368 il était à Rome, où il rencontra le pape Urbain V, alors de retour en Italie pour deux ou troix mois; au mois de juin il prit part à un autre tournoi à Florence, et aux mois de juillet et d'août il fut à Venise. Le 28 septembre il s'embarqua pour Chypre. Mais l'effroyable arbitraire auquel il se laissa aller vis-à-vis de ses liges, en violant outrageusement les bases mêmes de la société féodale qu'il avait juré de respecter à son sacre, exaspérèrent les chevaliers Chypriotes. Ceux-ci ourdirent un complot contre lui, et l'assassinèrent la nuit du 17 janvier 1369, pénétrant jusque dans sa chambre à coucher.

***

Sous le règne de Charles VI Venise fut l'alliée de la France dans une triste occasion.

Sigismond, roi des Hongrois, ayant été attaqué par le sultan Bajazet, appela à son aide les peuples de l'Occident. La France et Venise répondirent à son appel. La France organisa une croisade, commandée par le Comte de Nevers, cousin du roi Charles VI et à laquelle prirent part plusieurs princes du sang. L'armée formidable s'avança jusqu'à Nicopolis, où elle subit une défaite désastreuse. Les quelques soldats français et hongrois, qui purent se soustraire à la mort ou à la captivité, se réfugièrent sur les navires vénitiens, et furent menés jusqu'en Dalmatie. Le maréchal Boucicaut fut fait prisonnier, ainsi que le comte de Nevers. Lors de leur délivrance, tous les deux se rendirent à Venise. Mais leur séjour dans cette ville fut de courte durée, la peste les en ayant chassés. Alors ils durent aller à Trévise, où ils demeurèrent quatre mois, jusqu'à ce qu'il leur fût possible de rentrer en France.

Il était réservé à Boucicaut de jouer un rôle très important dans les relations entre les deux pays, qu'il contribua à rendre de plus en plus tendues. Lors de l'occupation de Gênes par les Français, il fut fait gouverneur de la ville. Venise comprit tout le danger qu'il y avait dans cette occupation : c'était la première fois que la France pénétrait directement et en son nom propre, dans la Péninsule. Aussi toutes ses forces, à partir de ce moment, tendirent-elles à un but unique : expulser les Français de la Ligurie. Après une suite d'événements, qu'il serait trop long de raconter, ce désir fut réalisé : en 1413 les Génois recouvrèrent leurs libertés et franchises.

« Dans toute l'attitude de Venise vis-à-vis de Boucicaut, des Français et de Gênes, nous saisissons, dit M. Perret, une des premières manifestations de ce que sera au XV[e] siècle, sa politique à l'égard de la France. Cordiale, amicale même si l'on veut, tant que les Français resteront en dehors de la Péninsule, elle deviendra hostile, et d'une hostilité systématique, ne reculant devant aucun moyen de propagande, le jour où ils y mettront le pied et paraîtront par là menacer, dans un avenir même lointain, l'indépendance de l'Italie, indépendance qui ne pouvait subsister, la Seigneurie le comprit tout de suite, que par sa division en petits états » (1).

Charles VII fit de vaines tentatives d'arbitrage et d'alliance avec Venise; et lors de l'expédition à Naples de René d'Anjou, la République, loin de servir les intérêts français, se rallia à Alphonse d'Aragon, dès qu'elle vit que la cause angevine allait sombrer. Quant à la guerre de succession lombarde, malgré l'échec complet subi par l'expédition française, elle n'infligea pas une grave atteinte à l'influence de la France en Italie, car René en supporta toutes les responsabilités. Venise surtout, n'en voulut pas au roi de cette campagne, et elle put étudier, de concert avec lui, les projets de croisade qui occupèrent l'attention de la chrétienté, menacée, paraissait-il, d'une invasion turque, pendant les dernières années du règne de Charles VII.

Lors de l'occupation de Gênes sous ce roi, Venise resta neutre dans ses rapports avec la France; mais Charles VII ayant aidé Sforza à se rendre maître de Milan, elle en fut froissée et elle n'écouta pas les propositions du roi de France, lorsque celui-ci lui de-

---

(1) Perret, t. I, p. 113.

manda plus tard de coopérer avec lui pour renverser le duc de Milan. Les derniers jours de Charles VII furent assombris par la perte de Gênes et par les défaites successives du duc de Calabre dans le Napolitain.

Sous Louis XI Venise essaya en vain d'armer la France contre les Turcs, et les relations entre les deux pays devinrent de plus en plus froides. En attendant, la prise de Nègrepont par les Turcs atteignit profondément le prestige de la République, qui s'allia avec Charles le Téméraire. Mais l'amitié franco-bourguignonne ne fut pas de longue durée, et à la mort de Charles, Venise se trouvant dans un isolement dangereux, comprit aussitôt qu'il ne lui restait qu'à signer la paix avec le roi. Les deux puissances se rapprochèrent de nouveau et la paix fut stipulée par le traité de Tours (1478). La République, pour témoigner de sa joie, fit publier cette paix solennellement à Venise et dans toutes les villes du territoire vénitien. Ce traité allait permettre au roi de France de jouer plus à son aise un rôle prépondérant dans les événements d'Italie. Il voulut s'ériger en arbitre des divisions de la Péninsule. Dans la guerre des Pazzi et dans celle de Ferrare, il chercha à exercer en Italie un ascendant moral, en exhortant les états italiens à la concorde, pour les lancer contre les ennemis de la foi: les Italiens s'habituèrent à voir en lui une sorte de protecteur, et encore à sa mort, en 1483, la bonne intelligence créée par la paix de cinq ans auparavant, continuait de régner entre la France et Venise. La première en tirait surtout des avantages politiques ; la seconde, des avantages pécuniaires. Il est donc naturel que les deux pays aient désiré de renouveler cette paix lors de l'avènement au trône de Charles VIII. La République promit à la France de l'aider dans la conquête du royaume

de Naples et dans celle du duché de Milan, dans l'espérance de battre en brèche ses adversaires ou du moins de les contraindre à la paix. Mais elle ne voulait point par là admettre l'installation des Français à Naples et à Milan; et quand elle les verra près de s'implanter en Italie, elle s'unira, pour les combattre, à ses ennemis de la veille. Aussi la paix signée entre Venise et Charles VIII en 1484, fut-elle de courte durée. Quand, lors de l'expédition de Charles VIII en Italie, la France se réclamera de cette alliance qui devait servir ses projets, Venise commencera par donner des réponses équivoques, et finira par se déclarer ouvertement contre le roi de France et organiser une ligue qui obligera le souverain à quitter précipitamment la Péninsule.

Avec la descente de Charles VIII en Italie, une nouvelle période va donc commencer pour les relations politiques entre Venise et la France, et une nouvelle ère va commencer pour la littérature franco-vénitienne.



CHAPITRE II.

Manifestations littéraires des relations politiques.

Pour que la littérature s'occupe des événements politiques, ils faut que ceux-ci soient animés par quelques exploits héroïques ; par quelques-uns de ces grands faits, ou de ces grands hommes, qui frappent l'imagination et offrent par là matière aux artistes. Nous cherchons en vain des événements de telle nature dans l'histoire que nous venons de parcourir. Le seul fait qui contienne en soi de la matière épique c'est la quatrième croisade. Voyons donc quelle est la part que lui ont faite les écrivains français du moyen âge.

La quatrième croisade n'a pas inspiré de poèmes. Cependant elle a dicté plusieurs poésies à Rambaud de Vaqueiras, et, ce qui est bien plus important, elle a inspiré une œuvre maîtresse au premier grand prosateur de la France. Nous entendons parler de la fameuse chronique de Villehardouin, œuvre dans laquelle la valeur historique s'ajoute à une incomparable valeur artistique ; œuvre qui, quoique écrite en prose, contient en elle les éléments de l'épopée, par les événements merveilleux qui l'inspirent et par la manière encore primitive dont ils sont racontés.

Venise pénètre donc dans la littérature française par un événement politique. Ce phénomène, nous l'avons dit, indique l'un des caractères de la littérature française d'inspiration vénitienne. L'importance politique de la République a souvent attiré à elle des hommes d'état, qui particulièrement doués pour la bien comprendre et en subir le charme, se sont plu à l'intro-

duire dans leurs écrits; tandis que d'autre part, les relations fréquentes entre les deux pays, tantôt alliés, tantôt ennemis, ont apporté un contingent remarquable à cette littérature.

Rambaud de Vaqueiras écrivit trois poésies lyriques sur la quatrième croisade: la première fut composée en août 1201, quand le marquis de Montferrat prit la croix à Soissons; l'autre, après la prise de Constantinople et la restauration de l'empire latin en 1205, la troisième (seconde en date, mais découverte après les autres), écrite probablement entre juin et juillet 1204. L'auteur, dans cette dernière pièce, engage Baudouin à accomplir, sans délai, la délivrance du saint sépulcre, afin de réaliser ainsi le véritable but de la croisade.

Dans la cinquième stance il fait une allusion au sac scélérat de Constantinople, aux orgies dont les croisés se souillèrent, ne respectant même pas les églises, eux qui étaient les soldats du Christ. Nous jouissons, nous commettons des péchés, semble dire le poète, tandis que le saint sépulcre n'est pas encore délivré. Dans les derniers vers il s'adresse à un maréchal, évidemment Villehardouin, et à « Mile de Breban » l'autre ambassadeur du comte Thébald, envoyé à Venise, ainsi que Villehardouin, pour traiter avec les Vénitiens. Il donne « cosseil » à ces deux personnages, qui étaient parmi les hommes les plus influents et les plus notoires à la cour de Baudouin, de vouloir bien pousser l'empereur à agir en homme vaillant et généreux. Tel était le désir du poète, qui souffrait de voir que les Vénitiens se préoccupaient beaucoup plus de leurs intérêts que de la délivrance du saint sépulcre (1).

---

(1) Vincenzo Crescini, *Rambaldo di Vaqueiras a Baldovino imperatore.* Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti. Anno accademico 1900-1901, t. LX. IIe Partie, pp. 871-919.



Un tout autre esprit anime la chronique de Villehardouin. Celui-ci embrassa avec enthousiasme le projet de détourner l'expédition de la Terre Sainte sur l'empire grec, il rendit de précieux services à l'armée dans les circonstances critiques, et, une fois la cause gagnée, il jouit des avantages matériels qu'on en tira: de riches butins et de bons fiefs. Cet esprit éminemment pratique, qui met volontiers la foi au service de la politique, qui « a des pensées positives dans le cœur, tandis que le service de Dieu est sur les lèvres » (1), ne pouvait point ne pas sympathiser avec Henri Dandolo, et, en général, ne pas apprécier la conduite des Vénitiens. Or, il est naturel qu'il ait fait à Venise une place d'honneur dans sa chronique.

Villehardouin, ayant pris une part active à la quatrième croisade, depuis les négociations préliminaires jusqu'à la répartition des terres conquises, a pu nous montrer cette croisade dans toutes ses phases, à partir de la première, celle qui nous intéresse le plus, en ce que Venise y a joué un rôle aussi important. Il nous décrit le jour mémorable où Henri Dandolo réunit son peuple dans l'église de Saint-Marc. Après que la messe fut célébrée, le doge fit appeler les messagers français pour qu'ils demandassent au peuple l'approbation des pactes convenus. Villehardouin nous raconte qu'il leur parla d'un ton ému, tandis que tous les regards étaient tournés vers lui; et dès qu'il eut fini, et que les mes-

---

(1) LANSON, *Op. cit.*, p. 63.

sagers s'agenouillèrent, un cri d'enthousiasme partit de plus de dix mille poitrines.

C'est ensuite la description de la flotte que Venise apprêta avec une magnificence digne d'elle:

Bien belle était l'armée et de bonnes gens; jamais homme n'en vit de tant de gens ni plus belle; et les Vénitiens leur tinrent un marché aussi abondant qu'il convenait de toutes les choses qu'il faut pour chevaux et corps d'hommes; et la flotte qu'ils avaient préparée était si riche et si belle que jamais nul homme chrétien n'en vit plus belle ni plus riche en nefs, en galères et en huissiers, bien trois fois autant qu'il y avait de gens dans l'armée (1).

Le départ fut décidé enfin; les croisés se réunirent dans l'église de Saint-Marc; le doge se croisa aussi. Les larmes coulaient à flots de ses yeux si beaux, mais qui « ne voyaient goutte » et son exemple fut suivi par un très grand nombre de fidèles. Les pages où Villehardouin nous décrit ces scènes (2) trahissent une émotion sincère, mêlée d'une profonde admiration. C'est que son âme ardente, jointe à son esprit éclairé, se plaisait dans cette Venise qui érigeait des temples historiés de légendes suggestives, au nom de la foi chrétienne encore très vive parmi ses habitants, mais qui ne perdait jamais de vue ses intérêts commerciaux et politiques; cette Venise, dont les enfants s'embarquaient vers l'Orient, animés par un sentiment

---

(1) Ch. XII, pp. 33–35. Nons empruntons à la traduction de Natalis de Wailly, en regard de son édition du texte original.

(2) Voy. Textes, n. 1.

religieux, auquel s'ajoutait l'espérance d'élargir leurs domaines et d'enrichir leur trésor.

Dans le cours du récit de l'expédition, l'auteur cite naturellement à maintes reprises les Vénitiens ; et partout et toujours il les nomme à côté des Français : jamais il ne se montre partial envers ses compatriotes, et même lorsqu'un démêlé survient entre les croisés des deux différents pays, il ne se range ni avec les uns, ni avec les autres, mais applaudit au doge, qui, avec les barons, parvient à rétablir la paix (1).

Après l'occupation de la ville de Constantinople, le butin est partagé en parties égales, et si Villehardouin reconnaît que bien des croisés cachèrent un assez grand nombre des richesses qu'ils avaient trouvées, il ne dit cependant pas si ces voleurs se rencontraient plutôt chez les Français ou chez les Vénitiens (2). En décrivant la fuite de Rodestock, il est ému du sort des Vénitiens, qui se jetaient dans les vaisseaux à qui mieux mieux, en grand danger de mourir noyés, autant que de celui des Français, qui se sauvaient par terre (3).

Henri Dandolo est pour Villehardouin l'objet d'une admiration sincère : le chroniqueur reproduit les paroles prononcées par le doge lorsqu'on fut en vue de Constantinople (4). Il nous le montre toujours voulant « vivre ou mourir avec les pèlerins » (5). C'est avec une sorte d'orgueil qu'il place souvent son propre nom à côté de celui du vieillard vénérable, dont la mort dut lui causer de la peine ; cependant, concis

(1) Ch. XVIII.
(2) Ch. XXXVII.
(3) Ch. XCVI.
(4) Ch. XXVI.
(5) Ch. XXXVII, p. 103.

comme toujours, il ne lui a accordé que ces quelques mots de regret :

Il advint un bien grand dommage dans l'armée ; car Henri Dandolo gagna une maladie ; et il finit et mourut, et fut enterré en grand honneur à l'église Sainte-Sophie (1).

***

Il existe une autre chronique, qui tout en n'ayant pas la valeur de celle de Villehardouin, mérite notre attention : c'est la chronique de Robert de Clari, le chevalier pauvre de la quatrième croisade (2). Il se trompe sur les dates, il est vrai, puisqu'il fait prêcher la croisade par Foulqües de Neuilly en 1203 ou en 1204 ; il n'est pas bien renseigné sur les événements qui ont précédé la réunion des croisés à Venise ; mais ce qu'il dit sur l'arrivée des croisés, sur l'impossibilité où ils furent de s'acquitter complètement de leur dette et sur la convention proposée pour empêcher l'avortement de la croisade, correspond au récit de Villehardouin. Et tandis que Villehardouin, lors même qu'il est en proie à l'émotion la plus sincère, pousse à peine quelques exclamations et esquisse ses descriptions à grands traits, tout préoccupé qu'il est de ne pas perdre le fil du récit, Robert de Clari se complaît dans les descriptions détaillées, dont l'une des meilleures et des plus attrayantes par sa naïveté, est sans doute celle du départ des pèlerins.

---

(1) Ch. LXXXVIII, p. 231.

(2) Rappelons aussi Ernoul, lequel explique l'avortement de la croisade par une trahison des Vénitiens.

Comparons les deux auteurs. Villehardouin dit :

Alors furent répartis les nefs et les huissiers par les barons. Ah ! Dieu, que de bons destriers y furent mis ! Et quand les nefs furent chargées d'armes et de vivres et de chevaliers et de sergents, les écus furent rangés autour des bords et des châteaux des nefs, et les bannières dont il y avait tant de belles.

Et sachez qu'ils portèrent dans les nefs des pierriers et des mangoneaux jusqu'à trois cents et plus, et tous les engins qui servent à prendre une ville, en grande quantité. Et jamais plus belle flotte ne partit de nul port ; et ce fut aux octaves de la fête Saint-Remi (8 octobre), en l'an de l'Incarnation mil deux cent et deux. Ils partirent du port de Venise ainsi que vous avez ouï (1).

Écoutons maintenant Robert de Clari :

Le doge de Venise avait avec lui cinquante galères, toutes à ses frais. La galère où il était, était toute vermeille, et il y avait un pavillon tendu par-dessus lui en satin vermeil. Et il y avait quatre trompettes d'argent devant lui qui trompetaient, et des tymbales qui menaient grande joie. Et tous les hauts hommes, et clercs et lais, et petits et grands, menèrent si grande joie au départ, que jamais encore si belle joie ni si belle flotte ne furent vues ni ouïes. Et puis les pèlerins firent monter aux châteaux des nefs tous les prêtres et les clercs qui chantèrent *Veni Creator Spiritus,* et tous, grands et petits, pleurèrent de bonheur et de la grande joie qu'ils avaient (2).

Robert de Clari énumère encore les différentes sortes de bâtiments dont se composait la flotte ; il y compte cent paires de trompettes et tant de timbales et de tambours et d'autres instruments que c'était une vraie merveille. Une fois que la flotte a gagné la mer,

---

(1) Ch. XVI, pp. 43-45.

(2) *Éclaircissements sur la Chronique de Robert de Clari* par M. Natalis de Wailly, dans Villehardouin, *Éd. cit.*, p. 446.

que les voiles sont tendues, les bannierès et les enseignes arborées aux châteaux des nefs, les expressions lui manquent pour peindre un si beau spectacle:

Il sembla que la mer fourmillât toute, et qu'elle fût tout embrasée des nefs qu'ils menaient et de la grande joie qu'ils démenaient (1).

Il nous apprend alors (ce que Villehardouin ne dit pas) qu'on fit relâche à Pola pour se rafraîchir et acheter des vivres. Après quoi on se remit en mer, et les transports de joie recommencèrent de plus belle:

Si bien que les gens de la ville s'émerveillèrent fort de la grande joie et de la grande flotte et de la grande noblesse qu'ils démenaient; et ils dirent bien (et c'était vrai) que jamais si belle flotte, ni si riche, ne fut vue ni assemblée en nulle terre, comme il y en avait une là (2).

On peut dire que Robert de Clari et Villehardouin se complètent. Robert de Clari possède un pinceau plus riche, et nous montre le spectacle de la flotte franco-vénitienne en partance pour l'Orient, aux ordres du vieux doge octogénaire; cette flotte dont les préparatifs magnifiques semblent préluder à un voyage exceptionnellement heureux, et au jour inoubliable où le gonfalon de Saint-Marc, arboré par Pierre Alberti, et la cannière blanche fleurdelisée, arborée par André d'Urboise, flotteront sur les remparts de l'antique Byzance, la Constantinople nouvelle.

Villehardouin garde toujours son caractère de chroniqueur sobre, autant qu'exact. Il nous dit que les croisés se réunirent à Saint-Marc, il subit la suggestion de l'égli-

---

(1) *Éclaircissements*, p. 446.
(2) *Ibid.*

se, dans sa majestueuse beauté; mais il ne la décrit point; son regard se concentre vers le lutrin, du haut duquel vibre la parole touchante de Henri Dandolo, homme sage, preux et de grand cœur; il est épris de ce vieillard qu'il ne cesse d'admirer et auquel il aime donner de nombreux témoignages d'estime et de sympathie.

Villehardouin a senti la beauté de la ville de Venise, mais impuissant à la décrire, il s'est borné à affirmer que Saint-Marc est « la plus belle église qui soit ». En revanche il a bien compris et peint les Vénitiens: le doge vénérable qui fraya à la République la voie de la splendeur; ce peuple qui s'embarqua tout ému d'une pitié si grande que nul homme n'en vit jamais, et qui pourtant saisit volontiers l'occasion favorable pour rendre sa patrie plus puissante, et l'enrichir des trésors pillés dans les basiliques et dans les palais de la belle Byzance. Aussi par sa chronique Villehardouin a-t-il ajouté une couronne à l'histoire de la République, qu'il s'est plu à voir s'acheminant vers la grandeur maritime qu'elle acquerra tantôt par la force, tantôt par cette habileté qui, évitant d'inutiles sacrifices de sang et d'argent, sera l'une de ses plus grandes gloires. Que la prose française fasse encore quelques progrès; qu'un autre homme d'état soit envoyé à Venise, et son pinceau sera assez développé pour que, avant d'apprécier le gouvernement de la cité des doges, il la décrive dans toute sa beauté, telle qu'elle lui apparut la première fois qu'il se promena sur ses eaux tranquilles.

Ne devançons pas trop les temps. Rappelons plutôt que Venise contribua à la conservation et à la diffusion de cette chronique, dont elle était justement fière, à cause du beau de rôle qu'elle y jouait. Notre imagination aime à remonter aux temps de Philippe de Valois, lorsqu'un scribe, très probablement

dans cette même ville de Venise, d'où partirent les croisés destinés à planter leurs enseignes sur les tours crénelées de Constantinople. s'efforçait de déchiffrer un vieux manuscrit de la chronique de la quatrième croisade, par Villehardouin. Il ne connaissait pas trop bien la langue du vieux chroniqueur; aussi lui arrivait-il, tout en recopiant, d'omettre quelques mots ou de les estropier; peut-être même le manuscrit qu'il avait sous les yeux, était-il déjà imparfait, et les nombreuses omissions, les mauvaises leçons de sa copie n'étaient-elles pas dues seulement à son inadvertance ou à son ignorance. Certes, tout épris de sa mission, il la remplissait avec sincérité; jamais il ne commettait de retranchement volontaire; jamais il ne modifiait l'orthographe pour y substituer celle de son propre pays. Et c'est ainsi qu'il parvenait à faire œuvre précieuse. Ce manuscrit, exilé des archives de Venise, où il a été conservé jusqu'à il y a environ deux siècles, est à présent dans la bibliothèque nationale de Paris, à côté de cinq autres manuscrits de la même chronique; mais le jour où l'historien moderne voulut publier une édition critique de Villehardouin, il s'en tint au texte du copiste italien, en affirmant que « son autorité doit être prépondérante » (1).

Ce manuscrit fut un précieux hommage rendu par la République au maréchal de Champagne: elle lui en rendit un autre deux siècles plus tard, quand l'illustre trévisan Jean Baptiste Ramuse, cosmographe,

---

(1) VILLEHARDOUIN, *Éd. cit. Notice sur la présente édition* par M. NATALIS DE WAILLY, p. XIII et suiv. M. Wailly nous rappelle dans sa notice qu'un autre manuscrit semblable et que M. Paul Meyer attribue à la même main, appartient à la bibliothèque d'Oxford.

lettré, homme d'état et membre de l'Académie Aldine, traduisit en latin la chronique de la quatrième croisade.

***

En résumé, parmi les œuvres que la quatrième croisade a inspirées, deux surtout ont fait une large part à la ville des doges: la chronique de Robert de Clari et celle de Villehardouin. Sans doute la première, considérée dans son ensemble, a une valeur bien inférieure à la seconde; toutefois les pages qu'elle contient sur le départ des croisés réunis à Venise, comptent parmi les meilleures de l'œuvre et méritent d'être lues.

Robert de Clari et Villehardouin ne parlent que des deux endroits de la ville qui se rattachent à l'histoire de l'expédition, Saint-Marc et le port, qu'ils nous montrent tels qu'ils apparurent à leurs regards, c'est-à-dire l'un bondé d'une foule de fidèles, l'autre faisant étalage des navires prêts pour le départ. Ce sont tous les deux des écrivains encore primitifs, bien que de valeur et de nature diverse. Robert de Clari, désireux de donner au lecteur une vision complète du tableau, a recours au procédé enfantin de l'énumération. Son récit est animé cependant par quelques brèves impressions, qui témoignent de son étonnement à la vue de ces spectacles inouïs. Villehardouin parvient à nous donner l'effet de l'ensemble par la concision et la netteté du style, et se passant presque complètement de la description, il ne trahit que par quelques exclamations, l'éblouissement de ses yeux et de son âme. Mais l'illustre historien ne s'est pas contenté de contempler les choses; il a examiné les hommes; il a pénétré dans l'âme des individus aussi bien que dans l'âme des foules. Son habileté à les

connaître, qui lui rendit de si grands services en politique, lui permit d'animer les personnages de sa chronique, de mettre en lumière la conduite des masses. Aussi put-il sonder le cœur et l'esprit de Henri Dandolo, l'une des figures les plus expressives du croyant sincère et de l'homme clairvoyant et pratique; il put partager ses craintes et ses espérances aux moments les plus critiques, et deviner les sentiments du peuple vénitien. Le vénérable vieillard et ses sujets, qui l'avaient suivi dans la grande expédition, offrirent une matière précieuse à ce politique, qui mit dans son œuvre un germe de psychologie.



Nous avons vu qu'après la quatrième croisade on cherche en vain dans l'histoire des relations entre la France et Venise, des faits contenant en eux des éléments épiques. Loin de là leurs rapports réciproques, jusque sous le règne de Charles VI, sont d'une nature tout autre que poétique, puisque ce sont surtout des rapports commerciaux. Pendant l'occupation de Gênes par les Français, ces rapports commencent à devenir tendus, mais il n'y a pas de véritable rupture, et jusque sous Charles VIII ils subissent constamment des oscillations, qui ne donnent lieu à aucun événement assez important pour que la littérature s'en empare.

Aussi la plupart de nos recherches, chez les grands écrivains de ce temps, ont-elles abouti à un résultat négatif: d'ailleurs poètes et prosateurs trouvaient une si riche matière dans la guerre de Cent ans, qu'ils tournaient leurs regards vers l'Angleterre, plutôt que vers l'Italie.

Louis IX, ne s'étant même pas embarqué à Venise, lors de ses voyages en Orient, et ayant eu très peu de rapports avec elle, son historien Joinville s'est complètement passé de parler de la cité des doges.

L'occasion se serait présentée à Guillaume de Machaut de nous décrire les fêtes qui eurent lieu après la soumission de Candie, l'un des événements les plus mémorables de Venise au XIV[e] siècle, puisqu'il a dédié une œuvre tout entière à ce Pierre I[er], roi de Chypre, qui, avons-nous dit, se trouvait à Venise pendant ces fêtes et prit même part à un tournoi (1). Mais Machaut n'assista pas à ces spectacles magnifiques, et il semble ignorer le rôle que le roi Pierre y joua, puisqu'il ne nous parle pas du tournoi de Venise, tandis qu'il aime à exalter « la belle prestance du roi sous les armes » et les succès qu'il remporta en d'autres tournois en France, en Angleterre, aux Pays-Bas.

Mais s'il a négligé ce fait, qui certes lui aurait offert une matière d'art précieuse, Machaut n'a pas négligé de rappeler les voyages de Pierre I[er] à Venise en 1364-5 et 1368. Il s'est trompé sur la date du départ du roi, après le voyage de 1364-5; il croit qu'il quitta Venise au mois de mai, tandis que c'est le 27 juin qu'il partit, mais il nous dit que six mille Véni-

---

(1) Et quant il estoit bien armez,
Bien montez et bien acesmés,
La lance au pong, l'escut au col,
Il n'i avoit sage ne fol
Qui ne deïst à grant murmure:
« Cils roys fu nez en l'armeüre ».

GUILLAUME MACHAUT, *La prise d'Alexandrie*, publiée pour la première fois pour la Société de l'Orient Latin par M. L. DE MAS LATRIE. Genève, Fick, 1877, V. 855-860.

tiens allèrent à sa rencontre et voulurent le fêter comme s'il s'était agi de leur propre doge.

Après avoir observé qu'aucun peuple n'aurait pu fournir mieux Pierre de navires, il songe que les Génois jouissaient d'une renommée tout aussi bonne que les Vénitiens, et, de crainte qu'ils ne puissent s'offenser, il dit qu'il ne veut ni leur faire tort ni établir des comparaisons qui sont toujours dangereuses. Il conclut en disant que le roi vécut « à grande mise » comme on le lui a conté (1).

Mais nous cherchons en vain dans la chronique rimée de Machaut une description des cérémonies dont on honora Pierre I[er]. D'ailleurs, comment Machaut aurait-il pu en parler dans le détail, puisqu'il écrivait, selon son propre aveu, d'après ce qu'on lui disait? Il pouvait raconter des faits; mais non décrire des lieux qu'il ne connaissait pas.

Au cours de son ouvrage il nous montre comment les Vénitiens, atteints dans leurs intérêts après la prise d'Alexandrie, s'excusèrent auprès du sultan et s'employèrent à la négociation d'un traité de paix, qui leur permît de reprendre le commerce avec l'Egypte.

Le roi

> Pour l'amour de ceaus de Venise,
> Qu'il ainme de bon cuer et prise (2),

décida de ne pas attaquer les états du sultan. Mais à la fin il se plaignit d'avoir été trompé par les Véni-

---

(1) Voy. Textes, n. 2.

(2) V. 3906—7.
Ailleurs Machaut dit:

« Le commun de Venise amoit
Et ses bons amis les clamoit ». V. 3946-7.

tiens qui songeaient plus à leurs propres intérêts qu'aux siens.

Quant au séjour de Pierre à Venise, lors du voyage en Europe en 1368, Machaut se borne à le rappeler par les quelques vers suivants :

..... en la cité vint de Venise,
Où on l'ainme forment et prise.
Li roys n'i fist pas lonc sejour,
Car un dimanche, au point dou jour,
A grant joie et à grant déduit,
L'an MIL, C C C. L X VIII,
Se parti, moult bien m'en remembre
Vingt huit jours dedens septembre (1).

Cette fois le poète est sûr de sa date; il se souvient bien que c'est le 28 septembre que le roi s'embarqua pour se rendre à Chypre.

L'élève et admirateur de Machaut, Eustache Deschamps, qui, dans ses ballades, s'est si souvent inspiré des événements politiques contemporains, dans son *Exhortation à la croisade*, probablement datée de 1395, engage tous les peuples chrétiens à se réconcilier, et à faire la guerre aux enfants de Mahomet. Or, il est naturel qu'entre autres peuples il invite aussi les *Véniciens*, qui chaque jour perdaient une partie des conquêtes, dont ils s'étaient enrichis par les premières croisades (2).

Mais c'est tout ce que nous avons trouvé sur Venise dans l'œuvre de cet auteur.

---

(1) V. 7346-7353.

(2) EUSTACHE DESCHAMPS, *Œuvres complètes*, publiées par G. RAYNAUD. Société des anciens textes. Paris, Didot, MDCCCLXXVIII, t. I, Ballade XLIX, pp. 138-139.

*
* *

Les vers de Machaut sur Pierre de Lusignan nous rappellent un autre poète qui a donné, sur la vie et la mort de ce prince, des renseignements justifiant et complétant la *Prise d'Alexandrie*: c'est Christine de Pisan (1). Dans son livre de la *Mutation de Fortune* (2) elle voit le roi de Chypre, au milieu des images des victimes du caprice de l'inconstante déesse:

Le bon roy de Chypre pourtraict
Y vy de qui il est retrait
Tant de biens, qu'on ne pourroit dire
Plus de biens d'omme en nul empire (3).

Christine se borne à dire qu'en Italie Pierre reçut beaucoup d'honneurs:

En Ytalie demoura
Un temps où moult on l'onnoura (4);

elle résume les événements principaux de la vie du malheureux roi, et finit par affirmer que

de sa main son propre frère
l'ocist (5).

---

(1) Voy. Christine de Pisan, *Œuvres poétiques*, publiées par Maurice Roy. Société des anciens textes. Paris, Didot, 1886.

Paulin Paris, *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*. Paris, Techener, 1842, t. V.

R. Thomassy, *Essai sur les écrits politiques de Christine de Pisan*. Paris, Debécourt, 1838.

M. Robineau, *Christine de Pisan*. Saint-Omer, 1882.

F. Kock, *Leben und Werke der Christine de Pizan*. Goslar a. Harz, 1885.

Mathilde Laigle, *Le livre des trois vertus de Christine de Pisan et son milieu historique et littéraire*. Paris, Champion, 1912.

(2) Bibl. nat., ms. fr., n. 603.

(3) *Mutation*, f. 240.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

Ainsi elle désigne formellement le frère de Pierre de Lusignan comme l'assassin de ce prince, tandis que Machaut se contente d'impliquer les enfants de Hugues V, dans le complot dont l'aîné fut la victime (1).

Mais Christine de Pisan nous intéresse plus directement, soit parce que, si elle n'a point parlé de Venise au sujet de Pierre de Lusignan, elle en a parlé ailleurs dans ses vers, soit parce que c'est à Venise qu'elle a reçu le jour.

Elle nous le raconte elle-même dans la *Vision :*

Car comme ie fusse nee de nobles parens au pays dytalye en la cite de Venise en laquelle mon pere nez de boulongne la grace ou ie fus puis nourrie alla espouser ma mere qui nee en estoit par la comtance que mon dit pere auoit de lonc temps devant a mon ayol clerc licencié et docteur né de la ville de Fourly et gradué a lestude de boulongne la grace qui salarie

---

(1) Philippe de Mézières, le fameux chancelier du roi de Chypre, soutient, lui-aussi, la culpabilité des frères de Pierre. Parmi les critiques modernes, tandis que M. de Mas Latrie s'efforce de soutenir qu'ils restèrent étrangers même à la perpétration du crime *(Prise d'Alexandrie,* n. 88, p. 290), M. Jorga croit fermement qu'ils ont été les complices du meurtre, et, à l'appui de sa thèse, il cite tous les contemporains qui ont parlé de l'assassinat du roi. (*Op. cit.*, p. 394, n. 5).

Quant à Mézières, qui joua un rôle si important dans la politique du roi, l'accompagna souvent dans ses voyages et vécut en rapports d'amitié avec tant d'italiens illustres, y compris Pétrarque, on sait qu'il trouva à Venise un asile tranquille et sûr même après la mort de Pierre, en 1369-70. Nous avons parcouru le *Songe du viel pelerin,* le plus important de ses ouvrages au point de vue littéraire, et nous n'y avons rien trouvé d'intéressant pour nous. Mais dans ses œuvres latines et dans ses lettres, il parle toujours avec un grand enthousiasme de la ville de Venise, dont on ne peut faire justement l'éloge sans aimer le bon sens et la justice : « Judicium et justitiam diligit ». (*Soliloquium peccatoris.* Bibl. de l'arsenal, ms. 408, f. 233 v.).

conseiller de la dicte cité ou ie nasqui estoit a cause duquel parente mon dit pere ot la cognoissance des veneciens, et fu pour la souffisance et auctorite de sa science retenu semblablement conseiller salarie de ladicte cite de venise en laquelle fu un temps resident a grant honneur, richeces et gaings (1).

Nous avons déjà rencontré Thomas de Pisan à Venise ; nous avons vu le rôle important qu'il y a joué en sa qualité de conseiller de la république. Christine nous apprend maintenant que son beau-père, médecin renommé, né à Forlì et gradué à l'université de Bologne, avait mené à Venise Thomas, qui s'y était bientôt fait connaître par son savoir. Du mariage de la fille

---

(1) Bibl. nat., ms. f[d] . fr., n. 1176, f.[o] 52 recto. M.[elle] Amilda A. Pons, dans son article intitulé: « *Un trattato educativo del quattrocento. L'instruction des princesses, des dames de court et des autres femmes di Christine de Pisan* (Rivista Pedagogica, 15 Ottobre 1913, p. 687), dit: « Nacque Christine a Bologna, nel 1361, da Tommaso da Pisa e dalla figlia di un gentiluomo forlivese, addottorato nello studio di Bologna la grassa, ricco possidente a Venezia ». Et elle renvoie au ms. 705 de la Bibliothèque nationale de Paris, f. 52. Nous avons voulu consulter nous-même le ms., qui porte le n. 1176 (M.[elle] Pons a pris pour la cote du ms., un n. 705 qui se trouve à la première page de ce manuscrit), et il nous semble que, même sans l'appui des autres indications que nous donne Christine ailleurs, le passage de la *Vision* ne laisse aucun doute sur le lieu de sa naissance. La date est fausse aussi, puisque tous les critiques, à l'aide des renseignements donnés par Christine, sont unanimes à la fixer entre 1363 et 1364. M.[elle] Laigle annonce une édition de la *Vision* par M. Babcock de Chicago. M.[elle] Pons cite cet ouvrage en date de 1913, mais toutes nos recherches à Chicago et à Paris ont abouti à des résultats négatifs, de sorte que nous avons dû nous servir du manuscrit.

de ce gentilhomme de Forlì avec Thomas, naquit Christine. Voici comment elle parle de sa naissance dans la *Mutation :*

Si comme fille nommée
Et bien nourrie et bien aimée
De ma mère à joyeuse chiere
Qui m'ama tant et tint si chiere
Que elle meismes m'alaicta
Aussi tost quelle m'enfanta (1).

Dans l'*Epistre d'Othéa a Hector,* elle écrit encore :

D'umble vouloir, moy, povre créature,
Femme ygnorant, de petite estature
Fille jadis philosophe et docteur
Qui conseillier et humble serviteur
Vostre père fu, (que Dieu face sa grace),
Et jadis vint de Boulongne la grasse,
Dont il fu né, par le sien mandement,
Maistre Thomas de Pisan, autrement
De Boulogne fut dit et surnommé,
Qui solemnel clerc estoit renommé (2)

Elle se glorifie de sa mère, qui l'a nourrie et entourée de tant d'affection, de son illustre père, qui lui a transmis l'amour des études, de la belle ville où elle est née. Cette ville, il lui est agréable de la rappeler encore dans le *Chemin de long estude.* Elle

---

(1) V. 401-406.
(2) J'emprunte cette citation à THOMASSY, *op. cit.*, pp. 104-105.

suppose que la Sibylle dise à la Raison, en parlant de Christine :

> . . . . . . en France demeure celle
> Qui est de nostre escole ancelle,
> Et moult jeunete y fut menee,
> Combien que comme moy fust nee
> En Ytale, en cité amee
> Ou mainte galee est armee.
> Ainsi Sebille qui fu la
> Sienne merci de moy parla (1).

Comme la Sibylle le dit, Christine quitta bientôt non seulement Venise, mais l'Italie. Immédiatement après la naissance de sa fille, Thomas retourna à Bologne, où l'appelaient ses intérêts et ses amis. C'est là que deux messagers allèrent le chercher ; ils venaient l'un de la part du roi de Hongrie, l'autre de la part du roi de France. Chacun des deux souverains désirait prendre Thomas à son service. Thomas ne branla pas : l'envie de connaître la fameuse université de Paris, qui accueillait alors les plus grands savants du temps, et le roi lui-même, qui s'intéressait tant aux sciences, et particulièrement à l'astrologie et à l'astronomie, lui suggérèrent sa résolution. Il s'engagea à entrer un an au service du roi Charles V ; il installa sa famille à Bologne, et ayant obtenu un congé de la Seigneurie, il partit pour la France. Mais, on le sait, loin de retourner en Italie au bout d'un an, Thomas resta au service de Charles V, et en dé-

---

(1) *Le livre du chemin de long estude* par CHRISTINE DE PIZAN, publié pour la première fois d'après sept manuscrits de Paris, de Bruxelles et de Berlin, par ROBERT PÜCHEL, docteur en philosophie. Berlin, Damköhler, 1881, p. 266, v. 6287–6294.

cembre 1368, il se fit rejoindre à Paris par sa femme et par la jeune Christine, qui, dès leur arrivée, magnifiquement parées de riches costumes vénitiens, furent reçues au Louvre par le roi (1).

Il est inutile que nous suivions Christine dans toute sa carrière de jeune mariée heureuse, de veuve infortunée, de mère exemplaire, d'écrivain infatigable. Disons seulement qu'elle garda vif le désir de revoir sa patrie ; cette Italie dont elle ne se rassasiait jamais de lire les auteurs ; cette Venise qu'elle apprit probablement à connaître et à apprécier par les récits de son père ; où peut-être son père s'était rencontré avec Pétrarque si, comme tout le laisse croire, en sa qualité de conseiller de la République, il assista aux fêtes magnifiques données sur la place Saint-Marc pour célébrer la victoire de Candie.

Maintes circonstances défavorables empêchèrent Christine de réaliser son désir (2) ; mais Venise est toujours présente à son esprit, soit que, tout en rêvant pour la jeune fille idéale une voix douce et harmonieuse, elle cherche dans son souvenir l'écho des

---

(1) C'est Christine elle-même qui nous donne tous ces renseignements dans la *Vision*.

(2) Elle semble avoir été disposée à se laisser persuader à quitter la France, par le puissant et magnifique duc de Milan, Jean Galéas Visconti, père de Valentine, mais il mourut avant qu'elle pût accepter son invitation. En effet dans la *Vision* elle dit (f. 63v°) « Très grandement avoit ordené de mon estat par rentes a tousjours, se y aller vouloye ;... mais Fortune ne volt mie que la ruine de mon estat fust reparee, si me tollit tantost par mort cil qui bien me vouloit ». « Il n'est donc pas exact de dire, observe justement M.elle Laigle, comme on l'a toujours fait jusqu'ici, que Christine refusa les offres du duc de Milan ». *Op. cit.*, p. 32, n. 3.

barcaroles qui avaient bercé son enfance (1), soit qu'elle défende l'abus de ces essences exquises que les vaisseaux vénitiens et génois amenaient du Levant en Europe (2), soit qu'elle conseille la noble dame de parer sa table pour ses hôtes d'honneur de *touailles et doubliers* de toile, venus de Venise (3), ou qu'elle veuille établir une différence entre les femmes des petits marchands, et celles des *nobles marchans,* tels que ceux de Venise, qui

> vont oultre mer et par tous pays, ont leurs facteurs, achettent en gros et font grans fais, et puis semblablement envoient leurs marchandises en toutes terres en grans fardeaus, et ainsi gaingnent grans richesses (4).

Mais Christine ne s'est pas contentée de rendre hommage à sa ville natale, en parsemant ses œuvres de quelques allusions fugitives. La fille du conseiller de Charles V, l'auteur de tant d'écrits politiques, est saisie d'admiration pour le gouvernement oligarchique de Venise, qui permet à la ville de jouir de longues périodes de paix à l'intérieur. Dans le *Livre de la Paix*, cet ouvrage qui, « composé, dit M. Thomassy, sous le feu des révolutions politiques du règne de Charles VI, leur apportait pour remède les principes de sagesse qui firent l'honneur et la sécurité du règne précédent (5) », Christine réfute ceux qui s'autorisaient

---

(1) Laigle, *op. cit.*, p. 177.

(2) *Ibid.*, p. 214.

(3) *Ibid.*, p. 314.

(4) *Ibid.*, p. 293. Sur le commerce des Italiens en France voy. G. PITON, *Les Lombards en France et à Paris*. Paris, Champion, 1892.

(5) THOMASSY, *op. cit.*, p. LXVIII.

à faire intervenir les *simples gens de mestiers* et les *populaires* dans les fonctions du gouvernement. Que si quelques-uns, dit-elle, se prévalent de

> ce que plusieurs cités en Italie et autre part se gouvernent par les menuz gens, et que Boulogne-la-Grace et autres, etc., je responds qu'ils disent vrai. Mais que de nulle d'elles j'aye ouy parler, qui bien par telz soit gouvernée ni longuement en paix, je dis que non. Et quant à ce que aucuns pourroient dire que Rome, sans seigneur, bon et bel jadis se gouvernast, je dis que non pas le menu peuple, mais les nobles, ainsi que en la cité de Venise font aujourd'hui, et toujours ont fait bien et bel accroissement de seigneurie, mais c'est par les anciens lignaiges des bourgeois notables de la cité : lesquelz s'appellent nobles, et ne souffriroient pour rien un homme du peuple aller à leurs conseils. Et telz gouvernements peuvent bien estre de durée ; mais celui de menu peuple croy que de nul saige ne seroit approuvé (1).

Ce passage de prose fait pendant à un passage en vers qui se trouve dans la *Mutation de Fortune*.

C'est dans la troisième partie de cet ouvrage que se trouvent les vers, remplis d'intérêt, où Christine parle de l'histoire politique et littéraire de l'Italie. Elle regrette que la Péninsule soit partagée entre les guelfes et les gibelins, et rappelle que Dante dans la *Comédie* et Cecco d'Ascoli dans son *Acerba* ont blâmé les Italiens de se livrer à de si dangereuses luttes intestines (2). Le regard du poète, après avoir parcouru plusieurs régions, s'arrête sur Venise, et semble s'y reposer (3).

---

(1) THOMASSY, *op. cit.*, p. LXIX.

(2) Pour l'influence de Dante sur les œuvres de Christine, voy. A. FARINELLI, *Dante e la Francia dall' età media al secolo di Voltaire.* Milano, Hoepli, 1908, t. I, pp. 146-192.

(3) Voy. Textes, n. 3.

Que Dieu soit loué, dit-elle, voici enfin une rose qui demeure intacte au milieu de tant d'épines : c'est la ville fondée au milieu de la mer par les Troyens ; ville qui s'accrut de plus en plus, grâce à la droiture de ses habitants, à l'habileté de ses chefs. Christine semble avoir encore présents à la mémoire les vers de l' invective de Dante contre Florence. Tandis que dans la fameuse ville de la Toscane les lois subissent des modifications continuelles qui en empêchent l'application régulière, à Venise

point n'est tardee
Chose que tost faire se doye
Et se gouvernent par tel voye
Que nellui ne puet sur eulx prendre
Ne aussi de meffacon mesprendre.

Les Vénitiens, qu'on accuse de trop aimer les honneurs et les cérémonies, sont néanmoins doux et tranquilles, et leur ville présente un spectacle apaisant : point de mendiants, point de guelfes ni de gibelins, et le pouvoir entre les mains de personnes de haut lignage, qui gouvernent sagement, tandis que toutes les villes environnantes sont gouvernées par des princes en lutte entre eux. Il est toutefois encore une ville dans la Vénétie, dit Christine, qui « moult est digne de grant loz » ; c'est Padoue, la ville fondée par Anténor.

On peut donc affirmer que Christine, qui a aimé en général toute l'Italie, et s'est imbue de la culture italienne, a eu une prédilection marquée pour sa ville natale ; elle l'a considérée un asile de bonheur, de sagesse et de paix, et elle en a tracé un tableau flatteur, avec le pinceau d'une artiste qui est fière d'y avoir reçu le jour.

***

Lorsque Machaut et Christine nous avouent qu'ils parlent d'après les témoignages des autres:

si comme laissié dire le m'ay (1),

si me semble et bien dire loz (2),

ils nous rappellent des phrases analogues de Froissart, le grand historien du XIVe siècle, qui, lui aussi, parla de temps à autre de Venise au cours de sa chronique, mais ne put le faire que par ouï-dire. Froissart a à peine signalé le passage par Venise du roi de Chypre (3); c'est un autre événement qui l'entraîne à parler d'une manière un peu plus détaillée de la ville des doges. Il nous raconte comment le comte de Nevers et les seigneurs de France, qui avaient été faits prisonniers à la bataille de Nicopolis, se réfugièrent à Venise, après leur délivrance. Notre chroniqueur ne fait qu'indiquer les événements: aussi se borne-t-il à nous dire que ces illustres français furent « reçus à grand'joie », et qu'ils trouvèrent les hôtels prêts pour les loger, leur venue étant depuis longtemps annoncée. Il appelle Venise « bonne cité » bien que « l'une des chères villes du monde pour étrangers » et nous raconte ensuite en peu de mots comment la peste, qui fit tant de victimes aussi parmi les Français, obligea le comte de Nevers à fixer sa demeure à Trévise (4).

---

(1) *Prise d'Alexandrie*, V. 1611.

(2) *Mutation*, fol. 112 v.o

(3) JEAN FROISSART, *Les Chroniques*, avec notes et éclaircissements par J. A. BUCHON. Paris, Verière, 1826, t. IV, p. 155.

(4) Voy. Textes, n. 4.

Froissart nous donne encore une idée de la politique toujours prudente et intéressée des Vénitiens, lorsqu'il nous raconte que le roi de Hongrie, qui avait 7000 ducats de rente sur la ville de Venise, était disposé à vendre cette rente et à la rendre aux Vénitiens, pour venir en aide du comte de Nevers. Mais les Vénitiens répondirent « froidement et mûrement » qu'ils y réfléchiraient une quinzaine de jours. Au bout de ce terme, leur réponse fut (selon que je fus informé par celui qui fut à la réponse faire, dit Froissart),

> que si le roi de Hongrie vouloit vendre tout son royaume, les Vénitiens tant que à l'acheter et payer les deniers tout promptement y entendroient ; mais à si petite chose que à sept mille ducats, lesquels par an il a de revenue sur la ville de Venise, ils ne sauroient donner prix ni valeur tant que pour vendre ni pour acheter, et convenoit que la chose demeurât en cet état (1).

Si Froissart avait été le témoin oculaire de ces événements, il nous aurait probablement décrit dans le détail les honneurs que Venise rendit au duc de Nevers et la peste qui répandit tant de deuil dans la ville. Il lui fallut se contenter de demander des renseignements aux personnes mêmes qui s'y étaient trouvées et qui, par leurs récits, contribuaient à représenter Venise aux yeux des Français comme une ville chère autant que belle, et surtout comme une république extrêmement habile et prudente.

De même pouvons-nous dire que si Boucicaut avait rédigé lui-même ses mémoires, il nous aurait probablement transmis l' impression qu'il remporta de Venise, où il s'embarqua et débarqua lors de ses voyages à Constantinople et à Jérusalem ; mais l'auteur

---

(1) FROISSART, *éd. cit.*, t. XIV, pp. 67-68.

anonyme des mémoires de cet illustre personnage n'a fait que signaler ces voyages (1), et il aime mieux raconter dans le détail tous les événements de la domination française à Gênes, où Boucicaut joua un rôle si important. D'ailleurs l'historien de Boucicaut n'a d'autre souci que de faire valoir son héros ; aussi lui adresse-t-il des louanges excessives, et, partageant la haine du gouverneur de Gênes, il traite avec une sévérité énorme Venise et les Vénitiens.

Aussi ne saurait-on attribuer ni une valeur historique, ni une valeur littéraire, au *Livre des faicts du maréchal Boucicaut* (2) ; même le récit de la bataille de Modon, qui aurait pu être particulièrement intéressant pour nous, dans sa prolixité excessive place les faits sous un jour trop favorable au maréchal pour être admissible. (3)



On peut donc affirmer qu'après la quatrième croisade les rapports entre Venise et la France n'offrirent que peu de matière aux écrivains français, et que d'ailleurs cette matière ne fut même pas exploitée par eux autant qu'elle aurait pu l'être, parce que souvent ils ne furent pas les témoins oculaires des faits qu'ils ont racontés. Aussi y a-t-il dans leurs pages sur Venise

---

(1) *Le livre des faicts du bon messire Jean le Maingre, dit Boucicaut, Maréchal de France et Gouverneur de Gênes.* Nouvelle collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France, par MM. MICHAUD ET POUJOULAT. Paris, 1836, t. II.

(2) Nous avons consulté aussi le *Livre des cent ballades;* il ne contient aucune allusion à Venise.

(3) Tel est même l'avis de M. PERRET. Voy. *op., cit.* t. I, p. 75, n. 1.

quelque chose de vague, d' indéterminé : ils racontent les faits par amour de la vérité, mais ils ne peuvent les revêtir de cette forme qui ajoute une valeur artistique aux œuvres historiques. Il faut faire toutefois une exception pour Christine de Pisan : son talent poétique, ses connaissances historiques, le souvenir des récits de son père, qui avait eu le loisir de bien connaître et d'apprécier la sagesse et l'habileté de la République, ont permis à cette femme, qui se glorifiait d'être née à Venise, de tracer un beau tableau du gouvernement de cette ville, bien que des circonstances défavorables l'eussent empêchée de la revoir, ainsi qu'elle l'aurait désiré.

Mais on aurait tort de croire que ce n'est que par les œuvres dont nous venons de parler que l'histoire de Venise figure dans la littérature française du moyen âge. Attila, le héros légendaire, dont l'histoire se rattache à la fondation de Venise, la fameuse guerre entre elle et Gênes au XIII[e] siècle, et enfin toute l'histoire de la République, depuis les origines jusqu'à la fin de ce même siècle, ont donné lieu à bien des œuvres en langue d'oc et d'oïl, qui méritent d'être examinées par nous. Mais, comme elles furent écrites souvent par des Italiens, nous ne les étudierons qu'après avoir vu comment la littérature française pénétra dans la Vénétie.

Avant d'aborder ce sujet, nous nous occuperons des voyageurs du Levant, auxquels la quatrième croisade fraya la voie, et dont Villehardouin avait été le premier et le plus illustre au moyen âge. Ce sont eux les véritables continuateurs de l'historien de la quatrième croisade dans la littérature française sur Venise. Ils s'arrêtent dans la ville enchanteresse et lui font une place d'honneur dans les récits de leurs voyages.

CHAPITRE III

Les voyageurs du Levant à Venise. Venise dans leurs œuvres.

Pendant que Venise, par ses conquêtes du Levant et de la terreferme, était devenue une forte puissance maritime et commerciale et l'un des états les plus florissants de la Péninsule, elle avait eu aussi soin de donner à son gouvernement une forme stable, destinée à résister à toutes les vicissitudes du temps; elle avait institué des fêtes patriotiques-religieuses; enfin elle s'était embellie de jour en jour mettant à contribution les trésors emportés des pays lontains, son argent. et son goût artistique, que les rapports avec l'Orient avaient développé, en lui donnant un cachet tout particulier.

Cela contribuait à rendre le séjour de cette ville fort attrayant pour les étrangers. Elle leur offrait les spectacles les plus divers : c'était tantôt l'exécution d'un arrêt contre celui qui avait osé porter atteinte à l'intégrité des lois ; tantôt la cérémonie des épousailles de la mer, pendant laquelle le doge, du haut du Bucentaure, jetait l'anneau d'or dans les flots, d'où un habile plongeur le pêchait ensuite ; tantôt la procession du jour de l'Ascension ou du Corpus Domini, étalage magnifique de tout le peuple de Venise, depuis le doge et les membres du conseil, jusqu'aux plus humbles confrères, aux plus modestes artisans, habillés de leurs costumes les plus beaux, précédés de leurs étendards et portant en triomphe les reliques sacrées du saint

protecteur de la ville. Le patriotisme et la religion se donnaient ainsi la main ; le lion ailé de Saint-Marc était l'emblème symbolique de cette union.

Et ces spectacles se déroulaient sur un fond qui complétait merveilleusement le tableau. Les voyageurs du XVe siècle pouvaient déjà admirer les monuments caractéristiques de l'architecture vénitienne, où le gothique était rompu de roman et d'arabe; les palais où les commerçants avaient étalé leur argent, avec les façades découpées à jour, enrichies d'arabesques et de dorures se mirant avec coquetterie dans la lagune. Le campanile dressait déjà sa tête vers le ciel, attendant la main de Sansovino, qui devait l'embellir à sa base; le palais ducal, plusieurs fois atteint par le feu et démoli, venait d'être réédifié, et prenait cet aspect élégant et sobre qui convenait si bien au siège du gouvernement. Parmi les innombrables églises, l'une plus belle que l'autre, Saint-Marc, décoré des reliques et des trophées apportés de l'Orient, s'enrichissait toujours de nouvelles mosaïques : elles ornaient sa façade aussi bien que son intérieur, où elles réfléchissaient les quelques rayons du soleil filtrant dans la pénombre suggestive du temple. Ces moïsaques, dont les dessins se ressentaient encore des influences byzantines du style de Giotto, non seulement attiraient les regards des visiteurs, mais elles excitaient leur curiosité et les engageaient à aller voir Muran, le véritable centre artistique de Venise, d'où sortaient tous ces émaux de couleurs, d'or et d'argent, d'un éclat magnifique. Souvent aussi l'envie les prenait de voir l'arsenal si grandiose et si bien organisé, digne ornement de la ville qu'on appelait reine de la mer.

Et les voyageurs ne faisaient pas défaut. Les croisades avaient éveillé et entretenu en France un vif mouvement d'attention vers la contrée merveil-

leuse où le Christ avait vécu, où la religion était née; en outre la France, ainsi que Venise, depuis la fondation de l'empire latin, était toujours en relation avec les Turcs, fussent-ils ennemis ou alliés; il en résultait que souvent elle envoyait en Orient des personnes de confiance, qu'elle chargeait de délicates missions. Or, beaucoup de ces voyageurs choisissaient Venise comme lieu d'embarquement, s'y arrêtaient volontiers sachant que c'était un séjour agréable, et en parlaient ensuite dans leurs relations.

Comment en ont-ils parlé? Quelle idée de cette ville et de ses habitants se dégage-t-elle des descriptions qu'ils nous ont transmises? C'est ce que nous essayerons de voir.



Le premier en date des voyageurs français du Levant, dont le récit nous intéresse, est le Seigneur d'Anglure.

Dans le *Saint Voyage de Jhérusalem* (1) fait sur le déclin du XIVe siècle, il nous parle des impressions remportées par lui et par les croisés qui étaient en sa compagnie, pendant leur séjour à Venise.

Il leur fallut six jours pour se rendre à dos de cheval d'Anglure jusqu'à Pavie, puis par eau de cette ville à Venise. La durée du pèlerinage proprement dit, comptée du jour de l'embarquement au jour du débarquement, se réduisit à neuf mois, du 29 août

(1) *Le Saint Voyage de Jhérusalem* du SEIGNEUR D'ANGLURE, publié par FRANÇOIS BONNARDOT et AUGUSTE LONGNON. Société des anciens textes. Paris, Didot, MDCCCLXXVIII.

1895 au 23 mai suivant. Les pèlerins s'arrêtèrent à Venise à l'aller aussi bien qu'au retour, et se rendirent aussi à Padoue, à Vicence, et à Vérone « qui est une belle et grande cité » (1). Le Seigneur d'Anglure, la première fois qu'il parle de Venise. l'appelle « tresexcellante, noble, grande et belle cité, toute assize en mer » (2). En fidèles chrétiens, les pèlerins visitent toutes les églises: Saint-George, Saint-Nicolas, les Innocents, Sainte-Marie Cresequier, où, disent-ils, se trouve le corps de Sainte-Barbe, Sainte-Lucie, Saint-Pierre de Chastel, Sainte-Marie Céleste, Saint-Zacharie, Saint-Daniel, Sainte-Hélène, et Saint-Marc, avec le corps du saint « qui moult est belle et noble chose » (3). L'auteur énumère toutes les reliques et décrit dans le détail la dent de Goliath.

Mais le passage le plus intéressant est à notre avis celui qui contient le récit du retour et surtout la description de l'arsenal (1). Les pèlerins, pendant leur voyage d'outre-mer, semblent avoir appris à apprécier Venise à un autre point de vue que neuf mois auparavant: la ville, dont jadis ils admiraient les nombreux et riches temples de la chrétienté, se présente à eux sous un nouveau jour: c'est la reine de l'Adriatique qui, entre des murs « bien clos et bien fermés », fabrique ses vaisseaux et ses galères, aux bois résistant à l'action destructive de l'eau, aux cordes solides, aux ancres luisantes, destinées à plonger dans les sables d'or des mers orientales.

(1) p. 99.
(2) p. 3.
(3) p. 4.
(1) Voy. Textes, n. 5.

*
* *

Il paraît que, comme le Seigneur d'Anglure, presque tous les pèlerins qui passaient par Venise, donnaient une très grande importance à la visite des églises dont cette ville était riche et des reliques saintes qu'elles renfermaient, et probablement leur connaissance de la ville enchanteresse n'allait pas plus loin. Certes, plusieurs d'entre eux, quand ils parlent de Venise dans leurs relations, ne font qu'énumérer toutes ces visites pieuses, et il semble que leur préoccupation principale c'est de ne rien oublier, peut-être aussi parce qu'ils sont animés d'un désir que leurs indications puissent rendre des services aux pèlerins qui viendront après eux. Ces pages se distinguent par leur sécheresse et par la foi naïve dont elles témoignent. Tel le morceau du *Pèlerinage en Terre Sainte et au Sïnai* d'un auteur anonyme, récemment publié par M. Moranvillé (1).

Celui-ci a essayé de dater le volume. « Le voyage, dit-il, a été fait après que Padoue eut été annexée par les Vénitiens, c'est à dire après 1406, puisqu'il est fait mention du palais « du feu seigneur sur lequel les Vénissiens la concquirent ». D'autres indications poussent M. Moranvillé à affirmer que le voyage a été fait après 1419, mais avant 1425, date de la prise de Modon, désastre que l'auteur aurait certainement relaté, s'il avait déjà eu lieu.

Mais qui était cet auteur? Mystère. M. Moranvillé corrige la bévue commise par les différents rédacteurs

---

(1) Extrait de la Bibliothèque de l'École des Chartes, t. LXVI, Paris, 1905.

de catalogues, qui ont attribué cette relation à Mirebel. Ils semblent n'avoir jamais ouvert le livre. On y lit en effet :

> Claude de Mirebel apertient ce present livre, faisant ce voi[a]ge de Jherusalem le IIIe de mars de l'an cinquante deulx. Claude de Mirebel natife de Besançon en Borgoingne en l'an XXV du Xe de Juillet dudit an XXV.

Il semble bien que ce texte ne prête à aucune équivoque. Claude de Mirebel, propriétaire du livre, s'est servi de ce guide pour faire le voyage de Jérusalem en 1552.

Voici ce que M. Moranvillé pense de l'auteur: « Sans doute, il était français, comme le prouve la langue qu'il emploie, mais aussi, parce qu'il marque qu'il part de France, ensuite parce qu'il signale que les pèlerins importants sont bien traités à Jérusalem, « especialment de la nacion de France, car ce sont les plus previllegiez »... Il est bien difficile de déterminer s'il était homme d'église ou non: sa piété est grande, mais nulle part il ne dit qu'il ait officié (Il est utile de noter qu'un religieux comme Jacques de Vérone ne manque jamais d'indiquer, à quel endroit il a dit la messe). Il a été témoin du miracle de Saint-Janvier à Naples; il a vu les deux corbeaux qui montrent aux pèlerins le chemin de l'ermitage de Saint-Vincent au cap Saint-Vincent en Portugal; il a séjourné à Fouillouse (Hautes-Alpes) ainsi qu'au château d'Oze (Hautes Alpes). Donc: un esprit curieux, assez précis et qui a beaucoup voyagé.

L'auteur se passe de parler de son voyage de la France à Venise, le sujet ne lui paraissant pas assez intéressant: « Je m'en delaisse, dit-il, car il est très commun ». Il commence donc par la description de Venise et de ses environs. Mais il ne dit pas un mot de

l'aspect général de la ville, ni de son gouvernement, ni de son importance maritime et commerciale. Rien ne l'intéresse excepté les visites aux églises. Nous avons tout de même voulu citer le passage où il parle de ces visites, passage qui caractérise ces pèlerins allant chercher partout les reliques des martyrs; et tout saisis d'émotion à la vue de la peau, d'un os de la cuisse, et même d'un des souliers du saint qu'ils vénéraient, tandis qu'ils semblaient fermer les yeux aux beautés artistiques des lieux qu'iis visitaient (1).



Environ à la même époque que l'auteur anonyme dont nous venons de parler, deux personnages importants entreprirent un pèlerinage en Terre Sainte, Nompar II, Seigneur de Caumont, et Ghillebert de Lannoy.

Le Seigneur de Caumont, qui se rendit à Jérusalem en 1418, avait l'intention de prendre la route de Venise; mais le comte de Foix, qu'il rencontra à Saint-Martin, le détermina à s'embarquer à Barcelone et il finit par ne plus voir notre ville, ni à l'aller, ni au retour (2).

Nous trouvons au contraire deux fois à Venise, bien que seulement de passage, le célèbre voyageur, diplomate et moraliste, Ghillebert de Lannoy (3). Il

(1) Voy. Textes, n. 6.

(2) Voy. *Voyage d'oultremer en Jérusalem par le Seigneur de Caumont l'an MCCCCXVIII*, publié pour la première fois d'après le manuscrit du British Museum par le MARQUIS DE LA GRANGE. Paris, Aubry, MDCCCLVIII. Introduction, p. XII.

(3) *Œuvres* de GHILLEBERT DE LANNOY, voyageur, diplomate et moraliste, recueillies et publiées par CH. POTVIN. Louvain, 1878. Nous empruntons à la préface de M. Potvin la plupart des détails biographiques qui suivent.

avait accompli en 1401, en compagnie du sénéchal de Hainaut, un premier pèlerinage à Jérusalem, et visité Rhodes, les îles de l'Archipel et Constantinople. Il fit encore deux voyages dans l'Europe centrale en 1413 et en 1414; mais c'est après la bataille d'Azincourt, où il fut fait prisonnier, qu'il commença à occuper de hautes fonctions; et lorsque fut signé le pacte d'alliance entre le duc de Bourgogne et le roi d'Angleterre, il fut chargé par ces deux princes d'une mission politique en Orient (1421). Il parcourut l'Europe en grand seigneur, trouva à toutes les cours une hospitalité splendide, laissa sa suite à l'île de Rhodes pour être plus libre dans sa mission: le pèlerinage des lieux saints et une reconnaissance militaire de la terre des croisades. Ce fut avant de faire retour dans ses foyers qu'il s'arrêta à Venise. Mais il se borna à signaler son passage par notre ville (1), et il en fit de même la seconde fois qu'il passa par là, en 1446, lorsque Philippe le Bon, ayant reçu plusieurs lettres d'exhortation à secourir les chrétiens d'Orient, le chargea des ambassades et des explorations nécessaires (2).

Certes, s'il en avait parlé, il l'aurait fait avec des vues plus larges que ses prédécesseurs, et il se serait rapproché plutôt d'un autre voyageur qui, comme lui, était au service de Philippe le Bon, duc de Bourgogne,

---

(1) « De là (de Jérusalem) retournay à Rhodes et de là à *Venise*, le chemin accoustumé ». LANNOY, *Œuvres*. Éd. cit, p. 71.

(2) « L'an quarante et six (1446) le penultième jour d'aoust, me party de Lille pour accomplir le saint voyaige de Jhérusalem. Passay parmi Bourgogne, par Savoye, par Melan, par Ferrare, par *Venise*, par Saine (Sienne) la vielle, par Boulongne la grasse, par Rome ». *Éd. cit.*, p. 174.

et qui heureusement nous a transmis ses impressions sur la belle ville de l'Adriatique. Nous entendons parler de Bertrandon de la Broquière.

*
* *

Bertrandon de la Broquière se rendit fort utile à son maître et jouit de la plus grande faveur auprès de lui. Sa relation est remarquable par la sincérité, par l'exactitude des renseignements et par le charme du récit (1). Elle contient de nombreux épisodes sur le voyage en Syrie, et sur le séjour à Damas; des notions intéressantes sur le commerce et l'industrie de cette ville, sur les mœurs des Turcs, sur les réceptions des ambassadeurs, et de belles descriptions des villes de l'Orient, de leurs églises et de leurs monuments, parmi lesquelles les pages sur Constantinople, méritent une attention particulière.

Les Vénitiens jouent naturellement un rôle important dans la relation de ce voyage, fait entre 1432 et 1433, c'est à dire après la paix entre Venise et le Sultan, signée en 1430 à Gallipoli, à la suite de cette occupation de Salonique qui avait coûté sept cent mille ducats à la Sérénissime. Mais en dehors de ces allusions, qui ne nous intéressent pas directement, nous trouvons, au commencement de la relation de Bertrandon de la Broquière, une page sur notre ville, qui mérite d'être rappelée. Notre voyageur ne se borne pas, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, à énumérer les reliques enfermées dans les églises, mais il donne de Venise cette définition flatteuse: « moult bonne ville

---

(1) *Le Voyage d'Outremer* de BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE, publié et annoté par CH. SCHEFER. Paris, Leroux, MDCCCXCII.

tresancienne, belle et marchande », il insiste sur sa position au milieu des eaux, et, qui plus est, il admire son gouvernement oligarchique, où nul ne peut occuper aucune place « s'il n'est gentilhomme et natif de la ville ». Ce ne sont que peu de lignes, témoignant d'un esprit ouvert, qui joignait à la foi religieuse, le goût des beautés esthétiques et la clairvoyance du politicien expérimenté.

Avant de faire voile pour l'Orient, Bertrandon de la Broquière visita aussi Padoue qui, dit-il, « est audictz Venissiens et est tresbelle ville et grande » et pendant son voyage il admira plusieurs villes dans la dépendance de la République: Pola, Zara, Corfou, Modon, Candie, leurs ports magnifiques et leurs châteaux; et il s'intéressa partout et toujours à la manière dont elles étaient gouvernées (1).

*
* *

Presqu'un demi siècle sépare Bertrandon de la Broquière de quatre voyageurs, qui tous ont parlé longuement de Venise; un demi siècle pendant lequel cette ville s'est beaucoup embellie, tandis que d'autre part les Français, secoués par les événements qui avaient troublé leur pays, avaient perdu de plus en plus la foi religieuse, qu'un nouveau sentiment venait remplacer: la sentiment national. Aussi pouvons-nous bien dire que c'est un *crescendo* continuel. A mesure que nous nous éloignons du moyen âge et que nous

---

(1) Voy. Textes, n. 7.

approchons des temps modernes, nous constatons chez ces voyageurs des vues plus larges, qui rendent leurs relations de plus en plus attrayantes. Cela ne les empêche cependant pas d'écrire des pages qui témoignent de certaines ignorances, de certains préjugés que les temps, pas encore assez mûrs, n'ont pu complètement effacer.

Les pages sur Venise du pèlerin anonyme qui se rendit à Jérusalem en 1480, embarqué sur la galère d'Agostino Contarini, constituent l'une des parties les plus belles de sa relation, et la première véritable description de Venise que nous connaissions (1). Nous possédons deux autres relations du voyage des pèlerins qui visitèrent les Saints Lieux en 1480: l'une est due au dominicain Félix Schmidt (Faber), l'autre à Sancto Brascha, chancelier de Ludovic Sforza, duc de Milan (2). Elles sont intéressantes non seulement pour les descriptions des lieux qu'elles renferment, mais encore parce qu'elles se rapportent à une période importante dans l'histoire des guerres entre Venise et la Turquie.

La République avait, depuis une année seulement, conclu la paix avec Mahomet II, après avoir soutenu

---

(1) *Le Voyage de la Saincte Cyté de Jerusalem,* publié et annoté par CH. SCHEFER. Paris, Leroux, MDCCCLXXXII.

(2) Félix Faber donne peu de détails, dans la relation du voyage de 1480, sur son séjour à Venise; mais il se rendit une deuxième fois en Terre Sainte, en 1483, et fut de retour à Venise au mois de janvier 1484. La relation de ce deuxième pèlerinage contient une description très intéressante et détaillée de la ville, description qui a été traduite en italien par Vincenzo Lazari, et publiée à l'occasion du III[e] congrès géographique, par Domenico Zasso. Elle porte ce titre: « *Venezia nel MCDLXXXVIII. Descrizione di Felice Fabri da Ulma.* Venezia,

le poids d'une guerre désastreuse, qui s'était traînée pendant seize ans. Au fléau de la guerre, était venu se joindre celui de cette terrible maladie contagieuse (mal di mazucco) qui, commencée à Venise en février 1478, moissonna tant de vies et n'avait pas encore complètement disparu en 1480. En effet Sancto Brascha nous apprend qu'un matelot de la galère de Contarini en mourut peu de jours après le départ de Venise. Parmi les nombreux envoyés turcs qui se présentèrent à Venise depuis la conclusion de la paix jusqu'à la fin de 1480, l'auteur anonyme de la relation française

---

Tip. dell'Ancora, 1881. » Il aurait été plus exact de dire *Venezia nel 1484*. Félix Faber, après avoir parlé de l'accueil reçu à Venise, dit que 13 choses surtout contribuent à la renommée de cette ville :

1° — La merveilleuse fondation et érection.
2° — Le grand nombre des habitants.
3° — L'organisation et la durée du gouvernement.
4° — L'étendue des possessions.
5° — La diffusion du culte de Dieu.
6° — Le souvenir des reliques des saints.
7° — La richesse des trésors.
8° — Les moyens de subsistance.
9° — L'importation et l'exportation des marchandises.
10 — La magnificence des spectacles.
11 — La prudence des sénateurs.
12 — Les nombreux congrès de princes et chapitres des ordres religieux.
13 — Les nombreux privilèges et les garanties.

Félix Faber développe ces treize sujets, et raconte non seulement ce qu'il vu, mais encore ce qu'il a lu et entendu dire. Le texte latin des deux relations a été publié par M. le D.r Conrad Hassler, pour la Société littéraire de Stuttgard : *F. Felicis Fabri Evagatorium in Terrae Sanctae, Arabiae et Egypti pe-*

vit débarquer à la *piazzetta* celui qui venait de la part d'Ahmed Gueduk Pacha. Il fut logé à l'hôtel de l'Homme Sauvage, qui se trouvait dans le quartier de Saint-Marc, et qui logea aussi, comme nous allons le voir, des voyageurs français. Notre pèlerin nous dit que l'envoyé turc était vêtu de velours rouge à fleurs de drap d'or, mais le jour de la Pentecôte la ville lui donna une robe de drap d'or, et à chacun des autres membres de l'ambassade, une robe écarlate. Il vit aussi et décrivit brièvement les fêtes célébrées à Venise après que le cardinal Foscari, par ses négociations, réussit à détacher le pape de la ligue, si bien que le saint-siège stipula avec la République une alliance défensive, dont la durée était fixée à vingt-cinq ans.

---

regrinationem, 1843-1849, 3 vols. in-8.

A Venise Félix Faber rencontra en 1484 un autre voyageur allemand, de retour d'un voyage en Orient, Breydenbach, qui était alors en train de rédiger la relation de son propre voyage. Cette relation, dans le texte original latin, fut publiée à Mayence en 1486, et enrichie de merveilleuses gravures sur bois, par le typographe Erard Reüwich d'Utrecht. Elle fut traduite aussitôt en français par le frère Nicole le Huen, et imprimée à Lyon en 1488, chez Michelet Topie de Pymont et Jacques Heremberck ; et à Paris chez François Regnault, en 1517, l'année même de la publication du *Voyage de la Saincte Cyté*. M. Schefer paraît avoir ignoré que Le Huen n'a fait que traduire l'ouvrage de Breydenbach, puisqu'il dit (Introd. citée, p. XLIII) : « Le Voyage de la saincte cyté de Hierusalem a vu pour la première fois le jour en 1517, année dans le courant de laquelle François Regnault faisait réimprimer une nouvelle édition du voyage à Jérusalem du frère Nicolas Le Huen ». La traduction du frère Nicolas Le Huen, dans ses deux éditions de 1488 et de 1517, eut une grande diffusion parmi les Français, qui souvent y puisèrent des renseignements pour les récits de leurs voyages

En signe de joie on sonna les cloches de Saint-Marc pendant cinq jours de suite, et le soir, à l'heure du coucher, on mettait sur les clochers de la ville de nombreux falots ardents d'un effet fantastique. Il y eut aussi une procession fort belle, à laquelle assistèrent le patriarche et le duc; mais l'auteur aime mieux décrire la procession de la Fête-Dieu: elle était d'une richesse extraordinaire, et faisait le tour de la place Saint-Marc, qui était toute tendue de draps blancs soutenus sur de petits poteaux de bois.

Venise offrait aux pèlerins de Terre Sainte encore d'autres spectacles que des fêtes et des processions: le gibet de la République était toujours prêt à recevoir des victimes. Le vendredi avant la Fête-Dieu, un juif, qui avait été fait prisonnier sous l'accusation d'avoir tué un petit garçon pour offrir un sacrifice de son sang, ne pouvant éviter d'être condamné à mort, se pendit lui-même. Il fut traîné tout mort par les sergents tout autour de la place Saint-Marc, pendant que des enfants lui donnaient des coups de bâton et lançaient des pierres contre lui. Notre auteur semble prêter complètement foi aux miracles qu'on attribuait au cadavre d'un autre enfant enseveli à Trente, que les juifs avaient été accusés d'avoir mis à mort.

---

en Orient. Breydenbach parle lui aussi assez longuement de Venise, dans le chapitre intitulé *Sensuit loraison commendative de la cite et seignorie de Venise.* Il considère la ville au point de vue de son importance historique et géographique, mais il n'en décrit pas les monuments, et nous fait connaître plutôt le résultat de ses études que ses impressions personnelles. Il conclut en exaltant le zèle religieux des Vénitiens et affirme que si « le maistre deloquence » retournait de l'enfer pour célébrer tous leurs mérites envers Dieu et envers l'église « a grât paine leur pourroit satisffaire ». BREYDENBACH, *Le grant voyage de Iherusalem.* Paris, Regnault, 1517. Bibl. nat. Rés. Fol. O2 f. 32, f. XI.

Notre voyageur assista même à plusieurs supplices, entre autres à celui d'Anzolo de Cavadoro, et de ce Marco Venier, que le désir de se venger de l'ingratitude de la reine Catherine de Chypre, avait poussé à comploter contre les intérêts de Venise, sa patrie.

C'est encore pendant le séjour de notre pèlerin à Venise, qu'une galère venant de la côte de Syrie apporta la nouvelle qu'une puissante escadre turque avait débarqué à Rhodes une armée qui, sous le commandement de Messih Pacha, avait mis le siège devant la ville. La nouvelle de cette expédition jeta l'alarme parmi les pèlerins : quelques-uns d'entre eux, à leur arrivée à Corfou, sentirent le courage les abandonner ; deux personnages considérables, l'évêque de Genève Jean Louis de Savoie et l'évêque du Mans Philippe de Luxembourg, effrayés du danger qu'ils pouvaient courir, renoncèrent à aller plus avant et retournèrent à Venise. Quelques pèlerins suivirent leur exemple, et ils répandirent le bruit que la galère de Terre Sainte avait été capturée et les passagers massacrés. Le frère Félix Faber nous apprend même qu'à la suite de cette nouvelle, des messes des morts furent célébrées à leur intention en Italie, en Allemagne et en France. Loin de là, les pèlerins firent retour sains et saufs dans leurs pays respectifs, fiers d'avoir accompli ce voyage et d'en transmettre le souvenir à la postérité.

Mais le voyageur français ne s'est pas borné à raconter les faits d'un intérêt historique ; il a voulu décrire quelques-unes des beautés qui l'ont le plus frappé, et, dans son enthousiasme pour la ville de Venise, il l'a souvent comparée à la ville de Paris. Il dit que Venise est grande la moitié de Paris, et qu'il y a plus de bateaux que de chevaux à Paris. Nous verrons que beaucoup de voyageurs français prendront la métropole de la France comme point de comparai-

son pour donner une idée plus exacte de la belle ville de l'Adriatique. Mais les allusions de notre anonyme acquièrent pour la critique une valeur très grande, en ce qu'elles nous aident à l'identifier. En effet M. Schefer, lequel a essayé en vain de déchirer le voile qui couvre la personnalité et le nom de l'auteur du *Voyage de la Saincte Cyté*, se réclame de ces allusions pour affirmer que celui-ci était un habitant de Paris. Quelques citations, qui se trouvent ailleurs, attestent encore qu'il connaissait la langue latine et les saintes écritures. Probablement il était clerc, mais il n'avait pas été consacré prêtre.

Dans sa description de Venise (1) il ne s'attarde même pas à énumérer toutes les reliques des saints et leurs miracles, comme le faisaient ses prédécesseurs, mais il donne au lecteur une idée générale de la ville, vue dans son ensemble, avec ses beaux palais, ses ponts, ses canaux peuplés de « petis galliotz et basteaulz » ; ses jardins, ses rues fort étroites, ses boutiques pourvues de toutes sortes de belles marchardises. Il s'arrête particulièrement à parler du clocher du palais ducal, dont il a admiré la magnificence, et surtout de l'église Saint-Marc avec ses merveilleuses mosaïques, qu'il a observées bien plus de près que d'autres voyageurs : il a connu la technique de ces chefs d'œuvre de l'art vénitien, il a observé toutes ces figures du vieux et du nouveau testament, il a lu toutes ces inscriptions ; il a admiré, avant de les fouler, les bêtes, les oiseaux, les figures « fort belles » du magnifique pavé.

L'instrument fait défaut à cet écrivain du XV[e]

---

(1) Voy. Textes, n. 8.

siècle; quatre siècles devront s'écouler avant que la langue française soit capable de faire parler ces murs suggestifs, de dire le frisson qui traverse l'âme de l'artiste et du croyant dans ce temple de l'art et de la foi; il faudra la plume magique de ce puissant écrivain romantique que Théophile Gautier; mais il est intéressant tout de même de constater chez cet ancien pèlerin, un sentiment des beautés artistiques assez rare chez les autres pèlerins ses contemporains. Il décrit aussi l'église des Cordeliers (Frari) dont il admire les chaires faites à trois rangées; Sainte-Lucie, d'autres églises, la place de Réalte, où se faisaient les affaires et se réunissaient les changeurs, et l'arsenal. La vue de tant de bateaux, de navires et de galères, entraîne l'auteur à parler des relations entre Venise et la Turquie. C'est en effet, dit-il, pour résister aux attaques du Turc, que les Vénitiens se pourvoient si bien; du Turc leur ennemi, malgré la paix rétablie à de si dures conditions depuis un an à peine.

Notre auteur nous donne encore quelques renseignements sur les provisions que les pèlerins faisaient avant de s'embarquer, vu surtout que Contarini ne leur donnait que deux repas par jour, bien qu'il leur fît dépenser cinquante cinq ducats d'or, frappés au coin de Venise. Ils achetaient de la viande salée, du fromage, des fruits, des biscuits, des sirops et des médecines rafraîchissantes, car beaucoup mouraient en route, à cause de la chaleur. Aussi notre pèlerin eut-il l'occasion de constater que la ville était bien pourvue de quelque chose que ce fût, excepté d'eau douce, de pâtisseries, de chevaux et de maréchaux-ferrants.

Il y a donc, chez cet écrivain, une foule de détails curieux, allant des cérémonies les plus solennelles aux moindres soins de la vie de tous les jours; des événements d'une indiscutable valeur historique,

aux miracles, aux légendes les plus étranges; mais c'est précisément ce mélange de savant et de naïf qui fait le charme de son récit, et qui nous permet de comprendre les différents attraits qu'avait Venise pour les voyageurs qui s'y arrêtaient, avant de s'embarquer vers les Saints Lieux.

***

Seulement cinq ou six ans séparent le voyage de la Sainte Cité du voyage à Venise, Rome, Jérusalem, Mont Sinaï et le Caire de Georges Lengherand (1). Ce voyageur était une personnalité importante de la ville de Mons, qui lui témoigna sa reconnaissance posthume, en faisant imprimer sa relation. Lengherand occupa plusieurs charges importantes: il fut bailli général du Hainaut, conseiller ordinaire de Philippe le Beau, Mayeur de la ville de Mons; il fit partie en 1493 d'une députation envoyée à l'empereur Maximilien; en 1496 il s'acquitta d'une ambassade en Bourgogne et en France. Il mourut en mai 1500. Pour le récompenser des services qu'il avait rendus journellement à la ville de Mons, le corps municipal lui alloua deux cents livres qui devaient lui servir pour son voyage à Jérusalem, et le même corps lui offrit du vin pour fêter son retour. Ses compagnons de voyage furent les deux frères Saint-Genois, fils de ce Simon de Saint-Genois qui fut maître d'hôtel et chambellan du roi de France Charles VII, et à plusieurs reprises prévôt de

---

(1) *Voyage de Georges Lengherand, Mayeur de Mons en Haynaut, à Venise, Rome, Jérusalem, Mont Sinaï et le Kayre*; publié par le MARQUIS DE GODEFROY MENILGLAISE. Mons, Masquillier et Duquesne, MDCCCLXI.

Tournai, ainsi que le fut Jérome d'Eunetières, chevalier du saint sépulcre, troisième compagnon de voyage de Lengherand.

Lengherand, dans son récit, se montre à nous chevauchant à petites journées par la Champagne, la Bourgogne, la vallée du Rhône; franchissant le Saint-Bernard, traversant le Piémont, le Milanais, le Bressan, le Véronais, pour demeurer dix-huit jours à Venise. Rome ne le retient que six jours. Il regagne Venise où, après une nouvelle halte de dix jours, il s'embarque. Au retour du Caire, une interminable et rude navigation le ramène à Venise. Il paraissait que le hasard voulait qu'il ne quittât point cette ville. A Margaire, lui et ses compagnons avaient pris des chevaux de louage pour aller à Trévise, lorsqu'un lieutenant de Venise fit saisir leurs bagages les prenant pour des marchands. Là-dessus ils rebroussent chemin, et retournent à Venise le 15 janvier. Au palais de la Seigneurie on leur accorde, avec l'ordre de lever la saisie, des dommages-intérêts. Ce récit occupe trois pages, qui ne sont peut-être pas dépourvues d'intérêt pour ceux qui voudraient connaître comment ces procédures se faisaient au XVe siècle. En quittant Venise notre voyageur se dirige à cheval, par le Trévisan et le Tyrol, vers les bords du Rhin. Le 16 février 1486, il est de retour à Mons, sa patrie, après une laborieuse pérégrination accomplie en 372 jours (1).

Ayant eu tout le loisir de voir Venise, Lengherand en

(1) « Suivant un usage qui n'était pas abandonné au XVe siècle, Lengherand commence l'année à Pâques. Il ouvre son journal le 9 février 1485; le 26 mars suivant, jour de Pâques, il compte 1486, pour finir le 16 février 1486. Selon notre calendrier, on devrait compter du 9 février 1486 au 16 février 1487 ». Godefroy Menilglaise. Introduction à l'ed. citée, p. XV. C'est à

fait une assez longue description (1). Cependant elle ne diffère pas beaucoup de celles que nous ont laissées les autres voyageurs en Orient. Les détails personnels y abondent: plutôt que d'insister sur la partie descriptive, l'auteur énumère une à une toutes les choses qu'il a vues dans tel ou tel autre jour, soient-elles importantes ou non. Parfois même il nous fait sourire par ses aveux naïfs, comme lorsqu'il nous dit que lui et ses compagnons voulurent mesurer la grosseur de deux colombes portant Saint-Marc et Saint-Théodore; ou bien encore qu'il passait des journées entières sans rien voir qui méritât d'être rappelé. On se demande s'il valait bien la peine de tant parler de toutes les messes qu'il entendit, pour obtenir des indulgences; mais ce n'est pas sans intérêt que nous écoutons le récit des difficultés qu'il rencontra avant de pouvoir trouver un confesseur qui comprît le français. Si Lengherand s'attarde dans les détails personnels, qui prouvent qu'il na rien retranché de ses intéressantes notes originales, il ne ménage pas non plus les descriptions. Il est vrai qu'il se sent impuissant à décrire le palais ducal, mais il prend volontiers la plume en main pour parler de Saint-Marc et de son trésor, de Muran et de ses verres. Comme l'auteur anonyme dont nous avons parlé tout à l'heure, Lengherand s'intéresse particulièrement aux fêtes si caractéristiques de Venise. Il peint avec richesse et précision de détails la procession du jour de Pâques, qui lui offrit l'occasion d'admirer le luxe des dames et des demoiselles, toutes recouvertes de pierreries et de perles et de critiquer leur habitude d'aller décolletées jusqu'aux mamelles et de porter de si hauts talons

---

cette même introduction que nous avons emprunté les détails biographiques sur Lengherand.

(1) Voy. Textes, n. 9.

qu'elles semblaient marcher avec les échasses. Le jour de l'Ascension, Lengherand assista aux épousailles de la mer, et garda un souvenir ineffaçable de cette cérémonie, du long cortège et des costumes magnifiques des seigneurs vénitiens, et de leur chef, le doge.

Le long séjour que ce voyageur fit à Venise, lui permit non seulement d'en voir les beautés et d'assister à des fêtes, mais encore de se faire une idée de l'activité merveilleuse du commerce, qui fut pour lui l'objet d'une admiration sincère. Il aime Venise surtout parce que c'est une ville marchande et il lui fait le meilleur de tous les éloges quand il affirme que, vue sous ce jour, elle est supérieure à toutes les autres villes les plus connues.

A parler des maisons sumptueuses, des richesses de marchandises, des bouticles et de touttes aultres quelqonques choses j'ay esté à Paris, à Bruges et à Gand ; mais ce n'est rien contre le fait dudit Venise. L'on parle des marchands de Bruges et de la Bourse, c'est tout peu contre ce que j'ay cy veu ès galleries dudit pallais (1).

***

Deux ans après Lengherand, en 1487, nous trouvons dans la Vénétie Jean de Tournay, de Valenciennes, en marche vers la Terre Sainte (2).

A Padoue Jean de Tournay visite la cathédrale, et comme il est rare qu'en Italie l'abside ait de bas côtés tournants, il est frappé de ceux qu'il rencontre

---

(1) p. 35.

(2) *Voyage archéologique au XVe siècle.* Extraits publiés par le Baron de la Fons-Mélicocq d'après le ms. n. 453 de la Bibliothèque de Valenciennes. Annales Archéologiques, t. XXII, 1862.

dans Saint-Antoine, cette église bizarre où le byzantin et le latin, l'oriental et l'occidental se mélangent si intimement pour produire un des plus curieux et des plus importants monuments qui soient.

La statue équestre de Gattamelata, œuvre de Donatello, lui rappelle la statue de Marc Aurèle, qui était, alors devant S. Jean de Latran.

Devant lad. église, sur une fort haulte colonne, y a ung homme tout à cheval, comme yl y a à Rome devant les dégrez St. Jehan-de-Latran, tout de cuivre, lequel, en son tampz, fut porchier, et, pour la vaillance de luy, les Vénitiens le firent capitaine de Venize et de toutte la seignourie, et fut en l'an IIIIc XL2 » (1).

Jean de Tournay a examiné attentivement Saint-Marc, la « plus riche église que je veis onques »; les cloches, dont l'une couverte d'une natte et bien petite, était sonnée quand on allait faire justice; les quatre chevaux, venus de Constantinople, l'image de Notre-Dame, taillée, selon la légende, dans la pierre dont Moïse fit jaillir l'eau; le crucifix qui donna sang lorsqu'il fut crucifié par les sarrasins, dont il était jadis en pouvoir (2).

Notre auteur donne encore des détails sur les vêtements du patriarche de Venise, et décrit ainsi la représentation du corps même de Jésus-Christ mort, telle qu'on la faisait le jour du Corpus Domini:

A la procession solennelle, le *Corpus Domini* estoit assis, comme vous diriez, sur une civière à porter fiertres par deçà, et, sur lad. civière yl y avoit ung fort grand calice, et à la moienne d'icelluy à fachon de une grande brance, ausquelles

---

(1) Extraits cités, p. 134.
(2) Voy. Textes, n. 10.

brances yl y a 4 assez gros cordons de soye, lesquelz viennent desd. brances respondre à lad. civière, et, au plus hault desd. brances, là est mys le *Corpus Domini*. Prennent IIII prebstres lad. civière, dont le calice est par dessus, et le *Corpus Domini* au plus hault en une brance, comme dit est, et aussy ten. à 4 cordeaux de noire soie. Après portent VI hommes, les plus nobles de la ville, le pasle par dessus le *Corpus Domini* (1).

*
* *

Vers la fin de l'an 1488, un écrivain qui jouissait alors d'une très grande renommée, était de retour d'un voyage au Levant: Sébastien Mamerot (2). Nè à Soissons, il avait embrassé l'état ecclésiastique, et obtenu la place de chapelain de Louis de Laval, gouverneur du Dauphiné et de la Champagne. Ce fut à l'invitation de son seigneur que Mamerot entreprit, en 1458, la traduction de la *Cronique Martiniane,* le premier ouvrage qu'il semble avoir composé. Le second fut une traduction de *Romuleon* de latin en français, traduction qu'il fit par l'ordre du même Louis de Laval. En 1472, le chapelain du gouverneur était chantre et chanoine de l'église collégiale et royale de Saint-Étienne de Troyes. C'est en cette année qu'il commença la rédaction de son troisième ouvrage: *Les Passages d'Outremer*. Comme on fut alors informé en France que dans ces temps de trèves, Mahomet d'Aultemay, non content d'avoir pris Constantinople, Trébizonde et d'autres

---

(1) Extraits cités, p. 135.

(2) Voy: Abbé Lebeuf, *Mémoire sur les Chroniques Martiniennes*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XX, 1753.

Paulin Paris, *Les manuscrits français de la Bibliothèque du roi,* t. III.

Michaud, *Biographie universelle,* t. XXVI.

villes, recommençait les incursions et ramassait des troupes pour faire la guerre aux chrétiens, le seigneur de Laval avait engagé Mamerot à rédiger l'histoire des voyages d'outremer faits par les empereurs, rois et princes français, afin d'exciter le zèle de ceux de son temps, et servir à l'instruction des pèlerins qui se rendaient en Terre Sainte.

Après quelques années Mamerot, non content d'avoir raconté les principales circonstances des traversées des chrétiens en Orient, depuis Charlemagne jusqu'à la moitié du XVe siècle, partit lui-même pour la Syrie, et, à son retour, en 1488, il rédigea une *Compendieuse description de la Terre de Promission.* Il paraît qu'il était alors assez avancé en âge; mais on ignore la date de sa mort. La *Compendieuse description*, par une inadvertance singulière de l'éditeur, a été intercalée entre le premier et le deuxième chapitre de l'édition de 1518 des *Passages d'Outremer* (1), en sorte qu'on en a longtemps ignoré l'existence (2).

---

(1) *Les Passaiges doultremer.* Paris, 1518. Bibl. nat., Réserve La9. 2.

(2) C'est l'Abbé Lebeuf qui a fait cette découverte. Voy. art. cit. Il existe une autre édition de 1492, très rare, qui ne contient pas la *Compendieuse description.* En voici le titre: « *Les Passages de oultre mer*. Du noble Godefroy de buillon qui fut roy de Hierusalem. Du bon roy sainct Loys, et de plusieurs vertueux princes qui ce sont croisez pour augmêter et soustenir la foy crestiêne. Avecques autres nobles faitz des roys Despaigne et de Hongrie contre les ennemys de notre saincte foy catholique. Cũ privilegio. Ilz se vendent en la rue Sainct Jacques a lenseigne de Lelephât devant les Mathurins ». Le volume finit ainsi : « Les choses ont este briefuement recitees et envoyees en plusieurs royaulmes et provinces affin q̃ chascun ait congnoissance du faict victorieux dudit roy despaigne, et que louenges et graces en soyent rendues et donees a Dieu le createur. Et fut ce fait en l'an mil cccc iiii et xii ou moys de januier ». Bibl. nat. Réserve La9. 1.

Nous l'avons parcourue, dans cette même édition. L'auteur ne parle que de la Terre Sainte; et, selon son propre aveu, il emprunte à Breydenbach et à d'autres voyageurs qui l'ont précédé la description des lieux qu'il n'avait pas vus lui-même. Il ne parle pas du voyage d'aller et de retour, et, par conséquent, il ne décrit point Venise.

Mais les *Passages d'Outremer* nous intéressent directement. Au chapitre 33 Mamerot décrit la victoire navale remportée par les Vénitiens sur les Egyptiens sous le dogat de Dominique Michiel, qui s'était croisé pour délivrer le roi de Jérusalem (1). En outre, la préface des *Passages d'Outremer* est immédiatement suivie de conseils pratiques pour les pèlerins qui se rendent en Terre Sainte. On peut suivre deux routes, dit Mamerot: l'une par l'Allemagne, la Hongrie et Constantinople; l'autre, et c'est la plus sûre, par la Lombardie et la Vénétie. L'auteur énumère toutes les villes par où il faut passer, et en indique rapidement les curiosités. Voici le bref passage sur les villes de la Vénétie:

Vicence cite dix milles. Padoue cite grant dix huyt milles. En leglise de sainct Anthoine est le corps de Saincte Anthoine de pade qui fut cordelier. Et en leglise saincte Justine sont les corps de sainct Luc evangeliste et sainct Mathieu apostre. De padue on entre au canal q̃ est une petite riviere qui entre en la riviere de Bramete pres le chasteau de stea et est envirô quatre milles pres de Venise. On monte a engins les basteaulx par dessus ung fosse soubz eaue pour entrer en la mer qui ferme venise. Et y a de padue iusqs a Venise XXV milles (2).

Immédiatement après ces mots, dans l' édition de 1518, vient une description de Venise, qui ne figure

(1) Cette description ne figure que dans l'édition de 1492.
(2) f. 2 r₀. de l'éd. de 1518.

pas dans l'édition de 1492. Elle comprend deux chapitres ; le premier intitulé : « *De la riche cité de Venise* », le deuxième : « *De la chapelle de sainct Marc sumptueusement ediffiée* ». En parcourant cette description il nous a été facile de reconnaître qu'avec des retranchements, évidemment voulus (1), et beaucoup d' incorrections, elle est la même que celle du *Voyage de la Saincte Cyté.*

Dans l'édition de 1518 l'auteur, ou plus probablement l'éditeur (2), a intercalé cette description qui, à son avis, ajoutait de l'intérêt au volume, et il ne s'est pas trompé, puisque, nous l'avons déjà dit, elle contient des pages qui devaient être d'une lecture vraiment attachante pour les hommes du XVI[e] siècle.

Nous avons voulu signaler cette intercalation pour deux motifs. Le premier c'est que M. Schefer, qui nous a donné une édition si soignée du *Voyage de la Saincte Cyté,* n'en fait pas mention dans sa préface, pourtant si intéressante et documentée. Le deuxième c'est pour mettre en garde les lecteurs, afin qu'il ne leur arrive pas de se méprendre et de croire, en bonne foi, que la description de Venise, qui figure dans les *Passages d'Outremer*, soit l'œuvre de Mamerot (3).

---

(1) En effet, en comparant les deux textes, nous avons pu facilement constater que la partie où l'auteur décrit la ville est reproduite telle quelle, ou peu s'en faut, tandis que tous les morceaux où il décrit des événements contemporains et où il raconte des détails personnels ont été supprimés.

(2) Puisqu'il paraît que Mamerot fût déjà avancé en âge en 1488, il est possible qu'en 1518 il fût déjà mort. Probablement, s'il avait soigné cette édition, il aurait évité l'intercalation de la *Compendieuse description,* et il nous aurait avertis que la description de Venise était empruntée.

(3) C'est ce qui est arrivé à M. Jules Lemaître lui-même. Dans son *Jean Jacques Rousseau* (Paris, Lévy, 1909, p. 39), on lit : « A la

***

Les relations des voyageurs dont nous venons de parler présentent plus d'un caractère commun avec celle du voyage de Philippe de Voisins, Seigneur de Montault (1490), publiée seulement en 1893 pour la société historique de Gascogne (1). On sait bien peu de chose sur De Voisins et bien moins encore sur l'auteur de cette relation. Cet auteur dit, à la fin de son manuscrit, qu'il s'appelle « noble Jean de Belesla, écuyer, seigneur de la Binele » et il ajoute qu'il était, pendant ce voyage, au service du seigneur de Montaut. « Après cela, nous nageons en plein inconnu », dit M. Tamizey de Laroque; et il remarque encore que, si cette relation est généralement aride, on y rencontre pourtant quelques « verdoyantes oasis » et entre toutes l'ample et vive description de Venise (2). Notre ville est vraiment « l'héroïne » du récit; elle a inspiré l'auteur beaucoup plus heureusement que les lieux saints (3).

Le seigneur De Voisins partit de sa maison de Montaut le 6 avril 1490, et par Lyon, Chambéry, le Mont-Cenis, Ferrare, et Chiogge, il alla à Venise. Il

---

vérité il (Rousseau) ne dit pas un mot de la beauté de Venise, tant célébrée depuis un siècle par les écrivains et avec des mots si pâmés! Sébastien Mamerot, prêtre natif de Soissons, écrivait en 1454 (sic), dans les *Passages d'outremer faits par les Français,* livre publié en 1518: « Venise... etc. » Et M. Lemaître cite un passage de la description de Venise, ignorant qu'il est emprunté au *Voyage de la Saincte Cyté.*

(1) *Voyage à Jhérusalem* de PHILIPPE DE VOISINS, SEIGNEUR DE MONTAULT. Publié pour la Société historique de Gascogne par PH. TAMIZEY DE LAROQUE. Paris, Champion, 1893.

(2) Préface, p. 7.

(3) Voy. Textes, n. 11.

demeura à l'*Home Sauvaige,* et le sieur de Saint-George, qui était avec lui, au *Lyon Blancq*. Nos voyageurs, malgré la cherté des vivres, s'arrêtèrent longtemps à Venise, et durent remporter une impression très forte de cette ville, qui éveilla chez eux une admiration, semblable à celle qu'éprouvèrent les autres pèlerins dont nous avons parlé.

Ladicte citté de Venise est fort belle et grande, bien près sy grande que Paris, et riche sur toutes les cittés du monde.

Jean de Belesla complète le tableau d'ensemble en nous montrant aussitôt les traits caractéristiques de la ville « assize dans la mer ». Elle n'a point de murailles ni de forteresses ; on se sert de « bateaulx parmy les rues » et elle a 1773000 ducats de rente (1). Sans entrer dans les détails de l'église de Saint-Marc, l'auteur nous donne bien l'idée de l'ensemble, avec son pavement, ses piliers de marbre, et sa voûte dorée, et il en dit plus qu'assez en l'appelant « belle à merveilles ». Il parle encore longuement du trésor, du palais ducal, et surtout de l'arsenal, qui avait été l'objet d'une visite très soignée.

Nos voyageurs observent les marchands de tous les pays du monde qui s'étaient rendus à la foire ; ils jouissent de la ville en fête, et, non contents d'avoir assisté aux cérémonies du jour de l'Ascension et aux épousailles de la mer, comme leurs prédécesseurs, ils voient encore l'importante procession du Corpus Domini, qui donne lieu à une description détaillée autant qu'intéressante.

Eux aussi n'eurent pas crainte de tourner leurs regards sur les belles Vénitiennes aux épaules décou-

---

(1) p. 17.

vertes et ornées de pierres précieuses, et ils s'étaient même renseignés sur ces femmes si élégantes ; ils savaient que c'étaient de nouvelles mariées ; car celles qui comptaient plus de deux ans de mariage étaient habillées en noir, et couvertes de manière qu'on ne voyait que leur visage, et les filles non mariées étaient couvertes à tel point qu'on ne pouvait voir que l'un des yeux. A ces descriptions, qui complètent celles des autres voyageurs qui l'avaient précédé, notre auteur ajoute des détails fort intéressants sur le gouvernement de la ville. Il sait comment se faisait l'élection du doge et il admire beaucoup l'institution du conseil, à l'opinion duquel le doge assujettissait la sienne « qui est une chose de grand sens et sans avoir question » (1).



Avec De Voisins nous atteignons le déclin du XVe siècle, qui marque la limite de la première partie de notre étude; et les voyageurs du Levant, qui après Villehardouin ont parlé de Venise, ne nous ont guère ramenés plus loin que le déclin du XIVe siècle. Pendant ces cent ans nous en rencontrons cependant un nombre assez considérable, bien qu'il n'y ait entre eux aucun écrivain de génie. Les premiers, animés presque exclusivement par la foi religieuse, restent bouche béante devant le tombeau de Saint-Marc et son précieux trésor; ils attachent la plus grande importance aux objets sacrés que Venise avait enlevés aux mains sacrilèges des infidèles. La ville qui possède tant de reliques saintes convient au goût

(1) p. 18.

de ces pèlerins, et ils ne se lassent d'énumérer le reliques qu'ils y ont vues, de répéter les légendes qu'on leur a contées. S'ils sont crédules, ils sont sincères; leurs œuvres nous plaisent en ce qu'elles réfléchissent, comme un pur miroir, leurs âmes simples et naïves. Mais peu à peu nous rencontrons aussi des voyageurs qui, comme jadis Villehardouin, ont des préoccupations politiques. Ils ne se contentent plus de visiter les églises, et de parler de messes et de pardons; ils veulent assister aux fêtes et tournent leurs regards curieux vers les beaux monuments qui les entourent; rien qu'en voyant l'arsenal, ou le palais ducal, ils sont saisis de la puissance de Venise. Tous trouvent en elle un charme inouï, qui lui vient de sa position, de ses monuments, de ses cérémonies; et ceux-là même qui sont pressés d'atteindre le but de leur voyage, s'y attardent volontiers et semblent renouveler le plaisir éprouvé en la voyant, en parlant longuement d'elle dans leurs relations, en contant dans les moindres détails ce qu'ils y ont fait et vu.

L'instrument qu'ils ont entre les mains est loin d'être parfait: si leur vocabulaire est assez riche, leur syntaxe est souvent négligée; il nous faut relire certains passages deux ou trois fois avant de saisir les relations entre les différentes parties du discours. Ces auteurs ne sont pas des artistes: ils ne sont pas capables d'évoquer chez les lecteurs l'image complète des choses qu'ils ont vues; ils énumèrent plutôt qu'ils ne peignent. Ils ne sont pas avares de détails, car ils ont attentivement observé, et leurs énumérations, quand il s'agit de décrire des fêtes ou des cérémonies, plutôt que des monuments artistiques, parviennent à nous faire revivre la vie de la Venise d'il y a six ou sept siècles, dans les jours de gala. En même temps,

quelques adjectifs, quelques adverbes, jaillis spontanément du cœur, nous font partager les sentiments que ces écrivains ont éprouvés à la vue de la ville enchanteresse. Mais ils n'ont pas l'éducation artistique et l'habileté à manier la plume qu'il faudrait pour donner assez de relief aux descriptions de tant de joyaux d'architecture et de peinture. Souvent même ils s'aperçoivent de leur insuffisance à les décrire et se bornent à dire qu'ils trouvent tout cela fort beau. Quant aux habitants de Venise, ils ne les ont pas jugés; ils ont trouvé seulement à redire sur le décolleté et les talons hauts des femmes; ils ont admiré la forme du gouvernement et, s'il faut en déduire du plaisir que leur séjour à Venise leur a procuré, il est probable qu'ils ont sympathisé avec les Vénitiens.

Leurs relations ont cependant un grand attrait pour nous: celui de la nouveauté. Ces écrivains sont les premiers français qui ont parlé de Venise; ils n'ont eu d'autre guide que leurs propres yeux, d'autre ambition que de transcrire leurs impressions personnelles. Néammoins, en lisant les trois dernières descriptions de Venise, qui datent à peu près de la même époque, nous constatons qu'elles se ressemblent; nous sommes frappés par une certaine uniformité et comme un fonds commun. C'est que Venise possède déjà les monuments et les institutions qui la caractérisent et la rendent une ville unique au monde; et ces voyageurs ont déjà démêlé quelles sont les choses qui présentent le plus d'intérêt aux yeux des étrangers. Suivant leur exemple, tous les voyageurs du Levant qui viendront après eux, s'arrêteront à Venise pour assister à la fête de l'Ascension et aux épousailles de la mer; tous voudront en parler, de même que tous voudront voir et décrire les reliques

des saints, ou du moins le trésor de Saint-Marc, le palais des doges, l'arsenal. En un mot les auteurs que nous venons d'étudier ont abordé les principaux parmi les sujets sur lesquels s'arrêteront les futurs et innombrables descripteurs de Venise.

Une idée se dégage en outre de leurs relations: c'est que tous les voyageurs qui voudront se rendre en Terre Sainte feront très bien de s'embarquer à Venise et de s'y arrêter aussi longtemps que possible: ils emporteront de cette ville un souvenir ineffaçable, et les pages qu'elle leur dictera, s'ils confient leurs impressions à l'écriture, ajouteront à la valeur de leurs récits, et seront lues avec autant d'intérêt que celles où ils parleront des villes de l'Orient, dont Venise porte en elle le parfum.



CHAPITRE IV.

Les poètes français dans la Vénétie. Littérature franco-vénitienne.

Les conditions florissantes de la république de Venise, qui, comme nous l'avons vu, favorisèrent son développement artistique, lui permirent aussi de devenir l'un des plus importants centres littéraires de la Péninsule. Venise, et les villes qui étaient dans sa dépendance, devinrent les protectrices des lettres, et elles firent bon accueil au flot de poésie qui de la France descendit en Italie, pendant que florissaient les épopées et les chansons lyriques des troubadours.

« L'Italie, dit M. Rajna, s'était politiquement établie d'une manière, hélas, très instable, mais qui stimulait très efficacement toute sorte d'activité. Elle avait atteint ce moment de sa vie intellectuelle où les âmes sont puissamment entraînées vers la beauté, vers l'élégance, vers le luxe, vers les fêtes, vers les gracieuses coutumes. Parmi les régions de la péninsule, celle où, pour plusieurs raisons, on sentit davantage ce besoin, est cette partie importante de la vallée du Pô, qu'on appelait alors la Marche Trévisane. Ce fut une période brève, d'environ quatre-vingts ans; elle commença vers le déclin du XIIe siècle et se termina vers la moitié du XIIIe, non sans laisser longtemps des traces. Dante Alighieri fait une allusion à cette période dans un passage bien connu du *Purgatoire* (1).

---

(1) Ch. XVI, V. 115 et suiv.

« La courtoisie et la valeur étaient alors, pour employer une expression du poète, les étincelles qui allumaient les cœurs. Par conséquent amour, fêtes, tournois, festins: en un mot tout ce qui constituait la vie élégante du temps. La Marche eut pour cela le nom, que malheureusement elle ne put pas garder, de marche amoureuse et de marche joyeuse (marca amorosa e gioiosa).

« A cette fleur de la civilisation l'ornement de la poésie et de la littérature ne pouvaient faire défaut. Non pas d'une littérature de bureau (da stufa e da studio), telle que fut malheureusement la nôtre après le renouvellement des études classiques; mais une littérature coulant dans toutes les veines de la société, comme le sang dans le corps. Le mal est qu'il manquait une langue rompue aux difficultés de l'écriture et prête à devenir une forme d'art. Si le besoin avait été pressant, à force de tentatives on aurait surmonté l'obstacle; mais une issue bien plus commode se présentait, et c'est celle qu'on choisit de préférence. La France avait précédé les autres nations, dans la renaissance politique et dans l'adaptation de ses *vulgaires* aux emplois littéraires. Dans sa fécondité exubérante, elle communiquait ses produits à tous les peuples voisins qui leur étaient favorables et partout elle les voyait très bien accueillis. L'Italie du Nord, liée à la France par des liens de race, reçut alors d'elle deux littératures et deux langues. Les langues d'*oc* et d'*oïl* étaient trop faciles à comprendre pour qu'on ne préférât point les adopter, plutôt que de faire l'effort rien moins qu'indifférent, d'adopter les langages locaux. Cela concerne naturellement les milieux cultivés, qui, si non toujours, méritèrent au moins en partie les âpres reproches que l'Alighieri sculpta indélébilement dans le XIe chapitre du premier

traité du *Convito* « à perpetuelle infamie et dépression des mauvais hommes d'Italie, qui exaltent le vulgaire d'autrui et méprisent le leur ». Le peuple, au contraire, jamais difficile en fait de forme, et avec le peuple, les poètes qui s'adressaient au peuple, se servaient des dialectes locaux; mais, libres de toute ombre de *chauvinisme*, ils ne se donnaient pas le moins du monde la peine d'exclure les éléments étrangers qui débordaient avec la matière, pourvu que le jargon qui en résultait, fût lisible. Aussi eut-on dans la vallée du Pô une double littérature. Dans les classes cultivées prospéra une poésie lyrique provençale, et avec elle une poésie narrative et une prose en langue d'*oïl;* tandis que, pour le peuple, les *cantores francigenarum* composaient et récitaient les romans franco-italiens, et que d'humbles frères composaient des vers dans la langue du peuple, sur des sujets moraux et religieux, ou tels qu'ils permettaient un certain mélange d'utile et d'agréable » (1).

Il nous a paru utile de citer en entier ce morceau de M. Rajna, parce qu'il donne une idée très claire de la situation, et qu'il nous prouve toute l'importance qu'a eue dans la littérature franco-italienne, une région limitrophe de Venise, et en rapports directs avec elle. D'ailleurs, Venise n'a pas été étrangère à cette influence: loin de là elle y a joué un rôle très actif, particulièrement par les manuscrits, et par ses écrivains en langue d'*oc* et d'*oïl.*

***

Quand, surtout après la croisade contre les Albigeois, les cours qui donnaient l'hospitalité aux trou-

(1) P. Rajna, *Le fonti dell'Orlando Furioso.* Firenze, Sansoni, 1876. Introd., pp. 9-11.

badours devinrent de plus en plus rares, jusqu'à disparaître tout à fait, ces poètes furent obligés de s'expatrier et ils trouvèrent dans la Vénétie, ainsi du reste qu'en Ligurie et en Lombardie, un centre très favorable au développement de leur littérature (1).

D'un côté cette région n'avait vu encore naître aucun poète; elle n'avait jamais eu recours aux formes riches et variées de la versification pour exprimer ses sentiments poétiques, dont témoignait toutefois la riche floraison de légendes autour du temple de Saint-Marc (2). D'autre part les mœurs raffinées et aristocratiques des troubadours, qui apportaient un souffle de la chevalerie, convenaient au goût des Vénitiens, si enclins aux plaisirs, si intellectuels, même dans leurs fêtes, et toujours si attachés au moyen âge chevaleresque, dont ils aimaient à entretenir le souvenir sacré par les joutes et les tournois. Aussi, quand ces exilés frappèrent à leurs portes, ils les leur ouvrirent toutes grandes, sûrs qu'ils sympathiseraient avec eux, et presque pressentant qu'ils leur frayeraient la voie encore inexplorée de la poésie.

Les troubadours et les jongleurs trouvèrent un excellent accueil « en la joiose marche del cortois Trevisan » (3), dont les seigneurs étaient devenus célèbres non seulement par leurs actes sanguinaires, mais encore par

---

(1) P. Meyer, *De l'expansion de la Langue Française en Italie pendant le Moyen Age*. Atti del Congresso Internazionale di Scienze Storiche (Roma, 1-9 Aprile 1903). Roma, Acc. Lincei, 1904, t. IV, p. 67.

(2) P. Molmenti, *La storia di Venezia nella vita privata dalle origini alla caduta della repubblica*. Bergamo, Arti Grafiche, t. I (La Grandezza), 1905, p. 406.

(3) *Entrée de Spagne*. Cfr. Tommaso Casini, *I trovatori nella Marca Trevigiana*. Propugnatore, t. XVIII, 1885, pp. 149-187.

leur hospitalité généreuse et aimable. Et cette province devint un de leurs plus importants foyers et l'un des pays où l'assimilation de leur langue et de leurs mœurs fut le plus facile. D'ailleurs, cela ne nous étonne pas, si nous songeons qu'on y menait une vie très gaie, au milieu des fêtes et des bals. Martin da Canal et d'autres chroniqueurs, historiens et savants, décrivent une fête célèbre donnée à Trévise, et une ancienne ballade provençale célébrait

Los Cantars provençales
Et la danza trevisana (1).

Le premier troubadour, dont le nom se présente à notre esprit, est Uc de Saint Circ, qui de la Provence se rendit en Lombardie, et de là dans la Marche Trévisane, où, d'après l'ancienne biographie, il se maria et eut des enfants. Mais il n'avait pas manqué d'avoir, avant, son aventure amoureuse. Il aima une femme de la Marche appelée Stazailla, dont nous ne savons rien, si ce n'est qu'Uc lui dédia des vers; mais la conduite de cette femme, qui se laissait faire la cour par tout le monde, rendit le poète si jaloux qu'il se brouilla avec elle. Il espéra longtemps qu'elle ferait retour à lui; enfin, comme son attente était vaine, il écrivit cette chanson bien connue, que, dit-il,

Longamen ai atenduda.

Mais Uc paraît s'être assez facilement consolé de son amour pour la femme qui lui avait été infidèle; et c'est peut-être alors qu'il tourna sa pensée vers la femme belle et gentille qu'il épousa, et qui le fit père.

---

(1) P. Molmenti, *Studi e ricerche di storia e d'arte*. Torino Roux, 1892, p. 151.

Les poésies d'Uc ne nous révèlent pas seulement la partie intime de sa vie; elles nous démontrent qu'il se mêla des affaires politiques; qu'il fut en rapports intimes avec les Da Romano; et nous permettent presque de recueillir l'écho des disputes et des badinages des jongleurs, dont les chants réjouissaient de temps à autre les châteaux attristés par les trahisons et par les pillages.

Uc était l'ami du frère du féroce Ezzelino, le doux Alberico, possesseur d'un livre de poètes provençaux, *liber Alberici*, qui probablement n'est pas parvenu complet jusqu'à nous. Le troubadour vivait dans une véritable familiarité avec son seigneur, s'il faut en croire le ton confidentiel avec lequel il s'adresse à lui dans une tenson ; tenson très importante, parce qu'elle nous démontre encore qu'Alberico, non content de recueillir les poésies des troubadours, se plaisait à écrire ou à faire écrire en son nom des vers en langue d'oc.

Un sirventés d'Uc, nous apprend qu'il se mêla des brouilles entre les guelfes et les gibelins en 1240-41. Frédéric II assiégeait alors Faenza. Uc adressa ses vers à Guido Guerra, à Michel Morosino, à d'autres qu'il poussa à l'action.

Ce poète voulut avoir la place d'honneur parmi les troubadours de la Marche: aussi écrivit-il des vers contre Peire Guilhem de Luserna, très désireux de faire fortune dans les cours, mais très bavard et qui disputait à Uc les sourires et les faveurs des belles trévisanes; et quand un pauvre jongleur, appelé Messonget, alla demander à Uc un sirventés afin de le chanter dans ce territoire, celui-ci lui répondit qu'il aurait mieux fait d'aller chercher fortune chez le comte de Vérone. Ce comte était sans doute Ricciardo di San Bonifacio, dont Uc disait clairement qu'au lieu d'accueillir des

jongleurs, il aurait mieux fait de se défendre contre les Da Romano, qui le serraient de toutes parts.

En dehors d'Uc de Saint Circ, de Peire Guilhem, et de Messonget, nous trouvons encore dans la Marche Guilhem Raimon, poète obscur qui paraît avoir été en relation avec plusieurs italiens. Il cite un certain « Obs de Bigoli » dont il ne nous est rien resté, mais qui était probablement originaire de Trévise.

De Guilhem il nous reste, entre autres poésies, une poésie satirique qui contient une allusion évidente à Ezzelino da Romano. Il échangea encore une tenson avec Aimeric de Peguilhan et avec Ferrarino da Ferrara. Quand la primauté des Da Romano déchut, par la mort d'Ezzelino (1259) et par la ruine d'Alberico et de tous ses enfants (1260), la primauté qu'ils avaient exercée longtemps dans la Marche passa aux Da Camino, et en 1283 Gherardo, chef de cette famille, fut nommé capitaine général de Trévise, avec les charges et les rétributions d'un véritable seigneur, malgré son titre si modeste. Gherardo da Camino, dont la mémoire vit toujours en notre esprit par les louanges que Dante lui rendit, accorda lui aussi beaucoup de faveur aux troubadours, estima et apprécia leurs œuvres et imposa à l'une de ses filles le nom poétique de Gaia, peut-être non sans un souvenir des gaies poésies en langue d'oc.

Parmi les poètes accueillis par les Da Camino, nous ne pouvons citer avec certitude que Ferrarino da Ferrara, qui composa un *florilegio* de la poésie lyrique provençale. D'abord il avait joui de la protection des Da Romano, mais il vécut presque toujours chez les Este. La biographie de ce poète dit qu'il connut la langue et la poésie provençales, mieux que tout autre homme de Lombardie, et que, quand les marquis (Azzo VII, Abizzo II et Azzo VIII d'Este), à

l'occasion de quelque fête, réunissaient des jongleurs qui savaient parler le provençal, ceux-ci couraient tous autour de Ferrarino et l'appelaient leur maître (1).

Nous avons vu que Uc, pour se débarrasser de Messonget, lui conseillait de se rendre à Vérone. Le conseil n'était pas mauvais, puisque cette ville accueillait elle aussi nombre de troubadours, soit provençaux, soit italiens. C'est à Vérone que mourut, en septembre 1221, Rambertino Buvalelli, le plus connu parmi les premiers poètes italiens qui écrivirent en provençal. A la vie du comte Richard se rattache celle du fameux Sordel. Après avoir été l'hôte du comte, lorsqu'on vit se renouveler les inimitiés entre lui et les Da Romano, Sordel, instrument docile de la volonté d'Ezzelino, apporta son aide à l'enlèvement de la sœur de ce tyran, la belle Cunizza, femme du comte; il la fit fuir de nuit en 1225, et la ramena à son frère. Cet enlèvement laissa dans la région, et même ailleurs, une suite de bavardages que la rage du comte Richard alimentait, et dont les poètes Peire Guilhem de Luserna et Reforsat se firent les porte-voix. Sordel s'enfuit, il mena la vie de troubadour nomade qu'on connaît; il apporta le nom de son pays en Provence, en Espagne, en Portugal; sa renommée s'accrut, presque par miracle, et Dante lui donna l'auréole de la gloire (2).



Les chansons et les sirventés des gais chantres provençaux ne firent pas non plus défaut à Venise: la poésie d'oc, riche en doux accents, en amoureuses

(1) A. Restori, *Letteratura provenzale.* Milano, Hoepli, 1891, pag. 106.

(2) C. de Lollis, *Vita e opere di Sardello di Goito.* Romanische Bibliothek, XI, Halle a S., 1896.

fantaisies, en pensées chevaleresques, réjouit la jeunesse, qui aima se vouer à l'étude de cette langue et de cet art. Au moment où la poésie provençale était plus florissante dans l'Italie du Nord que dans son pays d'origine, Venise eut elle aussi son poète en langue d'oc, et l'un des meilleurs de toute là région : Bartholomée Zorzi, qui *fu savis hom de sen natural, et sut ben trobar e cantar* (1). C'était un marchand, né vers 1230 et capturé par les génois entre 1263 et 1266, pour sept ans. A sa délivrance il fut accueilli avec honneur dans sa patrie ; de là il se rendit en Morée, où il mourut en 1275. Il nous reste de lui dix-huit poésies provençales ; elles nous charment par l' intensité du sentiment et par la profondeur de la douleur qui les a dictées. M. Bertoni, à qui nous avons emprunté la plupart de ces renseignements sur les troubadours dans la Vénétie, affirme qu'aucun des poètes provençaux de l'Italie orientale, excepté Sordel, ne peut rivaliser avec la muse de Zorzi. « Il a quelque chose de rustique, une certaine fraîcheur qu'on dirait de printemps dans un parc fleuri d'automne ; il a presque toujours la saveur âpre et amère d'un fruit pas encore mûr, et tout de même agréable au goût » (2).

Parmi les poésies de cet écrivain, il en est une qui nous intéresse particulièrement : c'est un sirventés qui contient de très beaux vers sur Venise. (3) Zorzi le composa lorsqu'il était prisonnier de guerre à Gênes, en réponse à un sirventés du troubadour génois Boniface Calvo.

---

(1) E. LEVY, *Der Troub. B. Zorzi,* HALLE, 1883, p. 36.

(2) GIULIO BERTONI, *Il duecento.* Storia letteraria d'Italia scritta da una società di professori. Milano,Vallardi, 1911, pp. 20-21.

(3) Voy. Textes, n. 12.

Pendant la fameuse guerre entre les deux républiques, le sort avait été plus favorable aux Vénitiens qu'aux Génois. Les événements poussèrent Calvo à adresser des vers à ses concitoyens pour leur recommander de vivre en paix, car il soutenait que les guerres intestines avaient été la seule cause de leurs pertes. Mais s'il était sévère envers Gênes, il n'épargnait pas non plus Venise. Au contraire, il lançait contre elle de terribles flèches, qui devaient blesser le prisonnier Vénitien. Calvo disait qu'on ne peut tirer aucune gloire des victoires remportées sur un peuple dont les habitants ne vivent pas en paix entre eux, et il ajoutait que, si dernièrement le ciel avait été favorable aux Vénitiens, ils n'en souffraient pourtant pas moins encore des blessures qu'ils reçurent jadis des Génois, et de l'humiliation d'entendre dire partout que trente Vénitiens n'avaient su braver la violence de trois Génois (1).

Zorzi se révéla plus serein et plus raisonnable que Calvo. Il répondit de sa prison par un sirventés où, selon l'habitude des troubadours, il emploie le même mètre et les mêmes rimes que le citoyen de Gênes. Il dit que, si Calvo avait été bien renseigné, il se serait aperçu que les guerres intestines n'avaient pas été la cause de la défaite des Génois ; mais bien leur manque de hardiesse. Ne vit-on pas, en effet, un seul Vénitien lutter contre deux Génois, et un seul navire vénitien capturer trois navires génois ? Enfin il répondait aux paroles offensantes de Calvo, d'après lesquelles trente Vénitiens ne pouvaient résister à trois

---

(1) MARIO PELAEZ, *Bonifazio Calvo trovatore del secolo XIII.* Giornale storico della letteratura italiana, t. XXVIII, pp. 1-44.

Génois, en appelant ces derniers *trei flac* et il concluait en affirmant qu'il lui semblait en avoir trop dit pour détromper Calvo. Ce dernier, ajoutait-il, pouvait d'ailleurs apprendre par lui-même, dans l'histoire de Venise, les faits et gestes des Vénitiens, leurs exploits et leurs conquêtes. Mais les vers qui nous intéressent le plus ce sont les derniers, débordants d'amour et de nostalgie. Ne pouvant plus vivre loin d'elle, Zorzi supplie la femme qui règne dans le pays pour lequel il chante, de hâter le moment de sa délivrance.La biographie provençale de Zorzi nous dit qu'après cette réponse Calvo reconnut sa faute et les deux poètes redevinrent amis.

Avec Zorzi nous atteignons la fin du XIII[e] siècle, c'est à dire environ l'époque où la lyrique provençale s'éteignit d'elle-même, non seulement en France, mais encore en Italie, pour faire place à la lyrique italienne, qui pourtant possédait, avec la première, bien des caractères communs.



Dans le XIV[e] siècle les écrivains italiens continuèrent de lire et d'étudier les troubadours. Dante et Pétrarque nous en donnent une preuve ; mais vers la fin du siècle on les perdit presque complètement de vue (1) jusqu'au jour où les écrivains du XVI[e] siècle remirent en honneur, si non leurs poésies, du moins leur langue.

Cependant les recueils des troubadours demeu-

---

(1) A. Thomas, *Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen âge.* Paris, Thorin, 1883, p. 94 et suiv.

raient dans les bibliothèques, d'où les seigneurs les sortaient si souvent. La nouvelle génération poétique ne pouvait pas oublier complètement la génération qui l'avait précédée et qui lui avait appris à se plier aux règles de la versification. Aussi, dans le XVe siècle, trouvons-nous encore deux écrivains qui s'intéressent à cette littérature désormais éteinte, Fazio degli Uberti, et l'auteur anonyme de la *Leandreide.* Nous pouvons laisser de côté le premier, qui nous mènerait loin de notre sujet, mais non pas le second qui, au contraire, s'y rattache directement.

On sait peu de chose sur l'auteur, et sur le temps où fut écrit ce poème, consacré aux amours d'Héro et Liandre (1). M. Cicogna croit que c'est l'œuvre de Lionardo Giustinian, poète vénitien né vers 1388 et mort en 1446; M. Grion (2) l'attribue à Jean Boccassi de Trévise; certes plusieurs fois, au cours de son poème, l'auteur anonyme se proclame vénitien, et c'est ce qui nous intéresse le plus. Même s'il n'était pas natif de Venise, il était au moins sujet de la république. Or, la *Leandreide* contient une page curieuse de la littérature provençale en Italie, qui nous prouve que l'auteur, même s'il ne connaissait pas la langue des troubadours assez bien pour l'écrire, avait cependant lu leurs vers.

Dante, qui s'est déjà présenté à l'auteur (C. III), lui montre d'abord les poètes grecs (C. IV), ensuite les latins (C. V), ensuite les italiens qui écrivirent en latin (C. VI), et enfin les poètes vulgaires (C. VII).

---

(1) *Della Leandreide.* Ragionamento di E. CICOGNA. Mem. Istituto Veneto, 1856, p. 415.

(2) *Trattato delle Rime Volgari* di ANTONIO da TEMPO. Bologna, G. Romagnoli, 1869, p. 344.

A ce moment Alighieri, n'ayant pas *pronta* la langue provençale, cède la parole à Arnaut de Mareuil, qui dans le C. VIII énumère en langue d'oc ses confrères d'art. Mais les noms de ces poètes et les détails biographiques que notre auteur introduit dans son poème, nous démontrent qu'il compila sa longue liste d'après un chansonnier provençal qui ne nous est pas parvenu, et où figuraient des troubadours qui nous sont inconnus et des compositions poétiques emportées par le temps (1). Et peut-être le chansonnier, auquel il emprunta, lui a-t-il même suggéré l'ordre dans lequel il place ces écrivains, ordre qu'on pourrait appeler plus justement désordre, puisque sans le moindre discernement il met les plus importants à côté des plus insignifiants. En résumé, cet écrivain marque cet état de transition auquel devait succéder le silence le plus absolu (2). Il est tout de même intéressant de constater que la Vénétie nous offre le dernier document de la littérature provençale en Italie pendant le moyen âge, comme elle nous donnera les derniers documents de la littérature en langue d'oïl.

Mais l'auteur de la *Leandreide,* nous l'avons dit, passait en revue, en même temps que les écrivains provençaux, les latins et les italiens, et la Vénétie s'honorait alors de posséder d'autres poètes que Zorzi, grâce à la poussée des écrivains toscans. Même peut-on dire que notre province ouvrait les portes toutes grandes à quelque école poétique que ce fût, et, comme jadis les écrivains d'au delà des Alpes, les

---

(1) R. Renier. *Sui brani in lingua d'oc del* « Dittamondo » *e della* « Leandreide ». Giornale storico della lett. it., t. XXV, 1895, p. 325 et suiv.

(2) Santorre Debenedetti. *Gli studi provenzali in Italia nel 500.* Torino, Lœscher, 1911, p. 11.

écrivains toscans y trouvèrent au XIVe siècle des admirateurs et des imitateurs. Le vénitien Jean Quirini, qui échangea des sonnets avec Dante, et le fit connaître dans son pays, introduisit le premier la poésie vulgaire dans la Vénétie, par ses vers où l'on sent l'étude de la *Commedia* et du *Stil Nuovo*.

D'après son exemple, on eut plus tard d'autres poètes qui continuèrent les traditions de l'école lyrique Vénitienne. Tels furent Jean Foscarini, Bonaventure Baffo, Jacopo Gradenigo, Léonard Pisani, Pierre Natali, et surtout Jean Dondi, appelé dall'*Orologio*, savant illustre et ami de Pétrarque.

Trévise aussi demeura fidèle à son passé : il y eut en effet dans cette ville, entre la fin du XIIIe siècle et le commencement du XIVe , un groupe de poètes qui rimèrent en italien, et qui chantèrent l'amour et la politique. Nicolò Rossi était à leur tête ; mais le nom le plus illustre qui se présente à notre esprit est celui de François Vannozzo. Avec ses sonnets du luth, où il nous fait assister à un dialogue entre lui et l'aimable instrument qui le tira de la fange, alors qu'il ne valait pas un pauvre soulier « una vil scarpa », il évoque en nous le lointain souvenir des troubadours. Ce souvenir revient encore si nous songeons aux poésies où, comme jadis les écrivains en langue d'oc, il touche aux questions politiques : la poésie alors lui sert d'instrument pour pousser Visconti à réunir en un seul corps les membres épars de l'Italie.

Ce pays politiquement démembré le fut aussi au point de vue poétique. La lyrique italienne se perdait dans les subtilités formelles : l'intimité et la profondeur du sentiment lui faisaient défaut. Venise ne nous offre plus qu'une abondante floraison de poésie historique, dépourvue de véritable valeur littéraire, et en

dehors de cela une légion de poètes qui n'ont jamais démenti le sentiment esthétique de leur ville natale, mais incapables de véritable lyrisme. Même au temps de sa splendeur, quand elle possédera les plus grands architectes et les plus grands peintres de l'Europe entière, elle ne comptera qu'un poète, Bembo, le grand apôtre du pétrarquisme, ou, en d'autres termes, du culte de la forme. Insouciant de la matière, parce que l'inspiration créatrice lui manque complètement, il fait de l'art pour l'art. Mais n'était-ce pas là la caractéristique des troubadours français de la décadence, de ceux qui furent les hôtes des cours seigneuriales italiennes ? Leur poésie n'était-elle pas tout imprégnée de platonisme ? Bembo, dira-t-on, en vint à sa conception de l'amour à travers Pétrarque, mais il n'en est pas moins vrai que la poésie provençale, avec ses caractères d'intellectualité fine et raisonneuse, convenait au tempérament vénitien, et ce n'est peut-être pas un des derniers motifs qui lui permirent de pousser aussitôt dans le sol de la Vénétie et d'y jeter des germes destinés à fructifier dans les âges suivants (1).



Parallèlement à la langue d'oc, la langue d'oïl trouva dans la Marche Trévisane un terrain très favorable. Les romans de la Table Ronde étaient lus et écoutés avec avidité par les seigneurs de ce pays. Nous en avons une preuve dans le grand nombre des exemplaires transcrits et enluminés par des mains

---

(1). Voy. Deuxième partie, Ch. VI.

italiennens, et dans les catalogues des bibliothèques. Ainsi dans deux inventaires authentiques du XVe siècle, qui contiennent l'énumeration aride et pleine de fautes des livres en langue d'oïl et d'oc appartenant alors aux Estensi (1), on rencontre un grand nombre de romans du cycle breton, tandis que ceux du cycle carolingien ne sont pas très nombreux. Ce n'est pas que ces derniers ne fussent connus, comme nous le verrons, mais ils subirent beaucoup de transformations, tandis que les premiers se propagèrent tels quels, dans leur langue originale, chez les nombreuses personnes qui savaient la comprendre. L'écho de ces légendes parvint jusqu'au peuple. « Souvenons-nous, dit M. Rajna, de ce que raconte Martin da Canal quand, témoin oculaire, il décrit les fêtes de 1267, pour l'élection du doge Laurent Tiepolo. Toutes les corporations vont lui rendre hommage magnifiquement parées ; celle des barbiers précédée de deux hommes à cheval, qui représentent des chevaliers errants. Ceux-ci mènent quatre jeunes filles et arrivés auprès du doge, ils disent qu'ils les ont conquises et qu'ils sont prêts à les défendre contre quiconque voudrait les leur contester (2).

« Le fait est remarquable. Mais il ne faut pas en déduire que les romans de la Table Ronde étaient devenus populaires dans le véritable sens du mot ; une mascarade est toujours quelque chose d'insolite, dont l'idée naît dans un seul cerveau, et qui plaît d'autant plus qu'elle semble plus neuve. Et même les

---

(1) P. Rajna, *Ricordi di Codici Francesi posseduti dagli Estensi, nel secolo XV.* Romania, t. II, 1873, pp. 49-58.

(2) *La Cronique des Veniciens* de Maistre Martin da Canal. Archivio Storico Italiano, 1ère Série, t. VIII, p. 622.

classes élevées connurent presque exclusivement les romans en prose. Il n'y a pas de quoi s'en étonner, si nous songeons que parmi ces derniers, le genre du roman d'aventure avait touché dès le commencement au plus haut degré de son développement. Quant à la forme, les narrations en vers octosyllabiques étaient bien loin de posséder les grâces naïves de cette ancienne prose française, qui déjà au déclin du XII[e] siècle était sans rivale en Europe » (1).

M. Rajna a encore montré combien étaient fréquents en Italie, au XII[e] siècle, les noms empruntés aux romans bretons (2). Zorzi, dans une de ses chansons, parle des amours de Tristan et Yseult, et fait allusion, dans un sixain, à l'histoire de Perceval (3).

Bien plus grande était l'importance et la diffusion de la matière de France. « Le cycle carolingien, dit M. Rajna, eut dans la péninsule une véritable vie; les rejetons, transplantés en Italie, devinrent des arbres qui, s'altérant graduellement, à cause de la différence du terrain et du climat, finirent par donner lieu à une nouvelle espèce » (4). Et Giovanni de Nono, par son livre sur les origines des familles padouanes, nous prouve que les héros carolingiens étaient pris si au sérieux, que surtout dans la Marche Trévisane on tenait à honneur de descendre d'eux (5).

Une autre preuve de la diffusion de l'épopée dans notre région nous est donnée par les manus-

---

(1) P. Rajna, *Fonti*, p. 11.

(2) P. Rajna, *Gli eroi brettoni nell'onomastica italiana del secolo XII.* Romania, t. XVII, 1888, p. 161 et suiv.

(3) Voy. la chanson « Atressi cum lo camel » et le sixain « En tal dezir mos cors intra ». E. Levy, *op. cit.*, pp. 44 et 68.

(4) *Fonti*, p. 12.

(5) P. Rajna, *Le origini delle famiglie padovane.* Romania, t. IV, 1875, p. 161 et suiv.

crits. La Vénétie est, avec la Lombardie et l'Émilie, une des trois régions qui nous ont trasmis le plus grand nombre de transcriptions des premiers monuments en langue d'oïl.

***

Mais quand commença-t-on à écrire en cette langue dans la Vénétie? Les premiers monuments de la littérature franco-vénitienne, sont-ils en prose ou en vers? Il est difficile de le dire. « Généralement, affirme M. Rajna, la langue de la prose et celle de la poésie ressemblent à deux fleuves qui courent parallèlement, en puisant leurs eaux à des sources communes » (1). Il en est ainsi de l'histoire de la langue d'oïl en Italie: cependant, comme l'œuvre la plus ancienne écrite en cette langue par un italien, est en prose, c'est par la prose que nous commençons, suivant l'exemple de M. Meyer (2).

Vers 1275, Martin da Canal, qui, s'il ne naquit pas à Venise, y demeura longtemps, en qualité, paraît-il, d'employé à la douane maritime, écrivait sa *Cronique des Veniciens* pour ses compatriotes, et il n'hésita pas à l'écrire en français.

Dès qu'on aborde la lecture de cette chronique, on est frappé par une phrase où l'auteur nous explique les motifs qui l'ont poussé à écrire en français plutôt qu'en sa propre langue:

> Por ce que lengue franceise cort parmi le monde et est la plus delitable a lire et a oir que nule autre (3).

Qui ne reconnaît immédiatement la ressemblance entre ces mots et ceux que Brunetto Latini écrivait

(1) *Fonti*, p. 14.
(2) *Art. cit.*
(3) C. I, p. 268.

à propos de son *Trésor?* Mais l'œuvre de Latini ne prouve rien en particulier pour l'Italie, d'autant que l'auteur a bien soin d'ajouter un autre motif pour justifier le choix du français: c'est qu'il écrit en France (1). Martin da Canal, au contraire, écrit à Venise, traite un sujet vénitien, et trouve tout de même convenable l'emploi du français.

La *Cronique des Veniciens* comprend deux livres: dans le premier l'auteur trace une esquisse historique de la République depuis les origines jusqu' aux temps du doge Ranieri Zeno (1253-68), en puisant à des sources latines; dans le second il raconte les événements principaux de Venise jusqu'à l'an 1275, où il est possible qu'il mourût.

Il ouvre son récit par une description de Venise. Non seulement il l'appelle

> orendroit la plus belle et la plus plaisant du siècle,

mais il s'arrête sur les avantages commerciaux qui lui viennent de sa position sur la mer; et il n'oublie point d'en admirer

> les beles dames et damoiseles et puceles a grant plante, aparillees mult richement (2).

A l'exception de ce morceau, la première partie de la chronique n'offre pas beaucoup d'intérêt au point de vue littéraire; mais notre attention est attirée par le XXXVe chapitre et par les suivants, où l'auteur parle du départ des Vénitiens et des Français pour la quatrième croisade.

---

(1) Meyer, *art. cit.*, p. 81.
(2) Ch. II, p. 272.

En comparant le texte de la *Cronique* avec celui de la *Conquête de Constantinople*, on s'aperçoit que Villehardouin, dont Martin da Canal subit certainement l'influence, s'arrête davantage sur les détails concernant la conclusion du traité entre le Doge et les messagers français, et sur les cérémonies qui eurent lieu à l'église de Saint-Marc avant le départ des croisés. En outre Martin da Canal ne dit point que les Français, n'ayant pu payer les Vénitiens, s'engagèrent à les aider dans la prise de Zara, ainsi que nous le raconte l'auteur français. L'entrée à Constantinople présente chez les deux chroniqueurs un très grand intérêt dramatique; l'un et l'autre applaudissent dans leur for intérieur à la conduite des croisés, et, de même que Robert de Clari, ils passent sous silence le ravage que les croisés firent dans les églises, ne respectant même pas la croix qu'ils portaient sur leur poitrine.

Le chroniqueur italien pousse même son admiration jusqu'à dire:

Mult fu prodome Mesire Henric Dandle, que par son sen prist si bele vile com fu Costantinople; et ce fist il *au servise de Sainte Yglise* (1).

Martin da Canal aime mieux flatter les Vénitiens qu'être fidèle à l'histoire. Mais l'intérêt de la chronique augmente à mesure que nous approchons des temps où vécut l'auteur. Il nous donne une description pleine de relief de la place Saint-Marc, qu'il appelle, « la plus belle du monde » et nous parle avec admiration de l'église de Saint-Marc « la plus bele yglise qui soit el monde »; du palais ducal, du clocher « qui est si grant et si haut que l'en ne poroit trover son

---

(1) Ch. LIV, p. 338.

pareil »; le fameux clocher dont Venise a pourtant su faire *le pareil,* bravant le sort qui l'en avait voulue priver par l'écroulement du 14 juillet 1902. L'auteur parle en outre longuement des processions qui avaient lieu, par ordre du doge, dans les différentes fêtes religieuses de l'année, à Pâques, à Noël et surtout à la fête des Maries (1). A propos de l'élection du doge Laurent Tiepolo, il décrit dans le détail les processions des hommes de tous les métiers. Forgerons, pelletiers, tisserands, tailleurs, fabricants de drap, de coton, de couvertures, cordonniers, merciers, charcutiers, marchands d'oiseaux et de poissons, barbiers, verriers, fabricants de peignes, orfèvres, tous habillés de leurs costumes les plus élégants et les plus riches, et chargés de cadeaux, défilent devant nous accompagnés du son des instruments et précédés de leurs gonfalons. Le chroniqueur ajoute qu'ils chantaient des chansons interrompues de temps à autre par des vivats à l'adresse du nouveau doge. Les maîtres verriers chantaient

> noveles chansons que ils avoient fait, que mantevoit Mesire Laurens Teuple, li novel Dus de Venise; et son pere, cui Des ait l'arme, que Dus fu de Venise. A tel ioie a tel feste s'en alerent a II a II, mult bien rengies de sos lor confanon, chantant et deduisant iusque au Pales ou Monsignor li Dus estoit. Il monterent li degres, et saluerent lor signor, et il come sire lor rendi lor salus; et iaus chanterent lor chanson, et escrierent: Vieve notre Signor, li noble Dus Mesire Laurens Teuple, cui Des done henor, vie et victoire (2).

Les membres des autres corporations chantaient aussi « chansonetes de Monsignor li Dus Laurens Teuple » (3)

---

(1) Ch. CCXXXVII-CCXLIX.
(2) Ch. CCLXXXI, p. 624.
(3) Ch. CCLXIX, p. 608.

« chansonetes et coubles » (1), etc. Quel dommage que Martin da Canal n'ait pas recueilli de la bouche de ces ouvriers le texte de leurs chants populaires! Ils seraient de la sorte parvenus jusqu'à nous, tandis qu'il ne nous en est parvenu que l'écho lointain.

Mais il est encore un morceau dans la chronique de notre auteur, qui ne saurait être oublié, à cause de la foi sincère et naïve dont il témoigne. C'est une prière en vers à Saint-Marc, la prière la plus ancienne adressée au saint protecteur de la République. Le poète lui rappelle ses miracles et se recommande à lui pour qu'il aide les Vénitiens, pour qu'il prie en leur faveur Dieu et la Madone. Puisse la paix régner toujours à Venise, puissent ses habitants servir toujours fidèlement l'église « com firent lor ancetres que cestui livre recorde » (2). Ainsi Martin da Canal semble offrir au saint protecteur, en même temps que sa prière, sa *Cronique des Veniciens;* une chronique dont le saint pouvait être flatté, puisqu'elle contenait un récit si sincère, si senti, si poétique, des anciennes entreprises de sa ville, et qu'elle lui montrait ses fidèles toujours dévoués et militant en faveur de l'église, alors même qu'ils étaient poussés par des mobiles plus terrestres. Quant à la langue de ce chroniqueur italien qui écrivit en français, M. Paul Meyer dit:

« Sa langue est du reste relativement pure. Si l'on met à part Brunetto, vivant à Paris, et Philippe de Novare, qui passa la plus grande partie de son existence parmi des gens de France, on peut dire que Martin da Canal fut, entre les italiens qui écrivirent en français, l'un de ceux dont la langue est la plus

---

(1) Ch. CCLXX, p. 610.
(2) Voy. Textes, n. 13.

correcte. Il ne se contentait pas d'écrire en prose; il se mêlait aussi de « trouver » en vers; sa prière à Saint-Marc, patron de Venise, est d'une bonne facture, et les fautes qu'on y peut relever peuvent être avec probabilité attribuées à l'inattention du copiste qui nous a conservé l'unique copie de la Chronique des Vénitiens » (1).

***

Vénitien aussi était Marco Paolo, qui en 1298 dicta dans la prison de Gênes ses voyages à Rusticien de Pise. Mais il se peut bien qu'il les dictât en italien et que Rusticien rédigeât ensuite le texte en français. C'est de ce texte que vinrent plus tard les traductions en langue vulgaire.

Les voyages de Marco Polo ne nous intéressent qu'à cause de la langue dans laquelle ils furent rédigés; du reste ils ne contiennent aucune description de notre ville, et seulement peu de mots pour rappeler le séjour de deux ans qu'y firent les deux frères Niccolò et Matteo Polo et leur départ de Venise avec Marc, fils du premier (2). Pourquoi d'ailleurs se se-

---

(1) PAUL MEYER. *Art. cit.*, p. 82. Certaines particularités du langage donnent à croire que la Lombardie ou la Vénétie fut la patrie d'un certain « Enanchet » ou « Annanchet » auteur d'un enseignement moral conservé dans un ms. de Vienne qui porte la date de 1287. Il comprend deux parties. Dans la première partie l'auteur s'adresse à son fils et lui donne de sages conseils. La seconde, qui formait, peut-être, un ouvrage distinct, n'est qu'une traduction partielle du *Tractatus amoris* d'André le Chapelain. PAUL MEYER, *ibid.*

(2) M. G. PAUTHIER, *Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khoubilaï-Khaân, rédigé en français sous sa dictée en 1298 par Rusticien de Pise.* Paris, Didot, 1865, ch. IX et X.

rait-il attardé dans la description de sa ville natale, lui qui avait à parler de tant de merveilles vues dans les régions lointaines et ignorées? Que les voyageurs étrangers, Villehardouin et Commynes nous en parlent, rien d'étonnant, car Venise exerçait sur eux le charme de la nouveauté; mais Marco Polo la connaissait dès sa naissance et lui rendait de plus pratiques services. Il ne nous fait pas connaître davantage ses propres impressions et celles des deux autres voyageurs, en revoyant leur ville chérie, après vingt-six ans d'absence, mais il se borne à indiquer la date du retour:

Quant il furent parti, si chevauchierent tant par leur journées que il furent venu à Trapesonde, et puis vindrent à Costantinoble et de Costantinoble à Negropont à Venise. Et ce fu à M. C. C. LXXXXV (1295) ans de l'incarnation de Crist (1).

M. Pauthier nous rappelle que Ramusio nous donne des trois voyageurs d'intéressantes notices, qui nous font songer à ce que Montesquieu raconte dans les *Lettres Persanes*. Il nous dit qu'ils eurent de la difficulté à se faire reconnaître, car ils ressemblaient à des Tartares par leur costume, leur figure même et leur langage à peine intelligible. En effet ils avaient presque oublié leur langue maternelle et ils ne la parlaient qu'avec un accent étranger et aussi avec un mélange de mots étrangers sans doute mongols, ouïgours, persans et chinois qui étaient en usage à la cour de Khoubilaï-Khaân. Mais ils ne tardèrent pas à reprendre les habitudes européennes et à être recherchés par toute la société distinguée de Venise. Ils étaient entrés en possession

---

(1) Ch. XVIII.

de leur maison, où ils étalaient les richesses et les objets précieux qu'ils avaient rapportés de l'Asie; ce qui fit donner à cette demeure le nom d'habitation de millionaires: *Corte dei Millioni*, et Marco Polo fut appelé *M. Polo Millioni* (1).

***

Venise nous a donné quelques-uns parmi les plus anciens monuments de la prose française en Italie, Vérone nous donne un des plus anciens monuments poétiques: c'est le poème sur l'*Antéchrist et le Jugement dernier* en vers octosyllabiques. Ce poème est contenu dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal (3645) probablement de la première moitié du XIVe siècle et qui contient encore deux autres

---

(1) *Le livre de Marco Polo*. Ed. Cit., Introduction, p. XIX. « Il paraît qu'un certain Panfilo Castaldi de Feltre aurait connu l'imprimerie xylographique, et l'aurait employée vers la fin du XIVe siècle, *d'après les idées que lui en avaient données des bois que Marco Polo rapporta de Chine à Venise et qui avaient servi à l'impression de livres chinois*. La tradition nous apprend que Guttenberg (qui épousa une personne appartenant à la famille vénitienne des Contarini) avait vu ces bois à imprimer, et que, développant cette idée, il arriva à l'invention de l'imprimerie, qui, ainsi, se relierait directement, par l'intermédiaire de Marco Polo, à la pratique de cet art en Chine ». *A short account of some of the most celebrated libraries of Italy*. Ier vol. des Philobiblon. Cfr. M. PAUTHIER, Introduction citée, p. LXXVIII.

Deux siècles plus tard, dans cette même Venise, fleuriront les fameuses imprimeries destinées à répandre la culture classique dans l'Europe entière et qui seront l'un des traits-d'union les plus solides entre la littérature française et l'italienne pendant la Renaissance. Voy. Deuxième partie, Ch. IV.

compositions: une prière et une vie de Sainte Catherine. Mais si le manuscrit paraît être du XIVe siècle, les œuvres qu'il contient sont antérieures; au moins le poème sur l'Antéchrist qui provient d'un autre manuscrit portant la date 1251 répétée telle quelle dans la seule copie qui nous est parvenue (1).

L'auteur écrit en Français, dit-il, parce qu'il lui semblerait étrange de ne pas écrire dans cette langue qu'il a apprise dès son enfance:

tels, qu'en premier l'aprent
la ni pora mais autrement
Parler ne autre langue aprendre.

Il n'est pas improbable que les deux autres compositions appartiennent au même auteur.

*
* *

Mais c'est l'histoire de l'épopée carolingienne qui nous intéresse particulièrement, à cause des nombreux écrivains de la Vénétie qui lui apportèrent leur contribution.

Nous avons dit deux mots sur l'importance des transcriptions. Or, si quelques-unes de ces transcriptions sont assez fidèles aux originaux, d'autres sont souvent écrites dans un style hybride, mêlé d'éléments français et vénitiens, qui leur a valu le titre de poèmes franco-vénitiens. Tel le ms. IV de la chanson de Roland, dont les premières parties surtout contiennent un grand mélange de formes du dialecte vénitien; tels plusieurs

---

(1) *Explicit liber de Antechrist. A*[*c*]*tum est hoc. m. cc. lj., die Iovis* [*post*] *festum sancti Thomei apostoli, super carcere Polorum in contracta* (sic) *de Monteculis in Verona.*

poèmes, très italianisés, contenus dans le ms. XIII de la Marcienne (première moitié du XIVe siècle) (1).

Il paraît que toutes les compositions de ce manuscrit sont dues à un seul auteur qui a eu devant les yeux des modèles français et parfois même, comme pour *Berte et Milon,* ne s'est pas inspiré des originaux français. Alors il a travaillé sur des légendes qui n'avaient pas été réunies avant lui, et il les a enrichies des fruits de sa fantaisie. C'était un pauvre « cantastorie » sans doctrine et sans art, prolixe, incapable de raviver un peu la belle matière qu'il avait entre les doigts. Cependant dans *Macaire* voltige un esprit d'aventure qui nous charme et que nous retrouvons dans un autre poème : l'*Entrée de Spagne.* Par l'*Entrée* nous abordons tout à fait le domaine des poèmes, non pas remaniés sur des modèles français, mais originaux et écrits par des Italiens dans la langue hybride que nous savons. La ligne de démarcation entre les deux genres est bien loin d'être nette ; le ms. XIII nous le prouve ; ceux du *Renart* et du *Roman de Troie* nous le confirment.

On possède deux rédactions du *Rainaldo e Lisengrino :* l'une publiée par M. Teza, d'après un ms. Canonici de la Bodléienne (Pise, 1869) ; l'autre publiée en 1879 par M. Putelli, d'après un ms. d'Udine. Tandis que le premier de ces textes est à peu près aussi italien que français, le second est presque totalement vénitien. « Nous avons là un curieux exemple, dit M. Meyer, (et ce n'est pas le seul) du peu de sta-

(1) On en prépare un fac-simile qui paraîtra, précédé d'une introduction de M. Rajna, à qui je suis très obligée de m'en avoir donné connaissance ; nous en aurons aussi une édition diplomatique dans la collection de la « Gesellschaft für Rom. Literatur ».

bilité de ces textes franco-italiens, que les copistes tendaient à rapprocher de plus en plus du dialecte local. Il est certain que ces deux rédactions reproduisent, pour la teneur générale du récit, l'un des plus anciens contes de Renart, celui de la branche I de l'édition Martin. Mais ils n'en dérivent pas: ils en représentent un état plus ancien. Si on admet l'opinion de M. Martin, selon laquelle ce récit aurait pénétré en Italie par voie orale, il faudra accorder au rimeur italien, auteur de la rédaction la plus ancienne (celle qu'a publiée M. Teza) une assez grande part d'originalité » (1).

Quant à l'œuvre des anciens copistes en général, dont un si grand nombre étaient de Venise, ou du moins de la Vénétie, quelque peu fidèles qu'ils fussent aux textes originaux, nous ne devons pas moins leur savoir gré des heures qu'ils ont passées à déchiffrer des manuscrits dans une langue qui n'était pas la leur, mais qu' ils aimaient comme une langue sœur de la leur, et de laquelle ils finirent par vouloir la rapprocher, jusqu'à la confondre avec elle.

Les romans du cycle de l'antiquité avaient aussi un heureux accueil dans la Vénétie, surtout ceux sur la prise de Troie. Un fragment d'une version du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-More, conservé dans un ms. du XIVe siècle, avec sa forme, désormais vénitienne, nous autorise à remonter à un texte ou à plusieurs textes antérieurs franco-italiens. Au cycle des traditions troyennes appartient aussi le roman en vers octosyllabiques, qui peut être intitulé indifférement *Roman d'Hector* ou *Roman d'Hercule,* et qui est une sorte d'appendice au célèbre poème de Benoît de Sainte-More. C'est en Lombardie ou en Vé-

---

(1) MEYER, *Art. cit.*, pag. 92.

nétie qu'il fut composé. La langue, bien que peu correcte, l'est plus que celle de la plupart des poèmes franco-italiens (1).

Mais revenons à notre *Entrée de Spagne*. Nous ignorons le nom de l'auteur. Certaines indications contenues dans un vieux catalogue des Gonzague feraient supposer qu'il s'appelait *Minocchio*. Cependant nous ne connaissons rien sur ce personnage. On peut faire d'autres suppositions : peut-être s'agit-il d'un certain Mino de Maniosis de Padoue ; mais toute affirmation serait hasardeuse. Ce que nous savons avec certitude, c'est que c'était un Padouan, puisqu'il a eu la générosité de nous le dire lui-même :

Sui Patavian
De la citez que fist Antenor le Troian,
En la joiose marche del cortois Trevixan (2).

Si, dans l'ensemble, la charpente du poème est faible, en revanche la langue et le style témoignent d'un *cantastorie* d'une certaine valeur, à l' imagination rapide, à la verve abondante.

Dans la voisine Vérone naquit le continuateur de ce poème, Nicolas de Vérone, excellent poète franco-italien, qui ajouta cent trente et un vers à l'*Entrée* et en écrivit la continuation par son poème, la *Prise de Pampelune*.

De ce court aperçu il résulte que la Vénétie occupe une place très importante dans le développement de la légende Rolandienne en Italie : c' est là que

---

(1) On en trouve des copies à Venise (Marc., fr. XVIII), à Florence (Ricc., 2433), à Paris (Bibl. nat. fr., 821), à Oxford (Bodl. Canonici, Misc., 450).

(2) Marc., f. fr. XXI, c. 214.

retentirent pour la première fois les vers du Roland, estropiés par les jongleurs ; c'est à Padoue et à Vérone que naquirent les auteurs de l'*Entrée de Spagne* et de la *Prise de Pampelune* ; c'est dans les familles nobles de cette région qu'on entretint le culte de ces romans, jusqu'au jour où pullulèrent les imitations italiennes ; et, nous le verrons, c'est à Venise que prospéreront les presses fameuses destinées à répandre ces imitations dans l'Europe entière, et particulièrement dans cette France qui, à son tour, se plaira à les traduire et y reconnaîtra les arrière petites-filles d'une race glorieuse, mais près de s'éteindre à jamais. Le peuple pourtant gardera le souvenir de ces légendes épiques et les transmettra de père en fils, soit dans le pays qui les vit naître, soit sur cette lagune qui en avait été presque le deuxième berceau (1).

---

(1) « Les *cantastorie* « chante-histoires » dit M. Gautier, qui s'arrêtent au milieu des places et se prennent à raconter les exploits des vieux paladins de France, ont traversé tout le moyen âge et les siècles modernes : ils existent encore. Il est vrai qu'ils ne sont plus nombreux, et ils ne sauraient désormais avoir un succès bien durable au milieu des nouveaux boulevards et des gares des chemins de fer. Mais enfin, il y a encore parmi nous des témoins irrécusables qui les ont vus et entendus. Dans un article du Giornale di filologia romanza, 1883, p. 170, nº 9, M. G. Fusinato nous apprend que « dans son enfance il avait entendu, à Venise, un vieillard qui *racontait* en public les histoires de Constantin, de Roland et d'Ogier ». Il eut l'idée plus tard de se mettre à la recherche « de ce dernier représentant d'une littérature éteinte, et finit un jour par le découvrir.... dans un dépôt de mendicité ». Voyez-vous le Danois, voyez-vous l'aîné des fils d'Aimon enfermés au dépôt avec leur infortuné narrateur ? M. Fusinato ne se découragea pas et se fit raconter par le bonhomme la Rotta di Roncisvalle ». (*Les épopées françaises* par LÉON GAUTIER. Seconde édition, Paris, Welter, 1881-1897, t. II, pp. 393-394).

Mais à mesure que les écrivains italiens s'éloignaient de leurs modèles français, ils finirent par abandonner la vieille matière de France, pour lui préférer les gestes de Rome et celles d'Attila.

Nicolas de Vérone composa dans la forme épique de France un épisode solennel des gestes de Rome, la *Pharsale*. Il l'écrivit en 1343 non pas pour l'amusement du public grossier, mais pour les cœurs aimables et l'amour de son seigneur, Nicolò I d'Este. Moins modeste que son confrère, le rimeur de l'*Entrée*, il nourrissait l'orgueil de son œuvre, dont il se déclarait ouvertement l'auteur:

> Nicholais le rima, don pais veronois (1).

Et il avait l'illusion d'écrire en bon français, comme nous le prouvent ces vers naïfs qui nous font sourire:

> Qar çe nuls hom en Paris ne en Valois
> Que non die ge ces vers sont feit par buen françois (2).

Nicolas de Vérone écrivit aussi un poème sur la *Passion* dont il nous reste un manuscrit de la fin du XIV[e] siècle.

---

(1) Hermann Wahle, *Die Pharsale des Nicolas von Verona*. Marburg, Elwert, 1888, V. 1933. C'est M. Wahle qui a découvert le manuscrit dans la bibliothèque de Genève, sur les indications de M. Ritter, doyen de la faculté des lettres de cette ville. Ce manuscrit avait autrefois fait partie de la collection des Gonzagues. M. V. Crescini a publié un document duquel il résulte que Nicolas de Vérone était « legum doctor » et faisait partie du collège des juristes de Padoue (*Di Nicolò da Verona*, Atti dell'Ist. Ven. di scienze, lettere ed arti, 7[e] Série, t. VIII).

(2) V. 1946-7.

Quelques années après l'époque où Nicolas de Vérone dédiait sa *Pharsale* à Nicolò d'Este, Nicolò da Càsola compilait, toujours dans la forme épique française, et dans la langue hybride franco-italienne, son *Attila*, qu' il offrait à Aldobrandino III et à son oncle Bonifazio Ariosti, et où il exaltait la maison d'Este.

Remontons avec M. D'Ancona (1) jusqu'aux sources de cette légende qui, au dire de M. Rajna, (2), par son intérêt historique, tient la primauté dans les légendes italiennes; et qui, obscure dans ses origines, riche et variée dans son développement, tenace dans son existence, commence à l'aube du moyen âge et se perpétue jusqu'à nos jours. Parmi les bienfaiteurs des peuples, il en est bien peu auxquels la tradition et la légende ont conservé une renommée aussi éclatante qu'au chef des Huns, Attila. Il existe en effet un récit fidèle de sa vie, puisé aux anciens documents, qui se perfectionne de plus en plus à mesure qu'on découvre de nouveaux monuments littéraires et que les érudits s'appliquent à découvrir la vérité historique des faits et gestes de ce personnage. A côté de l'histoire surgit la légende, qui se différencie chez les différents peuples, selon les impressions diverses qu'ils ont remportées de ce grand ravageur du monde romain et de la civilisation ancienne, héros pour les uns, monstre exécrable pour les autres. L'Europe latine l'appela *Flagellum Dei* et *Malleus Orbis;* son épée sacrée, seul symbole de religion pour les Scythes,

---

(1) ALESSANDRO D'ANCONA, *Studi di critica e storia letteraria*. Bologna, Zanichelli, 1888, pp. 364–500.

(2) L'*Attila di Nicolò da Càsola*. Romania, t. XXXVII, 1908, p. 80.

et retrouvée par suite d'un miracle, était devenue un sceptre entre ses mains et *gladium Martis*. Dans les poèmes de l'Europe germanique au contraire on compare la grâce d'Attila à celle d'Arthur, sa sagesse à celle de Salomon, si bien que Biterof, dans le poème qui porte ce nom, se fâche pendant de longues années, parce qu'il lui est impossible de trouver chez Attila un défaut quel qu'il soit. « Les deux traditions se dressent donc non seulement l'une en face de l'autre, mais l'une opposée à l'autre dans une antithèse parfaite; dans ce cas, comme dans maints autres, les deux races et leurs mémoires *litora litoribus contraria* » (1).

Mais les souvenirs d'Attila, remarque M. d'Ancona, seraient peut-être tombés dans l'oubli, cet assem-

---

(1) D'ANCONA, *op. cit.*, p. 375 « Reportons nous, dit Amédée Thierry, à l'année 453, cette année de délivrance où le roi des Huns fut enlevé, comme par un coup du ciel, aux terreurs des Romains; l'Italie et la Gaule respirèrent. Ainsi qu'il arrive après toutes les grandes catastrophes, on se mit à recapituler ses maux, à faire l'inventaire de ses frayeurs. Comme tout le monde avait tremblé, tout le monde prétendit avoir eu raison de trembler, et ce fut à qui raconterait pour son compte ou la ruine la plus lamentable, ou la préservation la plus miraculeuse. Ce sentiment fut universel en Occident. Les villes importantes se firent une sorte de point d'honneur d'avoir été les unes prises, les autres assiégées, toutes menacées; il en fut de même des provinces. On voulait avoir vu de près le terrible ennemi, avoir fourni quelques péripéties au drame sanglant qui conserva longtemps le privilège d'intéresser et d'émouvoir. Involontairement on exagéra le mal qui s'était fait, on supposa celui qui aurait pu se faire; on donna un corps à ses craintes, à ses illusions, à sa vanité. C'est ce qui explique la masse énorme de traditions locales sur Attila, traditions évidemment très anciennes et pourtant inconciliables avec l'histoire. » AMÉDÉE THIERRY, *Histoire d'Attila et de ses successeurs*. Cinquième édition. Paris, Didier, 1874, t. II, pp. 224–225.

blage de faits, qui pouvaient devenir une matière épique, se serait peut-être décomposé, si une autre cause n'avait contribué à maintenir ces souvenirs toujours vifs et à les embellir de nouveaux ornements. L'histoire d'Attila forme, pour ainsi dire, le premier chapitre de l'histoire de Venise. Les petites îles de la lagune, ignorées auparavant, étaient devenues le refuge des Vénitiens, mis en déroute par les barbares; ces pauvres masures de pêcheurs s'étaient peu à peu tranformées en hameaux très peuplés, et dans la suite des siècles, étaient devenues des palais; ces industries, jadis misérables et limitées, florissaient grâce au commerce sur lequel Venise avait l'empire. Alors on se plut à tourner le regard vers les temps écoulés, à comparer la misère passée avec la prospérité présente. La tradition orale, qui ne s'écarta pas complètement de la vérité historique, conçut une Venise née du concours des misérables restes de la sainte semence romaine: noblesse et peuple pouvaient se vanter également d'avoir dans leurs veines le pur sang latin, auquel pas une goutte de sang barbare ne s'était mêlée.

La matière légendaire était déjà prête à prendre la forme d'un poème, quand le bolonais Nicolò da Càsola voulut s'y essayer. MM. Lacroix et Thierry croient que la source principale du poème de Nicolò da Càsola est la vie d'Attila écrite par un évêque hongrois du XII[e] siècle; mais M. d'Ancona a démontré que, tandis que l'auteur hongrois avait puisé aux sources historiques de son pays, plutôt qu'aux traditions, Nicolò da Càsola travailla sur un fonds traditionnel, en l'augmentant selon les règles du genre et en lui donnant une couleur apte à le rendre semblable aux autres poèmes chevaleresques, alors tenus si en honneur.

La véritable source de Nicolò da Càsola est l'*His-*

toire de Atile, qui se trouve rédigée en prose française dans un manuscrit du XIVe siècle, à la bibliothèque Marcienne (1). Elle fut compilée probablement sur des traditions locales antérieures par quelque *cantastorie* padouan ou de la « Marche amoureuse ». Aussi cette ancienne composition des légendes italiennes sur Attila, embellie, comme d'habitude, par les fleurs de l'art des jongleurs, pourrait-elle se placer, par son caractère et par sa forme, parmi les poèmes de la période franco-italienne et dans la littérature qui florissait, *prima che Federico avesse briga,* dans la vallée du Pô et dans la Marche Trévisane. Quelques indices, qui se trouvent dans le récit, engageraient même à supposer que le manuscrit marcien n'est qu'un abrégé, une réduction d'un texte antérieur, de sorte qu'on pourrait remonter du XIVe siècle jusqu'au commencement du XIIIe.

Si l'auteur de l'*Attila* est un bolonais, son poème mérite donc tout de même d'être rappelé par nous, soit parce qu'il remonte à un ancien texte, que nous pouvons ajouter à tant d'autres, comme témoignage des nombreux rapports entre la France et la Vénétie dans l'histoire de l'épopée; soit parce qu'il concerne un héros auquel se rattache la fondation de Venise; soit enfin parce qu'il contient un morceau où l'auteur évoque les souvenirs de cette ville qu'il connaissait sans doute, malgré la ressemblance entre la description qu'il en a faite et celle de la première rédaction en prose du manuscrit marcien. M. Rajna (2), qui a signalé cette analogie, retrace la vie de Nicolò, né probablement entre 1305 et 1310; et après avoir affirmé que son ouvrage témoigne d'une sûre connaissance du Frioul et

(1) Ms. XCVI de la cl. X.
(2) *Art. cit.*

des pays qu'il faut traverser quand on s'y rend en venant de Bologne, il démontre que notre auteur avait sans doute visité Venise aussi, et ajoute qu'il a pu même y faire plusieurs courses, ainsi qu'à Padoue, pendant la période de son séjour à Ferrare.

En parlant de Sarra, femme du roi de Padoue, qui, chargée du gouvernement de la ville, à l'approche du danger, mène à la mer vieillards, femmes, enfants, Nicolò da Càsola écrit:

La royne le convoie trestuit sains et saille
Sor les mot dou mer, ou il avoient staille;
Pescheor li converssent, si i ont mant chasaille;
Rivehaut s'apeloit. Chanareg d'autre spaille,
Ou mant chanes nasquent sor le mot que s'i raille,
Jubenich et Gemen l'apelent sens faille;
La glixe de san Marchole li fu fermée al chaille,
Et a sante Ternité firent l'autre muraille;
A Bragoil, un autre mote, le fist fer mant staille;
Et a san Raphael se mist son amiraille;
Et sus mant autres motes que puis rasonaille (1).

M. Rajna remarque que la valeur de ces indications si exactes diminue, si l'on songe que ce morceau rappelle de très près le manuscrit marcien. Femmes, vieillards, enfants vont vers la mer

et se herbergerent desor le liz de Malamoch, et tels desor les motes de terre de Riolt en Dox-dur, en Jubenic, en Gemen et ou est orentdroit l'eglise de saint Hermacore auques pres de Chanaregl, ou estoient maintes canes; et autres en lup'o (*sic*) et a sainte Trinité et en Bragol et en Brandol et en autres maintes motes de terre que ensint estoient apeles.

Le *Brandol* est en plus; quant à *S. Raphaël*, qui est en moins, la prose en parle ailleurs.

Malgré la presque identité des deux morceaux,

(1) Cfr. RAJNA, *Art. cit.*, pp. 104-105.

M. Rajna observe que le « Chanareg » de Nicolò correspond mieux que « Chanaregl » à l'usage vénitien; et cela est encore plus vrai pour le mot « Marchole » qui est beaucoup plus près du « Màrcuola » et « Màrcola » du langage vénitien, que le mot « Hermacore » de la prose française. En outre quand, à propos de l'église de « san Marchole » Nicolò dit « li fu fermee al chaille » il témoigne d'une certaine familiarité avec les « calli » de Venise. M. Rajna conclut en affirmant que Nicolò a été certainement à Venise, et dans les vers suivants, qui viennent après ceux que nous avons mentionnés plus haut, retentit l'écho lointain des sentiments que le spectacle de cette ville avait éveillé en son âme:

Li fu hediffiez Venice la reaille,
Que vint la plus noble et riçhe que soit in Itaille
Inlec mande la royne tot ses santuaille,
Et son grant tresor, por ce que plus li vaille,
Et soit a sehur della gent criminaille;
Car nuls li puit aler sens nef et governaille,
Ancor li grant tirans sont arçant li baille,
P*er* estre a sehur de non perdir maille,
P*er* guere ne ingombrer ch'intre lor desvaille.
Li noble Veniciens q*ue* n'en churent aille,
D'omes que li puist nuire, de roy ne imperiaille,
Li font ben a sehur q*u'i* n'en perdront schaille.
Ond la terre se fist de tresor si regaille
Ne se açatoit au mont la plus franque ne saille (1).

Nicolas de Vérone et Nicolò da Càsola nous mènent déjà plus loin que cette moitié du XIVe siècle, qui est considérée comme le point de séparation entre la période franco-italienne et la période toscane. Mais comme M. Crescini le soutient (2), il n'était

(1) Cfr. RAJNA, *Art. cit.*, p. 106.

(2) *Di una data importante nella storia dell'epopea franco-veneta.* Atti del R. Istituto Veneto, t. VII, p. 1150-74.

pas nécessaire que l'une mourût pour que l'autre naquît ; le commencement de la production épique italienne n'empêche pas la production des poèmes franco-italiens, surtout dans notre région où l'épopée française avait été tant répandue. Si le toscan finit par avoir le dessus sur le français, il n'en est pas moins vrai que la Vénétie nourrit un tel attachement pour cette langue, qu'encore à la fin du siècle, Raphaël Marmora l'employait pour son *Aquilon de Bavière*, roman en prose, qui se rattache au cycle carolingien et qui, selon toute probabilité, a été composé à Vérone (1).

En effet l'auteur met un soin particulier à exalter les exploits du comte Bernard de Marmore (=Vérone), et il témoigne d'une connaissance exacte de cette ville, notamment là où il est fait allusion au martyre des saints Fermo et Rustico. Le fait même que le manuscrit a appartenu à la famille Maffei vient encore donner plus de poids à cette opinion, et il n'est pas jusqu'au nom de l'auteur qui ne semble dénoncer une origine véronaise.

C'est une œuvre de pure imagination, fort médiocre comme invention et comme style, et curieuse seulement par les nombreuses allusions qui y sont faites à des œuvres françaises ou franco-italiennes, qui sont parvenues jusqu'à nous. Mais elle présente des caractères de forme intéressants parce qu'ils diffèrent des autres textes que nous avons examinés : elle est écrite en prose, mais précédée et suivie d'octaves italiennes. En lisant le préambule, en octaves, analogue

---

(1) A. THOMAS, *Aquilon de Bavière, roman franco-italien inconnu.* Romania, t. XI, 1882, pp. 538-569.

à celui des plus anciens poèmes toscans, et dont l'auteur du *Morgante* n'a pas répudié l'héritage, on est tenté de se demander pourquoi l'auteur n'a pas écrit son roman en prose italienne, ou bien pourquoi n'a-t-il pas fait son préambule en français.

C'est que dans les vingt-huit années qu'il lui fallut pour composer son ouvrage, une véritable révolution s'était accomplie. Quand Marmora conçut l'idée de son roman, en 1379, il était nourri de la lecture des poèmes du cycle carolingien, et des romans en prose de la table ronde. Voulant composer une œuvre originale, il fut tenté de l'écrire en français ; mais ne se sentant pas aussi habile que Nicolas de Vérone pour manier le vers, il résolut de recourir à la prose.

« Lorsque, en 1407, son œuvre enfin achevée, notre auteur leva les yeux et regarda autour de lui, il dut être assez étonné de ce qu'il vit. Les poèmes franco-italiens, au milieu desquels il avait vécu si longtemps qu'il les croyait eux-mêmes très vivants, étaient en réalité morts, ou peu s'en fallait, dans le pays même qui les avait vus naître. Ils étaient remplacés dans la faveur publique par des poèmes en *ottava rima*, venus pour la plupart des bords de l'Arno, et se vantant à qui mieux mieux d'avoir renouvelé la matière de France. C'est l'*ottava rima* qui avait le *grido* : Marmora le comprit; ne pouvant sacrifier une œuvre sur laquelle il avait si longtemps pâli, et qui était déjà vieille en naissant, il chercha du moins à la rajeunir en cousant aux deux bouts des strophes en *ottava rima* » (1).

Aussi peut-on dire que l'*Aquilon de Bavière* est une sorte d'attardé, d'égaré, un pauvre mort-né, qui

---

(1) THOMAS, *Art. cit.*, p. 543.

passa absolument inaperçu, « senza infamia e senza lodo ».

Mais souvent ces pauvres êtres ignorés et incompris des foules, sont les victimes d'un idéal qu'ils ont poursuivi à leurs propres risques et périls. Qui sait combien de fois, au cours de son travail, Marmora eut conscience d'écrire dans une langue désormais démodée. Il eut malgré tout le courage d'en venir à bout; et s'il satisfit au goût du temps par quelques octaves italiennes, il fut pourtant fidèle à ce français, qui avait été le père de l'épopée dans son pays, et qu'il souffrait peut-être de voir désormais relégué parmi les choses du passé (1).



En résumé la Vénétie, pendant le moyen âge, offre l'hospitalité à un grand nombre de troubadours, qui y répandent leur art et y trouvent d'excellents imitateurs. Zorzi, le meilleur d'entre eux, dans une de ses poésies, nous transmet l'écho de la lutte entre Ve-

---

(1) C'est encore à la fin du XIVe siècle que fut écrit le *Chevalier errant,* roman partie en vers, partie en prose, par Thomas III, marquis de Saluces. Ce poème contient la *Nouvelle de l'aigle d'or* (publiée par M. E. Gorra dans ses *Studi di critica letteraria.* Bologna, Zanichelli, 1892, Appendice). On raconte que le fils du comte de Flandres, Thésée, s'étant épris de la fille de l'empereur de Rome, lui en fait demander la main par des ambassadeurs. La tentative n'aboutissant pas, il se met en voyage lui-même, avec ses compagnons. Ils débarquent à Venise et ensuite Thésée, déguisé en marchand, se rend tout seul à Rome. Ici, s'étant accordé avec un orfèvre, il se cache dans un aigle d'or, que l'empereur offre à sa fille, et parvient ainsi à passer avec elle des jours et des nuits entières. Alors il retourne

nise et Gênes et dans une belle apostrophe à sa ville natale et à ses habitants, il épanche ses sentiments patriotiques, sa nostalgie de la patrie lointaine. En outre, peut-être aussi par une certaine affinité de talent poétique, l'assimilation de la littérature provençale est si profonde et si durable, qu'on en reconnaît facilement les traces dans la littérature vénitienne des siècles à venir.

D'autre part, par l'action puissante des pèlerins allant de France en Italie, les héros arthuriens et carolingiens deviennent populaires dans la Vénétie. On prend plaisir à la lecture des œuvres en langue d'oïl, on en transcrit beaucoup, on en compose d'originales. Tandis que Martin da Canal se sert de cette langue pour raconter l'histoire glorieuse de la République, et adresser à Saint-Marc une prière, où le sentiment patriotique se mêle, dans une heureuse fusion, au sentiment religieux, une véritable littérature franco-vénitienne se constitue, qui compte d'importantes épopées dues à des plumes padouanes et véronaises. C'est en-

à Venise, où ses compagnons l'attendent, et c'est de cette ville que part la galère qui accueillera l'amante de Thésée, dont celui-ci a ménagé l'enlèvement, et qui la mènera dans la nouvelle résidence. Bien que Venise ne soit nommée qu'en passant, nous avons voulu rappeler ce conte où elle est choisie comme port d'embarquement et de débarquement. Une autre version du conte de l'Aigle d'Or se trouve dans le *Pecorone* (Giorn. IX, nov. 2). Le *Pecorone* contient encore deux nouvelles qui, comme M. Gorra l'a si bien démontré, semblent absolument provenir d'une rédaction franco-vénitienne, maintenant égarée, du *Dolopathos*, c'est à savoir la Ière de la IVe journée, que le *Marchand de Venise* nous a rendue familière, et la Ière de la IXe journée. Dans l'une et dans l'autre l'action est transportée à Venise. (Cfr. E. Gorra. *Studi*, pp. 240-256 et 295-315).

core un véronais qui fait la dernière tentative d'un roman en prose, se rattachant au cycle carolingien, et écrit dans cette langue hybride, qui devait désormais céder le pas à l'italien.

La Vénétie n'a donc pas seulement offert l'hospitalité à beaucoup de troubadours et de trouvères, mais elle est devenue un véritable foyer de leur art, et par ses poètes et prosateurs en langue d'oc et d'oïl elle a apporté une contribution rien moins que méprisable, à la littérature française du moyen âge.

CHAPITRE V.

Venise dans la littérature française du moyen âge.

Maintenant que nous avons étudié les relations politiques entre Venise et la France pendant le moyen âge et les manifestations littéraires de ces relations ; maintenant que nous avons passé en revue les voyageurs du Levant qui connurent Venise et la décrivirent ; les poètes qui s'établirent dans la Vénétie et y répandirent leur art et leur langue, un autre problème se présente à nous. Ces rapports fréquents, ce contact, ont-ils agi sur la littérature française du moyen âge?

L'écho de la puissance de Venise a-t-il retenti au delà des Alpes de façon à frapper l'imagination poétique, à offrir une matière d'art aux écrivains du temps? Les légendes épiques se sont-elles emparées de l'histoire si poétique de la quatrième croisade, et en général des guerres contre le Turc, ennemi commun de la France et de Venise, ces deux places fortes de la chrétienté ? Est-ce que quelques personnages historiques vénitiens, ont fourni des types héroïques ? Ou plutôt les poètes lyriques ont-ils chanté la ville de la lagune, et ses douces femmes ? Est-ce que les auteurs du roman de Renart et de la Rose ont puisé à cette source ? Ou est-ce plutôt les écrivains de fabliaux, les auteurs dramatiques ?

Il est difficile de répondre avec une certitude absolue à toutes ces questions. Cependant nous avons parcouru toute la production littéraire du moyen âge, nous avons consulté les meilleurs écrivains critiques

de cette période, et nos recherches, à l'exception de l'épopée, ont abouti à un résultat négatif. C'est donc seulement des chansons de geste que nous allons nous occuper.

***

Les voyages en Terre Sainte, ayant poussé les pèlerins vers Venise, comme l'un des meilleurs ports d'Italie, et la très grande partie des chansons de geste et des épisodes de chansons de geste qui ont l'Italie pour théâtre, se rapportant à des lieux qui se trouvent sur une route de pèlerinage, on serait tenté de croire qu'il y eut des chansons de geste localisées à Venise. Il n'en est rien. Loin de là aucune légende carolingienne n'est localisée à Venise, et elle est à peine mentionnée dans quelques romans épiques (1).

Voyons toutefois en quoi consistent ces allusions. Plusieurs d'entre elles dérivent précisément de ce que Venise est connue comme l'une des villes par où les pèlerins ont souvent l'occasion de passer. Aussi arrive-t-il de temps à autre que quelques personnages épiques s'y rendent au cours de leurs voyages (2).

Dans *Berta de li gran pié* nous trouvons les ambassadeurs de Pépin, Aquilon de Baiver et d'autres

---

(1) JOSEPH BÉDIER, *Les Chansons de geste et les routes d'Italie*. Romania, t. XXXVI, 1907, pp. 161-183 et 337-360 et t. XXXVII, 1908, pp. 47-79.

(2) Dans nos recherches nous avons pris pour guide la *Table des noms propres de toute nature compris dans les Chansons de Geste imprimées*, par ERNEST LANGLOIS. Paris, Bouillon, 1904.

qui, chargés par leur roi de se rendre chez le roi de Hongrie, traversent la Provence, la Lombardie et la Vénétie :

N'en son pais mie por Alemagna alé
Cun i farent quant furent retorné;
Por la Provençe i sont oltrapasé,
E Lon[bar]die, cun est lunga e lé,
E a Venecie i furent in nef entré
Qe in Sclavanie i font arivé (1).

Dans *Macaire* nous trouvons la reine Blanchefleur, avec le pauvre bûcheron nommé Varocher, à qui elle fait part de son infortune et de son exil. Le bûcheron consent à l'accompagner jusqu'à Constantinople, où sont ses parents. Ils traversent ensemble la France, la Provence, toute la Lombardie, et arrivent à Venise; là ils s'embarquent et passent la mer :

Trespassent France, que aresté n'i fu,
Et la Proense, que nen ont connéu,
Et Lombardie trestote par menu.
Tant sont alé, ne sont arrestéu,
Que à Venice à la fin sont venu.
En nef entrerent, outre mer ont coru (2).

Dans *Orson de Beauvais*, Orson et les siens, après avoir fait leurs dévotions à Jérusalem et s'être baignés dans le Jourdain, reviennent par Acre, Venise et Rome,

---

(1) *Berta de li gran pié*. V. 311-16. Romania, t. III, 1874, p. 346.

(2) *Macaire*. Chanson de geste publiée d'après le manuscrit unique de Venise, avec un essai de restitution en regard, par F. GUESSARD. Les anciens poètes de France. Paris, Franck, MDCCCLXVI, V. 1326-31.

où des pèlerins leur apprennent les événements de France. Mais l'auteur ne parle point du port, ni de la ville de Venise. Il se borne seulement à dire que les pèlerins arrivèrent au port de Venise et, de là, montés sur des mulets, se rendirent à Rome :

Et nostre sire Dex lor a teil vant donné,
Que au por de Venisce sont ilec arivé.
Puis issent de Venisse, au muletz sont monté,
Antreci que a Romme n'i out regne tiré (1).

Très probablement, s'ils avaient été à Venise, n'auraient-ils pas su résister à la tentation d'en parler d'une manière plus détaillée, ainsi que l'ont fait les pèlerins qui la connurent au cours de leurs voyages. Et l'on ne saurait voir une meilleure connaissance de la ville dans les quelques allusions très fugaces qui se trouvent dans *Anseïs de Cartage,* dans *Doon de Maïence,* dans le *Charroi de Nymes.*

Dans *Anseïs de Cartage* on rencontre ces vers:

Et dist Marsiles: « Se si fort nes justise,
Ke cascuns d'aus vaurroit estre en Venise
En pur ses braies u par dela en Frise,
Dont n'ai jou droit de maintenir justise » (2).

---

(1) *Orson de Beauvais.* Chanson de geste du XIIIe siècle publiée d'après le manuscrit unique de Cheltenham, par GASTON PARIS. Société des anciens textes, Paris, Didot, MDCCCXLIX, V. 2905-2908.

(2) *Anseis von Karthago,* herausgegeben von JOHANN ALTON. Bibliothek des litterarischen Vereins in Stuttgart, CXCIV. Tubingen, 1872, V. 8006-8009.

Dans *Doon de Maïence* Venise est citée à propos de la geste de Garin de Monglane :

> Garin de Monglane dechà,
> Qui tout chel Toulousan de parens delivra
> Et tout le Nerbonnois et Orenge combra,
> Venice sus la mer et Biaulande aquita,
> Puille et Calabre aussi et quanque il i a (1).

Dans le *Charroi de Nymes*, qui, d'après l'opinion de M. Jonckbloet, est une tradition d'Italie où la ville de Nîmes a été substituée à une ville italienne prise par les Normands, Guillaume d'Orange et les siens se déguisent en marchands, et font étalage de leurs richesses au roi Otrant. Le roi alors demande à Guillaume de quel pays il est, et celui-ci répond qu'il est anglais, de la noble cité de Canterbury, qu'il vient de France, qu'il compte passer en Italie, et de là en d'autres pays étrangers, et que son bureau de change est à Venise :

> Mon change fais el règne de Venice (2).

La dernière de ces allusions nous présente Venise sous l'aspect d'une ville marchande. Les poètes épiques savaient aussi qu'elle possédait de grandes richesses,

---

(1) *Doon de Maïence*. Chanson de geste publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Montpellier et de Paris par A. Pey. Les anciens poètes de la France, Paris, Franck, MDCCCLIX. V. 7985-89.

(2) *Guillaume d'Orange*. Chansons de geste des XIe et XIIe siècles, publiées pour la première fois par W. J. A. Jonckbloet. La Haye, 1854, t. I, *Li Charrois de Nymes*, V. 1187.

puisqu'ils les ont souvent rappelées au cours de leurs chansons.

Dans la *Naissance du Chevalier au Cygne* on trouve ces vers :

Li poitrals est d'or fin alumés d'or luisent,
La siele est si vaillans que III Venissent
Ne l'esligascent mie de quanqu'il ont vaillant

Et ailleurs :

Li rois en eslit v. qui le maille ont plaisant.
Cels dona ses V. fius el non Jhesu le grant,
Et cauces ploiëices, coifes qui ont pendant:
Turcoises les apelent cele gent venisant (1).

Dans *Godefroid de Bouillon* l'auteur raconte que son héros, second fils du comte de Boulogne, est armé chevalier; et en décrivant son costume, avec une merveilleuse richesse de détails, il dit :

.I. elme li lacherent qui clers fu et luisans
El nasel ot. V. perres bones et bien vaillans.
Entor avoit. I. chercle qui fu à or luisans;
Par moult grant maïstrie le firent Aufricans;
Tant i ot esmeraudes, saffirs et aymans
Jaconches et topasses, brasmes et diamans,
N'es peiist esliger. I. riches Venissans;
El maistre quing en son. I. escarbogle ardans (2).

---

(1) *La Naissance du Chevalier au Cygne,* publiée par H. A. Todd. Publ. of the Modern Language Association of America, IV. Baltimore, 1889. V. 305-307 et 3131-3134.

(2) *La chanson du Chevalier au Cygne et de Godefroid de Bouillon,* publiée par C. Hippeau. Collection des poètes français du moyen âge. Paris, Aubry, MDCCC LXXVII, t. II, V. 1700-1707.

Si ces allusions à Venise sont presque négligeables, il n'en est pas de même des Vénitiens, dont quelques-uns jouent un rôle vraiment important dans les poèmes épiques de la France.

Ils sont les alliés des Français dans les interminables luttes contre les Sarrasins et font preuve de grande valeur.

Ainsi dans la *Conquête de Jérusalem,* Godefroy de Bouillon ordonnant un assaut général, partage l'armée assiégeante en onze corps (eschiele), parmi lesquels se distinguent les Vénitiens par leur hardiesse :

L'huitiesme eschiele firent no baron esroment
Chil i furent de Puille, de Calabre ensement,
Et tot chil de Sesille; moult par i ot grant jent;
Et le Venissien qui moult ont hardement.
Bien furent. XX. milliers, si l'estoire ne ment (1).

Mais non contents de parler des Vénitiens en bloc, les auteurs épiques ont créé quelques personnages dont l'histoire se rattache à celle de la belle ville de l'Adriatique.

Nous ne nous arrêterons par sur Olivier de Venise, rappelé dans quelques manuscrits de la chanson d'Antioche (2), ni sur Soribant de Venise de la *Prise*

---

(1) *La Conquête de Jérusalem,* publiée par C. HIPPEAU. Paris, 1868, V. 2941-2945.

(2) A savoir le ms. C. où on lit : « Olivier de Venise, qui le chevel ot blon », et le ms. D. où on trouve le nom d' Olivier de Viane. Cfr. *La chanson d'Antioche,* composée au commencement du XII[e] siècle par le pèlerin RICHARD, renouvelée sous le règne de Philippe Auguste par GRAINDOR DE DOUAY, publiée pour la première fois par P. PARIS. Romans des douze pairs de France. Paris, 1848, t. I, 102 var.

d'Orange, qui est un jeune bachelier fort galant et fort adroit à tous les exercices guerriers (1), ni sur Alygrès de Venise, chevalier du parti de Gaidon (2). Ce sont des personnages bien secondaires vis-à-vis de Gratien, Aïmer et Drogon de Venise, dont nous allons nous occuper.

Dans *Aiol* (3) un rôle important est attribué à Gratien « qui Venisse gouverne ».

Il demeurait à Tornebrie et accueillit chez lui les jumeaux nés du mariage d'Aiol et Mirabel, que le pêcheur Tieri avait trouvés dans le Rhône, où le traître Macaire les avait jetés. Voici par quelles paroles flatteuses le pêcheur nous présente Gratien :

Mais del roi de Venisse ai jou oi parler,
Del cortois Grasien qui cortois est et ber:
Il maint a Tornebrie, cele boine chité,
S'aime molt Dameldé, le roi de majesté ;
Se Jesu nous voloit conduire a saveté,
Par lui les porons bien de la mort delivrer.

. . . .

Se nos a Tornebrie po[r]omes parvenir
Al fort roi Grasien[s] qui preus est et gentis,
Par lui les porons bien de la mort garantir (4).

---

(1) . . . . Soribant de Venice,
Un baceler jeune de barbe prime,
Qui de déport et d'armes set bien vivre. (*Guillaume d'Orange*, *ed. cit.*, t. I. *La prise d'Orange*, V. 624–626).

(2) *Gaydon*. Chanson de geste, publiée pour la première fois d'après les trois manuscrits de Paris, par F. GUESSARD et S. LUCE. Les anciens poètes de la France. Paris, Franck, MDCCCLXII, V. 7178–79.

(3) *Aiol*. Chanson de geste publiée d'après le manuscrit unique de Paris, par JACQUES NORMAND et GASTON RAYNAUD. Société des anciens textes, Paris, Didot, MDCCCLXXVII.

(4) *Aiol*. V. 9262–7 et 9276–8.

Mais Aiol va rejoindre ses enfants et trouve bon accueil chez Gratien :

Li boins rois de Venise a Aiol esgardé,
Molt le vit bel et gent, escavi et molé :
Les filleus esgarda sans plus de demorer :
Tant resamblent le pere et de bouche et de nés,
Onques Dieus ne fist home [les] deust esgarder... (1).

Aiol aide son seigneur :

« Sire », che dist Aiol [s] « garnimens me donés,
Et je vous aiderai par droite loiauté.
« Et Dieus » que dist li rois, « tu soies aourés,
Qui tel gonfanonnier m'avés chi amené !
Cis portera m'ensenge en bataille campel ».
Li fors rois Grasiens fu molt gentieus et ber (2).

En récompense de ses exploits Gratien aide Aiol à recouvrer sa femme.

Mirabel est captive du roi Mibrien, son père, à Pampelune, pour ne pas avoir voulu renoncer à la religion chrétienne. Les Vénitiens se joignent au roi de France et vont ensemble mettre le siège devant Pampelune :

Franc [hois] et Venissien molt durement s'escrient :
« Baron, or del bien faire, el non sainte Marie ! »
Paien tornent en fuie, la bataille ont guerpie,
Jusc'a la maistre tor ont lor voie aquellie :
Che lor vaut molt petit, que fort fut asaillie (3).

---

(1) V. 9842-46.
(2) V. 9895-9900.
(3) V. 10860-64.

La ville est prise, Mirabel délivrée, et Macaire, le traître, écartelé :

Li fors rois Grasien[s] s'en va a Tornebrie,
Et li roi Loeys en Franche le garnie,
Tumas et Manesier[s] s'en revont a Venisse,
En Borgonge s'en va li riche[s] dus Elie,
Ensamble o lui Aiol le chevalier nobile;
S'en mainent Mirabel a molt grant chevalcie (1).

Les vers sur Gratien, bien que peu nombreux, nous présentent ce personnage sous un jour très sympathique : l'auteur l'appelle courtois, fort, preux, gentil et bon ; il fait de lui le centre du poème. C'est sous son toit que les deux jumeaux sont élevés et qu'Aiol se réfugie ; et, sans son aide, le jeune héros n'eût peut-être jamais pu délivrer sa femme Mirabel. Mais il y a plus : comme le pense M. Gautier, ce poème contient une allusion évidente au rôle historique que les Vénitiens ont joué dans la quatrième croisade. De même, lorsque, dans les *Enfances Vivien*, le jeune héros du poème s' informe « des grans batailles » qui ont lieu « dans Constantinuoble » il nous est également fort difficile de ne point penser à l'expédition dont Villehardouin nous a laissé la très dramatique histoire, dans sa chronique où Venise et les exploits des Vénitiens tiennent une si grande place (2).

Dans *Aymeri de Narbonne* nous trouvons, parmi les prétendants d'Hermengarde, le duc Ace de Venise :

Et li dus Aces c'a Venise en baillie,
Plus a d'un an me requiert molt et prie (3).

---

(1) V. 10970-75.

(2) *Les ép. fr.*, t. I, pp. 209-10.

(3) *Aymeri de Narbonne.* Chanson de geste publiée d'après les manuscrits de Londres et de Paris, par LOUIS DEMAISON. Société des anciens textes. Paris, Didot, MDCCCLXXXVII, V. 2468-9.

Il serait intéressant de savoir qui était cet Ace. M. Demaison dit qu'il ne peut être identifié avec aucun des doges de Venise; mais il rappelle que le nom d'Azzon a été porté par plusieurs marquis d'Este.

« Faut-il voir » dit encore le critique d'*Aymeri de Narbonne* « dans le personnage mentionné ici, Azzon VI, marquis d'Este et seigneur de Ferrare en 1196, mort en 1212, dont la petite fille Béatrix épousa André de Hongrie en 1234? Nous n'oserions l'affirmer. Pourtant il n'est pas étonnant de voir des noms contemporains s'introduire dans une œuvre artistique et dénuée de presque tout caractère spontané et primitif, comme est le poème d'Aymeri de Narbonne » (1).

Il n'est pas non plus étonnant que l'auteur ait cité un personnage italien, puisque la variété et l'étendue de ses allusions topographiques dénotent qu'il avait beaucoup voyagé dans l'Italie du nord. Au sujet de la Lombardie surtout il nous fournit des détails fort curieux, qui témoignent d'une connaissance toute particulière de cette région. « Le grand chemin qui de la France et de l'Allemagne occidentale conduisait à Rome, la *Strada Romea*, comme on l'appelait en Italie au moyen âge, passait par Verceil, Mortara et Pavie. C'est également par cette route que l'on se rendait à Venise. Aussi était-elle fréquentée par une multitude de voyageurs et surtout de pèlerins, qui allaient visiter le tombeau des Apôtres, ou s'embarquer à Venise pour la Terre Sainte » (2). Mais comme notre auteur ne parle point de Venise, il est difficile de savoir s'il s'y rendit ou non. Voici comment il nous présente

(1) *Introduction*, p. XC.

(2) Demaison, *Introduction* citée, pp. CLXV-CLXVI.

le sixième fils du héros, Aïmer le Chétif, qui conquit Venise, enleva la belle Soramonde et la fit baptiser:

Li sistes fiz qu'engendra Aymeris
Si ot a non Aymers li chetis,
Li preuz, li sages, li cortois, li gentis,
Qui en sa vie ot tant paiens ocis,
Si ne vost onques gesir, tant com fu vis,
En tor entie ne en palès votiz,
Ainz guerroia sor Sarrazins toz dis,
Et si conquist Venice et la pais,
Et Soramonde, la bele o la cler vis,
Toli par force a l'aufage Persis,
Bautisier fist la dame seignoriz,
Si crut en Deu qui en la croiz fu mis,
Puis l'espousa li gentis hom de pris;
Sire fu de la terre (1).

Il serait très intéressant pour nous de connaître le poème qui renfermait le récit de ces aventures; mais nous ne l'avons plus. Cependant Aubri de Trois-Fontaines nous en a conservé dans sa chronique une précieuse analyse:

Hic inserenda est etiam historia de Aymero captivo, Nemerici de Narbona penultimo filio, qualiter auxilium Romanis et pape prestitit contra Sarracenos, et captus et vulneratus ibi fuit, et in Venetiam ductus, et multa alia quae sequuntur. De nomine pape, qui a cantoribus dicitur Milo, non est curandum, quia ita solent nomina mutare, vel per ignorantiam, vel curiose (2).

Aubri donne ailleurs pour fils à Aïmer, Rogon de Venise:

Aimerum captivum, patrem Rogonis Venetiani (3).

---

(1) V. 4589-4602.
(2) Pertz, *Monumenta Germaniae historica*, t. XXIII, p. 732.
(3) *Ibid*, p. 716.

Le vœu qu'on lui attribue dans *Aymeri de Narbonne* de ne pas coucher

En tor entier ne en palés votiz

avant d'avoir vaincu les païens, se trouve rappelé dans plusieurs autres romans épiques (1).

Comment mourut Aïmer? Dans la *Mort Aymeri de Narbonne* on rapporte qu'Aïmer le chétif fut tué en Espagne:

. . . . Aïmer lo chétif
Que en Espaigne ont Sarrazin ocis (2).

Plus loin

Mes un domaje merveillos li refis
Quant li ocis Aïmer lo chetif:
A Porpaillart la teste li toli (3).

---

(1) Dans la deuxième rédaction du *Département des enfants d'Aymeri,* contenue dans le ms. de la Bibl. nat. fr. 24369 (fol. 52, v°, 53 r°, 54). Cfr. DEMAISON, *Aymeri de Narbonne*, Introduction.

Dans *Les Narbonnais,* Aymeri en congédiant son fils, lui donne comme fief « tote Espaigne » (*Les Narbonnais,* Chanson de geste publiée pour le première fois par HERMANN SUCHIER. Société des anciens textes. Paris, Didot, MDCCCXCVIII, V. 220). L'enfant comprend que ce don lui impose le devoir de combattre les Sarrasins. Quand Charlemagne lui offre, ainsi qu'à

(2) *La mort Aymeri de Narbonne.* Chanson de geste publiée d'après les manuscrits de Londres et de Paris, par J. COURAYE DU PARC. Société des anciens textes. Paris, Didot, MDCCCLXXXIV, V. 547-548.

(3) *Ibid.* V. 591-593.

Et enfin :

> Ia fu li pere au chetif Aïmer
> Que oceïstes a Porpaillart sor mer
> Qui nos lignaje a pris et afolez
> Et detruites nos jestes (1).

Dans *Vivien de Monbranc* l'auteur raconte que les chrétiens arrivent sous Monbranc. Les païens ont formé dix échelles. La bataille commence par les exploits de Vivien et de Renaudin; mais le soudan vient au secours des siens et la première échelle des chrétiens

---

ses frères, une belle seigneurie, il refuse et fait le vœu, depuis son entrée en pays païen, de ne jamais coucher sous un toit, si ce n'est le toit d'une prison :

> « Droiz amperere, or oiez mon pensé
> Je faz un veu ici et devant Dé
> Le glorieus, le roi de maieté,
> Et devant vos et devant ce barné:
> Puis que j'istrai do crestien regné
> Et j'enterrai en la paieneté
> Chevron ne last n'ert sor moi por oré,
> Ne ne jerrai desoz feste levé,
> Le Sarrazin ne m'ont emprisoné,
> Mès an montaignes ou en bois ou em pré
> Lez les rivieres ferai tandre mon tré » (V. 2911-21).

Ce vœu est rappelé encore dans le *Couronnement de Louis:*

> « Si est mes freres li gentilz Aïmers,
> Qui n'entre en loge ne feste chevroné,
> Ainz est toz jorz al vent et a l'oré,
> Et si detrenche Sarrazins et Esclers ».

(Le couronnement de Louis. Chanson de geste publiée d'après tous les manuscrits connus, par E. LANGLOIS. Société des anciens textes. Paris, Didot, MDCCCLXXXVIII, V. 826-9).

Quand le devoir l'appelle, Aïmer accourt aider les siens avec une bande d'hommes armés, aux hauberts rouges de rouille

(1) *Aymeri de Narbonne,* V. 1384-1387.

est repoussée. Aïmer de Venise est une de ses victimes. Il serait donc mort sous les murs de la ville :

> . . . . . Le riche Sodant qui fu en lor esgart
> Revient à lor secors ass[e]z plus que soi[t] tart.
> Bien sunt. LX^{m}. et felon et gaignart.
> Gautier nous ont ochis et de Senlis Achart,
> Et Morant et Tierri et Lambert et Benart,
> Et Audemer l'Escot et le comte Benart,
> Aymer de Venise et le courtois Richart,
> Et tiex. V^{c}. des autrez qui ne furent couart (1).

La mort d'Aïmer par la main des Sarrasins est encore rappelée deux fois dans *Aye d'Avignon*. Dans ce roman cependant il serait mort dans la bataille où

---

et noirs de sang caillé (*Narbonnais*, V. 6823 et suiv.) ; mais, le danger dissipé, il repart pour l'Espagne, pour faire la guerre aux païens :

> « Or vont en France li chevalier vaillant,
> Mout furent lié: mort sont li mescreant,
> Et en Nerbone sont li conte puissant,
> Mais mout petit i furent se jornant,
> Car Aymers a l'aduré talant
> S'en est ralez en Venisse la grant,
> La guerroia païens tout son vivant ».

Parfois, cependant, on ne sait où le trouver :

> « Biaus filz Guibers, dist Aymeris liber,
> Vous irez querre chetif Aymer.
> Dieus, dist Guibers, ou le pourrai trover?
> Si parfont est dedenz Espaigne entrez! »

(*Guibert d'Andrenas*. Carl Siele. Ueber die Chanson Guibert d'Andrenas. Klassifikation der Handschriften, Analyse und Quellenuntersuchung. Marbourg, Dissertation de doctorat, 1891, p. 26 et 51). Dans les *Aliscans* il est rappelé qu' Aïmer n'était

(1) Ferdinand Castets, *Recherches sur les rapports des chansons de geste, et de l'épopée chevaleresque italienne, avec textes inédits empruntés au ms. H, 247. de Montpellier.* Paris Leclerc, 1887. *Vivien de Monbranc.* V. 709–716.

Garin d'Anseune et Hermaut de Gironde furent faits prisonniers:

> En. I. pesant estor li Sarrazin les pristrent,
> Le chetif Aymer ileuc[que] nous ocistrent (1).
> . . . .
> En un estor les pristrent paien et Sarrazin,
> Et ilec Aymer li chetis fu ocis (2).

Dans *Hugues Capet*, la mort d'Aïmer est souvent rappelée par son fils Drogon de Venise.

Il songe à venger cette mort lorsque arrive à Venise un messager de la reine Blanchefleur laquelle,

---

pas à côté de son père, étant allé combattre les Sarrasins en Espagne:

> « Mais n'i ert pas Aïmer li caitis
> En Espaigne est entre les Sarrasis
> U se combat et par nuit et par dis ».

(*Aliscans*. Chanson de geste, publiée d'après le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal et à l'aide de cinq autres manuscrits, par F. Guessard et A. de Montaiglon. Les anciens poètes de la France. Paris, Franck, MDCCCLXX, V. 2601-3).

Mais après avoir remporté la victoire sur les Sarrasins et leur avoir pris Venise, Aïmer vient en aide à son frère Guillaume:

> « Quant ert venus Aïmers li caitis;
> Ciex prist la terre de Saint Marc de Venis
> Sor les paiens d'Espaigne » (V. 4178-80).

Aïmer n'amène avec lui que sept cents chevaliers, mais il n'en a pas moins détruit, chemin faisant, une grande bande de

(1) *Aye d'Avignon*. Chanson de geste publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Paris, par F. Guessard et P. Meyer. Les anciens poètes de la France. Paris, Franck, MDCCCLXI, V. 1425-1426.

(2) *Ibid.*, V. 1686-1687.

croyant son frère Aïmer encore vivant, lui demandait son aide:

Ung mesagier ala le royne envoyant
A son frere Aymer qu'elle cuidoit vivant.
Et ly frans mesaigier s'ala tant esploitant
Qu'il entra en Venisse, le cité souffisant (1).

Mais le messager trouva qu' Aïmer était mort:

Au fort roy Aymer que mie n'ay trouvé;
Ihesu Crist ait de s'ame et mercy et pité (2).

Drogon, sur la route de Paris, habillé en pèlerin traverse le camp des Champenois, il entre dans le pavillon de Fédry, l'ennemi implacable de sa tante; il lui dit qu'il a été au saint sépulcre et qu'il est resté

---

mécréants, qui revenait de faire du butin. Et Guillaume l'appelle l'homme du monde que les Sarrasins redoutent le plus:

« Ves là venir le caitif Aïmer
L'omme del mont, por voir le puis conter,
Ke Sarrasin puent plus redouter;
Contre celui me convient il aler
Et deseur tos servir et honorer
Car ainc paien ne laissa reposer » (V. 4246-4251).

Quand la journée de la grande bataille contre les païens arrive. Aïmer le chétif est à la tête du quatrième corps:

« La quarte guie Aïmers li caitis;
.cccc. furent, tout baceler de pris,
Mais n'ont escu ne soit rous et croisis.
Leur hauberc (sont) de sueur tous noircis,
Leur elmes quas; n'eurent pas brans forbis,
Par maintes fois ont paiens asentis
Dedens Espaigne, à Saint-Marc de Venis ». (V. 4914-4920). Notre personnage est encore nommé dans les

(1) *Hugues Capet*. Chanson de geste publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Paris, par M. Le Mis De La Grange. Les anciens poètes de France. Paris, Franck, MDCCCLXIV, V. 1081-1084.
(2) V. 1128-1129.

longtemps prisonnier à la Mecque. Il ajoute qu'il vient directement de Venise, dont il est devenu seigneur après la mort de son père.

Mais Fédry dit qu'il n'a point fait grande perte à la mort d'Aïmer, le frère de la reine qu'il hait si fort, et dont il songe bien à tirer vengeance:

Je viens du saint Sepulcre chier sire, par me foit;
S'ay esté prisonniers lontans en grant destroit
En la chité de Mequez où ly Soudans estoit.
— Paumiers, ce dist Fedris, Jhesu Crist vous pourvoit!
« Je vous donray du mien, biau sire, coy que soit,
« Mais d'ont fustez vous nez? ditez ne vous anoit.
— Sire, ce dist Drogon, de Venisse tout droit,
Dont Aïmer fu sirez que ou païs manoit;
Mais paiien l'ont ochis, à qui Dieus mal otroit (1).

Après le rétablissement de la paix, Drogon de Venise prend congé du roi Hugues Capet, et lui dit qu'il se propose d'aller venger la mort de son père:

C'est pour vengier mon pere, Aïmer le doutté,
Que ly fort roy Clarvus a mort et afiné,
Et en .IIII. quartiers le mit par fauseté.
Et cant il m'en souvient, j'en ai grande pitié;
Bien m'en doit souvenir quant il m'a engenré;
S'il ne m'en souvenoit, par Dieu de mageste.
Moult mal resambleroie mon rice parenté (2).

Comme on le voit les versions sur la mort de notre personnage sont bien diverses. Les *Nerbonesi*

Aliscans aux vers: 7411, 7922, 7996. Pendant la bataille a lieu une joute entre Aïmer et le païen Bandus. Celui-ci est défait, mais dix mille arabes entourent le vainqueur. Il est presque perdu lorsque, à son cri désespéré de « Narbonne! » ceux de son lignage accourent et le délivrent. (V. 5148-5243). A la fin du poème, Aïmer le chétif quitte Orange, ainsi que son père et ses autres frères, excepté Guillaume, et part pour Narbonne (V. 8374).

(1) V. 2493-2501.
(2) V. 4369-75.

en donnent encore une autre: ils disent qu'il mourut sous Orange.

Avant d'aborder la partie critique rappelons encore que l'auteur de la chanson *d'Elie de Saint-Gille* cite également Aïmer, mais les exploits qu'il lui attribue paraissent être en dehors de la tradition habituelle. En effet dans cette chanson Aïmer est représenté comme ayant tué un guerrier païen appelé Anseïs de Cartage, nom qui appartient toujours dans l'ancienne épopée à un héros chrétien:

Aimers i fist vaselage
Qu'il en ochist Anseïs de Cartage (1).

Enfin dans *Fierabras*, Floripas se rend au palais où les Sarrasins pleurent Fierabras. Elle apprend la cause de leur douleur, et après avoir versé quelques larmes, elle appelle le geôlier Brutamont et l'interroge sur les prisonniers. Elle voudrait aller leur parler, mais Brutamont s'y oppose; il sait qu'on vit souvent grand mal arriver par les femmes, et il se souvient encore de l'aventure du captif Aïmer:

Encor me membr'il bien du caitif Aymer,
Cil qui ocist l'aufage à son branc d'acier cler,
Et sa mollier se fist bauptizier et lever,
Et Aymer le prinst à mollier et à per.
Maint preudomme ai véu à mal par fame aler (2).

---

(1) *Elie de Saint-Gille*. Chanson de geste publiée avec introduction, glossaire et index, par Gaston Raynaud, accompagnée de la rédaction norvégienne traduite par Eugène Koelbing. Société des anciens textes. Paris, Didot, MDCCCLXXIX, V. 66-7. Dans ce poème Aïmer est encore nommé aux vers 167, 1476 et 2496.

(2) *Fierabras*. Chanson de geste publiée pour la première fois d'après les ms. de Paris, de Rome et de Londres, par MM. A. Krœber et G. Servois. Les anciens poètes de la France. Paris, Franck, MDCCCLX, V. 2074-2078.

Comme on le voit d'après ces citations, Aïmer le Chétif est un personnage très attrayant, le plus attrayant parmi les Aymerides, parce qu'il tient sans trêve le vœu de combattre les Sarrasins. Ce caractère il le garde dans tous les romans, excepté *Élie;* mais son champ d'action change: c'est tantôt Venise, tantôt l'Espagne, et même les deux à la fois, ce qui ferait songer à une Venise espagnole. Les critiques ont essayé, soit d'identifier ce personnage, soit de résoudre la question suivante: si le héros, en luttant contre les infidèles, s'illustre à Venise ou en Espagne.

M. H. Suchier (1) soutient que ce personnage, une des plus belles figures de l'épopée française, n'est pas le produit de l'imagination, mais un homme réel: c'est Hadhemar, comte de Narbonne, le même qui combattait à côté de Guillaume dans l'expédition de Barcelone en 801 (2). Il ajoute qu'un Hadumar, autre que le comte de Narbonne, était comte de Gênes et tomba en 806 dans la lutte contre les Sarrasins de la Corse. Il croit possible que l'épopée ait confondu les deux homonymes et attribué à l'Hadhemar de Narbonne la mort de celui de Gênes. Pourtant l'histoire ne rapportant rien sur la mort du premier, la tradition pourrait tout de même avoir raison. Quant à la question de Venise, M. Suchier dit: « Au XII[e] siècle on a composé une chanson racontant comment Aïmer enleva à un païen qui s'était emparé de *Venice,* appelé Rogon ou Drogon, sa femme, la belle Soramonde, qu'Aïmer fit baptiser et épousa. Cette chanson roma-

---

(1) *Les chansons de Guillaume d'Orange.* Romania, t. XXXII, 1903. *Aïmer le Chaitif,* pp. 364–371.

(2) Erat enim ibi Willelmus primus signifer, Hadhemarus, et cum eis validum auxilium. *Astronom,* cap. 13, dans PERTZ, *op. cit,* II, p. 612.

nesque est perdue; nous en connaissons le contenu par des allusions plus ou moins vagues (dans *Aliscans*, les *Narbonnais, Aymeri de Narbonne,* la chronique d'Aubri de Trois-Fontaines, etc). Ces allusions placent d'une commune voix Venice en Espagne. Je suppose qu'il s'agit en effet de Benisa, ville espagnole située près de Denia et ayant appartenu aux Maures jusqu'en 1245. Au XII[e] siècle on a confundu ce Venice avec la ville italienne du même nom, et ainsi s'explique le nom *Saint-Marc de Venise* (*Venis*) qu'on trouve en plusieurs passages d'*Aliscans* (4179, 4920, var. du v. 2602) » (1).

Peu de temps avant que parût l'article de M. Suchier, M. Raymond Weeks avait fait paraître un mémoire sur notre personnage (2). L'auteur est mené, par une série d'hypothèses, à croire que c'est en Espagne que le héros s'illustre en luttant contre les infidèles. Selon lui l'un des poèmes qui ont concouru à former la chanson d'*Aliscans* aurait raconté les aventures de Garin en Vénétie; on aurait plus tard supprimé le nom de Garin, en négligeant de retrancher également celui de Venise (éd. Guessard, p. 216), qui se serait ainsi trouvé accolé par erreur à celui d'Aïmer. De la chanson d'*Aliscans* l'erreur se serait propagée dans d'autres compositions. Mais, comme M. E. Langlois l'a relevé (3), M. Weeks ne connaissait pas plusieurs romans où notre personnage paraît dans les chansons de geste. Tels sont le *Couronnement de Louis, Fierabras, Hugues Capet, Vivien de Monbranc, Antioche.*

---

(1) *Art. cit.*, pp. 370-371.

(2) Extrait des Publications of the Modern Language Association of America, t. XVII, Oct. 1902, pp. 411-434.

(3) Romania, t. XXXII, 1903, pp. 455-457.

Laissant de côté *Antioche,* qui n'a pas d'intérêt pour nous, le *Couronnement de Louis,* nous l'avons vu, ajoute un témoignage à la résolution prise par Aïmer de ne jamais entrer « en loge ne feste chevroné ». *Fierabras* rappelle, avec *Aymeri de Narbonne* (v. 4798) la mort de « l'aufage » tué par Aïmer, et nous apprend que cet exploit fut préparé par la femme même du Sarrasin, éprise d'amour pour le captif; *Hugues Capet* comme *Aymeri de Narbonne,* appelle cette femme Soramonde, nous fait savoir qu' Aïmer régna avec elle à Venise; et ajoute, d'accord avec Aubri de Trois-Fontaines, qu'il eut d'elle un fils nommé Drogon (Aubri dit Rogon) qui lui succéda à Venise (1). Dans *Vivien de Monbranc,* nous le savons, Aïmer est aussi dit de Venise. *Hugues Capet* et *Vivien de Monbranc* doivent donc être ajoutés aux poèmes qui placent en Italie le théâtre des hauts faits d'Aïmer.

Après avoir fait ces remarques, et avoir montré le peu de ressemblance des hypothèses, M. Langlois en vient à cette conclusion,:

« En réunissant les indications données par le moine de Trois-Fontaines et par les auteurs de *Fierabras, d'Aymeri de Narbonne* et de *Huon Capet* (passages cités plus haut) on a le sujet d'un poème perdu, dont Aïmer était le héros; Aïmer est allé au secours du pape et des Romains attaqués par les Sarrasins (comme Guillaume dans le *Couronnement de Louis*); il est blessé, fait prisonnier et conduit en captivité à Venise; aidé par Soramonde, femme de l'aufage, il sort de prison, tue le Sarrasin, se rend maître de la ville, épouse sa libératrice, et a

(1) Pertz, *op. cit.*, XXIII, p. 716.

d'elle un fils appelé Drogon. Il est raisonnable de croire que ce roman représentait un état ancien de la légende; que plus tard seulement on a fait guerroyer Aïmer en Espagne, scène habituelle des exploits de la geste narbonnaise; et qu'alors les jongleurs ignorants placèrent au delà des Pyrénées « Saint Marc de Venis ». Où mourut Aïmer? Les *Nerbonesi* disent sous Orange, la *Mort Aymeri* dit à Porpaillart. Et M. Weeks, qui donne généralement la préférence au récit italien, l'abandonne cette fois, parce que Porpaillart est en Espagne. Il n'a pas connu *Huon Capet,* qui fait mourir Aïmer « en la cité de Mequez », attiré dans un guet-apens par le soudan, qui le fit écarteler » (1).

Rappelons encore que M. Becker a mis en doute l'hypothèse de M. Suchier selon laquelle l'Aïmer historique et l'Aïmer légendaire ne font qu'un; et qu'enfin M. Bédier n'ose trancher la question, vu que pour admettre la thèse du premier il faudrait d'autres preuves que le seul nom commun entre les deux personnages, Aïmer et Hadhemar, et que d'ailleurs la rencontre d'Aïmer et de Guillaume dans une même phrase de la *Vita Hludowici* est un fait remarquable et qui fait impression (2).

Quant à Drogon, nous avons déjà vu qu'Aubri le donne pour fils à Aïmer; et que c'est encore comme tel qu'on le rencontre dans *Hugues Capet,* où il est appelé « bon fieux Aimer » (3) ou simplement « fieux Aimer » (4).

---

(1) Romania, t. XXXII, 1903, pp. 406-7.

(2) Joseph Bédier, *Les légendes épiques.* Paris, Champion, t. I, 1908, pp. 161-171.

(3) V. 2743.

(4) V. 3014 et 3179.

Dans ce roman paraît le fils d'Aïmer de Venise, Drogon de Venise. Il vient de rassembler trente mille hommes pour venger sur le soudan la mort de son père, quand un messager arrive à Venise pour demander de la part de la reine Blanchefleur l'aide de son frère Aïmer, qu'elle croyait vivant. Ne trouvant pas Aïmer, l'embassadeur entraîne Drogon à venir en aide à sa tante (1). Alors Drogon consent à secourir la reine, et il s'embarque en compagnie de Beuve, roi de Tarse, avec trente mille vaisseaux.

Le cri de Venise monte à ses lèvres pendant le combat quand il se trouve en grand danger, entouré de l'armée ennemie :

« Venisse ! » va criant, si bien que l'entention
Sy homme y sont venu pour aidier le baron (2).

Mais, en attendant, Hugues Capet a remporté la victoire sur les ennemis, victoire qui lui procure la main de Marie, fille de Blanchefleur. Drogon et Beuve de Tarse, après avoir assisté au mariage, quittent la France pour aller à la Mecque tirer vengeance du soudan Clarvus. Mais auparavant, ils désirent revoir Venise, et à leur arrivée ils s'aperçoivent que la ville est entourée de la flotte turque. Aussi leur voyage est-il abrégé : ils s'unissent aux Vénitiens pour combattre les Musulmans ; le soudan se précipite directement sur Drogon, qui entre dans le vaisseau de son ennemi et le tue. Drogon et Beuve vont raconter leurs exploits, l'un à sa mère Soramonde, l'autre à Flore sa femme.

A Venise on célèbre la défaite des Turcs et la mort de Clarvus ; Beuve retourne ensuite dans ses

(1) V. 1127-32.
(2) V. 3868-69.

états avec sa femme, et Drogon reste à Venise avec Soramonde et y mène une vie très paisible.

La description de la bataille est pleine de vivacité, et l'accueil magnifique que Drogon eut à Venise, le plaisir avec lequel fut apprise en France la nouvelle de la victoire, nous disent que les forces vénitiennes et les forces françaises se joignaient volontiers pour combattre l'ennemi commun, et que les deux pays tressaillaient ensemble de joie quand il était dompté (1).

*
* *

En résumé, Venise joue un rôle secondaire dans l'histoire de l'épopée française, et elle a été probablement peu connue, même des écrivains qui l'ont rappelée dans leurs romans. Quant aux autres villes de la Vénétie, elles sont toutes négligées, ou nommées à peine d'une manière très fugitive (2).

---

(1) Voy. Textes, n. 14.

(2) « Que se passe-t-il à Vérone? dit M. Bédier. Dans *Raoul de Cambrai* le poète énumère quarante ôtages donnés à Raoul par le roi Louis; l'un des quarante s'appelle Savari de Vérone. C'est tout... Je n'oublie pas, dit-encore M. Bédier, les célèbres statues de Roland et d'Olivier qui sont au porche de la cathédrale de Vérone. Elles sont sans doute du XIIe siècle: or Vérone n'est pas sur une route fréquentée par les pèlerins français. Comment comprendre qu'à une si haute époque on ait rendu de tels honneurs à Vérone à ces preux français? M. Fr. Novati a bien voulu me dire que, si les deux statues datent en effet du XIIe siècle, l'inscription *Durindarda,* qui seule permet de reconnaître en ces guerriers Roland et Olivier, n'est que du XVe siècle ». J. BÉDIER, *Art. cit.,* Romania, t. XXXVII, 1908, p. 78.

Toutefois des allusions à Venise, quelque rapides soient-elles, se dégage une idée générale: c'est que les poètes s'étaient habitués à la considérer comme un port d'embarquement et de débarquement pour ceux qui se rendaient au Levant ou qui en revenaient. C'est encore elle qui se présentait à leur fantaisie de préférence quand ils voulaient parler de richesses fabuleuses, ce qui prouve que la renommée de sa magnificence était parvenue jusqu'à leurs oreilles. Mais ils l'ont peu connue, puisqu'ils ne l'ont pas décrite. Quant aux allusions à des Vénitiens ou à des personnages ayant eu des rapports avec eux, elles témoignent d'une vive sympathie pour les habitants de la puissante ville de l'Adriatique, à laquelle revenait surtout le grand mérite d'avoir aidé les français à combattre les Turcs. La figure de Gratien, chef de Venise, est tracée avec des couleurs aussi flatteuses que celles dont Villehardouin se servit pour décrire Henri Dandolo; et quelques autres allusions du roman d'*Aiol* nous montrent, sous le déguisement de l'épopée, les faits historiques de la quatrième croisade. Ferrare, plutôt que Venise, a probablement inspiré la figure d'Ace à quelque écrivain qui vécut à cette cour. Quant à Aïmer, la confusion entre une Venise imaginaire en Espagne et la véritable Venise, s'explique en partie par le fait que la fantaisie populaire confondait facilement Venise et l'Espagne, à cause de la haine que l'une et l'autre nourrissaient contre le Turc.

Hugues Capet enfin, contient un personnage intimement lié à Venise, Drogon, et fait de cette ville le théâtre de plusieurs faits essentiels au dénouement du poème. A force de voir dans la république au lion ailé l'ennemie acharnée de l'empire du croissant, l'imagination populaire a voulu que dans les eaux de la Lagune se combattît la bataille qui devait décider de la vic-

toire des Chrétiens; et elle a voulu rappeler encore, bien que d'une manière très vague, ces réceptions qui ajoutaient à la renommé de Venise, et en faisaient, même à la fantaisie populaire, l'emblême de la splendeur et de la magnificence. Les relations politiques et commerciales, les récits de voyage, ont donc été les sources originales où puisèrent les poètes pour leur exploitation épique. Venise n'a du reste fourni de matière à aucun autre genre littéraire. Cela ne doit pas nous étonner. Pendant le moyen âge proprement dit, ainsi que les autres villes d'Italie, mais souvent en de plus grandes proportions, elle a reçu de la France beaucoup plus qu'elle n'a donné. Dans la période de transition, c'est à dire aux XIVe et XVe siècles, la vie politique et littéraire des deux pays s'est développée sans que l'un subît l'influence de l'autre. Ce n'est qu'à l'aube du XVIe siècle que la France prendra sa revanche, et sa récolte sera d'autant plus abondante, qu'elle reconnaîtra, dans quelques-uns des fruits mûrs dont Venise sera riche, les produits des graines qu'elle y avait autrefois semées.



DEUXIÈME PARTIE

LA RENAISSANCE

CHAPITRE I.

Relations politiques.

Non dormir più, leon: l'artiglio e il dente
adopra, chè di Francia si disserra,
come tu vedi, tanta orrenda guerra,
che tutta Italia piangerà dolente (1).

Ainsi écrivait Panfilo Sasso, dans un sonnet bien connu (2), pendant que Charles VIII occupait le royaume de Naples, sur lequel il voulait faire valoir ses droits.

Venise, satisfaite de son vaste domaine, mais épuisée par les guerres qui le lui avaient procuré, ne désirait plus que la paix, et quand, peu de mois auparavant, elle se demandait: « Che fa? viene o non vien lo roy de Franza » (3), elle espérait qu'il ne viendrait point. Mais tous ses efforts pour éviter l'irruption de l'armée française en Italie avaient été vains, et main-

---

(1) Ne dors plus, ô lion, fais usage de ta griffe et de ta dent, car, tu le vois, une guerre si horrible se déchaîne de la France, que toute l'Italie dolente en pleurera.

(2) Ms. Marc. 363. cl. IX it., c. 36 *b*. Publié plusieurs fois, entre autres par M. D'Ancona, *Studi sulla letteratura italiana*. Ancona, Morelli, 1884, p. 225. (Voy. Antonio Medin, *La storia della Repubblica di Venezia nella poesia*. Milano, Hœpli, 1904, p. 125).

(3) Ms. Marc. cit., c. 83 *a* (Voy. Medin, *Op. cit.*, p. 124).

tenant que le roi traversait la Péninsule en triomphateur, la République s'obstinait à garder une prudente neutralité, malgré les exhortations des poètes (1).

Toi seule, disait encore Sasso, tu peux changer l'angoisse et les pleurs en plaisirs, gaieté, fête et joie; toi seule peux te vanter d'une pareille entreprise. Brise le dur émail, ô Venise; toi, qui par de glorieux assauts, as conquis Brescia, Padoue, Vérone, tu porteras encore sur la tête la couronne de l'Italie tout entière, de la France et de l'Espagne, car le ciel accorde tous les biens à la cause de la justice (2).

Venise prit enfin courage, poussée par les louanges qui lui venaient de toutes parts, et consentit à attaquer les villes maritimes pour en chasser les Français, pendant que les Espagnols se chargeaient d'aider Ferdinand d'Aragon à recouvrer le royaume de Naples. Charles VIII, s'étant aperçu bientôt qu'il était impuissant à résister à la ligue, quitta Naples le 20 mai, et pendant qu'il choisissait le chemin qui lui semblait le plus sûr, le capitaine général des forces maritimes, Antoine Grimani, le doge futur, prenait Monopoli, et d'autres ports de la Pouille, occupés par les Français et depuis longtemps désirés par les Vénitiens.

Ayant perdu tout espoir d'arriver à Asti, en passant par Gênes. Charles fut surpris par l'armée vénitienne à Fornoue, le matin du 6 juillet 1495. L'armée française subit de terribles pertes, tandis que les Vénitiens firent un riche butin; le roi parvint cependant à se frayer le chemin de la France, où il se sauva

---

(1) Medin, *Op. cit.*, pp. 124–130.

(2) Panfilo Sasso, *Ill.mo et ex.mo Principi D. D. Augustino Barbadico Dei gracia Duci Veneciarum*. Ms. marc. cit., c. 2. Publié dans les *Rimes* de Sasso (Voy. D'Ancona, *Op. cit.*, p. 225, et Medin, *Op. cit.*, p. 127).

sans délai. A qui donc la victoire? Les chroniqueurs de la République décrivent la joie des Vénitiens pour leur succès, et il existe même un document qui tranche la question: c'est un bref du pape Alexandre VI, daté du 21 août 1495, par lequel il remercie la Seigneurie d'avoir délivré l'Italie des Français (1); mais le roi s'efforça d'attirer à lui l'honneur de la victoire, et son ambassadeur Commynes satisfit cette ambition jusqu'à affirmer que depuis dix ans la France n'avait eu de succès plus grand ni plus utile (2). Ne lui en voulons pas d'avoir poussé trop loin son orgueil national; et reconnaissons, qu'après tout, s'il est vrai que les Vénitiens avaient obligé Charles VIII à renoncer à une entreprise qu'il avait commencée si brillamment, il n'en est pas moins vrai qu'ils ne l'empêchèrent pas de rentrer en France. Nous y reviendrons et nous verrons surtout quelle part eut Commynes dans cette expédition, et combien ce grand historien subit le charme de l'Italie et particulièrement de Venise.

Charles VIII, après son retour en France, méditait une autre expédition en Italie; mais Venise s'y opposa avec énergie, et il se vengea en promulguant un édit (Edictum Caroli regis Franciae) par lequel il lui défendait le commerce avec les pays français (3). Le sénat vénitien se réunit plusieurs fois pour dis-

---

(1) MALIPIERO, *Annali Veneti* . Archivio storico italiano, t. VII, p. 391.

(2) « La plus belle et grant victoire qui ait esté depuis dix ans, et la plus prouffitable » PHILIPPE DE COMMYNES, *Mémoires*. Paris, Didot, 1881, p. 620.

(3) MUSATTI, *Op. cit.*, p. 242. C'est l'histoire de M. Musatti qui nous a servi de guide pour cette rapide esquisse historique.

cuter sur les moyens qu'il fallait employer afin d'éviter une deuxième invasion française en Italie et décida de demander l'aide de Maximilien d'Autriche. Par cette grave faute se termine « le cycle épique de la politique vénitienne », dit M. Musatti (1). Maximilien accepta *libenti animo,* il commença par demander l'aide pécuniaire de Venise, mena la moitié des soldats qu'il avait promis, et quand, Charles VIII paraissant avoir renoncé à son entreprise, la République, consciente de son erreur, essaya d'engager l'empereur à repasser les Alpes, celui-ci fit la sourde oreille et se mêla aux luttes entre Pise, Gênes, Florence et Venise. Il franchit les Alpes quand la paix entre ces villes fut rétablie, et l'Italie aurait peut-être joui assez longtemps de cette paix, si à la mort de Charles VIII la République n'avait engagé Louis XII à s'unir à elle contre Ludovic le More, pour la conquête du duché de Milan. Le roi vint, prit le Milanais, sauf Crémone qui resta à Venise, laquelle cependant perdait ses terres dans la Morée, le sultan Bajazet l'en ayant chassée, suivant le conseil de Ludovic.

Il n'est pas nécessaire que nous suivions le roi de France dans sa descente dans la Péninsule. Rappelons seulement que Maximilien, sous prétexte de se faire couronner à Rome, et, en réalité, pour enlever le Milanais aux Français et faire la guerre aux Vénitiens, s'avança en Italie. Le sénat mit Bartolomeo d'Alviano à la tête de l'armée chargée d'empêcher la descente de Maximilien, et fit si bien, que celui-ci consentit à faire la paix avec Venise, Louis XII, Jules II, Ferdinand V, Henri VII (6 juin 1508). Mais cette paix ne fut pas de longue durée, la ligue de Cambrai peu de temps après s'étant formée contre la république de Venise.

---

(1) *Op. cit.,* p. 243.

Les français s'avancèrent vers l'Adda, qui marquait les limites des pays Lombards assujettis au lion de Saint-Marc. Leur armée consistait en 1600 lances, 600 cavaliers, 20000 fantassins, de 8 à 10 mille aventuriers et grand nombre de chevaux chargés d'artillerie, peut-être 3000. Jean Jacques Trivulce, Charles d'Amboise seigneur de Chaumont, le seigneur de La Palice, Lautrec (appelé de Foix), Bayard, étaient aux ordres du roi Louis. Les armées de la République étaient commandées par Nicolò Orsino, comte de Pitigliano, avec le titre de capitaine général, et par d' Alviano, avec le titre de gouverneur général. L'armée se composait d' environ 2000 lances, 4000 cavaliers, 20000 piétons, 29 bouches de siège et 120 bouches de camp.

Elle campa dans le Bressan les derniers jours d'avril 1509. Après quelques faits d'armes de peu d'importance, l'impétueux d'Alviano, voyant que l'ennemi se dirigeait vers Crème, attaqua les Français sans attendre l'aide de Nicolò Orsino, et malgré ses efforts et ceux de son armée, il fut gravement blessé et tomba prisonnier, tandis que ses soldats furent obligés de se déclarer vaincus. Tel, on le sait bien, fut le résultat de la célèbre bataille d' Agnadel (14 mai 1509), qui causa à Venise la perte des terres de la Lombardie, de la Romagne et des pays napolitains: ce fut un désastre terrible, par lequel la République semblait avoir perdu à jamais son pouvoir sur la terre ferme.

Elle dut soutenir encore la guerre contre Maximilien, qui, descendu en Italie, avait bientôt occupé Vérone, Vicence et Padoue. On combattit près des murs de Venise; l'armée autrichienne fut défaite à Codalunga, près de Padoue, et l'empereur fit retour en Autriche en permettant aux Vénitiens de regagner leurs villes. Mais la République ne jouit pas longtemps

de ses succès; le duc de Ferrare voulait l'anéantir et elle fut obligée de s'humilier devant le pape (24 février 1510). Cette paix ne fut que le prélude de la sainte Ligue contre les Français, publiée et célébrée à Venise par la procession solennelle du 20 octobre 1511.

Amie du pape, Venise lutte de toutes ses forces contre la France. L'armée française est défaite à Ravenne (11 avril 1512), le pape et les Vénitiens peuvent conquérir de nouveau leurs terres. Mais, moins d'une année après Ravenne, Venise, ballottée entre l'Autriche et la France, finit par s'allier avec celle-ci (traité de Blois, 12 mars 1513). Les Vénitiens promettaient au roi de l'aider à reconquérir Asti, Gênes et Milan, tandis que les Français promettaient aux Vénitiens de les aider jusqu'à ce qu'ils eussent reconquis tous les pays qu'ils possédaient avant la ligue de Cambrai. Deux années plus tard, après la mort de Louis XII et l'avènement au trône de François Ier, le traité de Blois est reconfirmé, et le pape Léon X adhère à une nouvelle ligue contre les Français, dont font partie l'empereur, Ferdinand le Catholique, le duc de Milan et les Suisses. La bataille a lieu sur les champs de Marignan (13 septembre 1515); de part et d'autre on combat obstinément et avec courage; le sort de la bataille, de plus en plus douteux, est renvoyé au lendemain. Le roi de France fait appeler en toute hâte, pendant la nuit, le vénitien d'Alviano (il avait été délivré après trois ans de prison), qui attaque les ennemis par derrière et les met en déroute. François Ier, qui avait exposé sa vie aux pires dangers, reconnut aussitôt le mérite de celui qui avait été jadis l'ennemi de la France. En effet, quand d'Alviano alla féliciter le roi de la victoire, celui-ci lui répondit, tout en l'embrassant: « C'est vous qui nous

avez procuré la victoire; nous l'avons déjà écrit à madame notre mère » (1).

L'année suivante, le traité de Noyon et celui de Bruxelles mettaient fin à l' hostilité entre le roi de France et l'Autriche, et Venise reconquérait ses pays de terre ferme, sans lesquels elle eût, peut-être, bientôt cessé de vivre. Son habileté politique, ses manœvres diplomatiques, ses armes et ses sequins, lui avaient permis de cicatriser la grave blessure d'Agnadel et de sortir intacte de cette terrible invasion étrangère.

Pendant les guerres entre François I[er] et Charles-Quint, les rapports entre Venise et la France subirent de fortes oscillations; nous les trouvons tantôt alliées, tantôt ennemies; mais ces rapports n' aboutirent à aucune bataille mémorable.

***

Venise, au cours du XVI[e] siècle, n'avait pas seulement la préoccupation de protéger contre les attaques qui lui venaient de toutes parts, ses domaines de terre ferme; elle devait encore défendre ses possessions maritimes contre l'invasion de l' empire du Croissant, qui s'étendait de plus en plus.

Déjà, après la conquête de Constantinople, les Turcs, non contents d'avoir ravagé le Frioul, s'étaient emparés de Nègrepont, de Croia, de Scutari, qui avaient

---

(1) Lettera dal campo (14 sett.) del provveditore Domenico Contarini. MARIN SANUDO, *Diari*. Ms. autogr. Marc. cl. VII, cod. CCXXVIII, t. XXI, c. 58 (Voy. MUSATTI, *Op. cit.*, p. 266, nº 1).

appartenu à la République. Il est vrai que celle-ci eut en partage de Catherine Cornaro l'île de Chypre; mais sa puissance maritime et commerciale avait commencé à décroître, et tous ses efforts, pas même la victorieuse journée de Lépante, ne pourront plus lui rendre la puissance maritime de jadis, ni arrêter la marche toujours ascendante des Turcs.

Nous avons déjà dit que Ludovic le More, ayant appris la nouvelle de la ligue entre Venise et Charles XII, incita le sultan Bajazet à envahir les domaines de la République. Les Turcs s'emparèrent de Lépante, de Modon, de Corone et de Zonchio, sur la côte de la Morée. Mais ils ne dirigeaient pas seulement leurs flèches contre Venise; ils attaquaient aussi la Hongrie, et aux débuts du siècle, le roi Ladislas craignant ces redoutables ennemis, s'adressa lui aussi à la France et lui demanda non seulement une alliance très étroite, mais encore une princesse de la famille royale, dont il voulait faire la reine de Bohème et de Hongrie. Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII et seconde femme de Louis XII, lui fit remettre les portraits de deux sœurs, Anne et Germaine de Foix. Le roi se trouva dans un grand embarras; enfin, le 5 décembre 1501, trois ambassadeurs de Hongrie firent connaître à Orléans, où se tenait la cour, que le maître avait choisi Anne, l'aînée des deux sœurs. Au mois de mai 1502, suivie d'une escorte brillante, Anne de Foix partit pour la Hongrie, et le premier août suivant elle arriva à Venise, où elle s'arrêta jusqu'au 20, et où elle reçut un accueil magnifique de la part du Doge et de toute la Seigneurie, qui voyaient en elle le trait d'union entre deux états alliés dans la guerre contre les Turcs.

Nous avons signalé ce voyage d'Anne de Foix à Venise, parce qu'il a donné lieu au premier document que nous ayons trouvé sur les réceptions que la Sé-

rénissime faisait aux princes du sang, appartenant aux pays qui étaient ses alliés. Les récits de ces réceptions offrent une abondante matière aux écrivains, et comptent parmi les manifestations littéraires des relations politiques.

L'acquisition de Chypre, qui dédommagea Venise de la perte de Nègrepont, et qui aurait dû apporter de très grands avantages à la République, fut plus tard la cause d'une guerre qui aboutit à la mémorable bataille de Lépante (7 octobre 1571). Les Vénitiens, malgré leur splendide victoire, durent renoncer tout de même à l'île de Chypre, par le traité de Constantinople (1573).



Trois ans n'étaient pas encore révolus depuis la grande journée de Lépante, qu'un autre événement mémorable s'offrit à la plume féconde des historiens et des poètes de la Renaissance. Henri III, tout récemment couronné roi de France après la mort de Charles IX, se rendit à Venise pour recevoir les hommages que la Sérénissime était anxieuse et honorée de lui offrir.

A la vérité, Sire, il faut que je vous die qu'il n'y a aujourd'huy homme ny femme en la ville, de quelque condition que ce soit, qui n'estudie à vous honorer. Les octogénaires et centenaires craignent de mourir avant de vous voir (1).

---

(1) Bibl. nat. Ms. Colbert 366, p. 672 (Voy. DE NOLHAC e SOLERTI, *Il viaggio in Italia di Enrico III, re di Francia e le feste a Venezia, Ferrara, Mantova e Torino.* Torino, Roux, 1890, pp. 59-60).

Ainsi écrivait l'ambassadeur du roi, Du Ferrier, le 6 juillet. D'ailleurs, les rapports les plus cordiaux existaient déjà entre la France et Venise, rapports qu'entretenait l'intérêt commun de se prémunir contre la prépondérance espagnole. Plusieurs signes extérieurs témoignaient de cette amitié: ainsi que la cour de Vienne, la République donnait le pas à l'envoyé français sur tous les autres, excepté celui du pape; et dans le territoire vénitien on l'appelait par antonomase *l'Ambasciatore*, comme s'il n'en existait pas d'autres.

Mais, si Venise avait manifesté souvent cette sympathie par l'accueil qu'elle faisait aux ambassadeurs français, elle n'avait pourtant jamais reçu la visite officielle d'un roi de France; il est donc facile de deviner son empressement à lui préparer une réception digne de lui. On délibéra d'envoyer quatre ambassadeurs à sa rencontre et l'on apprêta le palais Foscari, où il fut décidé qu'il logerait. En attendant, chaque corporation reçut l'ordre d'armer, aussi bien que possible, une barque, un brigantin, une *fusta*, qui prendraient part au cortège lors de l'entrée du roi, et il fut enjoint aux vicaires, aux prieurs et aux abbesses des couvents, de faire carillonner toutes les cloches, depuis le moment où ils entendraient les premiers coups de la grande cloche de Saint-Marc, jusqu'au soir. L'illumination devait être aussi belle que le cortège; pour s'assurer que non seulement les clochers, mais encore toutes le fenêtres seraient ornées de flambeaux et de lampes, la Seigneurie offrait l'huile aux particuliers qui ne pouvaient en soutenir la dépense; mais aucun ne voulut profiter de cette aumône. Au *Lido*, où le roi devait être reçu par le doge, on apprêta un arc de triomphe et une loge couverte sous la direction de Palladio et de Sansovino, qui confièrent au Véronèse et au Tintoret la tâche de les orner de peintures rap-

pelant les entreprises de Henri III en France et en Pologne. On fit enfin venir de Milan à Venise la troupe des *Gelosi* pour qu'elle jouât en présence du roi.

Le roi arriva à Muran le 17 juillet, et pendant que Venise faisait les derniers préparatifs pour l'accueillir d'une manière éclatante et joyeuse, le duc de Ferrare voulut lui faire goûter la volupté d'une promenade nocturne en gondole. Ce fut un mauvais tour joué aux Vénitiens, désireux que le souvenir de la première entrée du roi dans leur ville se joignît à celui des fêtes qu'ils lui avaient apprêtées: mais combien le jeune Henri dut-il savoir gré au duc, de lui avoir fait savourer les délices de la ville silencieuse, plongée dans l'ombre! La gondole du roi ne rentra à Muran que vers deux heures de la nuit: dès qu'il pénétra dans sa chambre, son oreille fut doucement caressée par des voix harmonieuses, qui montaient des eaux de la lagune. Pendant qu'il s'endormait, au son de cette sérénade, disent MM. De Nolhac et Solerti (1), il ne songeait certes pas aux huguenots qui menaçaient son royaume, et peut-être pas même au triomphe qui l'attendait le lendemain ; mais à d'autres gondoles discrètes, à de doux rendez-vous dans ces canaux silencieux.

Il fallait pourtant donner satisfaction aux Vénitiens, qui avaient tant travaillé pour le jeune roi, et d'ailleurs son ambition avait de quoi être flattée. La rencontre avec le doge eut lieu à Muran, et celui-ci fut frappé par l'amabilité séduisante de Henri et par sa facilité de parole. Ensuite les deux souverains, le cardinal de Saint-Sixte, le duc de Ferrare, celui de Nevers,

---

(1) *Op. cit.*, pp. 92–93.

don Alphonse et don François d'Este et d'autres princes d'Italie, se rendirent en galère au *Lido*. Le roi passa sous l'arc magnifique et fut reçu au pied de la loge par le patriarche trévisan et par le clergé. Après le *Te-Deum* et la bénédiction, il fit retour vers la rive, où le Bucentaure l'attendait. Ce fut un spectacle magnifique: le trône du roi était à poupe, sous un dais, le doge et le cardinal étaient assis sur des chaises plus basses: la seigneurie et les princes étaient rangés sur les deux côtés du bateau. Leurs riches costumes se réfléchissaient dans la lagune tranquille, éclairée par le soleil couchant. Parmi les innombrables gondoles, barques, brigantins, qui formaient le cortège, on admira surtout le brigantin de l'art de la soie, pour le goût joint à la richesse. Vers six heures de l'après midi, le Bucentaure abordait au palais Foscari. Mais avant que le roi en descendît, le Tintoret, déguisé en écuyer du doge, avait esquissé son portrait, dont il lui fit cadeau, non sans l'avoir reproduit avant pour son compte. On dit aussi que le roi alla rendre visite au vieux Titien.

Certes, si Henri jouit du spectacle grandiose de Venise en fête, s'il s'amusa aux régates, s'il s'intéressa aux travaux de la *fornace vetraria*, apprêtée sur des *zattere* pour cette circonstance; s'il assista avec attention à une séance du Grand Conseil; s'il jouit de la visite à l'arsenal, dont il admira les récents trophées apportés de Lépante, et où il goûta un déjeuner tout composé de sucre et de confitures; s'il admira les danses élégantes du palais Grimani et les costumes des dames; s'il fut si enchanté des *Gelosi* qu' il voulut les entendre encore à Paris, cela ne l'empêcha pourtant pas de se régaler des plaisirs que Venise offrait alors à la jeunesse. Les courtisanes le charmèrent; et entre elles particulièrement Veronica Franco, qui lui offrit son por-

trait en émail et deux sonnets qu'elle avait écrits pour lui (1).

Si notre fantaisie ne peut qu'avec plaisir songer à ce souverain tout épris des grâces de la jeune courtisane, elle aime aussi à se le représenter tout seul, faisant des emplettes chez les marchands vénitiens, qui lui montrent à l'envi joyaux, perles, grenats, glaces; c'est à qui sortira l'objet le plus beau; mais l'illustre incognito est reconnu: on a compris que c'est le roi; voilà la personne qui achètera un précieux sceptre

---

(1)

I

Come talor dal ciel sotto umil tetto
Giove tra noi quagiù benigno scende,
E perchè occhio terren dall'alto oggetto
Non resti vinto, umana forma prende;

Così venne al mio povero ricetto,
Senza pompa real, che abbaglia, e splende,
Dal fato Enrico a tal dominio eletto,
Che un sol mondo no'l cape, e no'l comprende.

Benchè sì sconosciuto, anche al mio core
Tal seggio impresse del divin suo merto,
Che in me s'estinse il natural vigore.

Di ch'ei, di tanto affetto non incerto,
L'immagin mia di smalto, e di colore
Prese al partir, con grato animo aperto.

II

Prendi Re, per virtù sommo e perfetto
Quel che la mano a porgerti si stende;
Questo scolpito e colorato aspetto,
In cui 'l mio vivo e natural s'intende.

d'or, tout couvert de pierreries admirablement enchâssées. On ne s'est pas trompé; le jeune roi ne sait résister à tant de tentations; il achète jusqu'à faire des dettes. En effet Henri, le 9 août, écrivait déjà de Crémone à M. Du Ferrier:

J'espere aussy vous envoyer de Thurin tout ce qui sera necessaire, et d'argent, et de seureté, pour les perles et autres choses que j'avoi marchandées à Venise; cependant avisez d'entretenir les marchands en bonne volonté, afin qu'ils ne se dessaisissent point de leur dicte marchandise, et vous me ferez service tres agreable (1).

Chaque fois qu'après son retour en France Henri III fixait son regard sur l'un de ces objets, il devait revoir, par la pensée, la belle ville qui lui avait tant plu. Du reste la sympathie était réciproque. Venise garda un souvenir très affectueux de Henri III:

E se a esempio sì basso, e sì imperfetto
La tua vista beata non s'attende,
Risguarda alla cagion, non all'effetto;
Poca favilla ancor gran fiamma accende.

E come il tuo immortal divin valore
In armi, e in pace, a mille prove esperto
M'empìo l'alma di nobile stupore,

Così 'l desio di donna in cor sofferto
D'alzarti sopra il ciel dal mondo fore,
Mira in quel mio sembiante espresso e certo.

VERONICA FRANCO, *Terze rime e sonetti.* Prima ristampa con prefazione e bibliografia a cura di GILBERTO BECCARI. Lanciano, Carabba, 1912.

(1) Voy. DE NOLHAC e SOLERTI, p. 139, n. I.

l'année après sa visite, le jour de l'Ascension, Zarlino entonna une chanson à la louange du roi ; elle rencontra si bien la faveur générale, que pendant toute la cérémonie on ne voulut pas entendre autre chose, au grand plaisir du public, qui alla ensuite se la procurer, tandis que Du Ferrier envoyait le texte et la musique au roi. En outre, à l'occasion du mariage de Henri avec Louise de Lorraine, en février 1575, la République envoya des ambassadeurs dont les discours, à travers les phrases officielles et la rhétorique alors à la mode, témoignent d'un sentiment sincère d'affection et d'enthousiasme. Enfin, le 16 mars, la ville délibérait de mettre une plaque commémorative en marbre doré, avec une inscription latine composée par Du Ferrier, dans le vestibule du palais ducal, vis-à-vis de l'escalier des Géants, où elle est encore, témoin séculaire de l'ancienne amitié entre la République de Venise et la France.

Venise regretta vivement la mort de Henri III, et la première entre tous les états, elle reconnut comme roi Henri IV : celui-ci, à son tour, fut très obligé à la Sérénissime de cet empressement, et même de lui avoir valu l'amitié du pape, par l'entremise de Paul Paruta. M. Molmenti raconte une anecdote très peu connue, qui suffira comme preuve de l'affection du roi envers Venise (1).

Antoine Foscarini était ambassadeur de la Séré nissime en 1610. Après avoir assisté à Saint-Denis au couronnement de la reine Marie de Médicis, avec le Nonce apostolique, avec Pierre de Tolède, ambassadeur espagnol, et d'autres personnages, prenant congé de la compagnie il se retourna vers Pierre de Tolède pour

---

(1) MOLMENTI, *Studi e ricerche,* pp. 182-4.

le saluer. L'ambassadeur espagnol, dont les traits dénotaient le mépris et la morgue, demanda à Foscarini qui il était et à qui il s'adressait. Et, à la réponse du Vénitien, l'Espagnol s'écria d'un ton sarcastique: « Ambasciator de Pantaloni ». Ce qui s'ensuivit, Foscarini dans une lettre du 18 mai, et le patricien Pierre Gritti, dans une autre du 20, nous le racontent eux-mêmes. Foscarini nous avoue d'avoir couvert l'ambassadeur espagnol de coups et de la façon qu'il méritait. Les esprits cependant arrivèrent à se calmer grâce à l'entremise du Nonce; et le soir même, ajoute Foscarini, le roi manda le marquis de Bonivet pour dire à l'ambassadeur qu'il avait tout entendu et qu'il connaissait l'affaire dans ses moindres détails; il était persuadé que Foscarini avait toutes les raisons du monde, et accompagnait ce précieux avis par d'autres paroles et offres affectueuses et aimables.

La rixe entre les deux ambassadeurs est racontée, avec quelques variations, dans la lettre de Pierre Gritti, qui nous explique quelle était la qualité des coups donnés par Foscarini à Pierre de Tolède, c'est à dire une volée de coups de poing le poursuivant avec animosité tout le long de la cour. C'est alors que trois personnages faisant partie de la suite de l'Espagnol, s'élancèrent en armes contre Foscarini; à cette vue Gritti ayant mis flamberge au vent, courut à la défense de son concitoyen. La bataille, qui prenait des proportions inquiétantes par l'arrivée à la rescousse de plusieurs autres Vénitiens, fut calmée par l'apparition des gardes du roi. Il va sans dire que cela fit grand bruit à la cour: un concert de louanges s'éleva autour de Foscarini, en même temps que les blâmes les plus rigides flétrissaient l'outrecuidance de l'Espagnol. Le roi, ayant rencontré Gritti dans la rue, fit arrêter son carrosse,

et se penchant à la portière, dit en souriant : « Ah, ah, vous portez maintenant les épées à la main. Mes compliments ».

Deux heures plus tard Henri IV sortait du Louvre pour aller à l'arsenal rendre visite à Sully, qui était malade, lorsque, dans la rue Saint-Honoré, le poignard de Ravaillac transperçait l' un des cœurs les plus généreux qui aient jamais existé au monde.



Avant la mort de Henri III, Venise avait commencé à être troublée par la lutte avec la papauté. Opposant un refus énergique aux prétentions de Paul V, elle portait atteinte aux bases du pouvoir temporel des papes. Le grand avocat de la question fut fra Paolo Sarpi, mais c'est aux rois de France Henri III et Henri IV, que revient surtout le mérite d'avoir mis un terme au grave démêlé, au moment où l'Espagne, envieuse de la puissance de Venise, penchait du côté du pape. Le comte d'Alincourt, ambassadeur du roi de France à Rome, le cardinal de Péronne et Philippe Canaye, sieur de Fresne, commencèrent les négociations, dont le cardinal de Joyeuse, beau frère de Henri III, vint enfin à bout. Avant d'entrer dans la ville de Venise, il avait voulu être fait noble vénitien, ainsi que ses descendants, et le 31 août 1583 il assista au Grand Conseil, assis sur un siège en cramoisi semblable à celui du doge, qui était à son côté (1).

---

(1) « A canto il Dose dalla parte destra havendo per spaliera un raso cremisino simile al Dose ». CICOGNA, *Iscr. ven.* VI, 547 : da suo codice contemporaneo (Voy. Musatti, *Op. cit.*, p. 324).

La République se sentit si rassurée par l'appui du roi de France, qu'un anonyme put adresser au doge un madrigal, où il lui disait de ne pas céder au pape (il quinto), car si Philippe (il terzo) avait entre les mains les clefs du Vatican, en revanche le roi de France (il quarto) était toujours prêt à défendre la République (1).

Nulle voix ne saurait exprimer, mieux que celle de cet anonyme, la cordialité qui liait Venise à la France sous Henri IV, cordialité que la haine envers un commun ennemi, contribuait à entretenir et à rendre de plus en plus solide.

---

(1) Donato, poni mente,
non ti lasciar da Quinto por la mano,
che notado non sii di negligente :
nè paventar d'offesa,
se ben il Terzo abbi le chiavi in mano,
chè il Quarto sempre avrai per tua difesa.

ANON. *Sopra li Re di Spagna Filippo 3° et Henrico 4° di Franza e Papa Paolo V.* Madrigale : « Donato poni mente ». Mss. Donà dalle Rose, n. 486, fasc. 37. Venise, Musée Correr (Voy. MEDIN, *Op. cit.*, p. 298).

CHAPITRE II.

Manifestations littéraires des relations politiques.

L'histoire des relations entre Venise et la France pendant les guerres d'Italie est donc marquée par des journées vraiment épiques: les deux pays se rencontrent, armés l'un contre l'autre, sur les champs de Fornoue et d'Agnadel. Six ans après Agnadel, la face des événements est tout à fait changée: sur les champs de Marignan se trouvent réunis les Français et les Vénitiens, et c'est précisément au vaincu d'Agnadel qu'il est réservé d'être le vainqueur de Marignan.

Les poètes français, ainsi du reste que les vénitiens, devaient bien entonner leurs hymnes; mais leurs vers ne furent pas à la hauteur du sujet. C'est que les témoins de ces événements étaient encore des attardés du XVe siècle, siècle qui n'avait pas l'âme poétique; c'étaient des rhétoriqueurs, incapables de véritable lyrisme. Faute d'inspiration, ils se rabattaient sur l'extravagance de la forme, ou bien ils se contentaient d'être intelligibles, de manière que, quand ils traitaient des sujets épiques, ils ne faisaient que des chroniques rimées, d'un intérêt plutôt historique que littéraire.

Leurs vers sont souvent inférieurs aux récits en prose, dans lesquels les chroniqueurs français se plurent à transmettre à la postérité le souvenir d'une des périodes les plus mouvementées de l'histoire. Tous les récits en prose, à leur tour, pâlissent en compa-

raison de celui du grand historien du XVe siècle: Philippe de Commynes.

C'estoit celuy qui par prudente guyse
Fut si longtemps ambassade à Venise.
. . . .
Par tempérance vers les Véniciens
Au roy huitiesme Charles fist moult de biens,
Les amusant par son très-doulx parler,
Devant Fornoue, oubliant l'acoller,
Quant Millennoys ils firent tous saillir;
Mais leurs vouloirs leur fist tost ravaller
Tant que son maistre n'osèrent assaillir.

Ainsi s'exprimait l'auteur inconnu de l'éloge du seigneur d'Argenton, dédié à la veuve, et publié pour la première fois par le baron Kervyn de Lettenhove, en tête des lettres et négociations de Philippe de Commynes (1). Le panégyriste, en énumérant les faits principaux de la vie du grand politique, avait voulu rappeler le rôle important que celui-ci avait joué à Venise, en sa qualité d'ambassadeur.

Nous savons que Philippe de Commynes accomplit deux missions dans notre ville: l'une, de novembre 1494 à juin 1495, pendant que le roi traversait la Péninsule en triomphateur ; l'autre, en octobre-novembre 1495. L'ambassadeur nous a transmis l'impression qu'il remporta de la glorieuse Venise de la fin du XVe siècle, de la beauté de ses monuments, de son grand canal « la plus belle rue du monde », de sa richesse, de son gouvernement préludant à une prochaine grandeur, dans la description « sobre et serrée,

---

(1) Kervyn de Lettenhove, *Lettres et négociations de Ph. de Commynes*. Bruxelles, Devaux, 1867, t. I, p. 8 et p. 14.

mais d'un relief si net » (1) qu'il en a faite dans les *Mémoires*, description que nous reproduisons en entier, étant la première vraiment artistique que cette ville a inspirée aux écrivains français (2). Commynes, si peu descriptif par nature, n'a pu s'empêcher de décrire la reine de l'Adriatique; il en a parlé d'un ton sincèrement ému, que nous ne trouvons presque jamais chez ce diplomate, qui cherchait partout les causes et les effets, et faisait taire ses sens et son imagination. Aussi pouvons-nous dire qu'il est le premier écrivain français qui a ouvert les yeux pour admirer les beautés de la ville, pendant que son esprit d'ambassadeur habile lui en faisait louer la politique, comme jadis à son grand précurseur Villehardouin.

Le roi avait chargé Philippe de Commynes d'obtenir l'alliance des Vénitiens, ou tout au moins de les entretenir en son amour. L'ambassadeur, dans le discours qu'il adressa à la Seigneurie, s'efforça de justifier les projets de son maître sur le royaume de Naples et d'Orient, et put s'apercevoir que les Vénitiens craignaient peu les Français et « ne s'en faisoient que rire » (3). Il se hâta de tout mettre en œuvre pour le rétablissement de la paix, et alla jusqu'à engager les Florentins à bien garder leurs forteresses contre les Français, afin que quelque succès ne vînt exciter l'ambition du jeune roi. Pierre de Médicis,

---

(1) ÉMILE FAGUET, *Seizième Siècle*. Paris, Société d'imprimerie et de librairie, p. 29.

(2) Voy. Textes, n. 15.

(3) PHILIPPE DE COMMYNES, *Mémoires*, éd. cit., p. 573. Les volumes cités de Kervyn de Lettenhove contiennent les pièces officielles de cette ambassade: sommaire du discours de Commynes, réponse des Vénitiens, lettres de Taddeo Vicomercati (envoyé de Ludovic Sforza), de Soderini et d'autres.

s'étant rendu aux frontières de l'état de Florence pour faire acte de soumission à Charles VIII, perdit le pouvoir et c'est à peine s'il put se réfugier à Venise, où l'on ne savait comment se comporter envers lui, de crainte de déplaire au roi.

Après l'entrée victorieuse des Français à Florence, les Vénitiens s'émurent, mais la défection était ajournée grâce à l'habileté de l'ambassadeur, dont le crédit auprès du roi augmentait de plus en plus. Cependant son influence à Venise déclinait, à cause des fréquentes relations qu'il avait contractées avec les ambassadeurs, ennemis de la République. L'entrée de Charles VIII à Rome, suivie par le traité de paix et d'amitié signé par le pape le 15 janvier, consolida encore quelque temps la position diplomatique de Commynes, mais quand le traité de Barcelone fut rompu, Commynes crut que Venise était d'accord avec le roi d'Espagne contre la France. Ce furent les Vénitiens eux-mêmes qui annoncèrent à Commynes l'importante nouvelle de l'entrée du roi à Naples « monstrans en estre joyeulx », car ils nourrissaient bonne espérance que Charles VIII ne parviendrait pas à prendre le Château Neuf, où s'était enfermé le marquis de Pescaire ; mais quand ils apprirent que le château était tombé au pouvoir du roi et qu'ils se réunirent chez le doge, ils étaient, dit le chroniqueur, aussi « esbahys et espoventez » que les sénateurs romains après Cannes. Seul le doge garda son calme, mais « nul en la compaignie ne se scavoit faindre si bien comme luy » (1).

Sur ces entrefaites l'Italie, convaincue que la conquête des Français ne serait pas durable, préparait sa vaste confédération contre la domination étrangère.

---

(1) *Mémoires,* p. 578.

Commynes, le 30 mars 1495, demanda qu'on en ajournât de quinze jours la conclusion, afin de pouvoir échanger encore une lettre avec le roi; mais la ligue fut signée la nuit suivante, et le doge le lendemain matin s'empressa d'en donner la nouvelle à Commynes. « J'avoye le cueur serré, dit-il, et estoye en grand doubte de la personne du Roy et de toute sa compagnie » (1). Il se vante qu'il se plut à dire qu'il avait tout appris et écrit au roi dès la veille, mais Pietro Bembo assure que Commynes n'était parvenu à rien connaître; qu'en apprenant la conclusion de l'alliance il faillit s'évanouir, et que, lorsque, sortant de la Seigneurie, il descendit l'escalier, il pria le secrétaire du sénat, qui l'accompagnait, de lui répéter le discours du doge, car il avait tout oublié (2). Le soir il y eut une illumination que Commynes alla voir, caché dans une gondole couverte, mais il n'eut pas la force d'assister à la fête solennelle qu'on avait préparée pour le dimanche de Pâques fleuries, et à laquelle on l'avait invité deux fois. Il se sentait même humilié, les ambassadeurs de Milan et de Ferrare faisant semblant de ne plus le connaître (3). Dans les derniers temps de sa demeure à Venise, dont il nous raconte peu de chose, Commynes continua à être « aussi bien traicté que devant »; mais on se méfiait de lui, parce que, pendant qu'il prononçait de pacifiques harangues, il organisait des intrigues. Au mois de juin 1495 il quitta Venise. Les Vénitiens l'accompagnèrent eux-mêmes « en bonne seureté, à leur despens » (4) jusqu'à Ferrare. De là il

(1) *Mémoires*, p. 579.
(2) Voy. Kervyn de Lettenhove, *Op. cit.*, t. II, p. 178.
(3) *Mémoires*, p. 581.
(4) *Mémoires*, p. 582.

se rendit à Bologne et à Florence, où il rencontra Savonarole, et constata avec étonnement que ce frère se connaissait aux affaires de Venise mieux que lui-même, qui en venait.

C'est à contrecœur que Commynes se rendit de de nouveau à Venise, en novembre 1495, pour faire des propositions de paix de la part du roi. Il fut reçu avec les égards dus à son rang; mais avec moins d'honneurs que la première fois, ce dont il se rendit bien compte: « Aussi, dit-il, nous estions en inimytié desclarée et la premiere fois nous estions en paix » (1). Dans son équité, il ne cesse pourtant d'exprimer son admiration pour la ville qui autrefois lui avait donné une si agréable hospitalité. Il raconte que les Vénitiens, avant de lui donner une réponse décisive,

> par trois jours feirent processions generalles, et grans aulmosnes et sermons publics, priant nostre Seigneur qu'il leur donnast grace de prendre bon conseil; et me fust dict que souvent le font en cas semblable. Et, à la vérité, ce me semble la plus reverente cité que aye jamais veue aux choses ecclesiasticques et qui ont leurs eglises mieulx parees et acoustrees: et en cela les tiens assez esgaulx aux Rommains, et croy que la grandeur de leur Seigneurie vient de là, qui est digne de augmenter plutost que d'appetisser (2).

La démarche fut infructueuse et l'ambassadeur se hâta de quitter Venise et l'Italie.

« Certes Commynes s' était signalé en Italie par l' habileté de sa conduite et la sagesse de ses conseils. Pendant la première période de l' expédition, il avait retardé la formation de la ligue contre la France; dans la seconde, il en avait conjuré les me-

---

(1) *Mémoires,* p. 650.
(2) *Ibid.*

naces et les périls. Cependant, il rentrait en France amoindri dans sa réputation, abaissé dans son influence, et sans avoir su faire triompher en Italie, ni ses rancunes, ni ses amitiés, car il avait été joué par ses rivaux, les diplomates de Milan et de Venise, sans avoir rien pu faire pour ses anciens et fidèles clients, les Florentins ». Ainsi conclut l'historien de Commynes (1). Si maintenant nous considérons l'ambassade de Venise au point de vue artistique, nous devons reconnaître qu'elle laissa sur Commynes de profondes et précieuses traces, bien que, selon la remarque de M. Brunetière (2), les temps ne fussent pas mûrs pour faire de lui un véritable homme de la Renaissance. Tout le monde connaît les vers que Ronsard écrivit pour le monument de Commynes, érigé dans l'église des Grands Augustins. Au passant, qui demande si c'est là que gît Tite Live, le prêtre répond :

Non, mais un Bourguignon dont la memoire vive
Surpasse ce Romain, pour sçavoir égaler
La verité du fait avec le beau parler (3).

Or, il n'est pas téméraire d'affirmer que c'est à Venise que Commynes lut l'historien romain, dont il devait devenir le rival (4), et son émotion fut certes bien grande quand il visita le tombeau de Padoue.

---

(1) Kervyn de Lettenhove, *Op. cit.*, t. II, p. 245.

(2) *Littérature classique*, éd, cit., t. I, p. 59.

(3) P. de Ronsard, *Œuvres*. Avec une notice biographique et des notes par Ch. Marty-Laveaux. Paris, Lemerre, MDCCCXCI, t. V. p. 290.

(4) A l'appui de cette affirmation M. Lanson remarque qu'on ne saurait trouver dans la *Chronique de Louis XI* une trace de la lecture de Tite Live, au lieu que dans la *Chronique de Charles VIII*, beaucoup plus courte, la pensée de l'historien se reporte complaisamment vers les Romains, et vers le peintre de leur grandeur (*Litt. Franc.*, éd. cit., p. 165).

C'est la vue des mosaïques de Saint-Marc, aux couleurs variées et résistant aux ravages du temps; des palais aux façades ressemblant à de fines dentelles, des tableaux où les peintres vénitiens retraçaient les images de leurs contemporains; c'est le séjour dans le milieu où la politique elle-même se parait de superbes atours et où les murs, couverts de marbres et d'or, retentissaient de la gloire de la République, qui éveilla chez Commynes le goût artistique, qui le poussa à réédifier son château et celui de Villentras, à élever une tour et une église à Chinon; qui lui dicta enfin quelques-uns parmi les chapitres les plus beaux de ses *Mémoires* (1).

Un exemple frappant de la supériorité de Com-

---

(1) Venise s'empressa de rendre son hommage de reconnaissance à l'auteur qui avait si bien auguré de son avenir: en 1544, une traduction italienne des *Mémoires* sortait de l'une de ses imprimeries: celle de Michel Tramezino. Elle avait été écrite par Nicolas Raince, d'après le conseil de Paolo Giovio, avec lequel il était particulièrement lié. Une nouvelle édition parut chez Gironimo Giglio en 1559. Mais l'honneur de la meilleure traduction revient à un italien: c'est Lorenzo Conti, qui la fit imprimer à Brescia en 1612 ou 1613, et réimprimer à Venise en 1640. Cette traduction contient les huit livres de l'original et est indépendante de celle de Raince (Voy. ÉMILE PICOT, *Les Français italianisants au XVIe siècle*. Paris, Champion, 1906, t. I, pp. 88-90). Environ deux siècles plus tard, Casanova dira au sujet d'Amelot: « Il a été chargé des affaires de France dans ma patrie, mais il n'y a rien appris. Bonheur à lui s'il avait suivi le système de Philippe de Commynes ». Casanova rappelle en outre avec satisfaction les belles pages que l'historien de Louis XI avait dédiées à la ville la plus triomphante du monde; à ces sénateurs qui accueillaient les tristes nouvelles avec un maintien comparable à celui des sénateurs romains, lorsqu'ils reçurent la nouvelle de la défaite de Cannes (CASANOVA, *Confutazione della storia del governo veneto d'Amelot de la Houssaie*. Amsterdam, 1769, t. II, pp. 165-166).

mynes sur les autres historiens du temps, nous l'avons dans la description de la bataille de Fornoue. Elle contient plus de poésie que les vers des poètes contemporains :

Aussi nous estions au pied de ces grans montagnes, et en pays chault et en esté : et combien que ce fust chose naturelle, si estoit chose espoventable que d'estre en ce peril et veoir tant de gens au devant, et n'y avoir nul remede de passer que par combatre, et se veoir si petite compaignie; car, que bons que mauvais hommes, pour combatre n'y avoit point plus de neuf mil hommes, dont je conte deux mil pour la sequelle et serviteurs de gens de bien de l'ost : je ne conte point paiges, ne varletz de sommiers, ne telz gens (1).

Vient ensuite ce portrait du jeune roi, que le danger semblait avoir transfiguré :

Et sembloit que ce jeune homme fust tout aultre que sa nature ne portoit, ne sa taille, ne sa complexion : car il estoit fort craintif à parler et est encores aujourd'huy (aussi avoit il esté nourry en grant craincte, et avec petites personnes) : et ce cheval le monstroit grant ; et avoit le visaige bon et de bonne couleur et la parole audacieuse et saige. Et sembloit bien (et m'en souviens), que frere Hieronyme m'avoit dict vray, que Dieu le conduisoit par la main et qu'il auroit bien à faire au chemin, mais que l'honneur luy en demoureroit (2).

***

Un autre chroniqueur du XVe siècle, Jean Molinet, dit qu'à Fornoue moururent vingt-sept grands personnages du parti des Vénitiens, et environ quarante hommes du parti des Français. Mais ces derniers eurent

---

(1) *Mémoires*, p. 608.
(2) » pp. 608-9.

aussi grande perte de bagages, car « quant ce vint à la recousse, chacun se mit à la destrousse ». Il appelle Fornoue « terrible purgatoire » où les Français furent « durement servis »; il dit que l'armée rentra en France en très mauvaises conditions et affirme que

les Estradeurs de l'ost des Vénitiens estoient moult estranges, fort barbuz, sans armures et sans chausses, ayans une targette en une main et une demy-lance en l'autre. Souvent ils donnoient cops fort soubdains, et quant ils peuvent tuer ung Franchois, ils lui coppent la teste et la portent aux Vénitiens, qui leur donnent ung ducat de chacune teste (1).

Nous aimons beaucoup mieux ce simple récit, que les fades rimailleries du *Voyage de Naples*. Le Cerf, qui pour Molinet symbolise Charles VIII,

Les mons passa comme hanibal feist
Son train parfist toute ytalie tremble
Venise craint Milan tire au proufit
Gennes gemist peuple se desconfist
Romme fremist comme feuille de tremble
Florence assemble et ses gens tient ensemble.
Napples sesbranle et calabre se estonne
A larronceaulx sont preudhommes quant il tonne.
. . . .
Mais il advint ainsi qu'il retournoit
Et qu'il tenoit le vray sentier de paix
Ung grand veneur de venise venoit
qui chiens menoit et vers luy se tournoit
et qui cornoit pour le mettre aux abbaiz
De chiens tous faiz porta un pesant faiz
Mais tost deffaictz tournerent en tristesse
A telle offrande il y a pas grant presse.

---

(1) *Chroniques* de JEAN MOLINET, publiées pour la première fois, d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi, par J. A. BUCHON. Paris, Verdière, MDCCCXXVIII, t. V, p. 41.

Au son du cor / le cerf cornu corna
Et retourna comme en grant courroux ne
Mais le corneur qui les chiens corona
Le recorna / puis le cerf qui corne a
Le descorna et fut tout escorne
Hurte vane huttine matine /
Et gratine / bien doibt porter la trompe
Qui scait tromper celluy qui si bien trompe.

Les propres chiens matins et gros limyers
Qui des premiers feirent le bien vienant
A son retour mordirent ses sommiers
Sur leur furnier comme crueux stafiers
Et serpents fiers lui vont les dent grignant /
Le cerf hurtant de ses cornes fist tant,
Que bien batant les Alpes rapassa /
Ce que dieu ayme au besoing rapas a (1).

Dans la *Chronique* Molinet dit:

J'ay vue, Charles huytiesme
Roy sacré des francoys
Pour cause légitime
Coeillir gens à son chois
Armes lance / et heaulme
Dedans Romme porter
Et d'un train le Royaulme
De Naples conquester
Princes qui l'appelerent
En passant beau cousin
Rapassant lui baillèrent
A muser d'ung coussin

---

(1) *Le voyage de Naples* dans *Les faictz et dictz de feu de bõne memoire* MAISTRE JEHAN MOLINET, contenans plusieurs beaulx Traictez, Oraisons et Champs royaulx : comme lon pourra facillemẽt trouver par la table qui sensuyt. Nouvellement imprimez a Paris Lan Mil cinq Cens trente et ung le neufviesme jour de Decembre, f. LXIX v.o et LXX r.o

Venise tint passaige
Millan l'a combattu
Mais malgré leur visaige
Retourna bien batu (1).

***

Ce ne sont encore que des pauvretés chez André De La Vigne:

Quant son armée fut bien encouraigée,
Il fist marcher tant d'amont que d'aval,
Seigneurs et aultres en bataille rangée.
Noz ennemys tantost se descouvrirent,
Car contre nous estoient jà marchans,
Voyre si bien qu'ils nous consuivirent
En gens de guerre et nompas en marchans.
Incontinent chascun se mist aux champs
Pour batailler et nompas pour s'esbatre;
Mais pour tuer, fouldroyer et abatre,
Poiltrons, Lombars, Bougerons furieux,
Tant et si fort que, sans plus en débatre,
Le Roy françoys fut lors victorieux.
Dieu besongna par miracle en ce fait,
Car ils estoient ainsi que scet chascun
Cinquante mille, et plus de gens de fait,
Ou aultrement contre nous dix pour ung,
Encores estoient, à l'explet importun,
Frez séjournez sur leur pays privez,
Et les Françoys de loing, de leur ranc grevez,
Du grant chemin qu'avoient fait par devant,
Puis leurs chevaulx, si las, si aggravez,
Qu'à peine estoit nul qui peust hay avant (2).

---

(1) *La Chronique rimée*, dans *Les faictz et dictz*, éd. cit., f. CXIIII r.o

(2) André De La Vigne, *Le Vergier d'Honneur.... De l'entreprinse et voyage de Naples*. Dans les *Archives curieuses de l'Histoire de France depuis Louis XI jusqu'à Louis XVIII*, par L. Cimber. Paris, 1834, 1ère série, t. 1er, p. 379 et suiv.

On sent, en lisant *l'Entreprinse*, que c'est un récit composé au jour le jour, en toute hâte, par l'historiographe faisant partie de l'expédition. Quand le temps lui fait défaut pour rimer son récit, il substitue la prose aux vers. Tout ce qui frappe les yeux et les oreilles est signalé: toilettes, réceptions officielles, ovations faites au roi; mais on cherche en vain la poésie véritable, le mouvement, l'action qui anime et colore l'histoire. Les réflexions morales et philosophiques font défaut aussi: De La Vigne n'est ni un observateur objectif, capable de peindre des tableaux avec fidélité et relief, ni un psychologue, capable de lire ce qui se passe au fond des âmes (1).

---

(1) André De La Vigne, non content d'avoir parlé de l'*Entreprinse* en général a écrit, paraît-il, aussi des pièces en vers, qui concernent notre ville en particulier; mais il nous a été impossible de les trouver, malgré les recherches que nous avons faites, surtout à Rome, à Paris et à Londres. Ces pièces portent cette indication dans le Manuel du libraire de Brunet: « LA VIGNE (ANDRÉ OU ANDRY DE). Ballades de bruyt commun sur les aliances des roys des princes et prouinces: auec le tremblement de Venyse fait par M. A. de la Vigne secretaire de la Reyne (suivent cinq vers). Pour ce quon dit.... (sans lieu ni date), pet. in 4 gott. de 4 ff. à longues lignes, avec le titre et les sommaires en rouge. Pièce en vers de 10 syllabes impr. vers 1508. Elle porte sur le titre les armes de France, mi-parties de celles de Bretagne, et à la fin une gravure en bois.

Le libelle des cinq / villes dytallye contre Venise, est assauoir Romme, Naples, Florence, Genes et Milan fait et compose par maistre Andre de la Vigne secrétaire de la reyne, (sans lieu ni date), in 4 gott. de 8 ff. non chiffrés.

Pièce du même genre que la précédente. Le titre est en rouge et noir et porte aussi les armes de France et de Bretagne ».

M. Medin cite aussi les *Ballades* dans la bibliographie à la fin du volume: « *La storia della Repubblica di Venezia nella poesia* », au n. 254, p. 511, d'après le Catalogue des livres comp. la Bibl. de feu M. le Baron J. de Rothschild, Paris, 1884,

Les entreprises de Charles VIII en Italie furent chantées encore, non seulement par des poètes français, mais par des italiens. Tels furent Andrelini et Alione d'Asti

Étant donnée la jalousie que les peuples de l'Italie du Nord nourrissaient contre Venise, il n'est pas étonnant que même des Italiens aient préféré encenser le roi au préjudice de la vérité historique, plutôt que de mettre en évidence le mérite des Vénitiens.

---

vol. 1, n. 480. Il cite encore (n. 229, p. 508) d'après le même catalogue (vol. 1, n. 489) cinq compositions poétiques de Ladam Nicaise sous ce titre: « *La paix faicte a Cambray entre l'empereur et le tres crestien roy de France avec leurs aliez.* Paris 1508 ». Mais nos recherches à Rome, à Paris et à Londres ont été infructueuses aussi à l'égard de cet auteur. Quant à la place qu'occupe Venise dans l'*Entreprinse*, l'auteur ne parle que de temps à autre des ambassadeurs du camp de l'armée, dans quelques passages qui n'ont pas pour nous un intérêt particulier. Nous citerons, à titre de curiosité, le morceau suivant, qui concerne la richesse de la République: « Aussi il y avoit du cristallin de Venise, tant en couppes en bassins, esguieres que autres choses sumptueuses de toutes couleurs ouvrées que c'estoit moult grant chose. Plus y avoit de toute manière d'ouvraiges tant de terre de Venise que d'aultres lieux ». *De l'entreprinse et voyage de Naples*, éd. cit., p. 356.

Voici encore un passage touchant la journée de Fornoue: « Mais au regard des gens de nom ainsi qu'ilz estoient escriptz esdictes lettres envoyées par la seigneurie de Venise audict duc de Millan la leur malencontre, j'en ay cy touché la teneur d'icelle en briefz motz. Premièrement pour donner à entendre les princes de leur armée, c'estoit le marquis de Mantoue (François de Gonzague) pour les Véniciens; et pour le duc de Millan, le conte Galiach (Le comte de Cajasso) et le seigneur Fercasse avecques d'aultres grans capitaines assez, et doit-on sçavoir qu'ilz estoient en grant nombre, duquel nombre, selon la teneur desdictes lettres, moururent ceulx qui s'ensuyvent.

S'ensuivent les personnages de nom qui moururent à la

Andrelini, professeur d'éloquence, poésie et mathématiques à la Sorbonne à partir de 1489, attira à Paris un nombreux auditoire, non seulement français, mais encore allemand. Érasme écrivit de lui « diu regnavit Lutetiae » et il partagea avec De La Vigne l'honneur d'être secrétaire d'Anne de Bretagne. Ses vers, écrits en latin, ne font la plupart qu'encenser les rois de France, Anne et d'autres personnages de la famille royale et de la cour. Les distiques de cet écrivain

---

journée de Fornoue du camp des Vénitiens et du duc de Millan.

Premierement, le seigneur Redoulfo de Conzango (Rodolphe de Gonzague) oncle du dit marquis de Mantoue.

Item, le magnificque Johanni Maria de Conzango, cousin du dessusnommé, marquis bien aymé et favorisé du peuple de Venise.

Item, Guidone de Conzango, vaillant seigneur.

Item, noble homme Anthonio Scalator de Brunio, capitaine de cinquante lances vénitiennes, fort plaint à Venise.

Item, le filz de monsieur Nicolo Dextro, grant seigneur.

Item, le filz de messire Guidone de Baignors.

Item, le seigneur Galiache de Cozero (Galeas de Corregio).

Item, le filz du conte Johanni de Gayelle.

Item, le filz de Messire Johanni de Conzango.

Item, le Verto.

Item, d'une autre bende environ vingt cinq hommes, tous grans seigneurs et de grans maisons. Autrement en ladicte lettre ne se nommoient.

Item, d'aultres Venyciens mors: c'est assavoir: Messire Remigero, grant seigneur.

Item, le seigneur Bernadino des Montons (Bernardino de Montone, petit fils du général Braccio).

Item, le conte Ludovico Danogardo.

Item, le conte Berandino Preremo et plusieurs aultres dont le nombre et le nom estoient en ladicte lettre; mais pour chascun nom il n'y avoit seulement que une lettre, que celuy à qui elles s'adressoient entendoit bien.

« en son vivant excellent poète de France » (1) furent traduits en quatrains français, ainsi que le furent (par Cretin et Jean Divry) quelques-unes des poésies de l'autre encenseur de la France: Alione d'Asti (2). Ayant vécu quand Asti était sous la domination française, il se croyait français et il en était si fier qu'il commençait par ce vers son poème sur le *Voyage et Conquête de Naples:* « Cum nos Astenses reputemur undique Gallos ».

Mais Alione ne se borna pas à écrire en latin; il écrivit même des vers français, que M. Brunet a publiés d'après le seul exemplaire complet actuellement connu, les jugeant d'un intérêt tout à la fois historique et littéraire, surtout à une époque où l'attention des savants, et même celle des gens du monde,

---

Item, de une aultre compaignie millannoyse, soubz la charge du seigneur Galias, en furent tant despechez, que on n'en sçauroit encor le nombre ne le conte.

Item, des blessez; c'est assavoir des plus grans des leurs estoient Christophe de Castillonne.

Item, le genre Labatuzo.

Item, l'ung des cappitaines véniciens et plusieurs aultres, qui n'estoient pas de grant estat de toutes les compaignies, tant de pied comme de cheval. Et est à sçavoir que comment qu'il en allast, il ne demoura guères de gens de pied que tous ne fussent mors ou blessez, s'ilz n'avoient plus tost arpenté que ceulx qui les chassoient de trop près. Et mesmement aussi ceulx de cheval ausquelz la meilleure pièce et la plus certaine de tout leur harnoys qu'ilz portoient estoit la poincte de leurs esperons.

Item, en la subscription desdictes lettres y estoit ce qui s'ensuyt: Et dixi nunc capi. Haec mutatio dexterae excelsi.
(*Entreprinse*, éd. cit., pp. 396–397).

(1) J. Blanc, *Bibliogr. italico-française universelle.* Paris, Welter, 1886, t. II, pp. 1215–16.

(2) Voy. Francesco Flamini, *Studi di storia letteraria italiana e straniera.* Livorno, Giusti, 1895, pp. 204–205.

se porte sur les productions qui ont immédiatement précédé la Renaissance. Or, une de ces poésies célèbre la bataille de Fornoue comme un véritable triomphe des armes françaises (1).

Le style d'Alione est alambiqué, obscur, équivoque, comme celui de la plupart des écrivains français du temps, et particulièrement de l'infatigable Cretin, l'auteur des *Chroniques Nationales* (2).

Entre Charles VIII et son successeur nous pouvons placer une chanson caractéristique, où les mœurs des aventuriers sont très naïvement peintes et qui, tout en se rapportant aux guerres de Louis XII contre Maximilien, contient une allusion à la bataille de Fornoue et aux Vénitiens:

Et que feront povres gendarmes
En la Conté en garnison?
Il leur fauldra rendre les armes,
Ou bayart mengera grison.
Quitter leur fault leur garnison,
Car ilz n'ont pas un petit blanc:
Le roy des Rommains les abuse,
C'est la façon des Allemens.

Il y a ung duc en Autriche,
Roy des Rommains se fait nommer;
Mais il n'en est de rien plus riche.
Ilz ne le veullent advouer.
Gendarmes a fait amasser,
Mais il n'a pas foison d'argent;
La fiebvre puisse il espouser,
Qui le serrera longuement!

---

(1) *Poésies françoises de* J. G. ALIONE (D'ASTI) avec une notice biographique et bibliographiqne par J. C. Brunet. Milano, Daelli, MDCCCLXIV. *Le Voyage et conqueste de Charles huitiesme roy de France sur le royaulme de Naples, et sa victoire de Fornoue*, pp. 51-62.

(2) Nous avons consulté les manuscrits de la Nationale de Paris, et nous n'avons rien relevé sur Venise.

Il se fioit en Ludovic
Qui a fait mourir son nepveu;
Il a tray le roy de France
Mais il n'a pas eu du meilleur;
A la journée de Forneuf
Il luy mourut beaucoup de gens;
Et ceux qui ne m'en vouldront croire
Demandent aux Venissiens.

Celluy qui feist la chansonnette,
C'estoit ung povre dechassé;
Il a vendu sa maisonnette
Pour servir la croix sainct André;
Mais il n'y a guères gaingné:
Du bon du cueur il s'en repend;
Il veult servir le roy de France,
Qui luy en donra largement (1).

Combien plus de vie et de couleur chez cet enfant ignoré du peuple. que chez les poètes pensionnés de la cour !

Rappelons encore une description sommaire de la géographie politique de l'Italie, dont la rédaction première date de 1495 ou 1496, c'est-à-dire du moment d'hostilité antivénitienne qui, comme nous l'avons déjà remarqué, suivit la rentrée de Charles VIII. Ce petit traité a subi ensuite une révision, sous le règne de Louis XII, mais le passage qui nous intéresse n'a pas été retouché. Les sentiments auxquels il s'inspire le prouvent d'une manière évidente.

Le nom de l'auteur nous est tout à fait inconnu et aucun indice ne permet de l'identifier. Le manuscrit

---

(1) *Chansons du XVe siècle*, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris par GASTON PARIS et accompagnées de la musique transcrite en notation moderne par AUGUSTE GEVAERT. Société des anciens textes français. Paris, Didot, MDCCCLXXV, n. CXXV, pp. 126-7.

de huit feuillets de papier, est conservé à la bibliothèque de Lyon (Cod. 921) et porte ce titre: « *Cy après sensuit la totalle descripcion en abrégé de tout le pays d'Italie* ». C'est à M. L. G. Pélissier que revient le mérite de l'avoir publié, avec une notice qui aide à l'interprétation du texte, et en précise les dates avec une très grande rigueur (1).

L'auteur résume avec exactitude, mais avec cette sécheresse que nous avons si souvent notée aussi chez les voyageurs du Levant, quelques connaissances élémentaires sur les origines du nom Italie et les autres noms anciens de ce pays, sur ses frontières, et sur ses divisions territoriales en neuf régions. La description se termine par une statistique qui, malgré les calculs sommaires et grossiers, et les résultats bien arbitraires, est intéressante comme témoignage de la préoccupation économique de l'écrivain, préoccupation assez remarquable chez un Français du déclin du XVe siècle.

Tandis que d'habitude tous les détails sont rédigés aussi sèchement que possible, il est deux points où, suivant la juste remarque de M. Pélissier, l'auteur se départ de ce procédé de rédaction quasi impersonnel: c'est lorsqu'il parle de Milan et de Venise. A propos du duché de Milan, il est évidemment soucieux de ménager Ludovic Sforza. Au sujet de Venise (2), au contraire, il fait un vrai réquisitoire contre cette ville, à cause des terres qu'elle a enlevées à toutes les puissances européennes; il dénombre ses injustes conquêtes, et conclut en rappelant la récente

---

(1) L. G. PÉLISSIER, *Un traité de géographie politique de l'Italie à la fin du XVe siècle.* Bulletin Italien, t. V, pp. 131-143.
(2) Voy. Textes, n. 16.

occupation vénitienne des ports de la Pouille, occupation qui devait blesser particulièrement son amour-propre de Français. Nous ne saurions mieux conclure qu'en citant les mots de M. Pélissier, à qui nous devons ce curieux document :

« Ce récit, dit-il, fait sans aucune recherche littéraire et en style de procès-verbal, laisse dans l'esprit du lecteur la conviction nette et prouvée que les Vénitiens sont la puissance la plus dangereuse et la plus perfide de l'Italie. Ce n'est pas contre Ludovic Sforza, c'est contre Venise qu'il semble éveiller l'attention et la défiance de ses lecteurs. Ceci serait encore une preuve, si la chronologie n'y suffisait pas, que ce n'est pas dans les premiers mois du règne de Louis XII que ce manuel fut rédigé. On sait trop, en effet, comment, dès son avènement, Louis XII se rapprocha de Venise, quels échanges d'ambassadeurs attestèrent leur réconciliation d'abord, puis leur alliance. Ce n'est pas ce moment qu'un publiciste averti et habile aurait choisi pour s'échauffer si vivement contre la Sérénissime, pour la désigner comme la plus à craindre des puissances italiennes... (1). Si ce document mérite d'être mis en lumière, ce n'est point pour sa valeur scientifique intrinsèque, aujourd'hui complètement périmée ; c'est comme témoignage des sentiments et de la clairvoyance de quelques contemporains de Charles VIII ; c'est comme trace d'une opinion politique où germait, confuse et fugitive encore, la première idée de la Ligue de Cambrai » (2).

---

(1) « On peut même s'étonner qu'à la révision de son manuscrit il n'ait pas retouché ce passage » (Note de M. Pélissier).

(2) L. G. Pélissier, *Art. cit.*, pp. 134-135.

***

Avant de descendre en Italie, le roi Louis XII tâcha de gagner à lui, non seulement l'âme des Français, mais encore celle des Lombards, qu'il voulait arracher à la domination vénitienne. Aussi c'est la France qui, comme l'affirme M. Medin, inspira quelques-unes des nombreuses poésies écrites en Italie contre les Vénitiens; la France, où des poètes, tels que Ladam Nicaise, Gringore et plusieurs anonymes, soutenaient la justesse de la cause pour laquelle on allait combattre des *ladri sfrontati* tels que les Vénitiens (1).

Ni la conquête du Milanais, pris, perdu et repris en quelques mois et célébrée par Alione d'Asti, ni la courte campagne de Naples, qui malgré l'héroïsme de Bayard, n'offrait guère de matière aux poètes, ne nous intéressent. Mais avant de parler de la littérature politique qui se rapporte directement à la ville de Venise, nous ne pouvons passer sous silence la prise de Gênes. Elle fut chantée par Jean d'Auton, protégé de la reine Anne, plusieurs fois vanté par les contemporains et à qui Jean Lemaire promettait l'immortalité.

Pourtant il ne l'atteignit point. Loin de là, il appartient à la classe de ces grands rhétoriqueurs, dont le style entortillé et fatigant les empêche non seulement de devenir illustres, mais d'avoir des lecteurs. Historiographe de Louis XII, il écrivit en prose une passable chronique de son roi, rédigée au jour le jour; mais il voulut aussi célébrer en vers la prise de Gênes. Comme il s'efforce de s'élever à la dignité du poème héroïque, il mêle la mythologie à l'histoire; et ce n'est

(1) Voy. Medin, *Op. cit.*, p. 149.

qu'après avoir fait intervenir Neptune, Éole, Vulcain, Phlégyas, les Cyclopes, le Minotaure, qu'il nous montre Gênes

La hart au col comme pauvre captive.

La fière cité fait enfin sa soumission dans une très jolie ballade au refrain :

Superbe fus et maintenant sui serve (1).

L'auteur dit que Gênes a vainement appelé à son aide Rome, l'Allemagne et Venise. Rome trouve que

Toutes choses viennent à leur décours.

Quant à l'Allemagne, elle ne peut aider que celui qui la paye :

Qui n'a de quoi ne peut aller avant.

Puis c'est le tour de Venise (2). Elle avoue qu'elle s'en est tenue à sa politique égoïste et prudente :

Toujours me tiens avecque les plus forts.

Et d'ailleurs elle est bien loin de regretter la chute de Gênes. Il y a si longtemps qu'elle désire que la force de la république sa rivale s'amoindrisse ! Si quelqu'un se fût retiré, Venise se serait présentée pour recueillir le butin, mais, pour le moment, il vaut mieux qu'elle se contente de sauvegarder ses bastilles et ses forteresses. Elle finit par avouer qu'elle a l'ha-

---

(1) Jean Dauton, *L'exil de la superbe.* Dans Charles Curre, *Les triumphes de France.* Paris, Eustace, 1508.
(2) Voy. Textes, n. 17.

bitude de chasser et de mépriser toujours les faibles et de louer les puissants.

Les vers sur Rome, l'Allemagne et Venise, mettent bien en relief les côtés faibles de ces trois grandes puissances, et, quant à notre ville, ils dénotent que sa politique égoïste et prudente, qui certes lui fut fort avantageuse, offrait une riche matière à la satire.

Mais l'infatigable Jean d'Auton voulut célébrer aussi la campagne de Venise dans son *Épître au nom des trois états de France*, où il exalte le roi de France, vainqueur des Vénitiens:

Vive le roi! qui par force a vaincu
L'ost de Venise et brisé son léon (1).

Il fait complimenter Louis XII par son aïeul Hector, qui des enfers, où il est, se réjouit de voir son nom renouvelé par les grandes actions de son petit-fils. Au bruit de la bataille d'Agnadel, Hector eût bien voulu prendre part au combat:

Disant: Hélas! n'est-il pas possible d'estre
A ce coup fait, pour employer ma dextre
A soutenir le parti de bon droit?

Mais l'arrivée des ombres, que Caron a emmenées, lui apprend la nouvelle de la victoire; victoire qui est due non pas à Thésée, à Alexandre, à Pompée, à César, à Charlemagne; mais à Louis XII:

C'est un Louis, douziesme de ce nom,
Roi des François, prince tant redouté
Que tout l'effort du monde est surmonté.

Hector a entendu parler aussi du pape Jules II.

Lequel voulut porter au lieu de chape
Le harnois blanc.

---

(1) N'ayant pu voir cette épître, nous résumons d'après CHARLES LENIENT, *La poésie patriotique en France dans les temps modernes*. Paris, Hachette, 1894, t. I, pp. 52-55.

C'est pour engager son petit-fils à ne pas permettre que le pontife empiète sur son domaine, qu'il lui écrit par l'intermédiaire d'un satyre: et son épître, nous allons le voir, ne resta pas sans réponse. Avant de parler d'une telle réponse, il faut nous arrêter à Jean Marot, le père de Clément, dont le nom ne peut être séparé de celui de Jean d'Auton.



Comme l'auteur de *L'exil de Gênes*, Marot fut protégé par la reine Anne, qui le nomma son poète et lui ordonna d'accompagner Louis XII. De retour en France Jean Marot, voulant chanter les exploits de son roi, écrivit *Le Voyage de Gênes et le Voyage de Venise,* dans le désir qu'ils fussent publiés, tandis qu'il ne tenait pas compte de ses autres pièces, dont plusieurs furent trouvées seulement après sa mort. Mais l'amour qui le liait à Louis XII, joint à une sincère reconnaissance envers la reine, étaient plus que suffisants pour l'engager à faire connaître au monde lettré ces deux ouvrages; et, d'ailleurs, il dut sentir que c'était là ce qu'il avait fait de plus beau.

Dans le prologue à la reine Anne, qui précède les deux voyages, l'auteur dit:

N'est doncques de merveille, ma plus que très-crainte et très redoubtée Dame et Maistresse (se dire j'ose) si vostre incredible humanité a donné hardiment à l'ignorance de moy Jean Marot vostre humble Poëte et Escrivain d'ourdir et tistre, selon mon stile inferieur et bas, l'autre et second conquest composé, non d'éloquente structure, toutesfois de vraye histo-

rialle et non fabuleuse narrative, car a ce par vostre très be ning commandement, j'ay presentialement assisté puis le depart du Roy jusques à son heureux et très desiré retour (1).

Il s'agit donc d'une relation véritablement historique, et, excepté quelques exagérations, dictées par le désir d'agrandir aux yeux des lecteurs le mérite des Français, dans l'ensemble elle est très exacte, parfois même au préjudice du goût poétique, qui est l'ennemi des dates, et des petits événements dépourvus d'intérêt dramatique. Suivant la mode du temps Marot, bien qu'il ne soit pas un puits d'érudition, comme Cretin ou Jean d'Auton, croit ne pouvoir se passer des dieux de la mythologie. La Paix adresse aux Dieux de l'Olympe conviés, une humble oraison pour réclamer leur assistance, et le conseil céleste décide que Mars pliera son drapeau et que la Paix descendra sur la terre. Mais elle aperçoit un gouffre aquatique d'où elle s'écarte avec horreur: c'est Venise, où cinq monstres l'empêchent d'entrer, à savoir

Trahyson, Injustice,
Rapine, Usure, et leur mere Avarice.

Le poète adresse alors une *Exhortation aux princes chrestiens*, pour qu'ils combattent ce *lyon*, qui est même indigne d'un nom aussi noble:

Comment lyon? mais cruelle chimere
Qui transgloutit et devore sa mere
La saincte Eglise.

---

(1) JEAN MAROT, *Le Voyage de Venise*. Dans CLÉMENT MAROT, *Œuvres* augmentées avec les œuvres de J. et de M. MAROT, accompagnées d'une préface historique par NIC. LENGLET DU FRESNOY. La Haye, 1731, t. V, p. 8.

Comme tous les poètes de l'expédition, Marot nourrit l'espoir qu'elle aboutira à la conquête de la ville par les Français. Aussi bientôt pourra-t-on dire:

> Le tres-bon Roy
> Loys douxiesme en triumphant arroy
> Dedans Venise a planté ses Enseignes.

Mais pourquoi donc les Vénitiens ne consentent-ils pas à rendre aussitôt au Pape et aux Princes chrétiens ce qui leur est dû? se demande-t-il dans le rondeau qui précède le long passage en vers décasyllabes intitulé: « *De la fondation de Venise, et des Lois et Mœurs des Vénitiens* ».

Tandis que, comme nous l'avons dit, le récit historique de la guerre est assez exact, tout ce morceau s'inspire d'une véritable haine envers la ville, à laquelle Marot attribue tous les vices possibles, ainsi que nous le prouvent les maximes placées à la fin de chaque dixain. Pourquoi Venise a-t-elle été fondée? C'est que

> Necessité mect les lasches en œuvre.

On ne saurait imaginer de pires lois que celles des Vénitiens:

> Qui en a, il est sien...
> Prendre est bien faict, mais de rendre est peché
> Gens vitieux font de vice vertu.

Et quoi d'étonnant si leur nombre augmente toujours?

> Malle herbe croist trop plus que l'on ne veult.

Dans les moments difficiles de leur histoire, ils ont été aidés par de vaillants étrangers, et, pour toute récompense, ils leur ont coupé la tête:

> En peuple traistre il n'y a seureté
> . . . .
> Servez telz gens, vous aurez tel salaire.

Mais, suivant le mot de Sénèque, toute seigneurie inique et injuste doit tomber honteusement

> Comme la tour qui n'est bastie au juste.

Aussi verra-t-on tomber Venise, cette ville intéressée, qui lie amitié même avec les Turcs, quand elle espère en tirer profit, et regrette plus

> Mille escus perdre en or ou en chevanche,
> Que avoir commis mille pechez mortelz.

Heureusement le bon Dieu ne peut supporter une pareille conduite. En effet dame Paix, qui s'était envolée, va s'abattre à Cambrai, où elle rencontre le pape, l'empereur, le roi de France, tous les princes chrétiens, réunis dans une ligue contre Venise. Le traité est signé, tous les peuples s'arment.

A ce point l'auteur passe du ton sérieux au ton badin. Il se moque des soldats aventuriers tous animés par l'espoir de devenir des « tresoriers » à la fin de cette guerre; il nous les montre faisant des projets de conquête, qui semblent préluder à ceux des soldats de Picrochole s' armant contre Gargantua; et c'est encore avec une verve qui fait songer à celle de Rabelais, qu'il met dans la bouche de ces aventuriers les différents dialectes de la France :

> Dit le Picar, plais Dieu chés usuriers
> Me rempliront me borche qui est vuide
> Par sainct Miquel se Dieu nous est en ayde,
> Dit le Normant, je reviendray grant mesire.
> Bo cap de bien, non sapi que bol estre,
> Repond adonc Arnoton de Gascogne,
> Mais si pody sur quelque ung la main mettre,
> S'il n'a ducatz et fut il Monge ou Prestre,
> J'on le battray comme ung ballain ibrogne.

Le roi part pour Grenoble avec la reine Anne, et envoie à Crémone et à Venise Monjoye, lequel adresse aux habitants de ces villes deux harangues, que Marot cite telles quelles, ne craignant pas d'introduire de la prose dans son poème. Après le départ de Monjoye, l'arsenal est livré aux flammes. C'est un malheureux présage. Un autre signe de malheur se trouve à Saint-Marc: c'est la sculpture où l'on voit gravé un coq crevant les yeux à un renard. Pas de doute: le coq c'est l'emblême de la France, le renard c'est l'emblême des Vénitiens,

Les plus fiers de ce monde et qui de propre nature
Son trahistres, faulx, caulx et malicieux.

Le récit est interrompu par un gracieux rondeau sur les regrets de la reine Anne voyant partir son mari: rondeau inspiré des plus doux sentiments, ainsi que le morceau où Marot peint la douleur tacite des dames et des demoiselles de la cour, et engage les bourgeois et les laboureurs, qui vivent en paix dans leurs maisons, à ajouter leurs prières à celles de la reine, pour le salut du roi.

Il encourage la reine Anne et lui prédit que cette entreprise rendra immortel le nom de son mari, et qu'elle se sentira fière d'être

La chere espouse à un Roy tant heureux.

Après avoir décrit l'entrée magnifique de Louis à Milan, et le siège de Trévys, Marot chante la valeur du roi, contre lequel aucun peuple n'ose lutter,

Fors ce Lyon qui lui court au devant
Mais le temps vient qu'on yra le suivant
Et de si près
Qu'on trouvera tous ses membres après,

Par vignes, boys, fossez, rives et prez,
Tant que chascun dira par motz exprès
Pour le memore
Icy print fin de Venise la glore.

Ce sont maintenant les préparatifs de Venise:

. . . . notez que puis Pompée
Onques Venise à tout sa seigneurie
Ne mist armée en camp mieulx équippée.
Là fut Marcou despaint en leurs banieres,
Lyon rampant, jestant ses griffes fieres,
L'une en ung livre, deux autres sur terre;
L'autre est en mer monstrant par ses manieres
Que Eglise, et mer, la terre et leurs frontieres
Il ravira, soit par cautelle ou guerre,
Mais Loys Roy, devers eulx prent son erre,
A ung mil près son enseigne desploye,
Où sainct Michel le dyable soubz luy ploye,
En denotant que le bon Roy fera
Au fier Lyon si très-mortelle playe,
Que de mille ans ne se relevera.

L'auteur parle ensuite de la *Consultation de Pëtillane et de d'Alviane,* dont le premier n'ose braver l'armée française, tandis que l'autre veut qu'on agisse en gens d'honneur,

Acquerant bruit et gloire
Que mort ne peult tollir.

C'est enfin la prise et le sac de Rivolte, et le grand tableau de la bataille d'Agnadel. Marot reconnaît que les Vénitiens sont très bien préparés pour la bataille :

Estoient armez, voire si sumptueux,
Qu'il n'est possible au monde d'estre mieulx.
. . . .
Quatre scadrons y eut en l'exercite
Qui feit beau voir, chascun Chef les incite
En leur disant, aujourd'huy vous serez
Riches de biens, de gloire parez.

L'armée de Louis XII est formée d'aventuriers,

Adventuriers, Gascons, Normans, Picars,

eux aussi pleins d'ardeur et de courage:

Ainsi chascun pense avoir du meilleur,
Car noble cueur qui ne tend qu'à valeur,
Ne doubte ou craint de guerre le hazart,
Mais toujours prend le meilleur de sa part.

Les quatre escadrons vénitiens sont ainsi constitués:

Quatre scadrons eut en leur exercite,
Dont le premier estoit soubz la conduicte
De Petillan, dont chascun tenoit conte,
L'aultre menoit Bernardin du Mont Conte,
Le tiers Messire Anthoine dict de Py
Et puis le quart Seigneur Barthelemy.

Français et Vénitiens commencent à combattre

Si fierement, qu'à bien tout estimer
Nully des deux on ne sçauroit blasmer.

Au beau milieu du combat, éclate un orage épouvantable, et une manœuvre subite du général vénitien d'Alviane rend le succès douteux. Tout d'abord les Français sont refoulés; mais le seigneur de Chaumont, chef de l'avant-garde,

Manda au Roy que tost et à grand cours
Sans plus attendre il envoyast secours.

Le seigneur de Bourbon demande à Louis la permission de prendre le commandement de l'avant-garde, et

Lors furieux plus que tigre ou lyon
Ou comme Hector, sortant hors d'Ylion,

il ranime les Français, et les Vénitiens commencent à céder. Mais c'est à l'arrivée de Louis en personne, avec un nombre énorme de soldats s'avançant en bel ordre, que les Vénitiens se voient perdus. Le seul aspect du roi les éblouit et les terrasse:

Et tout ainsi que voyez le soleil
Qui faict fleschir et clorre l'humain œil
Par son cler lustre exquis et nompareil,
Ne plus ne moins
Venitiens sont de tremeur attaintz,
Yeulx esblouyz, tremblans de piedz et mains
Par le regard du soleil des humains
Qui est le Roy.

D'Alviane a beau ranimer ses soldats; les Français, « endurcis à la tuerie » les assomment. Lui-même est blessé par un aventurier, mais le roi défend qu'on le tue; aussi est-il fait prisonnier:

Or est d'Alvian prins, et navré au visaige
Le Roy le faict penser, rendant bien pour oultraige
O! grand'humanité, certes Barthelemy
Ne pensoit pas trouver si humain ennemy.

L'écho de la victoire retentit partout; le pape fait allumer des feux d'artifice à Rome; le roi d'Espagne et le soudan se demandent tout étonnés

Qui peult estre ce Roy qui assomme et travaille
Les orgueilleux et fiers, les vivans de rapine,
Comme s'il fust le fleau de justice divine.

Louis XII part le 16 mai pour assiéger Carrevas. Carrevas est pris, Bergame, Brescia, d'autres villes du Crémonais se rendent à lui, et il entre le 23 mai à Brescia, où a lieu une magnifique procession. Le 28 mai le roi sort de Brescia et va vers Pesquière, où il entre le I[er] juin. Après la reddition de Padoue, Vé-

rone et Crémone, il arrive à Crème le 27, et de là il se rend à Milan.

La description de l'entrée triomphale dans la capitale de la Lombardie est aussi vive que celle de la bataille d'Agnadel. Marot affirme que les Milanais chantaient les louanges de Louis XII et disaient :

« Voicy celluy qui par ses heurtz divers,
A mis l'orgueil de Venise à l'envers,
. . . .
devers luy devons avoir recours,
Le recevoir en noz palais et cours,
Ne plus ne moins
Que fut jadis Scipion des Romains,
Car dompté a soubz ses robustes mains
Le fier Lyon qui rongeoit tous humains
Par voye oblicque ».

Maintenant les rondeaux et les chants se mêlent très heureusement au récit : l'auteur peint la ville qui se prépare à accueillir le roi ; la beauté, l'élégance des dames; les chants des prêtres, qui marchaient en tête de la procession ; les juges, les gouverneurs, les archers, les « jeunes mignonetes » qui tendaient de douces œillades aux amants :

Chevaliers honnestes
Ravis d'amourettes,
De veoir telz fillettes,
Commes les mouchettes,
Au feu se brusloient.

Les chars de triomphe s'avancent, cent Suisses marchent devant le roi, qui

Comme ung Cesar en geste se monstroit,
Regard plaisant, maintien chevalereux,
Port asseuré, mais ung petit honteux,
Des haultz honneurs que chascun lui faisoit.

Les Milanais parlaient de lui, comme jadis les Romains du grand Pompée:

Disans, Voicy de Justice l'espée!
Celluy qui a par armes extirpée
Du fier Lyon la force et dissipée
Tant que pour l'heure
Comme vaincu gemist, lamente, et pleure,
Car desgorger luy a faict mainte meure
Dont si très maigre et chetif il demeure
Que j'ay grand doubte
Qu'avant cinq ans ne soit plus bas qu'en soubte
Car se ung malheur sur un homme se boute
L'autre est à l'huys, qui la sortie escoute.

Le roi passe sous un arc de triomphe où l'on avait peint sa victoire, d'Alviane prisonnier, et les citoyens des différentes villes apportant leurs clefs à leur nouveau maître. Il s'arrête à Milan 26 jours, pendant lesquels il peut assister à de beaux tournois et proposer des réformes dans les lois, et le 26 juillet il retourne en France; mais à cause d'une fièvre il ne peut être chez lui que le 8 août.

Le poème se termine par un rondeau, bien tourné, qui résume tout ce qui est écrit au livre précédent:

En moins d'ung moys Loys Douziesme Roy,
A rué jus le belliqueux arroy
Venitien, ravi d'artillerie.
D'Alvian prins, Chef de la Seigneurie.
Le tout occis, ou mis en desarroy.
Dedans Rivolte et Carrevas pour vray.
Pesquiere aussi fils ung terrible effroy,
De gros canons et senglant tuërie
En moins d'un moys.
L'an mil cinq cens et neuf, au moys de May
Villes, chasteaux mist en si grand esmay,
Qne sans attendre assaulx ne batterie.
Rendirent clefz, batons, armurerie,
Entra dedans, print leur serment et foy
En moins d'un mois.

Si l'on considère ce poème au point de vue littéraire, on ne peut se passer de remarquer que souvent Marot se néglige, invertit l'ordre des mots jusqu'à devenir obscur, et tombe dans ce défaut, commun à d'autres poètes de l'époque, qui consiste à abuser des maximes et à employer parfois des proverbes très vulgaires pour de graves sujets. Historien, plutôt que poète, il asservit toujours l'imagination à la raison ; mais, comme il aime son sujet, il le traite avec assez d'entrain pour n'être ni froid, ni ennuyeux. A cela contribue la variété du rythme, qui donne au récit une allure vive. Marot passe avec la plus grande facilité de l'alexandrin et du décasyllabe, aux vers de quatre et de cinq syllabes, et emploie les uns ou les autres selon qu'ils conviennent mieux à son sujet. Mais là où il excelle c'est dans les rondeaux, qui reposent les lecteurs de l'exposition historique : c'est l'auteur qui, tantôt se repliant sur lui-même, résume en peu de vers ce qu'il vient de raconter, manifeste ses craintes, ses espoirs, ses haines et ses affections ; tantôt se livrant au jeu musical du vers, reproduit le son des instruments qui ont frappé son oreille.

Sans doute le poème de Marot est supérieur aux autres chroniques rimées du temps ; on y admire des descriptions pleines de relief et en général un langage poétique assez soutenu. Cédant à ses sentiments de Français, il déchaîne tout d'abord sa haine contre les Vénitiens ; mais cela ne l'empêche pas, quand il les voit sur le champ de bataille, de reconnaître qu'ils sont vaillants : en effet il lui semble presque un miracle qu'on ait pu dompter « le lyon indomptable ». Comme les autres poètes français d'Agnadel, il a exagéré le nombre des ennemis morts, en le portant de 8000 à 16000, et il a tout l'air de les voir tomber

avec une impassibilité pareille à celle des héros Rabelaisiens :

> Bref c'estoit ung plaisir
> De veoir abatre et en terre gesir
> Venitiens qui n'avoient le loisir
> D'eux relever.

Il est sévère envers Pétillane qui recula, mais plein de respect pour « Dalviane qui tint »; il l'appelle « homme très vertueux et très scavant en la guerre ». Mais combien il admire la bonté de son roi, qui fut si généreux envers le vaillant capitaine! Et combien il s'enorgueillit de cette victoire! C'est précisément parce que l'œuvre de Marot est très vive que, malgré son rigoureux ordre chronologique, elle n'est pas fatigante à la lecture. Et quoi de plus touchant que les retours fréquents à la femme adorable, qui accompagne son mari jusqu'à Grenoble, prie le Ciel avec des accents de foi sincère, et l'attend avec anxiété, après avoir reçu la nouvelle de ses victoires? Ces morceaux donnent une note douce au poème, et font oublier les accents trop rudes à l'égard des Vénitiens tombant sous les coups de leurs ennemis.

Mais, malgré ses talents, Jean Marot est encore un enfant de son siècle, un rhétoriqueur; chez Jean Lemaire de Belges, bien qu'il appartienne à la même école, on peut voir un lointain précurseur de la Renaissance.



Nous avons vu que Jean d'Auton avait supposé Hector envoyant une épître au roi de France pour l'engager à ne pas céder ses domaines au pape. Or,

il fallait bien que Louis XII répondît à une lettre envoyée par un si illustre ancêtre. Jean Lemaire ne tarda pas à s'en convaincre, et il se chargea de la commission au nom du roi:

Et mesmement, que par tant et tant d'ans
Tu reposant, en tous biens abondans
As bien daigné te donner ce soucy,
De t'enquerir, que c'est que font icy
Tes successeurs, tes neveux, tes parens,
Dont de bon cœur, graces à Dieu ie rens.

Mesmes de ce, que durant la bataille
A Aignadel, qui fut de rude taille
A mon party, voulentiers aydé m'eusses,
Si revenir en ce monde tu peusses,
Et combatu tes ennemis antiques
Venitiens, et faux Grecz heretiques,
Qui tous deux sont descendus d'Achilles,
Et d'Antenor traytres, vilains et laids.
. . . .
Or pour venir à l'execution,
De declarer la nostre intention,
Et pour monstrer que ne sommes amis
De ceux qui sont hors de nostre foy mis,
N'ha pas long temps, que nostre parantele
Iointe avec nous, sans fraude et sans cautele
Feismes accord, et parfaite alliance,
Deliberez d'envoyer deffiance
Au Turq, qui est le grand usurpateur
Du bon païs ou naquit la hauteur.
Ce que bien faire alors on ne pouvoit
Si tout premier à force on ne rouoit
Sur ceux qu'on dit, le peuple de Venise,
Fiers ennemis du monde et de l'Eglise.
Par ainsi nous et notre parentage
Ayans promis, que du tien heritage
Ferions devoir le reduire à tes hoirs (1)
Ceux de Venise occupans les manoirs

(1) Héritiers.

De leurs voisins, et faisans avant mur
Aux Turqs prochains, ce qui nous estoit dur
Se sont bendez, eux et les Grecz ensemble,
Tous contre nous: Car peult estre, il leur semble
Qu'on les tenoit, pour infidele gent,
Qui croit trop moins en Dieu, qu'en son argent.
Si faisoit on: car tousiours veulent prendre
Le bien d'autruy, et iurent de non rendre (1)

Les réminiscences troyennes poussent donc Lemaire à confondre dans une haine commune les Vénitiens et les Grecs. La guerre au Turc et la prise de Constantinople sont toujours le rêve chéri de toutes les expéditions chrétiennes. En attendant Louis XII raconte à son aïeul la journée d'Agnadel; lui explique la nouvelle manière de faire la guerre, avec l'artillerie, qui est une véritable « diablerie », et cela grâce à la découverte de cette merveilleuse poudre

Qui fait partir un si soudain boulet
Qu'autant résiste homme armé qu'un poulet .

Le roi prétend avoir vaincu grâce à l'intervention d'une colombe blanche, qui volait autour de son casque, pendant la bataille : cette colombe c'était le Saint Esprit. Mais s'il s'incline devant Dieu, il promet formel-

---

(1) D'après l'*Epistre du roy à Hector de Troye.* Epistre responsive à celle que Monseigneur Reverend Prelat Labbé d'Angle en Poictou, Dam Jean Dauton, Chroniqueur du Roy Loyz douzieme, nagueres envoyee audit seigneur de la part d'Hector de Troye. Laquelle response au nom du roy nostre sire; ha esté composée par Jean Lemaire de Belges très-humble Iudiciaire et Historiographe de la Royne. Dans JEAN LEMAIRE *Œuvres*, publiées par J. STECHER. Louvain, Lefèvre, 1882, t III, p. 69 et p. 74.

lement à son ancêtre de ne point s'humilier devant le pape, qui doit être « serf des serfs du Dieu perpétuel », mais ne doit point abuser de son titre, car alors

Chacun des bons d'entre nous le refuse.

Non content d'avoir attaqué le pape indirectement, Jean Lemaire, selon l'expression de M. Lenient (1) « opposait à Jules II une véritable *Philippique*, bardée de science et d'apostrophes violentes dans le *Traicté de la difference des schismes et des conciles de leglise et de la preeminence et utilité des Conciles de la Sainte Eglise Gallicane* », qui contient bien des allusions à Venise. Pour mettre en relief

la grande différence qui est entre l'intégrité d'un conservateur de paix, ligue et confederation, et un autre infracteur dicelles,

Lemaire parle d'une harangue compromettante qu'Antoine Justinian, ambassadeur des Vénitiens, aurait faite à l'empereur Maximilien César Auguste, en lui disant que les Vénitiens le reconnaîtraient pour leur maître et lui rendraient tout ce qu'ils possédaient en terre ferme, et une forte somme d'argent; cela

à fin de le destourner et distraire de la bonne fraternité perpetuelle, concëue et perseverant entre luy et le Roy treschrestien Louis douziesme (2).

Jean Lemaire appelle ces offres « pleines de fraude, cautelle, malice et adulation », et reproduit en latin, avec le texte français en regard, la réponse de Maximilien; mais l'authenticité de cette harangue compro-

---

(1) *Op. cit.*, t. I. pag. 56.
(2) Lemaire, *Œuvres*, t. III, p. 235.

mettante, a été contestée par tous les historiens vénitiens (1).

Après la lettre contenant la réponse de l'empereur, l'auteur dit :

Et tout ce nonobstant la malice des Venitiens (qui est tousiours seminateresse de Zazanie) nha pas laissé de publier aucuns libelles diffamatoires, contre ledit Prince et Evesque de Gurce (2), dont la teneur sensuit :

Veneti ad Gurcesem.

Venerat ut Venetos Gurcensis perderet : Auro
Sed victus, dominum perdidit ille suum.

Mais il (comme vertueux et magnanime) ha respondu de mesmes, et sest revengé vertueusement, disant ainsi.

Responsio Gurcensis ad Venetos.

Venerat ut Venetos Gurcensis perderet : Auro
Nec victus, Venetos perdidit, et Julium (3).

En dehors de ces œuvres, qui témoignent de la haine profonde que ressentait Lemaire contre Venise, nous avons la caractéristique *Legende des Venitiens* (4). Nous avons vu que Jean Marot, dans son *Voyage de Venise*, fait une allusion aux signes, prophéties, ou légendes. C'est de ces signes, prophéties, ou légendes que Jean Lemaire de Belges puise son

---

(1) Voy. P. Daru, *Histoire de la république de Venise*. Paris, Didot, MDCCCXXVI, t. IV, pp. 198-203.

(2) Cet évêque de Gurck avait proposé la convocation d'un concile général pour réformer l'Église dans son chef et dans ses membres.

(3) Lemaire, *Œuvres*, t. III, p. 239.

(4) *Le traicté nommé la legende des Venitiens, ou leur chronique abbregee*. Composee par Jean le Maire de Belges, à present Iudiciaire, et Historiographe de la Royne.

inspiration pour la *Legende des Venitiens* (1). Il les avait recueillis en 1506, quand il se trouvait à Venise, en qualité de secrétaire de Marguerite, tandis que celle-ci posait à Bourg-en-Bresse la première pierre de l'église votive si fameuse dans l'histoire.

Écoutons son prologue, qui peut nous donner une idée de cette œuvre si originale:

Pour ce que les Venitiens ont maintenant le vent au visage, plusieurs alleguent certaines Propheties, oracles et vaticinations par les quelles ilz veulent entendre que le terme et definement de la seigneurie des Venitiens est venu. Dont les uns disent, que depuis trois ou quatre ans en ça, s'est trouvé à Romme une pierre de marbre de grand antiquité, en faisant aucuns fondemens en la maison du Cardinal de Farnesio; en la quelle estoit escrit, et gravé tout ce qu'on ha veu advenir depuis la prinse du More, iusques à maintenant. Les autres disent, que de long temps les Venitiens savoient bien entre eux qu'ilz devoient souffrir ruïne finale par un Roy de France. Et que ceste Prophetie leur estoit representée en un mur de l'eglise au palais saint Marc à Venise, au quel estoit figuré d'œuvre musaïque un Coq crevant les yeux à un Renard: denotant par le Coq le Roy treschrestien; et par le Renard la nature des Venitiens. Encores ay ouy dire à autres, qu'il y ha ia grand piece

(1) Tandis que la *Legende* paraissait à Lyon, on en imprimait une sorte de paraphrase flamande à Anvers: « *Venegien oft es de cause daer ôme dattet geschil rijst tusschen den Venetianen en den Roomschen Keyser en den Coninck van Vrankrijck ghenarreert* ». La même année Pierre Gringore soutenait les mêmes idées de politique myope dans *l'Entreprise de Venise*. A cette occasion on vit paraître les premières feuilles volantes destinées à annoncer les événements politiques. La bibliothèque Nationale de Paris conserve un de ces bulletins primitifs: « *C'est la très noble victoire du Roy Louis XII de ce nom quil a heue moyennant laide de Dieu sur les Véniciens* ». LEMAIRE, *Œuvres*, Notice, t. I, p. LXIII.

que les Venitiens avoient pour certain signe que quand ils verroient brusler ie ne scay quel clocher d'une ville leur voisine, et subiette, ilz pourroient bien deslors estre asseurez de leur prochaine destruction: la quelle chose est advenue, comme ilz disent, desia diz ans passez. Ces choses ie ne scay comment ilz les savent, mais ie scay bien, que l'an mille cinq cens et six, es festes de Pentecouste moy estant à Venise, on me dit que l'abbé Joachin Calabrois (1), le quel avoit esprit de Prophetie, et flourissoit environ l'an mille cent cinquante, leur avoit prefiguré leur décadence telle que nous la voyons, par deux Lyons volans, dont ilz font leurs armes, les quelz il leur ordonna tirer en marbre, au pavement de l'eglise saint Marc. L'un d'iceux Lyons estoit pourtrait gros et enflé, et sembloit nager de tout le corps sur les ondes, excepté que les pattes de devant estoient en terre ferme; l'autre avoit toute la corpulence estendue sur la terre et les piedz de derriere seulement en l'eaue: mais il estoit maisgre et deffait à merveilles. Demandans les Venitiens au dit abbé Joachin la signification de celle pourtraiture, il respondit que tant et si longuement qu'ilz seroient seigneurs de la navigation de la mer, ilz n'auroient gueres de controversie avec les Princes Chrestiens ains prospereroient en planté de richesses; ce qui est signifié par le premier Lyon; mais toutes et quantes fois qu'ilz perdroient le dit navigage et se mettroient a usurper en terre ferme, ilz esmouveroient contre eux l'indignation des grans princes des quelz ilz seroient totalement deffaits, et ruez ius: la quelle chose leur estoit denotee par le se-

---

(1) A propos de cet abbé, M. Molmenti dit: « Ma doveva concorrere all'opera (des légendes sur Saint-Marc) anche chi era dotato di spirito profetico. Nell'atrio, sotto e ai lati dei mosaici rappresentanti storie dell' antico Testamento si leggono certi vaticini dell' abate Gioachino di San Fiore. L' abate, *homo spiritual et molto servitor de Dio,* si trovava in Venezia quando si diè principio a operar di mosaico, e il suo nome accompagna gli strani simboli del pavimento, — *pavimentum tesselatum*, dice un vecchio scrittore, *hieroglifico ac mysterio sub varia figura.* Così i due frati, sopra la porta del Santuario, rappresentanti l'uno San Francesco, l'altro San Domenico, furono dal veggente preveduti molti anni innanzi della loro nascita » (MOLMENTI, *Studi e ricerche*, p. 20). — Voyez aussi le morceau d'Arfargart, dans nos textes, n. 31.

cond Lyon.... Mais si les dites choses ont esté prononcees d'esprits Prophétiques, ou non, ie nel vueil rien affirmer. Bien est il vray, que ainsi que par propre curiosité ie cherche plusieurs livres, i'ay trouvé un passage en l'epistre de Sybille Erythree la quelle ie recouvray à Romme l'annee passee, mille cinq cens et huit qui dit ainsi: *Porro, congregatio, in aquis Adriaticis ex desolatione Ursi LXX pedum coartabitur, non frangetur: donec veniant duo hirci, qui diminuant aurum eius.* Mais encores ne scay ie bonnement si elle se peult approprier au temps present: i'en laisse l'investigation aux plus sages. I'ay encore ouy alleguer assez dautres choses servans à ce ainsi que chacun abonde en son sens. Si comme prognostications dastrologie, apparences de signes, estranges eclipses, cometes, fulminations, tremblemens de terre, monstres, portentes, et presages divers. Mais pour que cecy pourroit paraventure donner erreur au peuple imbecille de sens, disant que la perdition des Venitiens est une chose fatale et predestinee, à laquelle ilz ne pouvoient obvier en nulle maniere: à fin de congnoistre que cest œuvre de Dieu et non des Planettes, iouxte ce que dit Orose en son livre de Ormesta mundi: *Tribulationes et plagae, etsi plerumque per aëreas potestates fiant, — tamen sine arbitrio omnipotentis Dei omnino non fiunt.*

A ceste cause ie me suis mis en peine de faire un recueil et decours sommaire de toutes leurs histoires et chroniques, lesquelles iay reduit en trois poincts principaux: et ay trouvé par iceux, que si aucunes Propheties, vaticinations ou prognostiques ont esté divulguees de leur ruïne, ce ha esté par prevision et preadmonition de la iuste indicature divine: ce que ie pretens prouver par lesdits, trois poincts ou articles. Et en la teste dunchacun, iay adiouste une autorité ou sentence, laquelle condamne lesdits Venitiens, et correspond et donne lustre et corroboration aux Propheties dessusdites. Plaise aux Lecteurs supporter benignement la grosse tornure du langage peu elegant car iay plus eu de regard à ce que la narration historiale soit garnie de verité que coulouree de fleurs de rhetorique. Et ay nommé ce Traicté la Legende des Venitiens, pource quelle est digne de lire: non pour sa forme, mais pour sa matiere.

La légende comprend donc trois chapitres, portant

les devises et les titres suivants :

— Chapitre premier, auquel est designé, comment les Venitiens ont traité leurs Ducz, et aussi leurs subietz.

Prima sententia Senecae in Medea :
Iniqua nunquam imperia retinentur diu.

— Chapitre deuxieme, auquel est monstré en quelle sorte les Venitiens se sont gouvernez avecques les Princes et seigneurs de Chrestienté.

Secunda sententia Ecclesiastici 10 :

Regnum a gente in gentem transfertur propter iniustitias, et iniurias, et contumelias, et diversos dolos.

— Chapitre troisieme, auquel est declairé comment les Venitiens se sont portez, tant envers les personnes ecclesiastiques, comme le saint siege Apostolique. Et aussi envers les ennemis de nostre foy catholique.

Tertia sententia Homeri Iliad. 2.
Multos imperitare malum est, rex Unicus esto.

L'œuvre de Lemaire se termine par une *Ballade double*, où il montre Priam bien vengé d'Anténor, et par le *Blason des armes des Vénitiens*, où il s'adresse au lion de Venise jadis triomphant, et maintenant « mat, poure et tremblant », assujetti au *porc espic*, emblême du roi de France (1).

Entre la ballade et le blason l'auteur reprend son récit :

Revenons donc à nos presages et predictions. Nous en avons assez allegué en nostre proëme. Mais celle du roy Charles huitieme est plus clere que nulle des autres : le quel feit graver en marbre sur le portail d'un povre couvent de l'observance, en l'isle de Sicile, en laquelle il s'estoit retiré, ce qui s'en suit : *Io sono dom Alfonso Re di Neapoli, discaciato per forza : io sono fondatore e ministro di questo monasterio : il si-*

(1) Voy. Textes, n. 18.

gnore Lodovico sarà il guardiano: e gli signori Venetiani saranno gli frati. La quelle prophetie conferma depuis le seigneur Ludovic, disant que puis qu'il donnoit à disner au Roy de France, les Venitiens luy donneroient à soupper. Encore est aussi bien notable, et plus ridiculeuse la vaticination de celuy, qui les compara à nn corbeau fardé de plumes d'autrui, le quel les autres oiseaux desplument. Si ne me sauroye ie tenir de fair encore une invective exclamatoire contre eux.

Et l'invective, sarcastique, violente, impitoyable, attaque les Vénitiens, qui soulaient se nommer « par grand arrogance filz adoptifs des romains ».

Comme Marot dédiait son poème à Anne de Bretagne, Jean Lemaire adressait le sien à Marguerite, d'après sa déclaration à Louis Barangier: « est à lhonneur de Madame Marguerite » (1). Car, dit-il, elle doit détester ces orgueilleux écumeurs de la Méditerranée, qui « ont maintenant le vent au visaige ». Mais quelle différence dans le ton de ces deux œuvres, bien qu'elles soient écrites l'une et l'autre pour des femmes, et s' inspirent d'un même sujet. Marot est presque toujours serein, assez fidèle à l'histoire, et fait étalage de sa facilité à écrire en vers ; Lemaire trouve que non seulement la poésie, mais même la prose

---

(1) Parmi les lettres de J. Lemaire il y en a une à Louis Barangier (1509? t. IV, p. 374), qui contient ces mots: « J'avoie desjà composé la *Legende des Venitiens* à l'honneur de Madame, la quelle j'ai envoiée à Lyon à Monsieur le conservateur et Monsieur le chancelier. Je croy qu'elle sera imprimée. S'elle ne l'est, je vous en enverray néantmoins le double par Monsieur le sommelier ». C'est à Messire Claude Thomassin seigneur de Dommartin, conseiller du Roy et son Conservateur des foires de Lyon que Lemaire adresse, le 12 août 1509, une sorte de dédicace de sa *Legende des Venitiens.* Ce seigneur, ami de Jean Perréal et de Symphorien Champier, est l'auteur d'un rondeau qu'on trouve aux manuscrits f.f. n. 1721, fol. 31 de la Bibliothèque Nationale.

poétique n'est pas de mise pour raconter les méfaits d'une politique astucieuse, cruelle, cyniquement mercantile, et emploie un style âpre, à l'emporte pièce, frappant fort plutôt que juste (1).

Mais laissons de côté l'âpre ennemi de la politique vénitienne, et songeons un instant à l'artiste. En lisant les œuvres de Jean Lemaire on sent deux tendances qui se heurtent, ne sachant pas encore se mêler : l'érudition du moyen âge et le sentiment artistique de la Renaissance. Or, ce furent sans doute les voyages en Italie qui conquirent Lemaire au goût classique, qui élargirent ses horizons et lui apprirent quelques-uns de ces secrets de la facture des vers que Clément Marot mettra à profit. L'historiographe de Louis XII, l'auteur des *Illustrations des Gaules,* aime aussi les beaux vers et les belles choses, et il est intéressant pour nous de rappeler que l'un des premiers il nous a parlé en vers de Léonard, de Gentile Bellini, du Pérugin. « De Venise et de Rome, dit Brunetière, il avait donc rapporté des *informations* et des goûts, des curiosités d'amateur » (2).

Cette allusion aux peintres d'Italie se trouve dans

---

(1) Dans le t. IV des *Œuvres* de Lemaire, parmi les poésies qui lui ont été attribuées, il y en a une adressée à *Triboulet de Blois* qui suivit comme bouffon Louis XII en 1509, dans son expédition contre les Vénitiens, expédition qui est rappelée par les vers suivants :

> Les monts passay avec luy sans esmoy
> Sur ung cheval trop plus sage que moy
> Loiseau sur poing vollant par les montaignes
> Courant par tout coin, en plaines champaignes
> Lan mil cinq cens et neuf lorsquil vaincquit
> Veniciens et ses terres conquit (p. 347).

(2) *Littérature classique*, éd. cit., t. I, p. 66.

La plainte du désiré (1). L'auteur suppose que la Nature se tient près du lit, où gît le corps de monseigneur Loys de Luxembourg, mort à l'âge de 36 ans ; à côté d'elle se trouvent deux gracieuses nymphes : Peinture et Rhétorique. Peinture se propose tout d'abord de peindre la douleur. Elle peut se servir de maints outils, pinceaux et brosses, et elle possède en outre une palette riche en couleurs. Mais à qui demandera-t-elle son inspiration ? Est-ce à Parrhase et à Apelle ? Non, ils ne sauraient l'inspirer, ayant vécu dans un âge trop reculé. Mais elle peut bien s'adresser à « des esprits récents, et nouvelets », c'est-à-dire aux grands peintres dont l'Italie est riche :

> Besognez donc, mes alumnes modernes,
> Mes beaux enfans nourris de ma mamelle,
> Toy Leonard qui as graces supernes
> Gentil Bellin, dont les loz sont eternes
> Et Perusin, qui si bien couleurs mesle (2).

---

(1) *La plainte du Désiré*, c'est à dire la deploration du trapas du Feu monseigneur Loys de Luxembourg, Prince d'altemore, Duc d'Audre et de Venouze, Conte de Ligny, etc. Composé par Jean le Maire de Belges secretaire dudit feu seigneur. Lan mille cinq cens et trois. *Œuvres,* t. III, p. 157 et suiv.

Rappelons encore qu'après les vers contenant les regrets de Marguerite d'Autriche sur la mort de Philippe le Beau, Jean Lemaire s'adresse à cette dame et lui dit qu'elle ne peut pas s'appeler infortunée, mais qu'elle doit se considérer bienheureuse « attendu que par son sens et vertu, sest finablement trouvee et moyenné entre noz treshauts Princes de Chrestienté, le fruit de paix et de concorde eternelle. Dont sest ensuyvie la tresclere victoire du Roy treschrestien contre les Venitiens communs ennemis du monde. Au moyen de laquelle chacun desdits Princes confederez ha recouvert le sien sur lesdits usurpateurs » (t. III, p. 194).

(2) p. 162.

On ne le croirait pas ; mais avant que ces peintres trouvent, parmi les Français, une âme d'artiste capable de les comprendre et de les célébrer, combien de savants et d'écrivains illustres devront franchir les Alpes ! Et c'est pourquoi ces allusions de Lemaire, toutes fugitives qu'elles sont, méritent d'être signalées. Ce sont des prémices qui font espérer qu'on goûtera bientôt le fruit mûr, et qui nous font paraître l'attente plus longue et nous engagent à en chercher les motifs. Mais avant d'aborder cette question, revenons à la poésie patriotique.



L'un des poètes les plus acharnés contre Venise est Gringore, l'auteur de *L'entreprise de Venise* (1). « Le titre, disent MM. d'Héricault et de Montaiglon (2), indique nettement le but que Gringore s'est proposé. Il a voulu soulever l'indignation publique contre les Vénitiens, en prouvant que leur République, fondée par quelques fuyards échappés aux massacres d'Attila, devait son accroissement à des conquêtes injustes, et à un système d'agrandissement qui ne respectait ni la faiblesse, ni le caractère vénérable, ni les plus légitimes droits des anciens possesseurs. Il énumère les diverses villes dont elle s'est emparée, et entremêle son énumération de plaintes, d'exhortations et de menaces. Les plaintes ont une apparence assez piteuse, les exhorta-

---

(1) Voy. Textes, n. 19.

(2) GRINGORE, *Œuvres complètes* réunies pour la première fois par MM. CH. D'HÉRICAULT et A. DE MONTAIGLON. Paris, Jannet, MDCCCLVIII, p. LXIV.

tions sont peu touchantes et les menaces sont trop boursouflées pour être redoutables. Mais il ne faut pas oublier que Gringore s'adresse moins à Venise, la *Cité jolye*, qu'à la bourgeoisie parisienne. Il parle à celle-ci le langage lourd, emphatique, luxuriant des proverbes qui la touchaient le plus. Son pamphlet, qui a la tournure d'une prédication compendieuse et convaincue, devait laisser peu de doutes dans l'esprit des gens de la Basoche et de l'Université, sur la justice d'une guerre entreprise contre d'aussi effrontés pillards. La manière bizarre et grotesquement française dont Gringore écrit les noms italiens, prouve qu'il ne s'inquiétait guère de l'impression que son œuvre devait produire sur les Italiens et les géographes; il lui suffisait d'être compris dans son voisinage et de soulever là l'opinion publique. On pourrait conclure encore que notre pamphlétaire travailla, non sur des documents officiels, mais sur des renseignements oraux, qu'il rumina, qu'il s'appropria, qu'il façonna en consultant uniquement les oreilles de ses auditeurs Parisiens et les nécessités du rythme et de la rime ».

Il est curieux de constater combien de prophéties terribles contre la République, se trouvent réunies dans cette poésie, sous la forme de sentences générales. J'ose dire que, si la pièce tomba sous les mains d'un Vénitien, celui-ci s'écria, de tout son cœur: « Crepi l'astrologo! ». Mais l'augure le plus funeste se trouvait dans l'acrostiche par lequel l'auteur prenait congé de ses lecteurs: « En Venise, fleur de lys planterés ».

Cette pièce, qui à été déjà citée par M. Medin (1), n'est pas la seule où Gringore attaque les Vénitiens.

---

(1) *Op. cit.* Bibliographie, n. 230, pag. 509.

Il en est une autre, très caractéristique, destinée à symboliser un épisode des guerres d'Italie sous Louis XII: *La chasse du Cerf des Cerfs,* jeu de mots sur le titre de *Servus servorum Dei,* appliqué au pape. Gringore l'écrivit à la fin de l'automne 1510. Il nous montre le *Cerf des Cerfs* (Jules II) allié aux *Cerfs Ruraux* (les Suisses) et aux *Cerfs Marins* (les Vénitiens), poursuivi mollement par les *Francs Veneurs* (les Français) et quittant sa *forêt Grasse* (Bologne), après avoir simulé la maladie, presque la mort; puis tenant le *ruyt* (la campagne; levée du siège de Bologne, prise de la Mirandole), menacé enfin de se voir chassé définitivement par une *assemblée trestelle,* qui doit avoir lieu en la *saison nouvelle* (Pseudo Concile de Pise, 1511).

Voici en quels termes Gringore parle des Vénitiens, déguisés en cerfs marins:

Les cerfz marins n'eurent de luy appuy;
Mais le herpail suivent pour le jourd'huy
Et compaignent en bruyeres et landes;
Fort maigres sont par deffaulte de viandes
Et pource aussi qu'ont trop suivy les biches;
En fin tout ung les pauvres et les riches.

Les cerfz marins Adriatiques tendent
Se reffaire; secretement se bendent
Et le herpail lessent à l'adventure
De ça, de là; ainsi le mars attendent,
Car à changer de testes ilz entendent;
Cela leur vient de leur propre nature;
Requoys, buissons cerchent pour couverture
En refaisant leurs testes et leurs gresses.
Notez mes mots; Aux sours ne fault deux messes.

. . . .

Les cerfz marins d'autre nature sont
Que cerfz de boys; tandis que de chef n'ont,
Il est requis que la chasse on leur donne;
En ung buisson et ysle se refont;

Les veneurs done qui sur eulx povoir ont,
Les peuvent chasser, mais qu'on les abandonne,
Car en tout temps leur venoyson est bonne;
Tant plus ilz sont travaillez, tant mieulx vault;
On doit batre le fer quant il est chault (1).

Ce pamphlet contient des allusions claires et bien suivies, et, comme la pièce précédente, il nous fait sourire par sa forme pompeuse et éloquente, qui lui donne, suivant le mot des commentateurs « les allures d'un bavardage solennel ». Mais il n'a pas le ton de l'invective, propre à *L'entreprise de Venise :* il est plus lourd, mais moins offensif.

Dans *L'espoir de paix*, Gringore résume sa haine contre Venise en un seul vers. Il dit que Clément V

Vainquit par miraculeux signes
Usurpateurs nommés Vénitiens.

Enfin les Vénitiens agissent derrière les coulisses dans la pièce la plus fameuse de Gringore : *Le Jeu du Prince des Sotz,* où l'auteur livre à la risée du public le Saint-Père en personne, transformé en *Prince des Sotz,* et l'église, transformée en *Mère Sotte.*

« Tous ces sots enfarinés et leur chef Gringore, avec son capuchon de *Mère Sotte,* ont l'air de revenants égarés sur la frontière des temps modernes. Et pourtant, il faut l'avouer, cette vieille sotie nous offre une image plus vive, plus saisissante des faits et des personnages contemporains, que toutes les doctes élucubrations de Jean d'Auton et de Jean Lemaire, rédigeant la correspondance posthume d'Hector avec son petit-fils Louis XII » (2).

---

(1) GRINGORE, *Œuvres*, t. I, pp. 161-162.
(2) LENIENT, *Op. cit.*, t. I, p. 57.

Sotte Fiance parle en ces termes à *Mère Sotte,* qui n'a pas honte de manquer à ses promesses :

Ingratitude vous surmonte
De promesse ne tenez compte
Non plus que bourciers de Venise (1),

c'est-à-dire les pensionnaires du Conseil des dix. Mais le morceau caractéristique est celui où *Sotte Commune* (le peuple) prend la parole :

Je dis tout, ne m'en chault se on m'ot
En fin je paye tousjours l'escot.
J'en ay le cerveau tout fumé.
Le dyable ait part au coq plumé !
Mon oye en a perdu son bruyt !
Le feu si chault a allumé,
Après que a le pot escumé,
Il en eust le sueur de nuyt !
Le merle chanta, c'estoit bruyt
Que de l'ouyr en ce repaire !
Bon oeil avoit pour sauf-conduyt.
Quand ilz eurent fait leur deduyt
Ilz le firent signer au père ! (2)

C'est un fatras embrouillé à plaisir, une allusion à tout ce qui s'était passé entre Louis XII, Jules II et les princes : Louis XII allumant le feu contre Venise, écumant le pot pour le pape, puis s'arrêtant, pris par cette peur d'aller trop loin qui lui donna la « sueur de nuyt », et enfin, quoiqu'il eût « bon œil pour sauf-conduyt », se laissant surprendre par la ligue nouvelle que les princes et le pape avaient conclue entre eux à leur plaisir, « leur deduyt ». Le coq, cela va sans dire, c'est le coq gaulois, à savoir la France, qu'on

---

(1) GRINGORE, *Œuvres* t. I, p. 226.
(2) GRINGORE, *Œuvres.*, t. I, pp. 238-239.

plumait peu à peu en la dépossédant de ce qu'elle avait conquis en Italie, et dont on avait mieux auguré après Agnadel (1). Nous avons déjà rencontré ce coq entouré de la légende, dans l'œuvre de Jean Lemaire de Belges. Ainsi, en 1511, Gringore ne pouvait que constater le résultat négatif de l'entreprise, par laquelle, selon son présage de trois ans auparavant, la fleur de lys aurait dû remplacer l' inébranlable lion ailé.

***

A l'exception de la sotie de Gringore, nous n'avons trouvé dans le théâtre français du XVI[e] siècle qu'une allusion probable à l'expédition de Louis XII contre les Vénitiens, dans un passage des *Sotz Nouveaulx farcez, couvez,* qui nous reporte à l'année 1506. Le *Tiers* dit :

Tais toy, tu m'estourdis la teste
Va veoir ailleurs ; je ne scay rien,
Mais je vous compteray du mien.
Ce fut quant revins de Venise ;
J'avois pissé en ma chemise (2).

La ligue de Cambrai à elle seule, fut encore le sujet d'un grand nombre de poésies latines, italiennes (3) et françaises. Parmi ces dernières, l'anonyme *Complainte de Venise* (4) paraît avoir été composée après la li-

---

(1) Voy. Édouard Fournier, *Le Théâtre français avant la Renaissance.* Paris, Laplace, 1872, t. I, p. 305, n. 3 et 4.

(2) É. Picot, *La sottie en France.* Romania, t. VII, 1878, p. 267.

(3) « A Lione fu stampata la frottola violentissima del lucchese maestro Graziano, e in francese furono tradotte le ballate del Litta e il poema latino di Carlo Curre. » Medin, *Op. cit.*, p. 159.

(4) Voy. Textes, n. 20.

gue, mais avant Agnadel. Venise semble prévoir d'inévitables malheurs; elle se fâche contre la fortune adverse, et après avoir avoué toutes ses fautes, avarice, cupidité, arrogance, elle fait ses adieux au trésor destiné à tomber entre les mains des Français. Elle demande pitié, tout en sachant que rien ne pourra plus la sauver de la tempête qui va se déchaîner sur elle.

Le jour de Pâques de l'an 1509, peu de temps avant Agnadel, Venise récitait, par la bouche d'un anonyme, le grand *credo* de ses fautes, ou plus proprement l'acte de contrition, dans la certitude d'une fin prochaine (1).

Mais nous avons une autre ballade anonyme, qui, au point de vue historique, est plus importante que la *Complainte:* c'est la *Lamentation de Venise* (2). Ce ne sont plus de tristes présages, mais des faits accomplis: Venise a été battue et tous les pays qu'elle possédait se révoltent contre elle ou tombent entre les mains de ses ennemis. La France n'a plus rien à crain-

---

(1) *Mortus et sepultus* mon non
est a jamais, je le voys bien.
Sy seur touttes j'avois renon,
plus je n'auray de pouvoir, non;
De moy tantost ne seray rien.
De l'aultruy j'ai plus que du mien,
dont mon bruyt, comme chaschun dit,
de plus hault en bas *descendit.*

Le grand credo de Venise (Voy. MEDIN, *Op, cit.*, p. 150 et Bibliographie, n. 240, p. 510. D'après le catalogue Rothschild, n. 540).

(2) Voy. Textes, n. 21. Cette ballade est une traduction presque littérale d'une lamentation italienne de Simeone Litta, écrivain probablement lombard qui plaida la cause de Louis XII et s'acharna contre Venise (Voy. MEDIN, *Introduzione ai lamenti storici dei sec. XIV-XVI.* Padova, 1894, t. IV, p. XXX).

dre à présent et elle épanche sa haine contre sa rivale. Même au point de vue littéraire, la *Lamentation* nous paraît supérieure à la *Complainte*: il y a moins de ces jeux de mots qui étaient propres aux grands rhétoriqueurs de l'époque et, en général, plus d'émotion : si l'auteur a exagéré les mérites des Français, il n'en a pas moins bien interprété les souffrances de Venise *la désolée.* Qui sait combien de fois elle s'est plainte en elle-même de la grave faute commise, quand elle fit appeler le roi de France

Pour venir a force puissance
Prendre Lombardie la sade ;

qui sait combien de fois elle a pensé que sa plaie était vraiment incurable, et s'est sentie honteuse vis-à-vis des autres villes d'Italie, sur lesquelles elle avait la primauté. Ce que, certes, elle n'aurait jamais dit *en grande humilité* au Seigneur, c'est qu'elle méritait une punition trois fois plus grande, ni que son gouvernement consistait à *rober les uns piller les autres.* Mais les actes de contrition contiennent souvent de pareils aveux, plus ou moins sincères.

Comme si cela ne suffisait point, les Français s'amusaient à faire réciter ses *Regretz* au vaillant d'Alviano, qu'ils avaient fait prisonnier, et à qui le sort réservait de combattre en allié de François Ier et de contribuer à la victoire, comme jadis son imprudence avait été la cause de la déroute. Certes, cette poésie (1) contient des exagérations ; elle révèle pourtant un auteur qui se rendait compte des souffrances du capitaine regrettant sa ville, son armée, son artillerie, les pays qui appartenaient à la République.

---

(1) Voy. Textes, n. 22.

Le poète reconnaît aussi que les Vénitiens furent victimes d'une trahison, et il rappelle les victoires qu'ils avaient remportées sur les Français avant Agnadel. Mais, de même que les autres écrivains que nous avons étudiés, l'auteur reproche à Venise d'avoir voulu trop embrasser et d'avoir tenu à son service des aventuriers. Alviano demande à sa ville de vouloir bien vider son trésor pour le délivrer et lui avoue qu'il reconnaît sa folie. Immédiatement après ces *Regretz*, nous trouvons dans le recueil de M. de Montaiglon, la *Chanson de la defence des Vénitiens*. C'est une description de la bataille d'Agnadel, suivie de vers en louange du

très puissant et vaillant roi Loys.

Après avoir chanté la guerre, les Français composèrent aussi des vers sur la paix. Ils voulurent célébrer le jour mémorable (3 juin 1513) où fut crié à Paris le traité de paix entre Venise et la France (1). La ballade écrite à cette occasion, abonde en vers faux; elle a pourtant de l'intérêt en ce qu'elle nous dit avec quel enthousiasme les Français accueillirent l'alliance avec Venise, et fait encore retentir à nos oreilles l'écho lontain du refrain qu'ils répétaient pendant qu'ils se promenaient dans Paris tout en fête et éclairé par les feux de joie:

Vive Saint Marc, saint Denis
Et le très crestien Roy Loys (2).

Qui l'eût dit quatre ans auparavant?

---

(1) Voy. la description de la procession solennelle et de la fête à St. Marc dans Marin Sanudo, *Diarî*, t. XVI, c. 147.

(2) Voy. Textes, n. 23.



Avant de franchir le seuil du règne de François Ier, rappelons encore deux prosateurs qui ont parlé en particulier des guerres d'Italie : Claude de Seyssel et Symphorien Champier.

Claude de Seyssel (1), l'un des hommes qui contribuèrent le plus à établir des relations littéraires entre la France et l'Italie aux débuts du XVIe siècle, fut chargé, en 1502, de mener à Venise Anne de Foix, fiancée du roi de Hongrie. Au mois d'août il suivit Louis XII à Gênes. Il remplit des missions à Bologne et à Parme, et, de retour à Milan dans les premiers jours de décembre, il eut à s'occuper d'une affaire pendante avec les Vénitiens : celle des travaux à exécuter sur le cours de l'Adda. Rentré en France en 1504, il fut chargé de plusieurs missions délicates en Angleterre et en Suisse, et en 1509, il accompagna Louis XII en Italie. Il fut présent à la bataille d'Agnadel et en rédigea une relation (2).

Claude de Seyssel suit en général le même ordre que Marot : mais Marot, écrivant en vers, s'arrête sur les parties les plus poétiques de la guerre : description des batailles, des processions, des fêtes; Seyssel est plus aride et moins objectif. Il remonte très loin dans l'histoire, et trouve, jusque dans les origines de Venise, de nombreux motifs d'hostilité entre les Vénitiens et les Français, hostilité qui a duré malgré les occasions que les Vénitiens auraient souvent eues d'être fidèles à la France. En bon évêque qu'il est, il avoue que la victoire est due aussi à la

---

(1) Voy. Picot, *Op. cit.*, t. I, pp. 1-25.

(2) *La victoire du roy contre les veniciens.* Paris, Verard, 1510.

volonté du ciel, car elle a dépassé les espérances des Français eux-mêmes, et, comme Marot, loin de méconnaître le mérite des Vénitiens, il insiste sur le fait que, pour braver de pareils ennemis, les Français ont dû faire preuve d'une grande valeur. Il ose affirmer que les villes jadis vénitiennes se soumirent de bon gré à la France. En un mot, selon lui, les Italiens ont été délivrés par le roi de France de l'oppression d'un gouvernement de tyrans; ils ont appelé Louis libérateur de la patrie. Son aveuglement le pousse jusqu'à présenter sous un mauvais jour la figure de d'Alviano, que, nous l'avons vu, tous les historiens d'Agnadel, italiens ou français, avaient respectée.

Mais plutôt que par sa description de la bataille d'Agnadel, Seyssel nous intéresse par les pages où il parle de la grandeur de Venise, et de son gouvernement (1). Il s'inspire de Marc Antoine Sabellico, qui avait « tres elegamment et amplement escript » (2) les faits et gestes de la grande République. Aussi cette partie semble-t-elle être en contradiction avec l'autre: c'est que quand il suit les traces de l'historien italien, Seyssel partage, malgré lui, l'admiration pour le sage gouvernement de Venise et pour ses conquêtes, mais dès qu'il songe à l'hostilité contre le roi de France, il soutient ce dernier, il affirme que la querelle entre les deux pays a été « bonne, juste et raisonnable », et il met en garde Louis XII contre les « caqueteurs et practiqueurs » que Venise envoie partout pour montrer que le roi Louis et les Français sont ingrats et infidèles (3).

---

(1) Voy. Textes, n. 24.

(2) f. 12 r°.

(3) Claude de Seyssel jouit de l'estime du pape, qui lui rendit le 13 Juin 1514, un témoignage solennel d'estime dans une lettre adressée au roi Louis XII, lettre dont la rédaction

Beaucoup moins sévère envers Venise est l'histoire de Louis XII composée par Symphorien Champier.

De même que Seyssel, Champier sympathisa beaucoup avec l'humanisme, et marcha « au premier rang de la docte phalange qui porta le dernier coup à la routine du moyen âge et consomma l'œuvre de la Renaissance » (1). Très versé dans les études médicales, il devint conseiller et médecin ordinaire d'Antoine, duc de Lorraine et l'accompagna en cette qualité pendant la guerre que Louis XII faisait alors aux Vénitiens :

> Enuiron mikaresme (1509), dit-il, Monseigneur de Lorrayne partit de Nancy pour aller à Lyon devers le roy Loys XII, accompagné de bien cinquante gentilzhommes bien accoustrez et arriva le samedy de Pasques, et le lundy de Pasques partit avec le roy pour aller en Lombardie contre les Venitiens, et passèrent par Grenoble et par Briançon (2).

était due à Pietro Bembo : « Allatum ad Nos est Tibi a certis hominibus insusurratum fuisse Claudii, episcopi Massilensium designati, legati Tui, curam atque operam Nobis gratam non nimium esse; qoae sane res eo Mihi gravior atque molestior accidit, quod cum illum ob ejus doctrinam, ingenium, probitatem, multum semper amaverim, postea quam is ad Me, ut legatum Tuum ageret, Romam venit, nihil ipso Tui amantius, nihil ardentius vidi, nihil plane Tuis in rebus omnibus tractandis atque administrandis diligentius, accuratius, laboriosius illo fuit: quod quidem certe me illi etiam devinxit arctius » (*Epistolarum P. Bembi Libri XVI*, Argentorati 1611, in-8, p. 169; LE GLAY, *Négociations diplomatiques*, I, 1845, p. IX, en note; DUFAYARD, *De Claudii Seisselii vita et operibus*. Parisiis, apud Hachette, 1892, in-8, p. 25).

(1) M. P. ALLUT, *Étude sur Symphorien Champier*. Lyon, Scheuring, MDCCCLIX, p. 73.

(2) *Chroniques d'Austrasie* (Voy. ALLUT, *Op. cit.*, p. 18).

Champier se trouva avec l'armée française à la bataille d'Agnadel, où il se signala et mérita l'estime de son maître. Rentré en France avec le duc Antoine, il fixa sa demeure à Nancy. En 1515 il se trouvait au sacre de François I[er]; de là il repassa les Alpes et gagna les éperons à la bataille de Marignan.

La principale œuvre historique de Champier c'est la *Vie de Bayard.* Toutefois, *Le recueil ou chroniques des histoires des royaulmes d'Austrasie,* qui arrivent jusqu'au commencement de l'année 1510, et *Le triomphe du Treschrestien Roy de France Louys douziesme de ce nom contre les Venitiens* (1), ne sont pas sans intérêt grâce à leur forme simple et naïve. Mais, comme les autres chroniqueurs ses contemporains, Champier aussi est souvent inexact et crédule, peu soucieux de la vérité, et même de la vraisemblance.

Voici comment il parle de la fin de la bataille d'Agnadel :

Mais quand ils veirent apres l'avant garde venir la bataille en si bon ordre, et si bien ordonnée, et ornée, et beaucoup mieulx que l'avant-garde, ils feurent si esbahis, et perdirent toute force et couraige de battailler ne de combattre, fors Barthelemy d'Alviane, qui comme perdu et forcené qui estoit en leur arriere garde, avec aucuns des siens mettant sa vie en desespoir, s'advancea sur les François. Mais il feut bien tost rué par terre et par Montseigneur de Vandenesse, ou sa compaignée, prins prisonnier, à la mercy du Roy. Et icelle iournée feurent occis et morts des Venitiens iusque au nombre de quatorze à quinze mille et des nostres peu (2).

---

(1) Nous avons consulté les extraits de cet ouvrage publiés à la suite de l'*Histoire de Louis XII* par CLAUDE DE SEYSSEL, réimprimée par THÉODORE GODEFROY. Paris, Pacard, 1615.

(2) *Extraits cités,* p. 340. Dans l'*Antiquité de Vienne* Symphorien Champier soutient que toutes les grandes villes ont

Champier suit le roi dans toutes ses entreprises dans l'Italie du Nord et l'accompagne jusqu'en France, faisant toujours usage d'un style concis, où les noms des lieux et des personnages historiques se succèdent avec autant d'ordre que de rapidité.



Il nous reste encore à dire deux mots sur Marignan, qui releva le prestige de la France après la fin piteuse des guerres d'Italie sous Louis XII. La littérature de cette bataille est très riche (1), à partir de la *Sotie des Chroniqueurs*, où on leur prédisait qu'ils verraient bientôt « François vainqueurs » s'ils se décidaient à franchir de nouveau les monts.

Les Français partis, la victoire assurée, les chroniqueurs s'attardèrent sur ce sujet qui flattait leur amour propre, et en même temps ils composèrent coup sur coup un grand nombre de ballades, de triolets, d'épîtres à la gloire du vainqueur. Ce sont des chansons populaires, telles que celles des *Avanturiers* (2);

été les ennemies de leurs voisines, excepté Lyon et Vienne, et, à l'appui de sa thèse, il cite Lacédémone, Memphis, Rome, Venise: « Venise oncques ne peult souffrir la seigneurie de Padue, laquelle estoit grande, ny celle de Veronne, ny voysine cité sans la subiuguer, si elle peult: et na tenu a icelle, quelle naye mys Ferrare soubz sa seigneurie » (Voy. Allut, *Op. cit.*, p. 407).

(1) Voy. LE ROUX DE LINCY, *Recueil de Chants historiques français.* Paris, Gosselin, 1842, t. II, pp. 55–67; et A. PIAGET, *Poésies françaises sur la bataille de Marignan.* Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse Romande, IIe Série, t. IV, l. 1.

(2) *Chanson des avanturiers engagés au service du roi de France* et *Chanson des avanturiers de France sur le départ du roi pour la conquête du Milanais.* LE ROUX DE LINCY, t. II, pp. 53-54 et 55–61.

c'est la chanson sur *La Guerre*, composée par Jannequin (1), remarquable par sa musique d'un effet entraînant, qui fait songer à la Marseillaise; c'est le curé d'Asti, qui se plaît à chanter d'un ton joyeux et satirique la défaite des Suisses et à leur prêter un baragouin mi-français, mi-allemand (2); c'est Gringore, avec son *Obstination des Suysses*, où il leur attribue les crimes les plus honteux (3); c'est enfin le savant Budé, avec une ballade double, œuvre de cabinet, qui « sent l'exil plus encore que la poésie » (4). Mais ces vers n'ajoutent rien à la littérature française sur Venise, car les auteurs, moins impartiaux que leur roi, n'ont pas fait à la République la part de mérite qui lui était due.

***

Voyons maintenant quelle est la littérature qui se rapporte aux guerres contre les Turcs.

Nous avons déjà dit que c'est pour mieux s'assurer l'amitié de la France, que Ladislas épousa Anne de Foix; et que celle-ci, dans son voyage de la France en Hongrie, en 1502, s'arrêta 20 jours à Venise. Or, nous possédons la relation de ce voyage: elle a été rédigée par Pierre Choque, l'un des hérauts d'armes d'Anne de Bretagne, qui l'en avait chargé (5).

---

(1) Le Roux de Lincy, t. II, pp. 65-67.

(2) *Chanson des suyces sur la bataille de Marignan et sur la teneur de Venez au pont des pierres Brughelins et gantois.* Alione, *Poésies*, pp. 110-115.

(3) Gringore, *Œuvres*, t. II, pp. 350-356.

(4) Lenient, *Op. cit.*, t. I, p. 73.

(5) Pierre Choque dit Bretagne, *Discours des cérémonies d'Anne de Foix*, publié pour la première fois d'après le manuscrit original, par M. Le Roux de Lincy. Extrait de la Bibliothèque de l'École des Chartes, Ve série, t. II. Paris, Lainé et Ha

Ayant accompagné Anne, il assista à toutes les cérémonies de la réception de cette jeune princesse à Venise (1).

La République lui fit un accueil vraiment royal, tel qu'il convenait à une Française, qui avait donné sa main au roi de Hongrie, pour servir une politique hostile au sultan. Suivant son habitude, Venise sut tirer parti des circonstances actuelles, de manière à donner à ces fêtes le caractère suggestif de l'opportunité. Anne fit par eau le voyage de Padoue à Venise. Quatre-vingts barques allèrent à sa rencontre. Elles contenaient de cent quarante à cent soixante nobles vêtus de damas et de satin cramoisi, qui la saluèrent par de profondes révérences et la firent monter sur une barque couverte de riche tapisserie. On navigua ainsi jusqu'à Saint-Georges, où de sept à huit cents nobles, en soie écarlate, l'attendaient pour la faire monter dans un autre bateau tout tapissé d'or et de satin. Près de ce bateau il y avait cent barques pointues par les deux bouts, dit Choque, qui les compare aux barques de Nantes. A Saint-Blaise le duc alla recevoir Anne et chacun des seigneurs qui avaient été à sa rencontre (environ mille deux cents personnes), lui baisa la main. Anne monta sur le Bucentaure, dont Choque nous donne la description très exacte: sur la proue, ornée de deux lions de grandeur naturelle, était assis le duc, tenant dans la main droite une épée et dans la gauche une balance. Sur la poupe il y avait un oranger très haut, portant un « monde d'or »,

---

vard, 1861. M. Le Roux de Lincy, dans son introduction, nous apprend que Pierre Choque traduisit du latin le récit d'une entreprise de la France contre les Turcs, et rédigea une relation des funérailles d'Anne de Bretagne, qui a longtemps servi de guide dans les occasions analogues.

(1) Voy. Textes, n. 25.

au sommet duquel était dressé un étendard cramoisi avec un Saint-Marc et les enseignes du doge. Mais c'étaient les dames, environ deux cent quarante, qui constituaient l'ornement le plus beau : elles étaient assises sur quatre rangs de bancs ; toutes vêtues en or, velours, damas, satin, et si couvertes de pierreries, qu'elles reluisaient de quelque part qu'elles se tournassent. Mille cinq cents bateaux faisaient la haie au Bucentaure, et entre autres une galéasse, où était représenté un amour portant la devise : « Soyez amoureux ». Au-dessous de cet amour, il y avait des dames et des docteurs, tenant entre les mains des livres, d'où se dégageait cet enseignement : « Il n'est vie que d'amoureux ». Qui sait quels sentiments ces allégories éveillaient-elles dans le cœur d'Anne, qui avait dû suffoquer son amour pour François Ier, comte de Dunois, pour satisfaire à des raisons d'état. Mais Choque ne cherche pas à sonder le cœur de la princesse ; il ne nous dit jamais quelle était son impression à la vue de tous ces spectacles ; il se borne à les décrire, afin que sa reine, Anne de Bretagne, puisse s'en faire une idée exacte en lisant son récit.

Les allégories politiques abondèrent et les Turcs ne furent point épargnés. On fit paraître dans une galère un homme, habillé en turc, porté par un éléphant, un dard à la main, et entouré de femmes mores en costume. Vis-à-vis, sur une autre galère, se trouvaient trois dames, représentant la France, la Hongrie et la Seigneurie, lesquelles, ayant rencontré trois Turcs, combattirent avec eux et les mirent en déroute. Puis arriva une dame, habillée à la française ; on lui fit bon accueil ; on posa une couronne sur sa tête et l'on dansa avec elle. Dans une autre barque, pleine de dames habillées en mores, se trouvait une reine qui faisait sa soumission à la reine de France.

Certes, en assistant à ces fêtes, on n'eût pas supposé qu'une semaine après le départ d'Anne, Venise entamerait des négociations de paix avec la Turquie.

Anne de Foix fut logée dans la maison du duc de Ferrare. Elle visita toute la ville. Dans la salle du Conseil du palais ducal « l'ung des plus sumptueux ediffices que je veiz jamais et de plus grand coust », dit Choque, elle écouta Claude d'Este, qui harangua en latin en présence des ambassadeurs de France, de Hongrie, d'Angleterre. Dans l'église Saint-Marc, elle visita les reliques et le trésor, que Choque a attentivement observés et décrits. Mais plus encore qu'à la description du trésor, nous trouvons un grand intérêt à la description du banquet fait en l'honneur d'Anne dans la salle « la mieulx enrichie d'or et d'azur que je veiz jamais ». Notre auteur parle d'abord de la vaisselle, des plats, des verres magnifiques; ensuite il dépeint une sorte de mascarade allégorique-mythologique. Ainsi il nous ramène aux temps glorieux de la République et nous fait assister, par son récit détaillé, tel que seul un témoin oculaire pouvait le faire, à ces cérémonies que Venise, unique au monde, savait organiser pour fêter ses hôtes illustres, et qui contribuaient à répandre dans tous les pays d'Europe, la renommée de sa splendeur.



Un autre document important, qui se rapporte aux relations entre les France et Venise pendant la guerre contre les Turcs, c'est la harangue prononcée en italien par l'évêque de Monluc, l'un des meilleurs italianisants du siècle, probablement en décembre 1542. Il arriva à Venise au mois de novembre. Il succédait à l'évêque de Montpellier, Guillaume Pellicier, qui avait

été obligé d'abandonner le poste d'ambassadeur à Venise, à la suite de la découverte des relations secrètes qu'il avait nouées avec un certain nombre de personnages plus ou moins influents de la République. La situation était très difficile, car les Vénitiens voyaient avec une vive inquiétude, l'alliance conclue par le roi très-chrétien avec la Turquie.

Jean de Monluc s'efforça de parler italien pour se concilier l'attention bienveillante de ses auditeurs et s'attacha à justifier l'entente du roi avec le sultan. Les soldats impériaux font de pires ravages que les Turcs, dit-il, et c'est un devoir pour le pape que de soutenir le roi, et aussi pour les Vénitiens qui risquent de perdre leur indépendance, si l'empereur vient à triompher. La harangue, soit dans le texte original italien, soit dans la traduction que semble en avoir faite Jean lui-même, est pleine de vie, et les arguments, quelque faibles qu'ils puissent être, ont une apparence logique très remarquable (1). Suivant leur habitude, les Vénitiens s'efforçaient de garder la neutralité; la harangue dut néanmoins leur faire beaucoup d'effet, puisque Jean de Monluc se présenta encore à leurs assemblées pour y

---

(1) Blaise a introduit le texte français du discours de Jean dans ses *Commentaires*, en le faisant précéder de ces réflexions intéressantes : « Tous les princes chrestiens qui soustenoient le party de l'empereur faisoient grand cas de ce que le Roy, nostre maistre, avoit employé le Turc à son secours. Mais contre son ennemy on peut de tout bois faire flèches. Quant à moy, si je pouvois appeller tous les esprits des enfers pour rompre la teste à mon ennemy qui me veut rompre la mienne, je le ferois de bon cœur. Dieu me le pardoint. Monsieur de Valence, mon frère, fut envoyé à Venize pour excuser et couvrir nostre faict ; car ces messers crioient plus que tous, et le Roy ne vouloit perdre leur alliance ». BLAISE DE MONLUC, *Commentaires*. Éd. critique par PAUL COURTEAULT. Paris, Picard, 1911, pp. 140–158.

soutenir sa thèse. Il fut aussi mêlé aux négociations délicates qui se poursuivirent pendant les années 1543 et 1544.

Jean de Monluc fut apprécié par Paul Manuce, qui, le regardant comme un modèle d'éloquence, lui dédia les *Oratorii libri* de Cicéron, parus en 1546. Il dirigea l'ambassade de Venise jusque vers le mois de juillet 1545, et partit ensuite pour Constantinople, où il s'arrêta jusqu'au mois de novembre; il se rendit à Vienne, de là encore à Venise et de Venise en France. Plus tard nous le retrouvons en Pologne (1547) et en Écosse (1548), où il fut sur le point de devenir chancelier de Marie Stuart. Mais partout où il allait, il ne manquait de donner de ses nouvelles à son ami Jean della Casa, et à Pierre l'Arétin; et une belle lettre de Paul Manuce, datée de Venise, le 30 septembre 1549, nous apprend que les pensées du savant évêque. pendant ses voyages et ses négociations diplomatiques, se reportèrent plus d'une fois vers l'Italie et spécialement vers la ville des Alde.

« Vous êtes à présent en Écosse, dit Paul, parmi des gens durs et belliqueux; et il vous faut voir et pratiquer constamment des mœurs rigides et fières. Mais vous ne modifiez pas pour cela les vôtres et ne vous dépouillez pas de votre amabilité; au contraire vous vous livrez à d'aimables pensées, et vous vous adressez souvent au beau pays d'Italie: et, rien d'étonnant si, songeant à l'Italie, Venise se présente à vous comme la partie la plus belle et la plus honorée: mais, ce qui est étonnant, c'est que Venise vous fasse songer à moi, comme vous l'écrivez, et que vous désiriez mes lettres » (1).

---

(1) Voici le texte original: « A Monsignor di Monluc. — V. S. hora si ritruova nella Scotia, fra gente dura, e bellicosa: ove

Quant à la bataille de Lépante, qui dicta tant de vers aux poètes italiens (1), la littérature française ne s'en occupa point. Nous avons trouvé seulement une allusion à cette bataille dans *Les trois gallans*, pièce anonyme introduite par M. Fournier dans son théâtre du moyen âge. Le badin rencontre « trois gallans » qui ne demandent qu'à rire. Il les sert à souhait; leur dit qu'il a rêvé d'être fait pape, et parle de l'appel fait par le pape à tous les souverains de la chrétienté et dont les résultats furent précisément la victoire de Lépante et la destruction de la flotte turque (2).

*
* *

Comme il est naturel, le voyage mémorable de Henri III à Venise, eut un écho dans la littérature; mais pendant qu'il inspira d'innombrables compositions oratoires et poétiques italiennes et latines, où la flatterie se trahit à tout moment, la muse française se tut pour donner la parole seulement aux historiens et aux

---

è necessario che quasi del continuo vegga, e prattichi fieri, e rigidi costumi: da' quali però ella non prende qualità ne si spoglia della gentilezza sua, anzi da luogo a' benigni pensieri, e spesso si rivolge al bel paese d'Italia: ove pensando, non è meraviglia se Vinegia le si rappresenta, come parte più bella e più honorata: bene è meraviglia che fra i particolari di Vinegia le sovvenga, come ella scrive, di me, e che tanto desideri una lettera. *Tre libri di lettere volgari* di PAOLO MANUTIO. Venetia, MDLVI, p. 48.

(1) MEDIN, *Op. cit.* Ch. VI, p. 229 et suiv. ERNESTO MASI, *I cento poeti della vittoria di Lepanto*. Dans *Nuovi studi e ritratti*. Bologna, Zanichelli, 1894, t. I, p. 259 et suiv. GUIDO MAZZONI, *La battaglia di Lepanto e la poesia politica nel secolo XVI*. Extrait de *La Vita Italiana nel seicento*. Milano, Treves, 1895.

(2) E. FOURNIER, *Op. cit.*, t. I, p. 190 et suiv.

chroniqueurs, aux Du Pré, aux Rigaud, aux Dorron (1). Ce sont eux qui, par leurs récits exacts, auxquels s'ajoutent ceux des prosateurs italiens, ont permis à MM. de Nolhac et Solerti de reconstruire la vie de Venise pendant les jours qu'y demeura le roi, et à nous, pour peu que nous ayons de l'imagination, de nous représenter les tableaux les plus divers, tantôt grouillants de monde, tantôt se développant autour d'une figure solitaire, tantôt éclatants de lumière et de couleurs, tantôt plongés dans les ombres mystérieuses de la nuit.

Parmi les Français qui allèrent à la rencontre du roi, avec l'ambassadeur Du Ferrier, il y avait Paul de Foix, envoyé extraordinaire de Charles IX auprès du pape et Jacques Auguste de Thou. Or, il est intéressant d'opposer la vie que mène à Venise le jeune roi, tout heureux de se livrer aux plaisirs, à celle qu'y mène le futur historien, avide de savoir. Celui-ci saisit au vol l'occasion favorable pour élargir ses horizons et acheter des livres, dans la ville privilégiée où ce commerce était si étendu. Les pages où il décrit les honneurs rendus à Henri III, contrastent avec celles où il parle, avec émotion, du jour triste dans lequel, 15 ans plus tard, la nouvelle se répandit à Venise du meurtre infâme qui ravissait à la France son roi.

De Thou, qui s'était déjà révélé habile homme d'état, avait accepté la proposition que M. de Schomberg lui avait faite, de l'accompagner en Allemagne, où il allait de la part du roi, pour lever des troupes et obtenir quelques secours des princes allemands. Chargé de se rendre à Venise en 1589, il arrive le

---

(1) *Discours des choses memorables faittes a l'entree du Roy de France et de Polongne, en la Ville de Venize, remarquees par* Claude Dorron, *parisien.* Lyon, Rigaud, 1574. Voy. Textes, n. 26.

14 août, c'est-à-dire le jour même qu'un courrier parti de Milan avait répandu dans la ville la nouvelle de la mort du roi. De Thou est profondément frappé; et tandis que l'acte de Jacques Clément excite toute son indignation, son cœur de français est touché au spectacle des Vénitiens, qui, dans cette triste circonstance, sympathisent si sincèrement avec la France et donnent au roi, qu'elle vient de perdre, une preuve tacite d'affection encore plus éloquente que les fêtes de 15 ans auparavant.

Mais... le roi est mort, vive le roi; la Sérénissime, tout en pleurant Henri III, s'empresse de donner son suffrage à Henri IV; l'oracle augure bien de lui et les Français demeurant à Venise, encore éperdus et consternés, reprennent courage en voyant que le Conseil est favorable au nouveau roi. Ce contraste est rendu avec relief dans les vers qui ouvrent et terminent le poème que de Thou composa en cette occasion, profitant, dit-il, de sa demeure dans la libre Venise. Achevé le 24 septembre, ce poème fut imprimé depuis à Tours avec la même date, mais sans le nom de d'Ossat, à qui il était adressé. Il a pour nous le plus grand intérêt, comme témoignage des sentiments de sympathie entre les deux nations, donné par l'un des hommes qui étaient plus à même de juger des événements politiques de son temps :

Siècle infâme, et rempli de monstres exécrables
As-tu pu mettre au jour des François si coupables!
Que peut-il donc rester pour combler leur fureur,
Pour être à l'univers des spectacles d'horreur,
Si ces séditieux font gloire de leur crime,
Après le sang versé de leur roi légitime,
Prévenus d'une erreur contraire à tous les droits,
Qu'on peut empoisonner et poignarder les rois?

D'Ossat, mon cher d'Ossat, ami tendre et fidèle,
Nous qui pour la patrie avons le même zèle,
Nous dont le cœur est pur, et saine la raison,
Parlons en liberté de cette trahison.
Nous voici dans Venise, où loin du sot vulgaire,
On peut s'entretenir sans peur de lui déplaire.

Qui l'eût jamais pensé de notre nation,
Qu'un peuple si connu par son affection,
Par sa fidélité pour ses rois certaine,
Ait immolé son prince à sa cruelle haine;
Que cette haine encor dure après son trépas?
Après tant de fureur que ne croira-t-on pas?

A la fin du poème, De Thou s'adresse à Henri IV et lui dit:

Prince envoyé du Ciel à l'État abattu,
Qui pourroit dignement célébrer ta vertu?
La prudente Venise admire ton courage,
Et déjà le sénat t'a donné son suffrage;
Malgré tes ennemis et leurs lâches complots,
La Brante en ta faveur fait murmurer ses flots,
Et sur le lac de Garde on voit les dieux de l'onde
T'appeler par ton nom à l'empire du monde.

C'est en vain que Milan redouble ses efforts,
En vain le fier Ibère épuise ses trésors,
Pour armer contre toi le reste de la terre:
Ta valeur va fixer le destin de la guerre:
Tel est l'arrêt du Ciel, et ce qu'a dit de toi
L'oracle de Venise après la mort du Roi.

Voyant de ton parti tout ce conseil de sages,
Les François abattus relèvent leurs courages;
Un lâche assassinat les avoit consternés:
Ils couroient dans Venise éperdus, étonnés,
Déplorant les malheurs de leur chère patrie,
Et l'opprobre éternel dont elle s'est flétrie (1).

---

(1) A Monsieur d'Ossat. *Mémoires* de JACQUES-AUGUSTE DE THOU. Collection des mémoires pour servir à l'histoire de France par M. M. MICHAUD ET POUJOULAT, t. XI, pp. 343-344.

*
* *

Un autre historien et écrivain de mémoires qui nous intéresse c'est Brantôme. Il avait été à Venise plusieurs fois, et probablement son autobiographie, dont le manuscrit s'est malheureusement égaré depuis les premières années du XVIII[e] siècle, contenait-elle des renseignements sur les séjours qu'il y avait faits et les impressions qu'il en avait reçues. Dans les *Vies* il lui arrive pourtant de parler de la ville des doges, et généralement avec sympathie: il nous renseigne, avec son inépuisable richesse de détails, sur la bataille d'Agnadel (1), sur l'entrée du Cardinal de Lorraine (2), sur l'arrivée à Venise de la nouvelle de la victoire de Lépante (3), sur les rapports des Vénitiens avec les Turcs et la paix avec Soliman, faite par l'intermédiaire du roi de France (4).

Il fut à Venise la première fois, pendant le séjour qu'il fit en Italie, après avoir achevé ses études à Paris. Il voulut visiter dans l'église Saint-Étienne, la sépulture de d'Alviano, le fameux capitaine auquel il a dédié une *Vie* fort intéressante et inspirée d'une profonde admiration. Il connut à Venise beaucoup de personnages importants et entre autres l'évêque de Dax (5) et Du Ferrier; et c'est au sujet de ce dernier, qu'il compare avec beaucoup d'esprit la prolixité de l'ambassadeur français avec la concision des Vénitiens, en trai-

---

(1) Brantôme, *Œuvres complètes* en XI vols, publiées par Ludovic Lalanne. Paris, Renouard, 1864–1882, t. I, p. 79, et t. II, pp. 190-191 et 360-361.

(2) t. IX, p. 297.

(3) t. II, p. 120.

(4) t. II, p. 121.

(5) t. II, p. 240.

tant les affaires politiques. Il ajoute que la République se gagnait l'âme des envoyés et des rois en les entretenant de la manière la plus agréable, après avoir expédié les affaires avec une grande rapidité; et que cela fut particulièrement vrai à l'égard de Henri III: on s'enquérait sur sa santé, on lui demandait comment il passait son temps et s'il s'amusait, on osait même le questionner sur les femmes; et tout cela avec une telle grâce, un tel esprit débonnaire, que le roi en était charmé et les liens politiques entre les deux états en devenaient de plus en plus solides (1). Brantôme promet aussi à ses lecteurs une description des fêtes qu'on fit à Henri III, lors de son entrée à Venise; mais nous n'en savons pas autre chose. Peut-être les nombreux récits de ses contemporains le détournèrent-ils de son idée.

L'auteur des *Vies* dut avoir trouvé le séjour de Venise fort plaisant, puisqu'il regrettait que le comte de Montgomery, après avoir tué le roi Henri II, au lieu de « percer et traverser dix ou douze fois le pays barbare et rude des Grisons ou autre, pour y faire pénitence » s'en fût allé « vivre si délicieusement à Venize et terres des Vénitiens douces et plaisantes habitations » (2). Enfin, se rendant compte de l'envie que les mœurs des courtisanes Vénitiennes devaient exciter chez les femmes étrangères, il met ces paroles sur la bouche d'une noble demoiselle française:

« Hélas! si nous eussions fait porter tout notre vaillant en ce lieu-là (Venise) par lettre de banque et que nous y fussions pour faire cette vie courtisanesque, plaisante et heureuse, à la quelle toute autre ne sçauroit approcher, quand même nous serions emperières de tout le monde (3) ».

---

(1) Voy. Textes, n. 27.
(2) t. III, p. 293.
(3) t. IX, p. 155.

Il est probable que Brantôme a bien connu la vie de Venise, et il est dommage que nous ne possédions pas les souvenirs autobiographiques de cet écrivain, si attrayant grâce à ses innombrables digressions, à ses anecdotes spirituelles, à son ton de conversation, qui lui fait oublier parfois la grammaire, mais qui donne au lecteur l'illusion de voir et d'entendre les interlocuteurs de ses récits.

Les autres illustres historiens et écrivains de mémoires de l'époque ont donné à la Sérénissime la place qui lui était due, quand la clarté historique exigeait qu'ils en parlassent, mais aucun d'entre eux n'en a fait l'objet d'une étude particulière.



Sous le règne de Henri IV nous trouvons à Venise un personnage destiné à jouer un grand rôle dans l'histoire de France, et qui, quoique très jeune encore, faisait déjà au cours de ses voyages de profondes observations, témoignant de l'habile homme politique qu'il devait devenir. Nous entendons parler de Henri Ier, duc de Rohan, le futur chef du parti calviniste, sous Louis XIII.

Né le 25 août 1579, il entra très jeune encore dans l'armée française, mais en 1598, lorsque fut rétablie la paix entre la France et l'Espagne, vu que sa patrie n'avait plus besoin de lui, et que d'ailleurs, par son bas âge, il était plus apte à apprendre qu'à servir son pays, il fut pris du vif désir de voyager. Il avait l'intention d'aller voir l'empire des Turcs, non, dit-il « par superstition, comme la plupart de ceux qui faisant ce voyage, y vont seulement pour voir Hierusalem » mais par le désir de connaître les peuples orientaux. La fortune, jalouse de son plaisir, s'opposa à ses

projets; aussi dut-il se contenter de visiter les pays de la chrétienté. Pendant qu'il voyageait il prenait des notes journalières, qui nous permettent de le suivre dans ses pérégrinations et de connaître ses impressions des différents pays qu'il visita, à savoir l'Allemagne, l'Italie, les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Écosse (1).

Il entra in Italie par Bassan et après un premier séjour à Padoue, il voulut voir la reine de l'Adriatique (2). Pendant le voyage en gondole, entre Fusina et Venise, il eut le loisir d'admirer les beaux palais qui s'offraient à sa vue, et reçut une telle impression en entrant dans la ville, qu'il l'appela aussitôt: « Un des miracles du monde » (3). Dans ses mémoires il se garde bien d'énumérer toutes les belles choses qu'il a vues; il craindrait que le papier ne lui fît défaut, et d'ailleurs il s'intéresse surtout à l'histoire de la fameuse République. Il en raconte l'origine, les progrès, le gouvernement qui l'a rendue « la république la plus riche et la plus redoutable de toute la Chrétienté », et qui lui a permis de garder sa virginité, puisqu'elle n'a jamais été prise et qu'elle n'a pas changé de gouvernement.

Les quelques lignes où le duc de Rohan parle de l'arsenal, de la place et de l'église Saint-Marc, n'ajoutent rien aux descriptions des voyageurs qui l'ont précédé; mais le palais ducal, lui rappelle la mort de Baiamonte Tiepolo et l'engage à parler des chefs-d'œuvre d'art qu'on y admirait et dont aucun voyageur ni historien de Venise n'avait encore

---

(1) Duc de Rohan, *Voyage faict en l'an 1600, en Italie, Allemaigne, Pays-Bas Unis, Angleterre et Escosse.* Amsterdam, Elzevier, 1646.

(1) Voy. Textes, n. 28.

(2) p. 30.

parlé. Il se borne, il est vrai, à nommer le Titien, le Tintoret, le Bassan, le Véronèse; cependant, s'il ne décrit pas leurs tableaux, il semble en avoir compris la beauté, puisqu'il dit que les peintres vénitiens « ont autant faict de chefs-d'œuvre que de tableaux » et que toute la ville en est embellie si bien « qu'ils luy ont acquis le premier rang parmi toutes celles d'Italie pour la peinture » (1).

C'est vraiment à regret que le duc de Rohan quitte Venise. « Je suis party aussi ravi et content tout ensemble de l'avoir veuë, que triste d'y avoir demeuré si peu » affirme-t-il, car il faudrait un siècle pour la connaître et non pas trois ou quatre semaines. Puis, s'adressant à sa mémoire, il dit qu'elle doit se contenter de se ressouvenir qu'ayant vu Venise, elle a vu « un des cabinets de merveilles du monde » (2).

Peu de mots donc, mais dictés par un véritable enthousiasme, qui suggère aussi à l'auteur quelques phrases très heureuses, caractérisant fort bien la ville et sa politique.

Ce n'est pas tout. Ayant achevé le récit de son voyage, le duc de Rohan désire à la fin comparer les nations les unes aux autres et faire des remarques impartiales sur leurs caractères généraux, sur leurs mœurs et leurs gouvernements. Il compare alors les Allemands et les Italiens, les Français et les Anglais, et finalement les deux Républiques qu'il vient de visiter: les Pays-Bas et Venise. Il énumère ce qu'il y a de conforme entre les deux États: ce sont deux républiques aristocratiques « plus grandes par mer que par terre, ce qui cause que toutes deux sont traffiquantes et par conséquent fort riches » (3).

---

(1) p. 33.
(2) p. 33.
(3) p. 246.

Les dissemblances sont données par l'âge et la situation des deux pays et par un détail de gouvernement auquel l'auteur attribue une particulière importance: Venise « se désarme elle-même, ne permettant à aucun Vénitien que l'exercice de la marchandise »; au contraire la république des Pays-Bas ne laisse de s'adonner aux armes » (1). Voilà pourquoi la ville de Venise est ambitieuse et ne souffre aucune « compaigne », alors que les différentes villes des Pays-Bas jouissent d'une autorité égale.

Pourquoi Venise, a-t-elle duré plus de mille deux cents ans sans gouvernement? Parce que les premiers fugitifs qui fondèrent la ville au temps d'Attila s'appelèrent gentilshommes lorsque des étrangers allèrent habiter leurs îles. Ces étrangers formèrent dès lors le peuple et ils n'avaient aucune raison de se révolter puisque « ils venaient habiter avec ses conditions ». Et pourquoi, se demande encore notre voyageur, les Vénitiens ont-ils pu résister aux « ennemis externes? » La raison en est « l'assiette seule de leur ville qu'on ne peut aborder cinq milles à la ronde par terre, ny par mer que par un seul canal tout tortu » (2).

Il reste encore une question à résoudre. Laquelle des deux Républiques est la plus heureuse? Le duc de Rohan croit « sans mentir » que Venise est plus heureuse que les Pays-Bas. Oui, car outre son revenu, elle a de grands trésors et jouit tranquillement de la paix; tandis que l'autre république est affligée par la guerre d'un des plus puissants princes du monde, qui l'empêche d'amasser de grands trésors. Cependant, si le duc de Rohan trouve Venise plus heureuse que les

---

(1) p. 247.
(2) p. 251.

Pays-Bas, il croit que ces derniers sont mieux gouvernés « pour se maintenir contre de puissants ennemis et pour s'accroistre » (1).

***

Nous avons vu que Henri III et Henri IV contribuèrent à apaiser la lutte entre Venise et le pape; mais la satire politique en France, pendant cette période, trouva un aliment si abondant dans les guerres de son pays, que toutes ses flèches convergèrent vers la ligue *(Satire Ménippée)* et Venise et son démêlé avec le pape furent complètement négligés (2).

Dès que ce démêlé fut apaisé, Théodore de Fougasses publia son *Histoire générale de Venise* (3), avec deux dédicaces : l'une au roi de France et l'autre au doge de Venise. Au premier, il dit avoir été poussé à lui dédier son histoire, parce que Venise, comme la France, avait toujours été fidèle à la religion chrétienne et que les deux pays s'étaient toujours entr'aidés. Dans sa lettre au doge Leonard Donato, Fougasses affirme, empruntant peut-être l'idée à Commynes, qu'en voyant le sénat de Venise il fut épris d'une admiration comparable à celle de Cynéas envoyé de Pyrrhus à Rome ;

---

(1) p. 253.

(2) Un des écrivains qui suivirent de plus près le conflit survenu entre Rome et Venise fut certainement Jacques Gillot, qui au commencement de l'année 1607 travaillait à recueillir les écrits composés pour la défense des droits de l'Église gallicane. M. Picot donne la liste des lettres que fra Paolo Scarpi lui écrivit. Celles de Gillot ne paraissent pas avoir été conservées. (Voy. Picot, *Fr. It.* t. II, pp. 281-297).

(3) Théodore de Fougasses, *Histoire générale de Venise depuis la fondation de la ville jusqu'à présent.* Paris, L'Angelier, MDCVIII.

et il ajoute qu'il éprouva le plus grand plaisir en étudiant les historiens de cet état, qui lui semblait avoir avec la France « plus de convenance et conformité qu'aucunes autres puissances terriennes ».

Dans l'avis au lecteur, il lui demande pardon des fautes qu'il trouvera certainement dans cet ouvrage, et avoue que tout d'abord il avait l'intention d'écrire seulement l'histoire des premiers Vénitiens, tandis qu'il a fini par arriver jusqu'à ses contemporains. Et cela lui a nui, la dernière partie étant la plus faible, car dans la première (jusqu'en 1487) il se tire d'affaire en traduisant mot à mot l'histoire de Sabellico.

Considérée dans son ensemble l'œuvre immense de Théodore de Fougasses n'a aucun mérite littéraire et peu de mérite historique ; mais elle nous prouve, encore une fois, quels solides liens d'amitié existaient entre la France et Venise à la fin du règne de Henri IV.



La littérature historique de Venise au XVIe siècle fut donc très importante : elle comprend deux périodes bien distinctes et fort éloignées. L'une, la période des guerres d'Italie, embrasse les premières années du siècle, et par conséquent les écrivains qui s'en sont occupés appartiennent en réalité au siècle précédent : ce sont eux qui dans l'histoire de Venise dans la littérature française, marquent la transition entre le moyen âge et la Renaissance. Dans cette période la France est armée contre Venise. Un silence presque absolu accompagne le rétablissement de la paix ; silence qui dure encore pendant les guerres entre François Ier et Charles-Quint, aussi bien que pendant les guerres contre les Turcs. Les deux pays se rapprochent véritablement sous Henri III et sous son successeur Henri IV ; le dé-

mêlé avec le pape raffermit ces liens d'amitié, dont nous témoignent les historiens du temps.

La haine est donc l'inspiratrice des écrivains de la première période, comme l'amour est l'inspirateur de ceux de la seconde. Quelle forme cette haine prenait-elle sous les plumes des rhétoriqueurs? Venise, qu'a-t-elle été pour ces pauvres écrivains, les premiers dénigreurs français de la puissante République? On sait que le XVe siècle subissait encore l'influence de toute la littérature du siècle précédent, et surtout de ce Roman de la Rose où l'allégorie métaphysique jouait un si grand rôle. On n'oubliait pas non plus le roman de Renart, qu'on avait tant remanié, en coupant avec beaucoup d'eau l'esprit piquant des rédactions primitives.

Il n'était pas difficile de chercher l'allégorie à Venise; Venise avec son lion pour emblême; avec son église de Saint-Marc aux murs tout recouverts de mosaïques, sur lesquelles la fantaisie avait brodé les légendes les plus bizarres. Une de ces légendes faisait surtout l'affaire des Français: c'était celle du coq crevant les yeux au renard. Il ne fallait donc pas aux poètes un grand effort d'imagination pour personnifier la ville: elle sera tantôt le lion, tantôt le renard. Venise est un lion, oui, car elle a été la reine des mers, comme le lion est le roi de la forêt; mais, hélas, un lion qui commence à vieillir: elle a eu tort de se croire indomptable; d'autres plus puissants qu'elle l'obligeront à baisser la tête. Venise est encore un renard; renard dans lequel coule un sang qui ressemble de très près à celui du renard classique créé par la fantaisie gauloise: elle est rusée, malicieuse, flatteuse; elle trouve toujours la manière de se tirer d'affaire; alors même que vous croyez l'avoir entre les mains, elle vous échappe; alors que vous croyez qu'elle va mourir, elle sort

du combat, fatiguée, épuisée, mais intacte. Voici les deux motifs exploités par les rhétoriqueurs pour illustrer les événements qu'ils racontent, leurs rois les en ayant chargés. Ils sont rarement fidèles, l'esprit de parti dominant chez eux, comme chez tous les écrivains attachés à la cour ; ils ont toutefois un mérite : non seulement ils ont été les témoins des faits qu'ils racontent, mais ils ont eu le talent de voir. La matière abonde sous leur plume, et le vocabulaire ne leur fait pas défaut. Ce ne sont pas des artistes finis ; ils ne choisissent pas ; ils abusent des énumérations, des répétitions, des comparaisons ; mais ils parviennent à nous donner l'impression de la mêlée, à nous faire revivre la journée d'Agnadel.

Le XVe siècle, si pauvre en poètes, possédait un grand prosateur : Philippe de Commynes ; et c'est lui le véritable artiste de la Venise d'alors ; Venise dans tout l'éclat de sa magnificence ; Venise, la ville la plus triomphante du monde, Venise qui se gouverne sagement.

Les rapports entre la France et Venise, lors des ambassades de Commynes, traversaient une phase trop critique, pour qu'il pût recevoir tous les honneurs dont il eût été digne, honneurs que la République décerna au contraire à ses hôtes royaux, en temps de paix. Les relations de ces visites sont vraiment intéressantes, puisqu'elles nous permettent d'assister aux fêtes magnifiques que Venise seule savait organiser, et qui inspirèrent les grands peintres du temps. Les plus fameuses de ces relations sont celles qui se rapportent au voyage de Henri III à Venise ; mais même celle de Choque, sur le voyage d'Anne de Foix, contient une foule de détails, aussi attrayants que peu connus.

Le poète, qui se fait le mieux le porte-voix des

sympathies entre Venise et la France vers le déclin du siècle, c'est Jacques Auguste de Thou ; et tandis que Fougasses s'efforce en vain d'ériger à Venise un monument digne d'elle, par son histoire plus ou moins fidèle, le duc de Rohan, l'homme politique, qui aime Venise, qui ne voudrait se détacher d'elle, qui en reconnaît les mérites et la grandeur, comprend toutefois qu'elle a atteint l'apogée de la gloire, qu'elle ne peut plus s'accroître : il semble pressentir que la période de la décadence n'est pas lontaine.



CHAPITRE III.

Les voyageurs du Levant à Venise. Venise dans leurs œuvres.

Les guerres d'Italie, qui contribuèrent au rapprochement de ce pays et de la France, ne furent cependant pas favorables aux séjours dans la Péninsule des voyageurs du Levant.

M. Schefer remarque (1) que le voyage de la Terre Sainte n'était point alors sans difficultés et périls, et entre autres choses, il rappelle que les populations de la Haute Italie, ruinées par les invasions dont leurs pays avaient été le théâtre, étaient animées de sentiments hostiles à l'égard des Français. Ce fait peut expliquer jusqu'à un certain point pourquoi quelques-uns, qui auraient saisi volontiers l'occasion de leur voyage en Orient pour visiter l'Italie et y séjourner, finirent par y renoncer, et pourquoi le nombre est exigu des pèlerins français, qui, à cette époque, traversèrent le Piémont et la Lombardie pour se rendre à Venise. Mais la libre République, dès que la paix avec la France fut rétablie, accueillit ces voyageurs, qui su-

---

(1) DENIS POSSOT, *Le Voyage de la Terre Sainte*, publié et annoté par Ch. SCHEFER. Paris, Leroux, 1890. Préface.

rent jouir de leur séjour dans la ville enchanteresse. Seulement ils n'étaient plus si nombreux qu'au moyen âge, le sentiment religieux, qui poussait jadis les Européens vers le tombeau du Christ, ayant subi de fortes atteintes. Aussi les relations des voyageurs en Terre Sainte sont-elles rares au XVI[e] siècle. Les principales, écrites par des Français pendant la première moitié de ce siècle, sont celles de Jean Thenaud (1512), de Jacques le Saige de Douai (1518), de Barthélemy de Salignac, de Denis Possot et Jean Gachi (1532); le récit d'un voyage qui aurait été fait l'année suivante par un certain Greffin Arfagart, et celui d'Antoine Regnaut, qui accomplit son voyage en Terre Sainte en 1549 et en fit imprimer la description en 1573. Excepté la relation de Salignac, écrite en latin (1), et celle de Thenaud, qui s'embarqua à Castellamare et ne s'arrêta pas à Venise (2), toutes les autres nous intéressent directement.



Nous avons très peu de détails biographiques sur la vie de Jacques le Saige avant 1518, date de son départ. Il est probable qu'il a vu le jour à Douai, où il devint marchand de draps de soie, bien avant de

(1) *Bartholomaei a Salignaco Itinerarium Terrae sanctae*. Lugduni, in aedibus Gilberti de Villiers, 1525.

(2) « Il voulait passer l'hiver dans ce pays (l'Italie), mais le sentiment public y était tellement excité contre les Français, qu'il résolut de continuer son voyage, et il s'embarqua à Castellamare sur un navire ragusais en destination d'Alexandrie ». *Le Voyage d'Outremer de Jean Thenaud*, publié et annoté par Ch. Schefer. Paris, Leroux, 1884. Introduction, pp. LXIX-LXX.

partir pour la Terre Sainte. En 1525, à savoir après son retour, son magasin avait pour enseigne les armes du patriarcat de Jérusalem, d'un côté, et de l'autre celles du royaume de Jérusalem, avec cette devise : « Loe soit Dieu. Jen suis revenu ». C'est lors de son voyage, sans doute, qu'il obtint le titre de chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. Il mourut en 1549 et fut enterré dans l'église collégiale de Saint-Pierre à Douai. Lorsqu'il fut remis de ses fatigues, et qu'il eut repris le cours de ses affaires, Jacques s'occupa de la mise en ordre des notes qui composaient le journal de son voyage. La ville de Douai n'ayant pas encore de presses, il s'adressa à celle de Cambrai et fit imprimer à ses frais son livre, qu'il finit d'écrire le 11 Juillet 1525 (1). Il le distribua à ses amis et peut-être même quelques exemplaires furent-ils vendus comme guides à des pèlerins (2).

Le livre s'achève par ces mots :

Je Jacques le Saige prie a cheulx quy liront chedit livre quy leur plaise me doner une recomandation au benoist createur ou a sa benoiste mere Marie : et ie prie quil puissent partir a ung chapelet par moy dict en leglise du sainct sepulcre.

Che present livre a faict ung nome Iacque le Saige
Lequel est bien sarpilit de langaige,
Grand crocheteur de boutelles et de flacquon
Je prie a Dieu quy lui fache pardon.

Amen.

---

(1) *Sensuyvent les gistes repaistres et despens que moi* JASQUES LE SAIGE *marchant de drapz de soye demourant a Douay ai faict.* Imprimé nouvellement a Cambray par Bonaventure Brassart. Sans date. Bibl. Nat. de Paris, 0[2] f. 33.

(2) C'est un livre fort rare aujourd'hui. Il y en a trois éditions connues, dont deux auraient été publiées aux soins de l'auteur lui- même, et dont on possédait en 1851, cinq exemplaires en tout. L'un de ces exemplaires est à la Nationale de Paris,

L'auteur s'est bien peint dans ces quelques vers: en effet son voyage témoigne d'un homme qui alliait un grand fonds de dévotion à un amour très prononcé pour le bon vin et la bonne chère. Peu lettré d'ailleurs, malgré quelque connaissance du latin, il était beaucoup plus sensiblement touché par les reliques et par les manufactures, que par les chefs-d'œuvre d'art. Quoi qu'il en soit, son journal de voyage contient des pages vraiment intéressantes sur notre ville, et la rareté du volume nous engage à les analyser dans le détail.

Le Saige arriva à Venise, en mai 1518, en compagnie d'un certain Jean du Bos. En bon marchand, il alterne le récit de ce qu'il a vu avec une quantité de renseignements sur la manière dont il était logé et nourri, et sur ce qu'il dépensait. Par exemple, non content d'avoir dit que le premier jour il alla voir avec son ami l'église de Saint-Marc, il décrit encore le repas qu'ils firent en rentrant et ajoute qu'après avoir marchandé avec leur hôte, ils fixèrent qu'il payeraient XIII

---

et c'est à celui-là que nous empruntons. En 1851 il parut une troisième édition publiée par H. R. Duthilloeul à Douai, chez Adam d'Aubers et précédée d'une préface assez fade, mais précieuse tout de même à cause des quelques renseignements qu'elle nous donne sur la vie de l'auteur. Elle contient encore une autre préface sur Jérusalem et les pèlerinages. Selon le manuel de Brunet il aurait été tiré seulement 120 exemplaires de ce volume. Il en existe un à la Nationale de Paris et un autre au British Museum. Duthilloeul croit même qu'il a existé une édition précédente à celle du XVIe siècle que nous connaissons. Il s'appuie sur le titre « imprimé nouvellement » qu'il préfère comprendre « imprimé de nouveau » plutôt que « récemment » et sur une phrase au recto du feuillet 20 de la première édition: « Je voeulx escripre dung beau miraicle lequel navoie point mis par escript a mon premier livre.... » Y aurait-il donc un premier livre?

gros pour dîner, coucher et souper. L'après midi ils allèrent voir le port, et ne manquèrent pas d'admirer le grand canal :

Et y a une rue longue ou il y a des beaux grans palais, ie ne leusse jamais penses. Car ie navoie point veu de pareille (1).

Viennent ensuite des détails assez curieux, qui nous donnent une idée de la bonne chère qu'aimaient à faire ces voyageurs durant leurs pèlerinages (2). Le Saige nous parle du spectacle magnifique que présente Venise, vue du haut du clocher. Elle lui paraît plus grande qu'il ne l'avait supposé, et il est étonné du nombre des bateaux, qui se croisent aussi épais que les voitures à Paris. Mais il ne nous dit rien de la beauté du monument, qu'il a parcouru de la base jusqu'au sommet, se bornant à observer que c'est une tour carrée, sur laquelle on pourrait bien monter à cheval.

A Muran, où, dit-il,

on y faict tant de voir de cristale que nul ne le croiroit sil ny estoit (3),

il ne manqua pas d'assister à la fabrication de quelques verroteries.

---

(1) f. 23 v°

(2) Ce fut Louis Dolfin qui se chargea de mener les pèlerins en Terre Sainte et voici comment ils devaient être nourris : le matin une tasse pleine de malvoisie, avec deux ou trois morceaux de pain biscuit, au dîner potage et deux sortes de chair bouillie et encore du fromage et vin « autant que on pœult boire ». Au souper rôti, bouilli de deux sortes de chair et encore du fromage. Et environ deux heures après souper une tasse pleine de vin. Ils établirent que chacun payerait XLV ducats; ils en payèrent la moitié immédiatement et l'autre moitié avant d'entrer en Terre Sainte (f. 23 v°).

(3) f. 25 r°.

Il fut saisi d'admiration pour la statue de Colléon, qui était alors toute dorée :

Il y a, dit-il, ung personnaige grant esleves sur ung cheval tout de queuvre dores de fin or. Lhomme et le cheval assy sur ung beau piller de pierre bien taillie et riche. Ce samble albatre. Et est la mit cedit personnage en memoire de ce quil avoit aydict les venitiens contre leurs ennemis il estoit capitaine: et se nommoit Bertellemy coullon et estoit de Bresse (1).

Mais un des spectacles qui le frappa le plus ce fut la vue d'un supplice, supplice atroce, auquel il aurait cependant vu volontiers condamné aussi un prêtre très coupable à ses yeux et qui parvint à se soustraire aux mains de la justice. Le Saige nous parle encore, avec son habituelle concision, qui ne manque cependant pas de relief, des quartiers ouvriers :

Fusmes en une rue : ou il se faisoit tout plain de soye. Et de la a une aultre ou affinoit le coton, et de la a une autre rue tous ouvriers de artillerie, et de bachins de queuvre et toute ferraille. Cest une chose inestimable dy estre. Car ilz sont fort sorty de che quilz se meslent (2).

Il fait aussi une visite à l'arsenal. La vue de tant de projectiles l'effraye et il dit qu'il ne regrette point d'avoir payé quelque chose pour pénétrer là dedans car « il nest point de pareille chose au monde » (3).

Et quoi dire des richesses étalées devant les maisons pour la fête de l'Ascension ? Il y en a une telle quantité qu'on dirait qu'elles ne coûtent rien. Les

(1) f. 25 v°.
(2) f. 26 v°.
(3) f. 27 r°.

étrangers trouvent que cela a l'air d'une féerie et ils regardent toujours en haut, attirés par la nouveauté du spectacle, de sorte qu'on ne pourrait les confondre avec les Vénitiens.

Nos voyageurs allaient tous les matins entendre la messe dans telle ou telle autre église, dont ils admiraient les reliques, tout épris de foi sincère et naïve. Mais la nuit de l'Ascension, ils se rendirent à Saint-Marc et un plaisir de nature moins ascétique leur était réservé. Ils virent des femmes merveilleusement parées : elles endossaient une robe de damas qui laissait voir leur poitrine d'une blancheur de lait : « et soies seur quelle estoit bien blanche » (1). Elle s'éventaient, dit encore l'auteur, qui ne devait jamais avoir vu d'éventails, avec un « fatras de soye » pareil à une raquette. La vue de ces femmes frappa nos pèlerins, parce que ce n'était qu'aux jours de grande fête qu'on voyait dans les rues ou à l'église des femmes de la bonne société, leurs maris et leurs pères jaloux les empêchant presque toujours de sortir. Le Saige plaint ces femmes si sacrifiées et trouve justement que les pauvres sont plus heureuses, puisqu'elles peuvent aller où elles veulent (2).

---

(1) f. 28 v°.

(2) A propos des éventails, Thomas Coryat, l'original auteur des *Crudities*, bizarre journal de son voyage de Londres à Venise fait en 1608, dit : « Hommes et femmes ont des éventails pour se rafraîchir le visage pendant les chaleurs. La plupart sont des objets très élégants, qui consistent en un morceau de papier peint, fixé à l'extrémité d'un petit manche de bois. Le papier est orné de chaque côté de peintures excellentes, qui représentent tantôt des sujets de galanterie avec des vers spirituels ou des devises, tantôt des vues de quelque ville notable d'Italie avec une brève description d'icelle. Ces éventails sont

Il décrit encore les épousailles de la mer, et surtout un dîner splendide au palais ducal (1). Il dit que le doge Léonard Loredano n'y était pas, car il était vieux (2) et qu'il se nourrissait des mamelles de sa jeune femme. Mais il y avait tous les seigneurs de la ville, qui offraient un spectacle majestueux dans cette salle dorée et donnant sur la mer. Il fut étonné, ainsi que plusieurs voyageurs du temps, de voir que tous les convives se servaient de la fourchette, qui, dit-il « me sambla chose honneste » (3). Nos pèlerins goûtèrent

---

de petit prix ». (Voy. EDMOND BONNAFFÉ, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*. Paris, Leroux, MDCCCXCV, p. 134). Henry Estienne, s'exprime ainsi : « Les eventails leur font compagnie (aux dames).... Et plusieurs les aiment bien tant, de la façon qu'elles les font faire maintenant, que, l'yver venu elles ne les peuvent abandonner : mais s'en estant servies l'esté pour se faire vent, et contre la chaleur du soleil, les font servir l'yver contre la chaleur du feu ; estans ces deux chaleurs dommageables au beau teint ». Plus loin, Henry Estienne parle encore des éventails faits « de pelures de bois fort tenues et toutes regredillonnées », et d'autres faits « de plumes de pan ronds et larges comme un plat » (HENRI ESTIENNE, *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé, principalement entre les courtisans du temps*. Sans date ni nom de l'éditeur, pp. 162-3 et 165. Bibl. Nat. de Rome, 6. 41. A. 9).

(1) Voy. Textes, n. 29.

(2) On sait qu'il mourut le 22 juin 1521, à l'âge de 90 ans. Il en avait donc environ 87 lors du passage de Jacques à Venise.

(3) f. 30 r.o L'usage de la fourchette, qui frappa Le Saige, suggéra une longue note à Thomas Coryat : « J'ai observé dans toutes les villes d'Italie une coutume qui n'existe dans aucune autre nation de la chrétienté. Les Italiens, et la plupart des étrangers qui demeurent en Italie, se servent toujours aux repas d'une fourchette pour couper leur viande dans le plat ; ils tiennent d'une main le couteau et enfoncent la fourchette de l'autre. Tout individu, assis à une table en compagnie, qui par mégarde, toucherait avec ses doigts les plats de viande dont chacun coupe une portion, choquerait la compagnie et serait vu de mauvais œil, ou

le vin, les dragées et les gâteaux, qu'on leur servit en abondance, et ils s'amusèrent à entendre les trompettes et les clairons pendant le dîner, et plus encore, le repas fini, à voir danser quatre couples déguisés.

Avant de quitter Venise, Le Saige visite la place Saint-Marc, le palais ducal, la façade de l'église; les quatre fameux chevaux de bronze, la « couverture » ainsi qu'il l'appelle,

laquelle est de plomb, faicte à la manière de plusieurs pommes. Car il en y a chincq (1).

Il parle encore de la fameuse pierre, d'où, assure-t-il en pleine bonne foi, Moïse fit saillir l'eau, et du trésor, dont il énumère les richesses.

Mais . . . le moment du départ approche et nos marchands ont soin de faire leurs provisions, dont

---

même repris. Les fourchettes sont en général de fer ou d'acier, quelques-unes d'argent, mais celles-ci ne servent qu'aux gentilshommes. La raison de cette recherche est que les Italiens ne peuvent en aucune manière souffrir que l'on touche aux plats avec les doigts, les mains de tous n'étant pas également propres. Sur quoi j'ai moi-même trouvé bon d'imiter cette mode italienne, non seulement pendant que j'étais en Italie, mais encore en Allemagne et souvent depuis en Angleterre. Ce qui me valut les railleries d'un savant de mes amis, qui, dans son humeur facétieuse, ne craignait pas à table de m'appeler *furcifer* (portefourche), uniquement parce que je me servais de fourchette en mangeant ». Cette note, remarque M. Bonnaffé à qui nous l'empruntons (*Op. cit.*, pp. 132-133), confirme que la fourchette, née en Italie et dans les pays vénitiens au XVIe siècle, introduite à la cour de France par Henri III, ne commence à se répandre en Europe qu'au début du XVIIe siècle. Avant 1608 Coryat ne l'avait rencontrée nulle part, pas même dans les plus grandes maisons d'Angleterre, ni chez le prince Henry de Galles, où il avait ses entrées.

(1) f. 31 r.o

nous avons la liste avec tous les prix en regard. Le Saige saisit l'occasion pour décrire l'imposant marché de farines; ces farines qu'on pesait si scrupuleusement, car la Seigneurie avait là ses propres bascules pour contrôler le poids, et que tout voleur eût risqué sa vie :

Et se faulte y avoit, che seroit pour la vie dudit vendeur. Et pourtant chacun se garde (1).

Après avoir eu l'intention de se plaindre auprès de la Seigneurie de la lenteur du patron qui aurait dû partir le 15 juin, après avoir attendu un vent favorable durant deux jours, nos voyageurs partent enfin, non sans garder un excellent souvenir de ce séjour, qui leur coûta en tout XX livres. Et nous leur savons gré de nous avoir laissé un journal si détaillé, qui nous donne une idée très exacte de la vie que menaient alors ces marchands de passage par Venise; de leur enthousiasme pour les objets sacrés, pour les reliques innombrables renfermées dans les églises, du plaisir qu'ils éprouvaient à assister aux fêtes et même de ce qu'ils dépensaient.



Nous connaissons peu de chose touchant la personne de Denis Possot. Il appartient à une famille honorable de Coulommiers, dont on voit figurer le nom dans quelques actes du XVI[e] siècle.

Ce fut le 12 mars 1532 qu'il se mit en route avec trois compagnons, pour accomplir un vœu fait à la chapelle de Notre-Dame de Voulton. Les pèlerins s'embarquèrent le mardi, 14 mai 1532, sur le *Sancta*

---

(1) f. 32 v.o

Maria, le plus grand des navires naviguant sous le pavillon de Saint-Marc, et qui appartenait à deux patriciens, dont les noms ne nous sont pas donnés. Ce bâtiment était commandé par Paolo Bianco et devait faire le voyage de Chypre. La description de Venise est, sans contredit, une des parties les plus intéressantes du récit de Possot (1). C'est que l'auteur eut tout le loisir de la voir, s'y étant arrêté juste un mois. Il commença par monter sur le clocher, dont il admira les marbres dorés, et, de cette hauteur, il jouit de la vue de la ville sise au milieu de la mer. Comme tous les autres voyageurs, il fut particulièrement frappé par la magnificence de Saint-Marc, de ses ornements, de son pavé, de ses peintures et surtout de son trésor, qu'il visita avec le duc de Ferrare ; mais il ne négligea point de voir d'autres églises, telles que Saint-Roch, les Cordeliers, le Saint-Sauveur, Saint-George, Saint-Jean et Paul, et la belle place avec la statue dorée de Colléon.

L'arsenal est pour lui « ung lieu si riche qu'il est impossible à l'homme de l'estimer et de le croire qui ne l'a veu (2) » et la vie commerciale de la ville ressort des pages qu'il a dédiées au *Rialto* et au *Fondaco dei Tedeschi*. Grecs, Juifs, Turcs, tous ces étrangers qui se rendent à Venise *d'ogni paese*, attirent les regards du voyageur, qui les suit dans leurs églises, s'intéresse à leurs mœurs, observe leurs costumes et se plaît à les décrire.

Possot assista aussi à une procession, qui lui permit de voir plusieurs personnalités, et, entre autres, le doge André Gritti « fort beau personnaige tout vieil, à grant barbe blanche (3) ».

---

(1) Voy. Textes, n. 30.

(2) p. 78.

(3) p. 81.

Quant aux épousailles de la mer, il ne croit pas que l'anneau qu'on y jette vaille cent écus, comme on donne accroire, et moins encore qu'on « l'y laisse » (1).

Avant de partir définitivement pour l'Orient, notre voyageur voulut visiter Muran, où, selon ses mots, on faisait les plus beaux verres du monde (2); Padoue, dont il admira l'église Saint-Antoine, la belle statue de Gattamelata, érigée par Donatello, le palais de la Ragione, le tombeau de Tite Live ; et enfin Trévise, contrastant avec Venise par l'abondance de ses moulins et de ses fontaines. A son retour, il passa par Vicence et s'arrêta à Vérone, la patrie de Pline et de Catulle, dont l'amphithéâtre lui rappela le Colisée et l'arène de Nîmes en Provence (3).

Dans sa relation, Denis Possot nomme plusieurs fois Jean Gachi, entre autres lorsqu'il énumère les passagers qui s'embarquèrent à Venise pour se rendre à Chypre. Probablement ce personnage, gardien du couvent des cordeliers de Beaune, se joignit à Possot et à ses compagnons, lors de leur passage dans cette ville. Il voulut laisser, lui aussi, une relation de ce voyage, dont M. Schefer a pu voir un manuscrit. De ce manuscrit il résulte que Jean Gachi fut, comme Denis Possot, frappé du nombre et de la magnificence des églises de Venise, du luxe des Vénitiens, de la richesse

---

(1) p. 106.

(2) p. 85.

(3) « Vérone, qui est une belle ville et forte appartenante aux Venitiens, dedans laquelle il y a une antiquité rommaine qui monstre avoir esté ung lieu auquel les anciens jouoient leurs jeux et l'appeloient *amphiteatrum*, tel est comme le Colisée de Rome, et l'arène de Nîmes en Provence, car aussi ce lieu de Vérone s'appelle Arène. Ceste ville est decorée de la nativité de Pline le grand, et de Catulle bien renommé » (pp. 217-219).

des diverses industries et surtout de celle des verreries de Muran, dont les produits étaient, nous dit-il, vendus dans quarante-huit boutiques. En parlant de l'embarquement il nous apprend aussi que la cale et l'entrepont étaient bondés de marchandises ; et qu'on avait, en outre, emmagasiné à bord nombre de grandes et grosses roues fabriquées à Brescia et destinées à l'artillerie de Famagouste ; des boulets en fer, du plomb, des piques et des armes de toute sorte pour les troupes en garnison à Chypre (1).



L'année après le voyage de Possot et Gachi, un certain Greffin Arfargart, Chevalier du Saint-Sépulchre et Seigneur de Courteilles, en Normandie et Courteilles au Maine, faisait le voyage de Jérusalem et du mont Sinaï, accompagné dans ses pérégrinations par un moine franciscain du couvent de Bernay, appelé Bonaventure Brochart. Le récit de ce voyage, encore inédit, contient plusieurs pages intéressantes sur Venise (2). Notre voyageur donne une description très claire et ordonnée de la ville, dont il considère d'abord l'ensemble, ensuite les habitants, puis la « spiritualité », ou, en d'autres termes, les églises ; enfin le « temporalité » c'est-à-dire l'organisation et l'importance politique.

Quant à l'aspect général de la ville, après avoir remarqué qu'elle est « la mieux située sur mer qui

---

(1) SCHEFER, Introduction au voyage de Possot, p. IX.

(2) *Le Voyage de Hierusalem et du Mont de Sinay faict et accomply l'an de grace et salut 1533* par MESSIRE GREFFIN ARFARGART. Bibl. nat. de Paris. Ms. fonds fr., 5642. Le manuscrit comprend 354 feuillets, papier XVIe siècle, relié en maroquin rouge, avec de riches dorures sur le dos, et les trois lis de Bourbon sur le plat.

soyt en ce monde » (1), il la compare à Paris; il dit que par ses rues (c'est ainsi qu'il appelle les canaux) il passe plus de bateaux tous les jours, qu'il ne passe de chevaux et de mulets par Paris (2), et il affirme qu'avec les bourgs et les villages d'alentour, Venise est aussi grande que Paris, et non pas la moitié de cette ville, comme on le croit d'habitude (3). Il donne ce jugement des Vénitiens:

Les Venisiens ont de grands Imperfections mays a l'encontre Ilz ont de bonnes vertuz et entre les autres cest qu'ilz sont magnificques (4).

C'est donc surtout par leur magnificence qu'ils se distinguaient aux yeux d'Arfargart. Le reste de son jugement nous dit fort peu, car, quel est le peuple qui n'a beaucoup de vices et de vertus en même temps?

Pour ce qui est de la « spiritualité », après avoir parlé de toutes les églises paroissiales ou collégiales et des monastères, et avoir particulièrement rappelé l'église des Cordeliers « tenue la plus belle de Venise » (5), notre auteur décrit Saint-Marc (6). Il s'intéresse surtout aux mosaïques de l'intérieur du temple; il admire la distribution des couleurs, et il raconte la légende qui se rattachait aux animaux représentés parmi ces mosaïques. Ici, dit-il, on voit le combat du coq avec l'aigle; d'abord l'aigle emporte le coq, ensuite le coq emporte l'aigle. Ailleurs c'est le combat du coq avec le milan. Le coq prend le milan par la gorge et s'en va. C'est enfin le coq luttant contre le renard. Le renard est pris par la gorge

(1) f. 10 v.o
(2) f. 11 v.o
(3) f. 12 r.o
(4) f. 12 v.o
(5) f. 20 v.o
(6) Voy. Textes, n. 31.

si fort qu'il tire la langue d'un pied par dehors. Le héros, le coq, c'est le roi de France, tandis que l'aigle c'est l'empereur, le milan c'est le duc de ce même pays; le renard (fin et cauteleux) représente les Vénitiens. Ce passage, qui est, selon nous, le plus intéressant de la partie du manuscrit qui concerne Venise, nous rappelle la *Legende* de Lemaire qui, de même qu'Arfargart, attribuait l'explication des allégories à l'abbé Joachim (1) et l'acceptait volontiers, vu qu'elle flattait son amour propre de Français. Les deux auteurs donnent la même interprétation au coq et au renard; mais Lemaire, en dehors de ces animaux, s'arrête à parler des lions volants, tandis qu'Arfargart complète le tableau des guerres d'Italie en introduisant l'empereur (l'aigle) et le duc de Milan (le milan).

Il va sans dire qu'Arfargart a admiré, comme les autres Français, la place Saint-Marc, le clocher reluisant au soleil, le palais de la Seigneurie, les deux piliers de marbre « pour pendre le duc quant il a offencé » (2). Le jour de l'Ascension il a vu la grande procession, l'autel richement orné et une image de Saint-Marc de la hauteur de deux pieds « tout dor massif » (3). Mais malgré ces fêtes, qui ont un caractère essentiellement catholique « Venise est une cité de liberté », dit Arfargart :

car ilz permettent toutes manières de gens vivre avecques eulx comme juifs, turcs, maures et chretiens grecs scismaticques. Et permettent un chacun vivre selon son rite et façon en leur payant tribut. Ilz ne sont point gouvernez par ung chef combien qu'ilz ayent ung duc Mays par les six vingts gentilzhommes du conseil (4).

---

(1) Voy. p. 219.
(2) f. 17 v°.
(3) f. 18 v°.
(4) f. 21 r.°

La vie commerciale, se déroulant surtout près du *Fondaco dei Tedeschi;* l'importance maritime, dont l'arsenal peut seul donner une idée, n'ont pas non plus échappé à l'œil attentif d'Arfargart.

Lui et son compagnon s'embarquèrent sur la *Daulphine,* l'un des deux navires qui se trouvaient au port, entre lesquels Venise accordait le choix aux pèlerins. Le patron était un certain Janot « homme assez inhumain » (1). L'auteur déplore que peu de gens riches prennent part au pèlerinage. En payant plus largement, ils permettraient à ceux qui n'ont pas de moyens, de faire le voyage à moindre prix. Comme il n'y a plus que les pauvres à faire ce voyage, il faut qu'ils s'embarquent comme ils peuvent. A qui la faute? Aux hérétiques et schismatiques bâtards des églises:

Depuis que ce meschant paillard Luther a regné avecques ses complices et aussi Erasme lequel en ses colocques a blasmé les voyaiges, plusieurs chrestiens se sont retirés et refroidis, et principallent les Flamans et alemans qui soulloient estre les plus devotz à voyager (2).

Arfargart lance sa foudre sur les mécréants; il donne de nombreux conseils aux futurs pèlerins, et part enfin, au son des clairons et des trompettes. De retour à Venise, après avoir été en Terre Sainte, il sera reçu de l'ambassadeur de France, qui le fera « traicter l'espace d'un moys fort humainement » (3).

***

Antoine Regnaut, bourgeois de Paris, entreprit son voyage en 1549, animé d'un sincère zèle religieux.

---

(1) f. 24 r.o
(2) f. 24 v.o
(3) f. 353 v.o

Dans sa relation (1) il fait une large place à Venise, où il assista à la cérémonie des épousailles de la mer, et aux fêtes célébrées à l'occasion du voyage de la duchesse d'Urbin. Il visita l'arsenal, il contempla les mosaïques et les peintures des églises principales et celles du palais de la Seigneurie; et il s'intéressa aux séances du Conseil, dont il donne une description détaillée et enthousiaste, qui nous prouve que chez lui, comme chez bien d'autres voyageurs du siècle, il y avait un mélange d'homme politique et de religieux (2).

Regnaut s'embarqua le 5 juin sur un navire appelé *Santa Maria de Loreto*, non sans avoir obtenu un congé du Conseil des dix, car on voulait qu'il partît sur la « nave peregrine de Ierusalem » (3). Notre pèlerin nomme les principaux parmi ses compagnons de voyage, il affirme que sur le *Santa Maria* il y avait environ cinquante bourgeois « dont les uns estoient Turcs, quelques Grecs, avec grande quantité de Iuifz », et dans le chapitre intitulé: « *Del Regimento de gli Peregrini* » (4), il donne en italien des conseils pratiques aux pèlerins qui souffrent du mal de mer, sauf à reprendre, bientôt après, son récit en français.



Tandis que les voyageurs dont nous venons de parler, se rendaient au Levant, poussés essentiellement par des raisons religieuses, vers la deuxième moitié

---

(1) ANTHOINE REGNAUT, *Discours du voyage d'outre mer au sainct sepulcre de Ierusalem et autres lieux de la terre saincte.* Lyon, 1573.

(2) Voy. Textes, n. 32.

(3) p. 16.

(4) pp. 16–17.

du siècle, deux personnages illustres entreprirent ce voyage pour des raisons politiques. Nous entendons parler du capitaine Polin et de M. d'Aramon. Le capitaine Polin, on le sait, fut fort au courant des choses italiennes. A Venise il remplaça Antoine Rincon et César Fregoso, les deux ambassadeurs que le marquis Del Vasto avait fait assassiner, et il connut l'Arétin, qui lui adressa trois lettres (1).

Jérôme Maurand, qui l'accompagna d'Antibes à Constantinople en 1544, rédigea une relation italienne de ce voyage (2). Cela ne doit pas nous étonner: pendant la Renaissance l'Italie a pris sa revanche, et tandis qu'au moyen âge un grand nombre d'Italiens ont écrit en français, au XVI[e] siècle nous rencontrons un grand nombre de Français écrivant en italien, et, parmi ceux-ci, plusieurs voyageurs du Levant, qui employèrent cette langue dans leurs relations. Jérôme Maurand ne parle point de Venise, mais il nous raconte, d'une manière très vive, la rencontre que les voyageurs firent avec des Vénitiens. Ceux-ci, malgré les bonnes relations existant entre eux et les Français, osèrent tirailler contre eux, de sorte que le bombardier faillit être pendu (3). En revanche il dit que lui et ses compagnons trouvaient toujours bon accueil dans les villes assujetties à la Seigneurie.

---

(1) Voy. Picot, *Franc. it.*, t. I, p. 221, n. 1.

(2) Jérôme Maurand, *Itinéraire d'Antibes à Constantinople* (1544). Texte publié pour la première fois avec une introduction et une traduction par Léon Dorez. Paris, Leroux, 1901.

(3) Mais parfois c'étaient les Français qui attaquaient les Vénitiens, lesquels se vengeaient à leur tour. Écoutons par quels termes plaisants Brantôme nous parle d'un navire de la République canonné par les galères du prieur de Lorraine: « Quand (le prieur) fut vers l'Archipelage il rencontra une grand'nau vénétienne bien armée et bien riche, il l'acommença à la ca-

En 1547, passait par Venise, pour se rendre à Constantinople, Gabriel de Luetz, seigneur et baron d'Aramon et de Valabrègues, ambassadeur du roi dans le Levant. Né dans les dernières années du XVe siècle, M. d'Aramon prit part aux opérations qui firent échouer l'invasion de la Provence en 1537, et à celles qui eurent lieu dans le Piémont l'année suivante. En 1541, nous le trouvons à Venise, employé par Guillaume Pellicier, évêque de Maguelone et ambassadeur de François Ier auprès de la Seigneurie. Pellicier le chargea de plusieurs missions importantes, délicates et périlleuses. Nous ignorons si M. d'Aramon fut obligé de s'éloigner de Venise après le départ de l'ambassadeur. Certes, il se rendit à Constantinople, où il remplaça le capitaine Polin comme résident auprès de la Porte, lorsque celui-ci s'embarqua le 16 mai 1543, pour accompagner la flotte de Barberousse ; mais son crédit fut si ébranlé après le traité de Crépy qui rapprochait le roi de l'empereur, que François Ier chargea Jean de Monluc d'aller à Constantinople. Monluc rendit la situation de M. d'Aramon intolérable. Celui-ci voulut retourner auprès de son roi, qui lui accorda les fonctions de maître d'hôtel ordinaire et l'accrédita auprès du sultan en qualité de son ambassadeur. Bientôt après il fut renvoyé à Constantinople; et de là il se rendit en Syrie et en Égypte, chargé d'importantes missions politiques.

---

nonner, mais la nau luy rendit bien sa salve, car de la première vollée elle lui emporta deux de ses bancs avec leurs forçats tout net, et son lieutenant, qui s'appelloit le capitaine Panier, bon compagnon, qui pourtant eut le loisir de dire ce seul mot et puis mourir « Adieu paniers, vendanges sont faites. » Sa mort fut plaisante par ce bon mot. Ce fut à M. de Beaulieu à se retirer, car cette nau estoit pour luy invincible» (BRANTÔME, *Œuvres*, éd. cit., t. IX, p. 463).

Il nous reste trois relations de ce voyage: l'une a été rédigée par Jacques Gassot, chargé de dépêches pour M. d'Aramon, qu'il accompagna en Asie Mineure, en Perse et en Syrie (1). Elle est écrite en forme de lettre ainsi que la seconde relation, celle de Pierre Gilles (2). Mais la plus complète est sans contredit la troisième, rédigée par Jean Chesneau après 1566 (3). Elle contient quelques pages sur Venise, qui n'ont cependant pas beaucoup d'importance. Chesneau, après avoir appelé Venise la ville marchande la plus riche de l'Italie, admire son architecture, parle de son aspect général, en fait une description succincte à l'aide de chiffres (4) et énumère à peine les choses qu'il a vues, sans entrer dans les

---

(1) Gassot nomme à peine Venise, sans la décrire: « Je partis de Venise le 17 jour de Decembre, environ le mynuict, accompagné d'un homme seul, dans un Brigantin a huict Avirons en la plus grãd diligẽce qu'il m'estoit possible ». (*Le discours du Voyage de Venise à Constantinople* par MAISTRE JAQUES GASSOT, dédié et envoyé a maistre Jaques Tiboust, escuier, Seigneur de Quantilly, notaire et Secretaire du Roy et son Esleu en Berry. Avec privilege, 1550. On les vend au Palais a Paris, en la boutique d'Antoine le Clerc, f. 5 vo. Bibl. Nat. de Paris. Ginv. 18003).

(2) Cette lettre est imprimée à la suite de l'histoire des animaux d'ÆLIEN, publiée à Lyon en 1565: *Elephanti descriptio missa ad R. Cardinalem Armagnacum ex urbe Berrhoea Syriaca.* Elle a été publiée séparément à Hambourg en 1614.

(3) JEAN CHESNEAU, *Le voyage de M. d'Aramon,* publié et annoté par CH. SCHEFER. Paris, Leroux, 1887.

(4) Selon Chesneau il y aurait eu à Venise 400 ponts, 8000 gondoles, 72 paroisses, 8 monastères de moines, 24 de sœurs. Selon Sansovino plus de 350 ponts, de 9 à 10000 gondoles, 70 paroisses, 54 couvents dont 31 de frères et 28 de sœurs (Voy. FRANCESCO SANSOVINO, *Venetia, città nobilissima et singolare.* In Venetia, appresso Jacomo Sansovino, 1581, f. a 2). Mais il faut remarquer que la relation de Chesneau parut en 1566, c'est à dire 15 ans avant la publication du livre de Sansovino.

détails, ni nous communiquer aucune des impressions remportées. Chesneau demeura à Venise avec son seigneur pendant quinze jours en plein carnaval, et c'est dommage qu'il ne nous ait pas transmis le souvenir des fêtes, comédies, masquées, banquets, auxquels il assista. Il garde le silence sur tant de spectacles magnifiques, tandis qu'il se plaît à décrire, avec une naïveté enfantine, les jeux d'équilibre qu'il vit faire à un Turc monté en haut du clocher de Saint-Marc (1).

Il faut vraiment dire que tous les voyageurs regardent les hommes et les choses sous un aspect différent, et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant de points de ressemblance, leurs journaux ont cependant tous une note personnelle, si bien que chacun contribue à compléter le tableau des lieux qu'ils ont visités.

M. d'Aramon, pendant son long séjour en Turquie, déploya une infatigable activité : il ne visa pas seulement à faire triompher les intérêts politiques de son pays, mais encore voulut-il protéger les savants que le roi et les cardinaux de Tournon et d'Armagnac avaient chargés de missions littéraires dans le Levant. Pierre Gilles, Guillaume Postel, Nicolas de Nicolay, André Thevet, tous ces voyageurs illustres rendent hommage à la sollicitude dont ils ont été l'objet de la part de M. d'Aramon. Aux sympathies et à la reconnaissance des Français, s'ajoute celle des Italiens. Andrea Arrivabene, dans la dédicace d'une traduction italienne du Coran, publiée à Venise en 1547, s'exprime ainsi :

In lei risplende la nobiltà del sangue, in lei la dignità et grado di Signoria, in lei le doti dell'animo eccelentissimo, onde et nello essercitio dell'armi et in quel della toga s'è visto

---

(1) Voy. Textes, n. 33.

quanto maravigliosamente sia riuscita. La prudentia, il valore, la liberalità nella militia s'è conosciuta sempre in lei, quanto in ogni altro famosissimo capitano. Siane testimonio fra l'altre, la guerra di Provenza et quella del Piemonte, dove ognuno sa le sue prove quante et quale fussero et del ingegno et della persona et che honore et laude ne riportasse (1).

Après son voyage, M. d'Aramon se retira en Provence, où il épousa Jeanne Doni, et il mourut sans postérité avant 1555, car le 4 juin de cette même année, sa veuve se remaria avec François de Peruzzi. Quant à Chesneau, après le retour de d'Aramon en France, il se rendit à Venise et de là à Ferrare, où il résida jusqu'à la mort d'Hercule d'Este. Il suivit en France la duchesse de Ferrare, et c'est pendant les premières années du règne du sultan Sélim II, qui succéda en 1566 à son père le sultan Suleyman, qu'il rédigea sa relation.

* * *

Parmi les admirateurs de M. d'Aramon, nous avons nommé Nicolas de Nicolay, qui l'accompagna dans l'un de ses voyages au Levant. Il nous a laissé le récit de ses navigations et pérégrinations orientales, qui ne nous intéressent pas directement, car elles ne contiennent aucune description de Venise (2). Mais, parues en français chez Roville, elles furent bientôt traduites en plusieurs langues. L'imprimeur anversois Guillaume Silvius, qui voulut donner l'édition italienne,

---

(1) Cité par M. Schefer dans son Introduction au *Voyage de M. d'Aramon*, p. IV.

(2) N. DE NICOLAY, *Les quatre premiers livres de Navigations et Pérégrinations Orientales*. Lyon, Roville, 1568.

confia la traduction à François Flory, illustre savant, qui sans doute avait appris l'italien à Venise, et qui enseignait cette langue dans son école. Elle parut en 1576, enrichie de très belles planches, ce qui n'empêcha pas l'imprimeur vénitien Ziletti de faire graver de nouveaux bois beaucoup plus grands que ceux des autres éditions, et de reproduire la traduction de Flory, non sans lui faire subir quelques retouches. Elle parut en 1580. Il n'est du reste pas étonnant que Venise s'intéressât à ce livre, non seulement parce qu'elle s'intéressait à tous les voyages du Levant, mais encore parce que l'auteur y était bien connu. Il avait passé un certain temps en Italie, et il avait profité, en 1560, de son séjour à Venise, pour y graver lui-même et y publier un portulan, accompagné d'un texte italien. C'est une pièce très rare, signée : *Nicolò del Delfinato* (1).

*
* *

Un autre italianisant illustre du siècle, qui fut aussi un grand ami et admirateur de la Sérénissime, Philippe Canaye, sieur de Fresne, a fait une place importante, si non à Venise, aux Vénitiens, dans sa relation d'un voyage au Levant (2).

Venise, dit M. Hauser (3), était son séjour de prédilection. Il y était reçu par l'ambassadeur de Fran-

---

(1) Catal. Tross, 1880, n. 4172. (Voy. PICOT, *Franc. It.*, t. II, pp. 130-134).

(2) Voy. PICOT, *Op. cit.*, t. II, pp. 115-125.

(3) PHILIPPE DU FRESNE-CANAYE. *Le voyage du Levant,* publié et annoté par M. H. HAUSER. Paris, Leroux, 1897. Préface, p. XIII.

ce, M. Du Ferrier, qui de tout temps avait favorisé la réforme et qui protégeait en terre étrangère les hugnenots de France; il y avait de nombreuses amitiés et peut-être aussi des liaisons amoureuses. Son père, Jacques Canaye, dans l'été de 1572, lui envoya l'ordre de quitter Venise et d'aller parfaire ses études de droit à l'université de Valence. Le jeune homme allait obéir, lorsqu'il apprit l'épouvantable tragédie du 24 août. Rentrer en France à cette date c'était pour un huguenot courir péril de la vie. Telle fut l'opinion de Jacques Canaye, qui conseilla à son fils d'ajourner le départ (1).

A Venise, Philippe Canaye connut M. Massiot, secrétaire de l'évêque de Dax, François de Noailles, ambassadeur à Constantinople, qui allait rejoindre son chef à Raguse. Le désir lui prit d'accompagner lui aussi l'évêque en Orient. Il en obtint la permission et quitta Venise le 14 octobre 1572. Après avoir été à Constantinople, il cessa de faire partie de la suite du duc, et par l'Archipel, la côte de Morée, et les îles Ioniennes, il regagna Venise, où il débarqua le 20 octobre 1573, après plus d'un an d'absence.

Les gallicismes abondent dans le journal du sieur de Fresne et quand il ne trouve pas les mots italiens, il a recours très courageusement aux mots français. Cela ne l'empêche pas d'avoir fait une œuvre très intéressante.

---

(1) « J'étais déjà sur le point de quitter Venise, où depuis plusieurs mois je jouissais de la vie la plus tranquille et la plus douce du monde, quand j'appris que la France était bouleversée et que m'arriva la nouvelle de l'épouvantable tragédie du 24 août. Ces déplorables événements me firent changer de propos, si bien que je décidai de rester à Venise jusqu'à ce que j'eusse reçu lettres de monsieur mon père ». *Le voyage du Levant*, p. 2.

Elle contient une quantité de comparaisons spirituelles entre les mœurs turques et les mœurs vénitiennes.

Je regrette vivement, dit-il, de ne pouvoir peindre ces Turques marchant par la rue comme je les ai vues. Si je pouvais le faire, je m'assure que jamais le désir ne viendrait à quiconque aurait bien regardé cette peinture, de partir de Venise pour aller jouir de ces *cadines*, et certes cet habit pourrait guérir d'ardentes plaies d'amour, tant il est lourd et dépourvu de toute élégance (1).

Mais il subit le charme des Turques quand il les voit chez elles, le voile soulevé, habillées de soie et d'or; et il affirme que leurs cheveux noirs ne sont pas moins brillants que les tresses blondes des vénitiennes (2).

A propos du commerce, il dit:

On vend à Stamboul des viandes bouillies et rôties et des confitures comme celles qu'on mange à Venise, la veille de Noël. Et celui qui fausse le poids est mené par toute la ville avec un écriteau sur la tête (comme on fait à Venise à ceux qu'on met en berline) et sur le cou une grosse poutre de laquelle pendent je ne sais combien de sonnettes; et lui-même va criant son fait accompagné de quatre ou cinq bourreaux (3).

Canaye remarque, avec cette charmante naïveté propre aux récits de voyages, qu'au bourg de Svassari (Kiaghad Khanèh) on fait du lait caillé aussi délicieux qu'à Padoue (4). Dans les environs de Troie, il observe une grande abondance de chênes dont on recueille les glands qu'on porte avec gros bénéfice

(1) p. 77.
(2) p. 78.
(3) pp. 97-98.
(4) p. 111.

à Venise (1). En voyant Corfou, il reconnaît aux Vénitiens le droit sur cette ville :

De bonne heure nous arrivâmes à Corfou, dont la vue nous paya de tous les dangers et peines endurés pour y toucher: car non seulement dans le domaine de S. Marc, mais peut-être dans le monde entier, on ne voit une forteresse pareille à celle-là: elle ferme le grand golfe adriatique et fait que les vénitiens se nomment à bon droit maîtres et seigneurs de cette mer (2).

A la fin de son voyage, Philippe Canaye nous dit tout le plaisir qu'il eut en revoyant la chère ville de Venise, mais il ne lui consacre point de description et n'entre pas dans les détails des fêtes que lui firent ses amis, qui l'attendaient anxieusement. Après son retour, Philippe Canaye repassa les monts, mais en 1600, suivant l'exemple de son roi Henri IV, le huguenot abjura sa religion et se fit catholique, ainsi que sa femme. Les amis jugèrent sévèrement une conversion que la politique paraissait avoir seule suggérée. En effet, il fut nommé peu après ambassadeur à Venise et il y demeura six ans, pendant lesquels il montra un véritable talent de diplomate, et contribua à apaiser le différend entre le saint-père et la Sérénissime. Paul V lui exprima sa reconnaissance par un bref, le 25 juin 1607, et fra Paolo Sarpi, qui avait été son ami à Venise, et qui continua de correspondre avec lui quand il fut rentré en France, écrivait le 30 mars 1610, cinq jours après la mort du sieur de Fresne :

Ho sentito molto dispiacere della morte di Monsieur de Fresne, per la perdita che ha fatto il re de un buon servitore. Non credo che in Francia sia forse un altro che meglio intenda le cose d'Italia (3).

---

(1) p. 165.
(2) p. 190.
(3) Lettere di fra Paolo Sarpi al Signor Dell'Isola Groslot. Verona, 1673, p. 237.

***

Jean Zuallart, lui aussi, nous a laissé une relation italienne du voyage en Palestine, qu'en 1585 il fut obligé de faire, en qualité de gouverneur et précepteur de Philippe de Mérode (1). Les préparatifs terminés, les deux voyageurs gagnèrent Venise. Ils s'y embarquèrent le 29 juin 1586, en compagnie de sept ecclésiastiques; et, comme à leur retour ils durent attendre près d'un mois un navire qui pût les conduire à Venise, Zuallart profita probablement de ce temps pour mettre en ordre les notes qu'il avait prises depuis son départ. Mais il ne les fit paraître qu'en 1587, à Rome, après avoir eu « l'assistence de quelque personne stipendiée ». Cette relation, comme celle de Nicolay, eut beaucoup de succès ; elle fut trouvée fort intéressante et il en parut bientôt une traduction allemande, et une traduction française faite par Zuallart lui-même. Ce voyage s'ouvre par une description du golfe de Venise, dit aussi *Adriatico*,

> dall'antica città Adria già molto ricca e famosa, ma rovinata da Hunni, Gotti, e loro simili, nella quale si veggono ancora i vestigi, fra le foci del fiume del Pò (2).

Le souvenir le plus original que Zuallart nous a laissé de notre ville, c'est le croquis qui se trouve en tête de son œuvre; car, avant de partir, il avait voulu apprendre quelque peu à « craionner » pour faire des vignettes des lieux les plus remarquables qu'il

---

(1) Voy. Picot, *Op. cit.*, t. II, pp. 269-279.

(2) Giovanni Zuallardo, *Il devotissimo viaggio di Gerusalemme*. Roma, Zanetti, 1587, p. 65.

aurait vus. Il les fit mettre au net par un artiste habile, et en confia la reproduction à Natale Bonifazio.

***

Parmi les pages les plus intéressantes sur Venise, écrites en français vers la fin du XVI[e] siècle, rappelons celles qui se trouvent dans *Le Grand Insulaire* par André Thevet (1). Il rédigea cette œuvre après qu'il eut fait paraître sa *Cosmographie du Levant* (1556), sa *Cosmographie universelle* (1575) et *Les vrais pourtraicts et vies des hommes illustres, grecs, latins et payens, anciens et modernes* (1584). Notre auteur nourrit une sincère sympathie pour Venise. Il serait tenté de pénétrer dans le champ « beau large et spatieux » de l'administration de cette république ancienne et florissante. Il aurait grande envie de démontrer la fausseté des assertions de Jean Lemaire de Belges, qui, comme nous l'avons vu, se plut, ainsi que tant d'autres, à « satyriser et dexhirer l'excellence de ceste Seigneurie ». Mais il lui faudrait des volumes pour épuiser ce sujet, et d'ailleurs les bonnes histoires ne manquent pas qui « apprennent que véritablement on a usé de rigueur à l'égard de quelques ducs vénitiens » (2). Il aime donc mieux parler de l'origine de la République, et il constate avec plaisir qu'elle remonte au temps où régnait en France Pharamond, de sorte qu'on peut dire que la monarchie française a commencé en même temps que la république Vénitienne.

Thevet parle de la position géographique de Venise, de son plan, de ses marées et des causes scien-

---

(1) ANDRÉ THEVET, *Le Grand Insulaire, et Pilotage*, publié par M. Schefer à la suite du voyage de Denis Possot.

(2) p. 246.

tifiques qui les produisent. C'est enfin le tour de la description de la ville, dont il aime la structure générale. avec ses canaux, ses rues et ses ponts, et il en veut à ceux qui soutiennent qu'il faut aller toujours par eau. Comme les autres voyageurs, il s'arrête surtout sur la description de la place Saint-Marc et de sa superbe église. Il dit :

Il n'y a homme sous le ciel qui ne fut ravy d'esbahissement de veoir les pierreries, perles et joyaux qui embellissent les ornemens de ce temple (1).

En parlant de l'arsenal, dont la visite l'a beaucoup intéressé, Thevet rappelle les deux incendies de 1514 et de 1569, et se moque de ceux qui se creusent la tête pour en chercher la cause. C'est tout bonnement Dieu, qui veut secouer de temps à autre ces bons bourgeois de Saint-Marc! Il s'est plu aussi beaucoup à voir travailler les verriers de Muran, et il se souvient des merveilles qu'il a vu sortir de leurs mains habiles : flûtes d'orgues au son harmonieux, châteaux et navires parfaitement imités (2). Mais le voyageur, malgré son admiration, regrette la grandeur passée de Venise, quand elle méritait vraiment le nom de « royne ou dame » de la mer, et sa description se termine par ces tristes mots :

C'estoit du tems que les bourgeois de S. Marc avoient le vent en poppe, car depuis deux cens ans en ça ou environ, ayans jouy long-tems d'une paix asseurée, peu à peu ils ont delaissé l'art militaire, s'aydans du decours des estrangers (3).

---

(1) p. 249.
(2) Voy. Textes, n. 34.
(3) p. 254.



François voyez ces peuples estrangers,
Sans changer d'air faites ce long voyage,
De Villamont en la fleur de son aage
A ses despens vous tire des dangers.

Tel est le quatrain qui se trouve à la fin de la préface d'une des relations de voyages en Orient qui eurent le plus de succès vers le déclin du XVI[e] siècle et le commencement du XVII[e]

L'auteur, le Seigneur de Villamont, natif d'Anjou, fit ses pérégrinations dans sa jeunesse, comme son quatrain nous l'apprend, et se plut, à son retour, à mettre par écrit ses impressions, qu'il partagea en trois livres, dont le premier contient la description des villes et des forteresses d'Italie, de ses antiquités, de ses choses saintes et de ses choses modernes; le second traite amplement de la Grèce, de la Turquie, des îles de l'Archipel et de Jérusalem, et le troisième parle de la Syrie, de la Phénicie, de l'Égypte, et du Caire.

Notre voyageur était à Rome le 14 septembre 1588; il alla jusqu'à Naples, puis s'embarqua à Venise le 19 avril 1589. Après avoir fait relâche à l'île de Chypre, il débarqua à Jaffa, visita Jérusalem, Bethléem et la Mer Morte. Le 13 juin il quitta les saints lieux, et, étant repassé à Jaffa, vit la Syrie jusqu'à Damas. De Tripoli il gagna Damiette par mer, visita le Caire et le mont Sinaï, et revint par Alexandrie à Venise. Il fit encore quelques excursions en Italie; et rentra dans ses foyers en 1590. La première édition de ses voyages parut à Paris en 1596; d'autres lui succédèrent coup sur coup, qui attestent combien le livre piqua la curiosité du public.

En effet, aucune des relations dont nous avons parlé, ne contient autant de renseignements: on

ne pourrait dire quels sont les goûts du Seigneur de Villamont: il énumère les reliques avec une foi digne d'un pèlerin du moyen âge, les anciens monuments le charment comme un archéologue; un politique ne s'intéresserait pas davantage aux formes du gouvernement; un moraliste ne saurait mieux saisir les traits caractéristiques des mœurs des peuples, dans tout ce qu'elles ont de bon ou de mauvais.

L'ordre fait défaut dans cet ouvrage: l'auteur paraît avoir pris des notes hâtives, qu'il a eu garde de trop corriger. Si, au moment même où il contemple un monument, un fait survient qui le distrait, il raconte ce fait, et renvoie sa description à un moment plus favorable; mais, de cette manière, il parle d'une foule de choses, et sa description de l'Italie en général, de Venise en particulier, contient des renseignements qu'aucun voyageur n'avait donnés avant lui, et qui font plutôt songer aux relations des écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles.

Depuis les innombrables gondoles (huit mille environ, dit-il), qui attirent ses regards au moment de sa première entrée dans la ville, jusqu'aux monnaies frappées dans le beau palais de la Zecca, desquelles il connaît exactement la valeur, comparée à celle des monnaies françaises, il a tout étudié, tout vu, tout décrit. C'est l'histoire de la ville, à partir des temps reculés de sa fondation, avec son sage gouvernement, auquel elle doit sa splendeur et sa gloire:

Il y a onze cens-quatre vingt ans qu'elle commence à regner, sans avoir esté jamais prise, encore qu'elle eut bien des envieux, c'est l'union qui y est, et l'observation inviolable des loix, qui sont comme le ciment qui entretient ce beau bastiment, et le fait durer si longuement (1).

---

(1) *Les Voyages* du SEIGNEUR DE VILLAMONT. Rouen, Herault, M DC XIII, p. 187.

De Villamont décrit encore l'arsenal, l'une des merveilles du monde et l'ornement de toute l'Italie (1) qu'il put voir, comme il lui fut dit, car les Français étaient alors les amis des Vénitiens ; il admire les beaux palais de la place Saint-Marc, les églises, leurs reliques et leurs trésors, le clocher sur lequel

on ne laisse de monter pour contempler la grandeur de Venise et sa belle situation, ayant au haut de la pointe un Ange de bronze doré, qui tourne toujours la part d'où vien le vent (2).

Mais la partie la plus intéressante est celle qui nous montre la vie vénitienne, se déroulant sur les places, dans les églises, sur les canaux, et dans les rues étroites, mais en récompense « nettes comme la perle ». De Villamont ne se borne pas à décrire dans le détail l'ordre des processions, la cérémonie des épousailles de la mer, celle du vendredi saint et du dimanche des rameaux ; il écoute la musique des églises et des monastères, dont les religieuses, chantant comme des anges, touchent les cordes de son cœur ; il observe et décrit l'habillement des femmes ; leur en veut de leurs hauts talons et de leurs décolletés exagérés, plaint les jeunes filles obligées de garder le logis, dans l'attente d'un mari qui se fait souvent trop désirer (3). Attiré par les spectacles tristes autant que par les gais, il assiste à l'exécution d'un malfaiteur; il observe les charlatans, qui, du haut de leurs échafauds, parlent des vertus et de la bonté de leurs drogues, accompagnés de plusieurs joueurs d'instruments, et de *Zanis* et de *Pantalons* « qui vous rejouyront gran-

---

(1) p. 201.
(2) p. 199.
(3) Voy. Textes, n. 35.

dement sans qu'il vous couste un liard ou bagatin »; enfin il est émerveillé de voir sur la place de Saint-Marc et sur celle de Rialto tant d'hommes de toutes les parties du monde, excepté les Espagnols « qui y hantent fort peu ».

***

Nous pouvons donc partager les voyageurs du Levant au XVIe siècle en deux grandes catégories. Dans la première, se placent les attardés du moyen âge, ceux qu'un esprit religieux anime. Ils vont à la recherche des reliques, et aiment à en trouver à Venise; mais ils savent admirer aussi les beautés de la ville, et dans leurs relations, bien qu'elles se ressemblent toutes dans les grandes lignes, ils introduisent chacun des détails divers et intéressants. Les uns nous montrent les marchés, grouillant de gens de toutes les nations; les autres arrêtent leurs regards sur les belles dames, se ventant à l'aide d'un instrument, qui leur semble bien drôle; d'autres sont surtout saisis de la magnificence des Vénitiens, d'autres encore comparent la ville de la lagune à Paris, et sont bien loin de lui trouver moins de charmes.

Dans la seconde catégorie, se placent les hommes qui allèrent en Orient pour des raisons politiques, et qui, imbus d'humanisme, saisirent l'occasion de leurs voyages pour faire des enquêtes scientifiques. Ces derniers ont presque négligé de parler de Venise, qu'ils connurent le plus souvent indépendamment de leurs voyages en Orient; mais parfois ils nous présentent en pleine mer leurs navires échangeant des politesses avec ceux des Vénitiens, ou bien ils comparent heureusement les mœurs orientales aux mœurs vénitiennes.

Parmi ces savants voyageurs, Thevet nous a laissé de Venise la description la plus complète, et la plus scientifique. Son esprit positif tranche avec celui des voyageurs encore tout enivrés de mysticisme: un rire moqueur plie ses lèvres, quand il songe à ceux qui se creusent la tête, pour attribuer à des causes plus ou moins imaginaires, les incendies et les autres malheurs de la ville, tandis qu'un soupir amer monte de son cœur, lorsqu'il réfléchit à la grandeur passée de Venise, dans les beaux temps où elle avait « le vent en poupe ». Ainsi la voix de Thevet, le géographe, se lève à l'unisson de celle du duc de Rohan, l'homme politique, pour pleurer sur le sort de Venise, dont l'aspect magnifique et riant contraste avec les blessures intérieures, blessures ignorées des foules, mais qui peu à peu viendront à la surface et qui préludent déjà à une ruine sûre, bien que lointaine encore. Ces savants n'ont pourtant pas des âmes d'artistes pour sentir quelle source magique de lyrisme peut jaillir de ce contraste. Ils le signalent, tout de même. Quand les artistes viendront, ils sauront où il faut puiser.

Enfin le Seigneur de Villamont est le véritable type du voyageur, dont la curiosité n'est jamais satisfaite, et qui, avec une extrême bonhomie, sans aucune prétention, promène son lecteur dans les lieux qu'il a visités, lui donne quelques conseils pratiques et lui communique ses impressions. Par sa sérénité, par son objectivité, il annonce les voyageurs du XVIIe siècle.

CHAPITRE IV.

L'Imprimerie à Venise. Son rayonnement sur Lyon et Paris.

J'ay veu grant multitude
De livres imprimez,
Pour tirer en estude
Povres mal argentez.
Par ces nouvelles modes,
Aura maint escollier
Decret, bibles et codes,
Sans grant argent bailler.

C'est ainsi que Jehan Molinet saluait l'invention de l'imprimerie (1). Or, le mérite d'avoir divulgué la science, en mettant à la portée de toutes les bourses les livres imprimés, revient particulièrement à Venise. Venise est la seconde patrie de l'imprimerie; c'est à ce titre qu'elle se rattache à tout le monde savant d'alors, et particulièrement à cette France, qui était à ce moment prête à s'assimiler tout ce qu'il y avait de meilleur en Italie. La France lui rend d'ailleurs quelques utiles services; les deux pays agissent l'un sur

---

(1) *Recollection des merveilleuses advenues en nostre temps commencé par treselegant orateur messire* GEORGE CHASSELAIN *et continué par* MAISTRE JEHAN MOLINET. Dans *Les faictz et dictz*, éd. cit. f. CX r°.

l'autre, le plus souvent amis et quelquefois rivaux; mais cette rivalité ne fera qu'exciter chez l'un et chez l'autre le désir d'atteindre à un plus haut degré de perfection.

Si Venise fut à même de donner une si forte poussée à l'imprimerie, c'est qu'elle possédait déjà la préparation intellectuelle nécessaire pour comprendre les avantages qu'on pouvait tirer de la récente découverte. Les voyageurs du Levant ne s'en aperçurent pas : ils admirèrent la ville dans son ensemble ; ils virent qu'elle était plus belle que tant d'autres, par sa position et ses palais ; mais tandis que d'un côté ils ne surent point apprécier ses peintres aux pinceaux magiques, d'autre part ils ne sentirent pas le frisson de vie qui la pénétrait ; ils ne comprirent point son effort constant pour jeter de nouveaux traits de lumière sur le voile ténébreux de l'ignorance, pour débarrasser l'Europe d'une sensibilité ascétique morbide, la délivrer des liens de la scolastique dégénérée et l'enrichir du trésor précieux de l'hellénisme.

« Entre juin et août 1364, dit M. Cian, un épisode mémorable semble marquer d'un rayon lumineux, une ère nouvelle pour la culture vénitienne : ce sont les jours où François Pétrarque, le génial précurseur de l'humanisme, et maître de l'éloquence classique et de l'élégance, aussi bien que de la virile pensée latine, du haut de la loge au-dessus du vestibule de Saint-Marc, près des chevaux venus de l'Orient, et non par hasard, assis à droite du doge Laurent Celsi, assistait aux jeux et aux spectacles solennels qu'on célébrait à l'occasion de la prise de Candie, dans la place tout éclatante de couleurs et peuplée d'une foule en fête. Dans ces jours, le poète humaniste nous apparaît comme un heureux ambassadeur de la Renaissance. A ce souvenir s'ajoute celui de l'offre qu'il fit de ses livres à

la République, annonçant ainsi la grandeur future de la bibliothèque Marcienne » (1).

L'indépendance florissante, dont Venise jouissait, faisait d'elle le séjour préféré des artistes. Leonzio Pilato se trouvait sur les bords de la lagune quand, en 1360, il fut mené à Florence par Boccace, qui voulut se faire expliquer par lui l'Iliade. C'est encore à Venise que, vers 1390, enseignaient Emanuele Crisolora et Demetrio Cidonio; et Guarino, l'apôtre véronais du culte du grec et du latin, se transférait de Florence à Venise, où les étrangers accouraient de tous pays pour écouter ses leçons (2). Mais c'est depuis la seconde moitié du XVe siècle, que Venise éblouit de son éclat tous les pays de l'Europe.



Primus in Adriaca formis impressit acutis
Urbe libros. Spiroe genitus de stirpe Joannes.

Ainsi écrivait Jean de Spire, en tête de son édition des *Épîtres familières* de Cicéron (1469). L'année suivante, un Français venait de son propre mouvement établir ses presses à Venise, où il trouvait le meilleur protecteur dans le doge Christophe Moro. C'était Nicolas Jenson, né à Sommevoire en Champagne. Graveur de la Monnaie de Tours, il fut envoyé à Mayence par le roi Louis XI, pour y apprendre les secrets de la nouvelle invention, et s'établit ensuite à Venise, dans cette même année 1470 où Fichet, lecteur de la Sorbonne, introduisait à Paris l'art de l'imprimerie. Jenson perfectionna les caractères et contribua de la sorte à donner la vogue aux fontes de Venise. Après

---

(1) Vittorio Cian, *La cultura e l'italianità di Venezia nel Rinascimento*. Bologna, Zanichelli, 1905, p. 9.
(2) Molmenti, *Studi e ricerche*, pp. 156–7.

lui nous trouvons encore dans cette ville de nombreux imprimeurs français (1).

Mais la typographie coûtait trop cher; et seulement peu de privilégiés purent jouir de la nouvelle découverte, jusqu'au jour où, selon le mot de Michelet, on vit sortir des presses d'Alde l'in-octavo, père des livres et des brochures de petit format « légions innombrables des esprits invisibles qui filèrent dans la nuit, créant sous les yeux mêmes des tyrans, la circulation de la liberté .... Sombres rues de Venise, dit encore Michelet, passages étroits de ses canaux, noires gondoles qui les parcourent, voilà le saint nid d'alcyons qui, au milieu des mers, couva la pensée libre. Et qui ne verrait avec attendrissement cette place de Saint-Marc où les innombrables pigeons, mêlés aux promeneurs, témoignent de la douceur italienne? Elle fut, cette place, le premier salon de la terre, salon du genre humain où tous les peuples ont causé, où l'Asie parla à l'Europe par la voix de Marco Polo, où, dans ces âges difficiles, antérieurs à la presse, l'humanité put tranquillement communiquer avec elle-même, où le globe eut alors son cerveau, son *sensorium*, la première conscience de soi » (2).

Lettré, helléniste, latiniste très distingué, Théobald

---

(1) Tels sont **Jacques Le Rouge**, qui possède un atelier à Venise de 1472 à 1478 et y revient après avoir exercé l'imprimerie à Pignerol en 1479 et 1480. **Pierre Maufer**, de Rouen, qui imprime à Padoue de 1474 à 1479, à Vérone en 1479 et 1480, à Venise de 1480 à 1486 au moins; ensuite à Modène de 1491 à 1493, à Crémone en 1494; **Jean Du Liège** ou **de Marnef**, qui imprime à Venise en 1483 et qui, plus tard, se fixe à Poitiers; **Perrin Le Masson** ou **Lathome**, qui, d'abord établi à Lyon, s'installe à Venise en 1494 (Voy. PICOT, *Fr. it.*, t. I, p. 161, n. 1).

(2) MICHELET, *Histoire de France au XVIe siècle.* Paris, Lacroix, 1876, t. VII, p. 321.

Pie Manuce, connu généralement sous le nom d'Alde l'Ancien, se lia d'amitié avec André Torresani d'Asola (1451-1521), qui avait acheté en 1479 la typographie de Jenson, et avait fait faire des progrès remarquables au nouvel art. Vivement désireux de répandre la civilisation classique, Alde entreprit avec enthousiasme l'humble métier du typographe, et, après avoir enrichi l'Europe de nouveaux caractères grecs, uniformes et proportionnés, il en inventa de latins, et publia des éditions des classiques corrigées, revues, pourvues d'excellentes notes et par là plus faciles à comprendre. Ces éditions, pénétrant dans les pays étrangers, contribuèrent puissamment aux progrès de l'humanisme.

Les érudits les plus illustres, altérés de savoir, allaient s'abreuver à la source pure qui versait à flots la science. L'un des premiers et des plus fameux visiteurs d'Alde fut Érasme, qui devint son hôte, son collaborateur et son ami sincère. L'amitié d'Érasme pour Alde était née de l'admiration profonde que lui inspirait la vie de ce modeste typographe, sa merveilleuse activité dans tous les domaines de la culture, sa compréhension de la Renaissance, dont le principe lui apparaissait nettement, à savoir que le premier devoir de l'homme est de se faire une existence aussi active que possible. Alde se vantait justement d'avoir consacré toute la sienne au bien être de son prochain.

« Une humble maison, près du Rialto, dit M. de Nolhac, est comme le cercle littéraire de Venise. C'est l'imprimerie d'Alde Manuce, déjà renommée aux foires de livres de l'Europe entière, et que le génie de son organisateur, l'activité infatigable de ses presses, ont mis au premier rang des imprimeries savantes....

« A certains égards et pendant certaines années, l'imprimerie d'Alde Manuce est vraiment le centre intellectuel de l'Europe. En 1508, les affaires d'Alde

ne sont pas dans leur période la plus prospère. Sa maison commence à ressentir le contre-coup des guerres italiennes et des embarras momentanés de l'État de Venise ; mais s'il est forcé de ralentir la production de ses presses, il n'en continue pas moins à travailler, et prépare, par un labeur incessant, ses publications futures. Un jour, un voyageur se présente à l'imprimerie et demande le maître du logis. Le domestique répond qu'il ne reçoit personne en ce moment ; Alde est si souvent importuné par d'indiscrets visiteurs, et son temps est si précieux pour la science, qu'il fait d'ordinaire refuser sa porte. « Je suis Érasme de Rotterdam » dit l'étranger. Sans se presser, le domestique va porter ce nom à Manuce. Celui-ci accourt aussitôt, se confond en excuses, embrasse Érasme, il ne veut pas qu'il aille à l'auberge, dans une ville où il a des amis : il le conduit chez son beau-père, André d'Asola, et s'occupe lui-même de lui faire préparer une chambre » (1).

Érasme mangea quelque temps à la table commune, où l'on pouvait causer en grec ; mais l'aliment intellectuel lui convenait mieux que les mets italiens. C'est en effet à Venise qu'Érasme eut les premières atteintes de la gravelle, qui le fit tant souffrir :

« Je n'ai pas oublié notre vieille amitié, écrit-il plus tard à François d'Asola, et si je voulais le faire, la gravelle que j'ai prise à Venise me forcerait bien vite de m'en souvenir » (2). Érasme s'oublia tout de même longtemps à Venise, heureux de voir sortir peu à peu ses *Adages* des presses d'Alde, et d'assister

---

(1) Pierre de Nolhac, *Érasme en Italie*. Paris, Klincksieck, 1888, pp. 32-33.

(2) Voy. De Nolhac, *Op. cit.*, p. 36.

aux réunions de la célèbre académie qu'Alde avait fondée et où les Vénitiens, toujours hospitaliers, l'avaient accepté comme un des leurs (1).

En parcourant la liste de ces académiciens, nous nous apercevons que la plupart d'entre eux ont contribué à répandre le goût italien en France. Nous en rencontrerons quelques-uns aux cours françaises : tels sont Aléandro, Égnace, Fra Giocondo, Lascaris. A ces personnages illustres s'en ajoutent d'autres, liés avec la France autant qu'avec Venise.

Le nom de Fortiguerra Scipione, auteur du célèbre discours *Oratio de laudibus litterarum graecarum*, se trouve en tête du *Thesaurus linguae graecae* de Henri Estienne. Jean Baptiste Ramuse, fameux cosmographe, traduisit en latin, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, la chronique de Villehardouin. Marc Musurus enfin, l'élève de Lascaris, enseigna les belles-lettres à Padoue, où d'illustres Français allèrent entendre ses leçons. Au témoignage d'Alde, on accourait à Venise, cette autre Athènes, pour entendre Marc Musurus, l'homme du siècle le plus érudit (2). Antoine Baïf nous

---

(1) Cette académie, composée d'hommes les plus distingués par leur savoir, se réunissait chez Alde à un jour fixé pour traiter des questions littéraires, s'occuper du choix des ouvrages les plus utiles à imprimer et de l'adoption des meilleures leçons d'après les divers manuscrits. Tous les académiciens étaient obligés de parler grec sous peine d'amende. L'argent payé était déposé dans une boîte et quand on avait mis de côté la somme suffisante pour un banquet, on la remettait à Alde, qui alors les traitait « non comme des imprimeurs, mais comme il convient de traiter des hommes qui déjà réalisent le beau rêve d'une nouvelle académie et l'ont instituée à la manière de Platon » (AMBROISE FIRMIN-DIDOT, *Alde Manuce et l'Hellénisme à Venise*. Paris, Didot, 1875, p. 439).

(2) FIRMIN-DIDOT, *Op. cit.*, p. 462.

apprend que son père, Lazare de Baïf, était l'un des plus assidus de ses auditeurs (1). Musurus traduisit un an avant sa mort le traité de *Podagra* d'un auteur inconnu; et sa version fut imprimée par Henri Estienne dans ses *Medicae artis principes*.

Un autre intime de Musurus fut Jean Grolier, célèbre bibliophile dont nous allons parler bientôt, non sans avoir rappelé dès à présent l'épître que l'illustre grec, éditeur de la grammaire grecque d'Alde l'Ancien, lui adressa en 1515, en souvenir de leur grand ami commun. Elle témoigne non seulement de la grande douleur que causa à Musurus la mort du célèbre imprimeur, mais encore du courant d'amour pour les études, qui allait alors droit de Venise en France (2).

---

(1) JAN ANTOINE DE BAÏF, *Euvres en rime*. Avec une notice biographique et des notes par CH. MARTY-LAVEAUX. Paris, MDCCCXC, t. I, p. IV.

(2) « Depuis bien longtemps, mon très-honorable Jean, j'avais peine à me décider à écrire cette lettre, et plus je retardais, plus un sentiment pénible m'en éloignait, tant il m'était douloureux de rappeler le souvenir de cette peste fatale qui nous a privés de notre excellent ami et bienveillant patron Alde, dont la mort semble avoir replongé dans les ténèbres cette résurrection des bonnes lettres que successivement il rendait à la lumière. O trépas aussi funeste que prématuré, et que nul sur la terre ne regrettera autant que moi.

« Si en effet aujourd' hui, dans cette auguste cité, firmament de l'Italie, où brillent les vertus et les arts, j'expose les anciens auteurs devant un illustre et nombreux auditoire, composé des plus nobles jeunes gens; si j'ai l'affection et l'estime de tous les hommes honorables, si enfin j'ai réalisé le plus cher de mes vœux (car jamais je n'ai rien tant désiré que de voir renaître et se propager en Italie les semences de la langue grecque, détruite jusque dans la racine par la main cruelle des Turcs, et gisant misérablement sur le sol de la patrie): tout cela je ne le dois pas seulement à cet illustre sénat de Venise, dont les magnifiques récompenses ont toujours encouragé et honoré

Quatre ans plus tard, le 14 mars 1519, Jean Grolier consacrait la mémoire d'Alde dans une fort belle

---

ceux qui cultivent les belles-lettres; je le dois aussi à Alde Manuce pour avoir procuré à la jeunesse studieuse les livres dont elle était privée. Cet homme admirable plaçait l'intérêt public au-dessus de son propre intérêt. N'épargnant aucune dépense, ne repoussant aucun travail, il prodiguait son argent et sa vie dans l'intérêt des gens d'étude. J'ai bien souvent pris la plume avec l'intention d'écrire son éloge; mais aussitôt se rouvrait ma profonde blessure, encore toute vive. Cependant des amis, dont je me serais fait un crime de repousser la demande, me rappelaient ma promesse; j'ai résisté longtemps; ils ont fini par l'emporter. Par quelle promesse m'étais-je lié? me demanderez-vous. Je vous le dirai en peu de mots. Alde ne se borna pas à publier les livres des anciens; il prenait aussi grand soin de ses propres enfants. Il en eut de la chaste épouse; il en eut aussi de son esprit inventif. Se voyant menacé par le jour fatal, il confia les enfants de sa fidèle compagne à André d'Asola, homme d'une haute probité, en même temps son associé et son beau-père, qui n'a pas trompé l'espoir mis en lui; car il entoure de la plus grande affection ses petits-fils devenus ses pupilles; et c'est à moi qu'Alde a confié cette œuvre littéraire, cette petite fillette née de son cerveau puissant, en me recommandant de l'entourer de tous mes soins et, après l'avoir polie le mieux possible, de vous la dédier pour qu'elle prenne place dans votre élégante bibliothèque. Enchaîné par tant de services qu'il m'a rendus, c'était un devoir pour moi de lui obéir, surtout quand il touchait à sa dernière heure. J'acceptai donc avec reconnaissance, et maintenant j'accomplis ma promesse. La voilà, cette *Grammaire grecque;* c'est le nom de cette chère enfant qu'il m'a léguée. Alde, empêché par sa mort prématurée, n'a pu l'abreuver suffisamment aux sources de l'érudition. Je vous l'envoie; elle va vers vous, triste et pleine d'une pudeur craintive. Vous avez acquis la renommée d'être un patron de la vertu et de la science, et notre Alde eut toujours pour vous une estime et une considération particulières; s'il vivait, il se haterait en ce moment d'aller vous féliciter sur la victoire de ce roi semblable aux dieux, qui vient de triompher des vigoureux Helvétiens. Encouragez donc, protégez et défen-

lettre adressée à François d'Asola (1).

De si pures lumières laissent des rayons qui ne peuvent s'éteindre avec elles. Alde laissait non seulement ses belles éditions, mais encore un enfant, Paul, âgé de trois ans lors de la mort du père, qui devint un typographe et un érudit de grande valeur. Il fit alterner les travaux de l'éditeur avec les études et les voyages fréquents et il fonda une typographie à Rome, où il mourut en 1574. Il gagna, lui aussi, l'amitié des érudits italiens et des français alors en Italie, parmi lesquels Muret, dont il publia les œuvres.

---

dez cette petite fillette de votre ami, et donnez-lui une bienveillante hospitalité. Si vous le faites, ce sera pour André d'Asola un vif aiguillon qui l'excitera à rétablir dans tout son éclat l'imprimerie d'Alde, que sa mort a couverte d'un voile de deuil funèbre. Sous cette impulsion, il entreprendra de multiplier les commentaires des écrivains célèbres de l'antiquité, dont la publication est actuellement suspendue au dernier et léger fil de l'espérance, et il se mettra à imprimer les oracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, les traductions des poètes et d'Aristote, les volumes de Galien, Strabon, Pausanias, Dion, Diodore de Sicile, Polybe, les *Vies parallèles* de Plutarque, et d'autres ouvrages d'illustres génies, qui, si l'impression ne vient à leur secours, sont exposés à périr dans ce temps de violence où une odieuse fureur allume de toutes parts les feux de la guerre.

« Adieu, ô vous qui êtes la gloire et l'ornement de la couronne de France ; veuillez agréer ce léger présent. Bientôt j'aurai l'occasion de vous en dédier de plus importants, où je pourrai mieux signaler tous vos mérites. – Venise, aux ides de novembre 1515 » (Voy. Firmin-Didot, *Op. cit.*, pp. 470-71).

(1) « Cet homme, dont la mort me cause un chagrin très amer, tant parce que les lettres ont perdu en lui un restaurateur très habile, que parce que j'ai été privé d'un ami très affectueux. Je tiens en grande vénération sa mémoire... » Dans cette même lettre Jean Grolier recommande à François d'Asola, au nom glorieux d'Alde, d'apporter les plus grands soins à l'impression du traité *De Asse* de Budé, qu'il lui envoie revu et corrigé par l'auteur son intime (Voy. le texte latin de la

Il est impossible de ne pas se sentir ému en lisant les lettres que Paul adressait à l'illustre latiniste: les difficultés qu'il leur fallait vaincre pour venir à bout des éditions projetées, ne faisaient que développer et consolider leur amitié, née de l'amour commun des belles-lettres. En vain de lâches envieux essayaient-ils de dénouer les liens qui les réunissaient; ils ne faisaient que les resserrer davantage, si bien que les deux savants étaient devenus à Venise des amis inséparables; et lorsqu'il leur fallait se quitter, les éditions qu'ils étaient en train de préparer, devenaient le sujet chéri de leurs lettres; ils s'encourageaient réciproquement et la communauté du travail rendait moins longue la sépara-

---

lettre dans LE ROUX DE LINCY, *Recherches sur Jean Grolier*. Paris, Potier, 1866, pp. 434–35).

Mais aucun des éloges cités ne vaut celui de Théodore de Bèze:

Didonis cecinit rogum disertus
Maro, Pompeii, rogum Lucanus
Et diserte adeo hoc uterque fecit,
Ut nunc vivere judicetur illa:
Nec jam mortuus hic putetur esse:
Immo sint redivivi et hic et illa.
Ergo credere fas erit poetas
Divos, ut pote qui loquendo possint
Vitam reddere mortuis, quod ipsis
Est divis proprium et peculiare.
Quod si credere fas deos poetas,
Vitam reddere quod queant sublatam,
Quanto est justius, aequiusque, quaeso,
Aldum Manutium deum vocare,
Ipsis qui potuit suo labore
Vitam reddere mortuis poetis!

Théodorus Beza, de Aldo Manutio Romano omnium quidem auctorum, praecipue vero poetarum excellentissimo typographo. (FIRMIN-DIDOT, *Op. cit.*, p. 429).

Henri Estienne enfin, appartenant à une famille d'imprimeurs, dont le nom résonne aussi glorieux en France que

tion (1). Mais quand cette séparation devint définitive, quand Muret songea à rentrer en France, Manuce souffrit profondément à la pensée que l'illustre exilé

---

celui des Alde en Italie, composa les deux épitaphes suivantes:

Aldi Manutii Romani Epitalamium ab Henrico Stephano:

ΑΛΔΟΣ ΟΔ', ΟΣ ΤΕΧΝΗΣ ΦΑΟΣ ΗΝ ΜΕΓΑ ΒΙΒΛΟΓΕΙΡΑΣ
ΑΛΔΟΣ, ΕΡΕΙΣΜΑ ΤΕΧΝΗΣ ΚΑΙ ΜΕΓ'ΟΝΕΙΑΡ ΕΟΝ.
ΡΑΙΔΕΙΗΣ ΓΑΡ ΕΗΣ ΚΑΜΑΤΩΝ ΤΕ ΚΑΙ ΟΛΒΟΥ ΑΦΕΙΔΟΝ
ΗΥΤΕ ΤΗΛΥΓΕΤΗΝ ΤΗΝΔ'ΑΤΙΤΑΛΛΕ ΠΑΙΝ
ΒΙΒΔΩΝ ΟΥΝ ΤΕΧΝΗ ΠΟΔΕΩΝΤΕΛΕΟΕΣΚΕ ΔΟΤΕΙΡΑ,
ΑΛΔΟΣ Δ'ΑΥ ΤΕΧΝΗ ΗΝ ΒΙΟΔΩΡΟΣ ΕΗ.

Tam clarum quod nomen habent, totumque per orbem
Sunt vaga Graiorum tot monimenta virum,
Hoc debent Aldo Musarum quotquot alumni,
Qui graphicis primus tradidit illa typis,
Utque illi decus hoc nullis labefiat ab annis,
Providet Aonii sedula turba chori.
Doctrinae est dum nunc in paucos prodiga tantae,
Quanta ejus graphicos est comitata typos.

(Voy. Firmin-Didot, *Op. cit.*, p. 427).

(1) Paolo Manutio a M. Marcantonio Mureto. — « Come posso io non sempre ricordarmi di voi, se sempre, dovunque io mi vada, l'imagine vostra mi accompagna, e stammi a tutte l'hore innanzi agli occhi in quella forma istessa, che quando sete presente, in voi medesimo riconosco? e questo vostro spettro, come usava dire quel filosofo, voi non potreste credere quanto io l'amo; non solamente, perchè vi conferma nella memoria mia, ove mi è carissimo che siate del continuo; ma perchè mi da cagione di spesso pensare a voi: il che fo io tanto più volontieri, perchè qui in Bologna, dove hora sono, veggiovi essere amato da molti, che veduto giamai non vi hanno, ma bene hanno i frutti dell'ingegno vostro con maraviglioso piacere gustati, intendo io hora del vostro commentario; col quale deste lume a tanti oscuri passi di Catullo, e

20

ne trouverait pas dans sa patrie des amis comme ceux qu'il laissait en Italie, et il souffrit plus encore à l'idée de ne plus l'avoir auprès de lui.

---

tanti, ch'erano guasti, ne acconciaste, di maniera che quel bellissimo poeta, quasi rivestito da voi de' suoi antichi ornamenti, de' quali la ingiuria del tempo spogliato lo haveva, può comparire in publico, e essere da' giudiciosi huomini riconosciuto per quello ch'egli è, che veramente è tale, che ogni nobile spirto ha gran cagione di amarlo. ma che sie, quando ne verrà in luce quell'altra vostra fatica, alla quale havete già dato principio, fatica di più lunghe vigilie e di maggior considerazione, sopra i Fini di Cicerone? a me veramente, insino attanto che fornita non l'habbiate, un mese parrà un'anno; per chiudere la bocca a certi sputasenno, di maligna voglia ripieni: i quali, mancando loro i meriti della virtù, cercano la gloria per mezzo del mal dire; e danno volontieri di morso agli altrui componimenti, sospinti parte da invidia, che genera in loro così fatta rabbia; e parte da quel desiderio, che fra tutti gl'ignoranti è commune: i quali, per coprire i loro difetti, bramano di vedere dishonorato in altrui quel che loro non è tocco di sapere. contro a questi mostri, M. Marcantonio mio, se attendete, come fate, a studiare e comporre molte hore del giorno e della notte, voi sarete un'Ercole, e ne domerete una gran parte: e contra il rimanente gli amici vostra con quelle armi combattendo, che dona Iddio a chi difende il giusto, vi aiuteranno a purgare il mondo di queste malvagie fiere, nate solamente per istruggere le belle opere della virtù, e procacciare a' buoni, in luogo di lode e contentezza, biasimo e dispiacere· la onde io vi conforto ad intendere a così gloriosa impresa, e a recare tutte in uno, e tutte adoperare le forze del vostro ingegno, per condurre a fine questo nuovo aspettato commentario e con quella prestezza, che desidera chiunque vi conosce, e con tanta vostra lode, quanta, io non solamente spero, ma tengo per certo, che ve n'è per nascere. Nella partita mia vi raccomandai la filosofia di Cicerone, che si stampava; sapendo, che io niente meno dell'amorevolezza vostra posso promettermi, che della dottrina. per la qual cosa sto con animo riposato, e con ferma credenza che nella correttione punto della debita diligenza non si manchi. Qui da principio

« Ce passage de votre lettre (où Muret lui parlait de son départ), écrivait-il, m'a arraché des pleurs et je ne croyais certes pas vous aimer tant; pour ma propre infortune, qui me priva de ma patrie et d'une grande partie de mes biens, je n'ai pas versé une larme, ni même poussé un gémissement; et en vous voyant partir pour la France avec la pensée d'y rester, je me suis senti arracher le cœur de ses racines et des torrents de larmes ont couru sur mon visage. Ainsi, fort et inébranlable quand je suis seul en cause, je suis faible quand il s'agit de vous » (1).

Paul Manuce avait plusieurs enfants, dont l'aîné, Alde, connu généralement sous le nom d'Alde le Jeune, fut comme son père et son grand-père un éditeur et un érudit très distingué. Il enseigna dans les

---

avisai di dovermi stare un dieci di al più lungo: e veggio, che al meno sie bisogno di starci tutto questo mese. non è in fatti libero e ispedito il corso delle nostre volontà, e fa mestiero di ritenerlo e mutarlo secondo gli accidenti. è nata, fuori di ogni mio pensiero, occasione da non farne poca stima; della quale se infin hora non havete inteso, ve ne ragionerò io a bocca con piu agio, che hora non posso, e, con dirvi solo, che questa città mi è riuscita a maraviglia in ogni cortese e virtuoso atto, farò fine. State sano. Di Bologna, alli XI di Agosto, 1555. »

(*Tre libri di Lettere volgari* di PAOLO MANUTIO. Venetia MDLVI, libro terzo, pp. 73-74).

(1) « Illa tuarum litterarum pars mihi lacrimas excussit; e non credeva certo di amarvi tanto, che per quella mia sciagura la quale mi priverà della patria e di gran parte della mia facoltà, e per la morte di M. Antonio mio fratello non ho gittato una lacrima, ac ne gemitum quidem: vedendovi partir per Francia con pensiero di rimanervi mi ho sentito sveglier dalle radici il cuore e sonomi corse in un tratto copiosissime lagrime su la faccia. Itaque ego ille fortis et infractus in me ipso, mollis in te sum. » (Voy. CHARLES DEJOB, *Marc Antoine Muret*, Paris, Thorin, 1881, p. 144).

écoles de la chancellerie vénitienne et à Rome, où il occupa une chaire publique et dirigea l'imprimerie vaticane. Il mourut en 1597 et avec lui s'éteignit la famille des Alde, qui avait rendu tant de services à la cause de l'humanisme (1).



Un autre éditeur mérite d'être rappelé ici: c'est Gabriel Giolito de' Ferrari, sans contredit le plus illustre éditeur de Venise après les Alde, et qui soigna surtout les éditions des livres italiens.

Il s'aperçut bientôt que ces livres étaient devenus la lecture favorite de beaucoup de Français et il offrit au dauphin une édition de l'*Orlando Furioso*. C'est de ses presses que sortirent les principales anthologies italiennes utilisées par les pétrarquistes français du XVIe siècle; mais c'est encore par ses relations avec les librairies de delà les Alpes, qu'il nous intéresse particulièrement. En même temps qu'il exerçait son action dans sa propre imprimerie, il chargeait des typographes étrangers d'imprimer des livres à ses frais. C'est sur sa commande que, en 1511, les deux imprimeurs lyonnais, Gilbert de Villiers et Jean Cleyn, faisaient paraître deux livres importants. Dans celui qui fut imprimé par Cleyn, Giolito figure comme associé de l'éditeur Vincent de Portonariis, dont la famille compta des imprimeurs et des marchands de livres en France et en Espagne: « Ce sont là, dit Bongi, des preuves d'un vaste commerce de librairie qui n'avait pas l'Italie pour confins,

---

(1) Pour les lettres de Muret à Alde le Jeune, voy. Dejob, *Op. cit.*, Appendices.

mais grâce à la langue latine pourvoyait le monde entier civilisé » (1).

Giolito ne vendait pas seulement les livres imprimes par lui, mais des livres de tous pays, et parmi les libraires étrangers, il eut souvent des rapports avec Guillaume Roville de Lyon, qui une fois consentit à mettre le nom de Giolito en tête d'une de ses éditions (2) et qui eut pour lui ces paroles de sincère louange : « Le seigneur Gabriel Giolito, homme certes digne de son estat, et qui a mis en lumiere par ses impressions autant de beaux livres, principalement en la langue italienne et en l'espaignole, que autre qui soit pour le jour d'huy » (3).



Comme au XVe siècle, nous trouvons à Venise pendant tout le XVIe siècle, un gran nombre d'imprimeurs français (4).

---

(1) SALVATORE BONGI, *Annali di Gabriel Giolito de' Ferrari.* Roma, Ministero della Pubblica Istruzione, 1890, p. XVI.

(2) A savoir les *Vies des hommes illustres*, attribuées à CAIO CECILIO, traduites par PAOLO DEL ROSSO et imprimées en 1546.

(3) Lettre à Girolamo de Urrea, en lui adressant son édition de l'*Orlando Furioso,* traduit en espagnol (Voy. BONGI, *Op. cit*, p. LVII, n. 1).

(4) Tels furent : **Jean Divineur** imprimeur à Venise en 1519, qui se disait « Allemanus » mais qui était vraisemblablement originaire du Jura ; **Vincent Vaugris ou Valgrisio,** originaire du Lyonnais, qui imprime à Venise de 1529 à 1569 au moins, et dont un descendant, **Felice Valgrisio,** exerce en 1587 et 1588 ; **Antoine Gardane,** qui compose de la musique, et qui imprime à Venise de 1533 à 1569, et dont un descendant, **Alessandro Gardano** possède un atelier à Rome de 1583 à 1591 au moins, tandis qu'un autre, **Angelo** reste à Venise, où on le rencontre de 1581 à 1589 ; **Pierre de Huchin ou Dehuchin,** Parisien, qui,

Aux élégances typographiques perfectionnées par les Alde, s'ajoutaient toutes les beautés de l'art du dessin reproduites par la xylographie et par la gravure sur cuivre. Les magnifiques livres d'heures français, répandus en Italie après les expéditions de Charles VIII et de Louis XII, surtout les livres d'heures imprimés à Paris par Philippe Pigouchet et par Simon Vostre, furent imités dans beaucoup de livres de liturgie vénitienne. Mais les maîtres français furent bientôt surpassés par leurs imitateurs vénitiens, qui, pourvus d'une fantaisie inépuisable, tiraient de la statuaire ancienne, de la décoration orientale, des animaux et des plantes, les frises marginales et les initiales, vraiment magnifiques dans la pureté de leur dessin et dans la délicatesse de la gravure. Aux initiales fleuries, aux frises et aux encadrements, s'ajoutèrent les planches figurées, gravées sur métal ou sur bois par une légion d'artisans inconnus, formés à l'école de ces parfaits dessinateurs que furent les Bellini, Andrea Mantegna, Girolamo Mocetto, Benedetto Montagna, Giulio Campagnola et Jacopo de Barbari (1).

Cet art fut porté en France à un haut degré de

---

au moment où deux membres de sa famille acquièrent la bourgeoisie de Genève (Claude en 1562, et Jean en 1567), passe à Venise, où nous le trouvons sous le nom de Dehuchino, ou Deuchino de 1573 à 1575. Son descendant **Evangelista**, d'abord établi à Trévise (1597-1602), reprend sa succession à Venise jusqu'en 1627 (Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. I, p. 162, n). Ajoutons que, **Giovanni Griffio** imprimeur à Venise de 1547 à 1565 au moins ; **Alessandro Griffio**, qui lui succéda, et **Cristoforo Griffio** imprimeur à Padoue de 1563 à 1571 au moins, devaient être les cousins de Sébastien, que nous allons trouver à Lyon. (Voy. PICOT, *Fr. It.* t. I, p. 167, n.).

(1) MOLMENTI, *La storia di Venezia nella vita privata*, t. II, p. 292.

perfection par Geoffroy Tory, qui fut tout à la fois peintre, graveur, professeur de belles-lettres et premier imprimeur royal sous François Ier. Il avait beaucoup appris en Italie, et vers 1504, il y acheva son éducation littéraire (1). Il s'arrêta particulièrement à Rome, dont il fréquenta surtout le fameux collège de la *Sapience*, qu'il cite à tout venant dans le *Champ fleury ;* et à Bologne, où il suivit les cours du célèbre Philippe Berval. Il se rendit ensuite à Paris, où il enseigna dans plusieurs collèges, jusqu'à ce que, renonçant à sa place de professeur de philosophie au collège de Bourgogne, il fit retour en Italie vers 1516.

Il est probable qu'il alla à Venise et qu'il profita de ce voyage pour se perfectionner dans l'art de la gravure, qu'il exerça avec tant de succès. Il avait introduit peu à peu dans ses bois la délicatesse des gravures italiennes et finit par atteindre un degré de perfection supérieur à celui de ses maîtres : « Les planches du *Champ fleury*, dit M. Renouvier, dont la première est datée de 1526, ont un arrière-goût italien qui se révèle par la correction des figures et par leur costume; mais la mignardise de l'expression, la finesse du trait, les distinguent nettement des vignettes de Venise » (2).

A Tory revient aussi le mérite d'avoir publié, entre autres, deux livres qui ont pour nous un intérêt particulier : *les Voyages de Gênes et de Venise* par Jean Marot, édités par le poète Clément, comme nous

---

(1) Voy. AUGUSTE BERNARD, *Geoffroy Tory*, Paris, Tross, 1865.

(2) JULES RENOUVIER, *Des types et des manières des maîtres graveurs, pour servir à l'histoire de la gravure en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en France.* Montpellier, Boehm, 1853-56. XVIe Siècle, pp. 167-8.

l'avons déjà dit, et une traduction, faite par lui-même, des *Chroniques* latines du vénitien Égnace. Tory adresse sa traduction « a tous studieux et amateurs d'honneste lecture » et affirme avoir traduit moins mal qu'il lui a été possible sans changer le sens de l'histoire, mais en évitant le mot à mot, selon le conseil d'Horace.

Voici comment Geoffroy Tory parle de la lettre Aldine dans son *Champ fleury:*

> Lettre ditte Aldine pour ce que *Alde* le noble imprimeur n'agueres en Venise, l'a mise en usage. Elle est gracieuse pour ce qu'elle est meisgre, comme est la lettre grecque courante et non majuscule (1).



La riche production typographique favorisait à Venise la formation de nombreuses bibliothèques et l'enrichissement de celles qui existaient déjà. Telle furent, la bibliothèque des Manuce, qui comptait 80000 volumes, celle que le cardinal Domenico Grimani offrit au couvent Sant'Antonio di Castello, et qui contenait des manuscrits très précieux; celle de Marin Sanudo, qui avait recueilli non seulement de nombreux manuscrits et livres, mais encore une série de tableaux, une des merveilles de son temps, où étaient représentés les costumes divers des principales nations, et les variétés ethnographiques des races humaines; enfin la bibliothèque de Bernardo et de Pietro Bembo, objet d'admiration et d'envie pour tous les bibliophiles (2).

---

(1) Voy. FIRMIN-DIDOT, *Op. cit.*, p. 161.

(2) MOLMENTI, *La storia di Venezia nella vita privata*, t. II, p. 302.

Pendant que l'intensité du travail typographique multipliait et enrichissait les bibliothèques, la République encouragea directement la conservation des livres et des manuscrits. En 1468, le cardinal Bessarion, archevêque de Nicée, offrait à Venise tous les précieux manuscrits grecs et latins (746) qu'il avait réunis à grande peine et qui lui avaient coûté 30000 ducats d'or. Le Sénat Vénitien, reconnaissant, songea aussitôt à faire bâtir un édifice digne de renfermer un si précieux trésor; mais la délibération, à cause des guerres qui troublèrent alors la République, ne put être prise que bien plus tard. C'est en 1515 que la Sérénissime décréta de faire ériger sur la *Piazzetta* de Saint-Marc, vis-à-vis du Palais Ducal, une bibliothèque publique. Le célèbre Jacopo Sansovino fut chargé de l'architecture, tandis que la décoration en couleurs fut confiée aux peintres les plus fameux du temps. L'édifice magnifique, achevé en 1553, allait dédommager le public de sa longue attente (1).

Budé disait que cette bibliothèque rivalisait avec l'ancienne bibliothèque Alexandrine, et dans son admiration entrait le vif désir que son pays possédât un pareil trésor intellectuel. Ce désir était d'ailleurs partagé par la plupart des humanistes français de son temps. Il ne tarda pas à se réaliser, grâce au patronage du roi, qui, en véritable père des lettres, encouragea l'impression des classiques, la conservation des manuscrits, et fit de la bibliothèque royale l'objet de sa sollicitude et de son ambition intelligente.

---

(1) Ministero della Pubblica Istruzione, *Notizie storico-bibliografiche e statistiche sulle Biblioteche governative del Regno d'Italia.* Roma, Tipografia Elzeviriana, 1893, pp. 109-110.

*
* *

Les deux grands centres français où l'influence de l'imprimerie italienne se fit le plus sentir furent Lyon et Paris. Lyon devint la résidence privilégiée des savants, qui y respiraient un air de liberté intellectuelle, loin de l'atmosphère corrompue de la Sorbonne. En 1528 André Navagero écrivait que la moitié des habitants de Lyon étaient des étrangers, et presque tous ces étrangers étaient des Italiens. Ce rapprochement rendit facile la concurrence entre les presses de Lyon et celles de Venise, et les lyonnais se rendirent même coupables de contrefaçons des petits in-octavo inventés par Alde, innovation trop utile pour ne pas être immédiatement remarquée (1).

---

(1) « Alde eut à peine publié ses premiers in-8o à Venise, dit M. Renouard, qu'ils furent réimprimés à Lyon dans le même format avec un italique assez bon pour ces temps-là, et sur un papier passable. Jusque là il n'y avoit ni contrefaction, ni le moindre manque de délicatesse ; car, malgré les privilèges du Souverain pontife et du Sénat de Venise, il n'étoit ni de droit public, ni de droit divin qu'Alde approvisionnât exclusivement l'Europe entière de ses éditions. Mais ce qui fut véritablement répréhensible, et en quoi ceux qui ordonnèrent et exécutèrent ces in-8o méritent le nom de contrefacteurs, c'est qu'au lieu de chercher loyalement à faire de bonnes éditions qui pussent rivaliser, surpasser même celles d'Alde, ou tout au moins les remplacer pour des lecteurs peu difficiles, ils ne firent autre chose que les copier servilement ; et ne mettant ni date, ni nom de lieu et d'imprimeurs à leurs livres, dont le premier feuillet porte la préface d'Alde avec son nom, ils disposèrent tout pour faire passer ces éditions lyonnoises comme étant d'Alde et imprimées à Venise. La fabrication de ces livres étant une spéculation purement mercantile, elle se fit sans doute avec autant de parcimonie que de précipitation, car tous ces premiers volumes sont remplis des fautes les plus grossières,

Mais bientôt les diverses imprimeries de Lyon furent éclipsées par celle de Sébastien Gryphe, qui vint s'y établir vers 1528. Il rendit d'immenses services à la cause de l'humanisme et travailla beaucoup pour Venise, où, nous l'avons vu, s'étaient établis probablement quelques-uns de ses cousins. Comme Alde

---

ce qu'Alde ne manqua pas de faire remarquer. Désolé de se voir si promptement contrefait au mépris des privilèges et des anathèmes du Souverain pontife, et malgré les difficultés qu'il croyoit exister dans la gravure, la fonte et l'emploi d'aussi petits caractères, il publia un avis, dans lequel, après avoir exposé ses griefs et ses chagrins, il signale quelques-unes des énormes bévues de ses contrefacteurs. Mais s'il se plaint avec raison des Lyonnois, s'il est fondé à faire connaître l'inexactitude de leurs réimpressions, il devient injuste lorsque pour dire du mal des caractères qu'il trouve, comme de raison, fort inférieurs aux siens, il leur reproche comme un défaut capital d'avoir l'air françois *Gallicitatem quandam sapiunt* ....

« L'Avis fut pour eux un avertissement d'apporter plus de soins à la correction des impressions ultérieures ; mais d'abord, pour donner le change aux acheteurs, et tirer profit de ce qui auroit pu au contraire ruiner leur entreprise, ils se hâtèrent d'imprimer plusieurs feuillets ou cartons ayant pour objet de faire disparaître du Juvénal et de quelque autres volumes une partie des fautes signalées par Alde dans le *Monitum*, de sorte que, cet Avis à la main, les acheteurs pouvoient n'être que mieux trompés. L'activité de la fabrique lyonnoise de ces in-8º latins et italiens ne fut donc nullement ralantie, et, ce qui ne se réalise que trop souvent, ils réussirent à débiter trois ou quatre éditions de la plupart des ouvrages par eux copiés, avant qu'Alde en eût écoulé ses éditions premières ; la peine fut pour l'Imprimeur, homme-de-lettres, et le profit pour les Imprimeurs-négociants et un peu pirates.....

« Ces contrefacteurs ont complètement atteint leur but ; ils vouloient que leurs volumes sans correction, imprimés sur un papier assez commun, fussent confondus avec les élégantes et correctes éditions des Alde et des Giunti ; et, malgré le peu de probabilité d'une telle méprise, la confusion a eu lieu, et com-

comptait Érasme, parmi ses correcteurs, Gryphe comptait Rabelais et Étienne Dolet (1).

Chez Sebastien Gryphe entra, comme simple compagnon, vers 1532, Jean de Tournes, le plus habile des imprimeurs de Lyon à l'époque de sa splendeur artistique, auteur de nombreuses impressions italiennes, y compris le livre des *Illustrations* par Gabriel Simeoni, dans ses deux textes, italien (1558) et français (1559). Dans le cours de cette même année 1559 Simeoni rentra chez Guillaume Roville, autre illustre imprimeur et libraire lyonnais, qui, en 1555, avait déjà publié la traduction du *Discours sur la castrametation et discipline militaire des anciens Romains*, de Guillaume Duchoul. Les relations de Guillaume Roville avec Giolito nous expliquent que le libraire lyonnais ait partagé avec le libraire vénitien en 1546, la première édition italienne sortie de ses presses. Elles nous apprennent aussi comment il fut amené à prendre pour enseigne l'écu de Venise. Mais l'exemple n'est pas rare d'élèves qui, séparés de leurs maîtres

---

plètement pendant trois siècles. Ce n'est que depuis la découverte d'un exemplaire de l'Avis *(Monitum)* d'Alde, par lui imprimé en 1503, qu'enfin on a cherché à distinguer ces éditions lyonnoises que jusqu'alors, même les Bibliographes les plus instruits, avoient presque toujours annoncées comme imprimées par les Alde ou par les Giunti. » (RENOUARD, *Annales de l'Imprimerie des Alde*. Paris, Renouard, 1884, pp. 301-303).

(1) Dans une lettre italienne qui se trouve à la fin d'une nouvelle édition du *Decamerone*, parue à Lyon en 1555, Jean Baptiste Du Four dit : « Il quale veggendo io tanto bene et si correttamente stampato ; ardisco dire che le stampe di Lyone potranno da qui innanzi quasiche stare al paragone nella lingua toscana a quelle di Venetia, di Fiorenza et di Roma ». L'édition contenait les annotations faites par Pietro Bembo « per osservatione et intelligenza della Toscana lingua. » (Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. II, pp. 15-16).

et devenus aussi habiles qu'eux, oublient les bienfaits reçus. Roville, au contraire, garda toujours, nous l'avons vu, une sincère reconnaissance envers le libraire vénitien. Il resserra les liens qui le rattachaient à l'Italie en épousant, vers 1545, Marguerite de Portomariis, fille d'un libraire italien établi à Lyon; et il édita de nombreuses œuvres italiennes.

A Lyon vivait aussi Jean Grolier, dont nous connaissons le dévouement pour Alde et qui apprit à Venise l'amour des livres. Il fut amené tout jeune encore dans la Péninsule par son père Jean Estienne, qui exerçait les fonctions de trésorier de l'armée française en Italie sous Louis XII, alors que florissait l'académie Aldine.

Jean Estienne alla sans doute visiter la docte compagnie et peut-être même y conduisit-il l'enfant, dans le but de lui inspirer le goût des belles et bonnes lettres (1). En 1512 Grolier, alors âgé de 33 ans, avait remplacé son père dans les fonctions de trésorier; il habitait quelquefois Naples et surtout Milan, mais il faisait souvent des visites à Venise, dont il fréquentait les librairies et les imprimeries célèbres. « Il n'est pas

---

(1) Le Roux de Lincy, *Recherches sur Jean Grolier*. Paris, Potier, 1866, p. 43. « A l'appui de ma conjecture, ajoute M. Le Roux de Lincy (p. 44), je citerai un fait du même genre que j'emprunte à un contemporain *Bandello*, nouvelliste italien très connu, qui a dédié un de ses contes à Grolier. Il lui parle, dans cette dédicace, de la familière liaison qu'il avait eue jadis avec le père du trésorier de finances, Jean Estienne; il lui dit qu'il n'a jamais oublié ni le père, ni le fils, surtout depuis le jour où, dans le couvent des Grâces, à Milan, en compagnie de plusieurs savants, entre autres de messire Antonio Tilesio, dont Grolier possédait les opuscules, ils disputèrent longuement sur l'ouvrage de Cœlio Rodigino qui a pour titre: « *Lectiones Antiquae* ».

impossible, dit M. Le Roux de Lincy, que ce soit dans quelque collège de Paris que Grolier fit ses premières études; mais il est certain que ce fut en Italie, où les fonctions qu'il exerçait l'obligèrent de résider pendant plusieurs années, qu'il a successivement acquis les connaissances variées que, jeune encore, il possédait » (1).

Certes, il cultiva la langue et la littérature italiennes, et Benvenuto Cellini nous apprend qu'il parlait l'italien *benissimo* et qu'il savait même badiner dans cette langue. Il était lié d'amitié avec Gafori, avec le Cardinal Bonelli, avec Demetrio Canevari, avec le Doge Cicogna, avec Théodore Trivulce; et les éditeurs et les auteurs italiens lui dédiaient à l'envi leurs œuvres imprimées. Il possédait dans sa bibliothèque les classiques italiens et, parmi les modernes, Bembo en trois exemplaires.

Ses rapports très suivis avec les Alde, paraissent dater de l'époque où mourut le fondateur de cette célèbre maison, dont la mémoire lui était si chère. Il se montra admirateur passionné des œuvres publiées chez le grand imprimeur et il se fit le soutien de ses héritiers, lorsqu'ils traversèrent des moments difficiles à cause de leurs affaires. Il leur fit tirer spécialement pour sa bibliothèque plusieurs exemplaires de leurs éditions, les unes sur velin, les autres sur papier blanc ou de couleur. Un de ses principaux mérites auprès des Alde, fut de les engager à faire une nouvelle édition du traité *De Asse* de Budé, traité qui avait été imprimé très imparfaitement en 1514. « En publiant le livre de son ami chez les Alde, dit M. Le Roux de Lincy, Grolier le répandit dans l'Europe savante tout

---

(1) Le Roux de Lincy, *Op. cit.*, p. 36.

entière, et l'auteur eut bientôt recueilli les applaudissements qu'il méritait » (1). Ainsi Jean Grolier, avec sa belle bibliothèque, qui lui mérita le nom de « prince des bibliophiles », contribuait à la renommée de Lyon, déjà connue comme centre littéraire très important, et mettait à profit les connaissances acquises en Italie et particulièrement à Venise. Concluons aussi sur cette idée, que Venise non seulement frayait la voie aux études classiques, grâce à ses imprimeurs; mais grâce à ses graveurs, élevés à l'école des grands artistes de la Renaissance, à ses belles bibliothèques privées et à sa Marcienne, se dressant majestueuse et fière sur la *Piazzetta* de Saint-Marc, elle encourageait le culte du livre et stimulait, chez les savants qui la visitaient, le désir de posséder à leur tour des collections où à la valeur intrinsèque des œuvres s'ajoutât la correction typographique, la beauté artistique des gravures, l'élégance des caractères, la richesse des reliures.

*
* *

A Paris l'art de l'imprimerie subit l'influence du patronage de la cour. Tandis que l'esprit de curiosité, qui s'était éveillé dans le public, lui faisait désirer des volumes pas trop chers, pour les lire, et non pour les renfermer dans une bibliothèque, François Ier contribuait à développer la beauté matérielle, la splendeur des livres. Un magnifique type grec fut lancé aux frais du trésor royal. Quand une loi somptuaire défendait la dorure dans les maisons et dans l'ameublement, la reliure des livres était, par une clause spéciale, exemptée de cette loi. Le mécène de Ros-

---

(1) *Op. cit.*, p. 47.

so et de Cellini se faisait cette idée du patronage des lettres : qu'il fallait faciliter le luxe extérieur que la librairie française a toujours aimé ; la largeur des marges, le papier épais et les types brillants.

Les mots souvent cités qu'il adressait à Benvenuto Cellini « Je t'étoufferai dans l'or », expriment la tendance matérialiste du goût de François Ier (1). A Venise, il avait fait acheter des fers pour faire dorer les livres dont se servit probablement Geoffroy Tory, devenu libraire de la cour (2).

Depuis 1522, le roi avait chargé Budé de former à Fontainebleau une collection de manuscrits grecs, qui atteignait le nombre de 190 environ, lorsque, en 1545, Vergecio en rédigea la liste. Et ces manuscrits rendaient alors un service immense au savoir, parce qu'on les prêtait aux éditeurs de Paris, qui se chargeaient de les imprimer.

Les débuts des impressions grecques avaient présenté de grandes difficultés. Mais grâce au patronage de François Ier, les livres grecs se multiplièrent en peu d'années (3). En 1528 on en vit paraître quatre,

---

(1) MARK PATTISON, *Essays*, collected and arranged by HENRY NETTLESHIP. Oxford, Clarendon Press, 1889, t. I, p. 75.

(2) Devenu libraire du roi, il se servit probablement, pour faire dorer les livres, des fers que François Ier avait fait acheter à Venise, ainsi qu'on l'apprend d'un rôle sans date, conservé comme les autres aux archives de l'empire où l'on dit : « A Loys Alleman, Fleurantin, pour envoyer querir à Venise des fers pour imprimer aucuns livres italiens et pour les frais d'icelle impression la somme de XV Livres. » (Archives de l'empire. J. 960, pièce 95. — Voy. BERNARD. *Op. cit.*, pp. 395-6).

(3) « Le premier livre grec imprimé à Paris est intitulé *Alphabetum graecum* ou *Liber gnomagyricus*, paru en 1507, le 12 août, chez Gilles de Gourmont, qui prend le titre d'*Integerrimus ac fidelissimus primus graecorum literarum. Parisiis im-*

tous importants. En 1530, Gerardus Morrhius avait imprimé à la Sorbonne onze livres grecs, et en 1539, le roi encourageait encore l'impression de ces livres en instituant un poste d'imprimeur royal pour les livres grecs. Ce poste fut d'abord occupé par Conrad Néobar, et l'année suivante par Robert Estienne, qui dirigeait déjà l'impression des œuvres hébraïques et latines. Il eut l'honneur, avec Vergèce, de fixer les formes que la presse grecque adopta dans toute l'Europe pour plus de deux siècles.

Une des vignettes qui illustrent l'édition Didot

---

pressor. Ce début est modeste ; le volume ne se compose que de 14 feuillets in-4° ; les caractères grecs sont encore médiocres. L'initiative de cette publication appartient à François Tissard d'Amboise, savant professeur qui avait fait ses études grecques en Italie. Son but était de fortifier chez les jeunes élèves les études latines par la connaissance du grec ; aussi son volume n'est-il qu'un petit traité élémentaire des principes de la langue grecque, accompagné à l'exemple des grammaires grecques publiées par Alde, des *Vers dorés* de Pythagore, des *Poésies gnomiques* de Phocylide, etc. La préface latine de Tissard nous fait connaître toutes les difficultés qu'il eut à surmonter avant d'arriver à l'impression de ce petit livre. Voulant exciter le zèle de l'Université de France, qui n'avait pas encore de cours de grec, il dit aux écoliers : « Les Italiens nous appellent des barbares, et se révoltent de ce que nous voulons imposer notre loi à l'Italie et subjuguer une nation si savante et si versée dans les belles-lettres. » L'arrivée à Paris en 1509 de Jérôme Aléandre, appelé par Louis XII pour enseigner la langue grecque, donna encore plus d'essor à l'activité de l'imprimerie grecque de Gourmont...... Mais malgré le zèle de ses collaborateurs, Gourmont ne trouva pas en France les mêmes moyens d'action dont disposait l'Italie. Dans la préface de son Dictionnaire grec-latin, publié aussi chez Gourmont en 1512, in-fol, Aléandre se plaint amèrement de la pénurie des caractères grecs à Paris, ce qui avait interrompu son travail, souvent pendant plusieurs jours. » (FIRMIN-DIDOT, *Op. cit.*, pp. 596-7).

du *Thesaurus* d'Estienne reproduit un tableau, attribué au pinceau du Titien, où l'on voit François Ier allant faire une visite à Robert Estienne et prié d'attendre jusqu'à ce que l'imprimeur eût fini une feuille qu'il était pressé de corriger. Une anecdote raconte qu'Estienne exposait ses épreuves devant sa porte, et qu'il offrait une récompense à tous les passants qui découvraient une faute d'impression. La légende, on le voit, s'est emparée de cet imprimeur, bien qu'il ait mené une vie aussi pratique et industrieuse qu'on peut l'imaginer; mais elle contribue à fixer dans notre esprit l'image du travailleur consciencieux, dont la première ambition était la correction typographique de ses livres. Six ans après sa nomination, il entreprenait un voyage en Italie avec son fils aîné Henri, âgé alors de seize ans, et qui devait occuper une place si importante dans l'histoire de la langue française, considérée dans ses rapports avec la littérature italienne.

Tandis que le roi travaillait si assidûment à la formation de sa bibliothèque, il était puissamment aidé, nous allons le voir, par les ambassadeurs de France à Venise, qui lui envoyaient à l'envi des manuscrits originaux, ou recopiés par les mains habiles des copistes vénitiens.



CHAPITRE V.

Les écrivains français à Venise. Venise dans leurs œuvres.

Pour que le mouvement intellectuel de Venise pût avoir un si grand retentissement en France, il fallait qu'il y eût un échange continuel d'idées entre les deux pays. Cet échange existait en effet : il était entretenu par les séjours des Français à Venise, autant que par ceux des Vénitiens en France. Nous nous réservons de passer en revue ces derniers au chapitre suivant. Pour le moment nous allons nous occuper des premiers ; de l'empreinte que Venise a laissée dans leur esprit ; de la place qu'ils lui ont faite dans leurs œuvres.

Sous le règne de François Ier, la France envoyait à Venise des représentants capables de profiter de ce séjour, alors tant désiré, pour élargir leurs horizons et contribuer au progrès de leur patrie. La politique venait ainsi en aide aux lettres. Suivant l'exemple des ambassadeurs vénitiens, tels que Mocenigo qui, en 1506, rapporta de France en Italie un manuscrit précieux de Pline (1), les ambassadeurs de France à Venise ne se bornaient pas à rendre plus solides les liens d'amitié entre les deux pays, à rivaliser de ruse avec les hommes d'état de la Sérénissime, mais encore ils poursuivaient avec ardeur la recherche des

---

(1) MOLMENTI, *Venezia nella vita privata*, t. II, p. 252.

manuscrits grecs, les faisaient recopier pour la bibliothèque du roi, lorsqu'il leur était impossible de les emporter, et attiraient en France les hommes les plus savants qu'ils avaient l'occasion de connaître. D'autre part les humanistes français s'attachaient volontiers à leur personne pour visiter la ville qui contenait tant de trésors venus de l'Orient.

Parmi ces ambassadeurs, qui se proposèrent à Venise une tâche artistique et littéraire, à côté de leur tâche politique, on peut citer notamment Jean de Pins, évêque de Rieux, Lazare de Baïf (1), père du poète,

---

(1) Lazare de Baïf partait pour Venise le 25 juin 1529 en qualité d'ambassadeur du roi François Ier. Sa diplomatie fut médiocre, comme nous le prouve sa correspondance sèche et aride; manifestement il était inférieur à sa tâche. Mais son séjour à Venise lui permettait de satisfaire ses goûts de lettré, et l'on ne s'étonnait pas que François Ier eût fait de lui un ambassadeur, ne fût-ce que par ses connaissances d'humaniste distingué. Quand le Sénat de Venise, sur les instances de son grand chancelier Faseolo, offrit à Musurus la chaire de belles-lettres, Lazare devint, nous l'avons vu, l'un des plus assidus de ses auditeurs, et non content de s'instruire à ces leçons, il voulut faire de sa demeure un véritable centre intellectuel. « L'ambassadeur du roi de France, dit M. Augé-Chiquet, pour représenter dignement son maître, avait un train de maison magnifique; il tenait table ouverte, et, par goût autant que par devoir professionnel, y faisait grande dépense. Il y recevait les seigneurs vénitiens, dont les propos devenaient le texte ordinaire de sa correspondance, il y admettait volontiers aussi les hommes de lettres. C'est même leur conversation qu'il préfère, préoccupé avant toute chose de recherches érudites. Il continue à réunir les matériaux du *De re navali* et beaucoup de ses lettres à François de Dinteville, évêque d'Auxerre, ambassadeur à Rome, se terminent par cette prière: que son collègue fasse relever et lui envoie au plus tôt les dessins des « naufz » qui ornent les ruines romaines. En même temps il traduit dans Plutarque la *Vie de Theseus et Romulus* pour l'offrir au roi. Au cours de

Georges de Selve, évêque de Lavaur (1), Georges d'Armagnac, évêque de Rodez et surtout le célèbre Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier (2).

---

ses promenades, on le voit donner des leçons de grec à son secrétaire, le Toulousain Pierre Bunel. Sa bibliothèque est abondamment pourvue de livres, dont il ne se montre pas plus jaloux que de sa science, et qu'il prête libéralement à des inconnus. Son obligeance, sa bonté, sa loyauté, *tuus candor,* écrit Érasme, sa générosité enfin, lui conquièrent la sympathie de tous ceux qui ont occasion de l'approcher. » (MATHIEU AUGÉ-CHIQUET, *Jean Antoine de Baïf.* Paris, Hachette, 1909, pp. 3-4). Il est vraisemblable que Lazare, toujours en quête de manuscrits grecs, connût à Venise Ange Vergèce, qui avait passé de Crète en Italie en 1530. En même temps et probablement par l'entremise de Lazaro Buonamici, il devint l'ami de Charles Estienne, alors à l'université de Padoue, et à qui plus tard il confia en France l'instruction de son fils. Il était heureux de pouvoir être utile, par ses fonctions même, aux écrivains dont il avait recherché l'amitié. Un d'eux, Jacques Sadolet, depuis l'année du sac de Rome, résidait de l'autre côté des Alpes, dans son évêché de Carpentras ; Bembo, qui vivait alors à Padoue et dans sa villa voisine, eut recours à Baïf comme intermédiaire pour transmettre, d'une manière rapide et sûre, à l'ami éloigné, des lettres et des paquets de livres. Et Baïf, ainsi que nous le montrent ses lettres, publiées par M. De Nolhac, était naïvement fier de tenir une petite place dans la vie de confrères illustres, de qui il sentait fort bien la supériorité littéraire. Il déclare tirer orgueil et profit de ces relations, qui lui permettent de sortir peu à peu « du nuage de l'ignorance et de la barbarie de sa nation. » (Voy. PIERRE DE NOLHAC, *Pietro Bembo et Lazare de Baïf,* dans *Nozze Cian-Sappa-Flandinet.* Bergamo, Arti grafiche, 1894, pp. 301-308).

(1) Il obtint habilement la neutralité de Venise dans la lutte entre Charles-Quint et Khair-Eddin Barberousse, que soutenait la France. Il traduisit huit *Vies* de Plutarque.

(2) La protection de Marguerite avait fait de lui un ambassadeur à Venise en 1539, mais il se fit chasser de cette ville à cause du système d'espionnage qu'il y avait établi et il fut remplacé par Jean de Monluc. Guillaume Pellicier est le type le

D'autres évêques et ambassadeurs illustres, envoyés dans les autres villes d'Italie, connurent Venise et en devinrent les amis. Tels furent Jean et Charles de Lorraine, les grands protecteurs des lettres sous François Ier et Henri II. Quand Jean alla à Rome comme ambassadeur de France en 1515, Marino Giorgi, qui y représentait Venise, fut frappé de ses sympathies pour la République (1) et le 21 novembre 1534, Pierre Arétin, lui écrivant de Venise, le louait à cause de ses vertus, et non parce qu'il lui avait envoyé de France cent écus (2).

---

plus accompli du prélat humaniste. Esprit souple par excellence, tandis qu'il installait dans l'ambassade un jardin d'essai, qui lui permettait d'envoyer des plantes orientales à la pépinière de Fontainebleau, il songeait à enrichir la bibliothèque de ce palais en rassemblant et en faisant recopier de précieux manuscrits grecs. C'était le Français qui, au dire de Scaliger, savait le mieux le latin; il connaissait aussi très bien, affirme-t-on, le grec, le syriaque, l'hébreu. Il chargea d'importantes missions philologiques les Français qui voyageaient dans les pays du Levant. Dans le milieu littéraire de Venise, il se considéra comme un représentant littéraire de François Ier; il était en rapports avec les réfugiés Grecs, avec Pierre Arétin, et avec Paul Manuce, qui lui dédia la première édition des *Lettere di Cicerone ad Attico* et lui écrivit: « Factum est ut non ego solum, sed omnis haec te civitas murifice diligat. » C'est enfin lui, qui attira en France l'architecte bolonais Sébastien Serlio. (Voy. FOSCARINI, *Della letteratura veneziana*. Venezia, Gattei, 1854, p. 79, n. 3).

(1) « Ora venne a Roma il vescovo di Lorena, uomo degnissimo, oratore del re di Francia, e amico della Signoria nostra, alla quale ha fatto sempre buoni uffici. » (EUGENIO ALBÈRI, *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*. Firenze, All' insegna di Clio, 1839-1863, serie II, t. III, p. 46).

(2) PIETRO ARETINO, *Lettere*, 1538, in-8o, f. 28 v.o C'est à Jean de Lorraine que le mystérieux poète Amomo dédia un petit volume de poésies en italien, bien qu'il fût Français de naissance. En effet, il s'excuse auprès du Cardinal de n'avoir pas fait une œuvre plus digne de lui, étant donnée la « diver-

Le cardinal Charles de Lorraine, qui donna une forte impulsion aux lettres italiennes en France sous Henri II, passa par Venise en février 1548, étant âgé seulement de 23 ans. M. Picot nous apprend que Giovanni Angelo Boccamazza et Marcantonio Leni proposèrent à l'Arétin d'aller rendre visite à ce jeune prince de l'église, mais l'Arétin, on ne sait pourquoi, déclina leur proposition. Le même l'Arétin lui écrivit au mois de juin suivant. Le 11 mars 1550, ce fut le cardinal qui écrivit de Ferrare à l'Arétin, et celui-ci répondit quelques semaines plus tard. En 1555 et 1556, il eut une correspondance des plus amicales avec Giovanni della Casa (1). Le cardinal de Lorraine passa encore par Venise quand il alla vers le pape Paul IV pour rompre la trêve avec l'empereur, et il y fut reçu avec les plus grands honneurs, ainsi que nous le raconte Brantôme de son ton toujours plaisant (2). En 1558, le cardinal reçut l'hom-

---

sità di patria e di sermone. » En faisant l'éloge de François I[er], il s'écrie :

> Et l'honorata *mia terra gentile*
> Sotto pastor sì glorioso et degno
> Rinoverà la santa età de l'oro. (*La Selva*, V. 50).

Herrera, en citant un vers dans le commentaire à Garcilaso de la Vega, l'appelle *Amomo Frances*. (Voy. Picot, *Fr. It.* t. I, p. 54, et Flamini, *Studi*, p. 249).

(1) Voy. Picot, *Fr. It.*, t. I, p. 294, n. 4.

(2) « Tout ce grand et magnifique sénat alla au devant de luy; et, passant par le grand canal, où toutes les fenestres des maisons estoyent bordées de toutes les femmes de la ville, et des plus belles, qui estoient là accourues pour voir cette entrée, il y en eut un des plus grands qui l'entretenoit sur les affaires de l'estat et luy en parloit fort: mais, ainsi qu'il jettoit fort ses yeux fixement sur ces belles dames, il luy dit en son patois langage: « Monseigneur, je croy que vous ne m'entendez, et avez raison; car il y a bien plus de plaisir et différence de voir

mage d'une des œuvres de Gabriel Simeoni, polygraphe florentin très fécond (1). En 1560, Georges le Vénitien, au service du cardinal de Lorraine après François Rossi, exécuta un fameux portrait de Jacques-Auguste de Thou, âgé alors de sept ans.

---

ces belles dames à ces fenestres, et se ravir en elles, que d'ouyr parler un fascheux vieillard comme moy, et parlast-il de quelque grande conqueste à vostre advantage. » M. le cardinal, qui n'avoit faute d'esprit et de mémoire, luy respondit de mot à mot a tout ce qu'il avoit dit, laissant ce bon vieillard fort satisfait de luy, et en admirable estime qu'il eut de luy qui, pour s'amuser à la veue de ces belles dames, il n'avoit rien oublié ny obmis de ce qu'il luy avoit dit. » (BRANTÔME, *Œuvres*, éd. cit., t. IX, pp. 297-298).

(1) Né à Florence en 1509, Simeoni s'établit temporairement à Venise en 1546, et c'est alors, qu'ayant lu et apprécié les histoires de la glorieuse république, il fit paraître chez Comin de Trino son œuvre la plus remarquable: les *Comentari sopra alla tetrarchia di Vinegia, di Milano, di Mantova e di Ferrara*, dont Gilles Corrozet, le libraire typographe et traducteur de tant de livres italiens, publia un extrait, sept ans plus tard. Guillaume Du Prat, évêque de Clermont, qui se trouvait lui aussi à Venise, alla rendre visite à l'illustre savant, qu'il connaissait déjà de renom, et le mena à Trente, et ensuite en France, où le roi venait de mourir. Après plusieurs aventures, et entre autres un hiver passé en prison, comme hérétique luthérien, Simeoni s'établit à Lyon et fit imprimer, chez Jean de Tournes, la relation des antiquités les plus remarquables qu'il avait vues en voyageant en Italie, dédiée au cardinal de Lorraine et écrite en deux langues, à savoir « Françoise et Tuscane. » Simeoni fut aussi l'ami de Mellin de Saint-Gelays « l'un des plus élegans et doctes poètes de France. » Il lui dédia des épigrammes composées en chevauchant et lui confia ses peines amoureuses dans le sonnet « *Di qui, San Gelay mio, tanto mi duole.* » Il s'intéressa aussi à Marot, et après la mort du poète, exilé à Turin, il le loua, tout en se louant lui-même, dans les vers qui commencent par les mots: « *Spirto gentil.* » (Voy. FLAMINI, *Studi*, pp. 300-316).

Un autre protecteur des lettres et ami de l'Italie sous Henri II, ce fut le cardinal François de Tournon (1), qui dans les différents séjours en Italie, s'initia aux choses de la Péninsule, et se fit de nombreux amis, non seulement par sa générosité, mais encore par l'attachement qu'il montrait pour tout ce qui était italien. Il fit une partie des frais de l'*Amadigi* de Bernardo Tasso, qui, à son tour, composa des odes en son honneur. Dans une autre ode (1553) Giovanni della Casa, qui paraît avoir eu avec Tournon d'assez étroites relations, le représente comme le modèle de toutes les vertus (2). Au mois de mai 1560, les ambassadeurs de Venise à Rome lui rendirent visite, en même temps qu'aux autres cardinaux (3).

*
* *

« Venise, l'amie des grands ambassadeurs de France, envoyés des rois très-chrétiens, et la plupart représentants de l'église catholique ; Venise, qu'une histoire

---

(1) Voy. Picot, *Fr. It.*, t. I, pp. 105-116.

(2) A propos de cette ode, Giovanni écrivait de Venise le 15 juillet 1553, à son ami Piero Vettori : « Sono anche stato sforzato a scrivere un'altra (oda) in laude del Cardinal Tornone, la quale è di maggior nervo che questa (in laude di madama Margherita) ; ma i tempi non concedono che io la mandi. » (Mgr. Gio. Della Casa, *Opere*. Venezia, Pasinelli, 1752, t. II, p. 84). Tournon écrivit une lettre en italien au cardinal Trivulcio, publiée par Alde à Venise en 1544. (*Lettere volgari di diversi nobilissimi huomini et eccellentissimi ingegni, scritte in diverse materie.* Vinegia, Aldo, 1544, l. I, f. 174 v.o).

(3) « Tornon » rapporte Melchiorre Michiel « mostrò di tener gran conto di molti piaceri fattigli dalla Serenità Vostra in questa città (di Venezia) e in altri luoghi del suo Stato e disse di non essere manco veneziano che francese. » (Albèri, *Relazioni,* serie II, t. IV, p. 8).

légendaire a décrite comme une ville gouvernée par une sévérité louche et taciturne, était au contraire la tribune d'où partaient les paroles les plus libres d'Europe, le *port sûr* où les Français, troublés par leurs guerres religieuses, pouvaient vivre en paix, sans crainte d'être persécutés ». C'est ainsi que parlait en 1568 l'ambassadeur de France, Jean Correr, avec un accent dicté non par de petites ambitions, mais par la vérité (1). Le roi François Ier, après avoir porté ses sympathies du parti protestant au parti catholique et vice-versa, se rangea enfin du côté des catholiques et devint le persécuteur des protestants quand, après l'hiver 1534-35, l'affaire des placards l'eut obligé à faire son choix entre l'un ou l'autre parti religieux. Parmi les persécutés, rappelons dès à présent le poète Clément Marot, le fils du chantre d'Agnadel. Il se réfugia tout d'abord à Ferrare; et ensuite dans la tranquille et libre lagune « cette terre sanctifiée par la liberté, où l'Inquisition ne dressa jamais ses bûchers lugubres » (2).

Mais il n'était pas nécessaire que la France chassât ses sujets, pour qu'ils vinssent en Italie. Beaucoup d'entre eux entreprenaient avec enthousiasme ce voyage, heureux s'ils trouvaient l'encouragement et l'aide de leurs parents, ou de quelques prélats et ambassadeurs. Or, un des centres d'attraction les plus puissants de la Péninsule était Venise, avec ses bibliothèques et, à quelques lieues de distance, l'Université de Padoue. Les chaires de cette université étaient occupées par les savants les plus illustres de tous les pays, que la Sérénissime attirait par de riches hono-

---

(1) Voy. Molmenti, *Studi e ricerche*, p. 171.
(2) Molmenti, *Venezia nella vita privata*, t. II, p. 289.

raires. On y professait les théories les plus hardies; on niait même ouvertement l'existence individuelle, qui, selon quelques-uns, était une émanation de l'âme de l'univers. D'autres, plus hardis, niaient toute sorte d'immortalité (1).

C'est aux idées de liberté proclamées par Simon Villeneuve, que se forma l'esprit d'Étienne Dolet, le glorieux martyr de l'indépendance de la pensée. De Padoue, il accompagna à Venise l'ambassadeur de France Jean de Langeac, évêque de Limoges, et il assista aux cours d'éloquence d'Égnace, qui cette année-là (1529) expliquait Lucrèce.



Nous sommes encore à l'aube de ce jour resplendissant de lumière que fut le XVIe siècle, lorsque nous trouvons à Venise le célèbre élève de Janus Lascaris et futur fondateur du collège de France, Guillaume Budé (2). Lascaris avait transmis à son élève la passion des études grecques, et dans ses leçons, trop peu nombreuses, mais inoubliables, il avait parlé à son élève de la belle ville, qui était alors la plus riche en manuscrits grecs, et où les exilés grecs avaient fait de la copie des manuscrits une industrie régulière. Aussi le jeune élève sentit-il grandir le désir d'un voyage dans la Péninsule, et, comme il gardait des amis à la cour, il se fit à deux reprises attacher à une ambassade qui s'en allait en Italie. Le premier voyage eut lieu en 1501, et Budé passa certainement par Ve-

---

(1) MOLMENTI, *Studi e ricerche*, p. 172.

(2) Voy. LOUIS DELARUELLE, *Guillaume Budé*. Paris, Champion, 1907.

nise, où il se rencontra avec Accurse Meynier, ambassadeur du roi Louis XII. La seconde ambassade, envoyée à Jules II en 1505, pour lui prêter serment d'obéissance à l'occasion de son avènement, fit son entrée à Rome le 15 avril 1505, mais on ne sait pas si Budé revit alors la cité des Alde.

Quel souvenir nous reste-t-il du séjour de Budé à Venise? Rien que quelques mots du *De Asse* (1). Tout ce qui semble l'avoir frappé à Venise, c'est que dans cette ville les étrangers s'adressent à des cicérones, qui leur en font voir les curiosités. Les a-t-il vues au moins? C'est probable; mais il ne le dit pas. Il nous a donc raconté bien peu de chose sur Venise; mais que pouvons-nous attendre de lui, si tout ce que nous savons de son séjour à Rome, c'est que, frappé par la délicatesse du pain qu'on lui donnait, il voulait savoir de quel froment ce pain était fait, et ce qu'en coûtait la farine? Nous nous étonnerions de ce silence à l'égard des chefs-d'œuvre que le souffle de la Renaissance a fait éclore coup sur coup dans la belle ville des doges, si nous ne savions que Budé n'est pas le seul savant chez qui se constate ce phénomène. Ce qui attirait les érudits qui faisaient le voyage d'Italie, c'étaient les bibliothèques, dont ils voulaient

---

(1) « Ut autem qui peregre proficiscuntur, quum ad urbes aliquas sermone hominum celebratas venerût, eos quos appellant xenagogos adhibent, qui eos ad loca urbiû earum memorabilia deducât resq; uisendas cuiusq; loci demonstrent, quo modo hodie Venetijs urbe inclita factitari uidemus (quotus enim quisq; id non facit eorû peregrinorum qui cognitionis cupidi, succisiuas horas rebus agendis detrahunt?) sic homines in hac vita peregrinantes.» (*Guglielmi Budaei parisiensis consiliarii regii, supplicumque libellorum in Regia magistri, De Asse, et partibus eius, libri V. Ab ipso auctore novissime et recogniti et locupletati.* Lugduni. Apud ser Gryphium, 1551, p. 790).

compulser les manuscrits; c'étaient les savants, dont ils ambitionnaient le commerce, et qu'ils rêvaient d'égaler un jour. Ces voyageurs en Italie étaient des pèlerins de la science, et leurs yeux, qui se dessillaient si bien pour déchiffrer les manuscrits, semblaient rester fermés aux chefs-d'œuvre étalés devant eux.

***

Le nom de Budé évoque celui d'un autre savant qui se rendit en Italie: François Rabelais.

Durant son ambassade de Venise, Pellicier, dans sa correspondance, parle d'un sauf-conduit, que Langey lui avait demandé en son nom personnel. Cela prouve que Langey, pendant qu'il était à Turin, eut l'intention d'aller à Venise. Faut-il en déduire qu'il y alla? Et que son médecin Rabelais l'y accompagna? Nous aimerions croire que l'auteur de *Gargantua et Pantagruel,* « curieux, avide, ou pour mieux dire glouton de tout ce qui s'imprime » (1), a visité lui aussi la ville des Alde. La chose ne serait pas impossible, d'autant plus qu'il a fait une allusion aux travaux de l'arsenal:

> Tout le peuple d'isle des Macreons estoient charpentiers et tous artizans, telz que voyez en l'arsenal de Venise (2).

On dirait presque, d'après le ton de cette allusion, qu'il a gardé devant l'esprit le spectacle de ce dédale de canaux, de tourelles, de bassins, où cinq cents ouvriers travaillaient sans cesse; on dirait qu'il a été

---

(1) Brunetière, *Littérature classique,* t, I, p. 129.
(2) L. IV, ch. 25.

frappé par le *riparto delle galeazze*, récemment construit et regorgeant de munitions, et que son œil a admiré la porte corinthienne de style lombard, à l'entrée de l'arsenal. Mais M. Heulhard, qui a si bien étudié la question des voyages que fit Rabelais en Italie, dit que si Langey était allé à Venise, il affirmerait que Rabelais l'a accompagné, mais comme Langey en fut empêché par sa maladie, il croit que « Rabelais ne connut pas la ville des Alde » (1).

D'ailleurs, lors même qu'il l'aurait connue, il est probable qu'il serait resté aussi indifférent aux chefs-d'œuvre d'art de Venise, qu'il l'a été à ceux de Florence et de Rome, et que l'ont été les autres humanistes, ses contemporains.



Le séjour en Italie rendit de précieux services à deux des plus illustres traducteurs du XVIe siècle: Loys Le Roy ou Regius, et Jacques Amyot.

Le Roy, traducteur de Démosthènes, de Platon, d'Aristote, parle de Venise dans ses *Politiques*. Il n'a pas seulement traduit l'ouvrage du philosophe grec, mais il l'a illustré par des exemples tirés de la vie contemporaine des nations, et particulièrement des républiques de l'Italie. Le Roy pense au présent en expliquant l'antique, et s'attache complaisamment à confronter les dires du maître, avec « l'union, concorde, stabilité et durée de l'aristocratie vénitienne ». « Fidèle à sa théorie de l'influence des conditions géographiques, dit M. Becker, théorie qu'il applique à plu-

---

(1) ARTHUR HEULHARD, *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz*. Paris, Ménard, 1891, p. 149.

sieurs reprises dans ses *Politiques* et ailleurs, Regius estime que Venise a dû sa remarquable durée à sa situation même. Comme Crète, elle est d'un accès difficile, entourée par la mer : et c'est ce qui l'a préservée des invasions. Quant à sa stabilité, il faut l'attribuer à la sagesse d'une constitution bien équilibrée, où se combinent harmonieusement les trois sortes de gouvernements distinguées par Aristote. Même dans le détail, n'y retrouve-t-on pas maintes dispositions que le philosophe grec a louées quand il les rencontrait chez les anciens ? Point de magistrats à vie (sauf le duc et les procureurs de Saint-Marc), des fonctionnaires différents pour les diverses fonctions, des repas publics dont l'État fait les frais, etc..... Toutefois la constitution de Venise n'enthousiasme pas notre auteur au point de l'empêcher d'en voir les défauts et d'en craindre les effets. Il y a, là aussi,

des factions entre ceux qui sont descendus des anciens fondateurs d'icelle et ceux qui depuis par succession de temps ont été créés et qui sont à présent en plus grand nombre que les anciens... Une chacune des dites factions tasche d'avoir la principale autorité... et jaçoit que par le sens et conduitte des plus sages il ne soit encores, à l'occasion de ce, apparu aucun effet sinistre de grande importance, toutefois au long aller y a grand danger que, quand les mauvaises humeurs de ce corps mistique seront par trop multipliées et corrompues, ne se descouvre la maladie si aspre qu'à peine se pourra trouver le remède à temps » (1).

Ces craintes sont justifiées et l'ère glorieuse est à jamais close pour Venise.

Mais parmi les humanistes, c'est Amyot qui fut le

---

(1) A. HENRI BECKER, *Loys Le Roy de Coutances*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, pp. 201-202.

plus redevable à la ville des Alde. M. Sturel a essayé de préciser, après une étude très soigneuse des documents, les dates du séjour de Jacques Amyot en Italie, séjour qui, au point de vue de son œuvre de traducteur, a une importance considérable (1).

Parti sans doute de France dans la première moitié de 1548, Amyot rejoignit Morvillier à Venise, où il resta deux ans visitant les bibliothèques et les érudits. En septembre 1550, date du retour de Morvillier à la cour, il quitta Venise et se rendit à Rome, où il se lia avec l'évêque de Mirepoix, Claude de la Guiche, et avec le cardinal de Tournon. Vers le mois de juin 1551, c'est-à-dire après un séjour de huit ou neuf mois dans la ville éternelle, pendant lequel il consulta, grâce à Romolo Amaseo, les richesses de la Vaticane, il accompagna Tournon à Venise, où il resta probablement jusqu'au début de l'année suivante. De là tous deux regagnèrent Rome, et y demeurèrent quatre ou cinq mois (jusqu'aux derniers jours de mai). Enfin, après de nombreuses pérégrinations, et de nombreux arrêts, nos voyageurs regagnèrent la France en passant par la Vénétie.

Or, c'est à Venise qu'Amyot collationna sont texte de Plutarque sur les manuscrits de la Marcienne ; c'est là, dans cette riche « librairie », qu'il découvrit la matière d'une partie de sa traduction de Diodore de Sicile (2). Quand, plus tard, il fit paraître son œuvre, fruit de ses longues études, où les matériaux recueillis à Venise entraient en si grande proportion, il érigeait un digne monument à la République, témoignage des services inappréciables qu'elle

---

(1) RENÉ STUREL. *Jacques Amyot, traducteur des Vies parallèles de Plutarque.* Paris, Champion, 1909.

(2) STUREL, *Op. cit.*, pp. 74-75.

rendit à la cause de l'humanisme, encore plus beau que les hymnes par lesquels les poètes voulurent en célébrer les mérites (1). Nous ne saurions cependant négliger ces poètes, à partir de ceux qui crurent ne pouvoir rendre de meilleur hommage à la ville, qui avait contribué à leur donner le goût des études classiques, qu'en lui adressant des vers latins. Tels furent Antoine Muret, Michel de l'Hôpital et Germain Audebert.

***

Venise avec son gouvernement libéral, Venise hospitalière envers les hommes de toutes les nations et de toutes les religions, offrit un sûr asile à Muret,

---

(1) J'aime rappeler ici les mots d'un humaniste du Sud, Galateo (Antonio De Ferraris), qui fut l'un des admirateurs les plus enthousiastes et les plus sincères de Venise. En comparant cette ville avec Rome, déchue, corrompue et corruptrice, il écrivait : « In Venetiarum urbe sola antiquae Italiae, libertatis imago est, extinctus est ubique *Italiae spiritus*, in illa tantum urbe vivit et diu vivat praecamur. » La ville, qui était le seul asile de l'unité italienne, était aussi le foyer magnifique des études et des arts : « Illa urbs est, quae graecas et latinas literas custodit et studia liberalium artium, et omnes ingenuas disciplinas et artes. *Ubique mortua est Italia,* in illa tantum urbe vivit, vivetque, ac ex illa, ut auspicor, *resurget Italiae libertas* ». Ces deux passages importants sont tirés du *De Educatione* (dans *Opuscoli,* de la *Collana di Scritt. di Terra d'Otranto.* vol. II. Lecce, 1867, pp. 126-7 et 128). Dans un autre petit ouvrage, *De laudibus Venetiarum*, à Luigi Loredan (collana citée, vol. III. Lecce, 1868, p. 40), De Ferraris affirme que Venise n'est pas inférieure à Rome. (Voy. VITTORIO CIAN, *Un trattatista del « Principe » al tempo di Nicolò Machiavelli.* Torino, Clausen, 1900, pp. 14-15. Extr. du vol. XXXV des *Atti della R. Accademia di Torino*).

lorsque pauvre, malade, banni, il franchit les Alpes (1). Il se présenta aussitôt pour obtenir une chaire, et bien que sa qualité d'homme nouveau et d'étranger indisposât contre lui, grâce à l'intervention bienveillante de Gerolamo Ferri, il fut admis à l'examen qu'on imposait à tous les candidats aux chaires de Venise et de Padoue, excepté à quelques savants dont la réputation était si bien établie qu'on les choisissait d'emblée. L'épreuve imposée à Muret paraît avoir été la composition et le débit d'un discours en latin. Le sujet était le suivant : « Les lettres sont, pour un état bien établi, non seulement une parure, mais un appui ». L'occasion était favorable pour exalter Venise, où la vie littéraire jouait un rôle si important.

La majesté de la ville où il parle, semble troubler Muret. En effet, dit-il, pour ne pas comprendre l'importance d'un discours, tenu à Venise, il faudrait ignorer ce que le monde entier connaît. Quel est le pays où le renom de cette ville n'est pas arrivé ? Il n'est point de peuple barbare qu'elle n'ait rempli, non seulement de la gloire et de la grandeur de son nom, mais encore de la plus grande admiration. Et à la majesté de la ville s'ajoute celle de l'auditoire, composé des soutiens de la République, les ornements d'Italie (firmamenta reipublicae, ornamenta Italiae), de ces sénateurs qui lui semblent un conseil de rois (consessus principum) (2).

---

(1) Voy. Charles Dejob, *Marc Antoine Muret.* Paris, Thorin, 1881.

(2) « Quae singula hominibus ad dicendum accedentibus timorem facere consueverunt, patres amplissimi, vosque caeteri cives ornatissimi, ea mihi sese hodierno die objiciunt universa. Sive enim loci amplitudo afferre perturbationis aliquid potest, Venetiis dicimus : sive audientium dignitas magna lectissimorum hominum adstante frequentia dicimus : sive ipsa orationis ma-

Muret eut sa place de professeur dans le couvent de San Francesco della Vigna, où, disait-il, se trouvaient réunies les sciences et la vertu. Il voulut remercier le Sénat qui lui avait accordé l'honneur de cette chaire, malgré l'opposition de ceux qui auraient voulu l'écarter comme étranger, et prononça un nouveau discours. Suivant l'habitude des orateurs à Venise, il faisait appel au patriotisme de ses élèves et les conviait à travailler, de concert avec lui, à honorer leur glorieuse cité. Du haut de sa chaire, Muret montrait les dangers de l'enseignement exclusif d'Aristote, et,

---

teria dicendique conditio, ita dicimus, ut sit nobis eodem tempore de ingenio, de doctrina, de gloria ornamentisque omnibus in hoc litterarum certamine periclitandum. Venetiis dicere, si quisquam est qui parum putet, eum necesse est in maximarum, earundemque toto orbe notissimarum rerum ignoratione versari. Ecquis enim est hodie tam inaccessus, tam ab omni hominum consortio remotus in terris locus, quo non huius praestantissimae civitatis fama pervaserit? quis populus quae gens, quae hominum natio vel tam immanis atque barbara, vel tam exculta disciplinis atque artibus, quam non iam pridem florentissima Venetorum Respublica non gloria modo et splendore nominis sui, verum etiam admiratione compleverit? Haec vero firmamenta Reipublicae, haec ornamenta Italiae, haec virtutum omnium laudandarunque artium praeclarissima lumina intuentem, non commoveri, tantum id quidem est, ut non dicam in meam hanc mediocritatem ingenii, sed vix in quemdam hominem, qui caeterorum de se iudicia extimescat, cadere posse videatur. Etenim si eloquentissimos olim viros accepimus, cum ad dicendum venissent, unius Principis aspectu ita conturbatos fuisse, ut obmutescerent; quid mihi tandem animi esse oportet qui neque comparandus cum illis omnino sum et apud vos dico, Senatorés amplissimi, ad quos cum oculorum converto aciem, totidem mihi consessum Principum videor intueri? » (*De laudibus litterarum*, Oratio II, Habita Venetiis Mense Octobri, anno 1554. Dans *M. Antonii Mureti Opera*. Veronae, MDCCXXVII. Apud Albertum Tumermanum. t. I, p. 11-12).

ainsi que Ramus, mais plus heureux que lui, car il parlait dans la libre et calme Venise, il soutenait que pour achever une éducation il faut deux choses : la science, qui nourrit et guide l'esprit, et les lettres, qui échauffent le cœur et donnent à l'homme les moyens de persuader et de plaire.

Un autre discours (octobre 1557) traite de l'union de la philosophie et de l'éloquence. Il faut mener de front ces deux études, dit Muret ; voilà pourquoi, dans les leçons qu'il a faites à Venise, il a expliqué alternativement un morceau oratoire et un traité philosophique de Cicéron. Il conclut en affirmant que le passé de Venise prouve que la science et l'éloquence, loin d'être incompatibles, comme quelques-uns le soutiennent, sont inséparables. Muret saisit donc toutes les occasions pour exalter la ville qui lui avait offert une si cordiale hospitalité et dont il apprécia hautement le mouvement scientifique, en même temps, d'ailleurs, qu'il en traitait avec irrévérence la peinture.

« Si Muret, dit M. Dejob, avait balbutié qu' il préparait un compliment poétique pour Raphaël et qu'il prononcerait au moins une fois le nom de Titien dans ses vers, le noble peintre eût répondu, en modifiant un mot des *Philippiques* de Cicéron : « Nobiscum, ut voles : cum pictura redi in gratiam » (1). Mais Muret se garda bien de commettre cette imprudence et se borna à adresser la parole aux savants de Venise, entre lesquels s'était établie une aimable rivalité à qui l'aimerait davantage (2). Il leur dédia ses œuvres

---

(1) Dejob, *Op. cit.*, p. 137. « Nobiscum, ut voles ; cum republica redi in gratiam. » (*Philipp.* II, 46).

(2) « Itaque Venetias, id est, ad illam urbem, quae veterem huius urbis splendorem ac speciem æmulatur, cum annum ageret duodetricesimum, venit : neque vero hic latuit diutius statim enim

par des lettres qui accompagnaient les nombreuses éditions sorties des presses de son grand ami Alde.

Mais, non content d'avoir adressé à Venise et à ses amis de beaux morceaux de prose latine, il trouva que le sujet convenait même à la poésie, et dédia un poème à son ami L. Memmio Fremioto (1). La méthode la plus simple de s'adresser à un Vénitien, c'était de chanter les louanges de la belle ville,

quam tumidus rapidis Hadria cingit aquis.

Muret commence par la décrire avec une grande vivacité et richesse de détails : il admire les gondoles, qui courent rapides sur la mer, les navires plus lents, parce qu'ils son chargés de marchandises, les maisons bâties avec une telle richesse qu'on les dirait autant de demeures de rois, les temples resplendissants d'or et de pierres orientales. Mais il aime aussi à observer

---

praeclara eius eloquentia, ut Phidiae statua, et perspecta et probata est ; quae etiam habita est in aliorum comparatione praeclarior. Venetiis vero apud Lauredanos, Bembos, Contarenos, Soranios, Manutios ac caeteros clarissimos viros tanto in onore ac pretio fuit, ut dulcis quaedam inter eos contentio nasceretur, qui maxime amarent Muretum aut admirarentur : incerti omnes, utrumne ipsi admirarentur magis, an amarent ; admiratio enim e virtutibus nascebatur, ex admiratione amor : ut e Thaumante Irim ex Iri amorem nasci poetae voluerunt. » (*Oratio Francisci Bencii in funere Antonii Mureti*. Dans *M. Antonii Mureti Opera,* éd. cit., t. I, feuillet b).

(1) *M. Antonii Mureti L. Memmio Fremioto.* Dans *Marci Antonii Mureti Opera,* edente Davide Ruhnkenio Lugduni Batavorum, 1789, in-8°, t. I, p. 786 et suiv. Publié aussi dans J. MORELLI, *Componimenti poetici di vari autori raccolti nell'ingresso di Sua Eccellenza il signore Alessandro Albrizzi alla dignità di Procuratore di San Marco.* Venezia, Palese, MDCCXCII, p. 91.

les mœurs des hommes de tous pays, réunis dans cette ville :

> Nec nulla est ritus varios spectare voluptas,
> Atque hominum cultus usque videri novos,
> Cernere nunc taeniis vinctos capita ardua Turcas,
> Miscentes Italis Persica verba sonis.

Tantôt il observe les Juifs, hommes, dit-il, dont le cœur est voué aux fraudes et aux gains déshonorants, qu'envoya à Venise la Palestine (terre Iduméenne) féconde en palmiers ; tantôt les Mores au visage hâlé et aux cheveux crépus, tantôt les hommes qui demeurent sur le Gange ou sur le Tanaïs. Muret s'adresse ensuite aux sénateurs : c'est vous, dit-il, qui, imposant les lois, modérez la fureur populaire. Vous punissez, vous défendez les mauvaises mœurs ; grâce à votre mérite la blonde Cérès ondoie dans les champs, les bœufs paissent tranquillement et le voyageur est sûr pendant la nuit.

Muret, après avoir vanté les gouverneurs de Venise, fait un vœu qui a dû leur agréer : il souhaite que la gloire des Vénitiens, répandue dans le monde, fleurisse jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de poissons dans la mer, plus d'oiseaux dans les bois, plus d'étoiles dans le ciel. Enfin le poète se rappelle qu'il s'adresse à Memmio et craint que, pendant qu'il tâche de le réjouir par son chant, son ami ne songe point à lui. Mais, s'il en était ainsi, il croirait que les étoiles tombent du ciel, que les fleuves changent leur cours. Non, cela ne peut pas être ; Memmio aime encore Muret. Et Muret se demande : quand pourra-t-il le savoir en sûreté, après tant de malheurs ; quand pourra-t-il le voir et lui parler comme le fils de Laërte à Alcinoüs ? Alors seulement le poète sera tranquille.

Mais cela arrivera sans doute; le ciel devient serein après la pluie et le printemps succède toujours à l'hiver:

> Me quoque post multos olim fortuna labores,
> Forsitan haud torvo lumine respiciet.

*
* *

Parmi les illustres Vénitiens qui honorèrent Muret de leur amitié, et se sentirent honorés, il y avait Surian, ambassadeur de Venise à Florence et auteur d'une très fameuse relation sur la Toscane.

Il avait fait ses études à Padoue et y avait connu un autre Français destiné à devenir illustre: Michel de l'Hôpital, qui lui dédia un poème latin (1). Brantôme, dans la vie du connétable Anne de Montmorency, a inséré le testament de l'Hôpital, qui contient ces mots:

> Ayant passé la rivière Abdua, j'arrivay en la rivière de Martinangue, que est la seigneurie des Vénitiens, et de là à Padoue, où de toute antiquité les estudes fleurissoient, auxquelles ayant demeuré six ans, mon père m'appela à Bouloigne et à Rome (2).

L'Hôpital garda toute sa vie le souvenir des belles années qu'il avait passées dans les pays de la Sérénissime, et comme Muret à l'égard de Memmio, voulant être agréable à Surian, il exalta la patrie de son ami. Rien d'étonnant qu'il écrivît son poème en latin. Ronsard, n'assurait-il pas, dans l'ode qu'il adressa à l'Hôpital, que ses vers latins effrayaient l'ignorance?

---

(1) *Michaelis Hospitalii, Galliarum Cancellarii ad Iacobum Surianum Patricium Venetum. Michaelis Hospitalî Carmina.* Edente Petro Vlamingio. Amserlaedami, 1732, in-8o, p. 428 et suiv. Cité aussi dans MORELLI, *Op. cit.*, pp. 99-100.

(2) BRANTÔME, *Œuvres*, éd cit., t. III, p. 317.

Et d'ailleurs qui ne sait que la poésie louangeuse compte parmi les genres qui produisirent un plus grand nombre de vers latins pendant la Renaissance? Les Italiens commencèrent eux-mêmes par dédier des poèmes latins à Rome, à Florence, à Venise (1), et leur exemple fut suivi par les Français, qu'un zèle d'humanistes avait poussés vers ces villes, et qui maniaient avec facilité la langue de César.

L'Hôpital commence en démontrant que l'amour peut naître même de loin, grâce à la renommée et à la vertu. Combien d'hommes illustres, dit-il à Surian, ta patrie ne compte-t-elle pas? Combien Rome? Combien les autres villes, que nous aimons sans les avoir jamais vues, sans espérer de les voir jamais?

Adeo est virtutis amabile nomen.

Voilà comment les deux amis ont commencé à s'aimer. En outre ils ont puisé le savoir aux mêmes sources, ils ont eu les mêmes maîtres, et ce sont là des liens très forts entre les âmes. A ce moment l'Hôpital s'arrête pour parler de Venise, la ville qui n'est entourée ni de murs, ni de portes, ni de hautes tours, mais exclusivement de la mer; il rappelle la difficulté d'y pénétrer et les beautés dont elle est riche. Il ne décrit point ces beautés; il se tire d'affaire en disant

---

(1) Rappelons au XV[e] siècle le *De omni Venetorum excellentia*, poème sincère et assez élégamment tourné, par Arrigoni, natif de Brescia. Au XVI[e] siècle l'*Argoa voluptas* de Pierre Contarini, poème d'une prolixité fatigante « vide de toute grâce poétique » selon le mot de Foscarini, *Op. cit.*, p. 343), où l'auteur adresse à Venise à peu près les mêmes louanges que plus tard Germain Audebert; et enfin le *De primordio faelicique successu urbis venetae* et d'autres vers de Gregorio Oldoini, élégant poète latin, né à Crémone. (Voy. MEDIN, *Op. cit.*, pp. 32-34).

que ce serait une tâche impossible et ardue. A quoi bon rappeler le temple de Saint-Marc et les quatre chevaux de bronze, œuvre de Praxitèle lui-même? Et le palais du doge, et ceux où l'on tient les conseils publics et où se réunissent les sénateurs? Continuant de la sorte: « Salut, dit-il, ancienne et puissante ville rivale de Rome, grande reine du golfe d'Illyrie, de la profonde mer Ionienne et de l'Égée; Corcyre t'appartient ainsi que Chypre, Crète t'obéit; tous les ports, toutes les plages se soumettent à toi et t'appellent reine » (1). Le poète loue encore les possessions de Venise en Italie, parle des luttes que la République a soutenues et achève cette partie, celle qui contient les véritables louanges de la ville, en demandant:

Quid quod nostrorum constanti pectore regum
Semper amicitiam coluisti, nec mala nostra
Tempora te nobis vertere, metusve superbi
Victoris: nec fluxa fides tua concidit unquam?

L'auteur conclut en disant que non seulement il admire Venise et trouve Surian bienheureux d'y être né d'une illustre famille; mais, si c'est là une qualité commune à d'autres hommes, c'est grâce au mérite et à la vertu propres de son ami, qu'il se sent attaché à lui d'un lien bien plus solide qu'à tout autre:

hunc cupio serves mihi gratus amorem.

Les vers de l'Hôpital nous laissent assez indifférents aujourd'hui, à cause de leur emphase et de leur ton oratoire, et surtout parce qu'ils ne contiennent aucune idée originale sur Venise, aucune description intéressante; rien que de vagues généralités, destinées à

---

(1) Voy. Textes, n. 36.

être répétées par une foule d'autres écrivains, qui essayeront de chanter la belle ville. L'idée la plus touchante est celle qu'inspire à l'Hôpital le souvenir de ses chères études; il suffit, dit-il, d'avoir entendu la voix des mêmes professeurs, pour se sentir frères. En véritable humaniste, l'Hôpital aussi n'a pas d'yeux pour voir les beautés artistiques de Venise, mais il adore l'étude, qui lui inspire les sentiments les plus nobles et les plus vifs.

***

Il nous reste à parler encore d'une œuvre latine, beaucoup plus importante que les vers de Muret et de l'Hôpital.

Le 31 mars 1583, Laurent Priuli, ambassadeur de Venise en France, à son retour auprès de la Seigneurie, faisait hommage au grand conseil d'un poème latin intitulé : *Venetiae.* L'auteur en était le Français Germain Audebert qui, dans sa jeunesse, avait vécu longtemps en Italie, et que l'admiration locale avait surnommé « le Virgile Orléanais » (1).

Né à Orléans, vers 1520, il avait passé trois années à l'université de Bologne, étudiant les lettres sous Romolo Amaseo et le droit sous Andrea Alciati ; à Ferrare il avait été l'hôte de la cour savante de Renée et à Padoue il avait rencontré Lazzaro Buonamico, déjà vieux et cassé, le médecin Girolamo Montano et le jurisconsulte Alessandro Sozzini. De Padoue il avait visité enfin Venise, qui devait lui laisser un souvenir ineffaçable. Après Venise, il avait poussé jusqu'à Rome et Naples. Mais le voyage de Germain datait de l'année 1539 : comment se fait-il que son ouvrage ne vint

(1) Voy. Picot, *Fr. It.,* t. II., pp. 153-180.

au jour qu'en 1583 ? C'est que Germain avait un fils, Nicolas. Il l'avait envoyé en Italie, dès qu'il eut fini ses humanités, désireux de lui assurer les bienfaits de l'éducation qu'il avait reçue. Le voyage du fils, dont nous parlerons plus loin, ranima chez le père l'enthousiasme qu'il avait éprouvé lui-même en voyant la Péninsule, et c'est alors qu'il entreprit de chanter en vers les trois principales villes qu'il avait visitées : Venise, Rome et Naples.

Ce sont trois poèmes latins. Celui de Venise est le premier en date, et le plus important. Probablement Nicolas, qui avait fait un long séjour dans cette ville, avait fourni à son père beaucoup de détails sur l'organisation du gouvernement vénitien et l'histoire des principales familles. La République sut gré à Germain de l'hommage qu'il lui adressa par l'entremise de son ambassadeur et décréta, le jour même de la présentation, qu'elle donnerait à l'auteur le titre de chevalier, de Saint-Marc (eques torquatus Sancti Marci), plus une chaîne d'or du prix de deux cents écus, et une médaille. Il fut arrêté en même temps que l'ouvrage serait imprimé à quatre cents exemplaires aux frais de la République. Il parut en effet chez les Alde en 1583, et Giovanni Moro, successeur de Laurent Priuli en France, remit à Germain le présent qui lui était destiné.

Ainsi, vers le déclin du XVIe siècle, comme le constate justement M. Medin (1), quand la puissance de Venise, malgré ses victoires assez récentes contre presque toute l'Europe, et ses victoires toutes récentes contre le Turc, baissait de plus en plus, un peintre italien, Paul Véronèse, figurait symboliquement le triomphe de la reine des mers dans son *Apothéose de Venise*, et un littérateur français, s'inspirant des mêmes idées

---

(1) ANTONIO MEDIN, *Op. cit.*, p. 2.

fondamentales figurées dans le fameux tableau, adressait à la République un remarquable poème latin, dans l'intention de la glorifier.

Le poème comprend trois parties (1). La première est dédiée au doge Nicolò da Ponte. Suivant, en humaniste qu'il était, l'exemple des poèmes classiques, Audebert, après avoir énoncé en quelques hexamètres le sujet de son œuvre, invoque la muse. Il raconte ensuite une vision en des vers qui, comme le dit M. Molmenti, rappellent ceux de Virgile, quand Hector apparaît en rêve à Énée (2).

La muse de la Sapience lui apparaît : elle lui conseille de laisser de côté l'amour et les choses légères, d'employer la poésie à des sujets plus dignes, et elle l'engage à chanter Venise, qui, si ce n'était à cause de la diversité du bien et du nom,

Stare putarentur redivivae Cecropis arces,

pour ses hommes illustres et pour ses triomphes sur la terre et dans la mer.

Le poète tout d'abord craint que ses forces ne soient insuffisantes pour une telle entreprise ; mais il se décide enfin, et, demandant pardon aux Italiens d'avoir envahi leur domaine, les engage à chanter la Gaule à leur tour :

Gallica Regna tubis in cœlum tollite vestris.

Il décrit ensuite la position de Venise, qu'il compare à Rome, à Thèbes, à maintes autres villes illustres, et affirme que ni les Goths, ni le Vandale terrible, ni les Huns, ne sont parvenus à la soumettre. Il se de-

---

(1) *Germani Audeberti Aurelii Venetiae.* Venetiis, Apud Aldum, 1583.

(2) MOLMENTI, *Studi e ricerche,* p. 160.

mande ensuite pourquoi Venise a été bâtie sur la mer, tandis que les autres villes ont été bâties en terre ferme. Les Dieux, dit-il, voyant que tant de cités illustres ont été détruites, ont demandé conseil à Jupiter, qui leur a accordé de fonder au milieu de la mer une ville que toute force guerrière est impuissante à abattre. Et, non contents de lui avoir donné une position privilégiée, les Dieux l'ont comblée, comme Pandore, des dons les plus précieux, pour contribuer à sa beauté. Mercure, Cérès, Bacchus, et surtout Vénus se sont mis à l'œuvre. Les grâces, de trois qu'elles étaient, se sont multipliées ; ce n'est pas seulement dans leur nom, c'est dans la réalité que peu de différence sépare les Vénus des Vénitiennes. Jupiter, en outre, a voulu donner à Venise l'emblême du lion, et il n'aurait pu faire un meilleur choix. Les Vénitiens ressemblent en effet au roi de la forêt, qui, tout d'abord, méprise les menaces des ennemis ; mais qui, dès que ceux-ci essayent de l'offenser, ramasse toutes ses énergies, s'élance furieux et ne s'arrête que lorsque sa vengeance est accomplie. Combien plus noble paraît cette hardiesse, si l'on songe que nul animal n'est plus clément que lui envers les suppliants et les désarmés !

Après avoir raconté la descente d'Attila et les conquêtes les plus importantes des premiers chefs de Venise, Audebert décrit les poissons, les nymphes, les sirènes, tous les habitants des mers et achève son premier chant par la remarque que Venise a été fondée quand le soleil était dans le Bélier, c'est-à-dire sous la même constellation privilégiée sous laquelle le monde fut créé.

Le second livre contient la véritable description de la ville, où l'auteur nous raconte être entré peu de temps avant la Saint-Marc, quand le doge Lando :

> . . . . . . Rerum flectebat habenas
> Ante alios longe Dux prudentissimus omnes.

On voit la place Saint-Marc entourée de magnifiques palais; l'église, dont on ne saurait dire lequel de l'intérieur ou de la façade est le plus beau; les quatre chevaux, auxquels rien ne manque que le hennissement:

nihil hic praeter sonitum, hinnitumque requiras.

Nulle particularité de la ville n'a échappé au poète: comme au premier chant il passe des anciens héros aux coquillages et aux poissons, ici il passe des monuments magnifiques aux petits pots de cristal construits par les mains habiles des ouvriers de Muran. Germain rappelle aussi, avec gratitude, l'accueil bienveillant qu'il reçut de l'ambassadeur Guillaume Pellicier, grâce auquel il avait pu monter sur le Bucentaure le jour de l'Ascension. Il décrit merveilleusement l'ordre de la procession: ce sont avant tout les prêtres, ensuite les bannières multicolores, le coussin, le siège, l'épée, l'ombrelle d'or; viennent ensuite le doge, les ambassadeurs, les nobles, l'auguste Sénat, pendant que dans l'air résonnent de joyeux accords. Il nous fait assister à la bénédiction de l'anneau, rapporte les paroles solennelles prononcées par le doge au moment où il épouse la mer, et remonte jusqu'à l'origine historique de la cérémonie. La fête achevée, le doge et les pères

repetunt regalia tecta.

Et Audebert saisit le moment favorable pour décrire le palais des doges et une représentation où les acteurs

plena effuso quatiunt subsellia risu.

Mais c'est l'arsenal, c'est l'*armamentarium*, qui excite surtout son enthousiasme; c'est la poudre, dont il ne se lasse de chanter les merveilles et qui le fait

songer aux tonnerres et aux foudres: il demande alors pardon à Lucrèce d'avoir osé pénétrer les mystères de la nature et s'écrie:

Felices nimium, quibus haec, incognita multis
Nosse datum,

comme Virgile s'était écrié:

Felix qui potuit
Rerum cognoscere causas.

Dans le troisième livre il est surtout question du gouvernement. Audebert jugeait qu'à Venise la force et le pouvoir suprême ne manquaient point, mais qu'elles étaient domptées par la raison et par les lois:

Soli
Assurgunt omnes, ast illum assurgere cuiquam
Nec Regale decus patitur nec summa potestas.

Il compare le gouvernement à une pyramide:

His compacta tribus Venetum respublica membris
Veram Pyramidis faciem formare videtur.
Quippe basim reddit reliquis longe amplior ordo
Consilii magni, medium vis magna Senatus
Strictius assurgens, conum Dux Vertice summo.

Mais la pyramide n'aurait pu résister au choc des tempêtes, si sa base ne s'appuyait sur le terrain solide de la justice.

Audebert, rappelant ensuite les luttes entre Rome et Carthage, fait la louange de la paix qui règne dans la ville de Venise, et voudrait qu'elle pénétrât aussi dans sa patrie, épuisée par les guerres:

O tibi, si nostras libeat, carissima Virgo,
Rursum habitare domos et galla revisere regna
Post longa exsilia, et viduatas civibus urbes?
Jam satis exhaustum est pœnarum sanguine nostro
Nunc tandem positis pax aurea floreat armis,
Si visum est superis.

Après avoir décrit dans le détail l'élection du doge, et en général l'administration de la République, le poète nous la montre faisant la guerre au Turc, qu'elle met en déroute à Naupacte.

Enfin, à la gloire politique et maritime de Venise, s'ajoute la gloire littéraire. Elle est la mère de deux illustres poètes: Bembo (1) et Navagero. Audebert n'oublie pas non plus Contarini, Égnace, Barbaro, Dominique Venier et Manuce, dont le nom ne mourra jamais. Le poème se termine par une péroraison à Venise, enrichie de louanges infinies:

Quid multis? uno poterat sic claudere versu:
Urbe nihil veneta rarius orbis habet.

L'ouvrage d'Audebert, animé d'un si vif enthousiasme, fut non seulement apprécié par la ville de Venise, qui voulut en récompenser l'auteur de la manière que nous avons indiquée, mais il rencontra beaucoup d'admirateurs parmi les lecteurs. Ange Bargeo adresse au poète des vers pleins d'allusions mythologiques; Nicolaus Hatteus dit que le Gaulois digne de chanter Venise est enfin venu:

En Gallus, Venetos astris qui tollat honores,
Emersit tandem vates.

Petrus Lamonius affirme que, pareille à un joyau qui ne brille point s'il est caché, tandis qu'il étincelle s'il

---

(1) Non content de l'avoir rappelé dans sa *Venetiae*, Audebert adresse encore à Bembo, dans son poème sur Rome, les vers suivants:

« Et si Bembe iaces Venetum laus magna tuorum,
Vivis adhuc, vivesque aeterna in saecula, vates
Ante alios celebris Tusca Latiaque camœna.

(*Germani Audeberti Aurelii, Roma.* Parisiis, Apud Jacobum du Puys sub Samaritana, 1585, p. 27).

est enchâssé dans l'or, Venise, d'abord pas assez appréciée, car personne ne l'avait chantée, est aujourd'hui, d'après l'opinion générale, l'ornement du monde. Certes, la ville était aussi digne du poète que le poète de la ville :

Ut gemma obscuro liventis carcere plumbi
Clausa latet, squaletque, suo spoliata nitore
Utque eadem clare ridenti fulget in auro
Laetior, et purum spargit spectanti busignem :
Sic Venetum nulli digne cantata priorum
Mœniaque, et moles lectis dum versibus ornas,
Adriacique sinus nobis miracula pandis,
Miramur magis, et nunc primum agnoscimus illud
Ornamentum orbis. Certe dignissima tanto
Urbs vate et tanta vates dignissimus urbe (1).

Fabricius Reseci Bononiensis se demande, lui aussi, s'il faut préférer le poète ou la ville, et il trouve habilement la manière d'accorder la préférence au premier :

Admirandam urbem adriacis quae regnat in undis,
Sic admirando carmine, Galle, canis,
Ut nihil admirabilius rear esse, vel ipsa
Urbe, vel altissimo carmine, Galle, tuo.
Admirabilior tua sit tandem urbe camœna :
Super enim, haec stabit, tempore at illa ruet (2).

C'est ensuite le tour de Nicolas Audebert, le fils du poète, qui, lui aussi, versifiait agréablement en latin.

---

(1) Les vers d'Hatteus et de Lamonius précèdent la *Venetiae* dans l'édition de 1603, qui contient les trois poèmes de Germain Audebert et dont voici le titre : *Germani Audeberti Galliarum Regis Ac. D. Marci Veneti Equitis Torquati Venetiae, Roma, Parthenope.* Postrema editio ab Auctore ante obitum recognita et emendata. Hanoviae Typis Wechelianis apud Claudium Marmium et heredes Ioan Aubrig, MDCIII.

(2) Après la *Venetiae*, éd. MDCIII, p. 127.

Les splendeurs de Venise, dit-il, les faits et gestes de ses doges, ses poissons, foudres humaines et divines, les institutions et les magistrats, on ne saurait trouver de meilleur sujet pour un poète; mais ce sujet, à son tour, n'aurait pu être plus dignement traité:

Urbis opes Venetæ cœlo qui laudibus œquas,
Claraq, facta Ducu, squamigerumq. genus,
Nauale, humani, ed diuini fulminis iras.
Iura, magistratus, munia lecta globis:
Materiam haud poteras mage dignam sumere, sed quæ
Non alio poterat dignius ore cani (1).

Non content de ces brèves louanges, Nicolas, dans un poème latin de cent cinquante-six vers, fait l'analyse de la *Venetiae* et en exalte l'auteur (2). Tout d'abord il ne sait par où commencer:

Floribus e multis quo primum ornabo corollam?

Il lui semble voir Triton sonnant la trompette et entendre la musique dont il remplit la mer, et émeut les dieux des eaux et toutes les Néréides qui sortent des flots jusqu'aux hanches. Voilà que je commence à connaître, dit le poète, les habitants des eaux douces et les monstres de la mer profonde, leurs mœurs, leurs amours, leurs haines, leurs guerres, et la ville qui a été fondée sous la protection des dieux. A mesure que je lis, je rencontre les expressions les plus convenables aux différents arguments, le rythme le plus conforme aux

---

(1) *Nicolai Audeberti Aurelij Supremae Armoricae Curiae Senator in Parentis Venetias Carmen.* Dans *Germani Audeberti Venetiae, Roma, Parthenope*, éd. MDCIII, p. 8 non paginée.

(2) *Nicolai Audeberti in longe observandi Parentis Venetias Carmen.* Ibid, pp. 134–139.

sons. Quand le bateau vole rapide sur les eaux, les vers frémissent et l'onde murmure; quand le soleil se jette dans la mer, les mots se précipitent l'un sur l'autre. Tandis que lorsque le travail est lourd, lorsque les cyclopes se fatiguent dans leur forge, qu'ils battent le fer, que l'air résonne de leurs coups et que le ciel est enflammé par les étincelles, les vers, eux aussi, procèdent lentement.

Puis, s'adressant directement à Germain: « Toi, mon père, dit Nicolas, tantôt tu rases humblement le sol avec tes vers, tantôt tu atteins le sommet de l'Olympe, tantôt tu gardes le juste milieu; et tu es plus habile à te transformer que Protée lui-même. Tu mets devant les yeux du lecteur les joutes des nageurs, les visages des héros; tu fais même entendre le hennissement des chevaux. Et que dirai-je de la ville admirable, sise au milieu des flots, comme un petit bateau qui coule sur la haute mer? Pourrai-je énumérer les ponts, les barques bariolées, les temples et les places, les palais dorés, la tour qui touche le ciel et les reliques du temple? Et la statue de Colléon avec ce cheval indomptable, qui se déroberait à son maître, s'il ne tenait les brides d'une main ferme? Tu sais fouiller dans les secrets de la nature, et tu découvres les causes longtemps ignorées des foudres humaines et du tonnerre olympien. Tu énumères les institutions, les magistrats, les doges. On ne saurait faire mieux que toi. Mon père vénérable, je t'honore et je t'admire comme si tu étais une divinité; tu remplis la terre de ton nom; qu'il me soit permis de suivre tes traces, de monter avec toi sur l'Olympe, d'asperger mes lèvres du nectar que la muse verse sur tout ce que tu sculptes et peins dans tes livres. Si l'amour ne me trompe, si la vénération ne m'aveugle, s'il est permis (mais cela est permis) de faire des présages, ton

poème sera célébré dans le monde tout entier, et ta gloire montera au ciel avec la gloire de Venise ».

Plus tard, quand Audebert fit paraître son autre poème sur Rome, on lui rappela son poème sur Venise. L'un, en comparant les deux villes, disait que tandis que Venise étalait ses beautés dans toute sa magnificence et offrait spontanément une matière propre à être chantée par un poète, Rome se cachait pudique dans ses ruines, comme un cadavre se cache dans la terre amoncelée (1); l'autre disait que quand Audebert célébrait la ville de Venise, reine des mers, et versait ses doux *carmi* dans les eaux salées, la population humide de la lagune tressaillait de bonheur et les Néréides entonnaient leurs chœurs joyeux :

Dum celebras Venetum regnatricem aequoris urbem,
Dulciàque in salsas carmina fundis aquas :
Laetitia exultat superi genus humida ponti :
Nereides festis assiliere choris (2).

Certes, il y a dans ces louanges des exagérations, et surtout des boursouflures, dignes plutôt du siècle qui allait naître que de celui dont les derniers rayons purs étincelaient encore sur le sol d'Italie ; et les boursouflures ne font pas non plus complètement défaut dans le poème d'Audebert. Mais, sans doute, aucun Français avant lui n'avait aussi bien connu Venise, et il contribua, comme l'affirme M. Molmenti (3), à faire connaître parmi les gens cultivés, les événements les plus importants de la ville de Venise. Il eut même trop de succès, et nous pouvons affirmer que, si le nombre est grand des écrivains français qui, après

---

(1) *Germain Audeberti Aurelii Roma,* p. 41.
(2) *Ibid.*, p. 51.
(3) *Studi e ricerche*, p. 159.

Audebert, essayeront de parler de Venise, bien peu d'entre eux le feront en connaissance de cause comme lui. Beaucoup ne sauront que broder sur les sujets qu'il avait traités, sans partager toujours son amour pour la ville des doges. Cet amour, il est vrai, empêchait le poète d'en voir les faiblesses, mais il donnait à son œuvre un entrain, une allure rapide et sentie, qui la rendaient attrayante et la recommandaient aux lecteurs de tous les pays.



Parmi tant de voix, s'élevant à l'unisson pour célébrer la gloire de Venise, les invectives de Joseph Scaliger semblent sonner faux. Elles n'en sont pas moins intéressantes et nous prouvent que Venise avait elle aussi ses ennemis, qui se chargeaient de mettre à découvert les défauts, qu'elle cachait habilement sous le miroitement de son or.

Joseph naquit en Août 1540. Il était fils de Jules César de l'Escale, qui se disait issu des seigneurs Della Scala de Vérone (1). En 1564, il entreprit un

(1) Philippe Pigafetta, dans une lettre adressée à Speroni en 1582, dit d'avoir retrouvé, parmi ses vieux amis, le médecin Dureto et il ajoute : « Questi ha grave tenzone con Gioseffo Scaligero che si intitola principe e fu figliuolo di Giulio Cesare, di cui V. S. altra volta mi disse la razza. La querela è sopra il libro *De vulneribus capitis*, facendo professione lo Scaligero di averlo in molti luoghi emendato, e corretto, ed inteso meglio del Dureto : il quale all'incontro dice che egli è gramatico, e che non s'intende di chirurgia, e che v'è differenza dall'intendere le parole ed i vocaboli secondo i dizionarii all'avere notizia vera dell'arte e delle cose. Fa gran rumore questo Scaligero, e chiamasi critico, e giudice, e soprastante de' vivi e de' morti scrittori, levando, ponendo, emendando, ed aggirandosi

grand voyage avec le jeune seigneur de La Roche Plozay. L'Italie fut leur première destination, et Scaliger s'occupa particulièrement des inscriptions. Les deux voyageurs firent un long séjour à Rome, interrompu par un voyage à Naples. A Rome, Scaliger trouva son compatriote Muret, qui dans sa jeunesse avait été un grand favori de Jules César; il allait le voir dans sa maison et l'appelait père. Muret s'aperçut aussitôt que le fils de son vieil ami était un homme extraordinaire, et pendant tout le séjour de Joseph à Rome, il ne le quitta pas un instant et lui fit connaître tous les lettrés italiens qui étaient en relation avec l'illustre exilé de Toulouse et le tenaient dans une si haute considération. Grâce à Muret, Scaliger connut entre autres Onofrio Panvinio, qui gagna ses sympathies en sa double qualité de Véronais et d'historien de Vérone. Avant de quitter l'Italie, Scaliger voulut connaître la patrie de ses aïeux et visita, avec son compagnon de voyage, Venise et Vérone.

Suivant le conseil d'Alde Manuce, il cacha son nom dans le territoire, car les Vénitiens, alors maîtres de Vérone, déclaraient que la famille Della Scala était éteinte depuis longtemps ; ce qui rendait très dangereuse la position de quiconque, portant ce nom,

---

a modo suo ; ed ha gara con tutti, et neminem prae se fert. » (SPERONE SPERONI, *Opere*. Venezia, Occhi, 1740, t. V, p. 371). Quant à l'origine des Scaliger, Joseph était le petit-fils de Benoît Bordone, peintre en miniature. Ce Benoît Bordone était de Vérone ; il vécut assez longtemps à Padoue, puis à Venise, où il habitait le quartier *della Scala ;* de là lui vint le sobriquet *dalla Scala*. (Voy. ALLUT, *Symphorien Champier*, pp. 57-59).

serait tombé sous la main de la police. Il dit qu'on se trompe en croyant qu'il fait bien des vers et il ajoute :

Si les Venitiens me tenoient, ils me coudrois (sic) dans un sac, *Bavarus non est ex Scaligeris, sed ex una ex filiabus. Lingelshemius dixit mihi, sunt adhuc Scaligeri Verona, sed ex Nothis. Beatrice Regina* de la Scala très vertueuse et très belle *fuit decantata ab omnibus.* Il a tant esté fait de vers pour elle (1).

Joseph s'enthousiasma à la vue des tombeaux des Scaliger, et, regrettant l'ancienne liberté de la patrie de ses pères, il nourrit une haine terrible contre Venise et épancha ses sentiments violents dans les vers latins qu'il adressa à Vérone, des vers choliambiques sur le modèle des lignes de Catulle à Sirmio (2). Dans ces vers il exalte sa ville avec une abondance d'expressions vraiment unique ; il l'appelle œil du monde, étoile du ciel d'Italie, fleur des villes, jaspe des Gaulois ; la ville élégante par excellence, que toutes les villes adoreraient le front bas et les faisceaux baissés, dont toutes les villes reconnaîtraient la haute majesté, si elle n'était l'esclave des pirates qui se nichent dans les marais de l'Adriatique, menaçant toujours de faire de nouvelles proies. Le poète accuse Venise d'avoir accumulé des richesses par des moyens déshonorants ; d'avoir été agrandie et nourrie par les pirates, d'en être devenue l'amie, de les entretenir à présent pour qu'ils l'aident dans ses lâches pillages ; il l'appelle usine de Cyclopes, cachant dans son sein des tas de mauvaises marchandises, des monceaux de fraudes, des trésors de ravages ; fabricatrice de sang et de poisons, marchande

---

(1) *Scaligeriana.* Editio Secunda Auctior et Emendatior. Ex Typographia Adriani Ulacq, MDCLXIX, pp. 297-299.

(2) *Verona, Poemm.*, p. 25. Cité dans IACOB BERNAYS, *Joseph Justus Scaliger.* Berlin, Hertz, 1855, pp. 134-135. Voy. Textes, n. 37.

de mauvaises boissons. Venise, dit-il, encourage le crime par les récompenses ; mais gare à qui ose pécher ouvertement, car elle est la ville où l'on puise dans le crime de nouvelles forces, où l'ami coupe la tête de l'ami. Enfin, si Venise a été placée au milieu de la mer, c'est pour qu'elle puisse pêcher de toutes parts les autres villes avec un filet d'or.

Plus tard Scaliger modifia un peu son jugement sur Venise, et il écrivit :

Les Venitiens n'ont rien que de pillage, mais ils font bien de se maintenir en liberté. A Venise, tout est permis pourveu qu'on se comporte prudemment entre les Catholiques. L'Estat ne se donnera point de soin des Huguenots, si ce n'est quelques Moines seditieux. A Venise, il n'y a Inquisition que pour ceux du pays, non pour les étrangers, on met dans un sac et on jette dans le Canal. Les Vénitiens vont à Constantinople par terre depuis Ragouse. Ils ont toujours des Janissaires. Les Turcs ayment l'argent. Veneti habent praestanti spinas leges (1).



Aux latinisants viennent s'ajouter les italianisants, dont deux nous intéressent directement, parce qu'ils parlèrent de Venise dans leurs œuvres italiennes : Perrot et Postel.

Tous les italianisants du siècle s'efforcent d'écrire dans une langue qu'ils aiment certes beaucoup, mais sans trop la connaître. Le seul qui l'ait possédée véritablement et qui ait assez bien connu les poètes italiens *trecentisti* et surtout *cinquecentisti*, pour manier l'octave avec une grande facilité, non dépourvue d'une

---

(1) *Scaligeriana*, éd. cit., p. 337.

certaine élégance, est François Perrot, dont M. Picot a tâché de tracer la vie (1).

Cet écrivain nous intéresse à cause des sentiments de sympathie qui le liaient à la ville de Venise, à laquelle il a dédié sa traduction italienne des psaumes. En effet, cette traduction est accompagnée de sept

(1) Né vers 1530, il eut beaucoup de penchant pour les études littéraires, et quand son père lui donna les moyens nécessaires pour compléter son éducation par les voyages. tout jeune encore il alla en Orient avec le seigneur d'Aramon. De retour en Europe, il se rendit à Padoue; mais, au lieu d'étudier le droit, comme son père l'aurait voulu, et comme son oncle Émile Perrot l'avait déjà fait, en obtenant le titre de docteur le 14 Avril 1531, il se consacra aux belles-lettres, entreprit la lecture des auteurs italiens à Bologne, et entre autres de l'Arétin, auquel il exprima ses sentiments d'admiration par une lettre écrite avec Alexandre de La Salle. L'Arétin en fut touché et répondit aux deux jeunes gens, qui, à leur tour, fiers de la réponse, l'en remercièrent dans un style qui prouve qu'ils avaient lu et relu le recueil déjà imprimé de ses lettres. Nous ne savons pas avec précision ce que Perrot fit lorsque son père, fâché parce qu'il avait abandonné les cours de droit, lui coupa les vivres. Certes, il se proposait de se vouer à la propagation des doctrines de la Réforme. Après plusieurs voyages et missions politiques, il fut attaché à l'ambassade de France à Venise, où François de Noailles, évêque de Dax, fut appelé à remplacer Dominique de Gabre, évêque de Lodève; il remplit une mission à Constantinople et fut de retour à Venise au mois de décembre 1557. Il est probable qu'il s'y arrêta un certain temps. Une dizaine d'années plus tard, après un séjour à Genève et à Paris, le voilà de nouveau à Padoue (1568), où il travaille à une traduction italienne des psaumes. Cette fois il resta sans doute plusieurs années dans la Vénétie. Il y était en 1570, quand y vint Philippe de Mornay, auquel il se lia d'une amitié qui dura toute leur vie; il y était encore en 1572, lors de l'arrivée dans cette ville de Philippe Canaye, qu'il accompagna à Raguse. Mais au mois d'avril 1573 il était de nouveau à Venise, et il y resta jusqu'à la fin de cette année. En janvier 1574 il n'y était plus. Il alla

octaves dédiées « Al serenissimo Principe et l'Illustrissimo Senato di Venezia ». Perrot compare les perles dont s'ornent les Vénitiennes aux perles dont se compose son livre, et il dit que c'est un trésor que les griffes d'aucun voleur ne pourront emporter. La traduction de Perrot comprend encore un *Breve aviso et ricordo utile. A Venetia* (1), et cinq octaves

---

demander l'hospitalité à Genève, où il fit paraître ses poésies et ses psaumes. Mais en 1574, peu de temps après avoir quitté Venise, il y fut encore, puisque Languet écrivait à son ami Philippe Sidney, qui s'y trouvait: Saluta D. Perrotum, quem volo liberare anxietate. *(Huberti Langueti epistolae politicae et historicae ad Philippum Sydnaeum*, 1646, p. 67). François Perrot, à partir de ce temps-là, ne voyagea probablement plus en Italie, où nous trouvons au contraire son frère Jean, qui devint l'ami de Sarpi et qui finit probablement ses jours à Venise. Quant à François, nous ignorons la date de sa mort, mais il semble qu'il ne dépassa point l'année 1617. (Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. I, pp. 325-380).

(1) *Breve aviso, et ricordo utile. A Venetia.* « Questa scelta di *Perle,* Venetia mia carissima, ti fu già da l'Autore di quelle fin dal principio de l'Anno data in dono, per testimonio de l'Affettione sua singulare verso di te, e per qualche ornamento tuo, non quello, no, del corpo, ma de l'Animo si, come che questo ne habbia sempre più di bisogno, e à quello altro tanto ne sia forse che basti, overo ne avanzi e sia troppo di soverchio. Hora, che di te mi duole, e che io porto come in seno l'Afflittione tua gravissima, quella istessa di nuovo à te presentata ti servirà ancora per conforto anzi Medicina prontissima al tuo male, se saprai adoperarla. Et perchè ne le gravi e longhe Amalatie si raddoppia, e più d'una volta tal'hora la stessa Medicina, non contento della prima qui ti aggiungo la seconda, e terza, che tutte e tre faranno insieme un medesimo effetto, se conosciuta la cagione del male, cioè la gravità de tuoi Peccati, e rimossa quella tu ti ritorni à colui, che non vuol la morte del Peccatore, ma che si converta et viva. Cotesto ti rammento io sopra tutto, che tu habbia da fare. Non indugiar più. Non spregiar, se t'ami, la certezza di quanto io

où l'auteur indique à la ville un remède contre la peste (1).

Au dire de M. Picot, Perrot ne fut peut-être pas étranger à la publication d'un *factum*, paru en français et en italien, dont les interlocuteurs, représentés dans un joli bois, sont deux Vénitiens, appelés Zani et Pantalon. Les vers de Perrot, malgré quelques incorrections, sont supérieurs à ceux des autres italianisants du siècle; et ne laissent pas deviner la nationalité de l'auteur. Ils témoignent au contraire de la lecture assidue des poètes italiens, et surtout du Tasse. La traduction italienne des psaumes, par Diodati, fit complètement oublier celle de Perrot, aussi bien que les vers que celui-ci adressa à Venise, vers qui ne manquent pourtant pas d'intérêt ni d'originalité.



Parmi les livres conçus à Venise et inspirés par des Vénitiennes, aucun n'égale en bizarrerie ceux de Guillaume Postel, soit français, soit italiens.

Cet homme, célèbre par son érudition autant que par l'étrangeté de ses principes, fut souvent dans notre ville (2). Il s'y arrêta pour la première fois en 1537, après un voyage au Levant, où il s'était rendu pour

---

dico in beneficio tuo. Prego Dio che t'inspiri à farlo, et così ti faccia più bella et più sana che mai. — Di Lione, Alli 12 d'ottobre 1576. » (*Perle elette* di FRANCESCO PERROTTO, *cavate da quel tesoro infinito di CL Salmi di David. Divise in tre parti et nove canti.* Appresso Giovanni de Laon, Genève, MDLXXVI, f. D 4 r.o).

(1) Voy. Textes, n. 38.

(2) Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. I, pp. 313-324.

se perfectionner dans les langues étrangères. Il y connut Teseo Ambrogio, comte d'Albonise, à qui il fournit des renseignements sur les peuples orientaux en échange de divers alphabets que Teseo lui communiqua. Dix ans plus tard, ainsi que nous le prouve une de ses lettres datée du 22 janvier 1547, il était de nouveau à Venise, et plus précisément à l'hôpital de St. Jean et Paul, où il s'éprit d'une vieille fille. Quelques-uns ont cru mal à propos que c'était une courtisane; mais Postel loue surtout la charité de cette femme, dont il reçut des bienfaits. Postel passa parmi les Vénitiens un peu plus de deux ans, après lesquels il entreprit un nouveau voyage en Orient. Pendant son séjour à Venise, il se livra aux études les plus variées. Il y fit paraître plusieurs ouvrages sous le pseudonyme d'Elias Pandocheus, et en même temps qu'il s'occupait de théologie, d'histoire et de philologie orientale, il s'initiait à la vieille poésie italienne et lisait et relisait les œuvres de Jacopone da Todi. Mais les difficultés de l'existence, s'ajoutant à ces excès d'études, finirent par déranger son cerveau déjà mal équilibré, et c'est probablement à ce moment de délire qu'il conçut l'idée d'un livre étrange, dont l'inspiratrice était la vieille fille de l' hôpital. Ce livre parut à Paris en 1553, sous le titre suivant: « *Les très victorieuses victoires des femmes du nouveau monde* ».

Déjà dans ses leçons au Collège des Italiens dans la capitale française, Postel ne cessait de parler à ses élèves d'une Vierge Vénitienne, issue de la substance de Jésus Christ, qui devait réformer le monde. Persécuté pour ses rêveries, il alla de Besançon à Bâle: de Bâle à Venise, mais rien que de passage, de Venise à Vienne, et puis de nouveau de Vienne à Venise, une accusation d'hérésie pesant sur lui. Une malheureuse ressemblance avec un franciscain, qui avait

assassiné un autre moine, le fit jeter en prison. Il se tira de ce mauvais pas, mais sa nature inquiète l'empêchait de jouir de la paix. Ayant vu que ses ouvrages étaient l'objet d'une dénonciation en règle dans le *Catalogus librorum haereticorum,* il voulut qu'on lui rendît raison de cet affront, demanda des juges, et ceux-ci, au bout de quatre mois, le déclarèrent fou. Cette sentence lui porta un coup terrible. Est-ce pour prouver aux Vénitiens qu'elle n'était pourtant pas injuste, qu'il fit paraître en leur langue *La vergine venetiana* et *Il libro della divina ordinatione?* Certes, ces livres témoignent de l'exaltation de son esprit, mais le pauvre Postel ne méritait pas pour cela toutes les persécutions qui le tourmentèrent jusqu'aux derniers jours de sa vie, passés dans le prieuré de Saint-Martin des Champs, où il mourut en 1581.

Les trois livres que nous venons de citer traitent à peu près le même sujet.

« Dans *Les très merveilleuses victoires des femmes*, quelque-uns ont prétendu, remarque Niceron, qu'il y enseignoit que, comme les hommes avoient été rachetés par le sang de Jésus Christ, il falloit aussi que les femmes fussent sauvées par la Mere Jehanne ; mais il n'y a rien de semblable. Postel l'appelle Véronoise ou Vénitienne. Peut-être il n'a eu d'autre dessein que de louer cette fille, qui lui avait fait tant de bien dans ses voyages ».

Dans la *Vergine Venetiana* l'auteur parle davantage de la *Mère Jeanne.* Dans son avis aux lecteurs, Postel dit que Dieu, lequel a anéanti tous les états du monde, et surtout les quatre monarchies « l'Assyria, Medica, Greca et Romana », protège la ville de Venise, qu'il a sauvée de toute mutation ou ruine ; et, pour

rendre encore plus grand ce bienfait, il a voulu qu'elle donnât la naissance à la vierge vénitienne (1).

« Dans ce livre, dit encore Niceron, on voit qu'elle (la Vierge) déclara à Postel, qu'elle étoit née entre Padoue et Vérone; c'est pour cela qu'il l'a nommée

---

(1) Voici la description de ce volume rarissime:

Le prime Noue del altro mondo, cioe, l'admirabile historia et non meno necessaria et utile da esser letta et intesa da ogni uno che stupenda intitulāta La Vergine Veneziana. Parte vista, parte prouata, et fidelissimamente scritta per Gulielmo Postello primogenito della Restitutione, et spirituale padre di essa Vergine. Ieremiae 31. Creauit Dominus Jhouah nouum super terram. *Appresso del Auttore.* 1555.

S. l. in-8° de 40 ff. non chiffr. de 30 lignes à la page pleine, impr. en. car. ital., sign. *A-K* par 4. Biblioth. Nat. Inv. Rés. D.[2] 5257. - Collection Dutuit, au Petit Palais, à Paris. - British Museum, 1071. k. 18. - Biblioth. royale de Dresde. - Biblioth. Munic. de Francfort - sur - Mein. *Miscell. var.* 574. - Des copies manuscrites exécutées sur l'imprimé, sont conservées à l'Arsenal, à la Bibliothèque Mejanes, à Aix, et à la Bibliothèque de l'Université de Bâle.

D'après l'ancien catalogue de la Bibliothèque du roi, l'impression aurait été exécutée par *Grazioso Percacino*, à Padoue.

Le titre est suivi d'un avis que nous reproduisons intégralement: « *Alli raggionevoli lettori salute perfettissima* ».

« Veramente egli è impossibile che Iddio possi mostrar più chiaro et più evidente segno della sua providentia particolare che guardando in esser continuo senza alcuna ruina o mutatione qualunque stato o republica sia al mondo, quando tutti gli altri hanno patito alteratione o ruina; così Iddio havendo tutti li stati del mondo et massimamente le quattro monarchie, l'Assyria, Medica, Greca et Romana, salva la sola città di Venetia, condotto a mutatione, over a niente, per confirmatione di tanto beneficio, ha voluto suscitar in essa la maggior novella che mai fosse ne mai habbi da essere al mondo, nella Vergine venetiana, la cui historia io scrivo, acciochè tutti gli huomini del mondo sappino che, se ben tutte le possanze del mondo et gli angeli et cieli insieme tutti si opponessero alla dottrina, leggi et statuti eternamente da Dio per suo fondamento destinati, nientedimeno

dans ses *Très merveilleuses victoires*, Véronoise ou Vénitienne, Padoue étant sous la dépendance de Venise. Une autre fois elle lui dit quelque chose de son âge, d'où il conclut qu'elle pouvoit être née l'an 1496. A l'égard de sa famille. elle ne voulut jamais s'expliquer, mais se contenta de dire d'une manière mystique qu'elle tiroit son origine de la substance de Jésus Christ par sa volonté et miséricorde. Elle quitta fort jeune ses

---

per li editti di detta Vergine, tanto publica quanto personale, tutto quanto il mondo ha di essere in eterno sotto il perfettissimo regno di Christo governato. Però leggi con attentione grandissima per aspettarne o pena, o premio eterno. Del 1555. »

Aussitôt après commence le *Proemio del scrittore dove rende la ragione di questa impresa sua.*

Cette préface se termine au v° du f. Aiiij.

Voici maintenant les titres des divers chapitres, qui donneront une idée suffisante de l'ouvrage:

De l'origine, vita et costumi della Vergine venetiana (f. A iiij v.°).

Della sua forma di vivere quanto al prossimo (f. Bi).

Del suo modo di vivere verso Iddio (f.Bij).

Delle mirabilissime mutationi della faccia sua, massimamente nel ricever il Santo Sacramento (f. B iiij).

Come essa vedea a traverso alli elementari corpi fin al centro de la terra, et questo senza rapto ne per altra via che per il suo movimento voluntario della vista interiore (f. Biiij v.°).

Come sia possibile che siano talmente aperti gli occhi di una persona che lei possi localmente a traverso i corpi scuri over quello che nissuno altro vede (fol. Cij).

Della dottrina della Vergine Ieho Channah in mostrare le parti del mondo et la divina operatione (f. Ei v.°).

In qual forma dicessi di così chiaramente vedere Satanasso, et chi sono le sue operazioni oltra alle malefiche le quali fa et fa fare fra gli huomini (f. Eiij v.°).

Di qual forma o modo vedessi Christo nel cielo et quello che in esso vi fa (f. Fi).

La Historia della immutatione del Primogenito del mo(n)-

parens dans la résolution de ne se jamais marier, et alla à Padoue, où elle servit les malades dans les hôpitaux ; elle en fit de même à Venise avec tant de charité et de zèle, que pendant une espèce de peste qui y regna, elle eut soin de huit cent personnes qui en étaient attaquées. Elle ne mangeoit point de viandes et ne buvoit point de vin à moins qu'il ne fût bien trempé. Elle ne sçavoit ni lire ni écrire, et était tellement attachée à la méditation, qu'elle y passait souvent des nuits entières. Ces méditations la rajeunissoient en quelque maniere, car quoiqu'elle eût cinquante ans, elle n'en paroissoit alors avoir que quinze, ce qui arrivoit surtout quand elle communioit. Dans ces extases elle voyoit souvent Jésus-Christ et quelques fois même le Diable ; et c'étoit là qu'elle apprenoit ces prétendues Propheties que Postel fait valoir avec tant de soin.

1° — Que quoique femme, elle étoit le grand et le saint Pontife, envoyé pour la reformation de l'Eglise universelle, qu'elle vouloit commencer à Venise ;

2° — Que ce Pontificat seroit protegé et soûtenu par un Prince Très-Chrétien, sans le nommer pourtant, se contentant de dire que ce prince se feroit connoître Très-Chrétien, par toutes ses accusations ; mais il est facile à quiconque est instruit des sentiments de Postel de comprendre qu'il s'agissoit là du roi de France.

---

do cioè Restituito nel luoco et officio di quello che nacque primo, tanto di padre, quanto di madre carnale (f. Fij v.o).

Della scientia et dottrina della Sposa di Christo (f. Giij).

Delle Profetie della venetiana Vergine (f. Giiij).

Della suprema possanza et effetto della virtù imaginativa et come l'affetto giunto alla imaginativa è potentissimo per dar effetto a tutte le cose della Vergine predette (f. Ii).

Che l'affetto et uso perfettissimo della imaginativa è stato causa et mezzo della legge tanto humana quanto divina (f. Kij). — (Voy Picot, *Fr. It.*, t. I, pp. 319-321).

3° Que tous les Turcs se convertiroient et que si les Chrétiens ne rentroient pas d'eux-mêmes dans leur devoir, ces mêmes Turcs deviendroient un de leurs grands fleaux.

4° Qu'il viendroit un temps, où le peché et même l'orgueil seroit entièrement detruit, et que nous deviendrons alors semblables à Jésus-Christ, la divinité exceptée. Postel conclut en disant que Dieu par une Providence particulière, après l'extinction des quatre grandes monarchies, avoit conservé la République de Venise pour faire toutes ces grandes choses qui la rendroient célèbre dans tout le monde » (1).

Presque en même temps que la *Vergine Venetiana*, Postel fit paraître un autre ouvrage, *Il libro della divina ordinatione*, dans lequel il exaltait les grâces que le ciel avait accordées à la ville de Venise, grâces dont la plus précieuse était la venue au monde de la Prophétesse Jeanne (2).

Il serait intéressant de savoir le nom de l'inspiratrice de cet homme étrange, mais la postérité n'a pas dévoilé le secret que Postel avait si soigneuse-

---

(1) NICERON, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*. Paris, Briasson, MDCCXXIX, t. VIII, pp. 347-349.

(2) Voici le titre de ce nouvel ouvrage, plus rare encore que le précédent: « Il libro della diuina ordinatione, dove si tratta delle cose miracolose, le quali sono state et sino al fine hanno da essere in Venetia. Et principalmente La causa per la quale Iddio fin qui habbi havuto più cura di Venetia, che di tutto quanto il mondo insieme. In Padoua per Gratioso Perchacino, MDLV (1555). » In-8° de 28 ff. non chiffr. de 30 lignes à la page, sign. A. G. par 4. Le titre porte la marque de *Percacino:* une salamandre couronnée. Le volume ne contient pas d'épître dédicatoire. Il est divisé en 88 petits paragraphes, dont le dernier prédit la réunion des gentils et des juifs dans le sein de la religion chrétienne. (Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. I, p. 322).

ment gardé. Elle a seulement vengé la mémoire de ce savant qui fut en butte à de telles extravagances, et, selon le mot de M. Picot, on admet aujourd'hui que, si ce fut un fou, ce fut presque un fou de génie (1).

* * *

Le nom de François Perrot est inséparable de celui de l'ami fidèle, qui réjouit son séjour à Venise, Philippe de Mornay, Sieur du Plessis Marly (2). Né en 1549, il entreprit, tout jeune encore, en 1568, une série de voyages d'instruction. Il étudia à Heidelberg et à Padoue, non sans avoir avant visité Venise, où il trouva le meilleur accueil auprès de l'ambassadeur de France, Paul de Foix. A Padoue, dit M.me de Mornay, il continua ses études de droit « plus en son estude quez leçons publicques, parce que les docteurs d'Italye lui sembloient lire plus tost pour se monstrer que pour monstrer à leurs disciples » ; remarque assez offensante à l'égard des célèbres professeurs de cette très célèbre université. Elle ajoute, qu'en dehors de ses études, « il ne laissoit de s'exercer à tirer des armes, et à autres exercices » (3). Cela nous prouve qu'il n'avait pas tort cet auteur du XVIe siècle, qui écrivait que les étudiants qui se rendaient à Padoue, n'y allaient pas tous pour étudier les belles-lettres; les Français surtout choisissaient Padoue, riche en professeurs qui excellaient dans toutes les vertus illustres et magnifiques, plus encore qu'à cause des belles-lettres, pour

---

(1) PICOT, *Fr. It.*, t. I, p. 324.

(2) Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. II, pp. 109-113.

(3) M.ME DE WITT, née GUIZOT, *Mémoires de M.me de Mornay*. Paris, Renouard, MDCCCLXIX, t. I, pp. 27-28.

apprendre à chevaucher, à danser, à s'exercer dans le maniement de toutes les armes et dans la musique, et pour connaître enfin les us et coutumes d'Italie, dont ils étaient charmés (1).

Bientôt les persécutions ordonnées par l'évêque de Padoue contre les protestants, obligèrent Mornay à quitter cette ville et à retourner à Venise, où il passa six ou sept mois et se lia d'amitié avec François Perrot. Il eut l'occasion de constater la tolérance religieuse des habitants de la libre république. Sa femme nous dit, en effet (2), qu'elle lui avait entendu raconter qu'un jour, ayant rencontré le Sacrement qu'on venait de porter à Sébastien Zeni, général de l'armée vénitienne, le Doge, la Seigneurie et grand nombre de nobles qui étaient présents, se jetèrent à genoux; lui seul resta debout, la tête couverte, au milieu de toutes ces personnes qui le regardaient sans qu'une seule toutefois ne se fâchât contre lui.

En 1571, Philippe de Mornay fit un tour dans l'Italie et rédigea, probablement en italien, un journal de ce voyage. Mais ce journal malheureusement semble s'être dérobé à jamais aux recherches des studieux, puisque M.me de Mornay elle-même ne réussit pas à rentrer en possession du manuscrit de son mari. Nous savons cependant, avec certitude, que son voyage en Italie lui laissa une si bonne impression, que, comme Audebert, il voulut y envoyer aussi son fils, Philippe II. Celui-ci alla à Padoue vers 1595. De là il écrivit

---

(1) Pietro Buccio, *Le coronazioni di Polonia e Francia del Chr. Re Enrico III.* Padova, 1576, t. I, p. 137.

(2) *Mémoires*, t. I, p. 29.

à sa mère une lettre fort intéressante. Elle contient le morceau suivant :

Il me tardera cependant extremément que je n'apprenne par vos lettres que vous avez receu cestes cy, qui vous doivent retirer de toute peine, car Venise et ce qui en dépend est du tout exempt de ce qui rend les autres lieux suspects. Padoue participe de ces conditions plus qu'aucune autre, pour les privileges que lui apporte la demeure des estrangers. J'y auray particulièrement cest avantage, que je n'esperois pas de pouvoir eviter fort aisément la compagnie des François qui sont en si petit nombre qu'à aussy soit peu es autres lieux où les François ont accoustumé de s'arrester, ce qui a facilité mon voyage, en ce que j'ay eu peu de rencontre (1).

Philippe fait aussi allusion à un portrait que lui fit un peintre vénitien (2).

Son père le rappela en France en 1597; et il garda toute sa vie un cher souvenir de Venise, auquel s'ajoutait un rêve : y faire pénétrer la réforme. Pour le réaliser, il échangea une quantité de lettres avec Fra Paolo Sarpi, avec Pierre Asselineau, médecin français établi à Venise, avec l'ambassadeur d'Angleterre, Sir Henry Wotton, avec le théologien Giovanni Diodati, qui lui soumettait sa traduction italienne des psaumes (3), et maints autres. Ce rêve naïf nous fait sou-

---

(1) *Mémoires*, t. II, p. 219.

(2) « J'attends quel jugement mon pere aura fait du portrait de Venise qui avoit esté trouvé bon par deça; il est de la main du meilleur maistre et plus estimé pour tirer au naturel, car les autres qui savent quelque chose ne s'addonnent qu'aux grands ouvrages. » (*Mémoires*, t. II, p. 224).

(3) Le 2 octobre 1608, Diodati écrit à Mornay: « Pour mes *Psaulmes*, j'en attendrai encores votre censure, que je presume debvoir estre autant severe que veritable. J'en perds et l'esperance et le goust, et ne sçais si je m'y remettrai. De Venise, ils les trouvent trop haults, mais beaux et pleins d'air; d'ailleurs ils en jugent aultrement. » DUPLESSIS-MORNAY, *Mémoires et Correspondance*, 1824, t. X, p. 249. (Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. II, p. 113).

rire aujourd'hui; mais le fait seul que Philippe l'ait conçu, nous prouve le grand amour que nourrissait pour Venise cet homme, que l'on peut appeler, au dire de M. Picot (1), un des saints de l'église protestante.

***

Mais les poètes qui écrivirent en français; Marot, les membres de la Pléiade, les imitateurs de Pétrarque et de Bembo, n'ont-ils jamais fait vibrer les cordes de leur lyre, pour exalter la ville enchanteresse? Quels furent les voyageurs français à Venise, qui se servirent de leur langue encore si souple et si riche en italianismes, pour fixer leurs impressions et les souvenirs de leurs séjours sur la lagune, dans les pages de leurs journaux; pour faire connaître à leurs compatriotes les mœurs de ces femmes aux nus de Vénus; de ces doges, de ces sénateurs à l'air imposant, enveloppés dans leurs manteaux, flottant en plis artistiques, dont les Titien, les Tintoret, les Véronèse, fixaient les traits dans leurs toiles immortelles?

Ne nous attendons pas à grand'chose; mais disons plutôt dès à présent, que la littérature française a donné à Venise bien moins qu'elle n'en a reçu. Beaucoup d'humanistes ont été heureux de pénétrer dans les cercles littéraires vénitiens, qui les accueillaient avec une si aimable hospitalité; ils ont échangé des lettres touchantes avec les hommes illustres qu'ils ont connus à Venise; ils ont fouillé dans les précieux manuscrits et en ont emporté chez eux autant qu'ils ont pu; ils ont fait travailler les presses des Alde et des Giolito; ils ont puisé à pleines mains dans Bembo

---

(1) *Fr. It.*, t. II, p. 113.

et dans ses imitateurs; mais ils n'ont pas compris la beauté artistique de Venise, il n'en ont pas senti le charme irrésistible.

Le seul poète qui eût peut-être compris Venise, c'est Ronsard, et il n'y a pas été. Ronsard, qui craignait que « des Vénitiens la magnifique entrée » (1) ne pût distraire de lui la pensée de Henri III, aurait été si bien à son côté. Par l'effet du contraste, toutes ces fêtes offertes au roi de France, auraient évoqué en lui l'image de son père, qui avait « si bien ouvré » à Agnadel; et à la vue des palais magnifiques du Grand Canal, sa pensée se serait reportée vers la Poissonnière, toute blanche sous son crépi frais, brodée de sculptures, que son père, après ses voyages de delà les Alpes avait fait bâtir, tout épris qu'il était de l'architecture italienne (2).

Styliste parfait, Ronsard voulut triompher des Italiens dans le sonnet d'amour, et y réussit si bien, qu'en traduisant Bembo presque mot à mot, il lui arriva de faire œuvre plus parfaite que l'original (3). Dans le poète lyrique, que nous sentons plus amoureux de son œuvre que de sa Cassandre, ce que nous admirons, dit M. Brunetière, c'est, plus encore que l'intensité du désir, la beauté de la traduction qu'il en donne, c'est cette « pluie d'or » et ce « taureau blanchissant », du sonnet: « Je voudrais bien, richement, jaunissant »,

---

(1) *Le Bocage Royal.* Dans RONSARD, *Œuvres.* Avec une notice biographique et des notes par CH. MARTY-LAVEAUX. Paris, MDCCCXC, t. III, p. 197.

(2) Voy. HENRI LONGNON, *Pierre de Ronsard.* Paris, Champion, 1912, p. 67.

(3) Voy. surtout le sonnet: « Comme un chevreuil quand le printemps détruit » des *Amours à Cassandre*, traduit du 3e sonnet des *Rime* de BEMBO.

qu'on dirait imités et comme transposés en vers de quelque toile de Paul Véronèse, de sa *Danaé* ou de son *Enlèvement d'Europe* (1). Coloriste dont les *vers dorés* trahissaient un tempérament artistique ressemblant à celui des grands peintres vénitiens (2), Ronsard a senti ces peintres sans les connaître, tandis que la plupart des voyageurs de la Renaissance les ont connus sans les sentir (3).

Mais, au lieu de regretter ce que Venise aurait pu être sous la plume magique de l'auteur des *Amours*, occupons-nous des poètes qui en ont parlé.

***

Deux noms se présentent aussitôt à notre esprit; les noms des deux illustres poètes, qui eurent, pendant leur séjour en Italie, la nostalgie douloureuse de la

---

(1) Brunetière, *Littérature classique*, t. I, p. 341.

(2) Ibid., p. 350.

(3) Venise paraît avoir senti cette affinité d'âme entre elle et Ronsard. Sperone Speroni, nous allons le voir, déjà plus qu'octogénaire, ne se rassasiait jamais de lire les œuvres du grand poète français, et Brantôme nous raconte l'anectode suivante: « Moy estant un jour à Venize chez un des principaux imprimeurs, ainsy que je luy demandois un Petrarque en grosse lettre, grand volume et commenté, il y eut un grand magnifique près de moy, s'amusant à lire quelque livre, qui, m'oyant il me dict, moitié en italien moitié en assez bon françois, car il avoit esté autresfois ambassadeur en France: « Mon gentilhomme, je m'estonne comment vous estes curieux de chercher un Petrarque parmy nous, puisque vous en avez un en vostre France plus excellent deux fois que le nostre qu'est M. de Ronsard ». Et là dessus se mit à l'exalter par dessus tous les poètes qu'il avoit jamais leu. » (Brantôme, *Œuvres*, éd. cit., t. III, p. 288). Si l'anecdote n'est pas vraie, elle est bien trouvée.

France: Clément Marot et Joachim du Bellay. A l'un et à l'autre Venise dicta des vers fameux.

C'est vers la fin de mai ou le commencement de juin de l'année 1536 que Marot arriva à Venise (1). Il venait de Ferrare. Renée de France, fille de Louis XII, l'avait comblé de bienfaits; mais le duc Hercule d'Este ne l'avait pas eu en bonne odeur, à cause de ses principes hérétiques. Marot fut attaqué de nuit par des Ferrarais, qui le rossèrent, si non par ordre du duc, au moins avec son autorisation tacite. Aussi, tout en n'étant pas positivement expulsé, le poète se décida-t-il à partir. Il se rendit à Venise, ville de tolérance, où il pouvait se présenter sans crainte, et dont Renée lui avait probablement décrit les merveilles, car elle avait fait au mois de mai 1534 un voyage dans la cité des doges (2).

Marot n'emportait avec lui qu'un désir: rentrer bientôt en France, où il y avait non seulement son roi, sa protectrice Marguerite de Navarre, ses amis et ses « maroteaux », mais encore la femme qu'il aimait d'un amour si tendre et si fidèle. Cette femme — M. Lefranc est parvenu enfin à l'identifier — était Anne d'Alençon, fille du bâtard d'Alençon, frère illégitime du duc, premier mari de Marguerite, qui mourut en 1525 (3). Marot avait été déjà séparé d'Anne en 1527, environ un an après qu'il l'avait connue. La jeune fille lui avait été

---

(1) Voy. ROBERT YVES PLESSIS, *Vie de Clément Marot.* Paris, Schemit, 1911. C'est le tome premier des *Œuvres* de CLÉMENT MAROT, publiées par GEORGES GUIFFREY.

(2) Voy. J. BONNET, *Renée de France à Venise. Mai 1534.* Bulletin de l'histoire du protestantisme français, 1878.

(3) Voy. *Le roman d'amour de Clément Marot.* Dans ABEL LEFRANC, *Grands Écrivains Français de la Renaissance.* Paris, Champion, 1914, pp. 1-61.

ravie par un départ, dont nous ignorons d'ailleurs la cause, et Marot en avait beaucoup souffert. Mais un jour Anne était retournée à la cour; l'allégresse de Marot avait été immense; la jeune fille ne couronnait pas la passion du poète, mais elle l'alimentait par sa douce réserve et parce qu'elle ne se décidait pas non plus à se marier avec d'autres. Voilà qu'une nouvelle épreuve était arrivée: l'exil de Marot. C'était lui, maintenant, qui était obligé de quitter Anne. Le cœur du poète en avait palpité et souffert: sa flamme le dévorait. Lorsque, en 1535, fut brûlé le bosquet enchanteur situé sur le bord du Pô, qui servait de lieu de rendez-vous aux réunions de la cour ferraraise, il regretta que son cœur aussi ne fût réduit en cendres.

Mais à Ferrare Marot jouissait de la protection de Renée, dont l'hospitalité aimable lui adoucissait les souffrances de l'exil; à Venise, au contraire, il se sentait tout à fait seul. Sans amis, sans protecteurs, perdu au milieu des nombreux étrangers qui s'abritaient sous les ailes du lion, il adressa à François Ier, au Dauphin, et à la reine de Navarre, des suppliques afin qu'il lui fût accordé de revoir sa patrie, au moins pour six mois. Il obtint plus qu'il n'avait osé demander: le roi lui permit de rentrer en France, sans autre condition que l'abjuration de ses erreurs. Marot quitta Venise le 22 ou 23 novembre 1536; il gagna les Alpes par Padoue, Vérone, Brescia, Milan, Turin; il franchit le mont Genèvre, redescendit du côté de Briançon et aboutit à Grenoble. Vers le 8 ou 9 décembre il arriva à Lyon, qu'il quitta vers le milieu de janvier 1537.

Quel genre de vie Marot mena-t-il à Venise? Les épîtres qu'il envoya de cette ville ne nous en disent pas long; elles ne contiennent point de détails sur sa vie présente, point d'allusions à sa passion. Dans celle

qui est adressée à François Ier (1), le poète craint que son roi ne pense qu'il ait quitté Ferrare par la fièvre de courir d'un pays à l'autre :

que de vaguer je fais profession.

Non; et il n'a pas davantage de remords sur sa conscience; son seul crime aux yeux d'Hercule d'Este c'est d'être Français. Il ajoute qu'il voudrait voler sur le Pégase pour revoir la Loire, ses amis, sa maison et sa famille désolées. Mais à quoi bon de vains regrets? Seul le roi peut lui permettre la réalisation de ses vœux; le roi, qui doit réparer une injustice, car il a envoyé en exil son poète, au moment même où celui-ci songeait à lui demander une demeure tranquille et plaisante, où sa muse pût habiter en paix et chanter les louanges de son maître. Le poète supplie le roi de satisfaire son désir, par amour de ses enfants et de sa sœur :

Par la seur tienne, et ma maistresse et dame.

Tel est, en peu de mots, le contenu de l'épître à François Ier. Le poète ne parle donc pas de sa vie à Venise, mais il a l'air de beaucoup souffrir de son exil.

Même silence dans l'épître au Dauphin (2): Marot

---

(1) Cette épître, qui ne figure encore dans aucune édition des œuvres de Marot, a été publiée par M. Gustave Macon dans son important article: *Poésies inédites de Clément Marot.* Bulletin du bibliophile, 1898. M. Macon l'a tirée d'un manuscrit, offert par Marot au connétable de Montmorency, qui se trouve dans la bibliothèque de Chantilly et qui porte ce titre: *Recueil des dernières œuvres de Clément Marot non imprimées. Et premierement celles qu'il fit durant son exil et depuis son retour. 1537. En mars.* (C'est à dire en mars 1538, selon le nouveau style).

(2) *A Monseigneur le Daulphin, du temps de son exil.* Éd. Guiffrey, t. III, pp. 392 et suiv.

le prie de vouloir bien faire des démarches auprès du roi, pour qu'il lui accorde un sauf-conduit de six mois. Il ne demande pas davantage, non seulement pour ne point avoir l'air de trop prétendre, mais encore pour ne pas se déclarer disposé à abjurer une doctrine, dont il va proclamer l'excellence dans une épître à la duchesse de Ferrare. Le poète se borne à dire qu'il a un désir irrésistible de revoir ses « maroteaux », ses vieux amis et compagnons, et la cour du roi. Il y a toutefois dans cette épître un morceau, qui témoigne de l' influence que le séjour en Italie exerça sur le naturel de Marot. Il dit qu'il a appris des Lombards

à parler peu et à poltronniser.

Il ajoute :

Dessus un mot une heure je m'arreste
S'on parle à moy, je responds de la teste (1).

La conduite d'Hercule l'a mis sur ses gardes ; il craint toujours de nouvelles persécutions, et il use de prudence.

Le ton de l'épître à la reine de Navarre est plus intime (2). Marot sent le besoin de s'épancher avec cette amie fidèle, qui l'a toujours comblé de bienfaits ; avec la grande protectrice qui, comme M. Lefranc l'a si bien démontré, s' intéressa à la passion du poète, et sans doute n' intervint dans son histoire d'amour qu' « avec la bonté souriante qui lui était habituelle, et aussi avec la sympathie attentive qu'elle manifesta

---

(1) V. 58-60.

(2) Cette épître aussi a été publiée par M. Macon, dans l'article cité.

toujours aux sentiments vrais et aux problèmes délicats de la vie du cœur » (1):

A qui diray le regret qui entame
Mon cœur de fraiz, synon à toy, Madame,
Que j'ay trouvée en ma première oppresse
Par dit et fait, plus mère que maistresse ?

Marot fait à la reine un tableau de sa propre fuite de France :

Passa ton serf torrentz et montz et vaulx
Puis se sauva en la terre italique
Dedans le fort d'une dame galique
Qui le receut.

Mais le voilà obligé de quitter Renée aussi. Après maintes péripéties il arrive en pays vénitien. Le poète exploite l'omonymie entre *cerf* et *serf*, et dit :

Ton povre serf, qui en l'estang sallé
Vénitien jecter s'en est allé,
Où les mastins ne le lairront longtemps,
Car clabauder d'icy je les entens.
Ainsy osté m'ont la joye féconde
Et le repos que ma dame seconde
M'avoit donné; osté m'ont ceste aisance,
Oultre son vueil et à ma desplaisance;
Et maintenant tout ce que faire puys
Sont pleurs et plains, et ne scay qui je suis,
Fors seullement une plante esbranchée,
Laquelle fut lourdement arrachée
De ton jardin fertile et fructueux
Par tourbillons et ventz impétueux
Qui m'ont poulsé par sus les grans montaignes
Jusqu'à la mer qui est joincte auz campaignes
De l'Itallye, où j'ay plus de douleurs

---

(1) LEFRANC, *Op. cit.*, p. 43.

Que n'a la terre au printemps de couleurs.
En ceste mer n'a point tant d'animaulx
Qu'en moy d'ennuys, mais le grant de mes maulx
Et le dernier est de sentir en l'âme
Quel douleur c'est perdre deux fois sa dame.

En effet, Marot venait de perdre Renée de France après avoir perdu Marguerite; il s'était trouvé obligé de quitter la cour de Ferrare pour se réfugier à Venise, après avoir dû quitter la France et le milieu de la cour de la Reine de Navarre. Son amertume rendait à ses yeux la belle lagune « un estang salé », tandis que les myriades de poissons, tant vantés par Audebert, n'étaient pour lui qu'un terme de comparaison à ses innombrables ennuis.

Les nerfs du poète sont excités; il n'a jamais de repos; et la nuit il ne fait que rêver: tantôt il lui semble qu'il est enfermé dans une prison, tantôt il se revoit à la cour de Marguerite, et, à son réveil, la réalité lui semble encore plus triste. Dans cette épître Marot proclame encore une fois son innocence et se recommande à la reine pour qu'elle le fasse rentrer en France, son pays bien-aimé :

. . . . Ung chascun pour tout seur
Trouve toujours ne sçay quelle doulceur
En son pays, qui ne luy veult permectre
De le pouvoir en oubliance mectre.

. . . .

. . . . Estes-vous esbahys,
Faulx mesdisans, si j'aspire au pays
Là où j'ay nourriture et croissance,
Où j'ay enfans, compaignons, congnoissance,
Là où mes vers, cà et là espandus,
Sont des petits et des grans entendus,
Où je vivoys sans peine et sans destresse,
Et où tu es, ma dame et ma maistresse!

Mais, non content d'avoir plaidé sa cause à l'aide de raisons de nature sentimentale, Marot a recours à une autre raison, de nature intellectuelle, qui aura peut-être son poids dans la décision du roi et de la reine. Il craint que son long séjour en pays étranger ne lui fasse trop oublier sa langue maternelle. Le poète, dont les vers sont « des petits et des grands entendus » et dont la cour de France est justement fière, risque de ne savoir bientôt plus écrire:

Si quelque mot s'y trouve inusité,
Pardonne-moy; c'est mon style qui change,
Et ne fera que tousjours empirer
S'il ne te plaist d'icy me retirer.

Ce ne fut peut-être pas le dernier motif, qui valut à Marot le retour dans sa patrie.

L'épître à Lyon de Jamet, datée du 31 juillet 1536, n'est pas plus riche en renseignements sur la vie que le poète mène à Venise. Toutefois, il paraît être plus calme; il se sent à l'abri des persécutions:

C'est ainsi que Clément devise
Vivant en paix dedans Venise (1).

Il vivait non seulement en paix, mais inaperçu. En effet, les espions ferrarais ne se doutaient point de

---

(1) *Aultre epistre envoyée de Venise le dernier jour de juillet 1536.* Éd. Guiffrey, t. III, p. 450, V. 217-218. Cette épître contient une pointe contre la politique de Venise. L'auteur dit: « Selon le poix branle Venise » (V. 84). « Marot avait-il étudié sur place la politique oscillante de Venise? dit M. Guiffrey au sujet de ce vers. Sans l'affirmer, cette supposition nous paraît tout au moins conforme aux événements de cette époque. En effet, Sforza étant mort sans héritier, l'Empereur revendiqua aussitôt le duché de Milan comme fief de l'Empire. De son vivant le duc s'était déclaré pour la France, et les Vénitiens qu'il comptait

sa présence, et quand le chef de la police de Ferrare demanda à Giacomo Tebaldi, ambassadeur du duc Hercule à Venise, s'il était arrivé dans la Sérénissime un Français soupçonné de vouloir mal à l'empereur, l'ambassadeur répondit qu'à sa connaissance aucun Français, tel que celui dépeint par son excellence, ne se trouvait à Venise, mais qu'on allait chercher mieux (1).

Le 13 septembre, l'ambassadeur mandait que seulement deux mois auparavant il y avait eu à Venise un valet de chambre du roi de France ; mais, ajoutait-il, ces gens-là ne vont pas contre l'empereur, ils n'écoutent personne (2). Évidemment le valet était Clément Marot.

---

parmi ses alliés, n'avaient élevé à ce sujet aucune objection ; mais le duché changeant de mains, ils jugèrent de leur intérêt de changer également de politique, et de se déclarer pour l'Empereur, avec lequel ils conclurent un traité d'alliance. Le duc d'Urbin, lieutenant des armées impériales, n'avait point été étranger à cette détermination de leur part. Il ne songeait pas en effet sans inquiétude aux prétentions que Catherine de Médicis pouvait élever contre lui, et il trouvait avantageux pour sa propre cause d'attirer vers Charles-Quint les amis de François Ier. (MÉZERAY, *Hist. de Fr.*, t II, p. 505). C'est peut-être par allusion à ces intrigues que Marot dit ici, sous une forme figurée, que les Vénitiens inclinaient volontiers du côté où les événements faisaient pencher la balance. »

(1) 9 di settembre. « Ho facto diligentia per sapere sel e stato qui personaggio alcuno francese come V.ra Ex.ia mi commette e non trovo che ve ne sia stato alcuno, che sia comparso. Seguirò con buona dextreza per intenderlo meglio e trovando che ve ne sia stato, lo scriverò subito all'Ex.ia V.ra. » (*Archives de l'État de Modène. Ambasciatori Estensi a Venezia : Giacomo Tebaldi*).

(2) 13 di settembre. « Nessun francese è stato qui da pochi giorni che sia stato visto. Ho inteso che due mesi fa vi fu un cameriere del Christ.mo, ma questi non si muovono contro l' imperatore, non sentono nessuno. » (*Archives citées*).

A mesure que le temps passait, Marot caressait l'idée de cette abjuration, qui seule pouvait lui rouvrir définitivement les portes de la France ; mais son épître à la duchesse de Ferrare (1) est encore tout imprégnée de calvinisme. Cette poésie, la seule où Marot a parlé longuement de Venise, est une sorte d'acte d'accusation contre les Vénitiens, qui loin d'embrasser les idées du réformateur de Genève, se livraient aux plaisirs, et qui, au nom de la religion, dressaient des temples superbes, ornés de splendides peintures, et instituaient des fêtes magnifiques. Probablement Marot franchissait souvent le seuil de ces temples et assistait volontiers à ces fêtes uniques au monde ; mais le calviniste frais émoulu était froissé par tant de splendeur ou du moins il s'en donnait l'air, pour montrer à Renée qu'il partageait ses principes.

Habile comme toujours à flatter l'ambition des personnages auxquels il s'adresse, Marot commence en rappelant les honneurs que Venise rendit à la duchesse lors de son voyage dans cette ville, en 1534. Loin de mépriser l' « estang salé », comme il le faisait en s'adressant à Marguerite, il rédige un inventaire des merveilles de Venise, suivant l'usage de tous les visiteurs ses contemporains. Il commence lui aussi, de même que Commynes et tant d'autres, par louer « la fondacion », et il affirme que Venise est même au-dessus de sa renommée. Il paraît donc qu'à son arrivée, la vue de la ville sortant des eaux lui fit une impres_ion très vive. Les Vénitiens, ajoute-t-il, ne sauraient certes mieux s'y prendre pour satisfaire leurs yeux ; mais, hélas, il n'ont pas soin de leur âme ; ils ne visent pas plus loin que

(1) Voy. Textes, n. 39.

les choses terrestres, et tandis qu'ils dorent à grands frais les images des saints, ils n'écoutent pas les pauvres, qui crient à leurs pieds. Ils ont un gouvernement admirable, mais ils le gâtent par une quantité de pompes superflues ; ils portent le nom de chrétiens, et ils vivent selon la loi d'Épicure. Dans ces vers on reconnaît à chaque instant l'influence des prédications de Calvin à la cour de Ferrare. Marot parle ensuite des courtisanes, qui étaient alors en nombre si considérable et qui constituaient un des rouages du gouvernement. Il dit que la ville est née de la mer comme Vénus, et qu'elle est l'héritière de la déesse. Beaucoup de poètes ont rapproché le nom de Venise de celui de Vénus; entre autres, nous l'avons vu, Germain Audebert. Mais tandis que l'auteur de la *Venetiae,* brode sur cette idée pour exalter la beauté des Vénitiennes, Marot prend en main les intérêts des bonnes mœurs ; il trouve scandaleux que la femme soit adorée à Venise plus qu'au temple de Cythère et qu'on n'y fasse point de distinction entre l'honnête et la courtisane. Il s'étonne aussi de voir à Venise tant de personnes de différentes religions : Juifs, Turcs, Arabes, Mores, et il semble oublier que c'est précisément grâce à la liberté de pensée qui règne souveraine dans la ville de l'Adriatique, que lui même a pu y trouver un sûr asile.

Quelles que soient les réflexions du philosophe, l'observateur partage la surprise que causait à tous les étrangers le spectacle de la place Saint-Marc, où se donnait rendez-vous cet assemblage de gens de tous les costumes les plus variés et les plus bizarres. Enfin Marot passe en revue, bien que trop rapidement, quelques-unes des particularités qui ont le plus attiré son attention : les palais qui bordent le Grand Canal ; les « très antiques cheveaux » de bronze du fronton de Saint-Marc ; la place, l'arsenal, les murs

salés, les petits canaux et les gondoles, qu'il appelle « mules de bois ». Il est probable que Marot sût apprécier les beautés artistiques de Venise, et peut-être jouit-il aussi du commerce des grands artistes alors en renom, particulièrement du Titien, qu'il avait vu naguère à la cour de la duchesse Renée et qui, dit-on, lui fit un portrait. Également, il est possible qu'il ait eu relation avec quelques-uns des écrivains illustres, qui accouraient alors se désaltérer à cette source de savoir et d'art qu'était la cité des Alde ; au moins avec l'Arétin, qu'il mentionne dans l'un de ses coq-à-l'âne, où il se vante de pouvoir le surpasser en libertinage poétique (1).

Marot connut aussi la vie politique de Venise, comme le témoignent quelques allusions rapides. Mais il aurait été oiseux de décrire longuement à la duchesse des choses et des personnes qu'elle connaissait bien. C'est pourquoi il se passe de parler du doge, André Gritti, qu'il se borne à appeler « saige », et des autres membres des conseils « beaux vieillards », ainsi que le doge, du reste. Il aime mieux dire à Renée quelque chose qui la touche plus directement : c'est que les Vénitiens n'oublient point qu'elle est la fille du vainqueur d'Agnadel, si noble et si généreux. Le poète conclut en suppliant la princesse de vouloir bien se souvenir de lui.

---

(1) Voulez-vous préférer la chasse
Au vol du milan suspendu ?
Si dieu ne l'avoit deffendu
Et je fusse en mon advertin
Je donroys quinze à l'Aretin
Et si gaigneroys la partie.

(*Epistre du Coq en l'Asne envoyee à Lyon Jamet.* Éd. Guiffrey, t. III, p. 386, V. 186-191).

En résumé, le ton des épîtres datées de Venise est sombre: l'exilé regrette l'éloignement du pays natal, l'amant souffre de la séparation de la femme adorée, le huguenot est choqué de l'immoralité qui l'entoure. Cependant, pour ce qui est de ses scrupules religieux, Marot tend de plus en plus à s'en affranchir, et les derniers temps de son séjour à Venise, il paraît avoir joui de la société aimable et insouciante qui l'entourait :

A Venize je faictz prouesse (1).

Nous ignorons de quelle nature sont les exploits dont se vante le poète; il est possible qu'il ait été l'objet de beaucoup de témoignages de sympathie et d'estime de la part des artistes et des lettrés qui demeuraient alors à Venise et qu'il n'ait pas résisté aux séductions incessantes du milieu vénitien; mais le vers amer qui suit:

Il ne vaut rien qui n'a richesse,

nous apprend que, si la vanité de Marot a été satisfaite un instant, il sentait toutefois que sa situation était des plus précaires et son désir de rentrer chez lui le harcelait chaque jour davantage. Le coq-à-l'âne date du 20 novembre; les amis de Venise avaient déjà songé sérieusement à lui pour le rapatrier; trois jours après il partait pour revoir son pays bien-aimé.

En France, il lui arriva toutefois de retoucher les poésies qu'il avait écrites pendant son exil, et il y apporta les modifications qui lui semblèrent les plus opportunes, afin d'être agréable aux personnes auxquelles il faisait l'hommage de ses vers. L'épître à

---

(1) *Epistre du coq à l'asne à Lyon Jamet.* Éd. Guiffrey, t. III, p. 508, V. 187.

Renée de France subit ce sort. Aussi en avons-nous un deuxième texte (1) bien différent de celui que nous venons d'examiner. Il se trouve dans un manuscrit offert en mars 1538 à Anne de Montmorency, le fondateur de la bibliothèque de Chantilly, qui venait d'être élevé à la dignité de connétable. Ce manuscrit contient, entre autres poésies, les trois épîtres au roi, au dauphin et à la reine de Navarre, dont nous avons parlé, et l'épître à la duchesse de Ferrare, mais revue et corrigée d'une manière fort intéressante. Le huguenot de 1536 avait abjuré l'hérésie depuis quinze mois, et maintenant il offrait ses vers à un catholique rigide et fervent, dont il ne voulait pas choquer l'orthodoxie. Aussi un langage bien plus modéré remplace-t-il la violente diatribe de l'ancien disciple de Calvin. Il n'est plus question ni de pompes que Dieu abomine, ni d'erreurs qui empoisonnent la chrétienté, ni d'épicuriens insouciants de leur âme immortelle. Mais la modification la plus significative se trouve à la fin. Le poète, dans l'épître de 1536, suppliait la duchesse Renée de se souvenir

De cestuy là que retiras pour rien
Quant il fuyoit la fureur serpentine
Des ennemys de la belle Christine,

c'est-à-dire de la religion de Christ, selon les réformateurs. Dans le manuscrit du connétable, la belle Christine est remplacée par Apollon et les Muses :

Quant il fuyoit la fureur et les ruses
Des ennemys d'Apollo et des Muses.

En résumé, plus on relit les vers de Marot sur Venise, ou datés de cette ville, et moins on comprend s'il

---

(1) Nous reproduisons d'après Macon, *Art. cit.*, pp. 167-170, le morceau le plus important. V. Textes, n. 39.

l'a aimée ou non. Il est trop soucieux de plaire aux personnes auxquelles il s'adresse, pour laisser deviner ses impressions personnelles. Sans doute son désir de rentrer dans sa patrie est au-dessus de tout autre sentiment et le domine, tandis que d'autre part il est encore gêné par des préoccupations religieuses, qui l'empêchent de s'exprimer avec sincérité. Mais il a bien connu les monuments, les gens, les mœurs de Venise, et il a probablement fini par en subir le charme et l'influence. Influence qui lui a été très avantageuse, l'esprit de liberté qui régnait dans la cité des Alde l'ayant certes poussé à mettre de côté tout scrupule religieux, ainsi qu'il le fallait pour obtenir du roi la grâce tant désirée.



Par l'intermédiaire de Joachim du Bellay, la muse française adresse les pointes perçantes de la satire vers la ville des doges. Du Bellay ingrat, qui, nous allons le voir (1), avait puisé à Speroni plusieurs morceaux de sa *Deffence*; qui, dans sa jeunesse, avait imité Bembo, entre autres pétrarquistes; qui de retour en France transposera treize des *Lusus* d'André Navagero dans ses *Jeux rustiques.*

Il est vrai qu'il tenait, de sa molle et douce terre d'Anjou et de sa vie de petit campagnard, des prédispositions à être le charmant poète rustique qu'il devint dans la suite. Cependant, comme l'affirme M. Faguet « il fallut la lecture des *Lusus* de Navagero pour le tourner de ce côté » et dans ses *Jeux rustiques* « quelque chose de la mollesse italienne se mêle

(1) Voy. Ch. VI.

très heureusement à la prestesse et à la vivacité française » (1).

Mais si Du Bellay, tout jeune, sut puiser aux poètes vénitiens ; si quelque chose de la douceur de la lagune finit par se fondre chez lui avec la douceur de l'Anjou, cela ne l'empêcha pas d'adresser à Venise, où il passa en revenant en France, après quatre ans de séjour à Rome, quelques-uns de ses vers les plus mordants.

Ce ne sont plus les pathétiques rêveries de l'auteur de l'*Olive*, ni même des descriptions inspirées par les beautés naturelles ou artistiques de la ville. L'auteur des *Regrets* nous a avertis d'avance :

Je ne veulx point fouiller au sein de la nature,
Je ne veulx point chercher l'esprit de l'univers,
Je ne veulx point sonder les abysmes couvers
Ny desseigner du ciel la belle architecture:

Je ne peins mes tableaux de si riche peinture,
Et si hauts argumens ne recherche à mes vers:
Mais suivant de ce lieu les accidents divers,
Soit de bien, soit de mal, j'escris à l'adventure (2).

Les *Regrets* sont donc un journal. dont le sonnet à Venise est une page. Dans cette page l'auteur a rassemblé ses impressions, non pas sur les choses, mais sur les hommes, qu'il avait déjà bien appris à fustiger. Dans cette Italie, où Berni traçait les vignettes satiriques de la vie contemporaine, peut-être regrettait-il la douceur angevine, en sentant que, loin de son pays, lui aussi se transformait peu à peu ; que

---

(1) É. FAGUET, *Seizième siècle*, p. 312.

(2) JOACHIM DU BELLAY, *Œuvres françoises*. Avec une notice biographique et des notes par CH. MARTY-LAVEAUX. Paris, Lemerre, MDCCCLXVII, t. II. *Les Regrets*, Sonnet Ier.

son esprit s'aiguisait, jusqu'à devenir aussi mordant que celui de Rabelais.

« Le sonnet satirique, dit M. Vianey (1), parut aux Florentins une invention trop heureuse pour qu'ils laissassent l'instrument se rouiller, et autour de Laurent de Médicis tout le monde le mania. Ce fut à qui mettrait en sonnets les calembredaines les plus bizarres, les coq-à-l'âne les plus ébouriffants, les paillardises les plus grasses, toutes choses qui annonçaient de fort loin les *Regrets*, mais aussi, et voilà qui préparait directement la voie à Du Bellay, comme l'a fait observer M. Toldo, les descriptions malicieuses des villes rivales, Milan, Venise, Naples » (2).

Aussi Du Bellay, s'inspirant de ces exemples, apprend-il à classer ses haines, comme jadis ses amours:

Je hay du Florentin l'usurière avarice,
Je hay du fol Sienois le sens mal arresté,
Je hay du Genevois la rare vérité
Et du Venitien la trop caute malice (3).

Il faut l'avouer, s'il pique, il sait pourtant choisir le point faible; et Venise en avait plus d'un. Passe encore si elle s'était bornée à être malicieuse; mais elle était corrompue. Personne ne l'ignore, et M. Molmenti l'a si bien démontré: « Alors que la lumière des arts et du savoir était le plus éclatante, on vit augmenter de plus en plus la corruption des mœurs, qui jette une ombre sinistre sur le repos, sur l'abon-

---

(1) JOSEPH VIANEY, *Le Pétrarquisme en France au XVIe siècle.* Montpellier, Coulet, 1909, pp. 354-5.

(2) P. TOLDO, *Études sur la poésie burlesque française de la Renaissance.* Zeitschrift für romanische Philologie, t. XXV, fasc. V.

(3) *Les Regrets,* Sonnet 68.

dance, sur la sûreté, sur la liberté, sur les arts florissants, sur les fêtes heureuses de Venise » (1). Corruption non supérieure à celle des autres villes, et à laquelle le caractère artistique des Italiens donnait une apparence intellectuelle et élégante; mais corruption quand même.

Du Bellay, par son fameux sonnet sur Venise, laissa dans la littérature française une image ineffaçable du vice, qui souillait la belle ville dans le temps de sa splendeur :

Il fait bon voir (Magny) ces Coïons magnifiques,
  Leur superbe Arcenal, leurs vaisseaux, leur abbord,
  Leur sainct Marc, leur Palais, leur Realte, leur port,
  Leurs changes, leurs profits, leur banque et leurs trafiques:

Il fait bon voir le bec de leurs chapprons antiques,
  Leurs robbes à grand' manche, et leurs bonnets sans bord,
  Leur parler tout grossier, leur gravité, leur port,
  Et leurs sages advis aux affaires publiques.

Il fait bon voir de tout leur Senat balloter,
  Il fait bon voir par tout leurs gondolles flotter,
  Leurs femmes, leurs festins, leur vivre solitaire:

Mais ce que lon en doit le meilleur estimer,
  C'est quand ces vieux coquz vont espouser la mer,
  Dont ilz sont les maris, et le Turc l'adultere (2).

Venise semble avoir aiguisé l'esprit satirique de Du Bellay, que Rome avait déjà éveillé en lui. Ou, pour mieux dire, comme il adressa tant de vers à la ville des papes, tandis qu'il n'adressa qu'un sonnet à la cité des doges, il a recueilli en quatorze vers une matière très abondante; ainsi il est parvenu à nous donner, en un instant, la vision complète de la ville

---

(1) Molmenti, *Venezia nella vita privata*, t. II, pp. 585–6.
(2) *Les Regrets*, Sonnet 125.

regardée par un observateur, qui, au lieu de se pâmer d'admiration à la vue de tant de magnificences, uniques au monde, saisit dans chacune le côté ridicule, et, arrachant le voile somptueux dont s'enveloppent les fêtes et les cérémonies, met à découvert l'immoralité des hommes qui les organisent.

*
* *

Mais une voix va bientôt se lever pour plaider, ne fût-ce qu'en dix vers, la cause de Venise. C'est la voix d'une autre étoile de la Pléiade, Jean-Antoine de Baïf, fils de l'ambassadeur que nous avons déjà rencontré. En 1563, Jean quittait le concile de Trente pour aller voir Venise, sa ville natale :

Laisson, Griffin, laisson le Concile, et faison
Un voyage à Mantoue, à Vicence et Veronne,

écrivait-il dans *l'Épître au roy*, si riche en détails biographiques ; et ailleurs :

M'avint une fois en ma vie
Les monts des Alpes repasser
Pour .voir Venise ma naissance.

Il est vrai que, comme Christine de Pisan, il se sentait au fond Français, puisqu'il il se hâte d'ajouter :

Mais fils de François je me vante
François : et la France je chante
Que j'honore pour mon païs (1).

Cela ne l'empêchait pourtant pas d' hériter de son père l'amour pour la ville qui était alors le rendez-

---

(1) *Au Chevalier Bonet.* BAÏF, *Euvres en rime,* éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 454.

vous des savants de tous les pays, et qui se montrait si hospitalière envers eux (1).

On te fait trop grand tort, Venice,
De te reprocher l'avarice:
Ils ont menty les medisans,
Qui vont ainsi de toy disans,
Pour te rendre deshonoree,
Que tu es chiche et reserree:

(1) Baïf lui-même nous donne des renseignements précieux sur sa naissance:

« Oust dans Paris vit le carnage
Le fevrier devant de mon âge
Lan quarantieme accomplissoit » (T. II, p. 460).

Il naquit donc en février 1532, et, selon Mersenne, qui tient la notice d'un ami du poète, exactement le 12 du mois.

Le « bon Lazare » tenait cet enfant, qui affichait sans honte sa situation de « fils naturel », d'une femme dont nous ne savons rien d'assuré, bien que les critiques s'accordent dans l'opinion que c'était une Vénitienne. Goujet en fait une demoiselle de condition, M. Belleuvre une jeune patricienne, M. Fremy une « Vénitienne de grande race », mais sans donner aucune preuve du fait. «Tout récemment, dit M. Augé-Chiquet (*Jean-Antoine de Baïf,* p. 9, n. 3), M. Léon Séché (*Musset*, Paris, Société du Mercure de France, 1907, t. I, p. 29, n. 2) a cru reconnaître ses traits dans l'un des cinq médaillons sculptés qui ornent la cheminée monumentale du château du Puis. Deux sont bien conservés. Il représentent une figure d'homme de profil (qui est celle de Lazare de Baïf) et la figure d'une femme, qui porrait bien être sa maîtresse, la Vénitienne, mère de Jean-Antoine. » Mais cette femme n'a pas été identifiée, et Baïf et son père ont parfaitement réussi à garder un secret que, sans doute, ils ont désiré laisser ignoré. Autrement, comment s'expliquerait-on le silence obstiné d'Antoine, qui aime tant à raconter sa vie? En revanche, nous connaissons d'autres détails qui nous échappent pour d'autres écrivains. Dans *l'Épître au roy* le poète

Ils te donnent ce faux renom
Les bavars: il n'en est rien, non:
Je le sçay, au moins à l'espreuve
Ouverte et large je te treuve (1).

« On serait tenté de croire, dit M. Brunetière, on trouverait naturel et poétique à la fois que, de toutes ces cités d'art, en visitant celle qui lui avait donné naissance et qui s'honorait alors des noms fameux de Titien, du Véronèse et du Tintoret, pour ne rien dire des moindres, ce jeune homme, — il avait trente ans, — eût senti s'éveiller en lui son hérédité jusqu'alors latente, et comme opprimée par le poids de son érudition. Et, de fait, on pourrait dire à ce propos deux mots de son *Ravissement d'Europe*, si la première publication n'en remontait à 1551. On pourrait aussi rapporter à cette influence de l'hérédité reconquise quelques-uns de ses poèmes: *Pyrame* et *Thisbé*, par exemple, ou *Fleur d'Épine et Bradamante*, lequel est précisément imité de l'Arioste. Le coloris en est plus chaud que celui de ses autres œuvres. Mais, à vrai dire, ses impressions d'Italie ne furent pas très profondes; on n'en trouve presque pas de trace dans ses écrits; et quand il revint de « Trente la pierreuse, » où, dit-il lui-même, il avait passé

---

explique plaisamment pourquoi François envoya son père à Venise:

« A fin que né de Luy, sur les fons Saint Moïse
Je fusse battizé: des noms de mes parreins
Justinian et Rincon, tenans mes foibles reins,
Jan Antoine nomé. » (T. I, p. V).

En d'autres termes, il fut baptisé dans l'église San Mosé, et reçut le double prénom de Jean-Antoine de ses deux parrains, l'Italien Giovanni Giustiniani et l'Espagnol Antonio Rincon.

(1) *De Venice*. Quatrième livre des passetems, t. IV, p. 416.

fort paisiblement les longs mois « que la France bouillait d'une félonne guerre », ce fut pour reprendre ses travaux interrompus » (1).

Cependant, s'il n'est pas prouvé que, comme le dit M. Chouquet, Baïf, de retour en France, faisait connaître « aux dilettantes de l'aristocratie parisienne des chants italiens entendus et recueillis pendant son séjour à Venise » (2), cela n'est pas non plus impossible. Il est encore plus probable que l'occasion se soit présentée à lui, passionné de musique comme il l'était, d'assister à quelques-unes de ces auditions musicales, que princes et seigneurs vénitiens offraient alors à leurs amis. Son séjour contribua donc sans doute à enraciner en lui l'opinion, déjà assez répandue au XVIe siècle, que musique et poésie sont inséparables. L'exemple des seigneurs vénitiens, amateurs de musique ; l'habitude des académies, si commune chez eux, revinrent certes à son esprit quand il conçut l'idée de fonder une académie de poésie et de musique sous le patronage de Charles IX. Il faut dire enfin que, si Baïf semble ne pas avoir assez admiré la beauté de sa ville natale, il y reçut cependant le meilleur accueil et il voulut l'en récompenser en se faisant son défenseur contre une accusation que les Français de tous temps ne lui ont jamais épargnée : celle d'être une ville avare. Lui, il la trouve « ouverte et large » et comme il dit qu'il la connaît « à l'espreuve », cela nous fait penser avec plaisir, que Venise lui fit l'accueil qu'il méritait, non seulement comme

---

(1) Brunetière, *Op. cit.*, t. I, pp. 402-3.

(2) Gustave Chouquet, *Histoire de la musique dramatique en France depuis ses origines jusqu'à nos jours.* Paris, Didot, 1873, p. 60.

fils d'un ambassadeur, mais comme un membre illustre de la Pléiade, à qui elle était fière d'avoir donné naissance (1).

***

Un poète presque inconnu, mais que M. Picot a remis en honneur, parmi les italianisants du XVI[e] siècle, Claude de Pontoux (2), nous a peint la vie du jeune étranger, homme aimant les plaisirs, dans la gaie Venise de la Renaissance. Et cette franchise, cette note réaliste, est loin de nous déplaire. Après tout, ces savants qui voyageaient, n'étaient pas des saints ; et, les jeunes surtout, n'étaient pas assez aguerris contre les tentations d'une société corrompue. Bien des fois, sans doute, il leur arriva d'être à Venise, dans les bras de quelque courtisane, alors que leurs parents et leurs mécènes les croyaient à Padoue, plongés dans les études.

Né à Chalon-sur-Saône, vers 1540, Claude de Pontoux étudia la médecine, suivant l'exemple de son père, qui était apothicaire ; mais il s'éprit en même temps des études littéraires. Il suivit les cours de l'université de Dôle et se rendit ensuite à Padoue, où il s'initia aux beautés de la poésie italienne. Il écrivit

---

(1) Parmi les membres de la Pléiade, Jean Dorat entreprit lui aussi un voyage en Italie. Scaliger a même dit qu'il avait à Padoue ou à Pise 1200 écus de gages, mais l'on a contesté l'exactitude de ce fait. Il est bien probable qu'il s'agisse non pas de traitement, mais de propositions séduisantes qu'il a reçues sur son passage. (Voy. JEAN DORAT, *Œuvres*, avec une notice biographique et des notes, par CH. MARTY-LAVEAUX. Paris, Lemerre, MDCCCLXXV, p. XLII). Certes dans ses œuvres Dorat n'a point parlé de Venise.

(2) *Fr. It.*, t. II, pp. 49-57.

des sonnets dans cette langue, qui, de même que ses vers français, s'inspirent des poètes alors chéris en France : Pétrarque, Bembo, Arioste.

Mais les sonnets qui nous intéressent le plus sont ceux où il parle de Venise. Il aborde deux sujets, l'un plus vénitien que l'autre, et jusque là négligés par les poètes français : la gondole et les courtisanes. La vie des petits canaux verts a échappé aux savants, aux hommes d'état, tout préoccupés qu'ils étaient de fouiller les manuscrits ou de résoudre des questions politiques. Il n'en est pas de même pour Claude de Pontoux : étudiant, et plein de vie, il découvre tout de suite celui des attraits de Venise qui lui permettra de s'abandonner aux rêveries de sa fantaisie encore fraîche : c'est la légère gondole, qui le mène auprès de la femme aimée. S'adressant au vaillant gondolier, il lui demande, non sans encombrer ses vers d'un lourd fardeau d'images classiques, de le mener vers la demeure mystérieuse, où est celle qui apaisera tous ses ennuis :

Vogue, garçon, ô vaillant barquerolle,
Estands tes bras, voute-toy, tire bien,
Fais moy voler d'un vol pegasien
Par ce canal ta legere gondole.

Il m'est advis qu'au paradis je volle.
Passe en Realte, au canal Cyprien,
A Calespurge ; ici, garçon, retien
Ferme au treguet (1) : voici la Casidole.

Ha ! c'est icy que je dois appaiser
Tous mes ennuiz et où je dois baiser
A mon plaisir ma douce Philomide.

---

(1) Italien *traghetto*.

« Mon cher espoir, le voulez-vous pas bien?
« Mon œil, mon cœur, mon tout, mon miel, mon bien,
« Sus, entrons donc au paradis de Gnide! » (1)

La nature ardente et débauchée du jeune poète le pousse à admirer, l'une après l'autre, toutes les courtisanes dont Venise pullule. C'est avec une gaîté, une insouciance toute juvénile, qu'il entraîne son ami Selincourt à le suivre dans ses visites à la « gaye Luciane », à « Esmeralde aux yeux verds », à « la belle Veronique », qu'ils feront « baller à la venitiane », à maintes autres, chez lesquelles ils seront sûrs de trouver le meilleur accueil. Oui, à Venise on peut aller s'ébattre partout et satisfaire son désir, alors même qu'on a « vouloir d'en baiser trente quatre » :

Selincourt, allons voir la gaye Luciane,
L'Esmeralde aux yeux verds, la belle Veronique
A qui tu es amy (mais tu n'es pas l'unique);
Nous la ferons baller à la venitiane.

Après, nous irons voir la gente Emiliane,
L'Angela Bell'occhi: bien qu'elle soit antique,
Elle n'entend que mieux l'amoureuse pratique.
De là nous irons voir la gentille Diane,

Ou bien la Mariette (2), ou bien la Ragousee;
Mais, pour ce que n'aguere un brave l'a frizee,
El' nous econduira; mais d'elle ne nous chaut,

---

(1) Claude de Pontoux, *Œuvres*. Lyon, Benoist Rigaud, 1579, p. 81. *L'Idée*, Sonnet 131. (Biblioth. nat., Inv. Rés. Ye. 1845).

(2) « Nous voyons ailleurs que Pontoux avait eu pour rival auprès de Mariette un Allemand appelé Minkwitz: « De Minkwitz est jaloux si j'aime Mariette. » (*Œuvres*, p. 145). Un Erasmus von Minkwitz (Mingvitius) avait été recteur des juristes à Padoue en 1534 (Archiv. de l'univ. de Padoue, reg. V, fasc. 1); mais le rival de Pontoux est évidemment postérieur. Il s'agit peut-être de Kaspar von Minkwitz, qui fut chargé par l'empereur, en 1571, d'une ambassade à Constantinople. » (Note de M. Picot, *Fr. It.*, t. II, p. 50).

Car nous pouvons aller autre part nous esbatre.
Que si tu as vouloir d'en baiser trente quatre
Encores aujourd'hui, Antoyne ne nous faut (1).

L'existence très gaie, que menait à Venise Claude de Pontoux, contraste avec la tristesse de Claude Turrin, un des imitateurs de Du Bellay, lui aussi étudiant en Italie et italianisant (2).

Pontoux lui-même fait ressortir ce contraste dans le sonnet suivant :

D'avoir passé les monts pour courir l'Italie,
Turin, il te doit estre ores un grand tourment ;
Ores il me doit estre un grand soulagement.
Tu avois à Dijon une parfaite amie,

Et j'avois dedans Dole une fiere ennemie.
La tienne, d'un doux œil, te traitoit doucement ;
La mienne d'un rude œil me traitoit rudement,
Ne me paissant jamais que de melancholie.

Tu as laissé ton heur pour estre malheureux :
J'ay laissé mon malheur pour estre bien heureux.
Je plorois dans Bourgongne, et je riz dans Padoue ;

Tu riois dans Bourgongne et, dans Padoue estant,
Tu vas chez Bartholin tes amours regrettant :
Voilà comment de nous ce petit dieu se joue (3).

Son amour malheureux pour Chrestienne de Baissey, demoiselle de Saillant, la *parfaite amye* dont parle Pontoux, rendit Turrin profondément mélancolique ; et son séjour à Padoue, où il étudia le droit sans

---

(1) PONTOUX, *Œuvres*, éd. cit., p. 149. *L'Idée*, sonnet 268. Claude de Pontoux est aussi l'auteur d'une version française des *Sermoni funebri de' vari autori in morte di diversi animali*, par ORTENSIO LANDI. Une autre traduction, parue sous le faux nom de Thierry de Thirmophille, fut faite par François d'Amboise. (BONGI, *Annali*, t. I, p. 232).

(2) Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. II, pp. 59-66.

(3) PONTOUX, *Œuvres*, éd. cit., p. 125.

passion, ne put le distraire. Les courtisanes, qui excitaient la gaieté de son ami, le révoltaient et les gentilshommes vénitiens lui semblaient ridicules. Il se moque de leurs vêtements, de leur ambition, et ne sait voir en eux que les dignes descendants de femmes malhonnêtes et de pères dont ils ignorent le nom. Du reste l'exemple de l'immoralité part d'en haut, semble dire Turrin, qui, comme Du Bellay, attaque directement le magnifique, prenant le ton même de l'auteur des *Regrets*. Fréquenter les courtisanes, faire le romanesque dans les canaux, folâtrer en gondole, et mettre en pratique l'Arétin, telle est, selon lui, la vie du premier magistrat de Venise :

Quand je voy ces faquins de ceste republique,
    Pour estre troussés mal et vestus lourdement,
    Pour trainer jusqu'aus piés un long habillement,
    Se donner à grand tort le nom de magnifique,
Et quand, pour balloter d'un affaire publique,
    Pour appeler sainct Marc à leur commencement,
    Je les vois usurper par l'orgueil seulement
    Et le nom et l'honneur de ceste Rome antique,
Les voiants d'autre part si prodigue[s] d'honneurs
    Je ne puis me tenir de dire: « Ces seigneurs
    « Sont vraiment, comme on dit, vrais enfants de leurs meres.
« Leurs meres sont putains et deguisent leurs noms,
    « Ceus-cy pour se farder preignent mille surnoms,
    « Et par faute, je croi, de connoistre leurs peres. »

S'entremesler en rond dedans une moresque,
    Ouir quelque Tané faire mille discours,
    Voir messer Julio trompé de ses amours
    Et pour une signore aimer une fantesque,

Aller voir l'Angela (1) ou la belle Tudesque,
Et pour se bien monter chevaucher le velours,
Pratiquer les tragués (2), et dans les carrefours,
Chanter quelque sonnet ou quelque romanesque,
Follastrer toute nuit dedans une gondole
Et pour donner martel manquer de sa parolle,
Apprendre les sifflets et les signes connus,
Remarquer l'Aretin et le mettre en pratique,
Et bref entretenir l'une et l'autre Venus:
Voilà le passetams que prand le magnificque (3).

Peut-être la mauvaise impression que Turrin remporta de Venise fut-elle causée par quelque aventure désagréable. Un sonnet italien contre Rodomont ferait croire presque qu'il avait provoqué un bravo qui repoussa son cartel (4); tandis qu'un autre sonnet, adressé à une femme qui méprisait ses soupirs (5), nous laisserait penser qu'il conçut aussi en Italie une passion sans retour. Quoi qu'il en soit, les vers sur Venise des deux écrivains dont nous venons de parler nous prouvent que l'homme porte partout où il va son naturel; et que les mêmes objets: gondoles et gondoliers, amoureux et courtisanes, vus à la même époque, par deux jeunes gens du même pays, du même

---

(1) « Ce doit être Angela Bell'occhi, dont parle Claude de Pontoux. » (Note de M. Picot, *Fr. It,* t. II, p. 61).

(2) Les *traghetti.*

(3) CLAUDE TURRIN, *Œuvres poétiques.* Paris, Bordeaux, 1572. Sonnets 65 et 66, f. 68 v.o - M. Toldo, dans l'*Art. cit.* (p. 518) parle de ces deux sonnets et reproduit même en entier le deuxième, d'après les *Satyres bastardes et autres œuvres folastres* du cadet Angoulevent (Paris, 1615), dont la leçon diffère en quelques points de celle que nous venons citer.

(4) *Œuvres poétiques*, f. 95.

(5) Claude de Turrin a donné lui-même la version française de ces sonnets.

âge, voués aux mêmes études, écrivant la même langue, dans la même forme poétique, sous l'influence du même milieu et des mêmes écrivains, peuvent inspirer des idées tout à fait opposées, selon qu'ils se reflètent dans une âme gaie et insoucieuse ou dans une âme triste et pensive.

Ce fut encore un jeune amoureux rebuté que Pierre Bricard (1), s'il faut en croire ce que son ami Virey écrivait sur son compte:

Ce qui fait que Bricard, qu'amour icy domine
Des beautez d'une dame, à la fin s'imagine
Que par des vers qu'il fait mouiller il la pourra,
Encor que les rigueurs de Patavine elle a;
Auquel je fais souvent de pitié compagnie
Pour voir le logis seul de ceste belle amye,
Car, elle, de la voir seroit trop de bonheur,
Ou s'elle, le voyant, monstroit l'avoir au cœur.
Toutesfois, comme Amour rend tout amant credule,
Il croit à ses regards que pour luy elle brusle,
La voyant en l'eglise, où tous les amoureux
Vont dire leurs desirs aux dames par leurs yeux;
Bricard, d'aymable mine et à qui la nature
A donné haulte taille et grace en sa posture,
D'un bon et vif esprit et d'un entendement
Qui peut donner aux loix lustre en un parlement,
Son dessein allant là; mais je crains que la Muse
Trop ne le divertisse et tout à soy l'amuse (2).

Bricard passa les monts un peu avant les fureurs de la ligue (probablement en 1587), cultiva le droit à Padoue, apprit l'italien, et écrivit des vers à la mode de Pétrarque, réunis sous le titre: *La Floridea del fedele Ardo* (3). Ce sont 156 sonnets italiens, 8 madrigaux,

---

(1) Voy. Picot, *Fr. It.*, t. II, pp. 315-324.

(2) Claude-Énoch Virey, *Vers itinéraires, allant de France en Italie*, 1592. (Biblioth. de l'Arsenal, ms. 1051, ff. 228v.o - 229).

(3) Paris, Gesselin, 1601. (Biblioth. municipale de Dijon, n. 7465. — Biblioth. Mazarine, n. 21881).

2 canzoni, 1 ballata, 1 sonnet français, 2 épigrammes latines. Toutes ces pièces ont un seul objet: la louange de la femme aimée, la belle Cittadella, qui appartenait à l'une des familles les plus illustres de Padoue. Un sonnet « in laude del Petrarca e del Gosselini » et diverses compositions adressées à ses amis, donnent un peu de variété à ce volume et nous permettent de connaître le nom des personnes avec lesquelles Bricard était intimément lié. Naturellement les Padouans y abondent (1), et c'est probablement dans l'espérance de conquérir la Citadelle inexpugnable que le poète, non content de lui avoir adressé tant de vers, s'intéressait aussi aux événements de sa famille; composait un madrigal à l'occasion de la mort de « la signora madre di sua diva » et dédiait des sonnets « à l'illustre signore Andrea Cittadella, fratello della sua diva ».

Mais toutes les tentatives de Bricard furent vaines et son confident Virey, à qui il avait adressé un sonnet, lui répondit en lui donnant le conseil pratique

---

(1) Un sonnet « al Sig. Hannibale Tosato, Paduano, depintore in cera (fol. 71 v.o); un « Madrigale fatto per l'illustre Sig. Ottavio Fregoso, vestito da Sole nella giostra dell'anno 1593 » (fol. 80, coté 79); un madrigal « In morte della signora madre di sua diva » (fol. 81, coté 90 v.o); des sonnets « Per l'illustre signore Andrea Cittadella, fratello della sua diva » (fol. 83, coté 92); « All'illustre sig. Gio. Lazara, cavaliero padovano » (même fol. v.o); « In laude della Signora Helena Santa Uliana » (fol. 83, coté 93 vo); « In laude della signora C. Capodivaca, gentildonna padovana » (fol. 84, coté 94); « Per la signora Zabarella Pernumia (même fol., vo); « Per la signora Uberta Discalza » (fol. 85, coté 95); Per la signora « Diana Rustica Zabarella » (même fol. v.o) « Per la signora P. Santasofia » (fol. 86, coté 96); « per l'illustre sig. contessa la signora Margarita Porta moglie dell'ill. signore conte Ænea dei Conti » (même fol. v.o) (Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. II, pp. 322-323).

de quitter la ville où était la femme qui le faisait tant souffrir, et d'aller rejoindre son ami fidèle à Sienne:

Delli gravi lumi col molto pianto
La turbida Brenta sgorga allagata
Et con gli sospiri l'aria infiammata
L'ardor tuo fa sentir in ogni canto.

Pure quella che con sì dolce canto
È nel tempio d'honor da te portata
A te si dimostra fiera spietata,
Pestando il nome tuo ch'a l'altre è santo.

Amico, deh! lascia le sponde ingrate
Sovra le qual' d'Amor in secca arena
Spargi il seme, nè mieti altro che duolo.

Vien qua a premer meco il cortese suolo
Ove spande il cristal di fresca vena
La Branda, le cui Ninfe amano amate (1).

Nous ignorons si Bricard obéit; nous ignorons ce qu'il devint ensuite; mais une mort prématurée l'empêcha probablement de se perfectionner et de se faire un nom plus grand parmi les littérateurs de son temps. Il est tout de même intéressant de voir que, quand les jeunes étudiants français, qui fréquentaient l'université de Padoue, perdaient la tête pour quelque belle Italienne, ils ne connaissaient pas de meilleur moyen pour se calmer que d'écrire des vers italiens. Véritables paraphrases du *Canzoniere* de Pétrarque, ces vers boiteux et farcis de lieux communs joignent à la monotonie du sujet la connaissance insuffisante de la langue.

***

Virey ne nous intéresse pas seulement en sa qualité d'ami de Bricard, mais parce qu'il nous a laissé

(1) *Cloridone al fedele Ardo, in risposta delli versi mandatili da Padova a Siena. — La Floridea*, f. 73.

un itinéraire de son voyage en Italie, qui est pour nous d'une très grande importance. Mais avant de parler de lui, rappelons les journaux de deux autres voyageurs en Italie, dont l'un aussi ignoré que l'autre fameux, c'est-à-dire Nicolas Audebert et Michel de Montaigne.

Nicolas Audebert (1), fils du poète latin de Venise, naquit en 1556. Son père, nous l'avons déjà dit, l'envoya en Italie en 1574, et, désireux qu'il tirât profit de son voyage, lui procura une lettre d'introduction de Claude Dupuy auprès de Gianvincenzo Pinelli, un des plus nobles esprits dont s'honorait alors la ville de Padoue.

Voici le passage de la lettre relatif au jeune Audebert :

« Vous recevrez la présente par les mains de Mons. Audebert d'Orléans, jeun'homme de gentil esprit et de fort grand'espérance, et, pour le faire court, juvenis patri digni, homine apud suos cum primis ornato et honesto; je ne l'ai jamais veu, mais il m'est pieça assez connu par ses doctes escrits et par la reputation qu'il a envers tout le monde de grand' preudhommie et intégrité. Il envoie sondit fils aux universitez d'Italie, lequel sur toute chose desire de connoistre et frequenter les hommes doctes plus renommez, comme chose qui lui peut grandement profiter pour le parachevement de ses études; à quoi monsieur Daniel, civis ipsorum quique patrem et eas quas modo dixi res diligenter observat, etc. » (2).

---

(1) Voy. Picot, *Fr. It.*, t. II, pp. 153-180, et P. de Nolhac, *Nicolas Audebert, archéologue orléanais.* Revue archéologique, 3e série, X, 1887, pp. 315-324.

(2) *Biblioth. Ambrosienne,* t. 167, f. 204. (Voy. P. de Nolhac, *Art. cit.*, p. 318).

Germain s'empressa de remercier Dupuy pour cette lettre flatteuse, et lui envoya des vers, dont les uns de sa façon, les autres de la façon de son fils, qui, nous l'avons vu, versifiait lui aussi en latin. Dans sa lettre Germain autorisait son illustre ami à faire lire ces vers à Carlo Sigonio, à Muret, et à Gianvincenzo Pinelli, mais « plus pour subir leur censure et castigation que pour rien de bon qui soit en eulx » (1).

Cette lettre, datée du 28 septembre, est de trois jours antérieure au départ de Nicolas. Mais ce n'est qu'au mois de mai suivant que Pinelli reçut à Bologne la visite du jeune voyageur, dont il remporta une excellente impression, surtout par sa modestie (2).

Nicolas fit dans la Péninsule un séjour de trois ans et demi; il visita les principales villes du Nord et du centre, et s'arrêta particulièrement à Bologne.

---

(1) Bibl. Nat. de Paris. Dupuy, 712, f. 10. Au dos Dupuy a écrit: Monsieur l'esleu Audebert. (Voy. DE NOLHAC, *Art. cit.*, p. 319).

(2) « Sono otto giorni ch'è comparso con una lettera di V. S. fin del mese di Settembre, mons. d'Audebert, il quale è stato a Bologna, et m'è riuscito tanto modesto quanto altra persona ch'io abbia mai conosciuta. Io ho cominciato a far per lui quello tanto ch'ho potuto, e se continuerà questa stanze troverà quanto le raccomandazioni di V. S. mi siino care. Ha seco alcuni versi bellissimi di suo padre et quali va mostrando. » (*Lettre de Pinelli à Dupuy*, datée du 13 mai 1575. Bibl. Nat. Dupuy, 704, f. 35 v.o). A la suite de cette lettre Dupuy écrivait à Pinelli: « Je désire singulièrement que mons. Audebert connoisse que ma recommandation a un pois envers vous et je vous en prie de rechef sic ut magis ex animo non possim. Certes, le jeun' homme vaut beaucoup, mais il ne mérite pas peu pour estre issu de tel pere, lequel est un des plus sages et vertueux personnages de ce pais (Francice haec, non ambitiose dico) et docte a bon escient... (Bibl. Ambrosienne, G. 77, f. 76 v.o).

Le 21 mars 1578, nous le trouvons à Padoue, au moment où il vient de repasser par Venise et se dispose à rentrer en France (1).

Monsieur De Nolhac, à l'aide des dates et des données des lettres que nous venons de rappeler, et d'autres encore, a pu reconnaître, dans Nicolas Audebert, l'auteur d'un journal de voyage en Italie, qui est resté presque complètement inédit. M. Paul Richter, qui a signalé le premier ce journal anonyme, en a tiré quelques renseignements d'ordre artistique (2); M. Müntz y a pris une description des murailles de Rome (3), qui témoigne des connaissances archéologiques du jeune érudit. M. De Nolhac, à qui revient le mérite d'avoir déchiré le voile qui cachait la personnalité de l'auteur, s'est borné à faire connaître au public les documents dont il s'est servi pour établir son identification, et à exprimer le vœu que le journal soit publié en entier.

Contentons-nous, à présent, de considérer la partie qui concerne Venise, pour ne pas dépasser les limites de notre sujet. Ce n'est pourtant pas la partie la plus caractéristique, et elle donne à peine une pâle idée de l'intérêt que présente la relation de voyage de cet esprit, aussi curieux, actif, précis dans ses descriptions, qu'enthousiaste et habile à démêler ses impressions à

---

(1) *Lettre de Pinelli à Dupuy.* (Bibl. Nat. Dupuy, 704, f. 55). Dans cette même lettre Pinelli parle à Dupuy, entre autres choses, des commissions de livres qu'il fait à Venise pour le compte de Jacques Auguste de Thou.

(2) *Repertorium für Kunstwissenschaft, herausgegeben von Ianitschek,* t. III, 1880, pp. 288-298.

(3) *Les antiquités de la ville de Rome aux XIV*e*, XV*e*, XVI*e *siècles.* Paris, Leroux, 1886, pp. 72-128.

lui, malgré la connaissance des opinions de ses prédécesseurs (1).

C'est notamment sur Bologne, où il fit ses études, qu'Audebert donne des détails intéressants. Quant à Venise, il n'en parle pas beaucoup; peut-être trouvait-il que son père en avait déjà assez écrit. Mais les quelques pages qu'il a adressées à la ville de l'Adriatique ne sont point dépourvues d'importance pour nous, à cause des renseignements exacts qu'elles contiennent (2).

Se trouvant aux confins du duché de Ferrare et de la Vénétie, Audebert gagna la mer Adriatique, en redescendant le Pô. Il vit Chiogge,

assez grande et belle ville située en une isle au mylieu de la mer, ou y a un fort beau port et quelque quantité de vaisseaux (3).

Il y arriva le matin du mercredi 20 avril 1575, sur la pointe du jour, et, comme il faisait vent et tempête, il loua un brigantin (petit vaisseau léger qu'ilz nomment Bregantina) à huit rames, pour aller plus vite. Il admira le Port de Malamocco,

le plus beau, grand, et spacieux qu'ayent les Venitiens ou y a aux deux cornes deux forteresses et gros boulleverds loing d'un grand mille l'un de l'aultre (4).

---

(1) Le manuscrit se trouve à Londres (British Museum, ms. Lansdowne, 720). Il occupe 564 feuillets de papier léger de 7 3/4 pouces sur 5; il est du XVIe siècle, en caractères clairs, et illustré de dessins et de copies d'inscriptions. M. De Nolhac (*Art. cit.*) croit qu'il est de la main de l'auteur. Il n'y a point de frontispice, et pas non plus d'index ; mais en appendice deux feuillets, de papier plus gros et plus grand, replié, qui portent ce titre « Racqueil et memoire des principales choses de Rome. »

(2) Voy. Textes, n. 40.

(3) f. 114 b.

(4) Ibid.

Audebert nomme ensuite nombre de petites îles, qui se noient dans la mer entre Malamocco et Venise: San Spirito,

ou y a moinnes et un fort beau couuent;

San Clemente,

aultre beau monastaire d'hommes;

Santa Maria delle Gratie,

grande isle ou y a aussy un beau couuent de ce mesme nom. De la, ajoute-t-il, se passe entre deux grandes isles qui s'estendent le long de Venize et sont fort proches d'Icelle, celle du costé droict s'appelle San Giorgio Maggiore qui est fort grande et y a une tres belle Abbaye de ce nom. L'aultre qui est encore plus grande se nomme La Giudeca (1).

Arrivés à ce moment, où l'auteur aurait dû parler de son entrée à Venise, nous ne trouvons malheureusement qu'une page blanche (2); mais la page suivante peut être d'un véritable intérêt pour les historiens de Venise, et témoigne d'une connaissance intime de cette ville de la part de notre auteur, à moins qu'il n'ait emprunté à quelques ouvrages contemporains. Elle contient la liste des familles nobles de Venise.

On lit, à la tête de cette liste:

Les noms marqués d'une estoile sont les anciennes familles de Venize, qui sont au nombre de vingt quattre et sont appellees le *vecchie famiglie*. Les autres sont appeelles le *nuove* ou bien *aggregate* (3).

Mais il n'y a point d'astérisques dans cette liste,

---

(1) f. 115 a.
(2) f. 115 b.
(3) f. 116 a.

faite par ordre alphabétique. Cependant, vingt-cinq et non pas vingt-quatre de ces noms, sont écrits en caractères plus gros et droits (1). Audebert nous donne encore des renseignements sur la noblesse à Venise :

Le nombre des familles nobles de Venize va augmentant par celles que l'on y appelle de nouveau soit pour merites ou services tres signallez faictz a la Republique, ou bien par honneur et faueur quand un Prince duc ou aultre grand Seigneur obtient que sa famille soit admise en ce nombre, comme celle de Lorraine, d'Este ou bien de quelques Papes que lon veult gratifier pour Illustrer leur famille, comme celles de Boncompagno, Caraffa, Farnese, Gonzaga, et aultres : joinct que par la ilz se fortiffient d'auoir tousjours en temps troublé une retraicte et demeure asseurée avec entrée et voix deliberative au grand Conseil de la Seigneurie de sorte qu'il peult en estre encores adjousté cy apres a la liste cy dessus, laquelle est arrestée selon le nombre qui estoit en l'an MCCCCCLXXVI (2).

L'auteur nous dit ailleurs qu'il fit un voyage de Bologne à Venise à la « my avril » ; et que c'est le

vray temps de voir la ville avec les magnificences d'icelle,

pour y assister aux fêtes de Saint-Marc, et de l'Ascension,

qui est lors que le Duc avecques toute la Seigneurie accompagnans le Patriarque d'Aquilee vont benir et marier la mer (3).

Il ne s'arrête pas à parler de cette cérémonie, que son père a si bien décrite, et ne nomme plus Venise

---

(1) Badoer, Baroci, Baseio, Bragadin, Bembo, Contarini, Corner, Dandolo, Delfino, Falier, Gradenigo, Martinego, Michiel, Moresini, Memo, Polani, Zuerini, Salamon, Sanudo, Soranzo, Thiepolo, Zane, Zen, Zorzi, Zustiniani. (ff. 116-118).

(2) f. 118 a.

(3) f. 135 a.

qu'à propos de son voyage de retour, fait au mois de mars 1578. A ce moment de son itinéraire, Audebert répète à peu près ce qu'il a déjà dit à propos des ports et des îles de l'Adriatique, mais cette fois il nous permet d'entrer à Venise avec lui. Aussi savons-nous qu'il y arriva le vendredi, 7 mars 1578, et fut frappé surtout par la vue du palais de la Seigneurie, qui avait été incendié un mois auparavant. Audebert regrette vivement, en dehors de la perte du beau palais, celle des papiers précieux qu'il contenait et dont aucun ne fut épargné par le feu.

Mais que visita-t-il pendant les jours qu'il s'arrêta à Venise? L'auteur ne nous le dit point et se borne à nous apprendre qu'il quitta cette ville le 21 du mois (1). Ensuite par Padoue, Mantoue, Milan et Turin, il fit retour en France.

*
* *

Comme Audebert, Montaigne, le voyageur par excellence, qui aurait voulu passer sa vie « le cul en selle » à visiter les quatre coins du monde, nous a laissé, lui aussi, le journal de son voyage, publié pour la première fois à Rome et à Paris en 1774. Ce journal est rédigé en partie par Montaigne lui-même; en partie par son secrétaire (2). Il est en outre com-

---

(1) Il dit qu'il s'arrêta à Venise treize jours, tandis que d'après ses propres dates (7-21 mars), il résulterait que son arrêt fut de 14 jours.

(2) ALESSANDRO D'ANCONA, *L'Italia alla fine del secolo XVI*. Giornale del viaggio di MICHELE DE MONTAIGNE in Italia nel 1580 e 1581. Nuova edizione del testo francese ed italiano, con note ed un saggio di bibliografia dei viaggi in Italia. Città di Castello, Lapi, 1895.

mencé en français et achevé en italien. C'est dans la partie écrite en français par le secrétaire qu'il est question de Venise. Parti de son château de Périgord le 22 Juin 1580, Montaigne passa en Allemagne en traversant la Lorraine. Il s'arrêta plusieurs semaines à Plombières, pour y prendre les eaux, et par Bâle, Munich et le Tyrol, il gagna l'Italie. Le voyage d'Italie était pour Montaigne le complément obligé d'une bonne éducation. Il ne manqua pas de le recommander

non pour en rapporter seulement à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Rotonda* ou la richesse des calessons de la *Signora Livia,* mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autruy (1).

Après avoir passé par les plaines Lombardes, le voilà dans la Vénétie; à Vérone, à Vicence, à Padoue et enfin à Venise, qu'il lui tardait de voir. Cette visite ne devait avoir d'autre but que de satisfaire une envie irrésistible chez Montaigne de jeter un coup d'œil sur la reine de l'Adriatique, à laquelle il avait songé depuis longtemps dans sa demeure en Périgord, et dont il s'était plu à se faire une image dans sa fantaisie :

Il n'estimoit rien cete visite; et ce qui la lui avoit fait entreprandre, c'estoit la faim extreme de voir cete ville. Il disoit qu'il n'eût sçeu arrester ny à Rome, ny ailleurs en Italie en repos, sans avoir reconnu Venise, et pour cet effaict s'étoit detourné de chemin (2).

---

(1) *Essais*, l. Ier, ch. 26.
(2) *Journal du voyage en Italie*, éd. cit., p. 140.

Mais le projet de revoir la belle ville ne devait pas se réaliser. Nous savons avec quelle hâte Montaigne fit retour en France, appelé par des affaires qui l'arrachaient à ses loisirs de voyageur et à ses cures d'homme malade, et il ne nous reste d'autre impression sur Venise, que celle qu'il remporta de cette première visite hâtive (1). Il arriva le 5 novembre, du côté de la Chaffousine, en gondole, mais nous ignorons quelle fut l'impression reçue pendant qu'il se berçait pour la première fois dans le poétique petit bateau, flottant sur les eaux de la lagune. Même en voyage la personnalité de Montaigne ne pouvait s'effacer, et le fait le plus important que signale son secrétaire, c'est qu'il fut reçu par M. Du Ferrier; tandis que Montaigne lui-même ajoute une note, qui témoigne de l'intérêt qu'il prenait toujours aux affaires politiques:

Ce vieillard qui a passé septante-cinq ans, à ce qu'il dit, jouit d'un eage sein et enjoué. Ses façons et ses discours ont, je ne sçay quoi de scholastique, peu de vivacité et de pouinte. Ses opinions panchent fort évidammant, en matiere de nos affaires, vers les innovations calviniennes (2).

M. Du Ferrier ne manqua pas de faire connaître à l'illustre voyageur les sacrifices que lui coûtait sa position d'ambassadeur, à cause de la politique soupçonneuse de la Sérénissime, et lui raconta que la ville de Venise valait quinze cent mille écus de rente à la Seigneurie.

Les six jours que Montaigne passa à Venise, ne furent certes pas mal employés. Loin de là, il louait une gondole jour et nuit; observait les mœurs des

---

(1) Voy. Textes, n. 41.
(2) *Journal,* p. 131, n. 1.

gondoliers, dont il rappela aussi dans les *Essais* les cris d'alarme *stali et premi* (1), et il visitait « avec extreme diligeance » toutes ses particularités, sans négliger les courtisanes, parmi lesquelles Veronica Franco, qui lui offrit un livre de lettres composées par elle. Il trouva pourtant les Vénitiennes moins belles qu'il ne s'y attendait, et même la ville « moins admirable » et « toute autre » qu'il ne l'avait imaginée, bien qu'il appréciât la foule d'étrangers (2), l'arsenal, et même la position privilégiée et la place Saint-Marc. Le style laconique des notes hâtives où sont indiquées ces prédilections de Montaigne, nous empêche d'en connaître les motifs dans le détail. Elles sont à peine signalées par un mot du secrétaire.

Mais deux choses ont certes contribué à rendre moins agréable le séjour de Montaigne à Venise : les tristes conditions de sa santé (il eut une colique) et la maison « troppo pubblica e sconcia » où il demeura. Car le philosophe n'est pas à l'abri des exi-

---

(1) « Les ignobles (dans les Indes) sont tenus de crier en marchant, comme les gondoliers de Venise au contour des rues pour ne pas s'entreheurter. » (MONTAIGNE, *Essais*, l. III, ch. 5).

(2) Montaigne compare la position de l'étranger à Rome et à Venise, et fait une remarque que les voyageurs trouveront encore vraie aujourd'hui : « La liberté, dit-il, de la police de Venise et utilité de la trafique la peuple d'étrangiers ; mais ils y sont come chés autrui pourtant. Ici ils sont en leurs propres offices et bien et charges ; car c'est le siege des personnes ecclesiastiques. Il se voit autant ou plus d'étrangiers à Venise (car l'affluance d'étrangiers qui se voit en France, en Allemaigne, ou ailleurs, ne vient pouint à cete compareson), mais de resseans et domiciliés beaucoup moins. Le menu peuple ne s'effarouche non plus de notre façon de vetemans, ou espaignole ou tudesque, que de la leur propre, et ne voit-on guiere de belitre qui ne nous demande de l'aumosne en notre langue. » (MONTAIGNE, *Journal*, pp. 318-319).

gences humaines, et tient beaucoup à son confort. La chambre d'hôtellerie, le lit et la table, voilà ce qui le préoccupe après les eaux minérales. Tout au plus, en sa qualité de philosophe, fait-il des observations sur les hommes, sur leurs mœurs, sur leurs lois; mais il ne se sent pas transporté d'admiration à la vue des palais aux profils élégants, se réfléchissant dans le pur miroir des eaux du Grand Canal ; il ne comprend pas la beauté des salles, récemment décorées par les peintres vénitiens. En un mot Montaigne n'a pas regardé Venise d'un œil d'artiste ; il l'a pourtant jugée « san compareson » supérieure à Florence (1) et dans les *Essais* il la nomme avec Paris, en appelant les deux cités de belles villes, bien que toutes les deux perdissent une partie de la faveur qu'il leur portait « par l'aigre senteur, l'une de son marets, l'autre de sa boue » (2).

Ainsi la remarque positive éteint l'enthousiasme et empêche la poésie d'entonner ces hymnes, qui seulement dans deux siècles jailliront des âmes sensibles des romantiques.

***

Claude-Énoch Virey fut un autre voyageur en Italie au déclin du XVIe siècle.

Nous avons déjà parlé de cet écrivain à propos de Bricard. Né à Sassenay, près de Chalon-sur-Saône, en 1566, Virey était fils d'un capitaine d'infanterie et possédait cette mobilité d'esprit, qui distinguait certains hommes de la Renaissance. Après avoir fait ses étu-

---

(1) *Journal*, p. 176.
(2) *Essais*, l. I, ch. 55.

des à Dijon, à Navarre et à Paris, il s'engagea dans les troupes royales et combattit l'armée de la Ligue. Mais il sentit ensuite le besoin de se reposer, ne fût-ce qu'en changeant d'occupation, et c'est alors qu'il entreprit son voyage en compagnie de Christophe de Harlay, fils unique du premier président. Les deux voyageurs, non sans courir le danger d'être faits prisonniers par les ligueurs, purent réaliser leur désir et fouler le sol d'Italie. Virey se fit inscrire le 11 juin 1592 à Padoue, parmi les juristes de la nation de Bourgogne.

Dans les registres de Padoue il porte ce signalement: « *Chabilonensis, in medio frontis vulnere signatus* » (1). En 1593, il quitta Padoue et visita l'Italie, de Venise jusqu'à Rome. C'est après ce voyage qu'il continua ses études à Padoue et y fut reçu docteur en droit, le mercredi 31 août 1594. En quittant l'université il devint d'abord précepteur, ensuite secrétaire du prince de Condé, qu'il accompagna dans sa fuite hors de France. Après l'arrestation de Condé, en 1616, Virey chercha un refuge à Chalon, où il fut cinq fois honoré des fonctions de maire, et mourut le 25 juillet 1636, âgé de soixante - dix ans.

Virey ne fut donc pas un littérateur de profession; mais il consacra ses loisirs à la littérature, et s'intéressa toujours aux choses italiennes. Il écrivit des harangues, un poème sur la *Virginité*, un autre en latin intitulé *De Passione Christi*, et un autre encore, *Flammette ou Amours*, imité de l'italien. Mais surtout Virey aima confier à l'écriture les souvenirs des faits auxquels il avait assisté, des choses qu'il avait vues.

---

(1) Arch. univ. de Padoue, reg. XXX, f. 63 v.° (Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. II, p. 326, n. 2).

Aussi écrivit-il un poème français, qu'il convertit ensuite en un poème latin, et qu'il résuma dans un mémoire écrit pour De Thou, sur la fuite du prince de Condé; et il recueillit les souvenirs de ses deux voyages de France en Italie et de Venise à Rome, dans deux poèmes français intitulés: *Vers itinéraires, allant de France en Italie, 1592;* et *Vers itinéraires allant de Venise à Rome, 1593.* Il se réservait de consacrer à Rome un troisième poème, qui est probablement perdu.

Ces deux itinéraires — dont le manuscrit, joint à celui du voyage du prince de Condé (1), se trouve à Paris, à la bibliothèque de l'Arsenal — sont, selon toute probabilité, encore inédits (2). Dans le premier itinéraire Virey rappelle les principales villes de la Vénétie: Vérone, avec ses antiquités et ses « Veronois courtois »; Vicence au terroir fertile, et riche en beaux monuments, tels que le palais de justice, le pont, le théâtre; Padoue enfin, qu'il ne se lasse de décrire, la con-

(1) *L'enlèvement innocent ou la Retraite clandestine de Mgr. le Prince, avec M.me la Princesse, sa femme, hors de France,* 1609-1610. *Vers itinéraires et faits en Chemin* par CLAUDE-ÉNOCH VIREY, secrétaire dudit seigneur... Publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par E. HALPHEN. Paris, Aubry, 1859.

(2) Le manuscrit (Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 1051) n'est pas autographe, mais il est relié aux armes de Virey, et porte de nombreuses corrections et notes de la main de l'auteur. Nous nous réservons de nous occuper prochainement de ces deux œuvres. A présent nous nous bornons à l'analyse de la partie qui nous intéresse, et à la publication des pages sur Venise, pages encore ignorées de la littérature franco-vénitienne.

naissant fort bien, dans ses monuments et dans son université :

..... les Vénitiens qui des la decadance
Des Seigneurs Carrarois l'ont dessoubs leur puissance
Et la font refleurir par l'université
Qui sur toute Italie a l'honneur mérité
D'estre plus recherchée, et pour ce multitude
De toute nations, y viennent à l'estude (1).

Virey suivit régulièrement les cours de Guido Panciroli et de Marcantonio Ottilio, professeurs de droit, et de Francesco Carlo Piccolomini, professeur de philosophie; il s'intéressa aussi à la médecine, et voulut assister à l'autopsie d'une jeune fille. Ses professeurs et ses compagnons d'université comptent toujours parmi les plus chers de ses souvenirs (2). A propos de l'octroi, il se souvient du privilège dont jouissaient alors les étudiants :

Du reste en ces pays rien n'est en Ville entrant
De quoi le souverain n'aille dace tirant,
L'escolier toute fois qui là s'immatricule,
Et des lettres qu'il prend monstrant à voir la bule
Par privilège grand, pour vivre, ou aucun bien
Qu'il achète dehors, ou dans ne paye rien,
Non plus qu'allant venant pour toute marchandise
Qu'il emporte pour soy aux villes de Venise (3).

Il nous donne l'impression du va-et-vient continuel entre Padoue et Venise de gens de tous les métiers : moines, écoliers, et « fourbes et mariols », qui vont vidant les bourses des jeunes gens qui n'ont

Encor d'expérience et par le monde vont (4).

---

(1) f. 224.
(2) ff. 222-236.
(3) f. 227.
(4) f. 236.

Voici maintenant comment il parle du voyage entre les deux villes:

> La barque sur le dos d'un fleuve un temps chemine
> Jusqu'au port du Dole où d'ordinaire on disne
> Et de là par canal à escluse en la mer
> Au lieu que Schaffousine on entend renommer
> La barque par engins est par hault enlevée
> Pour la faire passer, pas sus une levée
> Par laquelle on déffend au fleuve à s'y mesler
> Et lui fait on ses eaux encore plus loing couler (1).

Mais la partie qui nous intéresse le plus c'est la description de Venise, qui se trouve au commencement de l'itinéraire allant de Venise à Rome. Elle suit immédiatement une adresse de l'auteur à son ancien camarade « Maistre Guillaume Magnien, Advocat à Chalon sur Sône » (2).

Virey, comme bien des écrivains italiens et français qui ont parlé de Venise, est poussé à comparer la grandeur de cette ville avec celle de Rome, et trouve que la première a dû surmonter des difficultés encore pires que la seconde. Il se garde bien de tracer l'histoire glorieuse de la République; mais il ne peut s'empêcher d'admirer la ville élevée sur la « flottante mer»; et, prenant le ton de Joachim du Bellay s'adressant à Magny, il aborde sa description des gondoles, qui y tiennent place de voitures, par ces mots:

> Il fait beau voir les maistres Barquerolles (3).

Après avoir donné une idée de la ville, telle qu'elle paraît au voyageur qui y entre pour la première fois, Virey en décrit les beautés. Il en admire avant tout

---

(1) f. 236.
(2) Voy. Textes, n. 42.
(3) f. 246.

les palais de marbre, de jaspe et de porphyre, tout ornés de magnifiques peintures, et les définit par une expression très heureuse, en disant qu'ils réunissent en abrégé tout ce que « l'art de Vitruve a songé ». Son attention est particulièrement attirée par le palais du doge et par celui des Grimani, dont il rappelle les inscriptions. C'est ensuite le tour de Saint-Marc, le temple merveilleux surpassant en beauté tous les autres temples de la chrétienté, et dressant son front auguste sur la place la plus belle du monde. Les quatre chevaux de Corinthe, butin de Constantinople, évoquent chez Virey le souvenir de la conquête de cette dernière ville, faite par les Vénitiens alliés aux Français. Après avoir observé la façade et les portes d'airain, il pénètre dans le temple ; il le traverse en longueur, tout en admirant les colonnades, et monte au chœur, dont il aime surtout le tabernacle, avec ses quatre piliers d'albâtre. Mais c'est le trésor qui va l'émerveiller, avec ses joyaux sans prix. Les vers sur la tour de Saint-Marc ont une valeur particulière pour nous, qui avons assisté à l'écroulement et à la reconstruction de cet édifice. Ce sont des vers évocateurs, à la lecture desquels nous voyons se dresser devant nos yeux le beau campanile dans sa hauteur auguste et couvert d'ors qui miroitent au beau soleil d'Italie.

Virey aime le caractère cosmopolite de la place Saint-Marc « vray theatre du monde », où se donnent rendez-vous les hommes des pays les plus différents et où chacun est libre d'expédier ses affaires. Si, après avoir parlé de cette place, on peut négliger toutes les autres, qui lui sont bien inférieures, il n'en est pas de même des églises, que Virey nomme, tout en rappelant, mais sans entrer dans les détails, les chefs-d'œuvre artistiques, les statues et les peintures tracées par les « savants doigts » des fameux peintres vénitiens. Il es

particulièrement frappé par la fête célébrée en l'honneur de Saint-Roch pour qu'il préserve la ville de la peste. Parmi les statues, il sait bien faire son choix: c'est Colléon qui attire surtout ses regards, le général dont les gestes honorèrent les Vénitiens.

L'auteur nous donne aussi une idée très claire du gouvernement de la ville. Il ne paraît pas très enchanté des ambassadeurs, qui, dit-il, envoyés comme espions aux états étrangers, y restent pendant trois ans, pénètrent les secrets des cours et les communiquent à leur ville. Il fait encore ressortir le contraste entre l'aspect auguste du doge, qui a l'air, les enseignes, l'habit d'un souverain, et son autorité limitée, puisqu'il ne peut prendre aucune mesure sans consulter le Conseil des Dix.

Le soldat ne se dément point dans la description de l'arsenal. Après avoir admiré l'aspect majestueux de cet édifice, entouré de tours, de murs et de fossés, il visite les galeries où miroitent en bel ordre les armes de toutes formes et de toutes mesures, qu'il ne se lasse pas de nommer, avec une richesse de vocabulaire vraiment digne du siècle de Rabelais. Il rend bien l'impression de la quantité immense de boulets contenus dans les souterrains, en disant qu'ils sont plus nombreux que les grains de blé dans le grenier d'une riche famille; et s'arrête devant les canons. A l'un d'eux sied bien le nom de Cerbère, à cause de ses trois bouches, tandis qu'un autre a l'aspect d'un monstre encore plus redoutable, avec ses cinq bouches vomissantes de rage. Mais le spectacle le plus beau est celui des vaisseaux aux mâts nombreux, semblables aux arbres d'une forêt; ces vaisseaux précieux à la République, non seulement en temps de guerre, mais encore en temps de paix, étant donné son commerce étendu avec le Levant. Le nombre des personnes employées aux travaux de l'arsenal est très grand:

ce sont cent femmes, qui cousent les voiles depuis le matin jusqu'au soir; ce sont six cents ouvriers, qui travaillent infatigablement, ayant en mains les outils les plus divers et les plus ingénieux. Mais Venise les récompense bien, puisque tous les samedis elle leur fait payer le salaire, qui revient à mille deux cents écus.

A propos des vaisseaux, Virey ne peut naturellement s'empêcher de parler du Bucentaure et de la fête de l'Ascension, à laquelle il raconte avoir assisté en gondole, en compagnie de deux Milanais. Il avoue que, comme tant d'autres voyageurs, il fit un voyage exprès à Venise pour assister à la cérémonie. Mais, avec cet humour qui le caractérise et qui lui valut d'être comparé à Cervantès (1), il semble se moquer de lui-même et de tous ceux qui, comme lui, se laissent prendre à l'hameçon; et il affirme que Venise fait ces cérémonies

> pour se faire admirer des personnes moins fines (2).

Virey se passe de décrire ces fêtes et aime mieux parler encore, si non de toutes, au moins des principales merveilles de la ville, qui se présentent à ses regards de quelque part qu'il se tourne. Le pont de Rialto, avec son arche, sous laquelle peuvent passer les bateaux aux mâts les plus hauts, évoque chez lui l'image du colosse de Rhodes, sous les jambes duquel s'abritaient les navires. Et il n'oublie pas non plus de rappeler les palais, qui se trouvaient sur le pont, et les presses fameuses, qui contribuaient à la renommée de la ville. Parmi les îles, il s'arrête particulièrement à Muran, dont les verres, s'ajoutant

---

(1) Duc d'Aumale, *Histoire des princes de Condé.* Paris, Lévy, t. II, 1885, p. 267.

(2) f. 259.

au bon vin de Candie, l'invitent à boire à la santé de son ami Magnien. Il goûte aussi fort volontiers les fruits des jardins plaisants de cette ville, que les aimables jardiniers ne lui refusent point.

Virey écrit sans prétention aucune. C'est le véritable voyageur, qui aime à communiquer ses propres impressions ; et qui, ayant une grande facilité d'écrire en vers, préfère la forme poétique à la prose. Ce ne sont certes pas des vers ailés que les siens ; ce sont des alexandrins, qui ne respectent pas toujours les règles de la prosodie, et dont la langue laisse souvent à désirer. Ils donnent l'impression d'une prose rimée, mais ils entraînent tout de même les lecteurs, et ils constituent un document important, à cause des nombreuses informations qu'ils contiennent. Le seul auteur français de la période que nous avons étudiée, qui a dédié à Venise des vers d'une importance égale et même supérieure à ceux de Virey, c'est Germain Audebert ; mais il a écrit en latin, et d'ailleurs son poème a un caractère essentiellement historique, au lieu que les vers de Virey sont essentiellement descriptifs. En outre, le poème d'Audebert est grave, autant que les vers de Virey sont simples.

Tandis que Virey prend tout d'abord un ton martial, qui nous fait un peu sourire et dont peut-être souriait-il lui-même (Sus donc que je commence), c'est par son allure spontanée et naïve que sa narration est surtout attrayante. Toujours très clair, il suit l'ordre logique de ses idées ; il est épris de la cité des doges, qu'il admire au point de vue artistique, politique et commercial ; il nous donne l'impression de la splendeur des monuments, des façades encore blanches, des ors tout frais et luisants. Il nous fait assister aux conseils, qui témoignent de l'habileté politique de Venise; il nous montre le travail fiévreux de

l'arsenal, qui en dénote la puissance maritime; il évoque en nous le souvenir des presses des Alde, par sa description du pont de Rialto. En même temps, il ne néglige pas les détails pratiques ; les barques, qui distribuent les vivres, et les gondoles, qui promènent le voyageur partout où il veut « pour un besse ». Il se révèle à nous avec ses talents multiples d'antiquaire, de soldat, de docteur en droit, et il nous montre sa verve et son caractère d'homme affectueux, plein d'un enthousiasme encore juvénile, chez qui le tintement argentin des cristaux de Muran fait naître l'envie de vider un verre à la santé de son ami.

Nous ne voulons pas exagérer le mérite de cet auteur; mais si nous songeons, non seulement au passé, mais encore au futur ; aux innombrables récits de voyages en Italie écrits en prose, souvent dans une forme tout autre qu'artistique, plus souvent encore d'une originalité fort douteuse, à cause de leur ressemblance avec d'autres relations précédentes, et qui pourtant ont été imprimés, lus et commentés, il nous semble qu'il vaut bien la peine de faire connaître cet itinéraire, dont nous nous sommes bornés à présenter un fragment.



Si maintenant nous jetons un regard rétrospectif sur les auteurs que nous venons d'examiner, nous nous apercevons avant tout qu'ils surent apprécier d'autres trésors que celui de Saint-Marc, adoré par les pèlerins dévots, c'est-à-dire les manuscrits enfermés dans la Marcienne, les livres sortis des presses des Alde et des Giolito. En outre, ils écoutèrent la parole ailée des professeurs de l'université de Padoue, stipendiés par la République; ces professeurs, qui les

mirent à même de mieux comprendre les livres qu'ils lisaient; et, élargissant leurs horizons, les pénétrèrent du désir de secouer toutes les chaînes, de s'affranchir de tous les préjugés, et de jouir de la liberté de la pensée.

Les œuvres des humanistes, dont Venise contribua à former l'esprit, et qui recueillirent là de précieux matériaux, sont le plus beau monument érigé à la République, qui avait donné une si grande impulsion au mouvement de la Renaissance. Il nous est tout de même agréable de voir que plusieurs de ces écrivains voulurent témoigner de leur admiration pour la ville, en lui adressant des vers latins. Vers, dont le tort principal est d'être excessivement louangeux et emphatiques; mais qui, tout de même, nous retracent la vie glorieuse de la reine de l'Adriatique et nous la montrent au moment de sa splendeur, quand la noblesse offrait les moyens nécessaires à l'embellissement et au progrès intellectuel de la ville, et que, d'autre part, des mains habiles et des esprits éclairés savaient user de la meilleure manière de ces moyens, qu'on mettait généreusement à leur disposition.

Mais Venise est arrivée à ce moment de l'histoire, qui prélude inévitablement à la décadence. Toute cette magnificence, cette splendeur extérieure, cache une morale très relâchée. Les uns en jouissent, les autres en souffrent, d'autres s'en moquent. Tandis que Pontoux passe joyeusement des bras d'une courtisane dans ceux d'une autre, Turrin est révolté de cette vie, dont la tristesse intérieure l'empêche de jouir. Mais c'est sous la plume de Du Bellay que s'écroule tout le monument d'hyperbolique admiration érigé par les poètes qui avaient chanté Venise en latin. Sa satire n'épargne ni la ville, ni ses habitants, ni la forme de son gouvernement; et d'un seul

vers âpre et mordant, elle en atteint à la fois la faiblesse morale et politique. Le contraste entre la splendeur de la forme et l'immoralité du fond a fait pousser à l'auteur des *Regrets* l'un de ses cris de colère les plus terribles; lui a fait tracer l'un de ses tableaux satiriques les plus vifs.

Viennent ensuite les écrivains voyageurs, qui, nous menant avec eux, nous font partager leurs aventures, leurs enthousiasmes, leurs déceptions. Montaigne s'est proposé seulement de fixer les souvenirs des choses qu'il a vues. Il a choisi ce qui avait plus de valeur à ses yeux, indépendamment de ce qui pouvait en avoir aux yeux de la postérité; il s'est arrêté sur des détails qui peuvent paraître oiseux, et il a négligé complètement des choses essentielles. Ce qui nous charme, chez cet auteur, c'est le décousu, c'est la sincérité, c'est la note personnelle; son carnet de voyage est un ami intime, à qui il confie ses impressions, car il écrit pour lui seul et non pour le public. Montaigne ignore l'œuvre des peintres vénitiens, de même qu'il ignorera du reste celle des peintres de l'Ombrie et de la Toscane, la Sixtine de Michel-Ange, les *Stanze* de Raphaël; il ignore l'œuvre architecturale de Sansovino, de même que celle de San Gallo, de Bramante et de Michel-Ange (1). Mais il n'ignore point le charme de la gondole le jour et la nuit, ni les courtisanes et leur magnifique train de vie.

C'est enfin Virey, le voyageur qui, tout en prenant souvent le ton du panégyriste, tout en écrivant pour être lu, ne fût-ce que par l'ami auquel il s'adresse, tout en voulant donner de la ville une image aussi vraie, aussi pittoresque que possible, tout en re-

---

(1) Voy. G. VALLETTE, *Reflets de Rome*. Genève, Jullien, 1909, Ch. Ier.

vêtant son récit d'une forme poétique, n'efface cependant pas sa personnalité et demeure toujours très spontané.

Certes, de tous les écrivains du XVIe siècle, c'est Virey qui a eu la vision la plus exacte de la Venise de la Renaissance. Il n'en a étudié ni l'histoire, ni les habitants ; il a souri ironiquement de la pompe et de la splendeur des cérémonies, qui éblouissaient tant d'étrangers ; mais il a su apprécier toute la beauté artistique de la ville ; cette beauté que les savants et les philosophes, trop préoccupés de plonger dans les livres ou de sonder l'âme humaine, furent impuissants à comprendre.



CHAPITRE VI.

Les Vénitiens en France. Influence des écrivains vénitiens sur la littérature française.

Il nous semble que notre étude serait incomplète si, après avoir vu quelle est la place que les écrivains français ont faite à Venise, nous ne nous demandions : dans ce grand fait littéraire, connu sous le nom d'italianisme en France, Venise a-t-elle joué un rôle particulier? La littérature vénitienne a-t-elle rayonné sur la littérature française de la Renaissance ? A-t-elle contribué à l' introduction de l'idée de l'art dans cette littérature? En quel sens? En quelle mesure? Au moyen de quels intermédiaires ?

Il est évident que tous les ambassadeurs français à Venise, tous les illustres humanistes, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, en rentrant chez eux, pénétrés des mœurs et de la culture vénitiennes, contribuèrent puissamment à répandre ces mœurs et cette culture sur le sol français. Mais un autre agent de l' influence vénitienne sur la littérature française, c'étaient les Vénitiens établis en France (1). En effet, tandis que d'un côté la France envoyait à Venise des ambassadeurs capables de tirer profit de ce séjour, alors tant désiré, pour élargir leurs horizons et contribuer

---

(1) Nous empruntons la plupart des informations qui suivent à É. PICOT, *Les Italiens en France au XVIe siècle*. Bulletin Italien, t. I-IV (1901-1904), et particulièrement au t. III, où l'auteur traite de l'*Influence des Italiens à la cour de France*.

au progrès intellectuel de leur propre pays ; tandis que maints lettrés et humanistes s'y rendaient spontanément, attirés par le désir d'étudier les curiosités érudites qu'elle possédait et de jouir du commerce des enfants de la lagune, enivrés d'humanisme, d'art, de liberté, d'autre part la France offrait l'hospitalité aux ambassadeurs éclairés de la Sérénissime, et à des savants et à des artistes vénitiens, appelés à occuper d'importantes chaires, à compulser des manuscrits, à dresser des monuments.

Quelle que soit la place officielle que ces Vénitiens occupent, tous, hommes d'état ou de lettres, peintres ou architectes, ce sont des humanistes ; tous ajoutent une pierre à l'édifice de la Renaissance, sur lequel un autre édifice se dressera, majestueux et inébranlable : le classicisme. Aussi, depuis le règne de Charles VIII jusqu'à la mort de Henri IV, rencontrons-nous à la cour de France un grand nombre de Vénitiens illustres. Ce sont des ambassadeurs, qui pénètrent dans les palais des riches, dans les cabinets des ministres et dans les alcôves des princes, pour étudier les mœurs du pays, son gouvernement, son armée, son commerce ; et qui, voulant deviner les secrets de l'âme des rois, en observent d'un œil perçant les traits et les fixent sur le papier, dans leurs relations à la République ; ce sont des artistes d'une trempe très fine, des humanistes avides de savoir, que l'influence de la Grèce a particulièrement touchés, et qui, à cause de cela même, jouissent d'une sorte de prédilection parmi les Italiens.

On ne saurait se passer de rappeler le portrait de Charles VIII, portrait peu flatté, mais plein de relief et de vérité, que traçaient en 1492 les illustres patriciens Zaccaria Contarini et Francesco Cappella, ambassadeurs de Venise en France, dans leur rela

tion « la plus ancienne qu'il nous soit donné de connaître sur les choses du royaume et de la cour avant la fin du XV[e] siècle; le document diplomatique le plus complet et le plus curieux, qui, avant la descente de Charles VIII en Italie, révèle la nature et le genre des observations que les Vénitiens faisaient sur la France » (1).

Avant la descente de Charles VIII en Italie, nous trouvons en France le Vénitien Gerolamo Balbi, et le Véronais Paolo Emilio. L'un, professeur de lettres, de théologie, de droit, dans les métropoles principales de l'Europe, ambassadeur et diplomate, homme d'église, arrivé jusqu'aux honneurs de l'épiscopat, polémiste, auteur d'épigrammes licencieuses, interprète érudit des classiques, incarne parfaitement, selon le mot

---

(1) « Sa majesté le Roi de France est âgé de vingt-deux ans, petit et mal bâti de sa personne, laid de visage, ayant les yeux gros et blancs et beaucoup plus aptes à voir mal que bien ; le nez aquilin, plus grand et plus gros qu'il le devrait, les lèvres grosses aussi, et continuellement il les tient ouvertes ; il a certains mouvements des mains nerveux qui ne sont point beaux à voir, et il est « tardus in locutione » (et il est lent dans sa manière de parler). A mon jugement, qui d'ailleurs pourrait bien être faux, je retiens que de corps et d'esprit il ne vaut pas grand' chose, cependant ils en font tous l'éloge à Paris, comme étant fort et gaillard à jouer à la paume, à chasser et à jouter, exercices auxquels, à tort ou à raison, il consacre beaucoup de temps. On le loue aussi de ce que, contrairement aux années précédentes où il abandonnait le soin des délibérations et des affaires à quelques hommes du Conseil secret, présentement il veut être celui qui ait à délibérer et à décider, ce dont on assure qu'il s'acquitte de la plus belle manière. » (Voy. A. BASCHET. *Les princes d'Europe au XVI[e] siècle.* Paris, Plon, 1862). C'est encore à l'ouvrage de M. Baschet (pp. 305-6) que nous empruntons le jugement sur la relation de Contarini et Cappella.

de M. Flamini, le type de l'humaniste italien, dans l'acception la plus large du mot (1). L'autre, ramené d'Italie par Charles de Bourbon en 1487, fit paraître sous Louis XII, qui lui continua la protection de Charles VIII, une histoire de France en latin (2). Cette œuvre, traduite et publiée en français en 1556, frayait de nouvelles voies à la science historique en France, non seulement parce qu'elle était modelée sur les historiens latins, et particulièrement sur Tite Live ; mais encore parce qu'elle ne perdait jamais de vue l'enchaînement des causes et des effets (3).

Charles VIII ramena de Venise le célèbre Janus Lascaris, qui, par ses éditions d'auteurs grecs, et par son activité incessante, contribua grandement à la renaissance des études grecques. Et quand il rentra en France, après avoir rempli une ambassade à Venise,

---

(1) Flamini, *Il cinquecento.* Dans la *Storia letteraria d' Italia scritta da una società di autori.* Milano, Vallardi, p. 105. Arrivé à Paris en 1484, Balbi fut accueilli avec faveur par Robert Gaguin, Pierre de Courthardy, les deux Fernand, Guy de Rochefort, et d'autres lettrés, auxquels il fit une place dans son œuvre poétique. Nommé professeur à la Sorbonne, il eut cependant le tort de vouloir garder le monopole de l'enseignement des belles-lettres. Il diffama honteusement Guillaume Tardif, qui lui faisait concurrence sur ce terrain ; Cornelio Vitelli et Fausto Andrelini, qui avaient demandé à l'Université de « lire publiquement ». Ainsi il s'aliéna tous ses amis de la première heure, et, ayant échoué de part et d'autre, il fut forcé de quitter Paris, où Andrelini continua d'enseigner, son prestige s'étant accru de la défaite de Balbi. (Voy. Louis Delaruelle, *Guillaume Budé*, p. 22).

(2) Elle parut d'abord en quatre livres, mais à la mort de l'auteur, elle en comprenait dix, et arrivait jusqu'à l'an 1529. *De rebus gestis francorum; libri IV* (1517) ; *libri X* (1539).

(3) Flamini, *Il cinquecento*, p. 342.

dont Louis XII l'avait chargé en 1503 (1), il y apporta quarante manuscrits destinés à faire partie de la fameuse bibliothèque royale, où fut employé plus tard Vergecio, le plus renommé des copistes grecs, qui avait tant travaillé à l'ombre de Saint-Marc.

Sous Louis XII, nous trouvons encore à Paris, en 1508, Gerolamo Aleandro et Fra Giocondo. Aleandro, natif de Motta, très versé dans les langues, les mathématiques, l'anatomie et la musique, enseigna le latin à la Sorbonne : il en devint le recteur du commun consentement de tous les membres de ce corps, bien qu'il n'eût pas le grade de docteur ; et il initia la France à l'étude de l'hébreu. Fra Giocondo, un de ces esprits universels que produisit la Renaissance, et qui étonnèrent le monde par la diversité de leurs talents ; lettré, mathématicien, architecte, auteur du pont de Rialto et de celui de Vérone, continuateur de Bramante dans les travaux de Saint-Pierre, appelé par le roi en qualité d'architecte royal, dirigea la construction du pont de Notre-Dame, plusieurs fois emporté par les inondations, et en même temps il s'occupa de la recherche et de la collation de manuscrits, en compagnie de Budé, dont il était devenu l'ami. Ses recherches furent couronnées de succès : il trouva le manuscrit complet des lettres de Pline, qu'il dédia au duc d'Orléans et celles de Julius Obsequens, publiées les unes et les autres par Alde en 1508, et un Salluste qui servit pour l'édition Aldine de 1509 (2).

---

(1) Il laissa cependant en France un élève, qui avait bien profité du peu de leçons qu'il lui avait données. C'était Guillaume Budé, auquel il prêta le trésor de ses livres. (DELARUELLE, *Op. cit.*, p. 74).

(2) D'apres Vasari, le moine architecte fit en France, outre le pont magnifique dont il vient d'être parlé, plusieurs autres

***

Mais Charles VIII, qui par ses goûts et ses aspirations était un roi du moyen âge, au commencement des temps modernes, n'avait pas pu comprendre toute l'importance que le contact de l'Italie allait avoir sur le développement intellectuel de sa nation; il ignorait encore quels germes féconds il avait transplantés dans son pays, le jour où ses hommes rentrèrent dans leur patrie après avoir foulé la terre de l'humanisme; il n'avait pu prévoir qu'à partir de son règne, et pendant plus d'un siècle, un flot immense et pur de classicisme se serait déversé de l'Italie sur la France.

Louis XII aussi, malgré tous ses efforts, malgré l'influence du Cardinal d'Amboise, qui fit de lui un protecteur des arts et des lettres, et le poussa à appeler en France plusieurs artistes et savants italiens, ne fut jamais pénétré de l'esprit de la Renaissance; et, lors même qu'il l'aurait été, il lui aurait encore manqué les qualités requises, pour donner une impulsion vigoureuse au nouveau mouvement.

François Ier, au contraire, né dans le mois mémorable où Charles VIII mit le pied en Italie pour la première fois, était un enfant de la Renaissance. S'il n'avait pas fait d'études sérieuses, il avait cependant appris de sa mère l'italien, et sous la direction de son gouverneur Artus Gouffier, qui avait suivi en Italie Charles VIII et Louis XII, il avait pris beaucoup d'intérêt à la culture italienne en particulier, et à l'art

---

travaux, parmi lesquels, selon l'opinion de quelques critiques, il faut citer le Château de Gaillon en Normandie (Voy. VINCENZO MARCHESE, *Memorie dei più insigni pittori, scultori e architetti domenicani*. Firenze, Le Monnier, 1854, t. II, Cap. IX).

et à la littérature en général (1). Curieux, prompt, pourvu d'une heureuse mémoire, le jeune roi parvint à acquérir une culture vaste, si non profonde, par le commerce des savants. Revenu triomphant de l'Italie, il voulut s'entourer de la fine fleur des hommes de la Péninsule. Il commença par attacher à sa personne Giovanni Battista Cipelli, Vénitien connu sous le nom d'Égnace. C'était un ami de Bembo et d'Érasme, écrivain et professeur estimé pour la noblesse de son âme et pour son savoir, que la République avait envoyé à Milan, à la rencontre du roi de France (2).

Égnace écrivit en l'honneur de François I[er] un poème en examètres latins (3), qui aussitôt se répandit en France et en Italie; et, au delà des monts, il jouit d'une grande réputation, qui alla en augmentant à me-

---

(1) Arthur Tilley, *The literature of the French Renaissance*. Cambridge, University Press, 1904, t. I, pp. 3-5.

(2) « Quand, dit M. Flamini, à Milan, où il était entré en triomphateur, François I[er] reçut le salut et les félicitations de Venise (l'adversaire acharnée de son prédécesseur) par la bouche du latiniste Égnace, il dut lui paraître que c'était presque l'hommage que l'Italie savante, l'Italie d'Ange Politien, de Pic de la Mirandole, de Léon X, prêtait au vainqueur de Marignan. » (Flamini, *Studi*, p. 227).

(3) *Panegyricus Joan. Baptistae Egnatii In Francisci I | Francorum Regis christianissimi et invictissimi de | Helvetiis victoriam*. A la fin: *Emissa sunt haec primum Mediolani MDXV prid. Kalen. Decemb. Francisco Francorum Rege et Mediolani Duce VIIII ex aedibus Minutianis. Rursus in Parrhisiorum clarissima academia, Ad X Kalen. Feb. mox subsecutas regnante eodem Fr. I ex aedibus Ascensii* (Bibl. nat. de Paris, Réserve, G. 2826). « Ce n'est pas, dit encore M. Flamini, une chronique versifiée, comme tant d'autres; c'est une œuvre d'art non indigne du siècle de Marc'Antonio Flaminio et de Vida, adressée par l'auteur au chancelier de France, Antoine du Prat, érudit et mécène. » (*Studi*, p. 228).

sure qu'il prêta son concours au roi. Il fut en relations suivies avec le Milanais Jacopo Minuto ou Jacques de Minut, qui devint en 1524, premier président du parlement de Toulouse, et avec le bibliophile Jean Grolier. Au premier, il dédia ses trois livres *De Caesaribus* (1516), qui furent traduits en français par le fameux grammairien Geoffroy Tory, peu d'années après leur publication; au second, il fit hommage de sa collection d'historiens latins.

Cependant, la renommée du roi, non seulement comme homme politique, mais comme écrivain, se répandait à Venise, ou Bembo, quatre ans après la descente des Français en Italie, écrivait au cardinal Maria in Portico, qui se trouvait alors en France, une fort belle lettre, où il se réjouissait du talent poétique de François Ier, et augurait bien de lui dans la carrière des lettres (1).

Mais, en 1521, toute l'activité du roi fut concentrée

---

(1) Al Cardinale di Santa Maria in Portico. In Francia.

« Le molte e grandi virtù di cotesto re Cristianissimo e generosissimo m'erano assai chiare e per la lor fama, che ne favella pubblicamente, e per quello che Mons. di Bains più volte e molto particolarmente ragionato me n'ha, e questo Settembre ancora, essendo io con lui al suo Garzano, villa del Veronese. Ma quella, di che voi separatamente mi date contezza e cioè del comporre francesemente, non ho io già più udito da persona. Perchè tanto più e me ne rallegro, e me ne meraviglio: Questo, perciocchè in grandissimo Re è cosa non usata da molti secoli in qua, e parmi piuttosto ciò miracolo, che gran cosa; quello, perciocchè io piglio speranza, che Sua Maestà avendo in sè spirito poetico, abbia ad amare i dotti uomini, e sopra tutto i poeti; ed amandogli, a dar loro modo di potere scrivere riposatamente e di farsi maggiori..... Finisco questa parte e priegovi, che mi facciate degno di vedere alcuna delle composizioni di Sua Maestà. » (PIETRO BEMBO, *Lettere*, Verona, Berno, 1743, t. I, pp. 48-50).

Une lettre qu'adressa Bembo au roi de France le 28 juil-

dans sa guerre contre Charles-Quint, qui aboutit à la désastreuse bataille de Pavie, et son rôle de père des lettres ne commença vraiment qu'avec sa délivrance. Après le traité de Madrid, qui rendait la liberté à l'illustre prisonnier de l'empereur, Sebastiano Giustiniani demeura en qualité d'ambassadeur ordinaire de la république de Venise auprès du roi Très-Chrétien, jusqu'en 1529. Cette année même la cour, qui était alors à Blois, vit venir d'Italie l'illustre écrivain Andrea Navagero. Malheureusement, quelques semaines après son arrivée à Blois, le 8 mai 1529, la mort surprit dans toute la vigueur de sa jeunesse le nouvel ambassadeur, qui s'était déjà fait remarquer dans les négociations et les conseils. Le roi voulut l'honorer par de magnifiques funérailles.

Marc'Antonio Barbaro, le généreux protecteur du Véronèse, de Palladio et de Vittoria, connut François I[er] dans ses résidences de Blois et de Fontainebleau; il vit la cour des Valois dans toute sa splendeur, et la revit troublée sous Catherine de Médicis (1).

Parmi les ambassadeurs que François I[er] vit se succéder à la cour, Matteo Dandolo (1540-1542) et Marino Cavalli (1544-1546) nous ont laissé de lui les portraits les plus beaux qui aient été tracés par la plume des contemporains, tandis que le pinceau magique du Titien en fixait les traits sur la toile (2). De

---

let 1539, nous apprend que lorsque le prélat reçut la pourpre, François I[er] chargea son ambassadeur à Rome de féliciter le pape du choix qu'il avait fait dans la personne du plus grand prosateur du temps. (Voy. PIETRO BEMBO, *Lettere*, éd. cit., t. III, p. 331).

(1) MOLMENTI, *Studi e ricerche*, p. 175.

(2) « Le roi, dit Marino Cavalli, est maintenant âgé de cinquante-quatre ans: son aspect est tout à fait royal, en sorte

la description de Cavalli se dégage le sentiment de sincère sympathie qu'éveillait chez un Vénitien, élevé dans la ville des doges et amant de la pompe et du luxe, la vue d'un souverain de si royal aspect (1). C'est enfin sous les auspices du roi que Giovanni Giustiniano, qui avait résidé en France et qui était un client de Georges d'Armagnac, fit paraître à Venise, en 1542, *Il libro ottavo de la Eneide di Virgilio* (2). En cette même année, Francesco Vicomercati, qui avait été d'abord (1531) médecin de la reine et du roi, com-

---

que sans avoir jamais vu sa figure ni son portrait, à le regarder seulement, on dirait aussitôt: C'est le roi. Tous ses mouvements sont si nobles et si majestueux, que nul prince ne saurait l'égaler. Son tempérament est robuste, malgré les fatigues excessives qu'il a toujours endurées et qu'il endure encore dans tant d'expéditions et de voyages. Il y a bien peu d'hommes qui eussent supporté de pareilles adversités..... Il mange et boit beaucoup, il dort encore mieux, et, qui plus est, il ne songe qu'à mener joyeuse vie. Il aime un peu la recherche dans son habillement, qui est galonné et chamarré, riche en pierreries et en ornements précieux; les pourpoints mêmes sont bien travaillés et tissus en or; sa chemise est très-fine et elle sort par l'ouverture du pourpoint, selon la mode de France. Cette vie délicate et choisie contribue sans doute à conserver sa santé. » (*Relations des Ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au XVI*e *siècle*. Recueillies et traduites par N. TOMMASÈO. Paris, Imprimerie royale, MDCCCXXXVIII, t. I, p. 279).

(1) Rappelons encore, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, qu'un des écrivains qui montrèrent le plus de zèle à célébrer François Ier après le rétablissement de la paix, fut l'Arétin. Il avait été présenté au roi par Giovanni de' Medici et ne l'en avait pas moins insulté après Pavie. Le roi de France voulait s'attacher les hommes illustres de l'Italie: il envoya à l'Arétin à Venise, où il s'était fixé en 1527, une chaîne d'or avec laquelle il se fit représenter sur le frontispice de ses œuvres, ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, d'en solliciter une autre de Charles-Quint.

(2) RENOUARD, *Annales*, p. 125.

mença à professer au collège royal, pour continuer jusqu'en 1567.

Le nom de François Ier est inséparable de celui de sa sœur Marguerite d'Angoulême, qui partagea avec lui le goût des lettres et étudia avec tant de passion la langue de Pétrarque et de Boccace. Pier Paolo Vergerio, en 1540, le jour même où il avait obtenu une audience de la princesse, exprimait dans une fameuse lettre à Luigi Alamanni l'enthousiasme que lui avaient inspiré le savoir et l'éloquence de la sœur du roi. Il disait que la vue de Marguerite lui avait donné une joie inexprimable, et il remerciait le bon Dieu d'avoir suscité, à un époque où les hommes étaient plongés dans les ténèbres de l'erreur, alors qu'on en sentait le plus le besoin, un esprit, une lumière, une vérité si claires (1). Et Matteo Dandolo, deux ans plus tard, disait qu'il considérait Marguerite comme la personne la plus sage, non seulement de toutes les femmes de France, mais encore de tous les hommes (2). Les Italiens qui allaient en France, surtout ceux qui inclinaient vers la réforme, avaient un vif désir d'approcher la sœur du roi, et le Vénitien Bernardo Tasso, père de Torquato, qui avait eu l'occasion de la connaître en 1528, lors de son voyage en France, lui dédia une partie des pièces, qui forment le quatrième livre de ses poésies.

La dernière fille de François Ier, Marguerite de France, hérita des tendances de sa tante, son illustre homonyme, et excita, elle aussi, l'admiration des ambassadeurs vénitiens. Lorenzo Contarini écrivait en

---

(1) Voy. *Lettere volgari di diversi nobilissimi huomini.* Libro primo. Vinegia, in casa dei figliuoli di Aldo, 1544, in-8°, fol. 99.

(2) ALBÈRI, *Relazioni.* Serie I, t. IV, p. 48.

1551, quand elle était âgée de 33 ans, qu'elle n'était pas belle, mais gracieuse; et ajoutait qu'elle passait son temps dans l'étude des auteurs latins et italiens, historiens et écrivains moraux (1). Francesco Morosini assurait, en 1570, qu'elle avait un très bel esprit et du goût pour les lettres, de sorte qu'elle pouvait soutenir admirablement tout genre de conversation. Elle comprenait bien le latin et l'italien, mais parlait presque toujours sa propre langue (2).

Henri II eut, comme le disait Tavanne, « plus de vertu corporelle que de spirituelle ». Il reçut tout de même une marque de sympathie de la part des académiciens de Venise, qui lui dédièrent une nouvelle traduction des psaumes, où ils l'appelaient *dominus noster colendissimus* (3).



Catherine de Médicis apporta de la Toscane le goût artistique, et si elle s'entoura particulièrement d'hommes de sa région, cela ne l'empêcha pas d'apprécier les Vénitiens à leur juste valeur. Sa riche bibliothèque contenait l'édition de Vitruve par Fra Giocondo. En 1567, elle fit venir de Padoue le célèbre

---

(1) Albèri, *Relazioni.* Serie I, t. IV, p. 74.

(2) « Ha un bellissimo ingegno e qualche gusto di lettere, per il che parla di tutte le cose mirabilmente. Legge assai e latino e italiano, intendendo così bene l'una e l'altra lingua come la francese sua propria, nella quale sola però parla quasi sempre, non si assicurando di parlare le altre. » (Albèri, *Relazioni.* Serie II, t. II, p. 168).

(3) *Sacra ac recens Psalmorum omnium Davidis Interpretatio ab eximio theologo Placido parmensi ordini praedicatorum, edita.* (Voy. Renouard, *Annales*, p. 276).

médecin Prospero Bargarucci, qui examina Charles IX, et qui, pendant son séjour à Paris, acquit un manuscrit intitulé *Chirurgia magna,* qu'il publia en 1568, sous le nom d'André Vésale. En attendant, elle recevait de Venise des hommages précieux de livres, dont elle était fière d'enrichir sa bibliothèque. Gabriel Giolito de' Ferrari, très habile à saisir toutes les occasions, offrit au dauphin, comme nons l'avons déjà dit (1), une édition très riche de l'*Orlando Furioso*, avec une belle lettre dédicatoire du 3 mai 1542 (2); en 1546, il inscrivait le nom de la dauphine en tête d'une édition du *Decamerone:* en 1550, l'Arétin composait, en l'honneur de la reine, des *Ternali,* aussitôt réimprimés à Lyon par les soins de Jean de Vauzelles; en 1551, Lucio Paolo Rosello lui dédiait une traduction italienne des sermons de Théodoret (3). En 1575 et en 1576, Giacomo Tiepolo et Pietro Buccio lui firent hommage, le premier d'un poème composé à l'occasion du voyage de Henri III à Venise, l'autre d'une relation historique du même événement. Enfin, en 1586, Alde le Jeune lui adressa un exemplaire de la vie de Cosimo de' Medici, qu'il venait de publier (4).

Charles IX était à peine monté sur le trône, que son nom fut inscrit en tête d'une réimpression vénitienne des poésies de Giovanni Andrea dell'Anguillara, et, en 1567, le Vénitien Natale Conti lui dédia sa *My-*

---

(1) Voy. p. 308

(2) Bongi, *Annali*, t. I, p. 45.

(3) Teodoreto vescovo di Ciro. *Della providenza di Dio sermoni dieci.* Novamente di greca in volgare lingua tradotti per Lucio Paolo Padoano. Alla serenissima Reina di Francia. In Venezia al segno del Pozzo, 1551.

(4) Renouard, *Annales*, p. 238.

thologie, restée longtemps classique en France, où l'auteur était connu sous le nom francisé de Noël de Comte (1).

***

Nous avons vu combien fut honoré Henri III lors de son entrée à Venise. Bien que, sous son règne, le culte des lettres ait commencé à baisser à la cour, à cause des guerres civiles qui troublaient la France, sa femme Louise de Lorraine se plaisait à la lecture des œuvres italiennes (2). Sperone Speroni, écrivain de la Vénétie, qui, comme nous allons le voir, joua un grand rôle dans les lettres françaises, dédia un de ses discours à Antoine de Bourbon, qui s'intéressait aux productions littéraires de la Péninsule.

Sous Henri III, nous trouvons à Paris, en qualité d'ambassadeur de la République de Venise, Jérôme Lippomano. Son rapport sur les affaires de France contient beaucoup de particularités intéressantes sur la vie privée. Habitué, comme il était, à l'extrême rigueur avec laquelle étaient tenues les Vénitiennes, il fut très étonné de la liberté des Françaises, qui cependant étaient loin de lui déplaire (3).

---

(1) *Natalis Comitis Mythologiae sive explicationum fabularum, libri decem.* Venetiis, 1567, in-4o.

(2) Nous en avons une preuve dans le catalogue de ses livres, où nous trouvons le *Rosario de la Sacratissima Maria Vergine,* et, ce qui est beaucoup plus intéressant, les *Prose* de Bembo. (Voy. *Inventaire des meubles, bijoux et livres estant à Chenonceaux, le 8 janvier 1603, précédé d'une histoire sommaire de la vie de Louise de Lorraine par le prince Augustin Galitzin.* Paris, 1856, in-8o, p. 16).

(3) « Les femmes changent moins de mode que les hommes. La femme noble a le chapeau de velours noir et le masque; la bourgeoise, le chapeau de drap sans masque; la fem-

Henri IV reçut, au moment de sa conversion au catholicisme, les félicitations de Lazaro Soranzo, qui lui apportait en même temps le salut de la Sérénissime (1). La République prévoyait alors le profit qu'elle allait tirer de cet accord de la France avec le pape.

---

me du peuple ne peut porter que des manches noires et d'une largeur modérée. Les Françaises ont la taille extraordinairement fine et se plaisent au moyen de jupes à cerceaux, de vertugalles et d'autres artifices, à enfler la robe depuis la ceinture jusqu'en bas pour se donner encore plus de sveltesse. La jupe de dessous est de très grande valeur et fort élégante; la robe de dessus de serge ou d'escot. Cela vient de ce que les femmes à l'église s'agenouillent et s'asseoient par terre sur la robe. Par dessus la chemise elles portent un busc ou corps qu'elles appellent corps piqué, qui avantage la taille; elles attachent ce corps par derrière, ce qui donne plus d'élégance à la tournure. Elles se chaussent bien avec la pantoufle basse et l'escarpin. Elles portent des perruques (des faux cheveux) et des arcelets (petits arceaux métalliques) pour donner plus de largeur au front.... A l'église les grandes dames, chacune à leur tour, quêtent pour les pauvres avec une coupe d'or et d'argent. Très dévote en apparence, la Française est très avenante et très libre en réalité. Elle s'arrête pour parler aux passants, et va seule à l'église ou au marché. Elle est fort gracieuse dans sa manière de recevoir et de causer et n'a qu'un défaut saillant, l'avarice. Dans la rue la jeune fille sort avec sa mère qui la précède; les servantes viennent ensuite. Quand elle va à la campagne, elle monte à cheval en croupe d'un serviteur, en se tenant à la selle. » (Résumé par EDMOND BONNAFFÉ, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, pp. 90-91). Il nous a paru intéressant de citer ce jugement d'un Vénitien sur Paris, au milieu de tant de jugements sur Venise par des Français. Il est curieux de constater que Vénitiens et Français s'accusaient réciproquement d'avarice. Serait-ce par ce qu'on aime à voir chez les autres ses propres défauts?

(1) LAZARO SORANZO, *Orazione ad Henrico Quarto Cristianissimo Re di Francia e di Navarra.* Nell'assoluzione data a Sua Maestà da Clemente VIII, Sommo Pontefice. In Bergamo, Per Comin Ventura, 1596. — Une autre édition parut à Ferrare chez Baldini, en 1598. Le discours est de 1595.



Venise n'envoya pas seulement en France ses ambassadeurs et ses savants; elle y envoya encore les troupes fameuses de ses comédiens, que les rois français ne se rassasiaient jamais d'entendre.

La comédie italienne s'introduisit en France sous le règne de Charles IX et n'était autre chose que la *commedia a soggetto* ou *commedia dell'arte.* Tandis qu'au moyen âge on la jouait encore sous des formes rudimentaires, elle avait fait de grands progrès à Venise, grâce surtout au Padouan Angelo Beolco, appelé Ruzzante et au « veneziano spirito bizzarro » de Calmo (1), qui écrivirent des comédies populaires.

En 1571, la comédie de la Renaissance trouva une rivale formidable dans la *commedia dell'arte,* jouée en France par la troupe vénitienne des Gelosi, qui jouirent de la protection de la cour; mais le Parlement craignit cette concurrence et les renvoya. L'année suivante deux troupes italiennes tenaient à Blois des représentations pour l'agrément de Charles IX: l'une avait pour chef le Florentin Soldino, l'autre le Vénitien Antonio Maria (2). En 1576 nous retrouvons en France la célèbre troupe des Gelosi. Ils s'y rendirent à l'appel de Henri III, qui, comme nous l'avons dit, les avait déjà admirés lors de son passage à Ve-

---

(1) Ainsi l'appelle M. Molmenti dans la vie de cet artiste. (*Nuovi studi di storia e d'arte.* Firenze, Barbèra, 1897, pp. 198-236). Voy. aussi *Venezia nella vita privata,* t. II, p. 322.

(2) M. Baschet cite les documents tirés du registre du compte de l'Épargne de l'année 1572, relatifs à ces comédiens. (A. BASCHET, *Les comédiens italiens à la cour de France.* Paris, Plon, 1882, pp. 35-37).

nise, et qui les connaissait de renom même avant de les entendre. En effet, ce fut lui qui manifesta aux ambassadeurs de la République le désir qu'on lui assurât le spectacle des comédies jouées par cette compagnie célèbre. Le secrétaire vénitien Aloise Bonizzo écrivait de Pontebba le 7 juillet 1574 à la Seigneurie : « Aucun des passetemps qu'on pourra donner à Sa Majesté ne lui sera plus cher que d'entendre à Venise les comédiens qu'il y avait cet hiver » (1). La République les fit appeler de Milan, où ils étaient alors ; ils s'empressèrent de se rendre à Venise et jouèrent en présence du Roi deux comédies *all'improvviso* et une sorte de tragi-féerie de Cornelio Frangipani. Ils répondirent si bien à tout ce que le prince, désireux de les voir, attendait d'eux, qu'il voulut les entendre de nouveau en France, où ils se rendirent en 1576. Ils remportèrent le plus grand succès à l'Hôtel de Bourbon. Mais en même temps que la cour les comblait de louanges et de faveurs, le parlement recommençait ses persécutions, estimant que leurs comédies n'enseignaient « que paillardise et ne servaient que escole de debauche à la jeunesse de tout sexe de la ville de Paris » (2).

En 1599, les Gelosi furent rappelés à Paris par Henri IV et restèrent en France jusqu'en 1604. Il y avait dans leur troupe la célèbre Isabelle de Padoue, femme de Francesco Andreini, poétesse et comédienne, qui se fit admirer par sa vertu autant que par sa

---

(1) Voy. De Nolhac et Solerti, *Il viaggio in Italia di Enrico III°*, p. 60, et Document XIII.

(2) *Journal du Sieur de Lestoile.* Cité par Baschet, *Op. cit.*, p. 74.

beauté et par ses talents (1). Pendant son séjour à Paris, en 1603, elle fit paraître un recueil de vers avec une dédicace à l'illustrissime Sébastien Zamet (2), datée de Paris, le 20 mars. La plupart des pièces étaient dédiées à d'illustres personnages, y compris le roi, ce qui démontre à l'évidence qu'elle était bien en cour. Il en était de même à la ville, dit M. Baschet; et il ajoute qu'il y eut des poètes qui se firent l'écho et les interprètes de l'admiration publique.

Isaac Ryer, auteur du recueil intitulé *Le temps perdu,* adressa à Isabelle cette déclaration:

Je ne crois point qu'Isabelle
Soit une femme mortelle,
C'est plutôt quelqu'un des Dieux
Qui est déguisé en femme,
Afin de nous ravir l'âme,
Par l'oreille et par les yeux.

A la déclaration s'ajoutait la prière:

Divin esprit dont la France
Adorera l'excellence
Mille ans après ton trépas
(Paris vaut bien l'Italie)
L'assistance te supplie
Que tu ne t'en ailles pas (3).

---

(1) Le Tasse écrivit pour elle le fameux sonnet qui commence par le quatrain:

« Quando v'ordiva il prezioso velo
L'alma natura, e le mortali spoglie,
Il bel cogliea, sì come fior si coglie,
Togliendo gemme in terra e lumi in cielo ».

(2) ISABELLA ANDREINI PADOVANA, *Rime.* Parigi, appresso Claudio di Monstr'œil nella corte del palazzo al nome di Jesù, 1603.

(3) *A Isabelle comédienne.* Cité par BASCHET, *Op. cit.*, pp. 134–135.

Mais Isabelle s'en alla au mois d'avril 1604, heureuse d'emporter des lettres particulières du roi et de la reine, qui devaient attester en Italie l'estime en laquelle Leurs Majestés la tenaient et le contentement qu'elle leur avait procuré. Elle ne se doutait point que sa carrière touchait à sa fin. La célèbre comédienne ne put revoir sa chère patrie, elle ne put cueillir de nouveaux lauriers, comme elle l'espérait. Pendant son voyage de retour vers l'Italie, elle mourut à Lyon le 11 juin. On lui fit des funérailles exceptionnelles pour une comédienne; l'église lui rendit les honneurs qui lui étaient dus et l'historien Pierre Mathieu, contemporain de Henri IV, célébra sa mémoire, par des paroles très touchantes (1).



Maintenant, que nous avons passé rapidement en revue les illustres Vénitiens, qui furent en France pen-

(1) « C'estoit une femme italienne, sçavante en poésie, qui n'avoit encores trouvé sa pareille en l'élégance, promptitude et facilité de toutes sortes de discours convenables à la scène. Si elle eust vescu en Grèce au temps que la comédie estoit en vogue, on lui eust donné des statues, et eust reçu sur le théatre autant de couronnes de fleurs, comme les mauvais roueurs y recevoient de coups de pierres. Elle feust veue et escoutee avec un grand applaudissement, et la comédie, utile aux mœurs et souvent utile aux princes, pour amuser le peuple, comme disoit un bouffon à l'Empereur Auguste, estoit le charme des vaines pensees et le divertissement des inutiles actions de Paris. Ce bel esprit voulant retourner en Italie, pour y revoir le jardin où avoit fleuri sa jeunesse, passa à Lyon avec toute sa bande. Là il faussa compagnie au corps qu'il laissa à la terre pour s'envoler au ciel sans que les vœux et les cris de ceux qui l'avoient admirée le peuvent retenir. » (P. MATHIEU, *Histoire de France et des choses mémorables advenues aux Provinces durant sept années de paix*. Paris, Métayer, 1609, t. II, l. 6, p. 446).

dant la période de l'italianisme; maintenant, que nous savons la faveur dont ces écrivains jouissaient, fussent-ils des savants ou des comédiens; maintenant, que nous avons vu l'empressement des auteurs et des imprimeurs de Venise à faire hommage aux rois français des livres sortis de leurs plumes ou de leurs presses, nous ne nous étonnerons pas si la littérature vénitienne fut connue en France et y exerça une action efficace.

Parmi les nombreuses œuvres, qui furent traduites et imitées, rappelons l'*Hypnerotomachia Polyphili* ou *Sogno di Polifilo*, livre étrange et curieux par le frère Francesco Colonna, Vénitien, qui influa sur l'architecture et même sur la littérature française. Benoît de Court parla le premier en France du *doctior frater Columna* dans ses commentaires sur les *Arresto Amorum*, imprimés à Lyon par Sébastien Gryphe; Martin, le traducteur le plus actif des œuvres italiennes du temps, se chargea de la revision d'une traduction déjà existante, et la fit paraître en 1546. Rabelais lui est très redevable. Il le nomme dans le chapitre IX de son *Gargantua* et dans la *Briefve declaration*. En outre, dans sa description de l'abbaye de Thélème et dans toute l'histoire de Panurge, il y a de nombreuses réminiscences de cet ouvrage. Mais les emprunts les plus importants se trouvent dans quelques chapitres du cinquième livre, que, par ce motif même, les critiques tendent à attribuer à la plume de l'auteur de Gargantua (1).

Le Vénitien Navagero, qui avait publié en 1546, sous le nom de Naugerius, un livre d'épigrammes latines et deux d'églogues latines, où sont contenus

---

(1) Voy. Béatrix Ravà, *L'art de Rabelais*. Rome, Lœscher, 1910, pp. 52-53.

les *Lusus*, offrit à Du Bellay la matière de treize de ses *Jeux Rustiques* et Mellin de Saint-Gelays eut recours à lui, au moins pour composer son *Blason de l'œil*, si non pour traduire Ménandre (1).

Mais c'est surtout dans l'histoire du théâtre, de la poésie lyrique et de la réforme de la langue, que se fit sentir l'influence de Venise.

***

On peut affirmer, avec M. Lanson, que la comédie française n'est qu'un reflet de la comédie des Italiens (2). Or, parmi les écrivains, qui ont contribué à établir la comédie italienne en France, le plus important est sans doute Pierre Larivey. Il appartenait à la famille des Giunti, les fameux imprimeurs, qui, après avoir exercé le commerce des livres à Lyon, à Florence et à Venise, avaient fini par faire faillite. On sait que le véritable nom de Larivey était Pierre Giunti, et qu'il le francisa en venant de Florence s'établir à Troyes, en Champagne. Il commença sa carrière littéraire en traduisant des auteurs italiens: Straparola, Fiorenzuola, Doni. En 1575, il publia six pièces, qui étaient des traductions de l'italien, avec les modifications nécessaires pour satisfaire au goût français. L'intrigue y est menée avec habileté; le dialogue est très animé et les types sont soigneusement caractérisés. La ville de Venise voulut connaître les œuvres de cet écrivain, dans les veines duquel coulait le sang d'une de ses familles.

« Girolamo Morosini, nous raconte M. Picot, sénateur de Venise, avait confié le commandement d'un

---

(1) Voy. H.-J. Molinier, *Mellin de Saint-Gelays*. Paris, Picard, 1910, p. 477.

(2) Lanson, *Litt. fr.*, p. 502.

de ses navires, l'*Angelo San Raffaello*, à un capitaine marseillais, Ponson Sossin. A bord du même navire naviguait, en qualité d'écrivain et de chirurgien, un jeune homme, originaire de Narbonne, Paul Romieu, qui n'avait, certes, aucune parenté avec les Romieu du Vivarais. Celui-ci, profitant de quelques loisirs, entreprit de faire connaître aux comédiens italiens le théâtre de Pierre de Larivey. . . . .

« Parmi ces pièces, Romieu en choisit une: *Les Esprits*, qu'il traduisit en italien, par ordre, nous dit-il, de la Seigneurie de Venise, afin qu'elle pût être représentée par le capitaine Flegetonte » (1). Il est donc probable qu'elle fut jouée à Venise.

Romieu accompagnait *Gli Spiriti* d'une lettre au sénateur Morosini, datée du 4 août 1610. La traduction des *Esprits* est littérale, mais laisse beaucoup à désirer, soit pour le style, soit pour l'orthographe. La chose la plus remarquable est la liste des personnages, dont Romieu a dû choisir les noms, d'accord avec les comédiens (2).

---

(1) Picot, *Fr. It.*, t. II, p. 341.

(2) La voici:

Les personnages	Quelly che reciteranno la comedia
Hilaire, *vieillard.*	Misser Bortolo, *vechio.*
Elizabet, *sa femme.*	Madonna Rachella, *sua moglie.*
Frontin, *serviteur de Fortuné.*	Messetin, *servitor dy Fulvio.*
Urbain, *amoureux.*	Ortentio, *amante.*
Ruffin, *maquereau.*	Farina, *rufiano.*
Fortuné, *amoureux.*	Fulvio, *amante.*
Désiré, *amoureux.*	
Severin, *vieillard.*	Pantalone, *vechio avaro.*
M. Josse, *cordier.*	Mer Isepo, *mago.*
Pasquette, *servante.*	Mespola, *serva.*
Gerard, *vieillard.*	Mer Jacomino, *vechio.*

(Voy. Picot, *Fr. It.*, t. II, p. 344).

C'est un entretien entre deux courtisanes, qu'est censé reproduire Gabriel de Gutterry dans sa *Priapea.* L'auteur est un Français, mais il fit ses études à l'Université de Padoue, d'où le tira M. d'Alincourt. Son séjour en Italie le mit à même d'écrire en italien ce dialogue, dont le sujet tout à fait singulier est digne des *Ragionamenti* de l'Arétin, que Gutterry se proposa d'imiter. Il écrivit encore en italien la *Camilletta,* dédiée à son bienfaiteur d'Alincourt, où il compare la liberté de la femme française avec la servitude de la femme italienne (1).

Puisqu'il est question de courtisanes, rappelons encore en passant que *Le due Cortigiane,* par Louis Domenichi, qui vécut longtemps à Venise, et y fit paraître les poésies des pétrarquistes, furent traduites en français par Jérôme d'Avost (2), qui, dans ses nombreux voyages, avait visité l'Italie aussi (3).

Enfin, il est probable que Régnier emprunta l'idée de sa Macette, la fameuse devancière de *Tartufe,* à *Alvagia,* personnage de *La Cortigiana* de l'Arétin. Or l'Arétin, on le sait, était un Vénitien, si non de naissance, du moins d'adoption. Il avait fait un long séjour dans la ville de la lagune, qu'il chérissait (4) et où

---

(1) Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. II, pp. 259-267.

(2) *Ibid.*, pp. 215-222.

(3) *Les deux Courtisanes,* comédie du seigneur LOYS DOMENICHI, traduite en françois. Traduction inédite citée par La Croix du Maine. (Voy. PICOT, *Fr. It.*, t. II, p. 219).

(4) « Dov'è la pace se non in Vinegia? Dov'è l'amore se non in Vinegia? Dov'è l'abbondanza, dov'è la carità se non in Vinegia? » demande Flaminio dans *La Cortigiana.* Il dit encore qu'il tient des papiers de « Monsignor de Baïf, vaso de le buone lettere. » (PIETRO ARETINO, *La Cortigiana,* commedia, e l'*Orazia,* tragedia. Con prefazione di G. STIAVELLI. Roma, Perino, 1890, pp. 75 et 80).

il eut des rapports avec d'illustres Vénitiens et avec les courtisanes les plus fameuses.



Dans l'histoire de la tragédie en France, un nom se présente aussitôt à notre mémoire: c'est le nom du Trissin, l'écrivain trévisan dont la *Sophonisbe,* la première tragédie régulière du théâtre italien, fut adaptée pour le théâtre français par Mellin de Saint-Gelays, l'un des plus illustres italianisants de la Renaissance.

Il semble bien établi, qu'après avoir passé quelque temps à l'université de Bologne, Mellin de Saint-Gelays vint ensuite à Padoue, où il finit sa carrière d'étudiant. Là, il fut l'élève de Marc Musurus, et peut-être le condisciple de Lazare de Baïf. Il connut certes Venise, dont il rappela les barques dans le fameux sonnet « Il n'est point tant de barques à Venise » (1), imité du sonnet italien qu'on attribue à Burchiello « Non son tanti babbei nel mantovano ». Un de ses premiers soucis dut être de se rendre familière la langue italienne, et il y réussit si bien, que quarante ans plus tard Gabriel Simeoni, lui envoyant quelques épigrammes qu'il avait composées, proclame qu'il « entend et parle mieux par aventure la langue toscane que personne de France » (2). Or, il est probable que, durant son séjour

---

(1) Melin de Sainct-Gelays, *Œuvres complètes.* Éd. revue, annotée et publiée par Prosper Blanchemain. Paris, Daffis, 1873, t. I, p. 288.

(2) *Epitome de l'origine et succession de la Duché de Ferrare, composé en langue Toscane par le Seigneur Gabriel Syméon, et traduict en François par lui mesme. Avec certaines Epistres à divers personnaiges et aucuns Epigrammes sur la propriété de la Lune par les douze signes du Ciel. Pour madame la duchesse*

d'Italie, Mellin dut connaître et probablement aussi fréquenter le Trissin. Peut-être même assista-t-il à la fameuse représentation de la *Sophonisbe*, qui eut lieu à Rome, par les soins de Léon X, en 1515.

Presque quarante ans plus tard, à l'occasion du mariage du marquis d'Elbeuf, qui eut lieu le 3 février 1554, dans le château de Blois, en présence du roi et de la cour, il fit représenter la pièce du Trissin, qu'il avait adaptée pour le théâtre français. Le roi et les courtisans s'intéressèrent vivement à ce spectacle, mais c'est Catherine qui dut en éprouver le plus de joie; elle, qui avait probablement vu représenter cette pièce en Italie. Bien plus, d'après Brantôme, qui avait eu l'honneur d'assister à cette représentation, les filles de la reine elles-mêmes ne dédaignèrent pas de jouer un rôle, avec d'autres dames, demoiselles et gentilshommes de la cour (1). L'auteur des *Vies* proclame l'œuvre de Mellin supérieure à son modèle: « Il se trouve encore, dit-il, une tragédie très belle de *Sofonisba* composée en italien, qui fut jouée devant ladicte Saincteté à Rome. Je l'ay veue, et belle; mais je ne la trouve si belle que celle que la reyne mère fit jouer et représenter sur le mesme subjet à Blois, devant le roy, que M. de Sainct-Gelays composa, ou plustot prit et desroba sur l'autre, mais mieux l'orna » (2).

Mellin en a agi fort librement avec le texte original, supprimant ici une scène, modifiant là telle situation, ajoutant ailleurs quelques mots pour la clarté

---

de Valentinois. Épitre XX, fol. 44. Bibl. Nat. Rés. K. 1043. (Voy. *Mellin de Saint-Gelays* par H. J. Molinier (p. 57), à qui nous empruntons la plupart des détails biographiques sur l'écrivain en question).

(1) Brantôme, *Œuvres*, éd. cit., t. VII, pp. 346-7.

(2) *Ibid.*, t. III, p. 257.

de l'action, coupant ou abrégeant les longues tirades. En outre, tandis que la pièce du Trissin est en vers libres, entremêlés ça et là de vers rimés, l'adaptation de Mellin est en prose, à l'exception des chœurs, qui sont en vers, sauf à la fin. Cependant le cadre extérieur de la tragédie est le même. « Malgré ces quelques changements, dit M. Molinier, et ces adaptations plus ou moins heureuses, tout le mérite de la pièce elle-même, revient à l'auteur italien. Mellin n'a eu garde en effet, d'en modifier essentiellement ni le fond, ni le cadre » (1).

C'est donc à l'auteur trévisan qu'appartient le mérite d'avoir écrit, non seulement la première tragédie régulière du théâtre italien, mais celle qui, adaptée la première au théâtre français, vit la première le jour sur la scène française après la tentative de Jodelle, et qui la première fut jouée dans un château et non pas dans une cour de collège.



Mellin de Saint-Gelays ne se borna pas à faire des traductions (2) et des adaptations de l'italien. Il écrivit lui-même des vers italiens, qui lui valurent d'être mis par Amomo en tête de la bande des poètes toscans, qui illustraient alors la cour de François Ier (3);

---

(1) MOLINIER, *Op. cit.*, p. 492.

(2) On sait qu'en 1538 il fit paraître à Lyon, revue et corrigée, la traduction du *Cortigiano* de Baldassarre Castiglione, par Colin d'Auxerre, son ami; et il entreprit la traduction d'un épisode célèbre de l'Arioste: Genèvre.

(3)

« Sangelesse gentil mi s'apresenta,
che verga i fogli d'amoroso inchiostro
con uno stil ch'a pena il meglio intendo;
e se tirò dai monti il vecchio Ascreo

et, ce qui est bien plus intéressant, il eut une grande part dans l'introduction du pétrarquisme en France, dans la première moitié du XVIe siècle. Quel rôle les écrivains vénitiens jouèrent-ils dans ce mouvement, qui exerça une si puissante action sur les poètes lyriques de la Renaissance?

C'est à l'école du Petrarque (1), et plus encore à celle des *quattrocentisti*, que le style de Mellin se perfectionna. « Comme il respiroit le doux air de l'Italie, dit Amomo, il s'acquit insensiblement aussy une certaine doulce et agréable faculté d'écrire et d'exprimer ses pensées, laquelle, l'eslevant au-dessus du vulgaire, faisoit que son idiôme françois se ressentoit en quelque sorte de l'ancienne pureté du style grec et romain et en représentoit aucunement les grâces » (2).

L'exemple de Mellin fut suivi par beaucoup d'autres poètes lyriques français; ils puisaient aux poètes italiens et surtout aux strambottistes, qui, malheureusement, étaient alors en vogue. Trévise, qui, nous l'avons vu, fut l'un des foyers de la littérature franco-vénitienne au moyen âge; Trévise, qui vit naître le Trissin, fut aussi la patrie de Marcello Philoxeno, l'un de ces *quattrocentisti*, qu'une meilleure école devait détrôner, mais qui agirent puissamment sur les poètes

---

i mirti e gli orni, può costui cantando
placar la tigre dove inonda il Gange.
Egli ha spinto sì longe il sermon gallo,
che poco Atene e manco invidia Roma ».

(Voy. FLAMINI, *Studi*, p. 262).

(1) Pour les emprunts de Mellin à Pétrarque, voy. ERNST WINFRID WAGNER, *Mellin de Saint-Gelays*. Eine litterarische und sprachgeschichtliche Untersuchung. Inaugural Dissertation. Ludwigshafen, August Lauterborn, 1893, in-8°.

(2) Voy. P. BLANCHEMAIN, Notice sur Mellin de Saint-Gelais. Dans *Œuvres*, éd. cit., p. 8.

français. Aux emprunts que Mellin fit au poète tré visan, s'ajoutent ceux de Magny, Belleau, Janin, Du Bellay : on reconnaît souvent chez ces écrivains, ainsi que M. Vianey l'a démontré, des idées, des images, des tours analogues à ceux de Philoxeno (1).

***

Mais le poète vénitien, dont le nom se rattache le plus intimement à l'histoire de la poésie française est Pietro Bembo (1470-1547), que l'église fut fière d'élever à l'honneur de la pourpre. Il vécut à Rome de 1512 à 1521, année où il quitta le bruit et les ennuis de la grande ville, pour vivre tantôt dans sa villa de Santa Maria di Mon, tantôt dans sa maison de Padoue, jouissant de la vie recueillie, studieuse et contemplative, et faisant de sa demeure le rendez-vous des lettrés. Les belles-lettres furent son occupation préférée, et ses œuvres en vers et en prose, exercèrent une action puissante sur la littérature italienne, autant que sur le mouvement littéraire en France. « Sans toi, écrivait Nicolò Franco au moment de la mort de Bembo, nous devenions tous des Tebaldeo » ; et toute l'Italie applaudit à l'éloge.

Qu'avait donc fait Bembo, pour qu'on le remerciât ainsi d'avoir sauvé le goût public? demande M. Vianey. Et, dans un des chapitres les plus intéressants de son excellent ouvrage sur le pétrarquisme en France, il nous trace un clair tableau de ce mouvement littéraire, que nous ne pouvons nous passer

---

(1) Voy. JOSEPH VIANEY, *Marcello Philoxeno et Mellin de Saint-Gelays.* Bulletin Italien, t. IV, 1904, pp. 238-243; et J. VIANEY, *Le Pétrarquisme en France au XVIe siècle.* Montpellier, Coulet, 1909.

de signaler, puisqu'il eut Venise pour foyer, et qu'il rayonna sur la France pendant une dizaine d'années. Années inoubliables, les plus belles du pétrarquisme, les plus fécondes, les plus originales; elles, qui virent paraître coup sur coup ces œuvres charmantes, composées presque toutes de sonnets, comme les deux *Olive* de Du Bellay, les *Erreurs amoureuses* de Tyard, la *Méline* et la *Francine* de Baïf, les *Amours* de Ronsard avec leurs *Continuations*, les *Amours* de Magny et d'autres *Amours* encore.

Le cardinal, dans les mains duquel était la dictature des belles-lettres italiennes, exerça une double influence dans le domaine de la littérature. Admirateur sincère des *trecentisti*, prosateur excellent, il fut le gardien jaloux et le grand défenseur de la pureté de la langue; poète de goût, si non de génie, il ramena le lyrisme amoureux à ses meilleures traditions. Sans mépriser les *concetti*, autant qu'il aurait fallu, il chercha l'intérêt de la composition dans le développement harmonieux de la pensée et non dans la préparation laborieuse d'un mot à effet. Il mit la beauté du style dans l'heureux choix des mots et dans la bonne cadence de la période, et rendit leur ancien prestige à la *canzone*, et surtout au *sonnet*, que le *strambotto* avait failli détrôner.

Philoxeno et ses contemporains furent remplacés par Bembo et ses disciples. « Malgré quelques résistances, dit M. Vianey, la préciosité et le mauvais goût n'en furent pas moins discrédités pour un temps en Italie par l'autorité de Bembo, et rarement domination littéraire fut mieux assise que ne fut la sienne...
« L'œuvre de Bembo s'imposa à l'émulation des Italiens comme un modèle incomparable. Et les imitateurs furent légion : Domenico Venier, Girolamo Molin, Bernardo Cappello, Annibal Caro, Giovanni della

Casa, plus de cent autres, parmi lesquels se distinguèrent des poétesses : courtisanes, comme Tullia d'Aragona et Veronica Franco ; grandes dames, comme Veronica Gambara et Vittoria Colonna. . . . .
« Il me suffira de dire que le centre du bembisme fut la ville de Venise. C'est là qu'il trouva ses principaux maîtres et son principal éditeur, Gabriel Giolito de'Ferrari. C'est là que Domenichi publia en 1545, chez Giolito, une anthologie qui marqua, on peut le dire, l'apogée de cette école poétique: *Rime diverse di molti eccellentissimi autori nuovamente raccolte. Libro primo*. Le succès de ce *Livre premier* fut très grand, car il eut trois éditions en quatre ans (1545, 1546, 1549), et il fut bientôt suivi d'un *Livre second*, dont deux éditions se succédèrent très rapidement (1547-1548), puis de deux *Livres troisièmes*, qui ne se ressemblaient pas et ne parurent pas chez le même éditeur, puis d'autres livres encore. Et sur le modèle de cette anthologie, plusieurs anthologies, plus ou moins analogues, parurent à leur tour: *Rimes de divers excellents poètes de Brescia*, *Rimes de gentilles dames*, *Rimes choisies*, etc. Grande commodité pour les imitateurs français, qui trouvèrent rassemblée dans un petit nombre de volumes la fleur du bembisme. Aussi est-ce dans ces anthologies que les chefs de la Pléiade prirent de préférence leur butin, surtout dans les deux premiers livres des *Rime diverse* » (1).

Les membres de la Pléiade trouvaient du reste la voie déjà tracée par Mellin de Saint-Gelays et par les poètes de l'école lyonnaise, sur lesquels avait puissamment agi l'écrivain vénitien, surtout en plaidant la cause de l'amour platonique.

« A quelles sources, dit encore M. Vianey, Maurice

---

(1) Vianey, *Op. cit.*, pp. 83-85.

Scève puisa-t-il de préférence son platonisme? On ne sait. Mais on peut affirmer qu'il connut plusieurs œuvres fameuses, où étaient vantées les douceurs de l'amour honnête, et qui parurent avant qu'il conçût ou avant qu'il publiât sa *Délie*. Il avait certainement lu, avant de composer un seul de ses dizains, les *Asolani* de Bembo, dont la première édition est antérieure de trente ans à la publication de la *Délie*, et qui, plusieurs fois réédités jusqu'en 1545, furent cette année traduits en français » (1).

Or, on sait que l'amour platonique constituait le sujet préféré des *Asolani*, et que Castiglione avait chargé Bembo d'exposer la doctrine néo-platonicienne dans le quatrième livre du *Cortigiano*. Ce livre était déjà très répandu en France, grâce à la traduction de Colin d'Auxerre, corrigée par Mellin de Saint-Gelays. Celui-ci emprunta à Bembo sa fameuse *Description d'Amour*.

Avant Scève, Heroet avait déjà emprunté au poète italien l'histoire de *l'Ile fortunée*, qui fait partie de sa *Parfaicte amye*. « L'on trouvait bien en général, dans la *Parfaicte amye*, comme dans les *Azolains*, les louanges de l'amour sans épithète, plutôt que celles de l'amour platonique; mais le platonisme y était cependant parfois hautement professé » (2).

En 1554, Pasquier publia son *Monophile*, volume en prose avec quelques poésies intercalées, où il n'était question que d'amour, et dans l'âme et dans

---

(1) Vianey, *Op. cit.*, pp. 73-74. *Les Azolains de Monseigneur Bembo de la Nature d'Amour, traduictz d'italien en françoys par Jehan Martin*... M.D.XLV. Imprimé à Paris par Michel de Vascosan, pour lui et Gilles Corrozet, libraires.

(2) Vianey, *Op. cit.*, p. 76.

le corps duquel, selon le mot de M. Farinelli, entraient les *Asolani* (1).

Mais il nous tarde de parler des membres de la Pléiade.

***

Nous avons vu que Baïf a parlé relativement peu de la ville où il était né et qu'il ne semble pas avoir été très frappé par les chefs-d'œuvre artistiques; cependant, le cardinal qui tenait alors le sceptre parmi les poètes d'Italie, et pour lequel son père professait un véritable culte (2), paraît lui avoir fait une forte impression.

Dans ses *Amours de Francine* Jean-Antoine de Baïf imitait les *canzonieri* italiens les plus classiques; ceux de Pétrarque, de Sannazar et de Bembo; et si son imitation fut loin d'être un esclavage, il n'en fit pas moins nombre d'emprunts directs à ces auteurs (3).

Mais, après 1555, une révolution se fit dans le

---

(1) A. Farinelli, *Dante e la Francia*, t. I, p. 475.

(2) Voici ce que Lazare de Baïf écrivait à Venise, en 1530, sur les dialogues latins: « Ea enim verborum gravitate et copia sunt, ut eorum sermo nobis senior, ut ita dicam, visus sit quam aetas illa tua ferebat, neque solum senior, sed etiam ornatior et elegantior, quam ut paucorum vel annorum vel libellorum esse videri possit. » (Voy. P. de Nolhac, *Pietro Bembo et Lazare de Baïf*, p. 305).

(3) Voici la liste des emprunts de Baïf à Bembo, donnée par M. Vianey, d'après l'éd. Marty-Laveaux: p. 95, 2: « Cantai un tempo e se fu dolce il canto »; p. 96, 1: « Se'n dir la vostra angelica bellezza »; p. 96, 2: « Nè tigre se vedendo orbata e sola »; p. 101, 2 « Io che di verso sciolto havea pensato »; p. 109, 1; « Son questi quei begli occhi in cui mirando » p. 141, 2: « Colei, che guerra a miei pensieri indice »; p. 146, 1: « Se voi sapere che'l morir ne doglia »; p. 146, 3: « Si come suol, poi che'l verno aspro e rio »; p. 182, 2: « Sogno che dolcemente m'hai furato ». (Vianey, *Op. cit.*, p. 183 n.).

goût littéraire en Italie: au règne de Bembo succéda un nouveau règne de Tebaldeo. « Cette révolution était inévitable: après les *concetti*, l'emphase et la facilité de Séraphin, le bon goût de Bembo avait semblé miraculeux; mais quand on eut admiré ce purisme pendant plus de vingt ans, il commença à paraître un peu fade: alors on osa lire de nouveau les poètes que Bembo avait discrédités » (1). La France sentit le contre-coup de ce mouvement antipétrarquiste, qui était pourtant parti de l'Italie. « Tout alors en France avait des origines italiennes, jusqu'aux mouvements de révolte contre l'influence de l'Italie » (2).

Magny, Du Bellay, Ronsard, ont successivement appartenu à l'une et à l'autre des deux écoles. Magny, dans ses *Amours*, était tout bembiste; mais son voyage d'Italie le rendit *quattrocentista*. Il se révéla tel dans ses *Soupirs* (1556), dont plusieurs pièces étaient tirées d'un recueil de madrigaux publié en 1545 à Venise par Luigi Cassola. Il y imitait surtout Sasso et Tebaldeo, tout en puisant encore dans quelques sonnets de Bembo, ou du moins des bembistes.

Mais le grand admirateur de Bembo fut Joachim du Bellay. Il disait que personne ne savait mieux imiter Cicéron que ce « docte cardinal », il lisait les *Prose* et il admirait le poète, dont il associait le nom à celui de Dante (3). C'est surtout grâce à

(1) Vianey, *Op. cit.*, p. 192.

(2) *Ibid.*, p. 177.

(3) « Quel siècle esteindra ta memoire,
O Boccace! Et quelz durs hyvers
Pourront iamais seicher la gloire,
Petrarque, de tes lauriers verds?
Qui verra la vostre muëtte
Dante, et Bembe à l'esprit haultain! »

(A Madame Marguerite. D'escrire en sa langue. Ode III). Dans Joachim du Bellay, *Œuvres*, éd. Marty-Laveaux, t. I, p. 241.

l'*Olive*, que pendant dix ans environ les poètes secouèrent le joug de Séraphin, de Sasso, de Tebaldeo, et se mirent à l'école de Bembo et de ses disciples. Mais, comme la muse de Magny, celle de Du Bellay, après le séjour à Rome, prit l'essor vers de nouveaux horizons, et, dans la célèbre *Ode contre les Pétrarquistes*, elle se moqua des poètes qu'elle avait autrefois imités. Cette pièce s'inspirait pourtant de plusieurs poésies antipétrarquistes écrites par des Italiens, et surtout d'un sonnet de ce Berni, qui avait contribué à aiguiser l'esprit satirique de l'auteur des *Regrets*.

« Il trouvait d'ailleurs des verges pour fouetter Bembo jusque chez Bembo, dit encore M. Vianey. Le seigneur Perotino, voulant soutenir dans la première partie des *Azolains* que l'amour est toujours amer, reprend tous les lieux communs du pétrarquisme sur le désespoir des amants : leur supplice est pire que celui de Tantale, de Sisyphe et d'Ixion ; leur vie est une mort, encore ne peuvent-ils mourir ; ils gèlent et ils brûlent, etc. Dans la seconde partie, le seigneur Gismond répond que toutes ces plaintes sont des mensonges poétiques..... On le voit : c'est par l'Italie que Du Bellay fut invité à brûler l'idole du pétrarquisme, que la France après l'Italie avait si dévotement adorée, et c'est l'Italie qui lui donna le ton convenant à ce genre de persiflage » (1).

Ronsard subit la même transformation (2). Dans

---

(1) VIANEY, *Op. cit.*, p. 175.

(2) « Les emprunts de Ronsard à Pétrarque et à Bembo se trouvent indiqués dans le commentaire de Muret, qui les a relevés à peu près complètement. L'éditeur de 1604 en a indiqué quelques autres, qui avaient échappé à Muret. » (VIANEY, *Op. cit.*, p. 135 n.).

sa jeunesse il imitait Pétrarque et Bembo et développait largement quelques-unes de leurs images (1). Mais peu à peu il s'éprit, lui aussi, de Tebaldeo et suivit les traces des lyriques modernes, chez qui revivait l'esprit du *quattrocento.* Ainsi un nouveau culte succéda à celui de l'écrivain vénitien, qui avait pourtant su éblouir, pendant une dizaine d'années, les lettrés d'Italie et de France, par l'éclat de son style.

***

Bembo et ses disciples, tout imprégnés de platonisme, et animés par le culte de la forme, avaient hé-

---

(1) Ainsi l'image de Bembo:

« La Fera che scolpita nel cor tengo
Così l'havess'io viva entro le bracchia »,

parut-elle gracieuse au poète français, qui en tira tout un poème (avec quelques réminiscences d'Ovide, on doit le dire)

« Puissé-je avoir ceste fere aussi vive
Entre mes bras qu'elle est vive en mon cœur!
Un seul moment guariroit ma langueur
Et ma douleur feroit aller à rive.

Plus elle court et plus elle est fuitive
Par le sentier d'audace et de rigueur
Plus je me lasse, et, recreu de vigueur,
Je marche après d'une jambe tardive.

Au moins escoute, et ralente tes pas:
Comme veneur je ne te poursuy pas,
Ou comme archer qui blesse à l'imporveue,

Mais comme amy de ton amour touché,
Du fer cruel qu'Amour m'a decoché,
Forgeant ses traits des beaux rais de ta veue ».

Le sonnet 10 est fait de la même façon; il développe une image empruntée à Pétrarque, S. 160 (Pasco la mente). De même, le sonnet 35, qui développe une image de Pétrarque, S. 218 (Far potess'io). (VIANEY, *Op. cit.*, p. 145).

rité, non seulement du Pétrarque, mais encore des troubadours du moyen âge, ces chantres intellectuels et fins de l'amour.

Bembo ne se contenta pas de lire et d'assimiler ces poètes; le premier, il osa aborder, avec une rare audace, la question des rapports linguistiques italo-provençaux, il osa traiter le problème de l'origine du vers et de la rime, et s'essaya à la critique des textes (1). Aussi, comme philologue, il joue un rôle important dans l'histoire de la littérature provençale en Italie. Grâce à lui, on vit briller de nouveau sur la lagune un rayon de cette culture provençale, qui avait été négligée pendant un siècle et demi environ. Ses idées se propagèrent dans le cercle de ses amis, Bernardo Tasso, Colocci, Tebaldeo; il songea même à une édition critique de textes en langue d'oc, et fraya la voie aux recherches de Barbieri.

D'après son exemple, Venise devint un des centres principaux des études provençales en Italie, pendant tout le siècle. En 1552, nous trouvons dans notre ville Castelveltro, qui va à la chasse des manuscrits, entre en pourparlers avec un éditeur et se lie d'amitié avec le pauvre Domenico Venier « precocemente dotto e precocemente infelice », qui se consolait de ses misères physiques, en causant avec les lettrés, et en composant des vers délicats, dans le goût de Pétrarque. Venier fait des recherches sur la versification, et il offre aux Modénais, qui les premiers l'étudient et le traduisent, un beau trésor, *le Donat proensal,* grammaire écrite pour deux seigneurs italiens. Nous trouvons encore à Venise, en qualité de Nonce Aposto-

---

(1) Voy. SANTORRE DEBENEDETTI, *Gli studi provenzali in Italia nel 500.* Torino, Lœscher, 1911.

lique, charge qu'il occupa entre 1550 et 1554, Lodovico Beccadelli, qui avait visité un jour la Provence. Applaudissant à la nouvelle entreprise, il y contribua par l'offre de ses manuscrits et de ceux de Torquato Bembo. Et dans le déclin du siècle, quand les rangs des savants qui s'intéressaient aux études provençales devenaient de plus en plus rares, le Napolitain Pinelli, qui représentait une de ces illustres exceptions, menait une existence tranquille à Padoue, où il mourut en 1601. Déjà, en 1571, il priait Corbinelli, alors de passage à Lyon, de rechercher les pauvres écrits laissés par Castelvetro. Il ne fit rien d'original, mais il fut un ardent collaborateur de Fulvio Orsini. Il profita du travail d'autrui et recueillit des copies qu'il avait fait exécuter ou qu'Antoine Giganti lui fournissait.

Ainsi la Vénétie, qui avait été un des principaux foyers de la littérature provençale, en garda longtemps le souvenir ; et elle put se vanter d'avoir donné naissance et hospitalité à quelques-uns des plus importants parmi les philologues du XVIe siècle, qui osèrent discuter les attributions des manuscrits, qui tentèrent une critique des textes et qui, les premiers en Europe, abordèrent l'étude comparée non seulement de la littérature, mais encore de la langue et de la métrique.



Comme réformateur de la langue, Bembo exerça une très grande influence sur l'auteur de la *Deffense et illustration de la langue françoise,* influence à laquelle s'ajoute particulièrement celle de deux autres auteurs, si non Vénitiens, du moins de la Vénétie : George Trissin et Sperone Speroni (1).

(1) Voy. PIERRE VILLEY, *Les sources italiennes de la « Deffense et illustration de la langue françoise.* » Paris, Champion, 1908.

Dans ses *Prose della volgar lingua*, parues en 1525, mais commencées dès 1502, Bembo soutient qu'on doit écrire en langue vulgaire; il dégage les principes essentiels de la poétique et de l'éloquence, et compose une grammaire de cette langue. D'après son exemple, les grammaires italiennes se multiplièrent. M. Villey nous rappelle que Gian Giorgio Trissino, dans son *Castellano*, en 1529, nomme sept auteurs de grammaires vulgaires déjà connus, et il aurait pu ajouter son propre nom, vu que, cette même année 1529, il publiait une *Grammatichetta*, qui n'est pas un des moins recommandables ouvrages du genre. En 1548, Jean Pierre de Mesmes publiait à Paris une *Grammaire italienne*, où il avouait avoir principalement suivi Pietro Bembo. M. Picot considère cette grammaire comme un des meilleurs ouvrages de ce genre, qui aient été publiés au XVI[e] siècle (1). Le Trissin eut encore le mérite d'entreprendre la question orthographique, désireux de débarrasser l'italien des signes étymologiques qui l'encombraient. Il n'obtint pas gain de cause, mais son effort ne fut pas perdu.

A ce mouvement de réforme se rattache encore le nom de Sperone Speroni. Né à Padoue en 1500, il passa son enfance entre Padoue et Venise, et fit ses études dans l'une ou dans l'autre de ces villes et non pas à Bologne, où il ne se rendit que plus tard, comme M.elle Fano l'a bien démontré (2). Il fut reçu docteur à Padoue à l'âge de dix-huit ans, et bientôt sa renommée de jeune homme savant et précoce arriva à Venise, qui le nomma, en 1520, professeur de logique à l'université de Padoue. Trois ans plus tard le Sénat, ap-

---

(1) Picot, *Fr. It.*, t. I, p. 298.

(2) Amelia Fano, *Sperone Speroni. Saggio sulla vita e sulle opere. Parte I. La vita.* Padova, Drucker, 1909.

préciant hautement son érudition et sa valeur, lui assignait la place de professeur extraordinaire de philosophie, avec un traitement de cent florins. Il occupa cette chaire jusqu'à la mort de son père, en 1528.

De Padoue, il faisait certainement de fréquentes visites à Venise, où il devint l'ami des hommes les plus célèbres de son temps. Si la mort de son père l'obligea de dépenser beaucoup d'activité pour arranger les affaires de sa famille, cela ne lui fit pas perdre de vue ses chères études. Nous le trouvons à l'académie des *Infiammati*, de Padoue, qu'il préside en 1542; nous le rencontrons dix ans plus tard à Muran, l'île solitaire, qui était devenue le rendez-vous frais et paisible des lettrés et des poètes.

Les voyages de Rome, d'Urbin et de Ferrare, éloignèrent Speroni de la Vénétie, où nous ne le retrouvons que de 1564 à 1570, et dans les dernières années de sa vie, quand ses œuvres avaient déjà établi sa renommée. En 1582, pendant qu'il était à Padoue, Speroni reçut de Paris une lettre de Philippe Pigafetta , qui lui envoyait un volume de vers de la part de Pierre Ronsard, son ami depuis trente ans, en le priant de les lire et de lui faire connaître par écrit ce qu'il en pensait (1). Speroni fut flatté de l'offre, et au lieu de juger en critique littéraire les vers de Ronsard, il écrivit une épître où, suivant l'usage du temps, il abondait en éloges à l'égard du poète français.

Speroni dit qu'il est

Stanco e rotto sotto il fascio antico
Di quattro volte anni ventuno interi.

Mais son âme, toujours désireuse d'apprendre,

---

(1) Nous avons déjà parlé de cette lettre au sujet de Scaliger (p. 357, n. 1). Pigafetta nomme à Speroni les amis qu'il

ne se lasse jamais de la lecture des odes de Ronsard:

. . . . Io con tal fame
Colmo di nobilissimo stupore,
Che mi diletta, e non m'ingombra,
Torno avido a gustar la manna e il mele
Delle ode vostre e non ne son mai sazio.

Il compare Ronsard à Pindare et à Horace et rappelle les héros vendômois, desquels le poète français descend (1).

Mais longtemps avant que le chef de la Pléiade manifestât son estime à l'écrivain padouan, son grand collègue Joachim du Bellay avait puisé pour son manifeste au septième des *Dialogues* de Sperone Speroni: le *Dialogue des langues*. Dans ce dialogue, le porte-parole de Speroni est Bembo, qui, comme jadis dans ses *Prose*, plaide la cause de l'italien: non seulement il n'admet que cette langue, mais il soutient que pour parvenir à la gloire, il ne suffit pas de l'écrire comme on la parle; il faut y joindre l'art et l'étude assidue des grands écrivains qui l'ont enrichie.

---

a retrouvés à Paris et entre autres: « Giovanni Aurato e Piero Ronsardo, famosi poeti, e i primieri di Francia in Latino ed in Francese, coi quali ragionando diverse fiate e con altri letterati di questa città, che sono molti e sommi, e fra gli altri con l'autore di questo libro della poesia Italiana e de' poeti suoi, e di V. S. Onoratissima, e dicendogli che già da più di ventiquattro anni io ero amico suo; dunque, soggiunse, egli essendo anco amico mio già da trenta anni, vi piacerà di inviargli uno dei miei volumi, pregandolo a leggerlo, e con ogni suo comodo scrivermene con lettera breve il suo parere. » Cette lettre est datée de Paris, 10 Juillet 1582.

(1) *Au Seigneur Pierre de Ronsard.* SPERONI, *Opere*, éd. cit., t. IV, pp. 356-365.

Il est inutile d'insister sur les emprunts de Du Bellay à Speroni; M. Villey les a bien mis en évidence. Qu'il nous suffise de constater que, s'il est vrai que toute l'Italie a agi sur la littérature française du XVIe siècle, le rôle de Venise a été d'une importance majeure, cette ville s'étant faite non seulement la grande conservatrice des manuscrits, la grande productrice d'œuvres imprimées, mais encore un des foyers principaux d'étude de la langue. Elle eut le mérite et le bon sens de comprendre que, pour atteindre l'unité et la pureté linguistiques, il fallait renoncer aux dialectes locaux et accepter d'un commun accord l'autorité de Pétrarque, de Dante et de Boccace. L'exemple des Italiens fit sentir aux Français le désir de fixer eux aussi leur langue et de lui attribuer la valeur d'une langue littéraire. Et les œuvres des trois grands avocats de la langue italienne, qui illustrèrent le sol vénitien, inspirèrent en même temps que Du Bellay, tous les Français qui s'occupèrent alors de linguistique, et particulièrement Henri Estienne.



Henri Estienne, comme l'a prouvé M. Clément (1), qui a étudié la question embrouillée des voyages de cet écrivain, a été trois fois en Italie, et chaque fois il s'est arrêté à Venise, conférant avec les savants et recueillant auprès d'eux et dans les bibliothèques toutes sortes de richesses.

La première fois (nous l'y avons déjà rencontré), il y vint encore tout jeune (1547-49) avec son père (2).

---

(1) Louis Clément, *Henri Estienne et son œuvre française*. Paris, Picard, 1899.

(2) Voy. p. 322.

La seconde fois, en 1552, après avoir été à Genève avec son père, il séjourna à Venise, chez les Alde, dont il garda un bon souvenir et dont il suivit l'exemple. A la mort de son père, ayant hérité de l'imprimerie que celui-ci avait transférée de Paris à Genève, il se révéla aussi bon imprimeur qu' homme de lettres. Au retour de ce voyage, il fit imprimer à Paris les *Odes d'Anacréon* (texte grec, traduction en vers latins) et un recueil d'opuscules de Denys d'Halicarnasse, précédé d'une épître en grec à Odet de Selves, ambassadeur de France à Venise, qui avait accueilli Estienne dans cette ville. Une autre epître latine précédait également l'opuscule et était adressée à Pierre Vettori. Ces publications, dit M. Clément, rendent la présence d'Estienne à Paris infiniment probable. Il est presque certain qu'il fut de passage à Genève à la fin de 1554 ou au commencement de 1555, année au cours de laquelle nous le retrouvons en Italie. Chargé par Odet de Selves d'une mission secrète à Naples, il s'en acquitta avec succès, non sans risquer sa vie. Mais la connaissance de l'italien le sauva (1).

Pendant ses voyages en Italie, Henri Estienne

---

(1) Voici comment : la France était alors en guerre avec Charles-Quint. Sur le point d'être reconnu par quelqu'un qui l'avait vu à Venise chez l'ambassadeur, Estienne se tira de ce danger en lui parlant l'italien avec une si belle perfection, que son interlocuteur crut s'être mépris. Quand Estienne retourna à Venise, l'ambassadeur, satisfait du succès de cette mission, le traita avec une amitié toute particulière.

M. Clément dit (p. 468) que le séjour d'Estienne à Venise est encore attesté par le registre des prêts de la Bibliothèque de Saint-Marc, 1555, die 20 junii ; et 1555, 2 oct. (Voy. H. OMONT, *Deux registres de prêts de manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise.* Dans la Bibl. de l'Éc. des Chartes, 48e année, 1887).

s'occupa exclusivement de l'étude des manuscrits, et le fruit principal de ses recherches fut son *editio princeps* d'Anacréon, qui eut une très grande influence sur les poètes de la Pléiade. Mais, ayant appris encore fort bien la langue italienne, il lut avec passion les auteurs du pays. « Pour Henri Estienne, dit M. Farinelli (1), c'était une véritable jouissance que la lecture des *Prose* de Bembo ; il bénissait le cardinal d'avoir fait des révélations aussi belles et marchait sur ses traces ».

Comment l'ennemi de l'italien pouvait-il s'inspirer du cardinal, qui avait été un des grands apôtres de la langue vulgaire ? C'est qu'à un certain point de vue, les deux écrivains étaient parfaitement d'accord : le français, comme l'italien, traversait une phase assez périlleuse : il existait dans les deux pays des hommes qui n'admiraient que les langues anciennes, et méprisaient la pauvre langue vulgaire. Estienne éleva la voix en France en faveur du français, comme Bembo l'éleva en Italie en faveur de l'italien. Mais le patriotisme littéraire d'Estienne l'éclaira sur un autre grand danger, qui menaçait sa langue : l'invasion de l'italien.

Beaucoup d'écrivains méconnaissaient les qualités de la langue française et n'admettaient comme langue littéraire, poétique, harmonieuse, que la seule langue italienne ; les italianisants s'étaient faits aussi nombreux que les latinisants ; encore s'ils s'étaient bornés à écrire en italien ! Qui pis est, ils italianisaient le français ; ils employaient des mots italiens, qui tendaient à supplanter les « bons et natifs » (2) mots français et menaçaient ainsi l'intégrité de la langue.

---

(1) *Op. cit.*, t. I, pp. 471-472.
(2) Lanson, *Litt. Fr.*, p. 296.

En 1579, Henri Estienne, dans son *Projet du livre intitulé: De la précellence du langage françois,* projet qui était en lui-même un livre, se proposa de « monstrer l'excellence de nostre langage (le français) estre si grande que non seulement il ne doit estre postposé à l'italien; mais luy doit estre préféré, n'en deplaise à toute l'Italie ».

Estienne énumère, dans son livre, les qualités qui font la beauté d'une langue: la gravité, la douceur, la brièveté, la richesse, et il entreprend de montrer que le français possède ces qualités à un plus haut degré que l'italien. Pour soutenir sa thèse, il compare par exemple des poésies italiennes avec les imitations que Desportes venait d'en faire, et démontre que tel sonnet de Sannazar, tels vers de Bembo, présentent, en français, des mérites de forme supérieurs aux originaux (1).

Mais la partie du livre qui se rapproche le plus de l'œuvre de Bembo, c'est la dernière, celle qui nous satisfait le moins. L'auteur y accuse les Italiens de s'être tout bonnement enrichis des dépouilles du français et d'avoir emprunté à cette langue la moitié de leurs mots; parfois même il se réclame de Bembo,

---

(1) A propos de la richesse de la langue, Henri Estienne cite Alde Manuce le Jeune, qui, dans ses *Eleganze della lingua toscana e latina*, avait loué la langue italienne de pouvoir exprimer sous trois formes différentes la même idée. Il se pique d'honneur, et après avoir traduit l'idée en trois phrases françaises, il aligne 27 autres phrases, qui sont chacune une nouvelle forme de cette même idée. « Et volontiers il en concluerait, dit M. Huguet avec une fine pointe d'ironie, que le français est dix fois plus abondant que l'italien ». (HENRI ESTIENNE, *De la précellence du langage françois.* Réimprimée avec des notes, une grammaire et un glossaire par EDMOND HUGUET. Paris, Colin, 1896, p. XXII).

qui s'était borné à indiquer les emprunts faits par l'italien au provençal.

Henri Estienne conclut en proposant un accommodement aux Italiens: qu'ils laissent la première place aux Français; ceux-ci leur accorderont la seconde, et en banniront l'espagnol, qui pourrait y prétendre. L'accommodement n'était pas pour plaire à Bembo, qui jamais n'aurait admis l'infériorité de sa langue; mais à quoi bon ces comparaisons haïssables? Dans l'œuvre des deux écrivains il y avait un fond commun: l'amour de la langue et le désir de lui conserver le caractère national, dans toute son intégrité. Si l'auteur français en vint à dénigrer d'une manière injuste la langue de Dante, il n'en est pas moins vrai qu'il apprit, ainsi que Du Bellay, à défendre la cause de sa propre langue, à l'exemple des grands avocats de l'italien, que comptait alors la Vénétie.

Avec la langue, les mœurs italiennes avaient pénétré en France: la mode de delà les Alpes envahissait la cour, et Henri Estienne, avant de proclamer la supériorité du français sur l'italien, s'était habilement moqué de cette cour, qui affectait de parler et de s'habiller à l'italienne. Or, nous ne nous étonnerons pas si, parmi les villes d'Italie que la France se plut à imiter, Venise jouit d'une sorte de préférence. Venise, nous l'avons vu, offrit l'hospitalité au roi Henri III, qui fut l'un des plus chauds avocats des mœurs italiennes; Venise fut connue de presque tous les voyageurs du Levant, de ceux-là même, qui ne visitèrent pas les autres villes d'Italie; Venise fut l'un des séjours préférés des humanistes, en sa double qualité de centre de l'imprimerie et de l'hellénisme; Venise envoya en France des hommes d'état d'une valeur exceptionnelle, et un très grand nombre d'artistes, savants et lettrés, furent accueillis à la cour, qui donnait alors le ton à la société française.

Aussi les mœurs vénitiennes furent-elles assez connues en France, pour qu'on fût à même de les imiter. Mais il y a plus. Dans cette forme d'affectation, qui consiste à renoncer à nos propres mœurs, pour adopter celles d'un autre pays, il y a toujours un désir de nous distinguer, désir qui nous pousse instinctivement à préférer des modèles se détachant autant que possible du commun et attirant les regards par leur originalité. Or, de toutes les villes d'Italie, Venise possédait sans contredit les usages les plus caractéristiques; et, jalouse de ses traditions, elle tenait au faste des costumes, qui ajoutaient à la beauté de ses cérémonies.

Henri Estienne, qui, par son long séjour, connaissait bien la cité des doges (1), comprit qu'elle avait été un puissant agent de la pénétration des mœurs italiennes en France. Dans ses *Dialogues du nouveau langage françois italianizé*, Celtophile, l'ami du français, et Philalèthe, l'ami de la vérité, c'est-à-dire Estienne lui-même, montrent à Philausone, l'ami de l'italien, tout le ridicule du français italianisé, et de plusieurs nouveautés qui ont accompagné cette nouveauté de langage. Estienne se moque de la mode des talons hauts, qu'il assure être de Venise; il remarque que les Vénitiennes tiennent beaucoup à être grasses, ce que les Françaises redoutent d'habitude: mais surtout il est scandalisé de la mode d'aller « dépoitrinnées » (c'est sa propre expression; nous dirions aujourd'hui, moins exactement « décolletées »). Cette mode est si bien entrée en France, dit-il, que si toutes les Françaises ne vont pas aussi découvertes qu'à Venise,

---

(1) « Mais vous, qui avez si longtemps demeuré à Venise » lui dit son interlocuteur. (HENRI ESTIENNE, *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé*. Genève, 1578, p. 2).

« peu s'en faut; et quant à aucunes, il ne s'en faut de rien » (1).

Les mœurs contribuent à modifier la langue. Le mot « courtisane », qui d'abord ne signifiait que dame de la cour, est devenu peu à peu en France, selon l'habitude vénitienne, un terme de mépris (2).

* * *

En résumé, Venise joue donc un rôle très important dans l'histoire de la littérature française au XVI[e] siècle. Tandis que d'un côté elle envoie en France des hommes d'état éclairés, d'autre part ses artistes et ses lettrés jouissent d'une sorte de prédilection parmi les Italiens, dont les rois de France aiment s'entourer.

Les écrivains vénitiens sont traduits et lus avec empressement. C'est un demi Vénitien, Larivey, qui écrit l'une des meilleures comédies du théâtre de la Renaissance, *Les Esprits*, et c'est le trévisan Trissin, qui offre le modèle de la première tragédie classique,

---

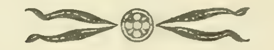
(1) Voy. Textes, n. 43.

(2) *Dialogues*, éd. cit., pp. 60-61. — Ailleurs Philausone plaide la cause de l'expression vénitienne « Io ve l'imprometto d'huomo da ben. » (pp. 298-9). A propos de l'expression: « Estant emporté en poste par le vent de son ambition, Celtophile raconte le fait suivant: « Je dirois que ceste metaphore est belle: mais qu'il ne faloit pas adjouster *En poste:* d'autant qu'on n'a pas besoin d'un bon vent pour courir la poste, mais d'avoir un bon cheval: sinon qu'on se voulist aider de tous les deux: comme le Vénitien, qui ayant un cheval restif, et voyant qu'il reculoit tousiours, à la fin, s'estant apperceu (par son mouchoir qu'il estendit) qu'il alloit contre le vent, descendit, et confessa que son cheval avoit raison de reculer, puis que le vent estoit contraire ». Et Philausone ajoute: « Ce Venitien pensoit estre en gondola: et songeoit à Stali, et a Premi. » (p. 424).

la *Sophonisbe.* Pietro Bembo remet à la mode Pétrarque; le pétrarquisme se répand en France et le bembisme est l'une de ses formes.

C'est encore Bembo qui encourage les études provençales au XVI[e] siècle; lui, le Trissin et Speroni font valoir les mérites de l'italien, et d'après leur exemple les membres de la Pléiade et Henri Estienne exaltent les mérites du français. C'est d'eux qu'ils s'inspirent lorsqu'ils veulent plaider la cause de leur propre langue et en proclamer la souveraineté et l'indépendance.

Si enfin Venise fut l'un des points de mire des ennemis de l'italianisme, c'est qu'elle avait beaucoup contribué à le répandre en France. Les deux pays s'étaient rapprochés d'une telle façon, qu'ils avaient fini par se gêner, comme deux amis, qui en sont venus à une intimité trop grande; mais un sentiment analogue les guidait au moment même où ils se détachaient: c'était le désir, que chacun sentait très vif, de garder ses caractères nationaux; et le nom du cardinal, qui avait rendu Venise la place forte de la pureté de la langue italienne, s'associe à celui de Henri Estienne, l'avocat de la langue française.



CONCLUSION

Nous voici arrivés à la fin du XVI[e] siècle. Un âge nouveau va commencer pour la littérature française : après s'être assimilé les éléments épars et variés de la Renaissance, elle va prendre un nouvel essor. Ses rapports avec les pays étrangers se ralentissent de plus en plus, pour ne redevenir fréquents qu'après la période glorieuse du classicisme. Alors elle glanera de nouveaux grains, destinés à germer dans une ère nouvelle. Henri Estienne a été le porte-voix d'une tendance désormais dominante : guerre aux éléments étrangers. La littérature française a triomphé de l'italianisme, qui mettait en sérieux danger ses qualités nationales. Les grands écrivains de la France se réunissent autour des rois ; c'est à leurs cours, et non pas aux pays étrangers, qu'ils puisent l'aliment intellectuel. Les voyageurs ne manquent pas qui font volontiers le tour désormais classique de l'Italie, mais les gens de lettres ne quittent pas généralement leur France, et ce n'est qu'au XVIII[e] et au XIX[e] siècle, que les grands écrivains reprendront ces voyages, pour le plus grand profit de la littérature. Venise se présentera à eux sous un jour bien divers. Ce sera la Venise de la décadence, qu'un ver ronge et pousse à la ruine ; mais qui sourit, plaisante, s'amuse ; et toujours intelligente, spirituelle, sereine, accueillante, fait de la bonne musique et de la bonne causerie. Ce sera la Venise tombée au pouvoir des

étrangers, sur laquelle s'étend un sombre voile de mélancolie, qui charme les âmes tristes des romantiques, et leur dicte des chants immortels « qui sont de purs sanglots ».

Il nous tarde de voir ce que la Venise du *settecento*, la Venise de Casanova et de Goldoni, est devenue sous la plume du président De Brosses, de Montesquieu, de Voltaire; ce que la Venise de l'*ottocento*, la Venise d'Ippolito Pindemonte et de Francesco Gritti, a été pour M.me de Staël et Chateaubriand; et quelle idée les fantaisies chaudes de Victor Hugo, de George Sand, de Musset se sont faite de la Venise de la Renaissance; combien de romans et de drames, basés sur des espionnages et des meurtres, sur des embûches et des enlèvements, ils se sont plu à tisser sur le fond de la ville, où les drames de la vie intime se déroulent au milieu de la vie éclatante des fêtes; où les verts canaux et les sombres maisonnettes contrastent avec le Grand Canal inondé de soleil, et avec les palais splendides qui s'y reflètent. Il nous tarde d'entrer dans Saint-Marc en compagnie de Théophile Gautier, dont le regard observateur pénétrera le secret de l'art des peintres vénitiens, que les Français du XVI[e] siècle n'ont su comprendre; ou bien encore avec Hippolyte Taine, qui illustrera, par l'exemple de ces mêmes peintres, sa doctrine philosophique de l'art. Mais la ligne de démarcation est si nette entre ces écrivains et ceux que nous venons d'étudier, que nous pouvons bien, avant d'aborder ces nouveaux thèmes, ramasser les fils de nos enquêtes, et tirer des conclusions.

Entre le commencement du XIII[e] siècle et la fin du XVI[e], nous avons vu que Venise subit de fortes oscillations: d'abord elle devient reine de l'Adriatique;

ensuite elle élargit ses domaines dans l'Italie du Nord. Mais sa grandeur éveille les envies des autres peuples, qui la minent constamment; elle sort épuisée des guerres d'Italie, et dans la guerre contre le Turc, elle perd la plupart des îles de l'Archipel, que la victoire de Lépante elle-même ne peut lui rendre.

Les relations politiques entre la France et Venise pendant ces siècles sont très fréquentes, à partir du jour où l'une demande à l'autre son aide, pour qu'elle concoure à la délivrance du Saint-Sépulcre, et lui envoie Villehardouin entre autres messagers. Villehardouin, qui scellera le pacte d'amitié entre les deux littératures, en introduisant dans sa chronique, premier monument en prose de la littérature française, la description de Saint-Marc, accueillant sous son aile protectrice les croisés de France et de Venise. Toute sa chronique d'ailleurs, nous l'avons vu, s'inspire de sentiments de sincère admiration pour le peuple vénitien, pour le doge, et en général pour le système politique de la ville. Villehardouin ouvre ainsi non seulement la série des voyageurs, qui, s'étant rendus à Venise, ont voulu la décrire, mais encore de ces penseurs, de ces hommes d'état, qui se sont intéressés à la forme caractéristique de son gouvernement, considérée comme la cause de sa grandeur ou de sa décadence.

Pendant les XIVe et XVe siècles, les relations politiques sont plutôt rares, et offrent peu de matière à la littérature historique. La voix d'une femme attire toutefois notre attention: c'est la voix de Christine de Pisan. En prose et en vers elle exalte le gouvernement oligarchique, qui permet à sa ville natale de jouir de longues périodes de paix.

Les rapports entre Venise et la France redeviennent fréquents depuis la descente en Italie de Charles VIII. C'est au grand historien Philippe de Commynes,

qu'il est réservé de faire à Venise de difficiles ambassades, lesquelles lui permettent d'apprécier la sage politique de cette république; en même temps ses yeux d'artiste sont tellement éblouis du Grand Canal, du palais des doges, de l'arsenal, que, ce qui ne lui arrive presque jamais, il interrompt son récit, pour décrire ces magnificences, dans quelques pages pleines de mouvement et de couleur.

La journée épique de l'inimitié entre Venise et la France sous Louis XII, c'est la journée d'Agnadel, destinée à être chantée par les rhétoriqueurs, qui, suivant les traces de la littérature du moyen âge, parsèment d'allusions allégoriques leurs chroniques versifiées, où perce toujours le désir d'exalter la valeur des armes françaises. Pour d'Auton, pour Jean Marot, pour Lemaire, Venise est tantôt un lion, qui se croit indomptable, mais qui sera dompté; tantôt un renard, auquel le coq crêvera les yeux.

Les guerres entre François Ier et Charles-Quint, et les guerres contre le Turc, n'ont point de retentissement sur la littérature française, qui, au contraire, s'intéresse aux fêtes rendues à Henri III, et aux sympathies pour Henri IV. Sous ce roi un Français veut écrire une histoire de la République; il marche autant que possible sur les traces de Sabellico; mais quand cet appui lui vient à manquer, il s'égare, et l'on ne peut lui savoir gré, que de la bonne intention.

Somme toute, les pages de Villehardouin et de Commynes sont le plus beau monument dressé à Venise par la littérature historique; ce sont ces deux écrivains, qui, les premiers, ont compris l'importance de la politique vénitienne, qui fera l'objet de tant d'études pour les philosophes du XVIIIe siècle; et en même temps ce sont eux, qui, les premiers, ont été saisis de la beauté de la ville. Mais l'on ne saurait négliger les rhé-

toriqueurs, qui ont été les premiers dénigreurs français de Venise. Le type du renard, créé par eux, ne s'effacera pas de l'esprit des écrivains des âges suivants, qui, sans se préoccuper de sonder les causes des faits, trancheront les jugements les plus impartiaux sur la conduite de la République. Ainsi il se formera une sorte de légende: Venise paraîtra comme le lieu le plus immoral du monde, où le crime, l'injustice, la violence, ont le suffrage de l'autorité. C'est de cette fausse opinion que s'empareront les auteurs romantiques, tout heureux de faire ressortir de plus en plus le contraste entre la beauté extérieure de la ville et sa laideur morale.

Les préoccupations politiques, les intérêts nationaux, n'éteignent pas à Venise la flamme de la foi: le sentiment patriotique et le sentiment religieux n'en font qu'un, et s'alimentent mutuellement. La République institue des fêtes patriotiques-religieuses, où tous les habitants de la ville sont conviés, depuis le doge jusqu'aux humbles verriers, depuis les cardinaux jusqu'aux moines des ordres mineurs. Elle érige un temple splendide à Saint-Marc, qui entretient chez son peuple le sentiment de la foi, et qui la protège dans les moments du danger. Et dans tous les coins de la ville, sur toutes les îles, combien d'églises, dont les dômes et les clochers, aux formes arrondies et élancées, se mirent dans les eaux de la lagune!

Voilà pourquoi Venise n'attire pas seulement les politiques positifs, mais encore les catholiques fervents, qui se rendent en Palestine pour aller voir le sépulcre du Christ. Ces pèlerins dévots sont pénétrés, exaltés, ravis d'extase à la vue de Saint-Marc et de son trésor, ainsi que de tous les autres innombrables temples, renfermant les reliques de tant de saints, si souvent invoqués. Quelle émotion de se sentir près d'eux; comme la foi s'allume et le cœur se ranime! Quand

ces pèlerins prennent la plume, pour écrire les relations de leurs voyages, ils ne se lassent jamais de parler des reliques qu'ils ont vues, des messes qu'ils ont entendues.

Pour les premiers et les plus naïfs d'entre eux Venise n'est qu'une ville sainte; mais à mesure que le sentiment religieux s'affaiblit et que les horizons intellectuels s'élargissent; à mesure que, d'autre part, la ville s'embellit, les croyants, qui s'y arrêtent avant de se rendre en Palestine, saisissent l'occasion favorable pour assister à ses fêtes; pour visiter, outre ses églises, tous ses autres monuments; et sont assez pratiques pour comprendre l'importance de son arsenal et de ses manufactures, preuves de sa grandeur maritime et commerciale. Ainsi ils nous permettent de connaître la Venise des XIVe et XVe siècles, qui fut presque entièrement ignorée des lettrés français, et ils complètent le tableau de la Renaissance, tracé par les autres écrivains de ce temps. Ces voyageurs ne sont pas de véritables artistes; ils s'efforcent de nous communiquer leur émotion, émotion qu'ils ont sincèrement éprouvée à la vue de Venise; mais ils y parviennent difficilement, et ils ne savent pas non plus donner une forme artistique à leurs descriptions. En revanche, ils entrent dans beaucoup de détails, qui nous démontrent qu'ils ont regardé, si non avec intelligence et avec goût, du moins avec beaucoup de soin et d'attention. Leur palette est riche en couleurs, qu'ils ne savent pas broyer.

Mais les autres écrivains français? Les véritables lettrés? Quelles idées, quelles sensations, quelles émotions Venise a-t-elle suscitées en eux?

Nous ignorons ce que pensent d'elle, de Trévise, de Padoue, de Vérone, les troubadours et les trouvères installés dans la Vénétie. Nous savons seulement

que ces poètes sympathisent si bien avec le peuple qui leur offre l'hospitalité, qu'ils lui apprennent leurs langues et les lui font adopter. Les vers, qui avaient jadis réjoui la Provence, retentissent dans la joyeuse Marche Trévisane, tandis qu'un aimable et vaillant enfant de la lagune, de l'ombre de sa prison, accorde sa lyre pour les doux accents du provençal, et plaide la cause de la patrie lointaine. En même temps les légendes épiques, bretonnes ou carolingiennes, se répandent dans notre province; et avec elles la langue d'oïl, dont les éléments, se mêlant avec ceux de l'italien encore dans l'enfance, donnent lieu à une langue hybride, le franco-vénitien. C'est la langue des plus anciens documents de l'épopée en Italie, depuis le manuscrit IV du *Roland*, jusqu'aux fameux poèmes du manuscrit XIII de la Marcienne; à *l'Entrée de Spagne* et à *la Prise de Pampelune*. Nous la retrouvons dans cet *Aquilon de Bavière*, attardé du moyen-âge, qui semble ne pouvoir y renoncer encore, au déclin du XIVe siècle, quand l'Italie possédait déjà une riche littérature nationale.

Pendant qu'on emprunte à la France les formes de la poésie, Martin da Canal, attiré par la beauté et par le renom de la prose française, s'en sert pour exalter, avec des accents presque épiques, la ville la plus noble du monde, pour en célébrer les glorieuses victoires, pour décrire la magnifique place Saint-Marc, où se déroulent des joutes, souvenirs sacrés de la chevalerie, auxquelles prend part avec enthousiasme le peuple vénitien. Quand l'âme du chroniqueur déborde de passion, il adresse en vers cette naïve prière à Saint-Marc, qui s'inspire d'un si pur sentiment religieux, joint à un amour si profond pour la belle ville au lion ailé. Martin da Canal s'en tient à l'histoire; Nicolò da Càsola conte les gestes d'Attila, remontant à l'origine

légendaire de Venise. à la vue de laquelle il éprouve une émotion sincère, dont témoignent les vers qu'il lui adresse.

Les Français des XIVe et XVe siècles, avons-nous dit, excepté les voyageurs du Levant, n'ont pas connu Venise, que connurent, au contraire, beaucoup d'écrivains de la Renaissance. Pendant ces deux siècles, une grande transformation s'est accomplie. Venise est devenue un centre de l'humanisme. Combien de visiteurs français la lagune n'accueille-t-elle pas dans son sein? Les ambassadeurs avant tout, parmi lesquels se détache la figure de Guillaume Pellicier, le diplomate érudit, qui enrichit de manuscrits sa bibliothèque et celle de Fontainebleau; et, parmi les l'exilés, Clément Marot, qui cherche un asile dans la ville où la lumière de la liberté brille en même temps que celle de la science. Ces mêmes idées de liberté et de tolérance religieuse, proclamées publiquement à Padoue, enflamment l'esprit rebelle de Dolet, et cette même université accueille la plupart des jeunes gens français, qui se rendent en Italie pour augmenter le patrimoine de leurs connaissances. Le Roy, Amyot, Budé, Muret, Michel de l'Hôpital, Audebert père et fils, Scaliger, Perrot, Postel, Du Bellay, Baïf, Pontoux, Turrin, Bricard, Montaigne, Virey, érudits et voyageurs, poètes et prosateurs, nous les avons tous rencontrés, tantôt à Padoue, tantôt à Venise, où ils amassent des trésors de savoir. Quelle part ont-ils faite, dans leurs écrits, à la République accueillante? Lui ont-ils dressé de dignes monuments?

La muse latine a entonné, par la bouche de Muret et d'Audebert, de beaux hymnes, dont la voix louangeuse contraste avec les invectives des historiens d'Agnadel et avec celles de Scaliger, qui se fait l'écho des inimitiés entre Venise et Vérone. Tan-

dis qu'un enfant de Venise, Baïf, élève la voix contre les dénigreurs et loue l'hospitalité de cette ville, à laquelle la France est si redevable, un rire railleur jaillit sur les lèvres de Du Bellay, rire auquel fait écho celui de Turrin: depuis Saint-Marc jusqu'au pont de Rialto et à l'arsenal; depuis les affaires commerciales jusqu'aux affaires politiques, ils ont tout bafoué, presque pressentant qu'un jour viendra, où le bel édifice de la République s'écroulera. Ces écrivains se sont rendu surtout compte de l'immoralité que les courtisanes alimentaient, et dont les doges donnaient l'exemple les premiers. Mais le jeune Pontoux prend plaisir à cette vie, et subit le charme des promenades nocturnes en gondole.

Nous cherchons en vain une image exacte de Venise chez le grand voyageur du siècle, Montaigne: il l'a visitée trop à la hâte et en des conditions de santé trop défavorables, pour bien la connaître. Le désir de la voir, qu'il avait senti si vif, nous témoigne toutefois de l'attraction que cette ville exerçait alors sur les esprits français; et si, tout d'abord, il la trouva inférieure à son attente, cela ne l'empêcha pas de la parcourir en gondole jour et nuit, et de s'intéresser aux courtisanes, bien qu'elles ne lui parussent pas si belles qu'on le disait.

Nicolas Audebert aussi nous dit fort peu de chose sur la ville, que son père avait chantée. Le seul voyageur du XVI[e] siècle, qui nous en a donné une image réelle, c'est Virey. Nous aimons lire les pages de ce Français, qui, s'intéressant à la puissance maritime, commerciale, politique de Venise, nous promène avec lui à travers les canaux de l'arsenal, les méandres des quartiers marchands, les salles des conseils; et qui, en même temps, sait jouir de la beauté artistique des chefs-

d'œuvre d'architecture, aux blanches façades ornementées de fresques et d'ors encore luisants. Virey nous annonce les voyageurs des XVIIe et XVIIIe siècles, qui se plairont à décrire dans le détail les monuments de notre ville, en même temps que les mœurs et les usages caractéristiques de ses habitants.

Si nous considérons les auteurs dont nous venons de parler, nous nous apercevons que Venise n'a pas été pour eux une très heureuse inspiratrice: elle leur a dicté quelques belles pages, des vers intéressants, mais pas un chef-d'œuvre. Est-ce que pour cela nous aurions mieux fait de sauter à pieds joints sur ces auteurs? Nous ne le croyons pas. Non, car si nous écoutons toutes ces faibles voix ensemble, au lieu de les prendre séparément, elles parviennent à nous donner l'impression générale de la ville, telle qu'elle apparaissait aux yeux des Français du moyen âge et de la Renaissance. Or, il est intéressant de savoir comment les contemporains ont vu et compris cette Venise, sur laquelle les modernes jetteront un regard rétrospectif.

Les pages des écrivains que nous avons étudiés, évoquent en nous trois tableaux: celui de la ville mystique, dont le croyant subit la suggestion: celui de la ville rusée et immorale, qui irrite le poète d'Agnadel et fait monter un rire moqueur aux lèvres de l'auteur satirique; celui de la ville puissante, magnifique et débordante de vie, qui inspire de l'admiration à l'homme politique, et ravit le voyageur de la Renaissance. Ces éléments disparates on les trouvera réunis chez l'écrivain romantique. Il les fera tous siens, et de leur choc, ou de leur fusion, jaillira le mérite artistique de son œuvre.

Mais quand le romantique ira à Venise, il y apportera une âme triste et inquiète, et Venise sera prête à pleurer avec lui; elle, qui aura tant souffert de sa propre

chute; elle, qui possédera maintenant la poésie des monuments noircis par le temps, la mélancolie délicieuse d'un rêve évanoui. L'âme de Venise change en même temps que l'âme des Français qui vont la voir. Elle vibrera à l'unisson de l'âme du romantique, de même qu'au moyen âge elle transmettait son frisson de foi au dévot fervent; de même que, pendant la Renaissance, elle étalait ses splendeurs devant le voyageur curieux, et offrait ses livres et ses manuscrits aux érudits.

Grâce à son culte des lettres, Venise a été un trait d'union solide et précieux dans l'histoire des relations littéraires franco-italiennes. Pendant le moyen âge, elle s'est abreuvée à la source toute fraîche des troubadours et des trouvères, elle a gardé en mère jalouse et affectueuse leurs monuments poétiques, elle en a fait par une lente assimilation le sang de son sang; enfin elle les a transmis à la Péninsule, et les poètes d'Italie en ont tiré parti pour leurs œuvres.

Plus tard, la France comprit que la *délectable* langue, vantée jadis par Brunetto Latini et par Martin da Canal, la langue par excellence au moyen âge, avait cédé le pas à l'italien, qui avait produit des œuvres immortelles, d'une perfection artistique dont ses écrivains n'étaient pas encore capables; elle comprit que, maîtresse jadis, elle devait se faire élève maintenant; et à Venise, comme au foyer de cette nouvelle culture, elle envoya quelques-uns parmi les plus éclairés de ses enfants. Ces savants illustres ne se sont pas souciés de la beauté artistique de la ville; ils ont réclamé d'elle autre chose que des monuments et des tableaux: ils lui ont demandé les livres sortis de ses presses; les trésors renfermés dans ses bibliothèques.

La France voulut encore encourager l'art de l'imprimerie, d'après l'exemple des Alde; elle emprunta à Venise l'élite de ses artistes et de ses érudits; elle lut

ses écrivains, et au plus grand d'entre eux, à Bembo, elle demanda l'art du style, les secrets de la technique, sans lesquels le français n'eût jamais pu atteindre à la dignité d'une grande langue. Et quand les écrivains français ambitionnèrent l'indépendance littéraire ; quand les membres de la Pléiade et Henri Estienne plaidèrent la cause de leur propre langue, et en exaltèrent les mérites, ils employèrent les mêmes armes de défense, qui avaient servi à Bembo, au Trissin, à Speroni, pour plaider la cause de la langue italienne, dont ils s'étaient faits les gardiens. Enfin, si dans le cri d'alarme poussé par Henri Estienne, retentit si haut le nom de Venise, c'est qu'il savait que cette ville avait joué un rôle prépondérant dans l'introduction de l'italianisme en France ; et que maintenant il était difficile aux Français d'effacer les empreintes qu'elle avait laissées sur leur langue et sur leurs mœurs.



Si nous songeons à l'histoire politique de Venise, depuis la quatrième croisade jusqu'à la victoire de Lépante, si nous contemplons les chefs-d'œuvre d'art, qu'elle a recueillis et produits pendant cette période, elle évoque en nous l'image de la puissance et de la splendeur. Mais l'histoire de la littérature de cette période nous la montre sous un jour tout différent. Venise agit pour le bien commun, plus encore que pour le sien propre. Elle aime garder les trésors qu'elle a réunis, sûre que nulle ville n'en saurait avoir un soin aussi affectueux et intelligent ; mais elle permet à tous ceux qui en sont dignes, de quelque pays qu'ils viennent, d'en jouir et d'y puiser à pleines mains ; elle n'inspire pas des pages immortelles, elle ne donne la

naissance à aucun grand poète; mais elle exerce une puissante force d'attraction et d'action sur les écrivains. Ses vertus littéraires sont comme les perles de cette mer, dont elle est la reine: elles ne paraissent pas à la surface; elles sont cachées dans les profondeurs infinies, et seules des mains habiles peuvent les découvrir et les transformer en joyaux précieux.



TEXTES

1.

GEOFFROY DE VILLE-HARDOUIN.

Lors furent assemblé à un dimanche à l'iglise Saint-Marc. Si ere une mult grans feste; et i fu li pueples de la terre, et li plus des barons et des pelerins.

Devant ce que la granz messe commençast, li dux de Venise, qui avoit nom Henris Dandole, monta el leteril, et parla al pueple et lor dist: « Seignor, accompaignié estes à la meilor « gent dou monde et por le plus halt afaire que onques genz « entrepreissent; et je sui vialz hom et febles, et auroie mestier « de repos, et maaigniez sui de mon cors; mais je voi que nus « ne vos sauroit si governer et si maistrer com ge, qui vostre « sire sui. Se vos voliez otroier que je preisse le signe de la « croiz por vos garder et por vos enseignier, et mes filz re- « mansist en mon leu et gardast la terre, je iroie vivre ou mourir « avec vos et avec les pelerins. »

Et quand cil l'oïrent, si s'escrierent tuit à une voiz: « Nos « vos proions por Dieu que vos l'otroiez et que vos le façois, « et que vos en viegnez avec nos. »

Mult ot illuec grant pitié del pueple de la terre et des pelerins, et mainte lerme plorée, porce que cil prodom aust si grant ochoison de remanoir; car viels hom ere; et si avoit les ialz en la teste biaus, et si n'en véoit gote; que perdue avoit la veue par une plaie qu'il ot el chief. Mult parere de grant cuer. Ha! cum mal le sembloient cil qui à autres porz estoient alé por eschiver le peril!

Ensi avala le literil, et ala devant l'autel et se mist à genoilz mult plorant; et il li cousirent la croiz en un grant chapel de coton par devant, porce que il voloit que la genz la veissent. Et Venisien se comencent à croisier à mult grant foison et à grant plenté: en icel jor, encor i ot mult poi de croisiez. Nostre pelerin orent mult grant joie et mult grant pitié de cele croiz, por le sens et por la proesce que il avoit en lui.

Ensi fu croisiez li dux con vos avez oï. Lors commença-en à livrer les nés et les galies et les vissiers as barons por movoir; et del termine fu ja tant alé que li septembres aprocha.

2.

GUILLAUME DE MACHAUT.

N'est pas raisons que je vous mente.
L'an mil.ccc.iiii. et sexante,
De novembre l'onsime jour,
Cils roy, à qui Dieux doint honnour,
Vint et arriva à Venise,
Où on l'aimme forment et prise.
Quant il aprocha la cité,
Li dux, par moult grant amité,
Et li citoien de la ville
Yssirent hors plus de .VI. mille,
Et li alerent à l'encontre.
Chascuns samblant d'amour li monstre,
Et li firent feste gringnour
Qu'à leur droit naturel signour.
En son hostel le convoierent;
Moult humblement l'acompaingnierent,
Grans dons et grans presens li firent,
Moult l'amerent, moult l'oubeïrent;

Finablement, que vous diroie?
Toute la cause de sa voie
Leur dist, et les requist de gent,
Ou de navie ou d'argent,
Pour le saint voiaige assevir;
Car enuis s'en porroit chevir,
Se il li refusient aye,
Especiaument de navie,
Pour ce que moult de gent faudra
Passer, quant la saison vendra
Que ceus qui sont en Dieus creans
Passeront sus les mescreans.
Si demanderent jour d'avis,

Un jour ou ii., ce m'est avis.
Quant il furent bien consillié,
Ne vinrent pas comme essilié,
Pour faire leur response au roy,
Car moult furent de bon arroy,
Parez et vestis cointement,
Si bien, si bel, si richement,
Comme se fussent duc ou conte.
Et li roys qui tenoit grant conte
D'eaus, les sot moult bien recevoir:
Et leur response concevoir.

Et vesci ce qu'il respondirent.
Premierement il li offrirent
Navie, qu'il delivreront
A tous ceuls qui passer vorront,
Et avec ce juste nol pris,
Et encor, se bien l'ay compris,
Ayde, faveur et confort.
Li roys les mercia moult fort
De leur aïde et de leur offre,
Qui vaut d'or fin tout plain un coffre,
Voire par Dieu .x. milions;
Car il n'est mie nez li homs
Qui mieus li peüst recouvrer
De nefs; c'est legier à prouver.
Je ne di pas que Genevois
N'aient la huée et la vois.
Et tres grant puissance seur mer,
Ho là! je n'en vueil nuls blasmer!
Car comparisons hayneuses
Sont, ce dit-on, et perilleuses.
De là se partirent à tant;
Et li nobles roys, qui entent
A son partir, lui et sa gent,
S'en alerent par mer nagent,
Tout droit en l'ille de Candie,
Pour attendre la baronnie
Et les vaillans hommes qui vuelent
Passer en Surie, s'il puelent,
Pour nostre creatour servir,
Et pour sa grace desservir.

Six mois entiers fu à Venise,
A grant despens et à grant mise;
Et s'en parti en moys de May,
Si com laissié dire le m'ay.
Li roys, sa gent et sa navie,
Et toute sa chevalerie,
Furent prest de monter en mer.
Or les vueille Dieux tant amer
Qu'il les vueille mener à port
De bien, de joie et de deport,
Et que au roy parface s'emprise,
En tel maniere et en tel guise
Qu'avoir en puist loange et gloire,
Grace, honneur, triumphe et victoire;
Et que nostre foy essauciée
En soit, honnourée et prisiée!

Li roys monta en sa galée,
Qui fu bien et bel aournée,
Si qu'il n'i avoit nul deffaut
De tout ce qu'en galée faut;
Et toute sa gent ensement
Entrerent ordeneement
Dedens leurs vaissiaux, sans atendre.

3.

CHRISTINE DE PISAN.

Mes dieux soit louez que icy vise
Une place belle adevise
Qui tout ainsi comme la rose
Entre les espines est close
Est celle belle place quoye
Assise ou on ne se desuoye
Telle que ch~un doit amer
Et siet ou mislieu de la mer
Jadiz les bons troyens fondee
Lesquels pour non paier souldee
Ne tribu a homme vivant

Qui les en peust aler suivant
Ne vouldrent mie dessus terre
Leur habitacion acquerre
Et pour ce en la mer la fonderent
Et pou apou pius ladmenderent
Mes depuis c'est si fort acreue
Cette place que nul recreue
Ne la par guerre ne par force
Et a non pas par voye torse
Conquise moult grant seigneurie
Et croy que ainsi Dieux lait nourrie
Pour ce que gent moult droituriere
Y a car elle est tresoriere
De maint tresors destranges pars
Mes bien y sont gardes les pars
A ch~un justice est gardee
Celle part ne point n'est tardee
Chose que tost faire se doye
Et se gouvernent par tel voye
Que nullui ne puet sur eulx prendre
Ne aussi de meffacon mesprendre
Bonnes gens sont doulx et paisibles
Tout semblent ils petit sensibles
Aux honneurs et cerimonies
Flateuses dont gent sont honnies
Mais ils sont saiges en leurs faiz
Et par mer voyagier parfaiz
Sy font riches et comble et plain
Ni voit on mendians applain
Car la place est de biens comblée
Sy est elle moult bien peuplee
Moult loings par la mer sont leurs lins
La na guelfes ne guibelins
Autant y ont droit tous comme un
Et sy se gouverne a cõmun
Par les plus anciens lignaiges
Ou il y a de gens moult saiges
Dont cellui lieu que pas ne nomme
Mes ains quassez selon romme
Se gouverne comme en mains diz
On treusve quelle fist iadiz
Car la le publique prouffit

Est bien garde si quil souffit
Ainsi siet celle entre les flames
Sans ardoir ne perir les ames
Car tout environ sont les terres
Des autres princes en grans guerres
Tout par la coustume sus ditte
Dont main fenist par mort subite
Assez pres de la est li lieux
La ou gist Anthenor le vieulx
Qui de troye iadis la vint
A tout grant gent fonda et tint
La place, ditte et la contree
Ou il gist ou a belle entree
Si me semble et bien dire loz
Que moult est digne de grant loz
La place dont je parle tant
Si ne lay louee pour tant
Que la masqui par quoy faveur
Memeusve a parler en erreur
Car la verite si sen preusve
Legier est den faire lespreusve.

4.

JEAN FROISSART.

Quand le comte de Nevers et les barons de France se furent reposés et rafraîchis, ils entrèrent en les gallées et cheminèrent par mer et vinrent à un autre port que on dit Parense. Là arrivent les grosses naves et gallées qui ne peuvent venir plus avant sur la mer en venant au port de Venise, car la mer s'y commence à tenurier (affaiblir). Quand ils furent venus à Parense (Parenzo), ils n'y séjournèrent point longuement, mais rentrèrent en petits vaisseaux passagers, et furent amenés à Venise où ils furent reçus à grand'joie. Quand ils furent venus à Venise, ils issirent les vaisseaux et se mirent tous sur terre, et rendirent tous à Dieu grâces et louanges de ce qu'ils se trouvoient là issus et délivrés des mains des mécréants, car tel fois avoit été qu'ils ne cuidoient (croyoient) jamais avoir leur délivrance. Le dit comte de Nevers et les sei-

gneurs, et chacun en son ordonnance à part lui, se trairent (rendirent) aux hôtels, car leur délivrance avoit jà été de grand temps signifiée en leurs pays. Si s'étoient diligentés leur gens, et ceux qui gouverner les devoient, de venir à Venise mettre à point et en ordonnance une partie de leur état. Le comte de Nevers qui souverain étoit de tous, trouva là une partie de ses gens que le duc son pere et la duchesse sa mère y avoient envoyés; et jà y étoit venu et avoit un temps séjourné en eux attendant messire Din de Responde pour cause de finance, car sans lui on ne pouvoit rien faire. Les seigneurs venus et arrêtés en la bonne cité de Venise, clercs furent ensonniés (chargés) d'écrire lettres, et messagers mis en œuvre pour apporter ces lettres en France et ailleurs, et signifier à leurs amis leur venue.

Ces nouvelles furent tantôt partout reçues et furent réjouis ceux et celles auxquels elles appartenoient. Le duc de Bourgogne et la duchesse sa femme ordonnèrent tantôt sur l'état du comte leur fils à mettre telle ordonnance comme à lui appartenoit. Et avecques vaisselle d'or et d'argent, et de draps de chambre de parements, vêtures et habits pour le corps du comte de Nevers leur fils furent mis en voitures de sommiers et envoyés vers Venise; et furent souverains et conduiseurs de toutes ces choses et ordonnances le sire de Hangiers et messire Jacques de Helly; et exploitèrent tant par leurs journées qu'ils vinrent à Venise. Ainsi tous seigneurs et dames qui leurs seigneurs, maîtres et amis avoient retournés de la Turquie en Venise s'efforçoient envoyer cette part toutes choses nécessaires pour les corps des seigneurs. Et pouvez croire que tout se faisoit à grands frais, dépens et coûtages, car rien n'étoit épargné. Et aussi ils gisoient là à grands frais; car Venise est l'une des chères villes du monde pour étrangers. Si convenoit que les seigneurs tinssent leur état; et trop plus étoit chargé le dit comte que nul des autres; c'étoit raison, car il étoit souverain dessus tous . . . .

En ce temps se bouta une mortalité très grande et périlleuse en la cité de Venise et là environ; et commença dès le mois d'août, et dura tout ouniement (de suite) jusques à la saint André, laquelle mortalité abattit et occit moult de peuple; et mourut, dont ce fut dommage, messire Henry de Bar, aîné fils au duc de Bar et héritier de par sa femme de toutes les terres que le sire de Coucy tenoit, réservé le douaire. Ainsi en cette saison furent les deux dames de Coucy veuves de leurs deux

maris, dont ce fut dommage. Si fut le corps de Messire Henry de Bar embaumé et apporté en France; et crois qu'il fut enseveli à Paris, car là lui fut fait son service moult révéramment. Pour cause et doutance de la mortalité et eschever (éviter) les périls, se départit le comte de Nevers de Venise et s'en vint demeurer à Trévise et là loger et tenir son hotel; et y fut plus de quatre mois.

5.

SEIGNEUR D'ANGLURE

A Venise a ung grant lieu clos et bien fermé de murs et de mer, que l'en appelle « l'Archenal »; c'est le lieu ou l'en fait les ouvrages de la cité, c'est assavoir les galées dont il y en aur.it bien iiijxx. et dix, que vielz que neufves, a terre seiche et a tois couverts. Apprès y fait on les cordes des vaisseaulx, et Dieu scet se les maisons ou l'en les fait sont longues. Apprès y sont les forges ou len fait les anchres tant des galées comme des nafves. Apprès y fait on les rames et l'artillerie pour armer iceulx vaisseaulx. Et sachiés certainement que toutes ces choses sont de moult grant coust; et tout ce fournist la cité de Venise.

De droicte ordonnance les Veniciens envoyent chascun an .V. galées en Terre Saincte, et arrivent toutes a Barust qui est le port de Damas en Surie; et d'illec se partent les deux qui menent les pelerins au port de Jasfe qui est le port de Jherusalem et de Rames. Item, ilz en envoient chascun an iiij en Flandres. Item, ilz en envoient iiij en Constantinoble. Item, il y en a viij qui gardent le gouffre de Venise jusques vers Modin, pour les robeurs desur mer. Assés envoient d'aultres vaisseaux par mer comme nafves, coques, paufriers, mairans, destrieres, grippories, et aultres vaisseaulx.

6.

ANONYME.

Cy après s'enssievent les Voyaiges et pardons qui sont en Jherusalem et en la Terre Sainte. Et après ceulx de Madame Sainte Katherine ou Mont Synay, commenchans à la cité de Venise, dont est le commun partement de par deça la mer; car a deviser le chemin des parties de par deça, c'est assavoir de France à Venise, je m'en delaisse, car il est très commun. Et premier diray les voyaiges de la cité de Venise et d'environ.

A l'esglise de Monseigneur Saint Marc Esvangeliste sont pluiseurs très saintes relicques comme le corps dudit saint, aussy du sang des miracles que ung crucifix jetta à Constantinople, estant feru d'une dague par ung ribault désesperé, et pluiseurs autres saintes relicques.

Item, en l'abbaye de saint Jacques sont les corps de saint Zacaries, saint Gregoire le martir et de saint Théodoire, tous trois en ung tombeau, tous entiers, et pluisieurs aultres saintes relicques.

Item, en l'esglise de Sainte Lucie est son corps et ses soullers et pluiseurs aultres saintes relicques.

Item, en l'esglise des Croisettiers est un os de la cuisse monseigneur saint Cristofle et le précieux corps de sainte Barbe tout entier, et aussi de la peau de monseigneur saint Berthemieu, et pluiseurs aultres saintes relicques.

Item, hors de Venise, environ deux milles en mer, a une esglise nommée nostre dame de Laurie (1) où gist le precieulz corps de madame Sainte Elaynne tout entier.

Item, hors aussi de Venise, à cincq milles, est une ville nommé Marnan (2) et en l'esglise dicelle ville gist le corps de monseigneur saint Donnat, et plusieurs aultres saintes relicques.

Item, mais qui veult aller en la cité de Padua veoir le glorieux corps de monseigneur saint Anthoine de Padua et les aultres saintes relicques qui sont en icelle esglise, et de Venise n'a que XXV milles; et en ceste dicte cité de Padua est son esglise

---

(1) Ile de Lena.
(2) Ile de Murano.

où son glorieux corps gist, pour lequel nostre seigneur fait pluisieurs miracles, et d'un aultre saint, son compaignon, et pluisieurs aultres saintes relicques.

Item, dedans ladicte cité de Padua est l'abbaye de Madame sainte Justyne, où son corps gist; aussy le corps de monseigneur saint Lucas Evangeliste et le corps de Monseigneur saint Mathias et cellui de monseigneur saint Honoffre et de pluisieurs Innocens et aultres precieuses saintes relicques.

Item, en ladicte cité de Padua est une des plus merveilleuses miracles de ville que j'aye jamais veu, car du palais du feu seigneur (1) sur lequel les Venissiens la concquirent, l'en peult aller de dessus per à per deux hommes à cheval largement couvers de deux leez et tout entour ladicte cité et descendre audict palaiz de ladicte cité de Padua.

Item, de Padua fault retourner à Venise et de la recommencier le chemin d'aller en la cité de Jherusalem par mer.

7.

BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE.

Venise est une moult bonne ville, tresancienne, belle et marchande, toute environnée de la mer qui passe par ladicte ville en plusieurs lieux dont les aucuns sont ysles; et ne peut on aller de l'un à l'autre que par bateaulx. En ceste ville a plusieurs corpz sainctz, comme saincte Heleyne qui feist tant de biens en Iherusalem et fut mere de Constantin l'Empereur, et plusieurs autres corpz sainctz que je y ai veu, comme aucuns Innoscens tous entiers qui sont en une ysle que on nomme Reault (2); et là faict l'on les verres de Venise, laquelle se gouverne moult saigement, car nul ne peust y estre du conseille ny avoir quelque office s'il n'est gentilhomme et natif de la ville. Il y a ung duc (3); et quant il meurt, ilz en eslisent un

(1) François de Carrare, étranglé en 1406 par ordre de la république.

(2) Il faut lire Murano; les voyageurs du moyen âge l'appellent Reault ou Rialto

3) François Foscari. élu doge en 1423 fut déposé en 1457.

d'entre eulx, celluy qui leur samble estre le plus saige et qui a plus à cueur le bien commun. Il y a tousiours en sa compaignie six notables hommes des plus anciens du conseille.

8.

ANONYME.

Sainct Marc est la chappelle de la Seigneurie qui est la plus richement paincte que eglise du monde et est la paincture mosayque qui sont petites pieces et verrieres de la grandeur d'ung petit denier, boullues en or et azur et aultres coulleurs fort riches et de ces petites pieces sont faictes les voultes et costez d'eglises, tout par personnaiges du vieil Testament et nouveau et, en chascun personnaige, y a des lettres escriptes qui declairent les personnaiges et sont toutes les lettres faictes de ces petites pieces et le pavement est de petites piecetes de pierre de toutes coulleurs et de figures de manieres de bestes, d'oyseaulx et aultres figures fort belles. Aux festes solemnelles, le grant autel est paré du tresor qui est une chose presque inestimable, des ymages, anges, calices, platz, vaisseaulx, chandelliers tout d'or, grans, gros et massifz, garnis de pierres precieuses de valleur inestimable et de toutes sortes de coulleurs. Et est l'Ascension la principale solempnité de la ville; et la veille, à vespres, on met tout avant et vient le duc que la procession et le patriarche vont querre en sa maison au palays joygnant l'eglise; et fut ceste annee amené à grant quantité de trompettes, clairons et menestriers, lucz et tous instruments et tous ses chantres de sa chappelle (1).

Devant luy on portoit huyt grans estandars de soye dorée et figurée d'or. Ung gentilhomme portoit sa chaire d'or devant luy; ung autre portoit un carreau couvert de drap d'or et ung homme le plus près devant luy portoit une potence dorée en façon de crosse en ung beau ciel rond, tout de drap d'or frangé et couvert tout de petites pailles d'or pendans par

(1) Le doge Giovanni Mocenigo, élu le 18 mai 1478, mourut le 4 novembre 1485. Maffio Girardi, de l'ordre de St. Benoît, fut investi de la dignité patriarchale en 1466. Il reçut la pourpre en 1489 et mourut en 1492.

dessus et autour. Après le duc vindrent les six vingtz conseillers de la ville, tous vestus richement, aulcuns de beau drap d'or, de veloux, de soye et d'escarlate et fourrez a l'advenent de letices (1) et aultres riches fourrures. Après vespres, fut ramené aussi à grant triomphe comme il fut amené. Et les dames et bourgeoyses de la ville furent tout au long de vespres, qui avoient faict garder leurs places par gens propres, pour veoir la magnificence et noblesse de la ville qui se monstre principallement ce dict jour aux vespres et estoyent si richement habillées qu'il n'estoyt gueres possible aultre chose souhaicter, comme drap d'or, de veloux et soye, pierres et perles precieuses. Et ycelles femmes estoyent trop plus richement habilleés que les hommes.

En la grant place, devant le portail Saint-Marc, y a trois grans mastz de navire auquelz estoient attachez trois grans estandars de soye rouge, fais à personnes d'or moult beaulx et riches. et à chascun bout du dict portail, hault dessus les portes, y avait ung petit estandard de semblable couleur. Devant ledict portail est le clocher ou il y a sept cloches entre les quelles y en a une qu'on sonne pour assembler le conseil et toutes les foys qu'on fait justice. Quant on est dessus ledict clocher, on voit la ville et la mer tout entour, car ledict clocher est fort hault et est quarré. Il n'y a point de degrez et monteroit-on bien à cheval jusques près des cloches, car sa montée est faicte par galleries qui vont en montant tout autour de la tour dudit clocher; et est la couverture de plomb toute dorée de fin or de ducatz, qui est moult belle chose à veoir. Au costé du soleil levant, touchant l'eglise, est le palais fait de belles pierres de marbre et beaux pilliers de marbre et belles galleries tout autour et n'y a point de belle grande salle comme à Paris ou à Padoue ou aultres lieux. Et demeure le duc à ung des boutz près de l'eglise. En entrant audict palais, devant les cloches, il y a deux piliers de marbre près l'ung de l'autre environ deux toises; et quant le cas advient qu'un duc forfait, on met ung barreau de fer doré d'or, en façon de gibet, en pend on le duc quant il a offencé à l'encontre de la Seigneurie.

Et près de là, ès galeries dudit palais, y a deux autres pil-

(1) Letice ou lestiche, fourrure de petit-gris.

liers rouges ou sont pendus les gentilzhommes et les seigneurs du conseil quand ilz offensent. Et ceste année presente quatre cens IIII^XX (1), y en eut deux pendus pour ce qu'ilz estoient coulpables de la guerre du roi Ferrant; et ung jour après, on les enterra à Saint-Zacharie, religion de nonnains.

9.

GEORGES LENGHERAND

Le dimence, jour de grand Pasques. XXVI jour de mars, an IIII^XX six, nous allâmes recevoir nostre createur aux Augustins en l'église St. Estienne et y oymes la messe; d'illec revinsmes en l'église St. Marc où trouvasmes que l'évêque dudit saint Marc chantoit la messe, et y estoit le duc de Venise richement accoustrez et Messieurs les ambaxadeurs du Pape. du roy de Portugal. du roy Ferrant, du duc de Millan et aultres. Sur le grand autel dudit Saint Marcq estoient pluiseurs riches joyaulx que l'on avoit tiré hors du trésor de Venise, assavoir le bonnet du duc garny de perles bien gros et grans rubis, et au boult un gros ballet, le tout de grand extime et valleur. Item XII couronnes touttes chargiées de pierries; XII hault de pièce tous chargiez de semblable orfaverie et pierries. Il y avoit aussy chandeliers d'or sur lesquels avec les chandelles y avoit picos d'or où l'on mist gros ballés, à l'ung cincq et à l'autre quatre pour tant mieux les veoir treluyre. Aultres deux grans chandeliers où avoit à chascun une grosse chandelie. Item ung grand calice hault et puissant pour autant que ung homme en povoit lever à une main. Deux grans encenssoirs, VI grandes croix, une licorne rouge toutte enthière de la haulteur de sept piez ou environ (2); et pluiseurs autres grans ricesses sans y avoir veu ung seul dyamant. Et chascun jour, ladicte église est fort al-

---

(1) 10 Aprile 1480. Anzolo Cavarodo de' Pregadi et Marco Venier di Candia furono impiccati per ribelli di stato. *Libro dei giustiziati, raccolta di tutti quelli che da la Serenissima Repubblica di Venezia furono sentenziati a morte, con alcune annotazioni delle sue colpe.* Man. appartenant à M. le commandeur Barozzi, f. 1.

(2) Le ms. de Valenciennes ajoute: « Ayant au front une vraye corne de licorne de grande valeur. »

lumée et tout de chierge de vierge chire fort blanche. Le duc estoit habilliet de une robe de damas cramoysi, ung grand manteau de damas cramoysi dessus à tout ung grand rebras fourré d'ermines et une cornette de drap d'or; lequel duc est desja fort anchien, aussy est la ducesse sa compaigne, et ont de très beaus enfans, filz et filles

Ce jour à l'après disner, ledit duc revint en l'église saint Marc oyr le sermon; devant luy se portoyent huit grans bannières comme l'on diroit en nostre pays confanons, et estoyent comme de drap d'or, saint Marc dedens et aultres armes de la Seignourie, et les portoyent huit hommes. Après y avoit six loings trompettes d'argent chascune ayant une banière y pendant armoyée des armes du duc; apres quatre aultres trompettes à fachon de sacqueboute, les deux d'argent et les deux aultres de letton, chascun ayant sa banière comme dessus. Et sy y avoit trois trompettes de haulx vents comme le contre-teneur et dessus, que touttes sonnoyent.

Item enssuivant ung jeusne escuier portant ung chandelier du mains d'argent doret, auquel avoit une chandelle de blanche chire non allumée. Item devant lui portoit-on encoires un pavillon de drap d'or bien riche que l'on nomme umbrelle à fachon comme j'ay veu aultres fois en aucunnes églises de nostre pays deseure le grand autel ou deseure les lieux que l'on dit la cibole où se met le corpus Domini; et se porte ce sur un baston doret bien richement fait, lequel baston quand on le liève et tient en hault, icellui pavillon se euvre fort et tout rond par le dessoubz, et quand l'on le rassiet il se reclot tellement qu'il demeure de bien petitte grandeur. Item droit devant la personne dudit duc se porte une platine d'argent doret, le bonnet du duc dessus, qui est si riche de pierries, dont cy devant mencion est faicte. Et droit derrière ledit duc, l'on portoit une espée dont le fourreau est fort riche. Icellui duc estoit au millieu des ambassadeurs du pape et du roy de Portiugal, gentilz hommes devant lui, et les autres seigneurs de la seignourie syevoyent ledit duc. Aussy se portoit devant ledit duc une chayere dorée à la main senestre et ung coussin de drap d'or à la main dextre. Le sermon fait, icellui duc en tel estat que cy dessus est dit, se party de l'église dudit saint Marc, et s'en alla oyr vespres en l'Eglise Saint Zacharias, et après lesdictes vespres oyes, retourna en tel estat en son hostel. En oultre nous fut dit que hier à six heures du soir, en l'église de la Caritade, en ladicte cité de Venise, l'on dist

une messe solempnelle en y célébrant le corps de nostre Seigneur et y faisant tous devoirs appartenans à la messe selon le service divin, comme se ce eust esté à six heures du matin. Enquis la cause pourquoy se dist ceste messe à six heures du soir, nous fut respondu qu'il y ot ung pape par ce devant qui fut déchassié de Rome par l'empereur Barberousse, lequel en habit dissimulé se vint rendre avec les religieux de ladicte église de la Caritade et fut grand temps cuisinier de léans. Or advint que par aucun temps, icellui pape fut recongneu par aucuns hantant en icelle église, et nonchié aux seigneurs dudit Venise, lesquelz y allèrent, et firent venir sans dire les causes qui les mouvait à ce, tous les frères et religieux devant eulx, ayant lez eulx celui qui leur avoit nonchié avoir veu le pape. Et nonobstant qu'ilz eussent veu tous lesdits religieux, sy ne sçavoyent ilz nouvelle dudit pape, et enfin firent venir les serviteurs où entre les aultres ledit cuisinier vint, et lors fut dit par cellui que l'avoit nonchié que c'estoit celly qui estoit pape. Les seigneurs dudit Venise le menèrent au pallaix et interroghèrent, et fut recogneu de chascun. Et finablement les Venissiens le remisrent à Romme en son enthier comme paravant il avoit esté. Et lors il ordonna et bailla grace de chascun au dire messe en ladicte église de Caritade à six heures du soir la nuit de grand Pasques; et a esté ainsi continué chascun an jusques à présent. Pour le service que ceulx de Venise lui feirent lors, il donna à la Seigneurie la licence que le duc d'icelle Seignourie feist porter devant lui les VIII bannières, les trompettes avec le pavillon dit hombreille, l'espée et la chayere dorée, qui aussi s'est ainsi tousjours continué depuis. Que plus est encoires, prinst une poyngnée de sablon et en le jettant à l'aval, donna autant de pardons en ladicte église de la Caritade le IIIe jour d'avril qu'il y avoit de grain de sablon.

D'autre part ay veu tant de dames et damoiselles ce jour richement acoustrées, que je ne say où l'en recouvre tant de pierries ne de perles que j'ay veu sur elles. Et pleut à Dieu que touttes les femmes de nostre pays fussent ainsy habillées et attintées touttes les fois qu'elles vouldroyent. Avec ce elles sont fort belles femmes et puissantes; mais elles sont habillées très fort despourveument, car on leur voit depuis le boult de la teste jusques au-dessoubz les mamelles. Devant et derrière, ne sont couvertes que d'un linge de soye noir aussy espés que

ung voil de nonnaing et encoire plus cler, et ont galoches si très haultes qu'il semble qu'elles voyent aux estaches, et ce font elles pour estre plus haultes et plus grandes.

10.

JEAN DE TOURNAY.

Au clocher de la plache St. Marc yl y a plusieurs cloches dont, entre les aultres, yl y en a une quy est couverte d'une natte laquelle on sonne quand on va pour faire justice, et est lad. cloche bien petitte. Sur le portal de l'église St. Marc, yl y a IIII chevaulx de cuivre, toutz dorez, toutz de une grosseur et de une haulteur, et sont de diverses fachons les ungz aux aultres; car l'ung regarde de ung costé et l'aultre de l'aultre; l'ung lieve le pied de devant et l'aultre de derière: lesquelz chevaux estoient en Constantinoble.

Dessoubz le portal d'icelle église y a une ymage de Nostre-Dame, laquelle est faicte et taillié de la pierre où Moyse frappa de sa verge au désert, dont miraculeusement eaue en yssit, dont les enffants d'Israël en furent rasasiés, et yssoit ladicte eaue par IIII lieux: et se void-on à présent, en lad. ymage les IIII trous par ou lad. eaue issit, et est lad. image dessoubz led. portal, à la bonne main, et se y a ung autel auquel on dict messe. En l'église dud. St. Marc, sur la main gaulce, là y a ung autel de Nostre-Dame, où y a IIII pillers qu'on tient en très-grand révérence, et derrière lad. ymage de Nostre-Dame y a ung crucifix sur ung tablet, faict de painture, lequel fut apporté de Constantinoble: lequel crucifix les Sarrazins, quant ylz eulrent gaigné lad. ville, ylz le crucifièrent au despit de Nostre-Seigneur Ihésucrist, et encoires oultre ylz luy donnèrent V copz de coulteaux, tant au visaige comme en la poitrine, desquelles plaies led. crucifix donna sang.

11.

PHILIPPE DE VOISINS.

Et après feurent le jour de Corpus Christi en attandant le departement des galeres, auquel jour le patriarche chanta messe solempnelle en ladicte église de Saint-Marc, le soleil levé; et après dict ladicte messe mirent le Corpus Christi dans une couppe d'or merveilheusement riche et le pouserent sur le mesme autel. Et commençarent a venir et passer pardevant les processions. Et premièrement vindrent par ordre cinq compaignies de gens habillés tous de sarge blanche, que nous appellons pardeça confraires, chascun leur signe devant leur poitrine, sellon leur église, ou pourtarent chascun en sa main une torche chascun de sa collur, croix et bannieres, sellon dela ou ilz estoient; et mirent pardevant eulx certain nombre d'enfantz habillés richement de drap d'or et de piererie en fasson d'anges chascun pourtant en sa main une couppe d'or ou d'argent ou d'autres choses riches. Ausquelles cinq confrairies estoient le nombre de plus de deux mil sept cens. Et puis après vindrent les religieus, chascun par ordre qui seroict long a racounter; et après les paroisses passarent ou y avoict grandz richesses, vestemens et autres choses qu'on ne sauroict estimer ny nombrier. Et dura cella du soleil levant jusques a une heure après midy, avant que lesdicts religieus et parroisses feussent passés, qui estoict une très belle ordonnance. Et feust apres prins le Corpus Christi et pourté par quatre prebstres de ladicte eglise, et autres quatre prebstres pourtoueient le pavillon; et le patriarche, le duc et l'ambassade de Millan, qui y estoict pour lors, allarent après, tous trois ensemble, et tous les gentilhommes chascun pourtant une torche en sa main, ou y avoict grand nombre; et la saillirent parmi la basse court du palais et allarent a l'entour de la place de la citté, qui est merveilheusement grande; et par la ou ilz passoeient estoict couvert de draps, ou y avoict ung chandelier de deux aulnes et demie de hault tout d'or; et a chascun pillier avoict une torche persse ou blanche ou rouige; et y avoict de nombre de pilliers 828. Lesquels firent le tour par ladicte place, et se retournarent a ladicte église.

12.

BERTOLOME ZORZI.

Mout fort me sui d'un chant meravilhatz
per lui qu'o fetz, si tot es dregz que·m plaia,
quar cel qui es valenz ni ensenhatz
deu ben pensar e gardar que retraia
quar nienz es qu'hom razonar pogues
lo tort per dreg, qu'els pros no·s conogues,
e pod a leu perdre, mon escien,
son pretz aicel qui tort a dreg defen.
Doncs si ben fos premiers aconselhatz,
pois d'escondir Genoes tant s'asaia,
non crei qu'el chant agues mainz motz pausatz
qui membrar fan lor sobremortal plaia;
qu'el autreia c'abatutz e mespres
totz lor afars pels Venicians es,
e l'uchaizos, qu'en pauz'en lur conten,
non pot donar contra·l mal guarimen.
Car hom non deu de ren esser blasmatz,
si 'l fai co · is tanh, ui's dregz que mal l'en chaia;
doncs pois tan gen guerreian ses guidatz,
no·m par qu'en re lur descortz nogut n'aia,
c'anc al jostar no fo nulh temps que res
mas arditz cors falhiment lur fezes,
car il foron totas vez mais de gen,
gent acesmat e per un dos soven.
E l'aug retrair qu'il tengron afrenatz
Venicians, ja qu'era lur meschaia,
mas cum ancse fon lur poders doptatz
pels Genoes, nos membre no·lh desplaia,
cum de lor naus menav'us sols tres pres,
mas escondir pogra melhs per un tres,
c'anc non preiron Venecian conten,
non aguesson lauzor al fenimen.
Mas s'el volgues semblar enrazonatz,
non degra pas dir razon tant savaia
ni que trei flac valgron trenta prezatz;
pero dels tres no·m par respos s'eschaia;

don ieu m'en pas e dic so qu'es pales,
que quant es melhs als Venecians pres,
adoncs renhon plus cortes d'avinen
e no s'en van en ren desconoissen.
Oimais mi par que ben si'aquitatz
d'aisso qu'a dig, e, s'el no s'en apaia,
de Venecians queira · ls lors faitz honratz
e · ls grans conquistz faitz ab valor veraia,
e cum er an vencutz los Genoes
et en anta l'emperador grec mes,
et jutgara pois s'il valon nien,
qu'eu non ai plus de respondre talen.
Valens domna, qu'en cel pais renhatz
per cui plaidei, pros et plazens e gaia,
merce vos clam qu'a mi valer deiatz,
que tot quant aug ni vei lo cor m'esmaia,
e suis tant fort de vostr'amor enpres
que, si no vei vostre gai cors cortes,
viure non puosc, so sapchatz veramen,
c'ab lo respeit que eu n'ai muer viven.
Venecian, qui ditz que · lh Genoes
vos an faig dan ni · us an en dolor mes,
vostr 'onrat pretz non sap ni · l dan cozen
que lur avez fait d'aver ni de gen.
Bonifaci Calvo, mon sirventes
vos man e · us prec que · l dirs no · us enuei ges,
quar del taisser grat cortezia · m ren,
e maiormens des Genoes l'enten.

13.

MARTIN DA CANAL

Or voil ie que vos oes la proiere que ie ai faite, et ferai a tos iors mes, a Monsignor Saint Marc por les Veneciens.

O precieus Saint Marc Evangelistes,
Quant vos, biau Sire, de Aulee partistes,
En la barche, car Sire, vos vos meistes,
E propre leu en Venise pristes;

Quant a Saint Piere alastes en orison,
Li Angele Dieu vos dist en vision:
Ici posera ton cors et sera ta maison;
Li freres vos proia por grant devocion.
E vos en vos vangiles parlastes dou Lion;
De la potence Des en feistes sarmon.
Li ducat de Venise vos porte en confanon;
Iusque ou eive cort, en est la mencion.
De Rome en Alisandre por predication
Vos envoia Saint Piere, et vos bien le savon,
A la gent mescreant por fere remision.
De li saint batisme firent refueson:
La fustes mort, biau Sire, a la messe chantant;
Chaene a la geule vos gita li mescreant;
Il vos osta d'autel; a Des en fit presant,
Vos arme devant lui Angele porta chantant.
D'ileuc Venesiens vos osterent, Sire, bien le savon;
En Venise vos conduistrent por grant devocion;
En votre propre leu vos firent bele maison;
Ni i ert plus bele iglise iusque a Monlion.
Quant de Alixandre en la nef vos partistes,
Maintes miracles, biau Sire, vos feistes;
Que en trois iors a Astrual venistes,
Et en avision au nocler vos venistes;
Que il iert endormis, et vos la guaite feistes;
E de votre boche, biau Sire, li deistes,
Que la voille abatre, biau Sire, vos feistes;
En vers Venise a la voie mistes.
As Gres, a Sclavons et a Estrians en avision
Venistes, biau Sire; et iaus a procesion
Vindrent a port, et firent orison.
D'ileuc en Venise venistes en vos maison,
Ensi con ce fu voir, et nos bien le creon.
Aides les Veneciens, et faites orison
A Notre Sire Dieu, en cui nos bien creon,
E a sa douce Mere, que Dieu nos fait pardon,
Et manteigne Venise sans nule discorde;
Pes, bone volente, sans tirer male corde,
Soit en Venise, biau Sire, por misericorde:
Con firent lor ancestres que cestui livre recorde,
Que maint biau servise firent a Sainte Iglise,

A Ierusalem, a Sur, a Quaifas, con cest livre devise;
E a Damiate, quant la cite fu prise,
Aveuc li Dus de Ostoric en fu la gent de Venise.

14.

ANONYME.

Signeur, or escoutés, Dieu vous fache pardon.
Par le mer vont nagant ly cristien de non,
Et de Venisse Droguez, et de Tarse Beuvon,
Et des Franchois oussi .xxx. mille de non
[Avec] lez .vi. bastart qui furent fil Huon.
Ver Venisse s'en vont, au vent qu'il orent bon,
Pour véir Saramonde qui fu femme Drogon,
Et Flore qui fu femme au Tarsien de non.
Et puis yront à Mequez, c'est leur intention,
Et menachent Clarvus, dirent mainte raison.
Tant ont nagiet par mer au vent qu'il orent bon
Qu'il ont perchut Venisse, le cité de renon.
De che furent joiant ly princhе et ly baron.
Mais il n'orent singlé ne esté se pau non
Quant il ont perchéu tant barge et tant dromon,
Tante noble gallie à double mas en son,
Venisse en fu pourprise entour et environ.
Moult s'en esmervillerent ly princhе de renon;
Mais pour ce ne laiserent à singler de randon,
Tant qu'il ont aprochiet l'ensaingne de Mahon
A mas et à banierez hault ataquiet en son.
Droguez lez a véu, si lez monstre à Beuvon.
« Regardez, dist il, sire, que Dieux vous doint pardon!
« Clarvus, le fel Soudan, mon anemy fellon,
« Qui Venisse a assise par se possession;
« Sa nef poéz véoir à l'ensaingne Mahon.
« No voie est acourchie; à Mequez point n'iron.
— Vous ditez voir, dit Beuvez, Dieu loer en doit on. »

« Sire, chou a dit Beuve, bien devons Dieu loer
« Quant chi endroit poons noz anemis trouver;
« Le mort de nos amis leur ferons conparer.

« Alons lez assallir tantost san contrester.
— Par foy, çou a dit Droguez, ce fait à créanter,
Dont se vont crestien noblement ordonner.
Trompez, cor et buisinez y oïst on sonner;
De le noise qu'i font retentisoit le mer.
A Sarasins alerent si en haste aborder
Que tout ly plus hardy se prent à effraer.
Et no gent commencherent à traire et à berser;
Bien seurent dez espéez sur cez testez fraper.
Là firent mainte nef en la mer effondrer.
Et as castiaulz dez mas vont ly pluseur monter;
Pierez et feu oussy prinrent fort à jeter.
Là firent maint paiien morir et affiner;
A pau n'est il nulz hons qui lez peuist nombrer,
Le grant mortallité que recheurent Escler.
Ly bastart au roy Huez ne s'y vorent arester,
Leur cors abandonnerent pour honneur conquester;
Et Droguez et Beuvon y firent à loer.
Mainte nef font perir, maint paiien font finer.
Ly Soudan voit se gent par aïr ravaller;
Tel deul en a éu que bien cuide finer.
Se gent a escriet pour eux esvigurer,
Pour se perte vengier se vot aventurer,
Sur lez Venissiens va à force fraper.
Dont grant follie fist, dont bien vo puis jurer,
Qu'ensi avant ala que n'y poult reculler.

Grande fu le bataille o jour que je vous di
En le mer de Venisse, et fu par ung jodi.
Quant Clarvus aperchut que tant de gens perdi,
Vers Droguez de Venisse par aïr s'aasti.
Et ly bons rois vaillans moult bien le reculli.
Là ot grande bataille et mervilleus estry;
Je croy que de plus grande en mer hons de coisi.
Clarvus le plus grant part de se gent y perdy,
Et Droguez ly bons rois, que rien ne héoit si,
Entra dedens le nef Soudan et l'assally.
Et se gent ly aiderent, car moult l'orent chery,
Et ly bastart Huon et ly Franchois oussi.
Ne say que vous aroie longement regehi.
Là fu Soudans ochis par Drogue le Hardy,
Et tous chiaulz de sa nef et mort et desconfi.

Pleuseur par desconfort sont en le mer salli.
Là endroit oïst on dez Sarasin maint cry.
Brandonne, fieulz Soudant, qui le cors ot mary,
Pour le mort du Soudan c'on ly ot regehi,
Et pour le grande perte que il fasoit oussi,
Par consail de la gent que il avoit o lui,
Fist son voille lever et de l'estour parti;
Par le forche du vent escappa et füy.
Adont furent paiien de tous point desconfi;
Mais tant en y ot mort, à ce que j'entendi,
Que plus de le moitiet en furent bien peri.
Et dez Venissiens, et des Franchois oussi,
D'Ermenie, de Tarse, dedens l'estour feny,
Bien en moru .xx. mille, Dieux leur face merchi!
Dolans et courouchiet en furent leur amy;
Mais pour ceste victore se furent resjoï,
Pour le mort du Soudan que il héoient si,
Dont Beuvez et roy Droguez en furent esjoï:
Moult fu grans ly avoirs que on y recuilly;
Par le gré dez barons l'ont adont departi.
Puis issirent dez nez joiant et esbaudy,
Et o port de Venisse issirent san detry;
Moult furent noblement festé et conjoy.

Or furent no baron dedens Venisze entré.
Moult fu grande feste c'on y a demené.
. . . .
Grant joie ot en Venise, le cité de renon,
Pour le mort de Clervus et se destruision.
VIII. jour y sejournerent en consolasion,
Et aprez ce termine le riche roy Beuvon
Ala en sen païs et en sa region,
S'y mena se moullier, à la clere fachon,
Et le gent ensement de son estrasion.
A Venise remest le rice roy Drogon,
Avecquez Saramonde, se mere o crin blon.
Se terre tint en pais depuis ceste saison.
Et en Franche revinrent ly .VI. enfant Huon
Avecquez lez Franchois de celle nasion.
Ly rois en ot grant joie, et ly enfant de non
Conterent au bon roy le grant destruision
Qu'il firent à Venisse desus le gens Mahon.
Grant joie en ot ly rois, et ce fu bien raison.

15.

PHILIPPE DE COMMYNES.

Ce jour que j'entray à Venise, vindrent au devant de moy jusques à la Chafousine, qui est a cinq mils de Venise; et là on laisse le basteau en quoy on est venu de Padoue, au long d'une riviere, et se met on en petites barques, bien nettes et couvertes de tapisserie, et beaux tapis veluz dedans, pour se seoir dessus: et jusques là vient la mer, et n'y a point de plus prouchaine terre pour arriver à Venise: mais la mer y est fort plate, s'il ne fait tormente, et à ceste cause qu'elle est ainsi plate, se prend grant nombre de poisson et de toutes sortes. Et fus bien esmerveillé de veoir l'assiete de ceste cité, et de veoir tant de clochiers et de monasteres, et si grant maisonnement, et tout en l'eaue, et le peuple n'avoir aultre forme d'aller que en ces barques, dont je croy qu'il s'y en fineroit trente mil; mais elles sont fort petites. Environ ladicte cité y a bien septante monasteres, à moins de demye lieue françoise, à le prendre en rondeur (qui tous sont en isle, tant d'hommes que de femmes, fort beaux et riches, tant d'ediffices que de paremens, et ont fort beaux jardins), sans comprendre ceulx qui sont dedans la ville; où sont les quatre Ordres des mendians, bien soixante et douze paroisses, et maincte confrairie: et est chose bien estrange de veoir de si belles et si grans eglises fondees en la mer.

Audict lieu de la Chafousine vindrent au devant de moy vingt et cinq gentilz hommes bien et richement habillez, et de beaux draps de soye et escarlate, et là me dirent que je fusse le bien venu; et me conduirent jusques pres la ville, en une eglise de Sainct André, où derechief trouvay autaut d'aultres gentilz hommes, et avec eulx les ambassadeurs du duc de Millan et de Ferrare: et là aussi me feirent une aultre harangue, et puis me misrent en d'aultres basteaulx, qu'ilz appellent plaz, et sont beaucoup plus grans que les aultres: et en y avoit deux couvers de satin cramoisy, et le bas tapissé, et lieu pour se seoir quarante personnes: et chascun me feit seoir au meillieu de ces deux ambassadeurs (qui est l'honneur d'Italie que d'être au meillieu), et me menerent au long de la

grant rue, qu'ilz appellent le Canal grant, et est bien large. Les gallees y passent à travers, et y ay veu navire de quatre cens tonneaux ou plus pres des maisons: et est la plus belle rue que je croy qui soit en tout le monde, et la mieulx maisonnee, et va le long de la ville.

Les maisons sont fort grandes et haultes, et de bonne pierre, et les anciennes toutes painctes; les aultres faictes depuis cent ans: toutes ont le devant de marbre blanc, qui leur vient d'Istrie, à cent mils de là, et encores maincte grant piece de porphire et de sarpentine sur le devant. Au dedans ont pour le moins, pour la pluspart, deux chambres qui ont les planchez dorez, riches manteaulx de cheminees de marbre taillez, les chalitz des lictz dorez, et les ostevens painctz et dorez, et fort bien meublees dedans. C'est la plus triumphante cité que j'aye jamais veue et qui plus faict d'honneur à ambassadeurs et estrangiers, et qui plus saigement se gouverne, et où le service de Dieu est le plus sollempnellement faict: et encores qu'il y peust bien avoir d'autres faultes, si croy je que Dieu les a en ayde pour la reverence qu'ilz portent au service de l'Eglise.

En ceste compaignie de cinquante gentilz hommes me conduirent jusques à Sainct Georges, qui est une abbaye de moynes noirs reformez, où je fus logié. Le lendemain me vindrent querir et mener à la Seigneurie, où présentay mes lettres au duc, qui preside en tous leurs conseilz, honoré comme ung roy: et s'adressent à luy toutes lettres; mais il ne peult gueres de luy seul. Toutesfois cestuy cy a de l'auctorité beaucoup, et plus que n'eut jamais prince qu'ilz eussent: aussi il y a desja douze ans qu'il est duc; et l'ay trouvé homme de bien, saige, et bien experimenté aux choses d'Italie, et doulce et amyable personne. Pour ce jour ne dis aultre chose; et me feit on veoir trois ou quatre chambres, les planchez richement dorez, et les lictz et ostevens: et est beau et riche le palais de ce qu'il contient, tout de marbre bien taillé, et tout le devant et le bort des pierres dorees en la largeur d'ung poulce, par adventure: et y a audict palais quatre belles salles, richement dorees, et fort grant logis: mais la court est petite. De la chambre du duc il peult ouyr la messe au grant autel de la chapelle Sainct Marc, qui est la plus belle et riche chapelle du monde, pour n'avoir que nom de chapelle, toute faicte de musaicq en tous endroictz. Encores se vantent ilz d'en avoir trouvé l'art, et en font besongner au mestier; et l'ay veu.

En ceste chapelle est leur tresor, dont l'on parle, qui sont

choses ordonnees pour parer l'eglise. Il y a douze ou quatorze gros ballays. Je n'en ay veu nul si gros. Il en y a deux, l'ung passe sept cens et l'aultre huict cens carratz; mais ilz ne sont point netz. Il y en a douze aultres de pierres de quirasse d'or, le devant et les bors bien garnis de pierreries tres fort bonnes; et douze couronnes d'or, dont anciennement se paroient douze femmes, qu'ilz appelloient roynes, à certaines festes de l'an: et alloient par ces isles et eglises. Elles furent robees, et la pluspart des femmes de la cité, par larrons qui venoient d'Istrie ou de Friole (qui est près d'eulx), qui s'estoient cachez derriere ces isles; mais les maris allerent apres et les recouvrerent, et misrent ces choses à Sainct Marc, et fonderent une chapelle au lieu où la Seigneurie va tous les ans, au jour qu'ilz eurent ceste victoire: et est bien grant richesse pour parer l'eglise, avec mainctes aultres choses d'or qui y sont, et pour la suite d'amatiste, d'aguate, et ung bien petit d'esmeraude; mais ce n'est point grant tresor pour estimer, comme l'on faict or ou argent contant, et ilz n'en tiennent point en tresor: et m'a dict le duc, devant la Seigneurie, que c'est peine capitale parmy eulx de dire qu'il faille faire tresor: et croy qu'ilz ont raison, pour doubte des divisions d'entre eulx. Apres me feirent monstrer leur archenal (qui est là où ilz trennent (*sic*) les gallees, et font toutes choses qui sont necessaires pour l'armee de mer), qui est la plus belle chose qui soit en tout le demourant monde aujourd'huy, mais autresfois il a esté la mieulx ordonnee pour ce cas.

En effect, je y sejournay huict mois, deffrayé de toutes choses, et tous aultres ambassadeurs qui estoient là: et vous dis bien que je les ay congneuz si saiges et tant enclins d'acroistre leur seigneurie, que, s'il n'y est pourveu tost, que tous leurs voisins en maudiront l'heure. Car ilz ont plus entendu la facon d'eulx deffendre et garder, en la saison que le Roy y a esté et depuis, que jamais: car encores sont en guerre avec luy, et si se sont bien osez eslargir, comme d'avoir prins en Pouille sept ou huict citez en gaige; mais je ne scay quant ilz les rendront. Et quant le Roy vint en Italie, ilz ne povoient croire que l'on prinst ainsi les places, ne en si peu de temps (car ce n'est point leur facon): et ont faict et font mainctes places fortes depuis, et eulx et aultres, en Italie. Ilz ne sont point pour s'acroistre en haste, comme feirent les Rommains: car leurs personnes ne sont point de telle vertu et si ne va nul d'entre eulx à la guerre de terre ferme, comme faisoient

les Rommains, si ne sont leurs providateurs et payeurs, qui acompaignent leur cappitaine et le conseillent, et pourveoient l'ost; mais toute la guerre de mer est conduicte par leurs gentilz hommes, en chiefs et cappitaines de gallees et naves, et par autres leurs subjectz. Mais ung aultre bien ils ont, en lieu de y aller en personne aux lieux des armees par terre: c'est qu'il ne se faict nulz hommes de tel cueur, ne de telle vertu, pour avoir seigneurie, comme ilz avoient à Romme: et par ce n'ont ilz nulles questions civilles en la cité, qui est la plus grant prudence que je leur voye. Et y ont merveilleusement bien pourveu, et en mainctes manieres: car ilz n'ont point de tribuns de peuple, comme avoient les Rommains (qui furent en partie cause de leur destruction), car le peuple n'y a credit, ne n'y est appelé en riens; et tous offices sont aux gentilz hommes, sauf les secretaires. Ceulx là ne sont point gentilz hommes. Aussi la pluspart de leur peuple est estrangier. Et si ont bien congnoissance, par Titus Livius, des faultes que feirent les Rommains: car ilz en ont l'hystoire, et si en sont les os en leur palais de Padoue. Et par ces raisons, et mainctes aultres que j'ay congneues en eulx, je dis encores une aultre fois qu'ilz sont en voye d'estre bien grans seigneurs pour l'advenir.

16.

ANONYME

[V]enise et les terres que les Veniciens tiennent en Ytalie est la seconde partie (1). Et contiennent, premièrement la cité de Venise, Chioge, Montanbry et Loret emprès les fournaces, sur ung des bras du Po, venant devers la cité de Ravenes, et, au bout de la mer Adriatique et devers la Lombardie, ont la Marque Trevisanne. Et tirant en Hongrie et en Esclavonnie, ont lesdits Véniciens les provinces de Frivols et de Stustrie, audit pays de Fryvolz que on souloit appeller Forum Julii et là estoit la fameuse cité de Acquileia. Laquelle environ lan de Nostre

---

(1) L'auteur, comme nous l'avons dit, conserve la division traditionnelle de l'Italie en neuf régions, dont la première est la Lombardie et la seconde Venise et les terres des Vénitiens.

Seigneur CCCCLVI, Attila, roy des Huns, que on veult dire estre maintenant les Hongrois, et fut ledit Attila appellé *flagellun Dei*, lequel destruisit ladite cité et la pluspart de l'Ytalie (*sic*). Et en icelluy temps plusieurs des habitans des bonnes villes voisines de là où à présent est la cité de Venise, s'estans sauvés de la dite Acquileia, de Padoue. de Concorde, de Vincence, de Véromme, de Mantue, de Crémonne, de Millan, de Pauge et de plusieurs autres villes de Lombardie pour évader la fureur dudit Attila, et pour saulver leurs personnes et leurs biens qui peuvent emporter, se retirèrent dedans étans marins et petites isles au bout de la mer Adriatique que on appelle le goulphe de Vevise; et là ilz se habitèrent et y fondèrent ladite cité de Venise; et confinent lesdits Veniciens devers la Lombardie à la duché de Millan, au marquisat de Manthue et à la duché de Ferrare au long de la rivière du Po, et devers septentrion confinent en Austriche, aux terres de l'Empire et en Ongrie et devers la Grèce au païs d'Esclavonie. Et ont lesdites terres que lesdits Véniciens possèdent en Ytalie deux cens soixante milles de long et de large envyron cent soixante milles. et nen recognoissent personne pource qu'ilz détiennent tout ce qu'ilz peuvent avoir de leurs circonvoysins, combien qu'ilz dient qu'ilz possèdent tout à bon tiltre.

Et premièrement détiennent du pape les cités de Ravenne et de Cresme, lesquelles le roy Pépin donna au pape Adrien et à la Saincte Esglize Romaine. De l'Empire pareillement les cités de Padoe, de Vincence et de Veronne. A Padoe y avoit des gentilzhommes nommez ceulx de la Carrera, à Vincence, ceux de Cavalcabo et à Véronne ceulx de Lescala, lesqueulx estoient seigneurs de totes ces troys cités et par lesdits Véniciens en ont estez chasséz les ungs après les aultres, puys quatre vingtz ans en ça; et se tenoient lesdites cités de l'empire. Pareillement du roy de Ongrie détiennent partie du païs de Dalmacie, la ville et le port de Zarra, et plusieurs aultres bonnes places et portz de mer. De la maison d'Austriche la ville de Mestre. la cité de Travis, et toute la Marque Trévizanne, les villes de Feltran, et Huilledene et plusieurs aultres places devers Triest, et aussi devers la cité de Trent qui estoient de toute ancieneté de la maison d'Austriche. De l'évesque de Trent détiennent la ville de Rouvère et plusieurs aultres places de son évesché. De la duché de Millan détiennent la ville de Cresme. les cités de Bresse et de Bergueme, combien que l'on veult dire que ces deux villes sont de l'empire. Du Marquis de Mantue détiennent

les villes d'Azoule et de Pesginière et plusieurs aultres bonnes places qui sont sus le lac de Guarde; au duc de Ferrare la ville de Borgo, l'abbaie et le païs de Polisine; de Monsr de Savoie détiennent hors d'Italie le royaulme de Chippre, à luy appartenant par vraie succession de son feu frère le roy Janus et par donnacion que en fist la feue roine de Chippre sa femme à la maison de Savoye, combien qu'il y ait encore deux enffans de feu Jacques de Lesignan, bastard de Chippre, lequel à l'aide des Véniciens en fust fait Roy à force et depuys le marierent à une fille vénicienne qui est encore en vie et détiennent les deux enffans prisonniers dedans le chasteau de Padoe et depuys le retour du Roy Très Crestien de sa conqueste et recouvrement de son royaulme de Secille, ont lesdits Véniciens usurpé les meilleures villes de la Poullye, c'est assavoir Brandes, Ottrante, Galipoly, Mola, Polligano, Monopoly et Tranne.

17.

JEAN D'AUTON.

Jay bien ouy et entendu le dire
De toy gennes marrie et plaine dire
De la douleur qui test or advenue
Dont ne me puys tant esiouyr et rire
Que tousiour naye a penser a souffrire
Doubtant avoir une telle venue
Pensant comment france ta prevenue
Si tressouldain par armes et soubz mise
Je ne me suis meslee ou entremise
De ton secours voyant tes grans effors
Mays au vouloir d'elle me suis commise
Tousiours me tiens avecques les plus fors.

Ores as tu a ceste fois du pire
Mais ne penses pourtant que je soupire
Si ta force se discroist ou dimiñue
Car de long temps ie souhaite et desire
Que ta valeur amendrisse el empire
Pource que trop mas au court detenue

Qui teust pillee et mise toute nue
Sans te laisser ne robe ne chemise
Jeusse lors fait en la mer a ma guise
Mais encores doubte ie les renfors
Et au surplus pour garder ma franchise
Tousiours me tiens avecques les plus fors,

Si ton secours fust venu de l'empire
De tant que france eusses peu desconfire
Jeusse alors pour toy la main tenue
Ou si quelque ung eut dit ie me retire
Jeusse couru a celuy tout de tire
Et la despouille en eusse retenue
Mais quant ie veiz larmee survenue
En telz destrois qui tout rompt et debrise
Soubdainement ie pense et madvise
Qui fault garder mes bastilles et fors
A celle fin que ne soye surprise
Tousiours me tiens avecques les plus fors.

Prince qui faict sur mes fins entreprinse
Et ie ne suis butinee en la prinse
Syl est foible ie le chasse dehors
Sil est puissant ie le loue et prise
Et lentretiens par cautelle ou faintise
Tousiours me tiens avecques les plus fors.

18.

JEAN LEMAIRE DE BELGES.

I.

Or est Priam bien vengé d'Antenor
Qui le trahit, et mit son regne en proye.
Soit publié, et à cry, et à cor
Ce nouveau bruit, et que chacun le croye,
Nous louons Dieu trestous à iointes mains,
Quand vous tant fiers, les plus fiers des humains,

Plus cauteleux que le larron Cacus,
Ia allez voir dessouz terre Eacus,
Non par barat, qui tant vous deshonnore;
Mais par effort de lances et d'escuz,
Cent ans accreu tout se paye en une heure (1).

Cent ans accreu tout se paye en une heure.
Il est escrit par un noble chapitre:
Qui feu nourrit pour mettre en autruy feure (2),
Finer par feu doit tel peruers ministre.
De trahison tous enfans de traître
Sont entachez, soit en taille, ou en fonte,
Tel fut Enee, et Antenor en conte.
Telz estes vous leurs successeurs encor:
Mais le bon droit la malice surmonte.
Or est Priam bien vengé d'Antenor.

Or est Priam bien vengé d'Antenor
Et maintenant on void reflourir Troye
Par Francion, ou Francus filz d'Hector,
A qui tousiours Mars sa victoire ottroye.
Si d'Eneas iadis hoirs les Romains,
Par les François vindrent du plus au moins,
Semblablement par ceux mesmes vaincus,
Ia estes vous infames, et cocus.
Filz d'Antenor, n'est nul qui vous sequeure.
Laissez vous ha le bon patron Marcus:
Cent ans accreu tout se paye en une heure.

Cent ans accreu tout se paye en une heure.
Car celuy seul, qui tourne, et qui exlistre,
Tel fruit cueille, ou qu'on le plante et labeure (3).
Venitiens, notez bien ceste epistre:
Vous n'estimez, Pape, croce, ne mitre,
Empereur, Roy, Prince, Duc, Marquis, Conte,

---

(1) D'après la légende que rappelle Tite Live, Anténor conduisit en Italie les Hénètes ou Vénètes de Paphlagonie.

(2) Paille.

(3) Dieu vous atteint partout.

Mais maintenant la main de Dieu vos dompte:
La main de Dieu sont les Royz, sachez or,
Qui ne les craint, sa ruïne est bien prompte:
Or est Priam bien vengé d'Antenor.

Or est Priam bien vengé d'Antenor:
Ce qui nous tourne à plaisir et à ioye:
Dont si par vous est gardé grand tresor,
Chacun vainqueur en aura sa montioye.
Bien devez donc avoir de soucis maints:
Car il vous reste, Espaignolz, et Germains
Apres les Francs, qui vous ont mis sur cul.
Tous les grans Dieux Juppiter et Bacchus
N'y peuvent rien vostre ruïne est meure.
Tasté vous ha le filz d'Hector Francus:
Cent ans accreu tout se paye en une heure.

Cent ans accreu tout se paye en une heure:
Experience ha fait ces beaux mots tistre.
Si devez vous tenir pour chose seure,
Que de ce bien une Dame ha le tiltre
Par Marguerite Auguste noble arbitre,
Par paix des Roys faite ainsi qu'on raconte.
Peuple sans chef, qui aux Princes raconte (1),
Est mis au ioug, comme on fait bœuf, ou tor:
Ce seul moyen met vostre gloire à honte:
Or est Priam bien vengé d'Antenor.

L'ENVOY.

Turcz, ayez peur des grans aigles becus:
Les Dieux d'Enfer Proserpine et Orcus
Apres ceux cy, vous reclament au leurre (2)
Ne songez plus fors tumbeaux et sarcus,
Cent ans accreu tout se paye en une heure,
Le grand deluge ou le feu de Phethonte (3),
N'est rien qu'un baing, refrigere ou essor (4),
Au prys du mal qui vous vient et affronte,
Or est Priam bien vengé d'Antenor.

---

(1) S'estimer.
(2) Terme de fauconnerie.
(3) Le Phlégéthon.
(4) Être soulagé.

II.

Lyon nageant, Lyon trotant
Lyon yssant, Lyon passant
Lyon mordant et ravissant,
Tu te disois Lyon volant,
Lyon courant, Lyon saillant,
Et t'allois si fort Lyonnant
Que Mer et Terre, et Ciel luysant,
De gouverner faisois semblant.
Mais une dame au cœur vaillant,
Fille au grand Aigle triomphant,
Tante à l'enfant gent et plaisant (1),
Qui est le vrai Lyon rampant:
Par son parler doux et cliquant,
Et par la paix des roys faisant:
T'ha rendu ma[illegible] poure et tremblant
Si qu'on dira d'orenavant,
Que tu n'es pas Lyon croupant
Lyon couchant, Lyon fuyant,
Mais pis qu'un Chien ord et puant.
Là ou on void des maintenant
Que le Porc espic trespuissant,
Est plus fort qu'un Lyon bruyant,
Plus redouté qu'un Elephant.
Et sa hauteur resplendissant,
Qui fait au monde des biens tant,
Chacun ira partout louant,
Disant, chantant et escrivant,
Vive le Roy Loys le grant.

---

(1) Le futur Charles V n'avait alors que neuf ans.

19.

GRINGORE.

Riche cité, située et assise
Dessus la mer qu'on dit Adriatique,
Qui par ton nom es appelée Venise,
Terres d'aultruy as eues par voye oblique;
Redoubter dois vengence deifique;
Car qui d'aultruy usurpe l'heritaige,
Sur luy en vient la perte et le dommaige.

Veniciens, soyez tristes, pansifz;
Considérés par sens ou par folie
Que en l'an quattre cens cinquante et six
Fut destruicte quasi toute Ytalie,
Et mesmement la cité tant jolie
Tresfameuse, dicte Acquileya
Par les Hongres et leur roy Athilla.

Gens de villes, chasteaulx, bourgs et villages
Pour le dangier des inconveniens,
Estoient fuitifz en isles, marescages;
Là saulvoient femmes, enfans et biens;
Lors trouvèrent les façons et moyens,
Eulx fugitifz, comme j'ay recité,
D'edifier Venise la cité.

Veniciens, vous y résidez tous.
Qui vous y mist? Vous mesmes seulement.
Gens assemblés estes, entendez vous,
Qui biens d'aultruy prenez injustement.
Il y a jà certes trop longuement
Que vous tenez sans seigneur telle terre;
Orgueilleux sont humiliez par guerre.

Gens assemblez se sont en vostre ville;
De plusieurs lieux assez s'i en transporte,
Et ne vous chault s'ilz ont fait chose ville,
Mais que force de denare on vous porte,
Et les faictes bourgoys ainsi que vous:
Tout vous est un s'ilz sont saiges ou folz.

Imaginez que vous serez enclos
En vostre isle, puis qu'appetés la guerre,
Et que perdrés honneur, pecune et los,
Quelque chose que vous sachés requerre;
Chascun prince desire avoir sa terre;
Vous usurpez ce qui leur appartient;
Fol est celuy qui faulx procès soubstient.

Pensés à vous bien tost; explorateurs
Des biens d'aultruy, songez, imaginez
Que vous estes comme ouailles sans pasteurs,
Mal conseillez et mal endoctrinez,
Quant les terres des princes retenez
Et que taschez en eulx discorde mettre;
Les disciples sont inconstants sans maistre.

Au vray plusieurs sont informez du cas
Que vous tenez de rente en Ytalie,
A faulx tiltre, huit cens mille ducas,
Dont acoustrez vostre cité jolie.
Or, voyez-vous que noblesse s'alie
Pour recouvrer ce que vous usurpés;
Terres d'aultruy sans raison occupés.

Cent vingt et cinq lieues de long tenés,
Soixante et cinq de large, sans doubtance,
Des Ytalles; sans raison soubstenés
Qu'il sont à vous; c'est mal dit. En substance,
Le roy Pepin, treschrestien roy de France,
En a donné certaine quantité
Devotement à la papalité.

20.

ANONYME.

Dieu éternel, des astres gouverneur
Et possesseur de paix et union,
Je te requiers, exaulce ma clameur;
Par ta douceur mitigue la fureur,
Haine et rigueur qui vient dans ma region;

Aygle et Lyon (1) assemblent leur legion;
Vindication cherche le Porc-espic (2);
Sur tous autres je doubte et crains son pic.

Corrige-moy si en riens j'ay mesfait
Par autre fait exempte de la guerre;
Mon train se meurt, mon peuple se deffait;
Je voy l'effait que mon peché infaict
Discord reffait pour me ruer jus à terre;
Mon cueur se serre pour doubte du caterre;
Qui me vient querre pour me mettre en ses mains:
Gens avares font des cas inhumains.

Si avarice m'a tenu en ses las,
J'en dis helas! congnoissant mon peché,
Et certifie que mes bourgeois sont las
Du faulx soulas et rapineux amas
Que par son cas chacun estoit taché;
Si j'ay tasché avoir tresor caché
Et embusché en ma possession,
Homme sage vit de provision.

De mon tresor j'ay par tout acquesté
Et conquesté terres et heritages;
Par usure aux princes j'ay porté
Et endebté contre leur voulenté;
Iver et esté, ilz m'ont rendu homages;
Plusieurs passages, rives [bords] et rivages
J'ay pris pour gaiges et mis en ma saisine;
Celuy vit mal qui use de rapine.

O miserable! il m'en fauldra fouyr
Ou m'enfouyr en terre comme vers.
Hellas! mon Dieu! veuillez mes plains ouyr,
Fais-moy jouyr de paix pour resjouyr
Sans m'esblouyr de telz assaulx divers;
Car les revers de guerre sont pervers,
Faulx et convers pour toller toute joye;
Qui se repent de bon cueur larmoye.

---

(1) L'Empire et l'Espagne.
(2) Le porc-espic est le corps de la devise de Louis XII, *Cominus et eminus.*

Où iray-je? où sera ma retraicte?
Las! je regrette, gettant du cueur souspirs;
Fortune m'a produicte et pourtraicte,
De faulse traicte qui tout mal interprète,
Et qui m'aprest(r)e pour veoir ses desplaisirs;
Mes folz desirs sont passez, et plaisirs
S'en vont gesir au lict tendu de dueil;
Sur tous pechez Dieu desprise orgueil.

Cambray, cite scituee dans l'Empire,
Pour toy j'empire et suis en doleance;
On y forgea la paix (1) que princes inspire;
Tout d'une tire me donner grief martyre,
Et desconfire mon tresor et chevance;
Ma mort s'avance et sens desjà souffrance
Venir de France pour se venger sur moy;
Celuy qui craint vit toujours en esmoy.

Ay-je erré en la foy catholique?
Chacun s'applique à me faire diffame;
Le temporel et siège apostolique,
Par voix unicque et sans nulle replicque,
Ont pris la picque pour m'oster loz et fame.
O Nostre-Dame! à toy je me reclame
De corps et d'ame, comme ta povre serve;
Car je voy bien qu'il fault que je m'asserve.

O bon legat, qui avez charge du cas,
Prenez ducatz et me donnez silence;
Je vous requiers qu'en faciez le pourchas,
Et que combatz soient du tout mis au bas,
Avec debatz sans escu ne sans lance;
Douleur se lance contre moy à oultrance;
Je crains violence de guerre et de ses faitz;
Gens qui ont peur sont à demy deffaitz.

Puis que telz princes sont ainsi lyez
Et alyez pour mon grand demerite,

---

(1) La ligue conclue contre les Vénitiens entre le pape **Jules II**, l'empereur Maximilien, Louis XII et Ferdinand le Catholique, fut conclue à **Cambrai, en 1508**, par le Cardinal d'Amboise et Marguerite d'Autriche.

Riches bourgois, vous serez excilliez,
Pris et pilliez; Espagnolz sont deslyez
Et esveillez pour vous donner la fuicte;
Vostre conduicte fut à malheur produicte
Et mal desduicte; j'en auray le meschief;
Ung corps ne peult vivre sans avoir chief.

Folle arrogance m'a servie d'enseigneur;
Car sans seigneur ay toujours voulu vivre,
Sans redoubter prince, tant fust greigneur,
Dont mon honneur viendra à deshonneur
Par grant horreur, se assault on me livre;
Je voy le livre qu'on escript livre à livre,
Ce qu'on delivre pour payer les gens d'armes;
Après tous ridz viennent les grosses larmes.

Je sens venir guydons et estandars,
Aussi tant d'arcz pour me mettre à fin;
Je sens venir les pietons portant dartz,
Et les souldars qui, par force ou par artz,
Ont le dieu Mars esleu pour et à fin
Qu'il fust affin de Roy et de Daulphin,
Qui est saige et fin pour telle charge avoir,
Liberté vault trop plus que riche avoir.

Dedans mon parc on veult partout semer
Et imprimer trois nobles fleurs de lys;
L'Aygle de sable (1) veult son vol entamer,
Par terre et mer gripper doulx et amer
Pour affamer mes bourgois tant jolys;
Par mes delictz j'ay perdu tout adveu.
Communement on dit que Dieu veult jeu.

Aux Genevoys (2) je devoye prendre exemple
Cler et bien ample, considère et compris
Mon grant effort, qui au leur si ressemble
Et si me semble, mes crismes mis ensemble,

---

(1) L'aigle héraldique de l'Empire est noir, ce qui, en blason, s'appelle de sable.

(2) Les Génois.

Dont j'en tremble, car j'ay plus fort mespris;
Ilz furent pris et du mal fait repris,
Par quoy je crains qu'il ne me fera grace
Que de tel pain telle souppe on me face.

Fortune rude a sur moy destourné
Et retourné sa roue inconstante;
Tout mon heur à grand malheur a tourné,
Et aorné discord mal atorné
Tout escorné de guerre militante;
Il prent la sente pour venir dans ma tente,
Ayant actante de ma joye priver;
Après l'esté on veoit venir l'yver.

Possible n'est de faire resistance;
Quant je pense, mieulx me vault tenir coy;
Car je prevoy de France la puissance,
Et leur vaillance, ensemble l'aliance,
Par ordonnance qui viennent ruer sur moy;
Je sens l'effroy; on sonne le beffroy;
Raison pourquoy? A mercy me fault rendre;
Mieulx vault fouyr que tel dangier attendre.

Adieu, tresor riche, innumerable,
A nul comptable pour la grant quantité;
Adieu, tresor aux François aggreable,
Et recevable, pour mon peché coulpable,
Trop miserable devant tous recité.
Desloyaulté m'est en necessité;
C'est verité; justice ainsi l'ordonne;
Mal est gardé cil que Dieu habandonne.

L'ACTEUR.

Venise ainsi s'en alloit regretant,
Se complaignant de la guerre future,
Parmy la voye toujours larmes gectant,
Disant: « Je voy venir telle avanture;
Le Porc-espic veult dresser sa poincture
Et me picquer de son pic jusque(s) au cueur »,
Et fort craignoit ce puissant belliqueur
Loys, douziesme en tiltre de ce nom,

Lequel a eu aux Ytalles vigueur
En acquerant bruyt, loz et bon renom.
Lors, comme folle, hors du sens et raison,
S'escria hault par dueil et desplaisance,
Disant: « Je pers mon honneur et chevanc[e] ».

Tout par honneur.

21.

ANONYME.

Venise suis la desolée,
Mise en pleur et en douleur;
France, Espaigne, Empereur
Maintenant m'ont deconsolée.

La Fortune a renversée
La roue sur moy, tant que cassée
Elle m'a rendue, presque morte;
Traictée m'a de maulvaise sorte
A mon commansement d'armée,
Car soudain cuyday dominer
Le camp françoys: pour terminer,
Venise suis la desolée.

Par long temps j'estois prosperée,
Vivant toujours en bonne paix;
Moymesmes, pouvre malheurée,
Me suis gettée dedans les raitz
En contumace; a ceste foys
Suis cheute en grant extremité;
Le diable s'estoit invité,
Qui de tout bien si m'a privée,
Venise suis la desolée.

Las! pouvre suis et miserable
Et privée de toute esperance;
Par cest accord insatiable
Levé on m'a ma grant puissance:

Pape, Espagne, roy de France,
Ensemble avec(ques) l'empereur,
Affin que plus j'eusse douleur,
Leur grant ligue ont affermée:
  Venise suis la desolée.

  Afin que puisse raconter
Ma grande lamentation,
Il vous plaira de (m')escouter,
En prenant recreation:
On dit, sans point de fiction,
Que le bien d'aultruy mal acquis
Ne peut estre a homme exquis,
Mais il s'en va a la volée:
  Venise suis la desolée.

  Je pensois bien de dominer
L'Italie de toutes pars;
On m'a faict mon cours deffiner,
Bruyant sur moy comme liepars;
Toutes mes forteresses, rempars
Ne m'ont gardé(e) en nul(le) fasson
France m'a aprins ma lesson,
Ma puissance m'a rabessée:
  Venise suis la desolée.

  Pour avoir seulement faulcée
Ma foy, qu'au roy avois promise,
De Dieu n'ay esté exaulcée
Mais en langueur ay esté mise:
On m'a mis quasi en chemise,
Hélas, Cremone, tu en es cause!
Plus n'en diray, mais ferai pause
Par toy j'ai esté dechassée:
  Venise suis la desolée.

  Que mauldicte soit la Fortune
Qui ainsi m'a esté contraire!
Mauldit soit le soleil et lune,
Terre, feu, eau, quant mon affaire
S'est si tost passé que faict faire
J'avoys esperé prosperer:

Mes gens m'ont faict des(es)perer,
Quant du tout m'ont abandonnée:
  Venise suis la desolée.

  Helas, senat, que voloys tu?
Avoir plus belles seigneuries,
De quoy tu t'es longtemps vestu,
Faisans bonbans et fringueries?
O quelles tristes fainctasies,
D'avoir clamé ces trasmontains,
Qui sont si fiers et si aultains!
Sans cela, en paix eusse estée:
  Venise suis la desolée.

  Miserable! rien ne craignois
En fasson ce grant roy de France
Aussi jamais je ne pensois
Qu'il eust onques telle puissance.
Mise je suis sur la balance
Et commence a trebucher.
On m'a tost faict desembucher
Et delaisser toute contrée:
  Venise suis la desolée.

  Ce est venu par grant envie
Quant seigneur More je portoys,
Et par ma grande perfidie
Que de mon grant tresor ouvroys:
Or, argent, force deboursoys,
Fin que le roy luy fist bataille:
Je suis cause, sans nulle faille,
De quoy la guerre est commencée:
  Venise suis la desolée.

  Moy prope au noble roy de France
Mandis une grande embaissade,
Pour venir a force puissance
Prendre Lombardie la sade.
Triste je suis, aussi maulsade!
Deffaire fis les Millainoys
Pour surmonter les Cremonoys,
Mais je fis maulvaise journée:
  Venise suis la desolée.

En celuy temps le roy de France,
Pape, Espaigne, empereur,
Faisoient extime et instance,
Quant envoyrois embassadeur!
Dechassée suys avec douleur
Despuys le font jusqu'a la sime,
Et ne fay de moy nulle extime
Ceste gente que j'ay nommée:
Venise suis la desolée.

Mon senat ainsi a voulu
Et a ordonné ceste guerre,
Mais trop glout et aussi goulu
A esté, tant en mer qu'en terre.
J'ay faict ung feu, cuidant conquerre,
Qui sera bien fort a estaindre;
A grant peine pourrai-je attaindre
En tel estat ou j'ay estée:
Venise suis la desolée.

Remplye estois d'oultrecuydance:
Saichant que le roy estoit près
Je vouloys faire residence
Et me loger de luy bien près;
Mais trouviz gens qui estoient frès
Et me trouvèrent mal en ordre
Et la fut faict sur moy desordre,
Dont me trouvy espouventée:
Venise suis la desolée.

Bourbon, Bourbon, gent seigneur chevalier,
Te m'esbahis de cueur que tu avoys,
Veu que jamais n'avois veu ralier
Si grant peuple en armes ni arnoys;
Montré tu t'es a ceste foys françoys:
Frappé tu as tant d'estoc que de taille,
Marchant tousjours le premier en bataille;
Ta grant audace m'a du tout ravalée!
Venise suis la desolée.

O La Pallice, chevalier de renon,
Monstré tu t'es a la journée vaillant,
Fort et puissant et fier comme lyon,

Frappant sur moy d'estoc et de taillant:
Tu es reclamé par tout gentil gallant;
Aussi es tu, veu les faictz qu'as commis;
Par toy mes gens ont esté a mort mys
Et ay esté par toy vituperée:
  Venise suis la desolée.

  Chapperon je dois bien mauldire
L'eure quant fus livré(e) a mort!
Si j'eusse refraigné mon ire,
Point on n'eust faict sur toy tel tort.
Cappitaine estois dextre, fort:
Dommaige fut de ton trespassement!
Par toy j'endure maint songe, pensemant,
Et si m'en treuve pouvre defortunée:
  Venise suis la desolée.

  En après le seigneur, grant maistre
Vint contre moy tout furieux;
Sembloit que fouldre et tempeste
Fut descendue [du] hault des cieulx.
Sans regarder le precieux
Sainct Marc, rua sur moy si fort,
Et sur moy, fist si dur effort
Tant que j'en fus presque brisée:
  Venise suis la desolée.

  Puis après il vint l'asemblée
De la sacrée majesté,
Qui estoit aspre ensemblée
Pour me priver de dignité:
Hellas, quel grant crudelité
Firent ils zur mes gens! en somme
L'ung tue, l'ung frape, l'autre assomme;
Ma gent fut tantost divisée:
  Venise suis la desolée.

  Hélas! Venise miserable,
Qui es sur bout de mer asise,
Ta playe se treuve incurable,
De te guarir n'y a nul guise.
De richesse tu as esté mise

En pouvreté: ce t'est grant honte.
A ceste foys tu as eu duc, conte,
Qui du tout t'on(t) abandonnée:
  Venise suis la desolée.

  Terre, terre, tant tu es puante
De mes gens que as engloutis!
Nulle personne ne te ante.
C'est par eulx qui estoient trop atifz:
S'ils eussent esté avertiz
Et tieulx qui devoyent estre en guerre,
Des Françoys bien peu sur terre
N'y eust que n'eussent mort finée:
  Venise suis la desolée.

  Quatorze mille, conte faict,
Par les Françoys furent occis,
En laissant ceux là en effait
Qui ont esté pour prisonniers pris.
Le bon chevalier de hault pris,
Bartholomé d'Alviano,
Trop tost marchit sur le piano;
Sa fureur fut tost abessée:
  Venise suis la desolée.

  Helas, Cervaix, chasteau sauvage,
Je m'esbahis bien de ta prinse!
Tu avois pain, vin, cher et mesnaige;
Ta lesson avoys mal apprinse;
A la dance as lessé reprinse,
Dont je perdis fort grant richesse.
J'en ay au cueur pleur et tristesse;
Tu es le plus grant de ma pensée:
  Venise suis la desolée.

Bergame, de toy me lamente;
Trop tost tu m'as abandonnée:
En toy j'avoys espouer, attante;
Tousjours je t'avoys honnorée;
Ce t'est honte d'avoir donnée
La forteresse de ta ville;

Et puis après, qui est chose ville,
A Millan fut ta gent menée:
  Venise suis la desolée.

  Cremonne, quant en toy je pense,
Le cueur me deult tant que c'est raige,
Car tu es cause de tel dance,
Et tousjours te trouve sauvaige.
Je doubtois bien que, s'avantaige
Loys avoit, que esperance,
Tu avois de cryer: France! France!
C'estoit toute ta destinée:
  Venise suis la desolée.

  Que m'a valu tout le tresor
Qu'ay mis a te fortifier?
Je n'espargnois argent ny or,
Car en toy me cuidoys fier;
Si tu eusse(s) voulu deffier
Les Françoys et te tenir forte,
Jamais n'eussent trouvé la sorte
De t'avoir de quattre ans pilliée:
  Venise suis la desolée.

  Et toy, Bresse, cité plaisante,
A quelle cause m'as tu laissée?
Je crois que tu en es desplaisante,
Car sur toutes t'avois aymée:
Toutesfois je n'eusse cuidé
Que m'eusse(s) donné tel bruvaige;
Je treuve ce cas bien sauvaige,
Ne sçay si m'as entoccinée;
  Venise suis la desolée.

  Or avoys je en toy esperance,
Rocque gentille de Pesquiére;
Mais bien tost ce grant roy de France
Te print, et mit sus sa banniére;
A l'heure je muis de chére,
Et perdit couleur mon minoys.

Si j'eusse eu couraige françoys,
Ma vie ne fust si tost manquée:
Venise suis la desolée.

O Mantue, seigneur marquis,
Maintenant doibs estre content:
Ce que long temps avoys requis
T'est bien venu en peu de temps:
Ferrare en a eu autant.
Remerciez vostre seigneur,
Car jamais n'eussiez honneur;
Joye vous doit avoir donnée:
Venise suis la desolée.

Impossible il m'eust esté
Résister contre tant de monde:
France me tenoyt d'ung cousté;
Et puis, qui est chose plus immonde
L'empereur en Friole gronde,
Est descendu à la champaigne
Le pape, qui toute Rommaigne
A force d'armes m'a ostée:
Venise suis la desolée.

Verone, Pade, Trevisan,
Les cités que tant j'ay prisées,
Vincence, partie de Bassan,
Mes armes si ont desprisées,
Aussi de tout vituperées.
En me mesprisans par fureur,
La bandiére de l'empereur
Avec joye ont enlevée:
Venise suis la desolée.

En la Poille, le roy d'Espaigne
A print du tout en tout sa terre;
Sur moy a faict a la champaigne
Force d'armes, mortelle guerre.
Malheureuse, le cueur me serre
Quant pense en telle deffortune,

Car je cognois que la Fortune
En ce point si m'a permenée!
Venise suis la desolée.

Et (puis) le roy de Onguerie
Par fureur m'a donné assault;
Est venu en Esquiavonie,
Prendre le sien, tant basque hault.
Que reste il plus? Le cueur m'y fault
Je ne sçay ou me retirer;
Mes gens ont estez martyrez,
Je demeure seule esguarée:
Venise suis la desolée.

O roy des cieulx, je te demande
Pardon, en grant humilité;
Pugnition troys fois plus grande
Je meritois en verité
Forme n'avois d'equalité;
Je robois l'ung, l'autre pillois,
J'avois tout tant que je voulois;
Craincte estois en toute contrée:
Venise suis la desolée.

Faictz seulement, mon createur,
Que la paix soit entre nous aultres
Aultrement fauldra que le Tur
Me soit en aide, car par aultres
Moiens je ne pourroye pas vivre,
Et ne seray jamais delivre,
Mais diray par toute contrée:
Venise suis la desolée.

22.

ANONYME.

« Tres puissant roy de France, valereux,
Très vertueux, hardy comme ung lyon,
Et vous, nobles François chevalereux,
Qui defferiez de gens ung million,
Vous avez fait si grant occision
En la terre qui fut Venicienne
Que maintz regretz feray sans fiction,
Moy qui ay nom Barthelemy d'Alvyenne.

« Barthelemy d'Alvyenne je suys
Tout plein de cueur comme je l'ay monstré,
Bien esbahy, doulent, peu esjouys,
Des fors lyens de guerre enchevestré;
Puisque fortune a sur moy rencontré
A mon dommaige, il fault, par motz esprès;
Affin qu'il soit à chascun remonstré,
Que je fasse mes douloureux regretz.

« Pour le premier, je regrette beaucoup
La belle ville et dames de Venise.
Mieulx j'eusse aymé estre mort d'un beau coup,
Puisque failly j'ay à mon entreprinze.
Trevy, Trevy, tu fus de feu esprinze;
A la malheure je te fis assieger;
D'apointement tu fus par mes gens prinze;
Mais j'ay depuis eu beaucoup à songer.

« Si j'eusse esté attendant à Cassant
Quant vous aultres passates la rivière,
Mieux j'eusse fait; mais j'estoye pensant
Que vous estiez encore loing derrière.
J'avoye fait boullevart et barrière;
J'avoye gens à mon commandement;
Mais, nonobstant leur sallade ou bavière,
Ils ont esté deffaitz despitement.

« Disant: Helas! je regrette très fort
Mes gens de pié, ma belle infanterie,
De quoy chascun estoit vaillant et fort;
Dire le puys sans nulle flatterie;
Huit mille et mieulx en une compaignie
J'avoys bien, triéz tous à mon choix,
Pour faire pointe emprès l'artillerie;
Mais ilz sont morts par les mains des François.

« Je les vis tous auprès de moy mourir,
Criant saint Marc qui leur fust secourable;
Lors je mandé, pour venir secourir,
Petillane, infame et miserable,
Lequel soudain, comme ung homme muable,
Tourna le dos, luy et maintz bons gens d'armes;
Mais je les donne, autant qu'ilz sont, au dyable,
Puisqu'ilz ne firent à ce jour là fait d'armes.

« Je regrette canons et bazillis,
Acquebuttes, bouletz, aussi faulcons,
Qu'avons perduz; tous nos cueurs sont failliz,
Aussi nos traictz, picques et grant rancons.
Veniciens, jamais ne nous mocquons
Des francz Françoys; ilz nous ont monstré mine;
Laissons harnoys et prenons nos flacons.
Plusieurs font guerre et Dieu en determine.

« Ne vous meslez jamais de faire guerre,
Veniciens; croyez-moy, si vous plaist;
Vous avez tant par tout voulu conquerre;
Que l'on vous a abaissé vostre plait!
Veuillés lire, s'il vous plaist, ce couplet,
Lequel touche beaucoup à vostre affaire,
Et, s'il n'est bien à vostre gré complet,
Pardonnez-moi, je n'eusse sceu mieulx faire.

« Je regrette les estatz triumphans
De la Rommaine et ceulx de là entour;
Je regrette maintz beaux petis enfans
Que j'ay laissez attendant mon retour;
Je regrette accoustremens, atours,
Bardes, chevaux, estocz, lances et haches.
Venicians, sortez tous de vos tours;
Ne pensez plus que de garder les vaches.

« Vous me feistes l'ung de vos capitaines
Contre le roy de France très sacré;
Mais les choses ont esté incertaines;
Je n'y ay pas du tout fait à mon gré:
Car, tout bien veu et bien consideré,
Voicy ung point que je diray toujours,
Lequel est bien et promptement narré:
Le cueur fait l'euvre, et non pas les longs jours.

« Si tous les cueurs des gens d'armes puissants
Que j'avoye eussent esté entiers,
Plusieurs fussent encore obeissans;
Mais cueurs mauvais s'enfuyent voulentiers;
Nous estions plus que les Françoys d'un tiers,
Soixante et dix mille hommes ou plus estions,
Tous d'eslitte et de divers quartiers;
Mais je fus prins lorsque nous combations.

« Las, je fus prins en mon arrière-garde;
Las, je fus prins comme ung homme de bien;
Las, je fus prins quant j'eu(s) perdu ma garde;
Las, je fus prins d'un estrange moyen;
Depuis le temps du bon Octavien,
Homme ne veit bataille si mortelle,
Comme on voit par escript ancien;
L'homme est eureux d'eschapper de mort telle.

« Car qu'il soyt vray, au Garillan jadis
Je fiz des tours aux Françoys bien divers;
Plusieurs furent par moy bien pourbondis;
Moy et mes gens leur fusmes trop pervers;
Plusieurs furent renverséz à l'envers;
Mais, puis ung an, on me l'a bien rendu
Et remonstré du long et du travers:
Je le cognois et l'ay bien entendu.

« Bourbon! Bourbon! Hymbercourt et Conty
Qui frapastes tout au commencement,
Par vous je suis privé de mon party;
Par vous je suis en tresgrand pensement;
Vous rompistes, on le veit plainement,
Seze ou vingt mille hommes de mon armée,
Et moururent en plain champ vaillamment;
Auprès de moy la terre en fut semée.

« Or sont-ilz mors; Dieu veuille avoir le[ur]s ame
Et leur veuille son paradis livrer;
Je suplye aux seigneurs et aux dames
Qu'ilz pourchassent me faire delivrer;
Impossible est que je puisse eschapper
Sans le moyen du noble roy Françoys;
Je souhaitte à me voir destraper;
Mais qui souhayte, il n'a pas son franc choys.

« Prisonnier suis au noble roy de France;
Prisonnier suis de bonne et lealle guerre;
Veniciens, vous en aurez souffrance;
Car vous avez par trop voulu acquerre;
Vous n'avez sceu voz ennemys attraire,
Combien qu'eussiez peine, soucy et soing;
Vous ne sçauriés plus dire du contraire;
Vostre grant sens est failly au besoing.

« Il est force que tenez aultre train,
Et qu'exemple prenez aux Genevoys;
Il vous fauldra avoir ung souverain,
Et, s'on fait guerre, dire: Plus je n'y vois;
Donnez congié à tous vos Albanoys,
Et à d'aultres, voire pour toujours mais;
Gettez en mer voz armes et harnoys,
Et vostre sens vauldra mieulx que jamais.

« J'ai bien cause de regretter;
Nul ne m'y contraint que Raison;
Se je m'eusse sceu deporter,
Je ne fusse pas en prison;
Je regrette fort ma maison,
Mes terres et possessions,
Et congnois, par ma mesprison,
Que vallent les discentions.

« Je suis, ainsi qu'ung homme surprins, prins,
Et, pour dire le contenu, tenu,
Entre les mains de mes ennemis mis
Et ay esté abatu et batu.
Or ay-je bien, comme esperdu, perdu
Mon grand credit; je voy mes esbas bas;
Je suis ainsi que convaincu vaincu;
Mon cueur s'en plaint; je suis de soulas las.

« Je regrette maintz beaulx chevaulx legiers,
En qui j'avoye assés bonne fiance,
Et maintz autres gens d'armes estrangiers
A qui jamais je n'auray alliance.
Je desire et requiers allegeance;
Je me complains toujours, disant ainsi :
Adieu deduyt, tout soulas et plaisance;
Ung prisonnier n'est jamais san soucy.

« Adieu vous dy, messeigneurs des Ytalles
Et tous aultres qui voulez guerroyer;
Vous avez fait de si grandes scandalles,
Qu'il n'est possible à vous plus arroyer.
Promis m'aviez de si bien besongner!
Mais j'ay congneu vostre grant lacheté;
Par vous je suis detenu prisonnier.
Se j'ay du mal, je l'ay bien acheté.

« Souldars, souldars, qui tant sainct Marc aymiez,
Qui puis mille ans avez tousjours regnez,
Qui gaudissiez, qui tant bien vous armiez,
Qui seul à seul tant fortz vous estimiez,
Où estes-vous ? estes-vous esregnez ?
Si vous n'estes bien loing, si revenez
Et entendez ung peu à mon affaire;
Il vauldr(o)it mieulx moins parler et mieulx faire.

« Se j'eusse eu à ce jour la victoire,
Veu que jamais ne me monstray paoureux
Il n'est homme en ce bas territoire
Qui eust été comme moy si eureux;
Mis je me fusse au nombre des neuf preux;
Homme n'est nul qui m'eust sceu rien apprendre;
Mais au contraire ay esté malheureux:
C'est ung grant fais que de charge entreprendre.

« Cueur malheureux qui avez prins la fuyte,
Que faictes-vous? qu'esse que vous pensez?
Qui est celuy, qui fera ma poursuyte,
Veu que jadis j'euz si très belle suyte
Dont plusieurs sont très mal recompensez?
Veniciens, il fault que dispersez
Vostre tresor, si me voulez ravoir,
Ou de trente ans ne vous iray revoir.

« Françoys, Angloys, Turcz, Portingaloys, Grecz,
Savoysiens, Flamans et Escossoys,
Vueillez lire mes plaintes et regretz,
Et congnoissez que je tins mes gens prestz,
Cuidant deffaire à present les Françoys;
Mais ma folie à present je congnois,
Par quoy, affin que l'on s'en rememore,
Je tiens prison en la place du More. »

Si ces regretz ne sont bien faitz,
Si quelque chose on y presume,
Ne vous arrestez aux forfaitz,
Et vueillez excuser ma plume.

S'ensuyt la chanson de la defence des Veniciens.

Tremblez, Veniciens, tremblez à ceste foys;
Il fault, vueillez ou non, que soyez bons Françoys;
Car Loys de Valoys,
Le bon roy triumphant,
Vous fera tous plus doux que n'est un chien couchant.

Ung lundi à midy, il s'esmeut un fort temps;
Vous nous vinstes cercher pour vostre passe temps
Vous vous mistes aux champs
Pour aller à Carvas;
Mais ce fut pour vous ung bien maigre soulas.

Barthelemy d'Alvyenne, homme assez esveillé,
Quoyqu'il fust vostre chef, il fut mal conseillé,
Il fut getté à pied
Par ung gentil galand
Et si fut prins ce jour et mené à Milan.

En son arrieregarde avoit de[s] gens de bien,
Lesquelz moururent tous, fors je ne sçay combien.
Vous tous, Venitiens,
Qui n'avez nulz remors,
Vos gens, de compte fait, sont bien XX mille mors.

Le conte Petilane avoyt paour du dangier;
Il nous tourna le dos, sans en vouloir menger:
  Au lieu de batailler,
  Pour parler du surplus,
Il s'en fuyt si loing que l'on n'en parle plus.

Toute l'artillerie, aussi leur bazillis,
Fut gagnée aux plains champs où (ils) furent assailliz
  Ilz ont les cueurs faillis
  Pour la chose approuver.
Ceulx-là sont bienheureux qui se sont peu sauver.

Lendemain au matin, comme gens desolez,
Breme, Carmonne et Bresse emporterent les clefz,
  (Et) d'aultres villes assez
  Se vindrent rendre aussi
En suppliant au roy qui les print à marcy.

Le chateau de Pesquère estoit ung peu trop fier,
Cinq ou six heures ou mieux se laissa assiegier,
  Mais nos aventuriers,
  Bons et vaillans aux coups,
Si les prindrent d'assault et les tuèrent tous.

Le chastelain fut pris et le providador,
Qui voulurent donner cinq ou six cens mars d'or;
  Mais l'or ne leur tresor
  Ne les a pas saulvez,
Car ilz furent tous deux pendus et estranglez.

Vous tous Ytaliens, Plaisantins, Millanoys,
Et aussi Florentins, Lucquoys et Genevoys,
  Criez à haulte voix
  Par tout vostre pays:
Vive le trespuissant et vaillant roy Loys.

Veuillons remercier le puissant roy des rois
Qui nous vueille garder des inhumains desrois;
  Soyés tous bons Françoys;
  Ralions-nous tousjours
Et nous serons prisés à la fin de noz jours.

Entre vous, qui sçavez de chanter la fasson,
Passez le temps souvent à chanter la chançon ;
  Vueillez, si c'est rayson,
  Le facteur excuser;
Si la plume a failly, vueillez-moy pardonner.

23.

ANONYME

  L'an de grace mil cinq cent et treze,
Le III jour du mois de juing,
A Paris chascun fut bien aise:
De tous quartiers, de près et de loing,
La paix publiée en chascun coing
Fut par ung heraulx du roy Loys;
Tout le monde en est hors de soing,
Petis et grans en sont resjouys.

  Nostre sainct père le pape Leon
Et le très crestien roy de France
Sont en bonne paix et union;
Les Veniciens et leur alliance,
Dieu vueille par sa grant puissance,
Les preserver de leurs ennemys;
Prions la dame de clemence,
Sainct Pierre, sainct Marc et sainct Denys (1).

  Ledit sainct pape, qui, selon la loy,
Doit mettre paix où est discorde,
A voulu, pour l'honneur de la foy
Au roy Loys avoir concorde,

---

(1) Saint Pierre est là pour l'Église, saint Marc pour les Vénitiens et saint Denis pour la France ; mais il est curieux que la victoire de Prégent, dont il sera question dans la dernière strophe, ait eu lieu précisément le jour de saint Marc (25 avril).

Aussi retirer à sa corde
Plusieurs princes et les Venitiens;
Il est plain de misericorde
Et ne veult que guerre aux mescreans.

Le Roy si est prince et maistre,
Et par sus tous les roys crestiens;
Là bas en ce mont terrestre
Dieu si l'a commis son lieutenant
Pour estre sur le peuple régent
Et le deffendre des ennemys:
Chascun dit: Vive le roy Loys (1).

La seigneurie de Venise,
Leurs prochains voisins et alliez,
Sont maintenant par bonne guise,
Avec Rommains et François ralliez;
Mais aucuns traistres desvoyez
Seront par les dessus dictz pugnis
Par grant puissance dannés, tuez
Ou noyez, chantant *De profundis.*

Or, Anglois pervers et mauldитz,
Esveillé avez le chat qui dort
De faire guerre au roy Loys;
Arrivez estes à mauvais port;
Pregent, sur la mer puissant et fort,
Vous a monstré son personnage,
Vostre admiral il a mis à mort;
En fin n'aurés pas l'avantage.

(1) Il manque un vers à cette strophe.

24

CLAUDE DE SEYSSEL.

L'empire et la seigneurie de Venise nest point populaire ne en la main et puissance de tout le peuple généralement comme estoit celluy des rommains, et celuy de la plus par des citez de grece qui ont en domination, mais est en forme de vraie aristocracie empres certain nombre de bourgeois quilz appellent gentilzhommes et patrices ausquelz seulz appartient la creation des officiers et magistratz, la conduite des affaires communs, et toute lauctorité dicette seigneurie. Parquoy ne sont point si subjectz a seditions populaires et mutinemens comme estoient les rommains qui jamais n'en estoient quictes pour le temps qu'ilz n'avoient guerre dehors et bien souvent estant en guerre contre leurs ennemis en pays estrange estoient en armes en la cité les ungs contre les aultres. Et jacoit ce quilz aient ung prince quilz nomment duc Lequel est perpetuel a sa vie pour honneur et pour representer en plus grande magnificence la dignité de leur seigneurie. Icelluy touteffois na pas lauctorité sur les aultres en choses dimportance, ains est la totale auctorité empres le senat et les officiers qui sont deputez avecques luy lesquelz ont puissance de la mort et de la vie tant sur luy mesmes que sur les autres citoiens. Et semblablement les chiefz et capitaines generaux quilz constituent pour la guerre nont puissance de faire paix ne tresve sans le sceu et l'auctorité du senat, ne qui plus est de demeurer la guerre, sinon par ladvis et deliberation daucuns dentre eulx quilz leur baillent pour ce faire. Et par ces moiens sont tellement hors de dangier destre tyrannisez par leurs ducz et chiefz de guerre que aucuns diceulx ont aultre fois faict mourir par sentence publiquement. Et si sont au surplus si aigres et soubdains contre les seditieux, mutins et entrepreneurs que pour soupecons legieres ont souvent banny, confine, esilie, emprisonne, et fait mourir plusieurs de leur principaulx gentilzhommes et citoiens. Pour raison duquel ordre est advenu que par si long temps que leur empire a dure jamais na esté usurpé par tyrannie ne troublé par sedition civile que aye en duree ne aussi par mutation de prince. Car ce ne leur est perte que dung seul homme par lesquelles choses tous les

aultres empires et royaulmes ont prins fin, et celluy mesme des rommains apres quil eut subjugué presque tout le monde par le differant et par les civiles dissentions des principaulx citoiens de romme fut occupé et reduit a la voulenté dung seul prince. Et apres par la frequente mutation des princes et empereurs et par limbecilité et mauvaise conduite daucuns deulx est tumbé en la petite reputation et debile puissance que nous voyons au pris de la grandeur quil souloit avoir. Qui est donc celluy tant puissant prince ayant sens et conseil qui neut bien craint dassaillir seul une seigneurie si grande si puissante de terre de citez de villes et de pays. Si riche et si habondante dor et dargent et de toutes choses necessaires, si crainte, extimée et redoubtée par toutes les parties du monde. Et que si souvent et par si longtemps avoit fait experience de sa grandeur et demonstré clerement sa force et sa puissance.

25.

PIERRE CHOQUE.

Le duc la print par la main (1), après l'avoir salluée, et osté son chappeau duchal, puis ung chascun desdictz seigneurs luy baisa la main. Ce faict entrèrent dedans ung autre basteau nommé le Busentore, qui est autant à dire comme char ou basteau royal, car il ne sert que de porter le duc quant il va à soulas autour de la ville, ou qu'il va audevant de quelque
faire honneur. Audevant du dict basteau et sur son chasteau devant, y a deux lyons d'or, grans comme s'ilz estoient en vye. Sur lesquelz est assis le duc estant revestu d'un chappeau duchal, tenant en la main dextre une épée, en la senestre une balance signiffians justice. Sur la pope dudict basteau y avoit ung orangier moult hault, sur lequel estoit ung monde d'or et au dessoubz un grant estendart de satin cramoisy : et y avoit paint un grant saint Marc et les armes du duc......

Ledict Busentore fut bien tapissé de drap d'or. Il y avoit un chasteau gaillard où y avoit quatre rangs de bancs garniz de dames, qui pouvoyent estre jusques au nombre de douze vingts [240] toutes vestues de drap d'or, veloux, damas ou satin cramoisy. De richesses, chascune d'icelles en avoit tant

---

(1) Anne de Foix.

qu'il n'y avoit lieu depuis leurs saintures jusques sur leurs testes, fors leurs visaiges, qui ne fust couvert de pierrerie, comme dyamens, rubiz, esmeraudes, topasses, perles et autres pierres, en si grant nombre que quant ils se tournoient, tout reluisoit. Ainsi entra ladicte dame dedans ledict Busentore.....

Entour ledict Busentore y avoit bien mil cinq cens basteaulz grans et petiz, telz que les verrez cy après portraictz (1), chargez de seigneurs et de dames de la ville, qui estoient venuz accompaigner le duc ; entre lesquelz y en avoit douze de grans comme cy après sera déclaré, qui vindrent au plus près qu'ilz purent dudict Busentore salluer ladicte dame. Le premier fut une galliace sur laquelle y avoit ung dieu d'amour estant sur ung pillier vert à feillaige, lequel monstroit o le doy (2) ladicte dame, et disoit en son dicté : « Soyez amoureux » ; au dessoubz duquel y avoit des dames habillées à l'ytallienne et des docteurs tenans livres : ung chascun d'eulx disoit qu'il n'estoit vie que d'amoureux ; et ainsi le trouvoient par escript. Sur laquelle barque y avoit six banières de satin vert, et y avoit pour armes dessus party en face d'argent et d'azur, à fleurs de lys de l'un et l'autre, comme cy-après peut apparoir.

En une barque en façon de brigandin, y avoit une peelle rond, en façon d'un monde couppé, soubz lequel y avoit six personnaiges à faulx visaiges contrefaiz, devant et derrière, revestuz de barretes longues, ayans chascun son baston à deux botz, desquelz ilz jouoient au son des trompetes ; et y avoit six estandarts desquelz les armes en suyvent qui estoient : party en pal d'or et d'azur, à ung lyon de geulles léopardé. Puis vint une gallée fort longue navigante à double bancs, sur laquelle avoit chasteau gaillart ; en poupe y avoit sur une chaize ung grant homme habillé en Turc lequel estoit porté par ung oliflant [éléphant], tenant en sa main ung dart, le fer estant en forme de crampon marin, de quoy on meurdrist les morhous et ballaines ; et y avoit huit banieres que des dames mores, habillées à la Turcqueisque portoient, lesdictes banières armoyées de chascune son escu qui estoient : party en pal d'argent et d'azur, à ung chevron de l'ung en l'autre.

(1) La miniature indiquée ici n'a pas été faite, tandis que le texte porte toutes les autres, auxquelles l'auteur fait allusion dans la suite.

(2) Avec le doigt.

Au devant de ladicte gallée y avoit une Jehannete, autre barque en façon de brigandin, où y avoit un chasteau gaillard, sur lequel y avoit trois roynes couronnées, tenans chascune son espée. Lesquelles rencontrèrent trois Turcs, les combatirent et misdrent en fuyte, signiffiant France, Hongrie et la Seigneurie qui deffaisoient le Turc. Puis arriva une dame habillée à la Françoise, à laquelle firent bon recueil, puis lui poserent une couronne sur la teste et danserent ensemble.....

Puis y avoit une barque habillée en façon de gallée, et plaine de dames habillées en mores, entre lesquelles y avoit une royne laquelle faisoit obeissance à une royne couronnée, habillée à la mode françoise, et disoit que son hoiresse devenir voulloit. En icelle barque douze bannières avoit armoyées de ce qui ensuyt : qui est d'argent à une teste de more de sable, couronnée d'or ainsi qu'il appert. Puis y avoit une barque telle que la précedente, fors que au lieu de dames mores, y avoit des hommes, tel nombre de bannières et tel dicte ; mais les bannières estoient d'or semées de testes de roynes mores couronnées d'argent, chevellées de mesmes, ainsi qu'il appert.

Puis vindrent deux barques en façon de fustes aux deux costez dudit Busentore : en l'une estoit un cerf et en l'autre ung lyon ; le cerf estoit d'azur semé de fleurs de lys d'or, le lyon d'argent semé d'armines, ung chascun aiant ung escu de mesmes pendant au coul, comme appert cy après ; et y avoit six bannieres en chascune des dictes barques armoyées ; l'une portoit bandes de six pièces d'or et d'azur à ung leopart de geulles sur le tout, tenant une hache d'armes fichée de sable; l'autre portoit party en face d'argent et d'azur, sur le tout un santouer de geulles ainsi que cy après appert.

Et ainsi fut conduicte ladicte dame jusques à la maison du duc de Ferrare, qui estoit son logeys.

26.

CLAUDE DORRON.

Le Mercredi matin le Roy ayant desia esté à la Messe, le Duc vestu d'une grande robe de drap d'or figuré et par dessus son reitre avec bouttons d'or tout le long, sa corne sur sa teste, accompaigné de six vingts Senateurs, desquels le plus ieune passoit quarante et cinq ans, vestus de leurs robes rouges, vint dans le Bucentaure pour lever sa Maiesté, et le conduire à sainct Marc. Le Roy monta dedans, avec luy le Nonce du Pape, le Duc de Venize, le Duc de Ferrare, le Duc de Nevers et autres principaux de la court, avec les Sénateurs, lesquels on pourroit aussi iustement appeller Roys que fist l'orateur de Pyrrhus les Senateurs Romains. En proue estoyent les gentilshommes Venitiens servans le Roy, sur des barques estoyent les guardes, trompettes et batteurs de tabourins sonnants. Sur le pont fait sur de grans basteaux ou le Bucentaure devoit aborder estoit le Patriarche de Venize revestu d'une chappe de drap d'argent, ayant devant soy la croix, et après les principaux de l'eglise sainct Marc, revestus de chappes de drap d'or, couvertes de perles: à l'entree du pont estoyent deux pyramides dressees des deux costez des pilliers de bois couverts de sarge iaune et bleuë avec du lierre et faux or: le dessus du pont estoit couvert d'escarlate et le bas aussi ou lon marchoit: despuis ce pont iusques a l'Eglise, tout le chemin par ou devoit passer le Roy, estoit accoustré comme ce pont: descendant du Bucentaure il fut conduit sous un riche poisle porté par les six procureurs sainct Marc iusques dans l'Eglise bien ornée: entrant les deux orgues avec les cornets et les voix commencerent à sonner quelques motetz; le Roy ce mist à genouil devant le grand autel, sur lequel on avoit mis le thresor de la Seigneurie, estimé pour une des plus grandes richesses du monde. De tous costez les vingt et quatre lampes d'argent pendoyent, incontinant on chanta un Te Deum laudamus, les voix, les orgues et instruments accordez ensemble: lequel estant fini, le Patriarche, d'une voix senile, basse et tremblante commença à prier pour le Roy lequel demeura tousiours à genouil, encores que on luy ait preparé un lieu autre et place Royale pour se

seoir, accoustree d'un drap d'or ras, sur lequel, au dossier estoyent cousues les armoiries de France et de Poulongne mi-parties: les prières finies, le Roy fut conduit au Palais S. Marc et entra aux chambres qui luy estoyent preparées. Ce pendant qu'il y estoit les Seigneurs Venitiens entrerent dans la grande sale ou estoit la table du Roy dressee à un des bouts sur un lieu eslevé de dix degrez, sous un das de drap d'or et dossier de mesme, sous les pieds de tapis de Turquie: à l'autre bout estoit dressé le buffet de la Seigneurie garni de vases, bassins, couppes et autres pièces d'or et d'argent: des deux costez estoyent deux longues tables dressées pour les François et Senateurs: toutes les nappes et serviettes ouvrées de fleurs de lis et toute la vaisselle d'argent. Le Roy peu apres entra dans ceste sale avec le nonce, le duc de Venize (qui avait prie une autre robe de drap d'or plus legière et un bonnet de taffetas rouge, le Duc de Ferrare, le Duc de Nevers et les Ambassadeurs, tous lesquels disnerent avec sa Maiesté: le banquet fut si excellent qu'on ne scavoit si la delicatesse des viandes surpassoit la douceur de la musique qui se chantoit durant le disner. Apres le disner, le Roy fut conduit au cabinet des armes du conseil des dix, ou on luy monstra plusieurs sortes d'armes anciennes. De la voulant retourner en son Palais fut prié de donner audience à quelques uns qui devoyent luy faire ouyr la musique, ce qu'il fit volontiers, et pour cet effet rentra dans la grande sale: soudain qu'il fust assis dans sa place ou il avoit disné les dieux et déesses se présenterent les uns apres les autres devant sa Maiesté et chantoyent quelques vers Italiens la voix accordée avec le lus. Chascun de ces dieux luy vouloit faire un present de ce qu'il avoit d'excellent. Iupiter luy vouloit donner l'entendement pour bien regir ses peuples, Mercure la prudence et grace de bien dire, Mars la force, Pallas la sapience, Venus la beauté, Juno les richesses et sembloyent vouloir faire de luy comme une Pandore en laquelle tous les dieux mirent leurs dons et graces; mais cognaissans qu'il estoit si parfait qu'on ne pouvoit rien adiouster à sa perfection tous ensemble firent une harmoine des voix accordées avec toutes sortes d'instruments pour monstrer la concordance de toutes les vertus et dons en ce Prince. Cela fini il fut reconduit par le Duc et la Seigneurie et furent laschees les artilleries au sortir de sainct Marc. Le soir fut conduitte une barque devant son Palais, ou estoyent musiciens et ioueurs d'instruments, s'accordans ensemble et chantans des vers Italiens.

Le Jeudy le Patriarche d'Aquilee invita le Roy de venir voir son Palais (lequel tant pour l'excellence du bastiment que pour les medailles et antiquitez qui y sont, est estimé un des plus beaux Palais de l'Italie). Le Roy doncques apres le disner ayant visité le Duc de Venize alla en ce Palais ou il trouva une assemblee de gentilles dames vestues de robes de drap d'or et d'argent, ornees de perles et pierres précieuses lesquelles dansoyent avec les plus excellents balladins de Venize. Le Roy fut invité de danser, mais luy qui sous un visage riant qu'il monstroit pour contenter ces Seigneurs qui le festoyoyent de si bonne affection, couvoit une douleur de la mort de son frere, se fist excuser par le Duc de Ferrare. Le bal fini fut servie une belle collation.

Le Vendredy matin le Roy fut conduit voir la mercerie et de la alla disner au logis de monsieur du Ferrier son ambassadeur. Apres le disner il fut balloter dans la grande sale sainct Marc ou estoyent assemblez plus de quinze cens gentilshommes Venitiens ayans suffrage. La se devoit eslire un du conseil du Pregaire, qui sont les principaux Senateurs apres ceux du conseil des dix: et faut notter que ces Seigneurs en leurs elections ou iugements usent de ballottes qui sont petites boules d'or et d'argent, comme les Romains usoyent de pierres blanches et noires, ou de lettres. Ils prennent dans un grand chappeau les uns apres les autres chascun une de ces boules sans qu'ils puissent voir dans le chappeau. Ceux qui prennent une des trente boules d'or elisent, et les autres qui prennent celles d'argent non. Le sort (lequel semble estre concordant avec la vertu pour agrandir nostre Roy) porta que la boule qu'il prit estoit une des boules d'or) lors ce fist une grande acclamation de ioye qu'eurent ces Senateurs: les autres Princes qui estoyent avec Sa Maiesté ne rencontrerent que boules d'argent et ne purent eslire : ceux lesquels avoyent pris aussi des boules d'or comme le Roy, luy donnerent puissance d'eslire seul, et nommer qu'il luy plairoit. Il nomma le sieur Jacques Contarin du conseil de Praigaires, lequel fut approuvé et confirmé de tous. Ce iour arriva Monsieur le Duc de Savoye et monsieur le grand Prieur, qui furent bien recus du Roy et de la Seigneurie. Après le soupper on amena devant le Palais du Roy, une barque sur laquelle estoit un mont, duquel sortoyent des flammes de feu comme d'Aethna, et des hommes en feu combattans. Ce feu fut soudain estainst par un certain homme qui sortoit de desous un pavillon: ie pense que par cela ils vou-

loient signifier que ce Roy seroit celuy lequel estaindroit le feu de la guerre civile de France, duquel elle a esté despuis quinze ans enflambee et quasi consommee.

Le samedy le Roy fut voir l'Arsenal ou on fist couler devant sa Maiesté trois grosses piecez d'artillerie, puis on luy fist voir tous les canons, les sales des armes ou il y a pour armer quarante mille hommes, on fist aussi couler des boulets, et puis luy ayant monstre la sale ou sont les despouilles du grand Turc, on le mena en la sale qui est entre les deux sales des armes, ou luy estoit preparee sa collation fort magnifique. Tous les cousteaux, fourchettes, plats, assiettes, serviettes estoyent de succre rosat faittes industrieusement: la table estoit couverte de confitures, marsepans, dragee, comme estoyent aussi les tables des François. Apres la collation, il alla faire le tour de l'Arsenal, qui contient deux mille: et prenoit plaisir a voir toutes les grandes galeaces, galeres, et vaisseaux de guerre. En ce lieu, il y a douze cens maistres qui travaillent tous les iours. Le monsieur le Duc de Mantouë le vint trouver, montant en gondolle pour s'en retourner, fut salué de coups d'artillerie. et puis encore passant par devant les galeres resalué: estant arrivé en son Palais il fist tirer deux estimez les meilleurs maistres d'escrime d'Italie, un nomme le Flammant, l'autre l'Ange, apres eux, deux autres maistres, et puis deux gentilshommes. De la entra en une sale pour ouyr une pastorale representee par les Ialosi.

Le Dimanche le Duc alla au matin convier sa Maiesté pour se trouver apres disner à un bal qui se dressoit en la grande sale du Palais, et apres disner le vint lever dans le Bucentaure avec les Senateurs et l'amena au dit Palais ou estoyent assemblee de huict à neuf vingts gentilles dames Venitiennes toutes vestues de robes de taffetas blanc à longue queuë sans brochure d'or ou d'argent, d'autant qu'il leur avoit esté defendu, comme aussi elles ne pouvoient porter robes d'autre couleur que de blanc, bien leur avoit esté permis de ce parer de perles, pierres précieuses et chesnes d'or ce qu'elles n'avoyent oublié: toutes avoyent des coliers de grosses perles quasi comme noisettes, leurs colets de crespe, sous lesquels on voyoit leur sein blanc comme Albastre, estoyent garnis de perles et pierres precieuses: elles avoyent la plus part de grosses ceintures d'or couvertes de diamants et rubis, et outre ce de grandes chesnes de perles et d'autres d'or, ou pendoyent des croix faittes de diamants, leurs cheveux liez en ploton sur le couppet de la teste à la Venetienne sans crespe ou voile pendant, estoyent tous

entrelassez de perles et de diamants. Plusieurs d'entre elles portoyent des couronnes de perles et pierres précieuses. A quelques unes pendoyent sur la creste des perles grosses comme avelaines. Tout cest atour n'adioustoit beaucoup à leur beauté à laquelle on ne pourroit rien adiouter. Les moins braves d'elles avoyent au iugement de tous pour plus de quarante mil escus de ioyaux, on disoit que quelques unes en avoyent pour plus de cent cinquante mille ducats. Le Roy entrant dans la sale devant que monter à sa place Royale, eslevee de dix degrez, tapissez des deux costez de satin iaune et bleu, couverte d'un das de drap d'or, sous les pieds de tapis de Turquie, voulust les voir toutes, les unes apres les autres et fist le tour de la sale tenant tousiours son bonnet en main et leur rendant le salut qu'elles luy donnoyent: puis ce commença le bransle et estoyent menees deux a deux par un gentilhomme qui estoit au milieu: elles alloyent danser iusques a trois degrez pres de la Place du Roy aupres duquel estoyent assis à main dextre le Nonce du Pape, le Duc de Savoye, le Duc de Ferrare et autres Seigneurs, à main senestre le Duc de Venize et tous les Ambassadeurs. Le bransle fini se danserent quelques guaillardes: puis toutes les dames se retirerent dans une autre sale ou estoit preparée la collation: trois seulement demeurerent devant sa Maiesté, qui danserent quelques gaillardes et puis se retirerent. En ceste mesme sale ou estoyent les dames, estoit dressee une table sous un das d'or, en un lieu eslevé et tapissé richement de tapis semee de fleur de lis. Ceste table estoit toute environnee de dieux et deesses de sucre rosat hauts d'une coudee, d'aigles blancs, fleurs de lis, lions. Devant la place du Roy, il y avoit une femme haute d'une grande coudee, faitte aussi en succre rosat, laquelle tenoit deux coronnes, la table estoit couverte de confitures de toutes sortes, de marsepans et dragees grosses comme gros boulets de mousquets: les trois tables des dames estoyent aussi bordees de dieux et deesses comme celle du Roy et couvertes quasi de mesme. Il sembloit vrayement que ce fust un banquet des dieux et déesses ou le Roy comme le plus grand, présidoit. Apres ceste collation le Roy fut reconduit en son Palais par le Duc et la Seigneurie.

Le Lundy se fist un combat sur le pont des larmes entre deux factions, l'une desquelles s'appelle les Castellani, l'autre les Nicolottes: ils estoyent armez de corps de cuirasses, morions, iacques de mailles, mais n'avoyent que leurs manteaux pour rudaches, et pour espees de gros bastons noeux fort pointues

par le bout : avec lesquels ils taschoyent à se crever les yeux, comme de fait il y en eut de bien blessez. Ils combatoyent à qui demeureroit maistre du millieu du pont qui n'est large de deux pas, comme ceux d'une faction avoyent chassé les autres et sembloyent victorieux, les autres retournoyent monter et a grands coups de bastons sur les iambes les faisoyent reculer : en reculant pource qu'ils estoyent beaucoup, tomboyent ordinairement dix ou douze dans l'eau et nageoyent tous armez et le plus souvent blessez de sorte que en ce combat se virent plusieurs, semblables à Mutius Clocles. Le combat dura environ deux heures et estoyent de chascun costez bien deux cens, la place ne demeura a aucun : le Roy craignant qu'il n'advint qu'il estoit advenu les faisant retirer.

27

BRANTÔME.

Le président du Ferrier si longtemps arresté ambassadeur à Venise, s'en alloit quelquesfois faire des leçons publiques aux escolles à Padoue ; ce qui desrogeoit fort à sa charge et authorité de son roy, qui ne le trouva bon, et ne lui fit bonne chère à son retour, tant pour cela que pour la religion qu'il tenoit, dont après fut chancellier du roy de Navarre. Mais que l'ambassadeur die en courtes parolles le point de la matière, c'est le meilleur ; ainsy l'ay-je ouy dire à de plus suffisans que moy, que la grand' confusion de parolles parmy lesquelles l'on s'entretaille gaste plus qu'elle n'édifie ; et si, quelquefois l'on descouvre le pot aux roses sans y penser et par trop parler, qu'on ne voudroit pas. Et c'est pourquoy l'on loue grandement la naïfveté de ces gens de bien, ambassadeurs vénitiens, qui troussent leurs parolles plus courtes qu'ils peuvent, et n'amusent tant nos roys à les escouter, mais abrègent soudain, ainsy que je les ay veuz à l'endroict de nos roys derniers, et mesmes le roy Henry IIIe : lesquels après avoir entretenu le plus briefvement qu'ils pouvoient de la principalle urgence de leurs affaires, se mettoient à causer et deviser avec lui fort privément, luy demandant naïfvement comment il se portoit, ce qu'il faisoit, à quoy il passoit le temps ; quelquesfois

luy parloient des dames, à quoy le roy prenoit tous les plaisirs du monde, veu leur naïfveté si douce et débonnaireté si gentille. aussi que naturellement et extrêmement (comme je lui ay ouy dire) il aymoit leur république, pour le bon recueil qu'il avoit receu d'elle.

28

DUC DE ROHAN.

Les premiers fondemens en furent jettés à Réalte (où il y a un fort beau pont basty tout dessus une arche) et s'est tousiours agrandie: de telle façon que d'une retraicte de pauvres paoureux il s'en est aujourd'huy rendu une Republique la plus riche et la plus redoutable de toute la Chrestienté, et qui a jusqu'ici gardé sa virginité, pour n'avoir jamais esté prise, ny jamais changé de gouvernement depuis 1100 ans qu'il y a qu'elle dure, par le moyen de leur bon ordre, de leur grand thrésor, de leur rare et superbe Arsénal, où il y a 100 galères si bien garnies tant d'artillerie et d'autres sortes d'armes, que de toutes choses qui y peuvent estre nécessaires. En après il y a de quoy armer plus de 20000 hommes de pied: et afin que rien n'y manque tous les jours il y a plus de 2000 hommes qui y travaillent, les uns à entretenir ce qui y est, les autres à l'augmenter. J'y ay veu aussi des armes qu'ils gardent curieusement qui n'ont qu'un bras, et méritent d'estre remarquées pour avoir esté faictes faire exprès par un des principaux de la ville nommé Baiamonte de Tiepoli, afin de les cacher soubs leurs grands robes, lequel ainsi qu'il vouloit exécuter son dessein, qui estoit en tuant le Conseil usurper la tyrannie, fust miraculeusement descouvert et depuis en ignominie de son logis la Seigneurie en a faict faire une boucherie. Quant à leur sorte de gouvernement, elle est fort semblable au Spartiate, mais leur Duc a encore beaucoup moins de crédit: lequel ils font fort vieux, afin qu'il ne dure guere, pource qu'en cela, ils ayment le changement. Depuis qu'il est créé, il ne sort jamais du palais de St. Marc que les grandes festes et le jour qu'il espouse la mer. C'est pourquoy, à ce que je croy, ils ont embelly ce palais ou plustost ceste prison du Duc, car ils n'ont rien espargné afin d'avoir les plus excellens peintres qui se pouvoyent trouver

pour l'embellir, entre autres le Titian, Tintoret, le Bassan et Paul Veronois y ont autant faict de chefs d'œuvres que de tableaux. Non seulement là mais par toute la ville, ils ont tant travaillé qu'ils luy ont acquis le premier rang parmi toutes celles d'Italie pour la peinture.

29

JACQUES LE SAIGE.

Il nous fut dit que on faisoit iustice: et qu'il y avoit ung prestre, lequel estoit sur ung eschaffault, pour les mesus quil avoit faict. Nos nous hastames de laller veoir. Il estoit sur ledit eschafault tout pres du port de la mer, les mains liees derriere, et fort lies par les iambes: et navoit que sa chemise et ses chauches. On luy avoit boute sa langue hors de sa bouche, et le tenoit ung petit batton fendu, qu'il ne le povyt retirer dedens. Son cas estoit sy villain, que ne le voeult point mettre par escript de peur que on ne fache ledit cas. Mais je voeulle aussy escripre de la pugnission de ses compaghons. Ils estoient marietz: et se estoient du pais et estoient quattre. On leur coppa les poingz et les langues et se leur creva on les yeux. Et fut ordonne, mais quils fussent rattachies, que on les meneroit en ung lieu nommé le tocal, tous les dimenches tant quilz poroient vivre, affin que on y print exemple. Le prestre devant dit fut bien .VIII. heures sur ledit escafault. Et se avoit le soleil au dos, quy luy fit grand mal. Après on le mist dedens une grande gayolle toute de fer. Et fut tires amont de une tour, bien cent piedz de hault. Il nous fut dit quil seroit la trois mois: au pain et a leaue, bien escarssement. Mais ie vous promes quil eult des cousins, car il eschappa environ .XV. iours apres. Car ie vis la gayolle depuis en bas de laditte tour. Et vis comment on avoit detachies les grosses bendes de fere, et aussy soies les bares. Du leditte bende de fer estoit clauee. Toutesfois cestoit cheluy quy avoit faict plus grant iniure au createur. Et aussy a sa mere sans plus espelir. Nous estiesmes bien maris du mesus......

Nous vint dire un trussemant que tous les seigneurs de Venise disnoient a leurs pallais. Et se nous volliesmes aller voir

le triumphe que nous pellerins du sainct voyaige entriesmes dedens. Dont tout dung accors y allasmes: bien .XL. vismes ainssy quil avoient le .II.e metz. Et avoit en lieu du duc un anchien seigneur. Quy avoit bien .LXXII. ans. et se mengeoit tres bien. Dont chascun prenoit plaisir. On eult volentiers veu le duc. Mais il estoit en sa chambre. Et nen vuidoit point. Car il avoit bien quattre vingt huit ans: et avoit une iosne femme. Laquelle le nourrissoit de ses mamelles. Toutefois il estoit encorre tout recreatif et tout liberal. Mais ad cause que les dits seigneurs volloient tenir leurs gravites, avoient commis ledict duc: ledict viellart en son lieu. Ledit disner se faisoit au pallaiz de Venise: comme dit est, en une salle bien haulte, car ceulx quy estoient a table voioient bien aplain la mer, pardessure les maisons. Il y faisoit bien plaisant. Le chiel de laditte salle est dore de fin or. Et ny a rien de Vuit. Chascun seigneur estoient assis sinon a ung reus. Et avoient trencheux quy trenchoient de tous les mes, quy y furent apportes. Et chascun trencheur servoit quattre hommes. Et leur mettoient sur leurs trenchoirs la viande toute taillie. Dont quant cheulx seigneurs volloient mengier, prenoient laditte viande, a toute une fourquette dargent, quy me sambla chose honneste. Cestoit ung plaisir de ouyr les trompettes et clairons. On nous fit asseoir sur beaux bancs haulx. Et nous aporta on a chascun a boire du bon vin (et forche dragerie) et aussy des tartes. Apres le disner passer, soubit vint quattre hommes et quattre femmes, chascuns desguises. Lesquelz firent merveille de dansser, cestoit le possible: Ilz ont accoustumes tousiours audit Venise faire che disner dhonneur, che iour quy estoit le iour del ascension, apres avoir estez espouzer la mer. Que devoie escripere devant. le lavoye oublies. Ilz vont le matinee une grande compagnie sur une gallee bien richement accoustree. Et y est le duc ou homme pour luy. Et eulx venus un petit hors de portz (et estant sur la plaine mer, le duc ou cheluy qui le représente) comme dit est. Il me dedens ung agneau dor (en disant ie te espeuse: comme seigneur de la mer. Et a on veu que laneau que on y ruoit valloit bien cent ducas et y salloit adoncque tout plains de povres gens bien nagant pour le trouver. Mais par envye il en y avoit quy henguoient a noier celui et pour cest cause maintenant on ny rue que ung aneau dor vallissant .II. ou .III. ducas: sy ny sault plus nulz.

30

DENIS POSSOT.

La veille et le jour Sainct-Marc, l'eglise estoit fort richement parée et le grand autel estoit chargé de choses inestimables telles qui s'ensuyvent: Il y avoit l'ymaige Sainct Marc de haulteur de deux piedz de long, tout d'or: ung calice d'or de pareille haulteur et large à l'advenant: douze couronnes toutes d'or, six grans croix d'or, six chandeliers dont y en avoit à chascun costé un grant, tout d'or, de trois piedz de hault. Après à chascun costé, deux autres de cristalin, deux gros encensiers d'argent pendans devant l'autel, gros a merveille. Deux licornes, l'une blanche, l'aultre soubz couleur rouge et plusieurs aultres infiniz vaisseaulx servans à l'eglise, le tout chargé de pierres de inestimable valeur, force escarboucles, rubiz, dyamans, esmerauldes, et toutes pierres precieuses.

Il y avoit au millieu de l'eglise, ung lampier où y avoit huyt vingtz et quatorze lampes et en plusieurs aultres lieux de ladicte eglise, tant que en nombre, y avoit quatre cens quatorze lampes ardentes. Toute eglise estoit parée de tapiz, de drap d'or et d'argent, de velours et aultres soyes. Le duc estoit vestu d'une robbe de drap d'or et fut admené à grant quantité de trompetes, lutz, clairons, harpes, flustes et toutes manieres de instrumens et chantres, les ungs parmy les aultres, chantans par melodie. Devant luy, on portoit huyt grans estendars de soye dorez et figurez d'or. Ung gentilhomme portoit sa chaire d'or devant luy; ung aultre portoit ung carreau couvert de drap d'or qui furent posez au millieu du cueur de Sainct Marc. Et assist le duc en la chaire et le carreau au dessus; toutesfois ne s'y arresta, mais s'assist depuis en une aultre chaire à dextre du renc des chanoynes sur ung tapiz fort riche, et à ses piedz son filz jeune de VIII ou IX ans. Auprès de luy estoit l'embassadeur de l'Empereur, subsequemment l'embassadeur de France, d'Engleterre, du Pape, de Hongrie, de Millan et de Ferrare, tous en grant pompe qui furent tous encensez plusieurs foys. Il y avoit ung aultre gentilhomme qui portoit une potence dorée en façon de croce soubz ung beau ciel rond tout de drap d'or frangé, et couvert tout de peti-

tes pailles d'or pendant par dessus et autour. Après le duc, marchoient les six vingtz conseillers de la ville, tous vestuz richement, les ungs de drap d'or, de velours, de soye et d'écarlate fourrés de letices et aultres fourrures à l'advenant, le tout si richement en bel ordre, que on ne sçauroit comprendre que ne l'auroit veu. Il y avoit auprès du duc ung gentilhomme portant une espée eslevée ayant le fourreau d'argent. Pareille conduite fut faicte au retour en merveilleux ordre. Là vindrent processions en nombre inextimable: les cierges, croix, relicquaires, cielz tressumptueux qui tous passerent par devant le cueur, assistant le duc. Il y avoit par estimation ausdictes processions ung mille de personnes, tous vestuz de blanc en habit de religion, combien qu'ilz ne fussent pas religieux, mais seulement confreres de plusieurs confraries, tous ayans torches et flambeaux allumez. En chascune procession y avoit flustes, rebectz, harpes et aultres instrumentz. En aprés, vismes environ XX personnes dont les ungz tenoient grandz platz d'or, les aultres d'argent, plains de cierges pour offrir en ladicte eglise. Comme tout estoit sumptueusement acoutré, toutesfois, il y avoit force basteleurs en la place tenans couleuvres et aultres bestes, bastellans pendant que ladicte procession passoit en l'eglise, durant lequel temps je vy deux Turcs debout regardans un prestre montrant le corps de Jesuchrist et faisans semblant de rien.

31

GREFFIN ARFARGART

Les deux principalles et capitalles églises sont St. Pierre qui est patriarcalle et cathédrale. En laquelle se tient le patriarche qui est communément cordelier ou Jacobin et est prelat de la cité et St. Marc qui est proprement la chappelle de la S rie. Laquelle est ainsi que j'estime la plus riche toutes choses considerées qui soient pourpainctes en ce monde. Non pas la plus belle de faczon car elle est fort occuppée en dedans. Mays quant à la richesse, il n'y a son pareil et premierement quant à la matière elle est quasi toute de marbre blanc et par dedans toute painte en ouvraige mosaicque, les vouttes et coustez, qui est chose inestimable. Car ceste painture là est faicte

par petites piezes de verre de la faczon d'un det pour jouer. Et sont cuyttes lesdites pièces avecques leurs coulleurs comme or et azur et autres coulleurs riches selon qu'il est requis pour asseoir contre la muraille et faire ymaiges. L'or et l'azur pour faire les vestemens de l'ymaige. Les pièces de coulleur pour faire le visaige incarne et autres lieulx descouverts, les pièces de noyr pour faire les ombraiges.

Et sont ledites pièces de verre jointes ensemble et assises l'une apres l'autre contre la muraille avecques cyment bien subtillement mixtionné de choses glatinantes et tenaces. Toute en ceste sorte est paincte ladite église alentour de vouttes et pilliers en parsonnaiges de l'anxien testament et du nouveau. Et chacun parsonnaige ou histoire a son escript faict de telle faczon en petites pièzes. Le pavé est tout faict de petites pieces de marbre de diverses coulleurs lesquelles sont assises par portion et mesure ainsi que je dict de la paincture mosaicque pour faire ymaiges et figures de bestes ou oyseaux. Et pour ententre mieulx la faczon de ceste église et le mistère qui est contenu en icelles paintures tant sollempnelles, il est a noter que au temps que on ediffyoit ceste eglise, il regnoit ou pays ung sainct homme abbé nomme Joachim lequel avoyt l'esprit de prophétie et faisoyt figurer en cest ouvraige mosaicque l'estat de l'eglise quant au temps passé et quant au temps à advenir tant de la temporalité que de la spiritualitté.

De laquelle chose il a faict un livre en manière de apocalipse parlant par figures et parolles methaphoriques assez obscurs acomparant les parsonnaiges qui ont regné et regneront à plusieurs manières de bestes selon leur bonté ou malice.

Quant à l'etat de l'eglise qui est passez, on voyt alentour de l'eglise l'anxien testament et le nouveau et plusieurs ymaiges de saincts et sainctes dont les ungs avoyent précédé, les autres estoient encores à venir comme St. Françoys et St. Dominicque desquels il a prophétisé et faict paindre leurs ymaiges bien cent cinquante ans davant qu'ilz fussent en ce monde. Lesquelz je veyz; et apparessent encores sur la porte de la sacriste St. Dominique avecques sa chappe noire ung livre en la main et une croix, St. Françoys avecques l'habit gris, les piedz nudz, la corde et les stigmates, c'est à dire, les playes aux mains, aux piedz et au cousté.

Quant au temps advenir, il y a plusieurs figures de quoy on ne scayt poinct la divise. Au premier sont figurées plusieurs

sortes de bestes comme ung coq, ung aigle, ung regnard, un millan et beaucoup d'autres que je laisse à part.

En plusieurs lieulx le coq qui jouxte à l'aigle. En ung passaige, l'aigle emporte le coq et en ung autre le coq emporte l'aigle. Et en un autre lieu le coq jouste avec le millan et le prend par la gorge et s'en va. En ung autre passaige le coq contre le regnard et le prend par la gorge l'estraignant si fort qui luy faict tirer la langue d'ung pied par dehors. Par ces bestes predictes ilz veullent entendre les princes qui debvoient regner en la chrestienté, par le coq le roy de France, par l'aigle l'empereur, par le millan le duc dudit lieu et par le regnard qui est fin et cauteleux, les venissiens.

32.

ANTHOINE REGNAUT.

Nous estans audict lieu de Venise la Duchesse Durbin fit son entrée avec grandes ceremonies: et entre autres les Seigneurs firent faire une grande Gallere paincte, et couverte de satin rouge, qu'ilz nomment Bussantor. Sur le bout d'iceluy, y avoit une pucelle representant Iustice, couverte d'or. Dans iceluy Bussantor, vindrent .LXXXVI. filles vestues de satin blanc, leurs testes ornées de coiffes de fil d'or, couvertes de perles. Les Gentilz-hommes qui ordinairement s'appellent Magnifiques en nombre de .LXXXVI. venoyent apres habillez de damas rouge. Leur duc marchoit apres, vestu d'une dalmatique de drap d'argent, par dessus laquelle avoit une robbe, de drap d'or, en sa teste un bonnet en mode d'une mittre de velours violet couvert de boutons d'or. Lesquelz magnificques furent menez audict Bussantor par les menestriers, et autres joueurs d'instrumens: et devez entendre que Venise, est le lieu, où les menestriers et basteleurs sont plus en estime, qu'en autre lieu du monde, parce que les Seigneurs et magnifiques, quand ilz se pourmeinent par les places de S. Marc, Realte, et ailleurs, ilz prennent plaisir a ouyr lesdictz basteleurs, quant ilz iouent d'une Guiterne, luch, ou autre instrument car ilz leur annoncent des nouvelles des pays de Turquie, France, Angleterre, Hongrie, Espagne, et autres lieux.

Le iour de l'Ascension, le Duc, et les magnificques de Venise estans dans ladicte Gallere du Bussantore accompaignée d'une infinité de Gondolles, fusmes en une isle nommée Castel distante de quatre mille: en ce lieu fut celebrée honorablement la Messe. Au paravant lesdictz Seigneurs feirent de grandes solemnitez, et ceremonies pour espouser la Mer, qu'ilz ont de coustume faire par chacun an.

A lissue de ladicte Messe retournant à Venise, fusmes à l'Arsenal, là où sont les armes, et Galleres, Naves, et autres vaisseaux, et munitions de guerre d'icelle Seigneurie. Dans lequel il y a deux grandes salles chacune contenant, comme la grant salle du palays à Paris, lesquelles estoyent plaines de toutes sortes d'armes: comme harquebuzes, hocquetons, picques, halebardes, et de munitions de guerre, et galeres en bon equipage, estans en grand nombre: et ne scaurions dire le bon ordre, qui y est, quand au faict de la guerre tant par mer, que par terre.

Dans iceluy y a mil hommes chacun iour ordinairement qui travaillent en divers artifices, et œuvres mecaniques, qui se font dans ledict Arsenal.

Le landemain à un soldat portant armes, sans licence de ladicte Seigneurie, vismes bailler par l'executeur de la justice trois traictz de cordes. Neantmoins, de ce eust esté quitté pourveu qu'il eust payé à S. Marc, cent livres Venetiannes. Ont de coustume que le premier faisant noyse, tirant espée, aura le poing couppé, ou bien, en payant cent ducatz a S. Marc sera quitté.

Aussi y eust un malfaicteur executé à mort, à l'execution duquel vindrent plusieurs personnes portans le dueil, lon disoit lors qu'il estoit un des confreres de la confrairie sainct Fantin, et fut porté en sepulture en leur Eglise. Aupres de Frari est l'Eglise de monsieur S. Roch, ioignant laquelle y a un des plus beaux edifices, qui soit a Venise, faict de marbre, de plusieurs couleurs: et au dedans les planchiers sont magnificquement dorez.

Item pres sainct Marc, est le palais de la Seigneurie de Venise, où avons veu deux grandes salles d'orées, l'une à personnages antiques, faisant mention des batailles de ladicte Seigneurie, qu'elle a heu le temps passé: en l'une desquelles salles ordinairement se treuvent quarante Conseilliers Gentilz-hommes, qui expedient les causes criminelles, et en l'autre sont aussi, autres trente Conseilliers magnificques de ladicte Seigneurie

de Venise, lesquelz sont tous vestuz honorablement de robbes longues d'escarlates, iusques à terre, tenans tous grande gravité, et modestie à voir leur maniere de faire, lesquelz expedient les causes civilles. Plus une autre salle moyenne où sont ordinairement .xxiiij. Conseilliers Gentilz-hommes, ou les plus anciens sont habillez de robbe d'escarlate, en laquelle assistent le Duc de ladicte Seigneurie, les Ambassadeurs de notre sainct Pere le Pape, de l'Empereur, du Roy de France, du Turc, et autres lesquelz vuident toutes causes, soyent Civiles, ou Criminelles, par mer, terre, ou autrement. Deliberent des subsides, impotz, munitions de guerre, deputent Ambassades. Le premier assis est le Duc, l'Ambassadeur du Turc, le second, celuy de l'Empereur, le troisieme celuy de France, puis lesdictz .xxiiij. Conseilliers en bon ordre tous vestuz d'escarlate, et fort anciens aagez de .lxxx. ou .xc. ans. Le tout fait bon voir attendu le bon ordre, qui y est. Ladicte chambre se nomme les Seigneurs du Colleige de diece. Ce qu'ilz ordonnent, est mis à execution, nonobstant oppositions, ou appellations. Par dessus iceux n'a aucun superieur soit le Duc ou autre. En ce conseil le plus de voix l'emporte. Ne permettent gouverneur de leur republicque en chacune province, sinon qu'il soit ancien. et bien experimenté, ayant peregriné en plusieurs lieux: affin de rendre raison plus asseurée de leurs affaires. Nostre opinion est, qu'il n'y a Seigneurie, n'y Potentat en l'europe pour a icelle comparer: car par chacun an n'y a region où lon puisse aller par mer qu'elle n'envoye ses naves, galeres, et galeasses, armees, pour porter leurs marchandises utilles à leur republicque: Assavoir deux naves en Alexandrie d'Egypte, quatre à Tripolis, et Baruth de Sirye, quatre en Constantinople, et deux es regions barbares.

33.

JEAN CHESNEAU.

Il y a un certain lieu où se tiennent les Juifs qu'on appelle Guette; et y a quelques Turcs, force Allemans et toutes autres sortes de nations de gens qu'on sçauroit dire. Nous y vismes toutes les choses plus exquises qui y sont, comme le tresaur de Saint Marc, l'Arsenal où sont les galeres et autres

vaisseaux de mer, artilleries et grande quantité de toutes sortes d'armes necessaires pour le fait de la guerre et deffence de leur ville. Nous fusmes à Moran, où se font les plus beaux verres du monde et toute aultre sorte de menage de verre qu'on sçauroit trouver.

Ladicte ville fut commencée à ediffier l'an 456, par les guerres et ruines que fit Atila au païs d'Italie et cité d'Aquilée. Nous y desmeurasmes environ quinze jours en temps de carnaval, et tous les jours se faisaient festes, comedies, masques, bancquets et autre passe temps, en sorte qu'il ne nous y ennuya point. M. de Morvilliers y estoit lors resident ambassadeur pour le roy.

Je ne veux oublier ce que j'y vis faire à un Turc qui monta sur le clocher de Saint Marc qu'un chascun sçait estre le plus hault d'Italie, cheminant droit avec un contrepoids à la main sur une corde, laquelle estoit tendüe du lieu où sont les cloches, à vingt brasses de large dans le grand canal de mer qui est prèz de Saint Georges.

Et depuis qu'il fut monté tout au hault dudict clocher, se fit lier par les cheveux à ladicte corde, à laquelle estant pendu, vint legerement (battant toujours les mains) au lieu où il commença monter.

34.

ANDRÉ THEVET.

Le treiziesme jour de septembre en l'année mil cinq cens soixante neuf, le feu se prinst en cest Arsenal par un certain desastre, tellement que la fortune fut si espouvantable et dangereuse, qu'icelle ville fut en extrême danger et tel que tous ces citadins pensoient estre morts: la tempeste et tonnerre que fit la poudre fit esbranler la plupart des palais et maisons, voire celles des isles situées et baignées dans le lac de Venise: plusieurs y perdirent la vie. Beaucoup de gens se sont tracassé la cervelle en si minutieuses recherches, puisque l'on ne peut douter que ce ne soit Dieu qui envoya ce feu pour resveiller un peu ces bourgeois de Sainct Marc, comme celuy qui y advint l'an mil cinq cens quatorze, lequel consuma grand

nombre de maisons et plusieurs eglises, mesmes les boutiques des orfevres et changeurs. Toutesfois pour lors, ne fut aucunement offensée la chapelle de Sainct Jacques, combien que le feu eut desia grimpé aux costés d'icelle.....

Plus outre, on va à l'isle de Murane. tant renommée pour l'ouvrage que l'on y faict des verres les plus beaux qui soyent au monde. Ils manient ceste matiere fragile si gentiment qu'ils en disposent mille gentillesses ainsy qu'il leur vient en phantaisie. De mon temps me fut monstré un ouvrier si gaillard en son art que de ce verre cristallisé il en faisoit de petites fleustes d'orgues qui avoient quelque son harmonieux, et faisoit semblablement des petis chasteaux, tourracelles et tournois tout autour, et n'y avoit aucun qui ne fut ravi en esbahissement de veoir telle gaillardise, comme aussi les navires et galeres qu'il contrefaisoit au naturel, sans que rien y manquast.

35.

SEIGNEUR DE VILLAMONT.

Ceremonie des rameaux.

Sur la plateforme où sont ces chevaux, les musiciens montent le iour des rameaux, portant chacun un oyseau sur la main, au pied desquels sont attachez des longes et certains escriteaux. Et lorsque le Prince et la Seigneurie s'arrestent devant la principale porte de l'Eglise, les musiciens commencent à chanter, et laisser aller partie des oiseaux, qui volans ça et là pensans se sauver, sont empeschez de ce faire par les longes et escriteaux qui les contraignent tomber en la place, puis les musiciens recommencent chanter et laissent aller une autre volee d'oiseaux continuans le mesme jusques à trois fois, sans que i'aye peu sçavoir la signification de telles ceremonies, si ce n'estoit une figure de la delivrance des ames des Peres qui estoient aux Lymbes.

Description de la tresbelle horloge de Venise.

Premierement aux costez de la cloche sont deux statuës d'hommes sauvages faits de bronze, lesquelles tenans en leurs mains chacun un gros marteau frappant les heures l'une après

l'autre, se remuans le corps comme s'ils estoient vivans, et au quadran de l'horloge est la lune et les douze signes qui font leur mouvement selon leur cours de Sodiaque, y ayant au haut d'iceux une Image de la Vierge Marie que les trois Roys salüent aux bonnes festes de l'an en ceste maniere, premier une estoille sort qui est suivie d'un Ange, sonnant d'une trompette, puis les trois Roys viennent apres portant chacun son present et ayant la couronne sur la teste, lesquels passans, devant icelle Image ostent leurs couronnes, luy faisant la reverence, puis s'en retournent entrer en leurs maisons par une autre porte, que celle par laquelle ils estoient sortis: certainement c'est une œuvre tres belle et digne d'estre veuë et contemplee.

Excellente musique à Venise.

Ceux qui seront curieux d'ouyr la meilleure musique du monde qu'ils frequentent les eglises et principallement celles des compagnies penitentes, car il y entendra chanter en ceste maniere: Premierement les voix, les orgues. les violes, les cornets à bouquin, luts, et autres petits instruments tous accordez ensemble, et apres avoir chanté un verset, il y a d'autres orgues, musiciens et instrumens qui chantent le second, lequel finy les voix et cornets à bouquin commencent le tiers; puis les orgues un enuque, un violin, et la basse contre du cornet a bouquin disent le quatriesme, et ainsi consecutivement des autres. Tellement que par apres, venant à chanter tous ensemble, il n'y a si grand Calviniste ou Athee qui n'esleve son cœur à mediter les choses celestes, considerant les terrestres si excellentes. Et presque en toutes les Eglises la musique y est commune, mesmement aux monasteres des Religieuses, lesquelles chantent comme petits Anges toutes leurs Vespres en musique.

Habit des dames Venitiennes. - Coustumes Venitiennes.

Quant à l'habit des Dames Venitiennes mariees, il est assez ioly, et leurs robbes sont busquees devant et derriere, elles ont leurs cheveux blonds pour la plus part tressez gentillement et eslevez au devant du front en forme de deux cornes hautes quasi de demy pied, sans aucun moule de fer, ny autre chose qui les tienne sinon l'entre lasseure gentille qu'elles y font, ne portans rien sur leurs testes qu'un voile de crespe noir qui pend beaucoup plus bas que leurs espaules, n'empeschant pas

que l'on ne voye la beauté de leurs cheveux de leurs espaules et tetins qu'elles montrent quasi iusques à l'estomach. Elles paroissent plus grandes que les hommes d'un pied, à cause qu'elles sont montees sur des patins de bois couverts de cuir, qui ont pour le moins un pied de hauteur, de sorte qu'elles sont contraintes d'avoir une femme pour leur aider à cheminer, et une autre pour leur porter la queuë, et cheminant avec gravité en vont montrant leurs tetins ce que font aussi bien les vieilles que les ieunes: Mais les Romanes, Millanoises, Neapolitaines, Florentines, Feraroises, et autres Dames d'Italie sont beaucoup plus modestes pour ce regard, car leurs patins ne sont pas du tout si hauts et aussi ne descouvrent-elles leurs tetins. Quant aux vefves elles vont tousiours voilees et couvertes iusques à ce qu'elles soient remariees, et les filles ne sortent iamais de la maison de leur pere depuis l'aage de quatorze ans, iusques à ce qu'elles soient mariees, sinon le iour de Pasques, qu'elles vont ouïr Messe et recevoir le corps de Iesus Christ, et cela fait les pauvres filles rentrent en leur nouvelle prison, en laquelle ie croy qu'elles ne font autre chose que souhaiter un mary, qui tarde quelquefois beaucoup auparavant qu'il vienne. Quant à la sepulture des morts, les Vénitiens ont une coustume observee quasi en toute l'Italie; que est de porter leurs morts à la sepulture sans les ensevelir et couvrir d'autre chose que de leur habillement, et encore ils leur laissent la face descouverte, iusques à ce qu'ayant ouvert le tombeau, on les iette sur une infinité d'autres morts les uns moitié pourris, et les autres du tout consommez, et lors on leur met un petit linge sur le visage, sans autrement les couvrir de terre. Et fermant le sepulchre on le cimente tout à l'entour, de peur que la puanteur des morts sortans des sepulchres n'infecte l'air. Il me semble que nostre coustume d'ensepulter les morts est beaucoup plus honneste et meilleure que la leur, d'autant que nous suivons l'ancienne coustume Iudaïque.

36.

MICHEL DE L'HÔPITAL.

Quid memorem delubra Deum, templa aurea Marci,
Vestibulum supra spirantes navibus ignem
Quatuor æripedes, opus ipsum nobile clari
Praxitelis? Magni quid celsa palatia dicam
Principis, augustasque domos, ubi publica rerum
Consilia, et summis Patres de rebus in unum
Conveniunt? Vox deficiant et charta volentem
Tantum summa sequi rerum fastigia. Salve
Urbs antiqua, potens, magnæque urbs æmula Romæ,
Illyrici regina sinus, regina profundi
Ionii, Ægæique, et cui dedit Hadria nomen.
Nam Corcyra tua est: tibi Chyprus, alumnaque paret
Creta Iovis, faciles portus, et litora passim
Omnia subiiciunt tibi se, dominamque fatentur.
Italiæ pars magna tuæ ditionis, et Istri,
Et Carni, Iulique Forum, Tergeste, Gradisca,
Et quæ vicinæ positæque sub Alpibus urbes,
Porrigitur longo qua supra Rhaetia dorso.
Tu cives non passa tuos migrare, relictis
Sedibus, iuque novam longe concedere Romam;
Cum tamen imperii sedes antiqua, situsque
In primis, ac forma loci speciosa vocaret.
Et te privatis communem viribus hostem
Sustinuisse diu præclarum, nec prius arma
Deposiusse manu, quam nos fortuna reliquit,
Ad dominum regemque Asiæ conversa potentem.

37.

JOSEPH JUSTUS SCALIGER.

Ocelle mundi, sidus Itali cœli
Flos urbium, flos circulumque amœnarum
Quot sunt, eruntve, quot fuere, Verona

Brenni smaragde, transpadane berylle,
Gallorum iaspis, margarite Benaci,
Apex supremus elegantiæ rerum,
Et meta summa, dædalæque naturæ.
Quam fronte prona fascibusque submissis
Urbes adorent, et lubenter agnoscant
Sublime maiestatis arduæ lumen,
Nisi orba lucis viveres salutisque
Iniuriosa servitute prædonum,
Qui nidulantur Adriacis stagnis
Et inde semper imminent novæ prædæ,
Thetidis nepotes et Salaciæ cives.
Heu Spartacum traduces venenati!
Heu transfugarum tot propagines sacræ
Et perditorum seges adulta latronum!
Queis summa laus est possidere de rapto,
Peculium fecisse de malo, virtus;
Quorum urbs ab atris, quantacumque, quæcumque est,
Isaurica sodalitate, piratis
Conflata, ab atris aucta, fata piratis,
Auget favetque nunc amica piratas.
Taberna sceleris, officina cyclopum
Intus recondens copiam improbæ mercis
Dolique acervos flacitiique thesauros;
Ergastulum cruoris et venenorum;
Ubi maxima mercede sanguinum servit
Propola toxici, institor mali succi:
Tum quisquis et clam non palam nefas audet,
Sicariusque qui palam nefas audet;
Nam lictor audax publicusque grassator,
Cumque horrido lanista spiculatore,
Turpi fide auctoratus et sacramento,
Stipendiorum spe superbit et sumit
A crimine animos, a licentia ferrum;
Ubi peierator atque funerum manceps
Sociique capitis atque sanguinis sector
Civis suorum triste præstinat letum
Quocumque prætio, quot licent, amicorum;
Cui nulla iusto urbs Marte cessit aut bello,
Sed quali aliena claustro, moliebatur
Arte et seras Philippus urbium et vectes.
Hac propter ipso est in mari sita, ut magnas
Piscetur urbes undique aureo reti.

38.

FRANÇOIS PERROT.

Al Serenissimo Principe et l'Illustrissimo Senato di Venezia.

Tra molte gioie, O mia Venetia cara,
Di cui s'ornan le tue Madonne belle,
La Perla Oriental più grossa e rara
Il pregio par che porti, e piaccia à quelle.
Et io non già per appagar l'avara
Voglia (Beata te, se indi si svelle)
Ma per segnal ch'io t'amo, e pur mi doglio
Del mal, grato Presente offrir ti voglio.

A voi, cui posto ha l'Elettiôn in mano
Il bel Governo, e ond'un Dì dovete
Render conto, s'indrizza, e non sia vano
Il parlar mio, se pur orecchi havete.
Io non ingrato à l'accoglier si umano
Si cortese à stranier' ch'usar solete
Vi scopro il cuor, e del mio Amore i vegno
A presentarvi un certo e fido Pegno.

Eccovi, ch'un bel Don vi cavo fuore
Del mio Tesor, non gia d'argento e d'oro
Ne l'offrir quello insieme i v'offro il Cuore,
Ch'esser si trova il Cuor, là u'e'l Tesoro,
Son perle elette, ne dirne'l valore
Si potria mai, ch'infilza humil lavoro.
O bel Tesor, se scemar mai no'l deve
Et chi largo il dispensa, e chi'l riceve.

Or Vostro il tutto sia, ne men sie mio,
Che mio no'l feci gia per torlo altrui,
Come che sia di tutti. E mio disìo
E di chiamare altri à goderlo e vui.

O bel Tesor, là dove'l Tempo rio
Ladro, porre non puo gl'artigli sui.
Levate, ô mani Avare, à gl'occhi'l velo,
Il vostro è in terra, e questo è posto in cielo.

A voi, che v'arricchir bramate, i parlo,
Et che fate se non impoverirve
Con l'acquistare à la Ruggine, al Tarlo
Cosa che preda sia, per vero dirve?
Ma tal Tesor vi dia chi sol puo darlo.
Ben poco è tutto quel, ch'io vengo à offrirve,
Qui sol v'accenno, e con la man vi mostro
Ou'è'l Tesor pur mio, e esser dè vostro.

Hora tra queste rare elette Perle,
Quai l'Oriente havere hor non si vanta,
Che mille e mille à chi vorrà vederle
Parer potrian, non pur cento cinquanta,
Una n'appar, che sola fa valerle
Cio che pur vaglion tutte, tanta e tanta
E sua virtu, che chi'l valor n'intende
S'en va per acquistarla, e tutto vende.

Qual ella sia dirò. Ma chi no'l vede?
Et pur il Mondo (ô piu che ferrei cuori)
Non puo veder, ne creder cio che crede,
Vorrei col suo valor produrla fuori.
La Perla è tal (Vana non è la fede)
In cui riposti tutti i suoi Tesori,
Ha'l Padre eterno. E quella unica è Christo,
Bel don, ma egl'è di Dio. Felice Acquisto.

Rimedio Singolare, certissimo, e provato à la peste di Venetia.

Hor che la man di Dio si fa piu greve
Sopra di te Venetia, et giaci Afflitta
Come Morta tra Morti, ond'ancor deve
Qualunque t'ama haver l'Alma trafitta,
Medicina ti porgo (et vile, o leve
Prego che non ti sia) qual lasciò scritta
Chi ben ne provò in se l'alta Virtute
Che reca a i Morti Vita, e a i suoi Salute.

D'Odio non già, anzi d'Amor segnale
Che tu no'l pensi, è quel Divin Flagello,
Col qual ripurga il non purgato male
Chi cosi tratta il suo figliol rubello.
Cosi qual Padre ei s'offre à te, Ne vale
Ricalcitrar. Cosi l'Oro più bello
Si fa col fuoco, u sen' va via la schiuma
Et miglior resta ciò, ch'ei non consuma.

Quello, ch'oprar non potè in te la Ferza
D'una Guerra mortal, ch'a un bel Pentirsi
A l'hor ti richiamava (Ahi, mal si scherza
Col suo Padron se irato fa sentirsi)
Con altra vuol si faccia hor che ti sferza
Chi la Morte non vuol, ma un convertirsi
Nel Peccatore. Et tu, se saggia sei,
Pentita, e humile à Dio tornar ti dei.

Cosi Misericordia, à Dio gridava
Misericordia à Dio, chi vergognoso
Il mal sentia de la sua colpa prava
Ne a perdonare il trovò mai ritroso.
Et Dio che pur ne i suoi lava et rilava
Le sporche lor brutture, ancor dir oso,
Se conversa da vero à lui ti trova,
Che t'ha da far cosi piu bella et nova.

Ma se piu dura (il che creder non voglio
Anzi meglio sperar di te, Mia cara
Venetia) urtar pur vuoi quel duro scoglio
D'ira di Dio con mente ingorda, Avara,
Rimanti là nel fango. Io con cuordoglio
Riserbo, à miglior uso una si rara
Et Gioia, et Perla, et ben si sa che bene
Dinanzi a Porci porsi mai non viene.

Non date la cosa santa a i cani, et non gittate via le Perle vostre dinanzi a i Porci, che co i lor piedi non le calpestino, et rivolti non facciano stratio di voi. Math. 6. 7.

39.

CLÉMENT MAROT.

Après avoir par mes jours visité
Ceste fameuse et antique cité,
Où tant d'honneur et pompe sumptueuse
T'a esté faict, princesse vertueuse,
Je y ay trouvé que la fondacion
Est chose étrange et d'amiracion.
Quant au surplus, ce qui en est surmonte
Ce que loing d'elle au mieulx on en racompte,
Et n'est possible à citadins mieulx faire
Pour à ce corps et à l'oeil satisfaire.
Que plust à Dieu, ma trèsillustre dame,
Qu'autant soigneux ilz fussent de leur ame.
Certes leurs faictz quasi font assavoir
Qu'une ame au corps ilz ne cuident avoir,
Ou s'ilz en ont, leur fantaisie est telle,
Qu'elle est ainsi comme le corps mortelle:
Dont il s'ensuit qu'ilz n'eslevent leurs yeulx
Plus hault ne loing que les terrestres lieux,
Et que jamays espoir ne les convye
Au grand festin de l'eternelle vie.
Advient aussi que de l'amour du proche
Jamais leur cueur partial ne s'aproche,
Et si quelcung de l'offenser se garde,
Crainte de peine et force l'en retarde.
Mays où pourra trouver siège ne lieu
L'amour du proche où l'on n'ayme point Dieu?
Et comment peult prendre racine et croistre
L'amour de Dieu, sans premier le congnoistre?
J'ay, des enfance, entendu affermer
Qu'il est besoing congnoistre avant qu'aymer.
Les signes chers, qui dehors apparoissent,
Font tesmoigner que Dieu poinct ne congnoissent:
C'est qu'en esprit n'adorent nullement
Luy [qui] est seul esprit totallement,

Ains par haulx chantz, par pompes et par mynes,
Qui est, mon Dieu ce que tu abhomines:
Et sont encor ces pouvres citoyens
Pleins de l'erreur de leur pères payens.
Temples marbrins y font, et y adorent
Images peinctz qu'à grandz despens ilz dorent,
Et à leurs piedz ullans sont, gemissans,
Les pouvres, nudz, palles et languissans.
Ce sont, ce sont telles ymaiges vives
Qui de ces grans despenses excessives
Estre debvroient aornées et parées,
Et de nos yeulx les autres separées:
Car l'Eternel les vives recommande
Et de fuir les mortes nous commande.
Ne convient il en reprendre que iceulx?
Helas, Madame, ilz ne sont pas tous seulz:
De ceste erreur tant creue et foisonnée
La chrestienté est toute empoisonnée:
Non toute, non: le Seigneur, regardant
D'oeil de pitié ce monde caphardant,
S'est faict congnoistre à une grand partie
Qui à luy seul est ores convertie.
O Seigneur Dieu, faictz que le demourant
Ne voyse pas les pierres adorant!
C'est ung abbus d'ydollastres sorty
Entre chrestiens plusieurs foys amorty,
Et remys sus tousjours pour l'avarice
De la paillarde et grand meretrice,
Avec qui ont faict fornicacion
Les roys de terre, et dont la potion
Du vin public de son calice immonde
A si longtemps enyvré tout le monde.
Au residu, afin que ceste carte
De son propos commencé ne s'escarte,
Sçavoir te faictz, Princesse, que deçà
Onques Romain empereur ne dressa
Ordre public, s'il est bien regardé
Plus grand, plus rond, plus beau, ne mieux gardé:
Ce sont pour vray grands et saiges mondains,
Meurs en conseil, d'executer soubdains,
Et ne voy rien en toutes leurs poulices
De superflu que pompes et delices:

Tant en sont plains, que d'eux peu d'œuvres sortent
Sentans Celuy duquel le nom ilz portent:
D'avoir le nom de chrestien ont prins cure,
Puis sont vivant à la loy d'Epicure,
Faisans yeulx, nez et oreilles jouyr
De ce qu'on peult veoir, sentir et ouyr
Au gré des sens, et traictent ce corps comme
Si là gisoit le dernier bien de l'homme (1).
Mesmes parmy tant de plaisirs menus
Trop plus qu'ailleurs y triumphe Venus,
Venus y est certes plus reverée

---

(1) Voici le morceau correspondant du manuscrit de Chantilly:

Pour tesmoigner que Dieu point ne congnoissent:
C'est que par trop grans, moyens et petitz
Laschent la bride à tous leurs appétitz;
Si que d'iceulx certes peu d'œuvres sortent
Sentans celluy duquel le nom ilz portent;
D'avoir le nom de chrestiens ont pris cure,
Puis sont vivans à la loy d'Epicure,
Faisant yeulx, nez et oreilles jouyr
Au gré des sens, et traitans le corps comme
Si là gisoit le dernier bien de l'homme.
D'or et d'azur, de marbres blancs et noyrs
Sont enrichiz leurs temples et manoirs;
D'art de paincture et médailles dorées
Sont à grant coust leurs maisons décorées;
Mais à leurs piedz, hélas! sont gémissans
Les povres, nudz, pasles et languissans.
Ce sont, ce sont telles médailles vives
Qui de ces grans despenses excessives
Dussent avoir parade et ornature,
Ou pour le moins qu'en récréant nature
De leurs manoirs en ce point érigez
N'en fussent moins les povres soulagez.
Au résidu, affin que ceste carte
De son propoz commancé ne s'escarte,
Savoir te faiz, princesse, que deçà
Onques rommain empereur ne dressa
Ordre publiq, s'il est bien regardé,
Plus grant, plus rond, plus beau ne myeulx gardé;
Ce sont pour vray grans et saiges mondains,
Meurs en conseil, d'exécuter soudains,
Et ne veoy rien en toutes leurs pollices
De superflu, qne povres et délices.
Mesmes parmy tant de plaisirs menus . . . .

Qu'au temps des Grecz en l'isle Citherée
Car mesme renc de reputacion,
De liberté et d'estimation
Y tient la femme esventée et publicque
Comme la chaste, honnorable et pudicque,
Et sont enclin (ce disent) a àymer
Venuz, d'autant qu'elle est née de mer
Et que sur mer ilz ont nayssance prise.
Disent aussi qu'ilz ont basti Venize,
Que [Venise] est de Venuz l'heritage,
Et que pour tant il[z] luy doivent hommaige.
Voila commant ce qui est deffendu
Est par deça permis et espandu.
Et t'escriproys, Princesse, bien encores
Des Juifz, des Turcz, des Arabes et Mores
Qu'on veoit ici, par trop, ung chascun jour
Quel en est, las! quel en est le sejour!
De leurs palays et maisons autenticques
De leurs chevaulx de bronze tresantiques (1),
De l'arcenal, chose digne de poix,
De leurs canaulx, de leurs mules de boys,
Des murs sallez dont leur cité est close,
De leur grand place et de mainte autre chose:
Mays j'auroys peur de t'ennuyer, et puis
Tu l'as mieulx veu que escripre ne le puis.
Je t'escriproys aussi plus amplement
Du saige duc, et générallement
Des beaulx vieillartz, mays, madame et maistresse,
Tu les congnois: si font ilz ta haultesse,
Ils scavent bien que tu es, sans mentir
Fille d'un roy qui leur a faict sentir

---

(1) Dans le manuscrit de Chantilly Marot modifie ces vers pour parler du grand canal, comme si, à mesure que le temps passait, le souvenir en devenait plus vif dans son esprit:

Et t'escriproys, Princesse, bien encores
Des Juifs, des Turcs, des Arabes et Mores
Qu'on veoit icy, par trouppes chascun jour,
Quel en est l'air, quel en est le séjour,
Du grant canal, leur grant rue aquatique
Du monde rond bien la plus autentique.

Le grand pouvoir de son fort bras vainqueur
Et la noblesse et bonté de son cueur.
Parquoi clorray ma lettre mal aornée,
Te suppliant, Princesse deux foys née,
Te souvenir, tendys que icy me tien,
De cestuy là que retiras pour tien,
Quant il fuyoit la fureur serpentine
Des ennemys de la belle Christine.

40.

NICHOLAS AUDEBERT.

La premiere chose que nous veismes à Venize en y arrivant, fut le palais de la Seigneurie ou le feu estoit pris un moys au paravant, qui ne laissa aultre reste pour remerque, que ce qu'il ne peust consommer scavoir est la muraille, qui toutes foys fut tellement endommagee, que pour y rebastir lon faisoit tout au tour par le dedans un revestement et refort de marbre. Le palais avoit troys costez l'un desquelz est resté entier, c'est tout neuf ny ayant que cinq ans quil fut refect pour pareil accident, que celuy cy qui advint le jour propre de l'ascension pendant que dans iceluy se faisoit le banquet solennel de la Seigneurie, et en mesme instant fut aussy mis le feu en cinq maisons par la ville, dont furent soubçonnez quelques Hespagnolz qui se sauluerent sur l'heure. Ce qui fut de preservé qui est encores debout, fut par un retrenchement qui fut faict prevenant le feu qui approchoit de cest aultre costé qui est demeuré, et l'occasion que les deux aultres partyes feurent bruslees sans y pouvoir remedier, fut à cause que le palais estoit entierement couvert de plomb, lequel venant a fondre desgouttoit si dru que nul n'ausoit approcher au secours, on y eust oultre la perte du Palais, tres grand dommage à cause que tous les papiers de la Seigneurie, tous les registres, et comptes, publics et particuliers, avec les papiers des notaires, (qui avoyent tous la dedans leurs estudes, et infiniz aultres officiers, comme procureurs et advocats) furent bruslez sans que chose aulcune en soif restee.

Je feis demeure a Venize de treize jours avec la compagnie avec qui j'estoys venu de sorte que j'en partys le soir du Jeudy 21e jour.

41.

MICHEL DE MONTAIGNE.

Lendemein qui fut Dimenche matin, M. de Montaigne vit M. de Ferrier, ambassadeur du Roi, qui lui fit fort bonne chere, le mena à la messe, et le retint à disner avec lui. Le lundy, M. d'Estissac et lui y disnarent encores. Entre autres discours dudict ambassadeur, celui-là lui sembla estrange, qu'il n'avoit commerce avecq nul home de la ville, et que c'étoit un humeur de jans si soupçonneuse que, si un de leurs jantilshomes avoit parlé deus fois à lui, ils le tienderoint pour suspect: et aussi cela, que la ville de Venise valoit quinze çans mille escus de rante à la Signeurie. Au demeurant les raretés de cete ville sont assez connuës. Il (1) disoit l'avoir trouvée autre qu'il ne l'avoit imaginée, et un peu moins admirable. Il la reconnut, et toutes ses particularités, avec extrème dilijance. La police, la situation, l'arsenal, la place de S. Marc, et la presse des peuples etrangiers, lui samblarent les choses plus remerquables. Le lundy à souper, 6 de Novembre, la Signora Veronica Franca, janti fame venitiane, envoïa vers lui pour lui presanter un petit livre de *Lettres* qu'elle a composé ; il fit donner deux escus audict home. Le mardy après disner il eut la colicque, qui lui dura deus ou trois heures, non pas des plus extremes a le voir, et avant souper il randit deus grosses pierres l'une après l'autre. Il n'y trouva pas cete fameuse beauté qu'on attribue aus dames de Venise et si vid les plus nobles de celles qui en font traficque; mais cela lui sembla autant admirable que nulle autre chose, d'en voir un tel nombre, comme de cent cinquante ou environ, faisant une dépense en meubles et vestemans de princesses ;

---

(1) Montaigne.

n'ayant autre fons à se meintenir que de cete traficque, et plusieurs de la noblesse de là mesme, avoir des courtisanes à leurs despens, au veu et sceu d'un chacun. Il louoit pour son service une gondole, pour jour et nuict, à deus livres, qui sont environ diz-sept solds, sans faire nulle despense au barquerol. Les vivres y sont chers come à Paris; mais c'est la ville du monde où on vit à meilleur conte, d'autant que la suite des valets nous y est du tout inutile, chacun y allant tout seul: et la despense des vetemans de mesmes: et puis qu'il n'y faut nul cheval.

42.

CLAUDE-ÉNOCH VIREY.

. . . . sus donc que je commence
Par la ville qui fonde en mer sa preminence,
Qui n'estant au premier qu'un ramas de pescheurs
Tient ores un Estat de Duc et de seigneurs
Faisant tete aux grands Roys; et qui sous l'heur et l'aille
Du Lion de Sainct Mar Venise l'on appelle,
Maitresse de la mer, l'hadrie, et en splendeur
Qui pourrait esgaler la Romaine grandeur
Si ce n'est en Empire, il ne tient qu'à fortune:
Car les vertus y ont leur demeure chacune,
Mais les Princes et Rois autour d'elle si grands,
Ont tousjours contesté ses desseins conquérans
Ce qu'a Rome n'advint, qui croissant n'eut affaire
Qu'a petits Roitelets qu'elle sceut tost deffaire;
Non pas à Empereurs, Exarches, n'a Lombards,
A Huns, Vandales, Gots tout gastans et pillars;
Pour lesquels esuiter au lieu de loing s'estendre,
Longtemps elle croupit ez eaux a se deffendre
Sinon, qu'apres enfin par les dissentions
Qui pour gouvernements forment les factions,
Venans a se messler dans les villes prochaines
Qui s'étaient par le temps, ou l'or, fait souveraines:
Par force, ou de bon gré, ou par protection

A d'autres en otant la domination
A accreu son Estat, qui en tout magnifique
Des trois sortes d'Estats fait une Republique
Ains un Empire grand, qui en terre et en mer
D'Isles et de pays, la fait tant renommer:
Dont je ne veux pourtant prendre en mon escriptoire
L'encre qu'il me faudrait pour t'en tracer l'histoire.
Mais qui est celuy la d'esprit et de cerveau
Si fort qu'il n'admirast sur la face de l'eau
De la flottante mer, une ville eslevée,
Toute d'eau par canaux en ses rues pavée,
Et plus de cinq cent ponts, par où de tous costez
Les Bourgeois vont passans a leur commoditez
Ou au lieu de chevaulx, chariots et charettes,
Par les rues courans vont barques et barquettes
Qui vont distribuans aux habitans par tout,
Ce qui est nécessaire à leur vivre et leur goust.
Sur tout il fait beau voir les maistres Barquerolles,
D'une rame mener, sur un pied les gondolles,
Qui des barquettes sont couvertes au mytan
De drap noir en arcade, et deux grands becs pourtant
De fer luisant aux bouts, ou chacun pour un besse
Va a couvert par tout ou son besoin le presse.
Il a que de beaux palais, qui à les voir dedans
Attirent par dehors les yeux des regardans
Ou partout marbre on voit, par tout jaspe et porfire
Et de Peintres partout ouvrages on voit rire,
Ou bref tout ce que l'art de Vitruve a songé,
L'on peut en ces palais remarquer l'abrégé,
Mesmement en celuy si magnifique ou loge
De ce puissant Estat le chef qu'on nomme Doge,
Et apres en celuy, car cent autres je tais
Que d'un grand Patriarche on nomme le Palais,
Appelé d'Aquilée, et sont des Grimani
Gentilshommes de là, qui ont basty ce nid,
Artistement garny d'ornemens magnifiques
Colomnes, Chapiteaux, et frisures antiques,
De statues de marbre, et bronse au naturel
Formées par des mains descendues du ciel
Aux antiques sculpteurs qui sont bien admirables,
Mais des modernes non en sculpture imitables:

Et tant d'inscriptions aux Manes, sur tombeaux
De Romains ramassez, par pièces et morceaux:
Tant de ces longs vestus ferme et forte est la gloire,
Que le temps n'en peut pas effacer la mémoire.
Mercy des beaux esprits de leurs faits studieux,
Qui font de ces fragments un Trésor précieux
Et se vont captivans au marbre et a la pierre,
De leurs noms comme quand ils regnent dessus terre
Car toute l'Italie en est pleine, et n'est pas
Palais bien renommé ou l'on n'en voye a tas.
Mais te voulant marquer les choses singulieres
Je debvois te parler des maisons de prières
Des temples où le peuple et la gent de ce lieu,
Moines ou seculiers, sans cesse invoquent Dieu:

Quel temple que celuy ou il est adoré
Et porte de Sainct Marc le nom tant réveré?
Pour avoir au besoin mesme en bataille urgente
Venise ressenty sa faveur assistante
Le patronnage ayant de Sainct George changé,
Pour avoir, croyent ils, leurs vœux lors negligé,
Si que leurs ennemis qui apres les vainquirent
Et ce sont les Gennois, sainct George pour eux prirent.
Temple œuvre merveilleux d'art richesse, et beauté
Tous autres surpassant qui soient en Chrestienté.
Vous luy voyez monstrer la haute auguste face
A un bout spacieux de la plus belle place
Qu'aye ville du monde, au haut du front portant
Quatre chevaulx de front d'airain qu'on vante tant
Que de Corinthe on dit, enrichis de dorure
D'un or qui du soleil rayonne la brillure:
Chevaulx que croire il faut estre opime butin
De la ville, qui tient nom du grand Constantin:
Et la posez pour marque, et tiltre que Venise
Alliée aux François, ceste ville a conquise:
Par ceste auguste front cinq grand portes d'airain.
L'entrée vous donnant au temple souverain,
Qui au long et au larges ouvrées de moulures
Et ayant tout autour marbre et bronze en figures
Qui vont représentant par artistes desseins,
Et gestes, plusieurs corps de sainctes et de saincts

Rendent tout merveilleux le gros de l'édiffice
Et le corps de ce temple en son seul frontispice:
Mais tout le reste suit et proportionné
A la magnificence est l'œuvre façonné.
Des colomnes de marbre en deux longs rangs plantées
D'espesseur de deux pieds et trente six comptées
Les voustes vont portant, basties de carreaux
De diverses couleurs de marbre tous fort beaux,
Ainsy que les parois et de marqueterie
De marbres, le pavé a mesme braverie:
Par des degrés de marbre on va montant au Chœur
Ou cent Prebstres sacrez chantent gloire au seigneur
D'office jour et nuict, et la inestimable
Dessus le grand autel s'offre aux yeux une table
Toute massive d'or et d'argent pur et fin,
D'histoires figurée au poinçon et burin,
Une voulte au dessus apparest a la veue
De quatre beaux piliers de marbre soubstenue,
En croix de toutes parts derrier ce grand Autel
Pose le corps de Dieu qui a esté mortel
Dedans une Chapelle et sacré tabernacle
Si bien ouvré par tout qu'il parest un miracle
Dessus quatre piliers d'albastre si clairant
Que l'on croirait qu'il sont de cristal transparent.
Mais entrons maintenant dedans la sacristie
Pour voir non de Venise ains de toute l'Italie
La richesse plus grande et le tresor sans prix
Qui de juste valeur ne peut estre comprix.
Hé que de raretéz d'or, d'argent en ouvrages
Ou soit d'orfebvrerie ou sculpture d'images
Hé que de raretéz et d'enrichissements
De perles, de rubis et de fins diaments
De pièces d'or massif et d'argent mis en œuvre
Ou la perfection des ouvriers se descœuvre
Que les yeux éblouis des rais de leur splendeur
Ne peuvent regarder ny admirer le cœur.

Au sortir de Sainct Marc une tour se rencontre
Eslevée en quarré qui cent mille pas monstre,
Loing sur terre et sur mer dont le comble quarré
De lames de leton d'or de ducats doré
Aux rayons du soleil jette telle brillure

Qu'a cent milles aussy on voit cest dorure
Ceste tour en hauteur toute autre surpassant
Ainsi que sur tout arbre un pin va se haussant
Du dessus de laquelle on peut rue par rue
De Venise des yeux cognaistre l'estendue
De la place Sainct Marc qui tient plus en longueur
De pas qu'elle ne porte en travers de largeur
Dire je ne te puis combien a nostre veue
Va portant de plaisirs la solide estendue
Vray théatre du monde et le célèbre port
Ou toutes nations font ordinaire apport
De langues et d'habits de mode différente
Ou chacun fait affaire au gré de son entente.

Plusieurs places encore jusqu'a cinquantes trois
Parmi la ville sont ou j'ay passé parfois
Mais la place Sainct Marc en son ample surface
En plaisance et bel air toutes autres surpasse
Et ce qui magnifique en tout la ville rend
C'est des temples sacrez par tout un nombre grand
De marbre décorez en colomnes, corniches
De statues de saincts poseez dans des niches
D'ouvrages peinturez que les plus scavants doigts
De peintres renommez ont fait sur les parois
Soit ceux ou citadins par paroisse Dieu prient
Et de tous leurs peschez aux curez mercy crient
Qui sont soixante-sept soit ceux ou par couvents
Religieux a Dieu sans cesse sont servants
En tout cinquante cinq soit ceux des monasteres
Ou Moinesses en Dieu menent vies austeres
Vingt six de compte fait, sans compter huit ou dix
Oratoires, non plus que Confreries six
Dont celle de Sainct Roch a en sa compagnie
Le plus gros de la ville et de la Seigneurie
Comme j'ay veu moy mesme au jour devotieux
Que chacun à ce sainct fait feste et rend ses vœux
Pour obtenir du ciel qu'a sa saincte requeste
Les peuples de Venise il préserve de peste.
Outre les bastiments de ces sainctes Maisons
Ou l'on chante au grand Dieu pseaumes et oraisons
Qui relevent la ville aux curieuses veues
De marbre et de métail paroissent des statues

Dessus des pieds d'estail avec des escriteaux
Qui disent le subject de ces monuments beaux
Mis par la Republique à l'honneur et memoire
Des braves gens qui ont fait service à sa gloire
Comme d'un Coleon qui dessus un cheval
Monstre qu'il a esté d'armées général
Et plusieurs fois livré bataille et faict gestes
Qui des Venitiens fait lever haut les testes.
Des autres je ne parle en nombre neuf ou dix
Equestres tout de mesme et rien plus je ne dis
Des pedestres qui sont en divers lieux monstrées
Bien cent soixante cinq de beau marbre accoustrées
Treize d'airain ou de bronze et j'escrie tout cecy
Ayant eu de les voir toutes un grand soucy.

Mais je ne scais pourquoy je passois soubs silence
La cour de Parlement et sa magnificence
De ces seigneurs de mer qui est un Palais grand
En cinq sales party ou justice se rend
Et ou le jour sacré qu'on finit la sepmaine
De tous eux il se fait assemblée souveraine
Faisant mille cinq cens gentilshommes extraits
De ceux qui de Venise ont les fondements faits
Et mise en Republique et la nul ne tient place
Qui de vingt et cinq ans la course ne surpasse
La les juges l'on prend qu'on nomme Podestas
Qui souverainement vont jugeans de tous cas
Aux villes ou ils font leurs charges deux années
Et qui sont par leurs soings ainsy bien gouvernées
La sont choisis aussy tous les ambassadeurs
Qu'aux Princes l'on depesche aux Rois et Empereurs
Et sejournent trois ans en leur cour comme espies
De tout ce qui se fait dedans les Seigneuries
Qu'ilz mandent à la leur du bien ou mal d'autruy
Sentant ou prévoyant la seurté ou ennuy.

De la sont pris encor les gouverneurs des Iles
Et Provinces qui sont a Venise serviles
Capitaines aussi de forts et de Chasteaux
Et ceux qui sur la mer commandent aux vaisseaux
Et tous autres qu'on pousse aux charges qui importent
Que toutes neantmoins sinon qu'a temps ils portent

N'y ayant que le Doge et conseillers d'Estat
Qui sont dix seulement qui durent en Estat
Jusqu'au bout de leurs jours si quelqu'un en la place
Du Doge trespassé pour Doge esleu ne passe
Car ce nom de grandeur est donné seulement
A l'un de ces dix la, a d'autres nullement
Or ce Doge est bien chef et de prince a la mine
Les enseignes, l'habit, mais rien ne determine
Sans ce conseil des dix, et n'y a qu'une voix
Et bref de ces dix la les avis sont des loix.

Mais ce n'est tout d'avoir fondé une grand Ville
Luy avoir donné Loix et un conseil habile
Par raison politique à se bien maintenir
Si la force a l'esprit on n'y a sceu unir.
Comme est la force ici propre a faire conqueste
Et ce qu'on a conquis le conserver de reste,
D'armes propres ayant pour soldats effectifs
A pied et a cheval de beaux préparatifs
Dans un ample Arsenal pour par mer et par terre
Faire a un Empereur ou a grand Roy la guerre
Et ce lieu en Chasteau dans une Isle est basty
De murs, tours et fossez a l'entour investy
Comparty au dedans de longues galeries
D'armes pour cavaliers et infanteries
Garnies en bel ordre ou sans cesse il y a gens
A polir, a fourbir, ces armes diligens
Empeschans que jamais elles bien arrangées
Par ratelliers ne soient de la rouille chargées
Comme espées, estocs, lances, picques et dards
Arquebuz, corcelets, a vestir les soldats
A pied et a cheval, et les autres especes
D'armes par magasins rangées et espesses
Et pour combats de terre et pour combats de mer
Dont l'on voit la dedans par tout luire le fer.
Apres avoir passé les yeux sur tant d'armures
On vous fait promener soubs d'autres couvertures
Ou basles et boulets on fait voir a monceaux
A renverser des murs, navires et vaisseaux
Dont si grant nombre y a qu'une riche famille
N'a grenier ou le bled en plus de grains fourmille
De chambre en chambre proche est un nombre infiny

De canons, d'attirail et rouage garny
Et des munitions qui forment le tonnerre
Quant il a pris le feu qui esmeut mer et terre.
Et entre autres canons un se présente aux yeux
D'ou par trois bouches sort le foudre impetueux
Et Cerbere s'appelle, un autre d'avantage
S'y monstre qui vomit par cinq bouches sa rage.

Que dirais-je de plus (on ne le croiroit pas
Qui ne l'auroit bien veu) d'une forest de Mats
D'antennes, avirons et rames apprestées
Pour Galeres qui sont la deux cent bien comptées
Ensemble y comprenant maints autres vaisseaux
Que rangez on y voit gros debattre les eaux
Dont en huit jours on peut mettre sus une armée
Qui effroye la mer de Mediterrannée
Non que la mer d'Hadrie ayant gens de mestiers
Qui ne font autres choses qu'en ouvroirs et mestiers
Que fabriquer vaisseaux et fournir equipages
Qu'il faut ou pour la guerre ou pour fair voyages
Car la Ville a marchands qui par tout le Levant
Mesme en Afrique vont marchandise enlevant
Camelots, Marroquins, drogues, espiceries,
Cannes à sucre doux, raisins secs, malvoisies
Cottons et maints tonneaux de denrées remplis
Dont jusqu'en Alemagne il portent leur debits
Non que par Italie oublieray-je les toilles
Dont en cet Arsenal on fait tentes et toilles
Qu'en un logis à part du matin jusqu'au soir
On void cent femmes et coudre et leur vie en avoir
Si qu'a voir ce lieu et tant et tant ouvrages
Qui servent a dresser des guerriers equipages
Et par terre et par mer et les divers logis
Boutiques et chantiers ou jouent tant d'outils
Es mains de tant d'ouvriers il semble d'une veuë
Que ce soit une ville a ces artisans deuë
Qu'on compte bien six cens a qui les sabmedis
On paye sans manquer les salaires promis
Qu'a douze cens escus de finance certaine
Et bien chiffrée on tient revenir par sepmaine.
Je ne m'advisoy pas d'un vaisseau qu'il y a

Bucentaure nommé ouvert ça et de la,
A balustres dorez, couvert et dez la feste
Doré et asuré pompeusement au reste
Qui a l'ascension cent sénateurs reçoit
Ou le Doge paré ducallement on voit
Un Patriarche avec qui a la mer marie
Chantant des oraisons ceste grand seigneurie
En plaine et haute mer un précieux aneau
Par mine d'espousailles jettant au fond de l'eau
Au conspect d'un grand peuple assistant en gondolles
Qui voient ce mistère et oyent les parolles
Ou en gondole aussi j'ay veu proche une fois
Cette galanterie avec deux Millanois
De Naple retournant nous trois de compagnie
Pour voir au jour prefix telle ceremonie
Car les Venitiens sont grands ostentateurs
Et souvent en public estallent leurs grandeurs
Comme en processions, festins et telles mines
Pour se faire admirer des personnes moins fines.

Je ne scais ou j'en suis car de quelque costé
Que je tourne les yeux je ne vois que beauté
Et merveille a Venise et je n'ay rien encore
Narré de Rialto qui si fort la décore
D'un admirable pont qui d'un seul arc boutant
Dessus le grand canal si large et haut s'estend
Que soubs peuvent passer sans hurt n'aucunes fautes
Galeres, grands vaisseaux et navires plus hautes
Ainsy que le colosse a Rhodos qui jettoit
Ses jambes ça et la et si hault les portoit
Qu'entre deux par dessoubs les navires venus
Des voyage de mer au port estoient reçus
Pont basty sur son dos de logis orgueilleux
Et de ça et de la d'une rue entre deux
Qu'on trouve par degrez jusqu'au haut courante
Mais pourtant par pallez et reposoirs plaisante
La les libraires sont et les presses qui tant
De livres imprimez vont Venise vantant.

De la place Sainct Marc jusque la ce sont rues
A marchands qu'on dirait des foires continues

Tant leurs boutiques sont parées par devant
De toute marchandise qu'a bon prix l'on vend.

Or Venise n'est pas en tous ces points seuls belle
Mais en Isles aussi qu'elle a autour d'elle
Qui vont contribuant par la fertillité
Qui regne en leurs jardins a sa commodité
Voire aux contentements des cœurs et des œillades
Du monde qui y va faire ses promenades
Sainct George Lazuec et l'Isle ou cent fourneaux
Vont bruslant nuict et jour et d'ou par longs tuyeaux
La matière l'on prend qui reçoit forme telle
Que le noble artisan lui souffle laide ou belle
Et la manie ainsi qu'il lui plaist jusqu'a tant
Qu'un verre de cristal de ses fers va sortant
Verre enfant de Moran et engendre allegresse
Ça qu'avecques deux doigts je te tienne et carresse
Au nom de mon Magnien et te vide a long trait
Plein de cette liqueur que la Candie a fait.

Et ceste Isle du nom de Moran dénommée
Est pour ses verres beaux au monde renommée
N'ayant pour habitants que des nobles verriers
Que des jardins plaisans et courtois jardiniers
Qui ne refusent point a ceux qui se presentent
Au huis de leurs jardins les fruits qui les y tentent
Comme j'en ai fait preuve y frequentant par fois
Quand pour la fleur d'Espine a Venise j'allois.
Voila ce que je puis de Venise t'escrire.

43.

HENRI ESTIENNE.

Cel. Et a propos d'italianizer n'a-il point encore pris envie à quelque dame de la cour de monter sur des eschasses à la façon des dames d'Italie, et principalement des Veniciennes?

Phil. Que voulez-vous dire?

Cel. Ne vous souvient-il plus de ces pantoufles appelees *soccoli*, hautes d'un pied, voire d'avantage, que portent les dames de ce pays-la? Principalement toutesfois celles qui

sont de petite stature. Car ceci est pour remedier à un tel mal, pour parler selon qu'elles l'entendent.

Phil. Vous avez esté à Venise longtemps depuis moy: vous pouvez mieux vous en souvenir. Quant aux dames de nostre cour ie pense que peu usent de patins ou mules de telle hauteur, et n'est pas une chose que se puisse cognoistre sans prendre garde de bien pres à leur allure.

Cel. Ceste invention n'est pas venue des Italiennes, mais estoit desià en la Grece ancienne: comme on voit par un comique qui estoit de la nation. Or ie croy qu'il n'y a femmes en toute l'Italie qui s'aident plus de ceste invention que les Venitiennes.

Ph. Elles seules devroient payer à l'inventeur pour tout le reste des femmes d'Italie, puisqu'ainsi est. Quaud ie di à l'inventeur, i'enten à ses heritiers: voire aux heritiers des heritiers de l'heritier du premier heritier.

Cel. Quand vous aurez bon loisir, vous les irez cercher. Mais à propos des dames Venitiennes (notez que ie vous parle des gentil-donnes principalement, non pas des courtisanes) avez vous point memoire d'une chose en laquelle on peut dire qu'elles ont une opinion du tout contraire aux dames Françoises?

Phil. Vous avez esté à Venise long temps depuis moy (comme ie vous ay desia dict) et pourtant vous pouvez avoir meilleure memoire de ce qui s'y fait, que moy. Pour avoir plustost faict, ie vous respondray comme l'autre. Dite-moy que c'est, et puis ie le sçauray.

Cel. J'en suis content. C'est que ces dames cerchent une chose que les nostres fuyent tant qu'elles peuvent.

Phil. Vous n'aurez pas un grand-merci de moy, non pas la moitié d'un, si vous demeurez là. Car que m'aurez vous appris, si vous n'adioustez quelle est la chouse?

Cel. Vous ne me donnez pas courage, quand vous ne me parlez que d'un grand merci.

Phil. Vous en aurez demie-douzaine.

Cel. C'est qu'elles cerchent par tous moyens à estre non seulement en bon point, mais grasses: (et on me disoit que pour cest effect elles usoyent fort entr'autres viandes de noix d'Inde) or vous sçavez que les nostres hayent et fuyent cela.

. . . .

Ph. Vous trouverez estranges en la cour beaucoup de chouses, iusques à tant que vous y soyez accoustumé. Mais quant à une, ce que vous avez demeuré long temps à Venise, vous gardera de vous en estonner.

Cel. De quelle chose voulez-vous parler?

Phil. De l'espoitrinement des dames et damoiselles.

Cel. Qu'est-ce à dire espoitrinement?

Ph. Qu'elles vont espoitrinees, c'est à dire (si encore vous n'entendez ce mot, lequel toutesfois est bon Frances) ayans la poitrine toute descouverte.

Cel. Vrayement c'est bien à la façon de Venise, et il ne leur faloit plus que cela pour les rendre bien qualifiees. Mais vont elles autant descouvertes qu'à Venise?

Phil. Bien peu s'en faut; et quant à aucunes, il ne s'en faut de rien.

Cel. Voila qui est encore bien pis que les culs: et de ma part, quand ie verrai cela à la cour, il me souviendra tousiours des courtisanes. Et peut estre qu'il y en a bien quelques unes qui sont doublement courtisanes.

Phil. Comment entendez vous cela, doublement courtisanes?

Cel. J'enten que ces dames de la cour sont desia courtisanes à la façon que les gentils - hommes de la cour sont courtisanes: mais de celles qui font ainsi leurs monstres à la Venitienne, il y auroit bien danger que quelques unes ne fussent aussi courtisanes d'autre sorte; c'est asçavoir à la Venitienne.

Phil. Vous monstrez bien que vous avez esté longtemps absent de la cour, en ce que vous pensez que les dames de la cour soyent appelees courtisanes de la façon que les gentilshommes de la cour sont nommez courtisans.

Cel. Comment donc? puisque la femme d'un president est appelee madame la presidente: celle d'un conseiller Madame, ou madamoiselle, la conseillere: la femme d'un tresorier la tresoriere: la femme d'un seneschal la seneschalle: celle d'un mareschal (ie di de l'un des grands mareschaux de France) Madame la mareschalle: pourquoy les femmes de ceux qu'on appelle courtisans, ne seront - elles pas appelees Courtisanes?

Phil. La raison pourquoy ceste reciprocation ne se fait point ici, c'est que les courtisanes Italiennes (duquel mot vous avez si bien exposé la propre signification naguere) ont faict descrier ce mot: et comment qu'il en soit, courtisane en langage Frances ne se prend qu'en mauvaise part.



INDEX BIBLIOGRAPHIQUE DES TEXTES

1 — **Geoffroy de Ville-Hardouin,** *Conquête de Constantinople, avec la continuation de Henri de Valenciennes.* Texte original accompagné d'une traduction, par M. Natalis de Wailly, membre de l'Institut. Troisième édition. Paris, Didot, 1882, ch. XIV, pp. 38-40.

2 — **Guillaume de Machaut,** *La prise d'Alexandrie ou Chronique du roi Pierre Ier de Lusignan.* Publiée pour la première fois pour la Société de l'Orient Latin par M. L. De Mas Latrie. Genève, Fick, 1877, v. 1536-1630.

3 — **Christine de Pisan,** *Livre de la Mutation de fortune.* Paris, Bibliothèque nationale, Ms. français 603, f. 112 *(Inédit).*

4 — **Jean Froissart,** *Les Chroniques.* — Collection des chroniques nationales françaises écrites en langue vulgaire du treizième au seizième siècle, avec notes et éclaircissements par J. A. Buchon. Paris, Verière, 1826, t. XIV, livre quatrième, pp. 60-64.

5 — **Seigneur d'Anglure,** *Le Saint Voyage de Jhérusalem.* Publié par François Bonnardot et Auguste Longnon. - Société des anciens textes français. Paris, Didot, 1878, pp. 98-99.

6 — ANONYME, *Un Pèlerinage en Terre Sainte et au Sinaï au XVe siècle.* Publié par H. Moranvillé. — Extrait de la bibliothèque de l'École des Chartes, t. LXVI. Paris, 1905, pp. 7-8.

7 — **Bertrandon de la Broquière,** *Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Broquière premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne.* Publié et annoté par Ch. Schefer. - Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle. Paris, Leroux, 1892, pp. 6-7.

8 — Anonyme, *Le Voyage de la Saincte Cyté de Hierusalem, avec la description des lieux, portz, villes, citez et aultres passaiges fait l'an mil quatre cens quatre vingtz. Estant le siege du grant Turc à Rhodes et regnant en France Loys unziesme de ce nom.* Publié par Ch. Schefer. — Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII[e] jusqu'à la fin du XVI[e] siècle. Paris, Leroux, 1882, pp. 12–15.

9 — **Georges Lengherand**, *Voyages de Georges Lengherand, Mayeur de Mons en Haynaut, à Venise, Rome, Jerusalem, Mont Sinaï et le Kayre, 1485–1486.* Avec introduction, notes, glossaire, etc. par le Marquis de Godefroy Ménilglaise. Mons, Masquillier et Dequesne, 1861, pp. 44–47.

10 — **Jean de Tournay**, *Voyage archéologique au XV[e] siècle.* Extraits publiés par le Baron de la Fons-Mélicoq d'après le Ms. de la Bibliothèque de Valenciennes, n[o] 453. – Annales archéologiques, t. XXII, 1862, p. 134.

11 — **Philippe de Voisins**, *Voyage à Jhérusalem de Philippe de Voisins Seigneur de Montault.* Publié pour la société historique de Gascogne par PH. Tamizey de Larroque. Paris, Champion, 1893, pp. 20–21.

12 — **Bertolome Zorzi**, *Sirventés.* Dans: Vincenzo Crescini, *Manualetto Provenzale per uso degli alunni delle facoltà di lettere.* Verona, Drucker, 1905, pp. 370–373.

13 — **Martin da Canal**, *La cronique des Veniciens.* Cronaca veneta del maestro Martino da Canale dall'origine della città sino all'anno MCCLXXV, tratta da un codice della biblioteca Riccardiana per cura di Filippo-Luigi Polidori con la versione italiana del conte Giovanni Galvani e le annotazioni di varii. — Archivio Storico Italiano, t. VIII, 1845, pp. 670–674.

14 — Anonyme, *Hugues Capet.* Chanson de geste publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Paris par M. Le M[is] De La Grange. — Les anciens poètes de la France. Paris, Franck, 1864, v. 6203–6299 et 6326–6341.

15 — **Philippe de Commynes**, *Mémoires.* Nouvelle édition revue sur un manuscrit ayant appartenu à Diane de Poitiers et à la famille de Montmorency Luxembourg par R. Chanteclauze. Paris, Didot, 1881, l. VII, ch. XVIII, pp. 569–572.

16 — Anonyme, *La totalle descripcion en abrégé de tout le pays d'Italie.* – Bulletin Italien, t. V, 1905, pp. 138–139.

17 — **Jean d'Auton**. *L'Exil de Gennes la superbe.* Dans le vo-

lume suivant: *Les Triumphes de France, translaté de latin en françois par Maistre Jehan d'Ivry, bachelier en médecine, selon le texte de Charles Curre, mamertin. — Les Faictz et gestes de très révérend père en Dieu monsieur le légat, translatez de latin en françoys par maistre Jehan d'Ivry, bachelier en médecine, selon le texte de Fauste Andrelin. — Epistre aux Rommains. — Origine des Françoys. — L'Exil de Gennes la superbe faict par frere Jean Danton* (sic), *historiographe du roy. — L'Epitaphe de maistre Guy de Rochefort feu chancellier de France, translatté de latin en françois par le dessusdit.* A la fin : *Fini et accompli le XX jour de may l'an mil ccccc et huit par Jehan Barbier, imprimeur et libraire de l'Université de Paris.* Paris, 1508. Marque typogr. de G. Eustace sur le titre. (Les pages ne sont pas numérotées).

18 — **Jean Lemaire de Belges**, *Ballade double et Le Blason des armes des Venitiens.* Dans : *Œuvres complètes*, publiées par J. Stecher, membre de l'Institut. Louvain, Lefever, 1882, t. III, pp. 399-402 et 407-409.

19 — **Pierre Gringore**, *L'entreprise de Venise. avecques les citez, chasteaux, forteresses et places que usurpent les veniciens des roys, princes et seigneurs chrestiens.* Dans : *Œuvres complètes*, réunies pour la première fois par MM. Ch. d'Héricault et A. De Montaiglon. Paris, Jannet, 1858, t. I, pp. 145-156.

20 — Anonyme, *La complainte de Venise.* Dans : A. De Montaiglon, *Recueil de poésies françoises des XVe et XVIe siècles, morales, facetieuses, historiques.* Paris, Jannet, 1856, t. V, pp. 120-126.

21 — Anonyme, *La lamentation de Venise.* Ballata edita a cura di Antonio Medin. — Archivio Veneto, t. XXXVIII, 1889, pp. 181-191.

22 — Anonyme, *Les Regretz de Messire Barthelemy d'Alvienne et la chançon de la defence des Venitiens.* Dans: A. De Montaiglon, op. cit., t. I, pp. 55-67.

23 — Anonyme, *Ballade.* Publiée à la suite du *Traicté de paix faite et jurée et promise à tout jamais entre le Très Crestien Roy de France Loys, douziesme de ce nom, et la Illustrissime Seigneurie de Venise, cryée et publiée à Paris le vendredy troisiesme jour de juing mil cinq cens et treze.* Dans: A. De Montaiglon, op. cit., t. VI, pp. 93-94.

24 — **Claude de Seyssel**, *La victoire du Roy de France contre les Vénitiens.* Paris, 1510, ff. X et XI.

25 — **Pierre Choque,** *Discours des cérémonies du mariage d'Anne de Foix, de la maison de France, avec Ladislas VI, roi de Bohême, de Pologne et de Hongrie, précédé du discours du voyage de cette reine dans la seigneurie de Venise, le tout mis en écrit du commandement d'Anne, reine de France, duchesse de Bretagne, par Pierre Choque, dit Bretagne* (mai 1502). Publié pour la première fois d'après le manuscrit original, par M. Le Roux de Lincy. Paris, Lainé et Havard, 1861. - Extrait de la Bibliothèque de l'École des Chartes, 5e série, t. II, pp. 177-180.

26 — **Claude Dorron,** *Discours des choses mémorables faittes à l'entrée du Roy de France et de Pollongne en la ville de Venize, remarquées par Claude Dorron.... envoyé à la royne, mère du roy et régente de France en son absence.* Paris, Rigaud, 1574, in-8o , pp. 23-35.

27 — **Brantôme,** *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, Seigneur de Brantôme.* Publiées par Ludovic Lalanne. Paris, Renouard, 1864-1882, t. III, pp. 102-103.

28 — **Duc de Rohan,** *Voyage du Duc de Rohan faict en l'an 1600, en Italie. Allemaigne, Pays-bas Unis, Angleterre et Escosse.* Amsterdam, Louys Elzevir, 1646, p. 31.

29 — **Jacques le Saige,** *Sensuyvent les gistes repaistres et despens que moy Jasques le Saige Marchant de drapz de soye demourant a Douay ai faict. De Douay a Hierusalem, Venise, Rhodes, Rome, Nostre Dame de Lorette. Avec la description des lieux: portz: cites: villes: et aultres passaiges. Que moy Jasques le Saige ay faict l'an mil chinq cens XVIII. Avec mon retour.* Imprimé nouvellement a Cambray par Bonaventure Brassart. Aux despens dudict Jasques, ff. 24, 25-26, 29-30.

30 — **Denis Possot,** *Le voyage de la Terre Sainte composé par Maître Denis Possot et achevé par Messire Charles Philippe, Seignenr de Champarmoy et de Grandchamp. 1532.* Publié et annoté par Ch. Schefer. — Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle. Paris, Leroux, 1890, pp. 90-92.

31 — **Greffin Arfargart,** *Le voyage de Hierusalem et du Mont de Sinay faict et acomply l'an de grace 1533, par Messire Greffin Arfagart, chevalier du Saint Sepulcre, et Seigneur de Courteilles en Normandie et Courteilles au Maine avecques luy frère Bonadventure Brochart, de l'ordre des*

frères myneurs, de la province de France, du couvent de Bernay. Paris, Bibliothèque Nationale, Ms. français 5642, ff. 13–16 (*Inédit*).

32 — **Anthoine Regnaut,** *Discours du voyage d'outre mer au sainct sepulcre de Ierusalem et autres lieux de la terre saincte. Avec plusieurs traictez, dont le catalogue est en la page 265. Par Anthoine Regnaut, bourgeois de Paris.* Imprimé à Lyon aux depens de l'Autheur. 1573. Avec privilège du Roy. On les vend à Paris aux Fauxbourgs Saincts Iaques à l'enseigne de la Croix de Hierusalem, pp. 11–14.

33 — **Jean Chesneau,** *Le voyage de Monsieur d'Aramon ambassadeur pour le roy en Levant escript par noble homme Jean Chesneau, l'un des secretaires dudict seigneur ambassadeur.* Publié et annoté par Ch. Schefer. — Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle. Paris, Leroux, 1887, pp. 3–5.

34 — **André Thevet,** *Le Grand Insulaire, et Pilotage d'André Thevet Angoamoisin, Cosmographe du Roy, dans lequel sont contenus plusieurs plants d'isles habitées. et description d'icelles.* Publié par M. Schefer à la suite du voyage de Denis Possot, pp. 250–252.

35 — **Seigneur de Villamont,** *Les Voyages du Seigneur de Villamont divisez en trois Livres.* Derniere edition reveuë et augmentee en la fin de chacun Livre d'une Guide des divers chemins par lesquels l'on va en Hierusalem, Rome, Venise, Naples, Lorette et Egypte, et plusieurs choses belles et rares qui s'y voyent. A Rouen. Chez Iaspar Herault, rue Escuyere au Baril d'Or, 1613. pp. 197. 199–200, 206–209.

36 — **Michel de l'Hôpital,** *Michaelis Hospitalii, Galliarum Cancellarii. Ad Iacobum Surianum Patricium Venetum.* Dans: J. MORELLI, *Componimenti poetici di vari raccolti nell'ingresso di Sua Eccellenza il signore Alessandro Albrizzi alla dignità di Procuratore di S. Marco.* Venezia, Palese, 1792, pp. 99–100.

37 — **Joseph Justus Sçaliger,** *Verona.* Dans: JACOB BERNAYS, *Joseph Justus Scaliger.* Berlin, Hertz, 1855, pp. 134–135.

38 — **François Perrot,** *Perle elette di Francesco Perrotto, cavate da quel tesoro infinito di CL Salmi di David. Divise in tre parti et nove canti.* Genève, Appresso Giovanni de Laon, 1576, ff. A 2; D 5.

39 — **Clément Marot,** *Epistre envoyée de Venize à madame la duchesse de Ferrare.* Dans: *Les Œuvres de Clément Marot, de Cahors en Quercy, valet de chambre du roy.* Publiées par Georges Guiffrey. Paris, Morgant et Fatout, t. III, 1881, pp. 410–427.

40 — **Nicholas Audebert,** *Voyage en Italie.* Londres, British Museum, Ms. Lansdowne 720, f. 511 a et b (*Inédit*).

41 — **Michel de Montaigne,** *Journal du voyage en Italie.* Nouvelle édition avec des Notes par le Prof. Alexandre D'Ancona. Città di Castello, Lapi, 1895, pp. 131–136.

42 — **Claude-Énoch Virey,** *Vers itinéraires allant de Venise à Rome, 1593.* Paris, Bibliothèque de l'Arsénal, Ms. 1501 ff. 238-261 (*Inédit*).

43 — **Henri Estienne,** *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé, principalement entre les courtisans du temps.* Genève, 1578, pp. 175–177 et 204–206.



TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-propos 7

PREMIÈRE PARTIE

Le moyen âge.

CHAPITRE I.

Relations politiques.

Venise et la France à la quatrième croisade . . . 17
Relations jusqu'à l'avènement des Valois. Caractère commercial de ces relations 20
Relations sous les Valois. Sérallier. Accord conclu par Thomas de Pisan 21
La prise de Candie. Pierre Ier de Chypre à Venise . 23
Venise et la France à la bataille de Nicopolis. Réfugiés français à Venise 26
Occupation de Gênes par les Français. Boucicaut gouverneur de Gênes. Attitude de Venise vis-à-vis de la France 26
Occupation de Gênes sous Charles VII. Neutralité de Venise 27
Relations sous Louis XI. Nègrepont pris par les Turcs. Venise alliée de Charles le Téméraire. Le traité de Tours 28

CHAPITRE II.

Manifestations littéraires des relations politiques.

Importance des relations politiques dans la littérature franco-vénitienne 30
Venise chez les écrivains de la quatrième croisade: Rambaud de Vaqueiras 31

Pages

Villehardouin 32
Robert de Clari 35
Robert de Clari comparé à Villehardouin . . 37
Les voyages de Pierre Ier à Venise dans *La prise d'Alexandrie* par Machaut 42
Venise dans les œuvres de Christine de Pisan . . 45
Venise dans les chroniques de Froissart 54
Venise dans *Le livre des faicts* de Boucicaut . . . 55
Jugement général sur ces écrivains 56

CHAPITRE III.

Les voyageurs du Levant à Venise. Venise dans leurs œuvres.

Venise attire les voyageurs du Levant 58
Venise dans leurs relations:
Le Saint Voyage de Jhérusalem du Seigneur d'Anglure 60
Le Pèlerinage en Terre Sainte d'un auteur anonyme 62
Les relations du seigneur de Caumont et de Ghillebert de Lannoy 64
Le voyage d'outremer de Bertrandon de la Broquière 66
Le voyage de la Saincte Cyté d'un auteur anonyme. 67
Le voyage de Georges Lengherand 75
Le voyage de Jean de Tournay. 78
Les Passages d'Outremer de Sébastien Mamerot . 80
Le voyage à Jhérusalem de Philippe de Voisins . 84
Jugement général sur ces relations 86

CHAPITRE IV.

Les poètes français dans la Vénétie. Littérature franco-vénitienne.

La Vénétie foyer de la littérature en langue d'*oc* et en langue d'*oïl* 90
Les troubadours dans la Marche Trévisane:
Uc de Saint Circ 94
Peire Guilhem de Luserna. 95
Messonget 95
Guilhem Raimon 96

PAGES
Ferrarino da Ferrara 96
Sordel 97
Zorzi et son sirventés en réponse à celui de Calvo . 98
Études provençales dans le XVIe siècle. *La Leandreide* . 100
Poètes lyriques de la Vénétie 103
La poésie provençale convient au tempérament vénitien 104
Diffusion de la langue d'*oïl* dans la Vénétie. Les poèmes bretons et les poèmes carolingiens 104
Venise et la littérature en langue d'*oïl:*
Martin da Canal 107
Marco Polo 112
Le poème de *l'Antéchrist* 114
Les manuscrits IV et XIII de la Marcienne . . 115
Le Roman du Renart 116
Le Roman de Troie et *le Roman d'Hector* . . 117
L'Entrée de Spagne 118
Nicolas de Vérone: Suite de l'*Entrée. La Prise de Pampelune. La Pharsale* 118
L'Attila de Nicolò da Càsola 121
L'Aquilon de Bavière de Raphaël Marmora . . 127
Rôle de la Vénétie dans la littérature en langue d'*oc* et en langue d'*oïl* 129

CHAPITRE V.

Venise dans la littérature française du moyen âge.

Venise n'a d'importance que dans l'histoire de l'épopée 132
La ville de Venise dans les chansons de geste . . 133
Les Vénitiens dans les chansons de geste:
Gratien de Venise 139
Ace de Venise 141
Aïmer de Venise 143
Drogon de Venise 155
Jugement général 156

DEUXIÈME PARTIE

La Renaissance.

CHAPITRE I.

Relations politiques entre Venise et la France.

	Pages
Descente de Charles VIII en Italie. Neutralité de Venise. Exhortations des poètes italiens pour la pousser à attaquer les Français	161
La bataille de Fornoue	162
Maximilien d'Autriche	164
Louis XII. La ligue de Cambrai et la bataille d'Agnadel	164
La sainte ligue et la bataille de Ravenne . . .	166
Le traité de Blois. François Ier et la bataille de Marignan	166
Les traités de Noyon et de Bruxelles	167
Politique de Venise pendant les guerres entre François Ier et Charles-Quint	167
La guerre contre les Turcs. Mariage d'Anne de Foix. Voyage d'Anne à Venise. La bataille de Lépante	167
Henri III à Venise	169
Amitié de Henri IV pour Venise	175
Intervention de Henri IV dans le démêlé avec le pape Paul V	177

CHAPITRE II.

Manifestations littéraires des relations politiques.

Les relations politiques offrent une riche matière à la littérature de la Renaissance	179
Littérature historique sous Charles VIII:	
Philippe de Commynes. Ambassades à Venise. Des-	

Pages

cription de la ville. Récit de la bataille de Fornoue 181
Jean Molinet. *Le Voyage de Naples. La Chronique.* 187
André De la Vigne. *L'Entreprinse* 190
Andrelini et Alione d'Asti 192
La Chanson d'Avanturiers 195
La totalle descripcion d'Italie 196
Littérature historique sous Louis XII:
Jean d'Auton. *L'exil de Gennes la Superbe* et l'*Epître au nom des trois états de France* 200
Jean Marot. *Le voyage de Venise* 202
Jean Lemaire. *L'Epistre du roy à Hector de Troye. La legende des Venitiens. La plainte du désiré* . 213
Pierre Gringore. *L'entreprise de Venise. La Chasse du Cerf des Cerfs. L'espoir de paix. Le jeu du Prince des Sots* 225
Les Sotz Nouveaux, farcez, couvez 230
La complainte de Venise 230
La lamentation de Venise 231
Les regretz de Messire d'Alvienne 232
La chanson de la defence des Vénitiens . . . 233
Traité de Paix et *Ballade anonyme* 233
Claude de Seyssel. *La victoire du roy contre les veniciens.* 234
Symphorien Champier. *Le triomphe. Les Chroniques d'Austrasie et du Treschrestien Roy de France* . 236
Littérature de Marignan 238
Littérature sur les relations avec la Turquie:
Pierre Choque. *Discours des cérémonies d'Anne de Foix* 239
Jean de Monluc. Sa harangue. Son amitié pour Paul Manuce 242
La bataille de Lépante dans *Les trois gallans.* . 245
Les historiens du voyage de Henri III à Venise . . 245
Nouvelle de la mort de Henri III à Venise et suffrage donné à Henri IV. Vers écrits par Jacques-Auguste De Thou dans cette circonstance . . 247
Venise dans les *Vies* de Brantôme 249
Le duc de Rohan à Venise. Venise dans son *Voyage* . 252
Histoire générale de Venise par Théodore de Fougasses 255
Jugement général sur ces écrivains 256

CHAPITRE III.

Les voyageurs du Levant à Venise. Venise dans leurs œuvres.

Page

Les voyages en Terre Sainte sont moins fréquents qu'au moyen âge 260
Venise dans les relations de ces voyages:
Les gistes repaistres et despens par Jacques Le Saige . 261
Le voyage de la Terre Sainte par Denis Possot . 269
Le Voyage de Hierusalem et du Mont de Sinay par Greffin Arfargart 272
Le *Discours du voyage d'outre mer* par Anthoine Regnaut 275
L'*Itinéraire d'Antibes à Constantinople* par Jérôme Maurand 276
Le voyage de M. d'Aramon rédigé par Jean Chesneau 278
Les Navigations et Pérégrinations orientales par Nicolas de Nicolay 281
Le voyage du Levant par Philippe du Fresne-Canaye 282
Il devotissimo viaggio di Gerusalemme par Jean Zuallart 286
Le Grand Insulaire par André Thevet 287
Les Voyages du Seigneur de Villamont . . . 289
Jugement général sur ces relations 292

CHAPITRE IV.

L'imprimerie à Venise. Son rayonnement sur Lyon et Paris.

Venise centre de l'humanisme 294
Imprimeurs français à Venise au XVe siècle . . . 296
Alde l'Ancien. Sa typographie. Visite d'Érasme . . 297
L'Académie Aldine. Rapports de ses membres avec la France et les Français 300
Alde regretté et célébré par d'illustres Français . . 301
Paul Manuce. Son amitié pour Muret 303
Alde le Jeune. 307
Gabriel Giolito de' Ferrari. Ses rapports avec la France 308

Pages

Éditeurs et libraires français à Venise au XVIe siècle . 309
La gravure en France et à Venise. Geoffroy Tory . 311
Les bibliothèques de Venise. La Marcienne . . . 312
L'art de l'imprimerie à Lyon. Concurrence faite aux Alde. Sébastien Gryphe. Jean de Tournes. Jean Grolier et sa bibliothèque 314
L'art de l'imprimerie à Paris. La bibliothèque du roi. Robert Estienne 319

CHAPITRE V.

Les écrivains français à Venise. Venise dans leurs œuvres.

Les ambassadeurs de France à Venise protecteurs des lettres 323
Autres amis illustres de Venise. Jean et Charles de Lorraine 326
Venise asile des exilés 329
L'université de Padoue. Estienne Dolet 331
Guillaume Budé à Venise 331
Rabelais n'a pas vu Venise 333
Loys Le Roy et Jacques Amyot à Venise. Ce qu'ils lui doivent 334
Venise dans l'œuvre des latinisants :
Marc-Antoine Muret. Ses discours. Son poème à Memmio Fremioto 337
Michel de l'Hôpital. Son poème à Surian. . . 343
Germain Audebert. Sa *Venetiae*. 346
Joseph Scaliger. Ses vers contre Venise . . 357
Venise dans l'œuvre des italianisants :
François Perrot. Sa traduction des psaumes . . 360
Guillaume Postel. *Les très merveilleuses victoires des femmes. La Vergine Venetiana. Il libro della divina ordinatione* 363
Philippe de Mornay. Son journal 370
Venise chez les poètes de la Renaissance :
Ronsard n'a pas vu Venise 373
Clément Marot à Venise. Venise dans ses œuvres . 375
Joachim du Bellay. Son fameux sonnet . . . 389
Jean-Antoine de Baïf. Son dizain. Influence de Venise sur son œuvre 393

Pages

Claude de Pontoux. Ses sonnets 397
Claude de Turrin. Ses sonnets 400
Pierre Bricard. *La Floridea* 403
Venise dans les journaux de voyage en Italie :
Nicholas Audebert 406
Michel de Montaigne 412
Claude-Énoch Virey. *Ses Vers itinéraires* . . 416
Jugement général sur ces écrivains 425

CHAPITRE VI.

Les Vénitiens en France.
Influence de la littérature Vénitienne
sur la littérature française.

Charles VIII décrit par Zaccaria Contarini et Francesco Cappello 428
Gerolamo Balbi, Paolo Emilio, et Janus Lascaris à la cour de Charles VIII. 431
Gerolamo Aleandro et Fra Giocondo à la cour de Louis XII 433
Égnace, Andrea Navagero, Marcantonio Barbaro à la cour de François Ier 434
François Ier décrit par Marino Cavalli 437
Marguerite d'Angoulême jugée par Pier Paolo Vergerio et par Matteo Dandolo. Bernardo Tasso lui dédie ses poésies 439
Marguerite de France jugée par Lorenzo Contarini et Francesco Morosini 439
Henri II reçoit un hommage des académiciens de Venise 440
Catherine de Médicis. Bargarucci à sa cour. Venise dédie des œuvres à Catherine pour sa bibliothèque 440
Charles IX. Natale Conti lui dédie sa *Mythologie* . 441
Henri III et Louise de Lorraine amis de Venise . . 442
Rapport de Jérôme Lippomano 442
Henri IV. Oraison de Soranzo 443
Troupes vénitiennes en France sous Charles IX, Henri III et Henri IV 444
Isabella Andreini. Ses triomphes. Sa mort 445
Traductions et imitations des auteurs vénitiens :
L'*Hypnerotomachia* du frère Colonna 447

PAGES

Les *Lusus* de Navagero 448
Influence de Venise sur le théâtre français:
Les Esprits de Larivey 449
La Priapea de Gabriel de Gutterry . . . 451
Le due cortigiane de Louis Domenichi . . . 451
La Cortigiana de l'Arétin 456
La Sophonisbe du Trissin 452
Les écrivains vénitiens et le pétrarquisme en France . 454
Mellin de Saint-Gelais. Marcello Philoxeno imité par les poètes français 455
Pietro Bembo réagit contre les *quattrocentisti* et remet en honneur Pétrarque. Poètes vénitiens de son école 456
Les poètes de l'école lyonnaise imitateurs des *Asolani* . 458
Baïf imitateur de Bembo 460
Magny, Du Bellay, Ronsard, d'abord bembistes, ensuite *quattrocentisti* . - 461
Bembo remet en honneur la littérature provençale . 463
Bembo, Trissino, Speroni, réformateurs de la langue . 465
Sperone Speroni et Joachim du Bellay 468
Henri Estienne et Pietro Bembo 469
Satire des mœurs vénitiennes dans les *Dialogues du nouveau langage françois italianizé* 474
Jugement général 475

CONCLUSION. 477

TEXTES

1. — Geoffroy de Ville-Hardouin 493
2. — Guillaume de Machaut 494
3. — Christine de Pisan 496
4. — Jean Froissart 498
5. — Seigneur d'Anglure 500
6. — Anonyme 501
7. — Bertrandon de la Broquière 502
8. — Anonyme 503
9. — Georges Lengherand. 505
10. — Jean de Tournay 508

		Pages
11. —	Philippe de Voisins	509
12. —	Bertolome Zorzi	510
13. —	Martin da Canal	511
14. —	Anonyme	513
15. —	Philippe de Commynes	516
16. —	Anonyme	519
17. —	Jean d'Auton	521
18. —	Jean Lemaire de Belges	522
19. —	Pierre Gringore	526
20. —	Anonyme	527
21. —	Anonyme	532
22. —	Anonyme	541
23. —	Anonyme	548
24. —	Claude de Seyssel	550
25. —	Pierre Choque	551
26. —	Claude Dorron	554
27. —	Brantôme	559
28. —	Duc de Rohan	560
29. —	Jacques le Saige	561
30. —	Denis Possot	563
31. —	Greffin Arfargart	564
32. —	Anthoine Regnaut	566
33. —	Jean Chesneau	568
34. —	André Thevet	569
35. —	Seigneur de Villamont	570
36. —	Michel de l'Hôpital	573
37. —	Joseph Justus Scaliger	573
38. —	François Perrot	575
39. —	Clément Marot	578
40. —	Nicholas Audebert	582
41. —	Michel de Montaigne	583
42. —	Claude-Énoch Virey	584
43. —	Henri Estienne	593

Index bibliographique des textes 597



Ravà, Béatric
Venise dans la littérature francaise, depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV